







Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Wellcome Library

[https://archive.org/details/b30413722\\_0001](https://archive.org/details/b30413722_0001)









*Dessiné d'après Nature par Panzi Jésuite.*

*Gravé par Martinet.*

*Occupé sans relâche à tous les soins divers  
D'un Gouvernement qu'on admire,  
Le plus grand Potentat qui soit dans l'Univers  
Est le meilleur Lettré qui soit dans son Empire.*



81170

# M É M O I R E S

C O N C E R N A N T

L'HISTOIRE, LES SCIENCES, LES ARTS,

*LES MŒURS, LES USAGES, &c.*

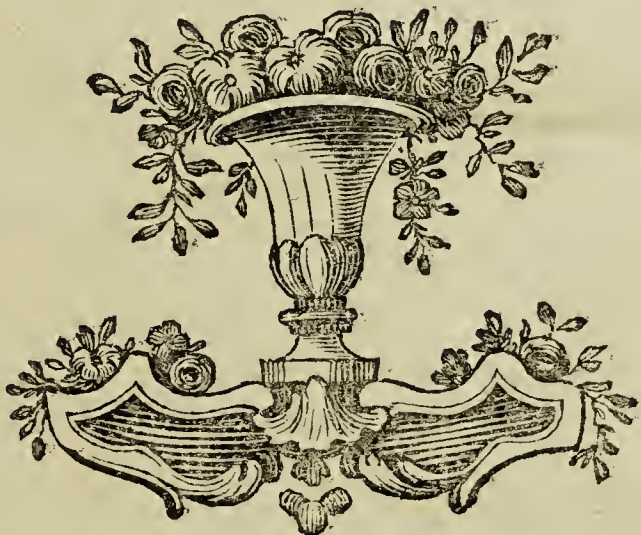
D E S C H I N O I S :

*Par les Missionnaires de Peking.*

---

T O M E P R E M I E R.

---



A P A R I S,

Chez N Y O N, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais,  
vis-à-vis le College.

---

M. D C C. L X X V I.

*AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.*









## P R É F A C E.

---

LE Recueil des Mémoires de la Chine , qu'on présente au Public , sur différents objets qui intéressent les Sciences & les Arts , est le fruit d'une correspondance qu'on entretient depuis dix ans , avec les Missionnaires de la Chine , & avec deux Chinois que l'envie de se rendre utiles à leur Patrie en fit sortir à l'âge de dix-neuf ans , pour apprendre en France les Langues & les Sciences de l'Europe. Ils y apprirent le François , le Latin , y étudierent les Humanités , la Philosophie &c. Leurs études étoient déjà fort avancées , lorsque les événemens qui firent assez de bruit en 1763 , les obligèrent de sortir de la maison où ils étoient , & de chercher ailleurs un asyle & des secours. Le Supérieur de la Mission de Saint Lazare les reçut avec amitié , en attendant qu'on eût rendu compte au Roi de leur situation. Sa Majesté leur accorda une pension qui leur fournit les moyens de continuer leurs études : elles se trouverent finies au commencement de 1764. Le desir de revoir leur patrie les détermina alors à



demander leur passage sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui devoient mettre à la voile : il leur fut accordé. Mais il parut que ce seroit rendre un service à l'Etat, que de prolonger le séjour de ces Etrangers en France, au moins pendant une année, qui seroit employée à leur faire parcourir ce que nos Arts ont de plus facile à saisir & de plus intéressant; afin que de retour à la Chine, ils pussent comparer ceux qui fleurissent dans cet Empire, en observer les différences avec les nôtres, & entretenir avec nous une correspondance qui deviendroit avantageuse réciproquement aux deux Nations.

Ce projet fut accepté par les deux Chinois; & en conséquence deux Membres de l'Académie Royale des Sciences furent chargés, l'un, \* de leur donner des leçons de Physique & d'Histoire Naturelle; l'autre, \*\* de les instruire des principes de la Chymie, & de leur donner des leçons de pratique dans cet Art.

Les progrès des deux Eleves etonnerent leurs Maîtres : ils faisoient facilement l'explication des phénomènes de la Nature, & leur dextérité singulière dans les manipulations de la Chymie, surprenoit l'Artiste qui travailloit avec eux.

\* M. Briffon.

\*\* M. Cadet,



On crut ensuite qu'il étoit important de leur faire prendre quelque teinture du dessein & de l'art de graver ; puisque dans l'éloignement d'une correspondance aussi intéressante que celle dont on jettoit les fondemens , le dessein d'une machine , d'un métier d'étoffe , d'un instrument , d'une plante , devoit suppléer ce qui manque aux descriptions les plus détaillées , & les surpasser infiniment. Au bout de quelques mois , ils furent l'un & l'autre en état de graver eux-mêmes à l'eau-forte , des vues de paysages Chinois.

On jugea aussi convenable de les faire voyager dans nos Provinces méridionales. Ils partirent pour Lyon , bien recommandés , & y prirent connoissance des Manufactures d'étoffes de soie , d'or & d'argent. C'étoit la saison de la récolte des soies ; ils passèrent en Dauphiné , où ils virent les opérations les plus essentielles de l'art de tirer la soie des cocons. Delà ils se rendirent à Saint-Etienne en Forez ; où ils apprirent tout ce qu'on peut savoir en peu de jours sur la fabrication des armes à feu , & virent la trempe & l'emploi de l'acier.

De retour à Paris , il ne leur restoit plus que quelques leçons à prendre de l'art d'imprimer. Ils s'essayèrent sur une petite Imprimerie portative , qui faisoit partie des présens que le Roi joignit à ses bienfaits.



Le moment de partir arriva : ils employèrent les derniers instans de leur séjour à mettre en ordre & à revoir les journaux qu'ils avoient tenus très-exactement pendant leur voyage. On leur remit des Mémoires & des questions sur tous les objets dont on desiroit d'avoir des éclaircissmens. Enfin ils partirent pour l'Orient , où ils s'embarquerent au mois de Décembre 1765 , emportant l'estime & l'amitié de tous ceux qui les avoient connus.

Arrivés à la Chine , ils y ont été accueillis par nos Missionnaires , qui se sont en même temps portés avec le plus grand zele aux travaux longs & pénibles qu'exigeoient les instructions dont nos deux Chinois étoient porteurs ; & ils n'ont pas manqué , depuis 1766 , une seule année sans envoyer quelques Mémoires pour servir de réponse à ceux qu'on leur avoit remis , ou aux questions dont on peut dire qu'on les avoit accablés. On a déjà donné au Public en 1772 l'Art militaire des Chinois avec figures , imprimé chez Didot ; un petit Traité de la conservation des grains , avec des figures très-bien dessinées ; il fait le sixieme chapitre du Traité de la Mouture Economique , imprimé chez Simon , in-4°. qui vient de paroître.

Comme le nombre de ces Mémoires est devenu



assez considérable & qu'on en attend chaque année de nouveaux, on a cru qu'il seroit utile de les rassembler sous un même titre & de donner au public ceux qu'on a, & ceux qui arriveront, sans autre ordre que celui de leur arrivée, & sans distinguer les genres, comme cela se pratique dans les Mémoires de nos Académies.

Le premier volume qu'on donne aujourd'hui présentera d'abord un Mémoire assez étendu *sur l'Antiquité de la nation Chinoise*. La question sur l'origine de cette nation, que quelques savans avoient prétendu n'être qu'une colonie d'Egypte, s'étoit renouvelée en France pendant le séjour de nos deux Chinois. Les partisans de ce systême se fondoient sur une ressemblance qu'ils appercevoient dans l'ancienne écriture Chinoise & dans celle des Egyptiens. Nos Chinois eurent des entretiens à ce sujet avec M. de Guignes, de l'Académie des Belles-Lettres, & avec M. des Hauterayes, interprete du Roi, Professeur en langue Orientale au college Royal. L'un & l'autre étoient d'un avis opposé sur cette question; mais nos Chinois n'étoient pas en état de prendre aucun parti; il ne leur restoit pas, depuis neuf ans qu'ils avoient quitté leur patrie, des notions assez précises de l'écriture Chinoise, pour en juger avec certitude. Ils paru-



rent dans leurs premieres dépêches, après leur retour à la Chine, approuver le sistême de M. de Guignes, croyant en trouver la preuve dans la comparaison qu'ils firent des extraits que M. de Guignes leur avoit remis de l'écriture Egyptienne, avec quelques morceaux d'ancienne ecriture Chinoise, qu'ils eurent occasion d'examiner. Mais, revenus sur leurs pas, ils ont de concert avec nos Missionnaires rédigé le Mémoire en question, qui développe leur sentiment d'une maniere sensible, & détruit la premiere opinion.

Il n'est pas inutile de rappeler en peu de mots quel etoit l'état de cette discussion littéraire en Europe, lorsque les deux Chinois quitterent la France pour retourner dans leur patrie.

M. de Mairan, de l'Académie Royale des Sciences, fut un des premiers de ce siècle, qui manifesta ses doutes sur l'origine des Chinois, dans sa lettre au P. Parennin, Jésuite Missionnaire à Peking, en 1734. Il avoue que la premiere idée, que les Chinois pourroient bien être une colonie des Egyptiens, lui etoit venue de l'histoire du commerce & de la navigation des anciens, par le savant M. Huet, Evêque d'Avranches, qui jette en passant cette proposition, comme un doute. Le P. Kirker avoit été beaucoup plus loin.



La réponse du P. Parennin à M. de Mairan, du 18 Septembre 1735, se trouve insérée dans le vingt-quatrième volume du Recueil des lettres édifiantes. Le Missionnaire détruit, ou s'efforce de détruire, les raisons sur lesquelles M. de Mairan avoit appuyé son sentiment, & qui étoient tirées tant des conquêtes de Sesostris que de la ressemblance prétendue des hiéroglyphes Egyptiens avec les caractères de l'ancienne écriture Chinoise. Il ajoute des preuves tirées de la différence de la religion & des mœurs des deux peuples; par exemple, que la doctrine de la métempicoïse, si précieuse aux Egyptiens & aux peuples de l'Inde, est en horreur à la Chine, que les castes & les tribus de l'Egypte sont inconnues dans cet Empire. Enfin comment une colonie auroit-elle pénétré à la Chine, qui de tout temps a été fermée aux étrangers, si ce n'est aux ambassadeurs des princes leurs tributaires?

Il paroît que M. de Mairan se tint pour battu. Mais plusieurs années après, M. de Guignes renouvela le même système, & prétendit encore que les Chinois étoient une colonie d'Egyptiens. M. des Hauterayes proposa ses doutes en 1759 contre le Mémoire de M. de Guignes; l'Académicien y répondit.

Pendant que cette guerre littéraire se poursuivoit à Paris, M. Needham, de la Société Royale de



Londres , crut trouver sur un buste d'Isis, conservé à Turin , des caractères Egyptiens qu'il disoit être fort ressemblants à ceux des Chinois. Il en prit soigneusement les empreintes , & il se rendit à Rome dans la vue de les vérifier. Un Chinois né à Peking , étoit alors garde de la Bibliothèque du Vatican : M. Needham lui présenta les caractères Egyptiens de l'Isis de Turin. Le Bibliothécaire les rejetta au premier coup d'œil , comme n'ayant aucune ressemblance avec les caractères Chinois. Cependant il revint quelques jours après , & présenta à M. Needham une douzaine de caractères de l'Isis , qu'il avoit traduits en latin , avec le secours d'un dictionnaire Chinois, imprimé à Peking , en trente-six volumes, vers la fin du regne de l'Empereur Kang-hi. M. Needham encouragé par cet essai, prit à témoin plusieurs savants qui se trouvoient à Rome dans le même temps. De ce nombre étoient le P. Jacquier, très-connu par ses commentaires sur Newton , M. Venuti célèbre Antiquaire , M. Vilkok &c. Pour se mettre au fait des espérances de M. Needham , il faut lire sa dissertation *De Inscriptione quâdam Egyptiacâ Taurini inventâ, Romæ 1761*. On y verra les précautions qu'il prit pour s'assurer du mérite qu'il attribue à sa découverte.

Le Journal des savants du mois de Décembre  
de



de la même année (1761) donna l'extrait de cette dissertation. Les auteurs du Journal avancent *que la traduction du monument de Turin est supposée & fautive.* « M. de Guignes, disent-il, a vérifié tous » ces caractères dans deux Dictionnaires de caractères » antiques Chinois, & il n'y a pas aperçu le moindre » trait de ressemblance ». M. de Guignes n'en fut pas moins ardent à suivre son système, attendu que si les caractères inscrits sur l'Isis de Turin, étoient faux & supposés, ils ne prouvoient rien ni pour ni contre ce système.

Cependant M. Needham informé de tout ce qu'on écrivoit ou en faveur de son opinion, ou pour la détruire, imagina de chercher à la source même, c'est-à-dire à la Chine, des moyens de décider la question. Il envoya ses Mémoires aux Missionnaires de Peking, & la Société Royale de Londres s'intéressa auprès d'eux pour en obtenir la réponse. Les Missionnaires confièrent le soin de la rédiger au P. Amiot, dont la lettre du 20 Octobre 1764, renverse l'opinion de M. Needham, comme M. de Guignes l'avoit fait dans le Journal des Savants de l'année 1761. Le P. Amiot décida que les caractères gravés sur l'Isis de Turin n'avoient aucun rapport avec l'ancienne écriture Chinoise ; « Mais il ajoute » qu'il ne faudroit pas renoncer absolument à ces



» recherches ; qu'on pourroit examiner si , dans ces  
 » caracteres hyéroglypho - mystiques , il ne s'en  
 » trouveroit pas qui pussent se rapporter aux carac-  
 » teres Chinois ; & que les lumieres qu'on tireroit des  
 » uns aideroient à expliquer les autres ».

Cette lettre curieuse du P. Amiot fut imprimée à Bruxelles , chez Boubiers en 1765 , avec les inscriptions Chinoises de différents âges , qui l'accompagnent. Comme elle est devenue rare , on a cru devoir rendre aux Savants le service de la faire réimprimer dans ce Recueil. C'est le second morceau de ce premier volume.

Le troisieme morceau est l'explication d'un monument en vers Chinois , composé par l'Empereur Kien-long , actuellement régnant , ( pour constater à la postérité la conquête du royaume des Eleuths , faite vers l'an 1757 ) avec des notes du P. Amiot. Ce grand Prince, (1) dont le portrait gravé d'après le dessein original , qui a été envoyé de Peking l'année derniere , décore le frontispice de cet Ouvrage , réunit le genie & les talens de l'homme de lettres avec la science & l'art du gouvernement. Il a fait dessiner toutes ses campagnes par les Missionnaires , & a voulu qu'elles fussent gravées en France

(1) Il est auteur du poëme Chinois , intitulé *Eloge de la ville de Mouk-den* , traduit par le P. Amiot , & imprimé en 1770 , chez la *Veuve Tilliard*.



par les plus célèbres artistes : elles lui ont été envoyées , il y a trois ans , au nombre de seize planches. On y reconnoît la délicatesse & l'énergie du burin des Cochin & des le Bas : ce sont des chefs-d'œuvre de l'art , qu'on saura bien apprécier à la Chine , quoi qu'en disent les détracteurs de tout ce qui vient de cet Empire. On ne connoit la peinture des Chinois que par des figures grotesques , mal dessinées sur du papier , & qui n'ont d'autre mérite que la vivacité de la couleur des habillements. Mais cette maniere de juger de leur peinture est aussi peu exacte que le seroit celle d'un Asiatique qui ne voudroit juger de la nôtre que par les images grossieres & mal enluminées qu'on vend par milliers dans nos campagnes ; & de notre sculpture , que par les figures en bois ou en carton , qu'on achete dans les foires pour amuser les enfants. Il faut savoir qu'à la veille du départ des vaisseaux qui font leur retour en Europe , les artisans de Canton , de tous les métiers , se font peintres pour le moment : ecrans , paravents , éventails , tout s'enleve pour nous & se vend bien. Quelqu'un tant soit peu raisonnable peut-il penser que ce sont là des modeles ? Nous avons sous les yeux des peintures à la gouache venues de Peking : elles représentent les unes , l'intérieur magnifique des palais de l'Empereur & des maisons des Mandarins , des cabinets



de curiosités naturelles, &c. d'autres, des payfages charmants, des détails champêtres avec des figures dont le dessein est d'une correction étonnante; la perspective y est bien observée, & les couleurs sont d'une vivacité à laquelle nous n'avons pu atteindre jusqu'à présent.

Le quatrieme morceau de ce Recueil est le monument que le même Empereur Kien-long vient de faire elever pour consacrer à la postérité le mémorable événement de l'emigration des Tourgouths en 1771, lesquels, au nombre de 500,000, ont quitté les bords de la mer Caspienne & les rives du Volga pour aller se ranger sous la domination de l'Empereur de la Chine.

Enfin on donne pour terminer le volume, la traduction de deux ouvrages anciens intitulés, l'un *Ta-hio*, ou *La Grande science*; l'autre *Tsong-yong* ou *Le Juste milieu*, avec une préface & des notes.

On a pour les Volumes suivans de nouveaux éclaircissemens ou preuves relatives à l'antiquité & l'origine des Chinois; des Mémoires, sur la petite Vérole, sur quelques parties de la Police Chinoise, sur les Arts utiles, sur des objets d'Histoire Naturelle, comme les abeilles, les vers à soie de différentes especes, sur le bambou, le cotonnier, &c. sur des plantes & des fleurs particulieres à la



Chine : on a des Notices sur les pierres rares, sur les pierres sonores, &c. On a sur-tout les portraits ou vies abrégées des Chinois illustres, Empereurs, Généraux d'Armée, Philosophes, Législateurs, Poètes, &c. par le P. Amiot, depuis l'origine de la Nation Chinoise, jusqu'au dixieme siecle, & dont on attend le reste incessamment; car il n'est point d'année qui n'apporte son tribut.

Si, depuis que la Chine envoie en Europe des observations & des faits, on les eût toujours recueillis soigneusement, & donnés au public à peu près tels qu'ils étoient, nous serions plus en état que nous ne le sommes de comparer les Chinois avec nous, quant aux Arts, à l'Industrie, aux Mœurs, au Gouvernement. Nous aurions vu il y a long-tems que cette Nation, éloignée de nous à tant d'égards, n'a pas été moins riche, ni moins heureuse que nous; qu'elle l'a peut-être été davantage : & nous aurions pu en tirer cette conséquence utile, Qu'un certain milieu entre la grossiere ignorance & les raffinemens des Sciences & du Goût est peut-être l'élément qui convient le mieux à l'espece humaine : & celle-ci encore, Que le Gouvernement paternel, dont les Empereurs Chinois se sont rarement écartés, & où ils sont rappelés sans cesse par le ton général des mœurs & des principes de la Nation Chinoise, est celui de



tous qui produit le plus sûrement le bonheur des Peuples & la vraie gloire des Souverains.

On ne doit point terminer cette Préface sans avertir que les Auteurs de ces Mémoires réclament souvent (on peut dire par modestie encore plus que par besoin) l'indulgence des Lecteurs. « Qu'ils » prient qu'on les juge non comme des Savans, que » rien ne distrait de leurs études & de leurs livres, » mais comme de pauvres Missionnaires, qui se » sont dévoués à un autre objet infiniment plus » important : ils demandent qu'on ait égard à leur » position dans un pays tel que la Chine, position » dont on n'a pas d'idée en Europe; qu'on fasse attention que le même Missionnaire, forcé de répondre » à tout ce qu'on lui demande à la fois, est souvent » obligé de quitter des observations de Physique & » d'Histoire naturelle, pour entamer un sujet de littérature, ou d'erudition; que de là on le fait passer » aux grands objets de la Législation & du Gouvernement, d'où il faut descendre à des pratiques » d'Arts usuels, de Mécanique, de Jardinage, &c. &c. » Ils se plaignent aussi de ce qu'en Europe on fait » grace aux Savans, qui les premiers ont débrouillé » ou entamé un genre nouveau, & qu'on n'use » pas tout-à-fait de la même balance & des mêmes » poids à leur égard; que s'il arrive à un Mission-



» naire de ne pas dire mot pour mot ce qui a  
» été dit par un autre, ou de gauchir sur ses erreurs  
» & ses méprises, aussi-tôt l'un des deux est dé-  
» claré trompeur, & tous les deux pour l'ordinaire  
» des ignorans. C'est une raison pour eux sans  
» doute d'être d'autant plus sur leurs gardes, & de  
» ne rien envoyer qui ne soit fait avec exactitude;  
» mais ils en ont une autre, plus puissante encore,  
» c'est le respect & la reconnoissance : ils n'omet-  
» tront jamais rien de tout ce qui fera en eux,  
» ils emploieront leurs soins, leurs veilles, ils sa-  
» crifieront leur repos, même leur santé, pour  
» se rendre dignes de plus en plus de la confiance  
» des personnes distinguées qui les protegent, &  
» les honorent de leurs bontés».



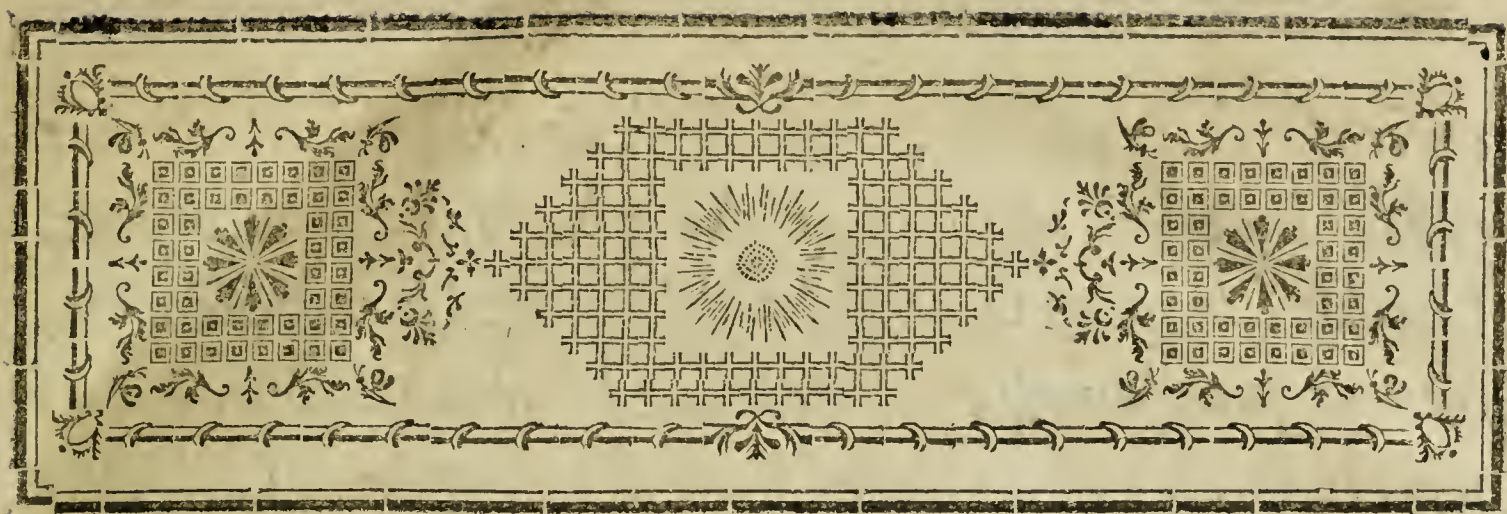


---

## F A U T E S A C O R R I G E R.

<i>Page</i>	22,	<i>Ligne derniere</i> , crédulité, &, effacez &.
	27,	2, effacez pour jamais.
	30,	23, de sciences, lisez des sciences.
	31,	28, morale, lisez moral.
	52,	<i>l'avant-derniere ligne</i> , Editeurs de, lisez du.
	53,	22, effacez au-delà des mers.
	61,	22, qu'il a nous, lisez, qu'il nous a.
	368,	30, Que les XX, ces deux X désignent les Russes.





# MÉMOIRES CONCERNANT LES CHINOIS.

---

## ESSAI SUR L'ANTIQUITÉ DES CHINOIS.

*A Monseigneur BERTIN, Ministre &  
Secrétaire d'Etat.*

**MONSEIGNEUR,**

*CE n'est plus aujourd'hui une simple traduction que  
je prends la liberté d'offrir à VOTRE GRANDEUR.  
Ses desirs que je ne pouvois ignorer, m'ont entraîné  
dans une nouvelle carrière ; & malgré toute ma timi-  
dité, je me suis hasardé à discuter la Question si célèbre  
de l'origine & de l'antiquité de ma Nation : question*

A



curieuse & piquante , mais difficile , & qui paroît être restée indécise au milieu des plus savans ouvrages. Quelque longues & pénibles qu'aient été mes recherches , tout ce que j'en espere , c'est que les nouveaux rapports sous lesquels j'ai envisagé mon sujet , pourront réveiller les Savans & faire tomber leurs préjugés. Vous avez vu , **MONSEIGNEUR** , ce que la critique & l'érudition hésitoient à soupçonner ; & si j'avois pu remplir les vues de **VOTRE GRANDEUR** , l'Europe trouveroit dans mon Essai des connoissances , des faits & des détails , qui feroient évanouir toutes les difficultés. Tout imparfait qu'il est , j'espere que **VOTRE GRANDEUR** voudra bien en accepter l'hommage , & y lire les sentimens que je lui dois à tant de titres. Elle y lira sûrement avec plaisir ce que j'ai eu occasion de dire sur la haute sagesse , la sublime politique , le noble désintéressement , le zèle pour la Patrie , la rare vertu & la religion des grands hommes qui ont fondé notre Monarchie. Quel bonheur pour moi , si cet Essai pouvoit parvenir à la Postérité , & eterniser cette foible marque de ma vive reconnaissance , & du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être ,

**MONSEIGNEUR,**

Votre très-humble & très-obéissant  
Serviteur,  
Ko, Jéf.



---

## AVANT-PROPOS.



N l'a dit, il y a long - tems : le mensonge a quelquefois plus l'apparence de la vérité, que la vérité elle-même : comme l'hypocrite, qui paroît au premier coup-d'œil plus homme de bien, que l'homme de bien lui-même ; ainsi en est-il de l'origine & de l'antiquité de notre Nation. A en juger sur ce qu'on en a écrit au-delà des mers, cette origine se cache dans les siècles les plus reculés, & la Chronologie n'a pas de calculs pour atteindre les générations & les époques qui la poussent bien au delà du commencement de toutes les histoires. On produit des autorités, on cite nos Annales, on appelle nos Savans en témoignage, on entasse les supputations, on allegue des eclipses ; & les fables de l'ancienne Egypte qu'on ressuscite, achevent d'en imposer à la multitude & de l'éblouir. Après avoir disputé plus d'un siècle sur l'existence de la Chine & des Chinois, on leur en crée une pour des temps où ils n'ont pu être. Si l'antiquité qu'on donne à notre Monarchie étoit fondée, & contraire à l'Ecriture Sainte, comment tant de Sages & d'habiles Lettrés de la Dynastie passée & de la régnante, auroient-ils embrassé la Religion chrétienne, au péril de leur fortune, de leur repos, de leur vie ? L'auteur de *la Philosophie de l'Histoire* n'a pas de bons mots pour détruire ce fait, & en infirmer les conséquences. Mais d'ailleurs qui en Europe, parmi les Savans (je n'attaque ni leur savoir, ni leur réputation), qui est en état de raisonner sur nos antiquités, je ne dis pas en Erudit & en Critique qui juge, mais en homme de lettres qui les a approfondies, & en parle sur un certain fond de connoissances & de recherches & d'examens ? Tous les Mémoires qu'on a envoyés d'ici en différens temps, ne peuvent suppléer la connoissance de notre bibliographie, de notre erudition



& de notre critique, qui embrassent des sphères plus immenses sans comparaison, que celles d'Europe. Ces Mémoires mêmes fussent-ils aussi exacts, aussi sûrs, aussi détaillés & aussi travaillés qu'ils doivent l'être pour appuyer une décision finale ; la manière dont on les a mis en œuvre, prouve qu'on ne les a pas toujours entendus, & que rien ne supplée les connoissances pratiques & de détail, dans tout ouvrage qui demande quelques discussions & un choix. Nous ne parlons pas de ce qu'on a écrit dans le Nord & en France sur notre langue & sur nos caractères, mais de ce qui paroît plus du ressort de la critique ordinaire : la partie de l'*Histoire Générale des Voyages*, par exemple, qui regarde notre Chine, est un *amphigouri* & un cahos qui doit faire naître bien des doutes sur ce que les Savans racontent des Egyptiens & des autres anciens Peuples, en compilant & rassemblant à leur manière, ce qu'ils ont trouvé épars çà & là dans les Ecrivains de l'antiquité. Car enfin les Mémoires sur lesquels ces Savans travaillent, sont assurément moins clairs, moins détaillés, moins nombreux & moins authentiques que ceux qu'avoit en main le rédacteur de l'*Histoire Générale des Voyages*. Nous laissons au lecteur le soin de conclure comment ont été maniés les sujets qui demandent toutes les lumières de la critique & de l'érudition. Cette réflexion, qui prouve que la science elle-même n'est que vanité, nous a fait balancer longtemps, si nous entreprendrions de discuter la question de l'Origine & de l'Antiquité de notre nation ; car quand il s'agit d'écrire, il faut pouvoir espérer de se faire entendre, & cela n'est pas aisé en cette matière. Des desirs, qui sont des ordres pour nous, nous ont décidés ; & malgré toutes nos craintes, nous nous sommes déterminés à risquer cet Essai. La matière n'y est pas épuisée à beaucoup près ; mais nous avons pris à tâche de nous rapprocher de l'Europe autant que nous l'avons pu. Il sera aisé à ceux qui connoissent un peu notre Chine, de voir à-peu-près à quoi ils



peuvent s'en tenir. C'est tout ce que nous avons prétendu. Par cette raison, nous avons touché bien des difficultés qu'on ne soupçonne pas au delà des mers, & nous sommes entrés dans des détails qui peuvent soutenir les regards de ceux qui ont quelques connoissances de nos livres, & peuvent aussi leur donner quelques idées qu'ils n'ont point. Nous ne craignons qu'une chose, c'est que le lecteur ne se trouve trop dépaycé, & ne puisse sentir qu'à demi la force des preuves, des raisons & des autorités que nous alléguons. Il eût fallu nous commenter nous-mêmes, ou du moins accompagner cet Essai d'un grand nombre de notes; & ce surcroît de travail étoit inconciliable avec les occupations de notre état. Nous prions le lecteur de faire attention à ce que nous pouvions faire, & à ce que nous avons fait. D'ailleurs pour mettre des notes, il eût fallu savoir sur quoi il eût convenu d'appuyer. L'idée qui nous est restée de l'Europe, ne nous dit que confusément ce qui feroit plaisir, ou même ce qui seroit nécessaire à cet égard. Si cet Essai vaut la peine que nous y ajoutions des éclaircissements, nous prions les Gens de lettres de nous communiquer leurs remarques & leurs desirs : nous nous ferons un plaisir de les contenter dans tout ce qui sera à notre portée. Pour ce moment-ci, nous nous bornons à mettre ici une courte table de nos Dynasties & de leur ordre chronologique : il seroit trop incommode de l'aller chercher dans d'autres livres, vû qu'il faut l'avoir assez présente pour suivre la plupart des articles de cet Essai.

*TABLE DES DIVERSES DYNASTIES DE CHINE.*

NOMS.	Commencement Avant J. C.	EMPEREURS.
Hia . . . . .		
Chang ou In . . . . .		
Tcheou . . . . .	1222	35



Noms.	Commencement.	EMPEREURS.
Tfin . . . . .	248 . . . . .	4
Han . . . . .	206 . . . . .	25
Après J. C.		
Han postérieurs . . . . .	238 . . . . .	2
Tfin orientaux . . . . .	265 . . . . .	15
Song . . . . .	420 . . . . .	8
Tfi . . . . .	480 . . . . .	5
Leang . . . . .	502 . . . . .	4
Tchin . . . . .	560 . . . . .	5
Song . . . . .	590 . . . . .	3
Tang . . . . .	618 . . . . .	20
Leang postérieurs . . . . .	911 . . . . .	2
Tang postérieurs . . . . .	924 . . . . .	4
Tfin postérieurs . . . . .	937 . . . . .	2
Han . . . . .	948 . . . . .	2
Tcheou postérieurs . . . . .	951 . . . . .	3
Song . . . . .	960 . . . . .	18
Yuen . . . . .	1280 . . . . .	9
Ming . . . . .	1368 . . . . .	16
Tai Tfin . . . . .	1644 L'Empereur régnant est le	4

Nous n'avons mis dans cette table ni le commencement des deux premières Dynasties, ni le nombre de leurs Empereurs, parce que nous ne voyons rien de bien clair & de bien certain sur ces objets. Il est démontré historiquement par le *Chou King*, le *Chi King*, & par tous nos livres, qu'elles ont précédé les *Tcheou*, & ont régné long-tems; mais toutes les chronologies qui donnent le nombre des années qu'elles ont duré, & celui des Empereurs qu'elles ont eus, ne sont que des systèmes qui varient selon les preuves sur lesquelles on les appuie, & qui dès-là ne sont point décisives. Nos Critiques & nos Savans en conviennent, comme on peut le voir dans leurs ouvrages polémiques; mais ils s'accordent tous sur la suite & l'ordre des faits qui composent



notre histoire ancienne, & mettent notre Monarchie au niveau des plus anciennes de l'univers.

*PLAN DE CET OUVRAGE.*

1°. Nous crayonnerons le tableau de la position de nos Lettrés, par rapport à la haute antiquité.

2°. Nous donnerons une courte notice des monumens & des livres anciens qui ont échappé au naufrage des temps.

3°. Nous ferons connoître les Historiens postérieurs, qui ont écrit l'histoire des premiers temps.

4°. Nous parlerons des temps fabuleux, par où on a voulu faire remonter notre histoire jusqu'à la création du monde.

5°. Nous examinerons à quel temps à-peu-près on peut fixer la fondation de notre Monarchie & le commencement de notre histoire.

Les quatre premiers articles feront le sujet de la première Partie de ce Mémoire : le dernier, dont ils ne sont que comme les préliminaires, nous occupera tout seul dans la seconde.

Un savant d'Europe qui voudroit parcourir cette longue carrière, auroit l'avantage de pouvoir se rapprocher de temps en temps des anciens peuples de l'Asie occidentale, & d'offrir au lecteur les plus belles fleurs de l'erudition : nous sommes privés de cet agrément, sans en être trop affligés. Les plus petits écarts éloignent du but ; & comme dit Tchín-Tséé, il vaut mieux occuper le lecteur que l'amuser : heureux qui y réussit, sans l'ennuyer ! Nous nous faisons justice, & sentons parfaitement que nous ne pouvons pas même aspirer à cette pureté de langage & à cette beauté d'elocution, qui seroient si nécessaires pour tempérer la sécheresse & le sérieux du sujet que nous allons traiter. Nous aurions presque envie de dire au lecteur, comme un de nos plus célèbres Ministres à un Prince à qui il présentoit un Mémoire sur les finances : Si le ton & le style de mon ouvrage



en rendent la lecture ennuyeuse, les recherches qu'il a fallu faire pour le composer, ont été encore plus ennuyeuses pour nous.

Il ne nous reste qu'à dire un mot sur le sentiment que nous avons embrassé. Comme quelques lecteurs pourroient le rejeter sur le seul énoncé, nous les prions de ne pas nous condamner avant que d'avoir vu nos raisons. Elles peuvent n'être ni aussi fortes, ni aussi détaillées, ni aussi claires & concluantes qu'elles nous l'ont paru ; mais du moins elles méritent qu'on les examine & qu'on les juge. Quelque étrangers que nous soyons dans les sciences d'Europe, nous avons étudié celle de la Religion, & nous n'ignorons pas que la chronologie des Septante, reçue & admise pendant tant de siècles, a encore ses partisans parmi des savans du premier ordre, qu'elle n'est ni condamnée ni rejetée par l'Eglise Romaine, & qu'elle a été préférée dans son Martyrologe. Si nous nous sommes décidés pour un sentiment qui remonte moins dans l'antiquité, ce n'est donc point pour concilier notre Histoire authentique avec celle de Moïse, mais uniquement parce que nous y avons été forcés par les raisons que nous avons détaillées, & qui sont bien supérieures à tous égards à celles de ceux qui ne pensent pas comme nous. Nous ne craignons pas de prendre les Critiques les plus sévères pour juges, & de les inviter à revenir sur les pièces du procès. Quant aux objections qu'on peut tirer des Mémoires qui ont été envoyés d'ici par de savans Missionnaires, fussent-elles consacrées par la célébrité de leur nom, elles n'ont de force que celle qu'elles tirent de nos livres ; & nous croyons les avoir lus, médités & comparés assez à loisir, pour les avoir bien compris. D'ailleurs plusieurs d'entre eux ont écrit & pensé comme nous ; & on trouve dans les ouvrages des autres, des aveux dont on n'a pas voulu sentir les conséquences.



---

## PREMIERE PARTIE.

---

### ARTICLE PREMIER.

*Position des Lettrés Chinois d'aujourd'hui, par rapport à la connoissance de la haute antiquité.*

**I**L faut rendre cette justice aux Européens : ils aiment les étrangers. La douceur de leurs mœurs, la bonté de leur ame, la noblesse de leurs sentimens les conduisent à la politesse, à l'honnêteté, aux prévenances & à la générosité envers eux. Autant les autres Nations cherchent à se faire valoir & à se vanter, autant ils paroissent s'oublier, & ignorer ce qu'ils valent. Lors même qu'un étranger ne fait que leur rendre justice, ils lui en savent gré comme d'un bienfait, & ont la modestie d'être étonnés de l'estime qu'il leur témoigne. Comme nos Missionnaires nous avoient accoutumés à tout cela dans notre patrie, nous en avons été moins surpris, quand nous avons été en France. Nous admirions, sans en être étonnés, les egards obligeans qu'on avoit pour nous, les politesses dont on nous combloit, & les amitiés qu'on nous faisoit. Quand nous avons pu ouvrir des livres & entrer dans les bibliothèques, tout ce que nous avons vu n'a rien diminué de la surprise où nous avons été de voir que les gens de lettres & les savans mêmes ont une affection particulière pour les étrangers, & des préférences très-distinguées pour eux.

Ces savans, qui avoient tant d'utiles recherches à faire sur l'histoire certaine de leur patrie, ont poussé la générosité jusqu'à la laisser éparse & ensevelie dans les anciens monumens, & se



sont appliqués avec un soin infatigable à epuifer jusqu'aux plus petits détails des fables antiques & des romans des nations etrangeres ; les *in-folio* se sont multipliés sous leur plume. Jamais les Babylonien, les Assyrien, les Medes, les Perse, les Egyptien, les Phénicien & les Grecs n'ont tant écrit sur leur histoire, que les Européen de ces derniers siècles. Cette générosité est d'autant plus admirable, qu'ils travaillent sur un fond plus ingrat, ne pouvant guere espérer de débrouiller un cahos où les plus habiles écrivains du siècle d'Auguste avoient désespéré de porter la lumière, quoiqu'ils eussent plus de monumens, & fussent plus à portée de recueillir les anciennes traditions. Ce n'est pas à nous à blâmer ce goût pour les etrangers, si estimable en lui-même, & si digne de louanges dans son principe ; mais plus il nous est favorable & un heureux préjugé pour le sujet que nous traitons, plus nous nous croyons obligés d'avouer que nos Chinois ne l'ont jamais eu ; & quelque intéressans que soient pour eux les événemens qui fixent les premières époques de notre Monarchie, la génération présente en est si peu touchée, qu'elle daigne à peine elever ses regards vers la haute antiquité. Les détails où nous allons entrer, en feront sentir la raison.

1°. Notre gouvernement a toujours voulu avoir des sçavans & des sciences depuis plus de trente siècles, mais à sa maniere & selon les vues de sa politique ; c'est-à-dire, pour conserver dans l'Empire la pureté de l'enseignement public, pour maintenir les regles de la morale, pour fixer les découvertes des arts de besoin ou utiles, pour elever la jeunesse dans la connoissance & la pratique de ses devoirs, enfin pour distinguer dans la foule ceux qui ont des talens pour les affaires, & tenir occupés ceux qui n'ont que de l'esprit. En vertu de cette façon de penser, qui a présidé à toutes les loix qui concernent les sciences & les sçavans, il faut que toutes les études des ecoles, tous les examens qui conduisent



aux degrés, toutes les récompenses qui encouragent ou illustrent les talens, se rapportent à la fin qu'on s'est proposée. Dès-là, les petites villes ne peuvent admettre qu'un certain nombre d'étudiants au premier degré de la littérature ; les capitales des provinces ont seules le droit d'accorder le second degré à un assez petit nombre de bacheliers ; & il n'appartient qu'à la capitale de l'Empire d'élever au doctorat, & encore de trois en trois ans. Autant le gouvernement est attentif à applanir & à semer de récompenses le chemin qui conduit aux connoissances qu'il veut étendre ou conserver, autant il laisse croître d'épines dans ceux qui menent vers celles qu'il dédaigne, ou qu'il rejette. Notre Ministère n'a d'autre cri que *le bien public* ; il ne veut que les Gens de lettres dont il a besoin pour la chose publique, & les plus beaux génies n'attirent ses regards, qu'autant qu'ils se rendent utiles : il est si singulier à cet égard, que, tandis qu'il fait nommer dans toutes les gazettes un simple soldat qui a reçu des blessures à la guerre, il ne permettroit pas de dire un mot en cent ans sur mille faiseurs de systèmes. Le savoir & le talent ne sont que des mots pour lui, quand l'état n'en retire aucune utilité réelle.

2°. Les sciences ont ici une atmosphère beaucoup plus étroite qu'en Europe, & la Nation en général ne s'intéresse guère à ce qui s'y passe. Point de journaux littéraires, point de papiers publics qui annoncent les ouvrages des savans & leurs succès. La gazette de l'Empire ne parle que des grandes compilations, des éditions, ou nouveaux livres dont la Cour a chargé les Lettrés du Collège impérial. Les femmes sont fermées dans leurs appartemens, où elles ne voient que leur époux, leurs enfans & parfois quelques amies. Elles sont aussi peu curieuses de littérature & d'histoire, que celles d'Europe de morale & d'algèbre : leur domestique est leur univers. Plus elles s'occupent à le bien gouverner, plus elles sont heureuses & estimées. On aimeroit



presque autant leur voir prendre un fabre qu'un pinceau (1) ; pour leur en ôter l'envie, on ne leur apprend pas même à lire. Il en est de même des artisans, des marchands, des domestiques & de presque tous les citoyens qui ne sont pas lettrés ou dans les emplois ; on feroit vingt journées de chemin dans nos plus belles provinces, sans trouver un homme du peuple qui sût parler philosophie, ou discourir sur l'administration des finances, sur le meilleur plan d'éducation, &c. Les Mandarins de robe & ceux d'épée passent leur vie à faire leurs emplois : ils n'ont pas le loisir de lire des brochures, & encore moins d'en composer eux-mêmes. On en fera moins surpris pour les premiers, si on fait attention que, quoique leurs emplois réunissent la gestion des affaires & l'administration de la justice, ils sont en beaucoup plus petit nombre, proportion gardée, que dans aucun royaume d'Europe. Leurs occupations sont trop essentielles, trop multipliées & trop continuelles, pour qu'ils puissent suivre les événemens de notre monde littéraire : le glaive du Prince n'est suspendu sur leur tête que par un cheveu ; ils ont besoin de tout leur loisir & de toutes leurs réflexions, pour éviter des négligences qui les perdroient. Puis les cérémonies de l'Empire, les étiquettes du cérémonial, les devoirs de la politesse, le soin de leur domestique, le passage des étrangers, les voyages qu'ils sont obligés de faire à la Cour, les tiennent en haleine d'un hiver à l'autre. Quant aux Mandarins de guerre, leurs livres sont leurs armes, leurs soldats & leurs postes. Voici qui est plus étonnant : à Pe-king même, ce qui n'a trait qu'aux sciences, n'est pas un objet : la Cour, les affaires & le commerce absorbent tout. Le plébiscisme littéraire y est aussi inconnu, que dans les provinces. Nos Lettrés même sont tellement subjugués par le ton du gouvernement, qu'ils laissent jouer des pièces qui ont

---

(1) C'est-à-dire, qu'une plume.



plus de mille ans, & ne songent pas à en rajeunir le style suranné.

3°. La gloire des succès littéraires devient en Europe une gloire nationale : les savans, les beaux esprits & les hommes de génie se suivent & se mesurent des yeux d'un royaume à l'autre. Les nations sont aussi flattées de la supériorité des talens, que de celle des armes. Notre Chine est privée de ces avantages : elle n'a autour d'elle que des barbares. Il est vrai qu'étant aussi grande & plus peuplée que l'Europe, il lui seroit facile de trouver dans son sein toutes les ressources de l'émulation. Ses provinces ont été des royaumes : elle pourroit les mettre aux prises les unes avec les autres ; la politique du gouvernement s'y oppose. Les annales à la main, elle prouve que la rivalité des talens corrompt l'ancienne doctrine sous la dynastie des Tcheou, enfanta mille erreurs, sema l'esprit de révolte, & changea en problèmes les vérités les plus utiles & les devoirs les plus essentiels. A l'en croire, il ne faut autoriser dans les gens de lettres que l'émulation des services. Aussi, bien loin de mettre les premiers Lettrés en concurrence les uns contre les autres, elle les force de travailler à frais communs aux ouvrages dont elle les charge. La liberté de notre république des lettres n'est qu'une liberté précaire ; le sceptre des loix fuit les talens & le génie dans leurs plus brillans efforts, & le glaive de la justice se lève sur eux au moindre écart.

4°. La jeunesse de ceux qui entrent dans la carrière des sciences, se passe à étudier notre langue & nos caractères, la doctrine des King & les ouvrages de Confucius. S'ils ne réussissent pas, ils rentrent dans la sphere où ils sont nés : une boutique, un atelier, ou la charrue, les attendent, & tous les livres se ferment pour eux. S'ils obtiennent le degré de maître-ès-arts ou de bachelier, un examen qui revient tous les trois ans, les



oblige à continuer de composer & de lire, pour le conserver. Il faut arriver jusqu'au doctorat, pour avoir droit d'entrer dans les charges, & d'être employé pour le gouvernement : le doctorat n'est donné qu'au concours; on ne l'obtient que par un talent distingué pour l'éloquence, une grande justesse dans l'esprit, & une profonde connoissance des loix & du gouvernement. L'Empereur choisit parmi les nouveaux docteurs, ceux que la supériorité de leurs talens & de leurs connoissances distingue de la foule, & les envoie dans son College, pour s'y former aux emplois littéraires de la Cour, du ministère & des provinces. Les autres sont destinés au gouvernement des peuples, & élevés aux charges selon leur rang; c'est à leur capacité, à leur application aux affaires & à leur intégrité, à décider de leur fortune. Nous laissons aux Sages le soin d'approfondir jusqu'où notre gouvernement fait se ménager les ressources du savoir, & subjuguier les savans; nous nous bornons à observer que le plan de nos études est tellement combiné, qu'il épuise toute l'application de la jeunesse, & absorbe toutes les années où l'imagination plus fougueuse, s'allume avec plus de danger. Disons tout : les esprits du premier ordre, les gens de génie sont forcés à des études sérieuses, où la facilité ne peut suppléer ni la science, ni la méditation; leur jeunesse n'a que des momens pour ses plaisirs, ses caprices & les lectures de fantaisie & de curiosité.

5°. Qui peut s'occuper chez nous des recherches de l'érudition & de la critique? Il faut rayer de ce nombre tous ceux qui ont été arrêtés aux premiers degrés de la littérature. Outre que l'égalité des fortunes (car on ne connoît ici ni noblesse, ni bourgeoisie, ni charges vénales, ni dignités héréditaires), les réduit pour l'ordinaire à ouvrir une école, ou à tenir le pinceau dans un tribunal, & quand ils ont plus de talens, à se faire



secrétaires d'un Mandarin ; ils ont si peu de loisir, qu'il ne leur seroit pas aisé d'entreprendre des ouvrages d'une certaine étendue. On sent bien, sans que nous le disions, qu'avant d'entamer un sujet de critique & d'erudition, le premier préliminaire est de savoir quels sont les livres qui en traitent, leur degré d'autorité, les différens sentimens qui ont eu cours, & que dès qu'on se propose de le traiter avec une certaine étendue & profondeur, on ne peut faire un pas qu'après des recherches immenses. Mais, ce qu'on ne peut savoir au delà des mers, c'est qu'ici les livres sont si prodigieusement multipliés, que la vie d'un homme est trop courte pour lire en entier nos grandes Annales : il a fallu en faire l'abrégé, puis l'abrégé de l'abrégé. Il a fallu faire aussi des bibliothèques raisonnées, des compilations analysées, des dictionnaires dans tous les genres, pour l'usage ordinaire, & les savans eux-mêmes sont réduits à y avoir recours, non-seulement pour n'être pas obligés de se jeter à la nage dans une mer de livres, mais encore parce que les grandes bibliothèques sont très-rares en Chine. La fortune des particuliers est trop changeante, pour qu'ils puissent former des collections nombreuses de livres, telles qu'on en trouve en France chez les grands & chez les gens de lettres. Les petits-fils d'un Ministre d'Etat ou d'un Général d'armée rentrent ici dans la foule obscure des citoyens, si leur mérite personnel ne leur ouvre pas la carrière des grands emplois : le moyen avec cela qu'ils gardent les bibliothèques de leurs peres ! D'ailleurs les Magistrats & les grands Officiers de l'Empire étant sans cesse dans le cas de passer d'une province dans une autre, ont rarement le goût des bibliothèques, & se bornent aux livres les plus essentiels. Les grandes Bonzeries sont la seule ressource des Lettrés. Outre celles que le gouvernement choisit pour être les dépositaires des manuscrits les plus rares, des grandes collections, des plus belles éditions,



& prévenir ainsi les accidens qui nous ont causé des pertes irréparables, il y en a plusieurs qui ont d'immenses bibliothèques, qu'on ouvre aux gens de lettres, & où ils trouvent tous nos livres anciens & modernes ; mais ces Bonzeries sont dans les montagnes, & fort loin des grandes villes. Un lettré qui a sa famille & ses affaires, n'est pas d'humeur à y aller chercher des livres ; il n'y a qu'un Bias, un Mandarin disgracié, un philosophe détaché de tout, qui puissent s'en accommoder. Si, après bien des années d'étude & d'application, il vient à bout de faire un bon ouvrage, il faut qu'il se charge des frais de l'impression à ses risques & périls. C'est encore une ruse de notre gouvernement, qui, pour quelques bons livres qu'il nous fait perdre, nous en épargne un déluge de médiocres & de mauvais. Nous ne voyons guère dans les provinces que ceux qui ont les grands emplois littéraires, ou quelques Mandarins dégoutés du tumulte des affaires, qui aient les aïssances, les facilités & les secours nécessaires pour s'occuper des recherches savantes & des discussions critiques. Comme ils sont connus à la Cour, ils font offrir leurs ouvrages à l'Empereur ; & si les Lettrés du Collège impérial en rendent un bon témoignage, sa Majesté fait les frais de l'impression. Mais combien peu d'ouvrages sont dignes d'être présentés à l'Empereur ? N'outrons rien cependant ; la bibliographie est assez florissante dans quelques provinces du midi. Sou-tcheou est l'Amsterdam de notre Chine : les imprimeurs y sont plus accommodans que dans tout le reste de l'Empire, quand on leur porte des livres qui ont des aîles, comme on dit ici, c'est-à-dire, qui piquent la curiosité publique, & ne moisissent pas dans les magasins. Soit même que la beauté du climat délicieux où cette ville est placée, soit plus favorable aux sciences ; soit que les muses s'y soient arrêtées, lorsque la Cour se transporta dans le Pé-tche-ly, pour faire face de plus près aux peuples du nord ;  
soit



soit enfin que la politique du gouvernement Tartare aime à y entretenir le goût des bagatelles littéraires; le commerce des livres y est très-considérable : mais quels livres ? des poësies , des brochures , des romans & des feuilles dignes d'amuser les loirs & la curiosité d'un peuple d'oîsifs , qui n'ouvre les livres que pour varier ses plaisirs. Dès-là , à moins qu'un ouvrage d'erudition & de critique ne soit réduit à quelques feuilles , ou écrit dans un style léger & folâtre , il ne peut pas obtenir les honneurs de l'impression , ou ne sort de dessous la presse , que pour faire bâiller les lecteurs & ruiner les libraires.

6°. Les Missionnaires Européens comparent le College des Han-lin à l'Académie des Sciences de Paris. La comparaison est juste à bien des egards : nos Han-lin sont en Chine dans la république des lettres , ce que sont en France MM. de l'Académie dans la haute sphere des Mathématiques & des sciences dont ils s'occupent. Le College impérial est composé des plus beaux esprits , des plus grands génies & des plus savans hommes de tout l'Empire. Mais , ce qu'on ne fait peut-être pas au delà des mers , & ce qui peint bien notre gouvernement , une partie de ces grands Lettrés est occupée à tenir le pinceau pour le Prince & pour le Ministère ; une partie est chargée de l'enseignement public dans les grandes ecoles qui sont aux quatre portes du palais ; les autres habitent un hôtel magnifique , où , loin du bruit & de la dissipation , ils travaillent sans relâche d'un hiver à l'autre. Chacun y est occupé , selon son génie & son talent , aux différens ouvrages dont ce corps de savans est chargé par l'Empereur ; il a sous sa main tous les trésors littéraires de l'Empire , & est environné de toutes les aïssances & de toutes les facilités qui adoucissent le travail. Ses momens sont tous à lui , & on ne le presse jamais de finir. Un avantage encore bien précieux , les connoissances de ses collegues lui sont acquises. Associés à sa gloire



& responsables de ses surprises les plus légères, ils sont aussi intéressés à lui communiquer leurs lumières, que lui à les demander. Voilà pourquoi ce qui sort du pinceau des Han-lin, a un degré d'exactitude & de perfection dont on ne voit guère d'exemples dans le reste de l'univers. Les éditions des anciens ouvrages, les compilations, les dictionnaires, &c. sont revus avec une attention si scrupuleuse, on plaint si peu le tems qu'on y met, tant de savans concourent à les perfectionner, qu'il est comme impossible qu'il s'y glisse des fautes & des méprises. Ce corps célèbre est comme l'Académie des Sciences : il ne tient à aucun système, ni à aucune opinion ; & à moins que le gouvernement n'opprime sa liberté, ce qui n'arrive jamais que dans des temps de trouble & de décadence, il entre dans tous les chemins que la vérité lui ouvre. Le lecteur nous prévient sans doute, & avoue que ce Corps de savans est le seul qui puisse traiter à fond les grands sujets, & épuiser toutes les discussions qui éclairent la critique & fixent ses jugemens. Oui, sans doute : & c'est pour cela que ne voyant plus rien à ajouter sur les questions usées & rebattues de l'histoire de nos premières Dynasties, il n'en parle plus que par occasion, & dédaigne la gloire frivole d'assembler des nuages, ou d'en dissiper, sans espérance de montrer la vérité. Autant on s'emeut & on s'échauffe ailleurs sur les *oui* & les *non* de notre chronologie, autant on les regarde ici d'un œil froid & indifférent. Les querelles & les disputes littéraires de la Dynastie des Song ont dégouté les siècles suivans de tout esprit de parti, de tout échaffaudage de système, & de la puérile singularité des opinions. Les Han-lin d'aujourd'hui assemblent les pièces du procès, les mettent dans tout leur jour, disent quelquefois leur avis, & laissent toujours au lecteur une pleine liberté de prononcer : ils sont les premiers à lui fournir des preuves contre le sentiment qu'ils paroissent avoir adopté. Du reste, il ne faut pas



prendre pour leur sentiment ce qu'ils mettent en notes, en additions & en préfaces dans les ouvrages dont ils donnent de nouvelles éditions. Ils font dans l'usage de laisser à chacun toute sa gloire, & ils cherchoient plutôt à en allonger les rayons, qu'à les raccourcir. Voilà pourquoi, selon qu'ils font imprimer Sée-mat-fien, le Tong-kien, &c. ils paroissent changer de chronologie : dans le fond, ils ne tiennent à aucune. Cette observation a échappé à plusieurs Européens qui ont voulu se prévaloir de leur suffrage, faute de faire attention qu'il n'y avoit qu'à prendre un autre livre pour leur rendre la pareille.

7°. Pour voir la vraie position de nos Chinois par rapport à la connoissance de l'antiquité, il faut songer que notre république des lettres est détachée du reste de l'univers, & comme isolée au fond de l'Asie. Voici ce qui est encore plus fâcheux : notre Chine étant enveloppée des ténèbres de l'idolâtrie depuis près de dix-huit siècles, les plus éclairés entre nos lettrés ne peuvent remonter dans l'histoire des premières Dynasties, que par des livres remplis de traditions ridicules, de fables burlesques, de contes faits à plaisir, de systèmes pitoyables, d'opinions opposées les unes aux autres, &c. L'Ecole de Confucius les méprise ; mais elle ne peut s'en passer, faute d'autres. Les King & les monumens les plus authentiques, très-difficiles à entendre, non-seulement à cause du laconisme de notre langue & de l'hiéroglyphisme de nos caractères, mais encore à cause de l'éloignement des temps dont ils parlent, & de la profondeur de la doctrine qu'ils contiennent, ont été obscurcis & brouillés horriblement par les gloses & les commentaires de ceux qui ont voulu les expliquer. Voici comment en parle un sage de la dynastie passée : « Kong-tsée discourant sur les King, se plaignoit de ce que les » lacunes & obscurités des historiens ne lui laissoient voir l'anti- » quité qu'à travers des nuages. Mong-tsée disoit qu'il vaudroit



» mieux ne croire à aucun livre, que de croire tout ce qui est  
 » dans les livres. Combien doit-il être plus difficile aujourd'hui  
 » d'entendre les King, qui ne sont venus à nous qu'à travers les  
 » flammes, & ont passé par tant de mains depuis dix-neuf siècles?  
 » Les commentaires mêmes ajoutent à l'embarras. On ne peut ni  
 » les croire, parce qu'ils se contredisent, ni les rejeter, parce  
 » qu'ils nous aident à entendre le texte : il faut se décider ;  
 » & il n'y a pas de boussole pour montrer le chemin qu'il faut  
 » prendre, pour ne pas s'égarer dans ses préférences. Bon gré,  
 » malgré, il faut passer d'un Savant à l'autre. Trouver l'édifice  
 » entier de la doctrine & de l'histoire des premiers temps dans  
 » des ruines éparées, altérées & défigurées, sans en avoir le plan  
 » pour les assembler, est un projet que le mauvais succès des plus  
 » savans hommes ne laisse plus l'espérance de remplir. Le génie  
 » lui-même n'a pas de ressource contre la caducité des sciences,  
 » & les méprises des pensées des hommes ». *Chou-tsi tchouen*  
*hoe ouen*. Liv. I, page 25. Dans le vrai, la doctrine & l'histoire  
 des premiers temps n'ayant pas été conservées en entier par les  
 livres & par la tradition, les erreurs publiques qui alloient  
 toujours croissant, conduisoient à les corrompre & à les altérer  
 encore plus. Nos Lettrés sont aujourd'hui à cet égard, comme les  
 savans d'Ethiopie, d'Egypte, de Grece, &c. par rapport à l'Evan-  
 gile. Comme ils travaillent sur des livres remplis de faussetés,  
 de mensonges & de méprises, les recherches de la critique  
 ne peuvent les sauver de bien des erreurs. Si à force de droiture  
 d'esprit, de pénétration & de critique, ils parviennent à entrevoir  
 la vérité au milieu des nuages dont elle est environnée pour eux,  
 le moyen qu'ils puissent les reconnoître avec les préjugés sans  
 nombre dont ils sont remplis ? L'Europe n'a pas d'idées de cette  
 position. Qu'on ne dise pas qu'elle est étrangère à la question  
 de l'antiquité de notre Monarchie & de sa première origine.



j'en prends à témoin l'histoire de tous les peuples ; les erreurs de spéculation conduisent aux erreurs de fait. Il seroit facile d'en pousser les preuves jusqu'à la démonstration, & de les appuyer de beaucoup de détails sur l'histoire des sectes de Foë & des Tao-sée presque toujours sur le trône, sans y monter ouvertement. Mais nous comptons sur la pénétration du lecteur, & sur son amour pour le vrai. Par cette raison, au lieu de revenir par des réflexions sur ce que nous avons dit dans ce premier article, nous aimons mieux l'abandonner aux fiennes. Tout ce que nous nous permettons de lui dire, c'est que notre exposé est sincère, & que plus il en fera les conséquences, plus il fera au niveau de la matière que nous traitons.







## ARTICLE II.

*Notice des livres & monumens anciens.*

C'EST aux Grecs & aux Romains que les Européens modernes doivent ce qu'ils savent de la haute antiquité, dont ils ne trouvent chez eux ni traces, ni vestiges; c'est d'eux aussi qu'ils ont appris la philosophie, les belles lettres, & toutes les sciences. Rien de plus juste que de faire honneur de leurs succès à leurs maîtres, & de rendre hommage à l'aïeule de ces nations dans le monde savant. Mais la reconnaissance la plus délicate & la plus généreuse a ses bornes, & celle des gens de lettres d'Europe ne paroît pas en avoir. Les Grecs & les Romains semblent seuls avoir droit à leur estime & à leurs éloges; ils n'interrogent qu'eux, du moins ils ne croient qu'eux sur la haute antiquité. Il est même un certain ordre d'écrivains modernes qui oublie l'érudition, la critique, la philosophie & la décence, jusqu'à dédaigner d'écouter les Juifs, & va courant de système en système, de chronologie en chronologie, de fables en fables, plutôt que d'ouvrir les anciens monumens de cette nation, qui, à ne les envisager qu'en critique impartial, sont les plus anciens, les plus complets, les mieux conservés, les plus lumineux & les plus authentiques qu'on connoisse. Nous n'avons pas besoin de faire observer que les Grecs ont commencé par être sauvages, & ont paru assez tard sur la scène du monde: leur histoire le crie à qui la lit; & l'humanité rougit des personnages, qu'elle transforme en dieux & en héros. Celle des Romains, moins embrouillée & moins salie de fables ridicules, commence plus tard, & avertit dans ce qu'elle raconte de leur ignorance & de leur crédulité, &



qu'ils n'ont connu le monde de l'Europe que lorsqu'ils l'ont eu subjugué ; dès-là , ils l'ont connu trop tard pour étudier les annales des peuples , & en conserver les antiquités. Tout ce que nous demandons , c'est qu'on sorte quelques momens des écoles d'Athènes & de Rome , & qu'on oublie leurs leçons , pour apprendre des choses dont elles n'ont eu aucune idée. Tranchons le mot : le grand jour même des sciences qui éclaire aujourd'hui l'Europe , ou n'arrive pas , ou ne répand que des fausses lueurs dans les régions éloignées où nous allons entrer. La Chine seule peut faire connoître la Chine ; c'est à elle qu'il faut demander la notice de ses livres & de ses monumens anciens.

Pour suppléer par l'ordre & par l'analyse aux détails trop longs qu'exigeroit cet important sujet que nous ne pouvons qu'effleurer , nous parlerons d'abord de nos caractères & de leurs métamorphoses ; puis , après avoir crayonné les principaux traits de notre histoire littéraire jusqu'à la dynastie des *Han* , nous ferons l'énumération des livres anciens qu'ils nous ont conservés ; & comme le Chou-king est la portion la plus précieuse de cet héritage , nous finirons cet article par des discussions , qui le feront voir dans son vrai jour par rapport au sujet que nous traitons.

### I. *Des caractères de l'écriture Chinoise.*

1°. Il est inutile de demander quelle est l'origine de nos caractères. La Critique ne voit que des fables , des traditions obscures , des redites , des contradictions , des anachronismes & des systèmes mal combinés dans le peu qu'en ont dit les premiers écrivains d'après l'incendie des livres par notre Erostrate. Soit que nos anciens Chinois aient apporté d'ailleurs ( comme nous le croyons ) , ou inventé eux-mêmes nos caractères ( ce qu'on ne sauroit prouver ) , il est certain qu'ils en avoient l'usage & la



connoissance dès le regne de Yao. La tradition générale fait remonter les premiers chapitres du Chou-king jusqu'à ce Prince, & la critique n'ose les rapprocher de nous que jusqu'à Yu. Or le style dans lequel ils sont écrits, prouve qu'on savoit déjà traiter l'histoire avec cette naïveté & cette mâle simplicité qui fait le sublime. Plusieurs écrivains parlent de quelques livres qu'on avoit alors, & qui sont perdus; les anciennes traditions racontent que Yu fit graver une inscription sur la montagne qu'il coupa pour faire passer le Hoangho. Le tems l'a usée depuis bien des siècles, & nos savans ne reconnoissent aucune des copies qu'on en a mises dans certains livres, mais ils ne révoquent guere en doute qu'elle ait existé : voyez *Y-che*, livre II, pag. 6. Ce qui nous paroît plus décisif, c'est qu'il est parlé de doctrine, de vers, de chansons, de loix, &c. dans les premiers chapitres du Chou-king, & qu'aucun de nos lettrés ne paroît douter que l'écriture n'ait été en usage dans les tems dont il parle. Comme on a envoyé d'ici un Mémoire assez détaillé sur nos caractères, nous nous bornerons à observer en général qu'ils sont composés de symboles & d'images, & que ces symboles & images ne tenant à aucun son, peuvent être lus dans toutes les langues, & forment une sorte de peinture intellectuelle, d'algebre métaphysique & idéale, qui rend les pensées, & les représente par analogie, par relation, par convention, &c. Remarquons en passant une petite différence entre les anciens Grecs & nos anciens Chinois : les premiers écrivoient au dessous du tableau ce qui y étoit représenté, pour qu'on ne s'y méprît pas ; & les seconds se servoient d'images & de peintures, pour manifester leurs pensées.

On divise nos caractères en six classes : les *Figuratifs*, ou composés d'images & de symboles simples ; les *Indicatifs*, ou exprimant & offrant à l'œil ce qu'ils signifient ; les *Vocaux*, ou fixant par le son un symbole ou une image à une signification particulière ;



particuliere ; les *Combinatifs*, ou tirans leur signification de l'ensemble & de l'assortissement des images ou symboles dont ils sont composés ; les *Développatifs*, ou qui étendent une signification primitive des images ou symboles dont ils sont composés ; les *Métaphoriques* enfin , qui passent du simple au figuré. Tous les historiens s'accordent à dire qu'on les écrivoit sur des planchettes de bambou & sur des pieces de toile : *Tchou-pou-ouei-chou* : Les livres étoient de bambou & de toile. Ce ne fut que sous la Dynastie des Han, qu'on inventa le papier. Nous ne dirons rien ici des Caractères dont la composition tient à notre histoire , à nos mœurs , à nos anciens usages, &c. & qu'on pourroit presque appeller des médailles. Nous ne parlerons pas même des *Ki-ouen*, ou *Merveilleux*, qui tiennent aux premières traditions des peuples, & les expriment. Les changemens divers qu'ont effuyés nos caractères, & les métamorphoses à travers lesquelles ils sont venus jusqu'à nous, touchent de plus près au sujet que nous traitons, & méritent la préférence.

Il ne faut que jeter les yeux sur nos urnes & monnoies antiques, pour voir que nos caractères ont été différens d'eux-mêmes d'une Dynastie à l'autre. Cependant il ne faut pas s'en laisser imposer par le premier coup-d'œil : les différences qu'ils montrent, & que la surprise réalise, se dissipent par une comparaison réfléchie des uns avec les autres. Peu importe que les lignes d'un symbole ou d'une image soient ondées, pointées, crochues, terminées en pointe, aiguës en lame de couteau, alongées en goutte d'eau, tissues de plumes, d'insectes, de serpens, &c ; dès qu'elles en offrent les traits essentiels, on néglige ces caprices de mode, & on fait grace au siècle qui les adopta. Plût à Dieu que nous n'eussions que ce petit foible à reprocher à nos anciens Chinois ! Mais soit amour de l'innovation, soit négligence, soit ignorance, ils ont réduit peu à peu nos caractères à n'être plus que des croquis informes & comme les cadavres des



anciens. Le Ministre de Siuen-ouang de la Dynastie des Tcheou commença le premier à toucher à leur forme ancienne vers la fin du neuvieme siecle avant Jesus-Christ. N'eût-il fait, comme on le dit, que les abrégér, les simplifier & les analyser pour en rendre l'écriture plus courante & plus aisée, il seroit inexcusable d'avoir changé leur forme antique, d'autant plus parfaite qu'elle étoit plus pittoresque. Son exemple enhardit les générations suivantes; & nos caractères passerent par de nouvelles métamorphoses depuis lui jusqu'à Confucius, & depuis Confucius jusqu'à la décadence de la Dynastie des Tcheou. Le manuscrit du Tchun-tsieou de Tso-tchi étoit écrit en caractères différens de ceux du Chou-king & des autres livres qu'on recouvra après la persécution de Tsin-chi-hoang. Il est parlé dans les Annales, de plusieurs Péi ou grandes Tables de marbre chargées d'inscriptions écrites en caractères tout différens les uns des autres. Elles avoient été élevées sur la fin des Tcheou. A en croire les voyageurs, qui en ont vu les restes, les écritures en sont si différentes, qu'on ne voit pas même d'analogie entre elles. On en fera moins surpris, si on fait attention que l'inertie des Empereurs & les rivalités des Princes feudataires remplirent alors tout l'Empire de troubles, de guerres, de dissensions, & que chaque Prince particulier affectoit la souveraineté & l'indépendance jusqu'à vouloir avoir sa maniere d'écrire les caractères. Ly-sée, Ministre de Tsin-chi-hoang en brouilla le système, sous prétexte de le simplifier: il diminua les symboles & les images élémentaires, & changea la maniere de les ranger. Ce ne fut que peu à peu & à mesure qu'on recouvroit les King, qu'on vint à bout de reprendre la maniere des Anciens. Encore les Han qui ont rendu ce grand service à notre littérature, faillirent-ils à tout perdre par l'écriture Tsao-chou: écriture à tire de pinceau, qui défiguroit les images & les symboles, au point de n'être plus reconnoissables, & en auroit effacé pour jamais



toutes les idées de l'antiquité. Les Han postérieurs les y ont fixés pour jamais par la forme analytique qu'ils leurs donnerent pour en faciliter l'écriture & l'impression qu'on venoit d'inventer. Tout ce que nous pouvons dire de cette nouvelle forme de caractère, nommée vulgairement *Hin-chou*, c'est qu'elle a conservé leur hiéroglyphisme, & les a débarrassés de la ressemblance pittoresque des images & des symboles qui la rendoit si longue, si difficile & si gênante. Lieou-té, à qui cette belle invention est due, fera toujours regardé comme un des plus grands & des plus beaux génies qu'ait jamais produit notre Chine. Yu-tchi, qui a fait le Dictionnaire Choue-ouen, lui a rendu un service encore plus essentiel, parce que c'est à ses recherches immenses & à la vérification qu'il a faite de nos caractères sur les anciens manuscrits & monumens que nous devons leur vraie orthographe & leur vraie signification.

Que le Lecteur eleve maintenant ses regards jusqu'aux premiers siècles de notre Monarchie, & voie combien il a dû être difficile de remonter jusque-là à travers tous les nuages dont étoient couverts nos anciens caractères, qui furent d'abord abrégés, puis changés, métamorphosés, décomposés, brouillés; & enfin analysés. Plus il aura une vraie idée du système de l'écriture hiéroglyphique, plus il sentira combien ils sont épais. Qui oseroit blâmer nos Lettrés de n'avoir voulu reconnoître pour monumens anciens, que ceux dont les manuscrits ayant passé par le creuset de la critique, ont été consacrés par le sceau de l'autorité publique, & ont mérité le suffrage des Savans? Les Européens devroient se faire justice, & ne pas se porter pour Juges dans une matière sur laquelle les plus habiles ne peuvent guere que bégayer. Il est malhonnête de parler ainsi; mais quand on a un peu d'amour pour le vrai, on ne tient pas à voir que le même homme qui persifle nos caractères, embouche la trompette pour les comparer aux hiéroglyphes de l'ancienne Egypte,



puis en vante l'artifice , & dit que nous n'avons pas eu assez d'esprit pour les pousser jusqu'à l'alphabet.

Finissons cet article , en avertissant ceux qui lisent nos livres de ne pas se méprendre à la vraie signification des deux mots Kou-ouen (*anciens caractères* ) , qu'on trouve souvent dans nos Histo-riens. Leur signification varie selon le siècle où l'on en fait usage & le temps dont on parle. Le Kou-ouen des Tang , par exem-ple , est souvent la maniere dont on écrivoit les caractères sous la Dynastie des Han , maniere vieillie alors & passée de mode ; & le Kou-ouen des Seng , celle de la Dynastie des Tang , &c. Cette petite observation est essentielle pour suivre l'Histoire de nos caractères & de nos King.

## II. *De la naissance & du progrès des Sciences chez les Chinois.*

2°. A en croire ceux qui croient à Fou-hi , Chin-nong , Hoang-ti , &c. la Chine auroit eu des livres long-temps avant Yao , ils vont même jusqu'à les nommer ; mais comme aucun de ces livres n'existe , & qu'on n'a que des preuves fort equivoques de l'authenticité des écrits d'avant l'incendie des King qui en font mention , ce sentiment est resté sans défenseurs. Les annales des Han , disent simplement , *Il y avoit long-temps qu'on avoit com-mencé à écrire des livres , lorsque Confucius fit ses extraits.* Voyez Han-chou-y-ouen. Selon celle des Soui , *On a commencé à écrire des livres , lorsque les caractères ont été inventés.* Voyez Soui kin-tsia-tchi. Ces phrases & plusieurs autres semblables que nous pour-rions citer , sont bien vagues & n'articulent rien ; mais on en est réduit-là quand les Mémoires manquent. Nous-mêmes en disant plus haut que les premiers Chapitres du Chou-king avoient été écrits au plus tard sous le regne de Yu , quoique nous n'ayons allégué que la tradition commune & des convenances , nous croyons devoir avertir qu'on ne peut en donner aucune preuve



positive. Nous ne connoissons la haute antiquité que par le Chou-king, c'est le premier & le plus ancien de nos livres; & il dit si peu de choses sur nos deux premières Dynasties, qu'à s'en tenir même au témoignage qu'il se rend à lui-même, on ne peut savoir ni quand, ni comment, ni par qui il a été écrit. On y voit en général qu'il y avoit des Mandarins préposés à la conservation & à l'enseignement de la vraie doctrine, des Censeurs publics & par emploi, des Ecoles de la jeunesse, des Sages qui se distinguoient par leurs lumières, & des Princes, des Ministres d'Etat instruits de l'Histoire des régnes précédens. Ils en rappellent les usages & les loix, ils en vantent la doctrine, ils en citent les maximes, & ce qu'on ne trouve que chez les Juifs & chez nous, ils parlent sans cesse le langage de la Religion. Ce n'est pas tout, le Chou-king nous a conservé des chansons dignes de la plus haute antiquité, pour leur sublime & aimable simplicité. Il raconte des faits qui supposent que la Musique, la Poésie, la Peinture & l'Astronomie étoient connues dès les premiers temps. Les maximes, les sentences qu'il met dans la bouche des Sages & les discours qu'il leur fait tenir, semblent prouver que l'art de la parole étoit cultivé avec succès. L'ensemble de tout cela a fait dire à nos Lettrés, que si le Chou-king n'avoit pas été écrit de regne en regne, comme ils le croient plus probable, il a dû être composé sur les Mémoires des temps dont il parle. Les autres détails que nous pourrions ajouter, seront mieux à leur place dans les discussions où nous entrerons sur le Chou-king.

Voici qui étonnera l'Europe : le Chou-king ne parle d'aucun autre livre, il ne donne pas même à entendre qu'il y en ait eu; & à s'en tenir aux écrits de Confucius & de ses disciples, on ne peut pas assurer qu'on en ait écrit d'autre sous les deux premières Dynasties. Les vers de la Dynastie des Chang qu'on trouve dans le Chi-king, les rites anciens dont il est fait mention dans



le Li-ki, ont pu être conservés par la tradition ou par les annales. Cependant nous croyons avec la plûpart de nos Savans, qu'au moins sous la Dynastie des Chang, il y a eu des Recueils de Loix, de Cantiques, de Géographie & de Musique. Confucius lui-même paroît l'insinuer, & cite avec eloge les Inscriptions & Sentences que le Fondateur de cette Dynastie avoit fait graver sur ses meubles & dans son Palais. Qu'on ne soit pas surpris de notre timidité à l'affurer. Les Anciens n'aimoient pas à multiplier les livres, ils y voyoient du danger; & plus on réfléchit sur les vues de leur sagesse, plus on sent que c'est pour cela qu'ils ont mis tant de laconisme dans le peu qu'ils ont écrit. Cette réflexion est si juste, qu'on voit ce laconisme s'affoiblir à proportion qu'on a plus écrit. Il seroit facile de prouver que cette façon de penser a été commune à tous les anciens Peuples. La vie de nos Chinois sous les deux premières Dynasties étoit trop simple, trop occupée & trop sérieuse, pour que le goût des Sciences fût eclore beaucoup de livres. Il faut faire attention qu'il y avoit alors fort peu de villes, que l'éducation des enfans étoit en commun, que les terres appartenoient toutes à l'Etat, qu'on étoit riche sans patrimoine, & que les citoyens étant occupés du labourage, des arts de besoin, ou du commerce, il n'y avoit que le petit nombre de ceux qui étoient dans les charges qui pût entrer dans le sanctuaire de Sciences : « les Palais étoient rares, dit » Hoang-mi, & les mets exquis inconnus, les étoffes brochées d'or » n'avoient pas été inventées, & la musique ni la danse n'avoient » rien de raffiné; mais les plus pauvres étoient logés, nourris, » sans exposer leur vie, ni s'avilir, & les plus riches vivoient de » leur travail. Un fils étoit le premier serviteur de son pere, une » épouse le plus cher ami de son époux, les freres s'aimoient, » les parens se cherchoient, les voisins se secouroient, les veuves, » les vieillards & les orphelins étoient nourris par le Public; » l'autorité, la vieillesse & la vertu étoient respectées & honorées,



» les plaisirs enfin de chaque âge ne prenoient rien sur les devoirs.  
» Les chevaux même du Prince n'étoient que des vils animaux;  
» & un riche étoit à peine regardé comme un homme, lorsqu'il  
» n'avoit pas de vertu. » Un mot dira tout : la chute des Hia &  
des Chang ne fut qu'une crise de quelques mois : on donna des  
Principautés aux héritiers des tyrans, & tout fut fini.

Il faut descendre jusqu'à la grande Dynastie des Tcheou, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du douzième siècle avant Jésus-Christ, pour commencer l'Histoire de notre Littérature. Nos Chinois furent jusqu'alors comme les Juifs jusqu'au règne de Salomon. Citoyens soumis, laborieux & paisibles, ils jouissoient en commun des douceurs de la vie, sans avoir besoin du vain secours des livres pour estimer la vertu & pour trouver le plaisir. On n'écrivit les Loix, a dit un de nos plus sages Lettrés, que lorsqu'on commença à les violer, & on ne composa des livres que lorsque les vices eurent enfanté des erreurs. Ouen-ouang, ce Prince tant vanté par Confucius, par Mong-tsé, & après eux par tous nos Sages, n'avoit point pris le pinceau, tandis qu'il avoit régné en paix dans ses petits Etats. Le Philosophe Yo-tsée, son maître dans les Sciences, & Ya-tsée qui vivoient dans le même temps, écrivirent des Dialogues, dont il ne nous reste que des fragmens, pour prévenir les Peuples contre le scandale & l'impiété de l'infâme Tcheou, l'opprobre du Trône & l'horreur de tous les siècles. Ce monstre outré des représentations que Ouen-ouang étoit venu lui faire, le fit enfermer dans une étroite prison. Ce bon Prince profita de la solitude & du loisir de sa captivité, pour composer son explication des Koua de Fou-hi, ouvrage morale, politique, & philosophique qui est la base de notre Y-king, & dont le style sententieux & figuré, comme le demandoient les circonstances des temps, est devenu obscur & presque inintelligible pour les siècles suivans. Quand la révolution fut faite, & la Dynastie des Chang détruite, Tcheou-



kong son fils, le plus grand homme peut-être de notre Chine ; revint sur le même sujet , & expliqua plus en détail les symboles des Koua , mais en copiant le style de son pere , pour ménager les esprits. On lui attribue aussi le Tchou-li & plusieurs Odes du Chi-king. Il est probable cependant qu'il ne fit que présider à la compilation du premier, qui fut faite & rédigée , selon nos Critiques , sur les anciens livres des deux Dynasties précédentes. Ce Prince , grand homme d'Etat , grand Capitaine & bon Citoyen , avoit des connoissances bien rares dans les personnes de son rang. On assure qu'il connoissoit les propriétés du triangle rectangle , & on lui attribue ce qui nous reste de plus exact des Anciens sur l'astronomie , sur les signes du Zodiaque & sur leurs divisions.

La Dynastie des Tcheou ayant commencé par des Princes si habiles , elle inspira le goût des Sciences & le favorisa en relevant & en multipliant les Ecoles dans toutes les Provinces de l'Empire. Les beaux vers du Chi-king en font foi. Les talens éclairés & échauffés par les rayons du Trône , prirent leur effort fort haut , & conduisirent les Sciences & les beaux Arts dans les sphères les plus élevées de l'invention & du goût ; mais dans la suite , les regnes des mauvais Princes , la diversité des opinions , l'apathie du luxe & l'amour de la nouveauté arrêterent en chemin les esprits médiocres. Le faux éclat des systèmes , le goût du merveilleux , de la frivolité & du raffinement , egarèrent peu-à-peu la foule rampante des imitateurs ; & la multitude qui les suivoit , parce qu'elle les voyoit de plus près , s'égara dans le labyrinthe du bel esprit , & ne trouva plus le bon goût pour l'aider à en sortir. Les grands principes devinrent problématiques , la Morale perdit son autorité , les mœurs se corrompirent ; & quand Confucius naquit , la vérité à demi éclipsée ne répandoit plus que des foibles lueurs. Lao-tsée , dit-on , qui vivoit dans ce temps-là , désespérant de rétablir la doctrine de l'antiquité ,  
composa ,



composa son Tao-te-king pour la défendre, & alla cultiver la sagesse chez les Peuples de l'Occident. Au commencement du cinquieme siecle avant J. C. le Socrate de notre Chine, Confucius eut plus de courage. Les erreurs & les déréglemens de son siecle enflammerent son zele ; il commença à les combattre par ses exemples , pour se donner droit de les attaquer par ses discours. Son génie méditatif & sublime vit les charmes de la vérité à travers les nuages epais qui s'elevaient de toutes les Cours des Princes tributaires que l'esprit de domination & d'indépendance avoit séduits. Le fil des traditions anciennes lui servit à le conduire vers elle. Il fit plus , il lui eleva un trône avec les anciens King ou livres canoniques, qu'il revit & qu'il conserva. En vain la jalousie , la malice & la fureur se liguerent contre lui ; il brava leur rage , & comme dit Mong-tsée , voyant que la vraie doctrine étoit si affoiblie , que les sujets attentoient à la vie de leur Prince , & les enfans à celle de leurs parens , il composa son Tchun-tsieou , & flétrit à jamais par cet immortel ouvrage les vices & les erreurs de son temps. Exilé volontaire de sa Patrie par un ostracisme que la Grece n'a jamais connu , il vit des disciples innombrables venir par tout au-devant de lui , changer sa fuite en triomphe , canoniser sa doctrine par leur conduite , entrer avec intrépidité dans les vues de son zele , & multiplier ses enseignemens , dont ils se firent les echos jusques dans les campagnes. Sa mort les dispersa ; & quoique , ainsi que l'atteste Kong-ngan-koue , il se fût appliqué à leur expliquer le Chou-king qu'il regardoit comme le précis de la doctrine de l'antiquité , de trois mille , à qui il en avoit développé le sens profond , il n'y en eut qu'un petit nombre qui en conserva le souvenir. La plupart , selon Tsie-tchi , ayant mieux retenu ses paroles que ses pensées , devinrent de mauvais maîtres & firent de plus mauvais disciples. Son petit-fils Tseng-tsée , & le célèbre Tsée-sée , qui avoient hérité de ses vertus comme de sa doctrine , eleverent la voix pour la défendre. Le premier



composâ le *Ta-hio* ; le second , le *Tchong-yong* : discours immortels , ouvrages de génie , moins admirables par le style sublime avec lequel ils sont écrits que par la force , la majesté , la noblesse & le lumineux des vérités qu'ils enseignent ; mais ils ne produisirent que peu d'effet. Ceux-mêmes qui recueillirent les maximes de Confucius , & en formerent les vingt Chapitres du *Lun-yu* , lui prêtèrent souvent leurs idées & s'écarterent de ses principes. Les disciples de Confucius , dit *Tchin-tsiao* , ne purent convenir entre eux d'une même doctrine : chacun avoit la sienne & ses disciples particuliers. Ceux-ci se tromperent encore plus , & donnerent dans toutes sortes d'erreurs. *Sou-tong-po* , prétend que la vraie doctrine des *King* , dont Confucius avoit conservé la tradition , s'eclipsa & s'évanouit peu-à-peu dans les diverses explications qu'on lui attribuoit. *Tso-kieou* , pour fixer celle du *Tchun-tsieou* , en fit un Commentaire plein de recherches & de détails. Son *Koue-yu* , Ouvrage savant & intéressant , qui remonte dans les siècles les plus reculés , seroit encore plus précieux , s'il nous avoit été bien conservé. *Mong-tsée* qui ne parut que long-temps après , insista avec force sur les devoirs des Princes ; *Yao* , *Chun* , *Yu* , *Tching* , *Tang* , étoient ses héros , il les louoit d'après les *King* , sur leur piété , leur bienfaisance , leur sagesse , leur modestie , leur zèle pour le bien public , &c. mais il avoit trop d'obstacles à surmonter pour ramener les esprits. La diversité des opinions tenoit à la diversité des intérêts & à la corruption des mœurs , il n'acquît que de la gloire & des envieux.

La Doctrine de l'antiquité & la vraie Philosophie perdirent en lui leur dernier défenseur. Il étoit digne de l'être , à en juger par les Ouvrages qui nous sont restés de lui. On n'y trouve ni la douceur , ni la modestie de Confucius ; mais on y admire une ame forte & intrépide , un Génie pénétrant & élevé , un Moraliste tranchant & décidé , un Citoyen patriote & zélé , un



Philosophe ami du vrai & du bien public , un Ecrivain enfin nourri de la lecture de l'Histoire & des Loix. Son style est plus peigné , plus fleuri & plus harmonieux que celui de Confucius ; mais il n'en atteint que de loin la simplicité sublime , & ce laconisme énergique qui donne du ressort aux pensées , & ouvre un si vaste champ aux réflexions. La mort de Mong - tsée , dit Tchou-hi , laissa les King sans interprete , & la doctrine de l'antiquité sans défenseur. Kong-yang & Keou-hang , entreprirent en vain de la conserver en commentant de nouveau le Tchun-tsieou de Confucius : ils travaillèrent plus pour les siècles suivans que pour le leur. La vérité & le mensonge , disent les Annales , étoient sans cesse aux prises , & l'Ecole même de Confucius ne savoit plus les distinguer. La Doctrine des King condamnoit les usurpations & les entreprises des Princes tributaires & des grands vassaux de la Couronne , les Tchouang-tsée , les Lie-tsée , les Kei-tsée , les Kouang-tsée , & d'autres Novateurs lui opposèrent leur philosophie , aussi différente de celle de Confucius & de Mong-tsée , dit Ma-touan-lin , que le noir l'est du blanc , *Yu kong mong tchi hio jou hei pe*. Ce savant critique fait observer qu'une erreur conduisit à l'autre , & que dès qu'on eut tourné le dos à la belle Doctrine de l'antiquité , on adopta les fables les plus absurdes , & que ceux qui n'avoient pas voulu craindre le Chang-ti , ou souverain Seigneur , finirent par craindre les esprits , les ombres , &c. La prétendue Doctrine de Lao-tsée corrompue & défigurée par mille fables ridicules , devint la Doctrine des beaux esprits , & acheva d'éteindre la Religion naturelle que la Chine avoit conservée depuis tant de siècles. Les intrigues politiques des Cours , leurs rivalités inquiètes , leurs traités sans bonne-foi , leurs alliances simulées , leurs guerres sanglantes & presque continuelles , laissèrent croître dans toutes les Provinces l'ivraie des systèmes , des opinions , des sectes & des nouvelles doctrines. Elles acheverent de



corrompre les mœurs , d'aigrir les esprits , d'éteindre le flambeau des sciences , d'enhardir aux forfaits , à l'oppression , à la révolte , & précipiterent enfin tout l'Empire dans les derniers malheurs.

Tsin-chi-hoang , Roi du Royaume de Tsin , ayant augmenté ses Etats de six Royaumes , méprisa les Empereurs , détruisit la Dynastie des Tcheou , & eleva son Trône sur les débris sanglans de tous ceux qu'il avoit renversés. De-là, donnant la loi à toute la Chine en vainqueur , en tyran & en grand politique , il changea la constitution du Gouvernement , anéantit tous les Etats feudataires , & ne voulut plus que ses Officiers entre les Peuples & lui. Pour se faire des défenseurs de ses complices , il laissa en patrimoine les terres qu'on avoit prises , donna les autres , occupa à des travaux pénibles les colons dépouillés , & consumma par l'oppression les injustices criantes qui les avoient changés en vils manœuvres & en esclaves. Ce préambule est essentiel pour comprendre que ses préférences pour la Doctrine des Tao-sée , & sa haine contre celle des Lettrés tenoient à sa politique , & en étoient les suites nécessaires. Car la Doctrine des Tao-sée , en remontant avant Yao , & en mettant Lao-tsée sur le Trône , sous le nom de Hoang-ti , dont il prétendoit descendre , autorisoit ses usurpations , ou du moins les coloroit aux yeux de la multitude. Celle des Lettrés au contraire l'accabloit de l'autorité des King , réclamoit les droits des Princes dépouillés de leurs Etats , & revendiquoit la communauté des terres dont la suppression remplissoit l'Empire de malheureux.

La dissimulation & le silence de Tsin-chi-hoang , firent croire aux Lettrés qu'il les craignoit. Ils eleverent la voix pour arrêter ses entreprises sacrileges contre la Religion , & en foudroyant , avec les King , les divinités ridicules , à qui sa folie lui faisoit demander l'immortalité , ils protestoient contre ses usurpations & sa tyrannie. Ly-sée son Ministre , qui avoit cru parer



ce coup en changeant la forme des caractères, & en couvrant par là les King de ténèbres qui iroient toujours s'épaississant, Ly-fée, dis-je, voyant qu'il s'étoit trompé, & qu'il n'avoit rien avancé en faisant mourir sept cent Lettrés en exil, présenta une requête à Tsin-chi-hoang, pour demander que tous les King & anciens livres fussent réduits en cendres, afin de rendre ignorans & stupides, ceux qu'il n'avoit pu effrayer par les supplices, & d'ôter aux Peuples opprimés le sentiment même de leur misère. La requête fut reçue par le tyran, & devint un Edit qui fut exécuté d'une manière digne de tous les deux. Les livres étoient devenus rares par les troubles, les guerres civiles & les grandes révolutions qui avoient précédé. L'usage de les écrire sur des planchettes de bambou les rendoit volumineux. Car chaque planchette longue de douze pouces, ne contenoit guere que vingt à vingt-cinq caractères; on risquoit sa fortune & sa vie à les garder, & c'étoit faire sa cour que d'en découvrir les possesseurs. Le moyen avec cela qu'il pussent échapper aux flammes? Les plaintes mêmes que leur perte arracha à quelques Lettrés, en firent périr quatre cent soixante dans les flammes, & attirèrent sur les autres un Arrêt de proscription, exécuté avec tant de barbarie, que le Prince héritier, fut exilé de la Cour pour en avoir demandé l'adoucissement. Nous n'oserions dire que ce trait d'humanité ait été la cause de la trahison horrible du Ministre, qui après la mort de Tsin-chi-hoang, lui envoya un faux arrêt de mort, au lieu de l'inviter à venir monter sur le Trône; mais il donna lieu de croire qu'il auroit hâté le recouvrement des King. Leur grande gloire, dit Pao-te, c'est d'avoir eu jusqu'au bout des défenseurs dignes d'eux, & qu'on n'écrivit que des rêves quand on en eut abandonné la Doctrine. Le peu d'ouvrages qui nous restent du regne de Tsin-chi-hoang & de ses fils, prouve & justifie pleinement cette dernière remarque.

Les mauvais Princes n'ont point de postérité, celle de Tsin-chi-



hoang fut ensevelie sous les ruines de son Trône & de sa Dynastie, qui devoient durer, disoit-il, jusqu'à la fin du monde. Lieou-pang, soldat de fortune, dut l'Empire au désespoir des Peuples opprimés, & à son courage. Il étoit trop occupé à affermir la couronne sur sa tête, & peut-être aussi trop politique pour songer au recouvrement des King. L'Europe paroît ne pas le savoir : les King étoient la bulle d'or de Chine. Les retirer de leurs cendres, c'étoit réveiller les prétentions de tous les Princes feudataires sur leurs anciens Etats. C'étoit aussi armer contre lui tous ceux que la révolution de Tsin-chi-hoang avoit rendu paisibles possesseurs des terres jusqu'alors communes, & le patrimoine de tout l'Empire. Les Peuples à qui le rétablissement de l'ancien Gouvernement auroit été si avantageux, n'étoient pas assez éclairés pour le sentir, & Lieou-pang l'étoit trop pour ne pas voir que, fût-il possible, les mœurs avoient trop changé pour qu'il pût durer. Pour tout dire, la nouvelle forme de gouvernement qui est celle d'aujourd'hui, étoit toute à son profit ; & à ne l'envisager qu'en politique, il pouvoit la croire plus propre à assurer la tranquillité publique & le bonheur réel des Peuples. Quoi qu'il en soit de ces réflexions, il laissa les King dans leurs cendres, & l'arrêt de proscription ne fut révoqué que la quatrième année de Ouen-ti ; c'est-à-dire, selon les Hoei-ki-tsée, vingt-deux ans après qu'il eût été porté. Lieou-pang, appelé Kao-tsou de son nom d'Empereur, avoit révoqué les autres loix odieuses de Tsin-chi-hoang, sans toucher à celle-là. On se pressa assez lentement de faire chercher les King, & le Tribunal chargé de les publier & enseigner, ne fut établi que la cinquième année de Vou-ti, plus de quatre-vingts ans après leur proscription. Vou-ti fut le premier Empereur de cette Dynastie qui fit accueil aux Lettrés & les mit dans les emplois. Les faits qui sont consignés dans les Annales, disent beaucoup de choses à qui fait attention que les gens de Lettres ne s'étoient pas



endormis sur le recouvrement des King, puisque dès la onzième année du règne de Kao-tsou, un Lettré s'étoit hasardé à lui offrir un livre sur le Gouvernement, où ils étoient souvent cités. On fait d'ailleurs que ce Prince s'étoit emparé des archives & papiers de la couronne en montant sur le Trône, & que son Concurrent qui réduisit la capitale en cendres, vint trop tard pour les avoir.

Nous n'ajoutons plus qu'un mot. Si c'est le hasard qui a présidé au recouvrement des King, il a bien servi la politique des Han, puisque ceux qui étoient le plus à craindre ont été trouvés plus tard, d'une manière moins authentique & moins entière. Cette réflexion n'a pas échappé à nos Lettrés des âges suivans. Nous croyons bien avec quelques-uns que le goût des Empereurs & des Impératrices en particulier pour la Doctrine des Tao-fée, influoit dans cette indifférence pour les King, tandis qu'il favorisoit la publication de beaucoup d'Ouvrages sans nom qui étoient infectés des erreurs & des rêveries de cette secte; mais nous pensons aussi avec les plus sages Critiques, que ce goût même pour la Doctrine des Tao-fée, étoit commandé par la politique. L'accueil qu'elle fit à la Doctrine de Foë le prouve. En finissant ces détails, remarquons que la proscription de Tsin-chi-hoang n'est pas le seul malheur qu'aient éprouvé nos King & nos autres anciens livres. Outre que les changemens de Dynastie, les divisions de l'Empire entre plusieurs concurrens, les dominations étrangères, les irruptions de Tartares, les tremblemens de terres, les inondations, les changemens de Capitales & tous les autres malheurs qui se répètent de siècle en siècle, ont été plus funestes aux livres en Chine, que dans les autres pays du monde, parce que les bibliothèques y sont plus rares; l'Histoire fait une mention particulière des quatre grands incendies; le premier à la mort de l'usurpateur Ouang-mang, de tous les Livres d'histoire, Chartes, Mémoires, Recueils de cartes, Compilations de loix,



Mémoires sur l'agriculture, & Manuscrits que les Empereurs de la Dynastie des Han avoient pu rassembler pendant cent quatre-vingts ans ; le second , lorsque Tong-tcho , s'étant emparé de la Couronne , réduisit le Palais en cendres , & transporta la Cour dans les Provinces occidentales ; le troisieme , sur la fin de la petite Dynastie de Tsin ; le quatrieme enfin , quand celle des Leang fut détruite. Nous invitons les Curieux à voir le beau placet que Nieou-hong présenta à l'Empereur Ouen-ti, de la Dynastie des Soui, vers la fin du sixieme siecle de l'Eglise. Ils seront charmés des détails curieux où entre ce Savant , pour exciter son Prince à réparer les pertes trop multipliées des Sciences. Combien n'en ont-elles pas fait depuis ?

### I I I. *Quatre sortes de livres anciens.*

3°. Les livres des Babyloniens , des Assyriens , des Medes , des Perses , des Egyptiens & des Phéniciens ont été ensevelis avec eux sous les ruines de leur Monarchie. Les Savans de l'Europe ont beau elever la voix pour célébrer ces anciennes Nations , ils ne peuvent presque en parler que d'imagination , puisqu'ils ne les connoissent que par des etrangers qui les ayant connues trop tard , n'en ont parlé que par occasion & ont laissé beaucoup d'obscurités dans les fragmens disparates qu'ils ont recueillis de leur Histoire. Qu'on ne juge donc pas de ce qui nous reste de l'Histoire des premiers siecles de notre Monarchie , par les immenses Annales des petits Royaumes modernes , mais par ce qu'ont conservé les autres Peuples de l'Histoire de la haute antiquité. Quoique ce que nous avons en ce genre se réduise en un petit nombre de volumes , on sera étonné qu'ils aient échappé à tant de naufrages. Etant placés , comme nous le sommes au bout de l'Asie orientale , & n'ayant jamais eu autour de nous que des Nations barbares & sans lettres , il a fallu  
trouver



trouver chez nous ce qui nous reste sur l'antiquité. Nous ne le dissimulons pas , c'est une raison de le suspecter & d'en révoquer en doute l'authenticité ; mais ce ne peut être que pour ceux qui ignorent notre histoire littéraire , & n'ont aucune connoissance des disputes , des discussions immenses & de la timidité à croire de nos Lettrés. On l'a déjà dit , & nous ne craignons pas de le répéter , il n'y a aucun livre profane ancien dans le monde , qui ait passé par autant d'examens que ceux que nous appelons King , par excellence , ni dont on puisse raconter si en détail l'histoire , & prouver la non-altération. Ceux qui seront curieux de s'en convaincre , n'ont qu'à jeter les yeux sur les Kang-lin qu'on a mis à la tête de chaque King dans la grande Edition du Palais. Ils verront avec surprise qu'on n'a jamais poussé si loin les recherches & la critique pour aucun livre profane. Nous en toucherons quelque chose en parlant du Chou-king. Nos Savans distinguent quatre sortes ou classes de livres anciens ; donnons une petite notice de chacune.

Le célèbre Ma-touan-lin a remarqué fort sagement que les evenemens ont renversé de fond en comble le système de Tsin-chi-hoang , & anéanti tous ses projets. « Il avoit excepté , dit-il , de la » proscription générale des anciens livres , ceux qui traitoient de la » Médecine , de la Divination , de l'Agriculture ; & aucun de ceux » là n'est parvenu jusqu'à nous. Les King au contraire qu'il vouloit » anéantir , ont été recouvrés par nos Sages , & ce qu'on avoit de » plus précieux sur l'antiquité n'a pas été perdu ». Le zele qu'on a eu dans tous les temps pour les King , vient moins cependant de leur ancienneté , que de la beauté , de la pureté , de la sainteté , & de l'utilité de la doctrine qu'ils contiennent. Il ne faut que les lire pour s'en convaincre & applaudir à nos Lettrés de les avoir placés au premier rang. Si l'idolâtrie a été ridiculisée tant de fois par nos gens de lettres , si elle n'a jamais pu devenir la Religion du Gouvernement , quoiqu'elle fût celle des Empereurs , notre

I. Classe des  
livres anciens,



Chine le doit à ses King. Hélas ! ils la conduiroient à l'Evangile, si elle favoit s'eclairer à leur lumiere, & nous ne craignons pas de dire que leur conservation envisagée sous ce point de vûe, a été pour elle une providence de miséricorde & de salut.

L'Y-king. Les Koua de Fou-hi (ce sont soixante combinaisons de six lignes paralleles & horisontales, dont trois sont entieres & trois brisées), sont le sujet ou thème de l'Y-king. Ouen-ouang, comme nous avons dit, travailla à une explication des Koua dans sa prison. Son fils y ajouta la sienne, plus développée encore & plus étendue. Confucius qui faisoit ses délices de la lecture de ces deux Ouvrages, éclaircit, développa, & commenta dans sa vieillesse les deux textes du pere & du fils. L'Y-king est composé de leurs trois Ouvrages. Comme ce livre singulier est fait sur un plan & d'après des idées qu'on ne pourroit rapprocher de l'Europe que par un long Mémoire, nous nous bornons à observer, 1°. que c'est celui des King dont le recouvrement & la premiere publication ont été moins authentiques : 2°. que l'on ne doute plus aujourd'hui que l'ordre des Koua de Fou-hi n'ait été dérangé, & que dans plusieurs endroits, le texte de Ouen-ouang & de Tcheou-kong n'ait été transposé : 3°. que les Critiques, comme on peut le voir dans le Kang-lin du grand Commentaire de l'Empereur Cang-hi, persistent à regarder comme peu authentiques les appendices qu'on attribue vulgairement à Confucius. Il est bien remarquable que ceux qui sont les plus suspectés, sont précisément ceux où il est parlé de Fou-hi & de Chin-nong : encore faut-il ajouter qu'on ne dit point qu'ils aient été en Chine, & qu'on articule positivement qu'ils ont vécu dans le Chang-kou (*dans l'antiquité supérieure, dans la haute & premiere antiquité*). Quelques Missionnaires Européens ont eu la bonhomie d'expliquer L'y-king dans un sens prophétique & mystique ; d'autres y ont cru voir une allégorie morale & historique sur les commencemens de la Dynastie des Tcheou ; nos



Lettres enthousiastes , y trouvent la pierre philosophale des Arts & des Sciences : les vrais Savans le regardent comme un tissu d'emblèmes & d'allégories sur toutes sortes de sujets , sans excepter la Religion & la Divinité , qu'on ne peut méconnoître aux grandes choses qu'il en dit dans le style le plus sublime.

Le Chou-king est le second de nos livres canoniques. Comme nous en parlerons plus bas fort au long, nous n'en faisons mention ici que pour le placer à son rang. Le Chou-king.

Le Chi-king est le troisieme. C'est un recueil de trois cents Le Chi-king, pieces de vers extraites par Confucius ( quatre cent quatre-vingt - quatre ans avant J. C. ) de la grande collection qu'on gardoit dans la bibliotheque Impériale des Tcheou. Ce recueil est divisé en trois parties. La premiere intitulée Koue-fong ( Mœurs des Royaumes ), contient les poësies & chansons qui avoient cours parmi le Peuple , & que les Empereurs ordonnoient de recueillir , quand ils faisoient la visite de l'Empire , pour juger par le ton sur lequel elles estoient ecrites , & par les maximes qu'on y trouvoit , quel etoit l'etat des mœurs publiques , les dispositions des Peuples , &c. de chaque petit Royaume. La seconde intitulée , Ya ( Excellence ), se divise en Ta ya & Siao ya ( grande & petite excellence ), l'un & l'autre contiennent des odes , des chansons , des cantiques , des élégies , des satires , des epithalames , &c. La troisieme , nommée Song ( Louanges ) , est une compilation de cantiques & d'hymnes qu'on chantoit dans les sacrifices & dans les *Cérémonies aux Ancêtres*. Il n'y a que quelques hymnes de cette derniere partie qui soient de la Dynastie des Chang. Toutes les autres pieces , selon nos Critiques , appartiennent à celle des Tcheou. Nous ne nous arrêterons pas à examiner jusqu'où ce sentiment est fondé en preuves : dès-là que nos Savans s'accordent tous à avouer qu'il y en a plusieurs qui remontent jusqu'à Ouen-ouang, Vou-ouang & Tcheou-kong , c'est-à-dire , jusqu'à la fin du douzieme



siècle avant l'ère chrétienne, & que les autres suivent les règnes des Empereurs jusqu'à Confucius, il en résulte que ce grand & singulier Recueil est un monument très-précieux pour cette partie de notre Histoire. Il est clair qu'on y doit trouver des détails uniques pour la connoissance des mœurs dans cette longue suite de siècles; détails d'autant plus intéressans, que les poésies qu'on y voit sont plus variées, & embrassent toute la Nation depuis le sceptre jusqu'à la houlette. Aussi nos Historiens en ont fait grand usage, & avec raison. Nous n'insistons pas sur les preuves qu'on allègue de l'authenticité du Chi-king. Trois cents pièces de vers dans tous les genres & dans tous les styles, ne prêtent pas à la hardiesse d'une supposition, comme les fragmens d'un Historien qui est seul garant des faits qu'il raconte. D'ailleurs la poésie en est si belle, si harmonieuse, le ton aimable & sublime de l'antiquité y domine si continuellement, les peintures des mœurs y sont si naïves & si particuliéres, qu'elles suffisent pour rendre témoignage de leur authenticité. Le moyen qu'on puisse la révoquer en doute, quand on ne voit rien dans les siècles suivans, nous ne disons pas qui les égale, mais qui puisse même leur être comparé. « Les six vertus, » dit Han-tchi, sont comme l'ame du Chi-King; aucun siècle n'a » flétri les fleurs brillantes dont elles y sont couronnées, & aucun » siècle n'en fera éclore d'aussi belles ». Nous ne sommes pas assez connoisseurs pour prononcer entre le Chi-king, Pindare & Horace; mais nous ne craignons pas de dire qu'il ne le cède qu'aux psaumes de David pour parler de la Divinité, de la Providence, de la vertu, &c, avec cette magnificence d'expressions & cette élévation d'idées qui glacent les passions d'effroi, ravissent l'esprit & tirent l'ame de la sphere des sens.

Le Li-ki.

Le quatrième de nos King, est le Li-ki. De quarante-neuf Chapitres, il n'y en a que dix-sept qui aient une certaine authenticité, les autres ne sont qu'un tissu de fragmens & d'anecdotes



qu'on a recueillis ça & là , & qu'on a réunis sous divers titres. Les Lettrés de la Cour de Ouen-ti , ont rédigé les deux qui traitent du Gouvernement des trois premières Dynasties. Ce sont les plus curieux & les plus intéressans à bien des égards ; mais on a toujours soupçonné que la politique des Han avoit fait supprimer bien des loix dont elle craignoit le souvenir. Cependant , il faut l'avouer , on trouve dans les chapitres les moins authentiques de très-beaux morceaux & des pages entières marquées au coin de la bonne antiquité ; le style en est sublime ; la Religion & la Morale y parlent un langage que la Philosophie du Portique n'a jamais connu. Nous ne citerons que cette phrase du onzième article. « La beauté du ciel nous annonce les grandeurs du Souverain Maître de l'Univers. La fertilité inépuisable de la terre nous montre les soins de sa bienfaisance , apprenez aux Peuples à le louer & à le remercier de ses bienfaits ». Ajoutons pour prévenir les méprises , que la bigarrure des articles du Li-ki qui passent pour peu authentiques , suffiroit seule pour les rendre suspects ; mais outre qu'ils ont été trouvés & recueillis d'une manière obscure & qui prête beaucoup aux soupçons , il est évident que les anecdotes qu'on y a insérées sur Confucius & sur ses disciples , ont été ajoutées à l'ancien Li-ki , que ce Sage avoit revu & publié. La critique d'Europe peut s'en fier à la nôtre. Les détails où entre le Li-ki sur tout ce qui regarde les mœurs , usages , fêtes , cérémonies & les plus petites circonstances de la vie privée , nous persuadent qu'on en pourroit faire un grand usage pour approfondir cette partie si curieuse de l'Histoire de la haute antiquité , ou éclaircir du moins le peu qu'en ont dit les Ecrivains des autres Nations : préjugé à part , il nous paroît que les Européens voyent trop les anciens dans le faux jour de leurs mœurs & de leurs idées.

Le Yo-king , ou King de la Musique , étoit le cinquième , il a été totalement perdu. Quelques Savans prétendent que les

Yo-king, ou  
King de la  
Musique.



fragmens qu'on trouve sur la Musique dans le Li-ki, sont tirés de l'ancien Yo-king. Cette conjecture est très-vraisemblable, nous les avons relus exprès, & nous avons remarqué avec surprise qu'on y parle de la Religion dans les termes les plus magnifiques. La première pensée qui nous est venue, c'est que le Yo-king, contenant les prières, les vœux & les cantiques qu'on chantoit dans les sacrifices, comme l'attestent le Chou-king & les Ouvrages de Confucius, il est fort probable que les sectes de Foë & des Tao-sée, qui étoient toute-puissantes à la Cour lors du recouvrement & de la publication des King, auront employé tout leur crédit pour empêcher que celui de la Musique ne fût mis au jour. Leurs intrigues contre le Chou-king, qui les attaquoit de moins près, appuient d'autant plus ce soupçon, qu'on apprenoit le Yo-king dans les ecoles, qu'on en entendoit chanter les cantiques dans les cérémonies religieuses, que tous les Musiciens étoient obligés de les savoir par cœur, & qu'il étoit très-facile d'en conserver du moins un certain nombre. L'empressement seul de Kao-tsou à faire composer une nouvelle musique, prouve qu'il ne vouloit pas recouvrer l'ancienne. Le moyen que nos Empereurs conservassent une musique qui devenoit leur condamnation ! Pour finir de dire ici tout ce que nous en pensons : on n'auroit pas tant tardé à publier le Li-ki, on ne l'auroit pas donné si mutilé, si décousu, si bigarré de traditions & d'anecdotes, s'il avoit parlé moins clair sur le Gouvernement & sur la Religion. Les Européens qui se sont plaints que Confucius n'a pas assez parlé de Dieu & de la manière de l'honorer, auroient dû faire attention que le Yo-king a été totalement perdu, que nous n'avons qu'une portion de l'ancien Ly-ki, que le Chi-king & l'Y-king sont pleins de louanges de la Divinité, & que quoique le Chou-king soit tout historique, il n'y a pas de page où les événemens ne rendent hommage à sa toute-puissance, à sa justice, à sa providence, à sa sagesse, à sa bonté ou à quelques autres de ses attributs.



Les Princes de Lou , aujourd'hui la Province de Chantong , descendoient du fils aîné de Tcheou-kong , dont nous avons déjà parlé. Ils avoient leurs Annales particulieres , comme tous les autres Princes feudataires de l'Empire. Confucius les continua sous le nom de Tchun-tsieou , depuis la premiere année de Yu-kong , jusqu'à la quatorzieme de Ngai-kong , qui correspond à l'an quatre cent quatre-vingt-un , avant Jesus-Christ.

Le Tchun-tsieou , qui est aujourd'hui le cinquieme des grands King , est un livre ecrit de génie. Notre Socrate y manie l'Histoire en homme d'Etat , en Citoyen , en Philosophe , en Savant & en Moraliste. Son laconisme naïf & sublime le force à ferrer sa narration , pour présenter les faits tout nuds , & détachés , pour ainsi dire , de la chaîne des evenemens ; mais ils sont dessinés , colorés , ombrés & peints avec tant de force & de feu , qu'on sent d'abord pourquoi & jusqu'où ils sont dignes de louanges ou de blâme. Nous ne connoissons point de livre en Europe , où l'on voie si bien le commencement , le progrès , le dénouement & le remede des révolutions dans l'Etat & dans les mœurs ; les vrais signes de roideur ou de mollesse , de tyrannie ou de discrédit , de modération simulée ou d'inconséquence dans le Gouvernement ; les différences du talent , du génie , de l'expérience , de la profondeur des vues , de la bonté du coup-d'œil & des ressources d'un esprit fécond dans les Princes & dans leurs Ministres , l'imposant d'une administration bruyante & le faux d'une politique pateline , les souterrains de la trahison & les manèges de la négociation , les premieres etincelles d'une révolte qui commence & les derniers eclats d'une ligue epuisée ; la maniere enfin dont le Chang-ti (Dieu) dirige le cours des evenemens , pour elever ou renverser les Trônes , & punir ou récompenser tour-à-tour les Sujets par leurs Princes , & les Princes par leurs Sujets. Le Tchun - Tsieou , envisagé sous ce point de

Le Tchun-  
Tsieou.



vue , est le modele de toutes les Histoires. Confucius a un style qui ne va qu'à lui. Il semble que chaque caractère ait été fait pour l'endroit où il le place. Plus il est avare de mots , plus ceux qu'il emploie sont clairs & expressifs. Nous ne dirons rien ici sur le degré d'authenticité de ce bel Ouvrage. Cela sera mieux placé dans le moment où nous parlerons des Commentaires qui nous l'ont conservé ; mais nous croyons devoir avertir que de très-habiles Critiques assurent que Confucius n'avoit pas marqué les années , & que les Editeurs les ont ajoutées d'après les Commentaires , *Pen vou nien yuë* , dit le grand examen critique des livres , article du Tchun-tsieou. Si cela étoit vrai , notre Chronologie deviendrait bien embrouillée. Ceux de ce sentiment , s'appuient de quelques eclipses supposées qu'on trouve dans le Tchun-tsieou , & n'admettent pas la défaite de ceux qui disent que Confucius les a marquées , pour faire voir l'ignorance des Astronomes qui les avoient annoncées.

II. Classe des  
livres Chi-  
nois.

L'Y-li & le  
Tcheou-li.

Après les grands King dont nous venons de parler , viennent les livres du second rang , improprement appelés King ; les deux premiers , sont l'Y-li & le Tcheou-li , qui faisoit partie du grand recueil , attribué au Prince Tcheou-kong. La maniere dont ils ont été trouvés & sur-tout publiés , n'est pas assez articulée dans l'Histoire , pour en constater l'authenticité & la non-altération ; mais ce qui en affoiblit plus l'autorité , c'est qu'ils ne s'accordent pas avec le Chou-king & le Chi-king sur bien des articles , qu'ils different en plusieurs choses de ce que raconte Mong-tsee , & qu'ils multiplient trop les Officiers de la Cour des Empereurs , &c. Quelques Critiques ont tâché de les défendre , en soutenant que les Empereurs ont fait des changemens & des additions à l'Ouvrage de Tcheou-kong , & que ce mélange qui les rend suspects , prouve au contraire l'exactitude de ceux qui les ont conservés. Tai-tsong de la Dynastie des Tang , les regardoit comme d'excellens Ouvrages qui ne pouvoient  
avoir



avoir été composés que par un Sage. Ils sont très-précieux , en effet , par une infinité de détails qu'on chercheroit en vain ailleurs. A ne les envisager qu'en Antiquaire , en Politique , en Moraliste , on y trouve beaucoup à apprendre & à louer ; mais pour peu qu'on en approche le flambeau de la critique , on est blessé de la puérilité des cérémonies & des étiquettes qu'ils multiplient à l'excès , & sur-tout d'un grand nombre de loix , ou plutôt de règles plus propres pour un séminaire , que pour la Cour d'un grand Prince. Nous avons cru y voir bien des choses qui ont beaucoup de rapport à ce que l'Ecriture raconte du bel ordre que Salomon avoit établi dans son palais. Les Juifs sont venus en Chine , sous la Dynastie des Tcheou. Y auroient-ils porté les livres de Salomon ? ces livres auroient-ils été traduits ? leur traduction auroit-elle été confondue avec le Tcheou li & mêlée avec lui , lors du recouvrement des King ? Si on pouvoit le croire , le Tcheou-li deviendrait plus intelligible & bien précieux.

Les trois anciens Commentaires du Tchun-tsieou , dans lesquels on l'a retrouvé & qui nous l'ont conservé , tinrent long-temps nos Critiques en suspens , & ne furent mis qu'assez tard au nombre des petits King. Confucius écrivoit pour son siècle. Le souvenir récent des faits qu'il raconte , les histoires publiques , les mœurs générales du temps expliquoient à tout le monde son Tchun-tsieou , & y montraient les leçons de Morale , de Politique & de Philosophie qu'il avoit prétendu y mettre. Tso-chi , Kong-yang & Keou-leang , craignirent avec raison que ce livre précieux ne fût perdu pour les siècles suivants , pour qui il deviendrait difficile à comprendre : ils le commenterent pour le leur conserver. Chacun d'eux l'a fait à sa manière. Le premier s'est attaché à développer les faits par leurs circonstances ; le second à pénétrer les pensées de Confucius & à montrer sur quels abus il vouloit frapper ; le dernier s'est fixé aux paroles du texte & a tâché d'en développer le vrai sens.



Par malheur ces trois Commentateurs ne s'accordent pas toujours. Bon gré malgré, il faut que le Lecteur se décide pour un des trois. Soit même qu'il y ait de la mauvaise foi de leur part, ou que les manuscrits sur lesquels ils travailloient fussent différens, le texte n'est pas le même dans bien des endroits. Ces variantes ont fait ouvrir les yeux aux Critiques qui ont proposé des difficultés fort embarrassantes sur l'authenticité du Tchun-tsieou. Malgré cela, ces trois Commentaires tiennent un rang fort distingué parmi nos anciens livres. Tso-chi a le plus d'autorité à cause de son ancienneté; son style approche de celui des King, comme le style de Muret de celui de Cicéron.

Le Ta-hio, le Tchong-yong, le Lun-yu & Mong-tsée, qu'on appelle vulgairement Sée-chou, *les quatre livres par excellence*; sont aussi du nombre des petits King. Comme ils ont été traduits ou plutôt paraphrasés par le P. Noel, on doit les connoître en Europe. Les deux premiers furent d'abord publiés dans le Li-ki. Ils en ont été tirés sous la dernière Dynastie des Song, pour être mis entre les mains des etudians; le manuscrit des deux autres fut trouvé en partie avec le Chou-king, dans le mur de la maison de Confucius.

Le Hiao-king  
ou livre de la  
Piété filiale,  
& le Eulh-ya.

Le Hiao-king ou livre de la Piété filiale, est le huitième des petits King, & le Dictionnaire Eulh-ya le neuvième. On attribue le Hiao-king à Confucius, mais il est difficile de le prouver. Plusieurs Lettrés même ne veulent pas admettre qu'il ait été écrit sous sa dictée, ou même d'après ses enseignemens. Comme il n'a pas été recouvert tout entier, ainsi qu'il est aisé de le reconnoître; le peu de liaison des chapitres, l'interruption des raisonnemens, les fautes du style, &c. l'ont avili aux yeux de ces Critiques, trop jaloux de la gloire littéraire de leur maître. D'autres, qui en ont jugé plus philosophiquement, ont reconnu sa sagesse & son génie, aux grands eloges qu'il donne à la piété filiale, l'appellant *la plus excellente des vertus, le premier lien de la société, le point d'appui de l'autorité*. Qui ne



reconnoîtroit pas notre Socrate à ces belles paroles ? « Nos  
 » parens nous ont donné la vie , voilà le lien au-deffus de tout  
 » qui nous attache à eux , le titre imprescriptible de leur  
 » royauté , & le fondement inébranlable des hautes préfé-  
 » rences , des respects & des tendresses qui leur sont dues.  
 » Qui n'a pas un tendre amour pour ses parens , qui n'est pas  
 » pénétré de respect pour eux , se vante à faux d'aimer & d'ho-  
 » norer les hommes ; la nature le défavoue & l'humanité reclame  
 » contre lui. . . . . Se révolter , c'est ne vouloir pas de Maître ,  
 » mépriser les Sages , c'est outrager les Loix ; mais violer le res-  
 » pect & l'obéissance filiale , c'est faire violence à la nature &  
 » ouvrir la porte à toutes les horreurs du crime. . . . . La perfe-  
 » ction de la piété filiale , consiste dans les respects qu'on rend  
 » à son pere , & la perfection de ces respects à les rapporter au  
 » Tien ». A en croire Confucius , c'est par la piété filiale que  
 les plus sages Monarques de l'antiquité gouvernoient les Peuples.  
 Il faut ajouter que le Hiao - king a été enseigné , commenté &  
 expliqué par l'exemple de nos vertueux Empereurs & de nos  
 plus grands hommes. Le Sauveur même de la Patrie ne feroit  
 à nos yeux qu'un monstre à étouffer , s'il étoit un mauvais fils ;  
 & le citoyen le plus obscur acquiert une gloire immortelle dans  
 tout l'Empire , lorsqu'il se distingue par sa piété filiale.

Le Dictionnaire *Eulh-ya* , est le dernier de nos petits King.  
 Ceux qui lisent Hésiode , Homere , Pindare , Plin le Natura-  
 liste , &c. comprendront sans peine combien est précieux un  
 livre qui fixe le sens des mots employés par les Anciens , & en  
 détermine la signification précise par des définitions & explica-  
 tions convenables. Les Critiques mêmes qui ont attaqué l'au-  
 thenticité du Dictionnaire *Eulh-ya* , de manière à réduire au  
 silence ses défenseurs , ont été réduits à en faire usage comme  
 eux ; mais ils se lavent de cette contradiction , en disant qu'il a  
 été augmenté & corrigé par les plus habiles Lettrés de la Dynastie



des Han , qui étant plus voisins de l'antiquité & travaillans sur les traditions subsistantes, étoient à portée de suppléer en partie à l'ancien. Cependant l'autorité de l'*Eulh-ya* souffre des exceptions , & on est obligé de l'abandonner sur plusieurs caractères des King qu'il explique visiblement dans un sens moderne & inconnu aux Anciens.

III. Classe  
d'anciens li-  
vres.

La troisième classe des anciens livres renferme ceux qui ont été interpolés , altérés , changés , ou composés par des Ecrivains entêtés des rêveries des Tao-fée. On sent que des livres de cette espèce ne peuvent pas concourir avec ceux des deux premières classes , non-seulement parce qu'ils sont moins anciens , moins authentiques , moins intéressans ; mais encore parce qu'ils en reconnoissent l'autorité & les contredisent , se contredisent même les uns les autres , & sont remplis de fables qui choquent le bon sens. Les moins mauvais de ces livres , sont le *Kouë-yu* de *Tso-chi* & le *Kia-yu* de Confucius. Le premier qui paroît n'avoir été qu'altéré , est plein de détails fort curieux sur la haute antiquité ; on y trouve des morceaux sur l'Histoire des Tcheou , & sur celle des petits Royaumes dont leur Empire étoit composé , qu'on chercheroit envain ailleurs & qui se concilient très-bien avec ce qu'on fait de plus authentique. Les contes & les prodiges dont il est semé , sont si postiches & si détachés des faits , qu'on ne peut pas douter qu'ils n'y aient été ajoutés.

Pour le second , tous les Critiques ont reproché à Sée-matien d'en avoir fait usage en composant son Histoire. Confucius y tient des propos de Tao-fée , & y oublie presque entièrement sa Doctrine. Cela est si sensible & si révoltant , que l'Editeur de l'exemplaire que nous avons sous les yeux , met dans la Préface que ce Recueil est sans goût & sans grace , que c'est un Ouvrage moderne & supposé , maussadement tissu de ce que rejettent les Editeurs de *Lun-yu* & du *Li-ki*. Les Ouvrages de Yo-tsée , Ya-tsée , Hoa-tsée , Tchoang-tsée , Lie-tsée , Hei-tsée , Koan-tsée ,



Yen-tsée, Ouen-tsée, Chang tsée, Sée-ma-tsée, Han-fei-tsée, Hou fei-tsée & des autres Philosophistes de la Secte des Tao-tsée, ont été publiés par des Lettrés entêtés de la Doctrine qu'elle enseigne, dans un temps où elle étoit en faveur à la Cour. Cela seul suffiroit pour les rendre suspects; mais les fables, les prodiges ridicules, les idées chimériques dont ils sont remplis, ont suffi pour les décrir, lorsque la manie de la mode a été passée.

Comme les Européens sont sur la défiance, & tendres au soupçon, nous les avertissons qu'on n'a que des fragmens de la plupart de ces Ecrivains, qu'ils n'ont jamais été publiés juridiquement, que presque tous sont des derniers temps de la Dynastie des Tcheou, & qu'on n'en imprime plus aujourd'hui que des extraits. Tous leurs livres sont des livres de Philologie, de Morale, de Politique, de Mysticité & de Quiétisme idolâtrique. Ils ne parlent de l'Histoire que par occasion, & tandis qu'ils circonstancient par le menu les plus petites anecdotes des premiers âges du monde, ils ignorent absolument toute l'Histoire de la moyenne antiquité, & tombent en contradiction avec eux-mêmes d'un Ouvrage à l'autre. Quant à leur manière d'écrire, elle plaît à nos Lettrés beaux esprits, & leur paroît digne, à bien des égards, de la Dynastie des Tcheou. On rira, si l'on veut, de cette imagination au-delà des mers; mais il nous paroît que leur style est par rapport à celui des King & de Confucius, comme le style de quelques modernes d'au-delà des mers, par rapport à celui des Bossuet & des Pélisson, des Boileau & des Racines, &c. la singularité des opinions influeroit-elle sur la manière d'écrire?

Nos Critiques rangent encore sous cette classe les Ouvrages de Lu-tsée, de Chan-tsée & de quelques autres Ecrivains du regne de Tsin-chi-hoang, & aussi entêtés des rêveries des Tao-tsée; mais ils n'ont garde d'y mettre les Annales du Royaume de Tsin, qui commencent à l'an sept cent cinquante-trois



avant J. C. qui furent exceptées de la proscription, comme contenant l'Histoire de la Maison de Tsin chi-hoang, & sont d'un si grand secours pour toute cette partie de nos Annales.

IV. Classe  
des livres an-  
ciens.

Enfin, car nous nous ennuyons d'ennuyer; la dernière classe de nos anciens livres contient ceux qui sont regardés universellement comme supposés & faits après l'incendie, & ceux qui sont purement romanesques & fabuleux. Du nombre des premiers, sont le livre San-fen, la Botanique de Chin-nong, la Médecine de Hoang-ti. Les Vers & Poësies nommés Tsou-tsée, le Chan haï-king, les Marbres du Tcheou sont des seconds. Nos beaux Esprits font grand cas du style poétique du Tsou-tsée qui est très-brillant, les Commentateurs ont mille peines à l'expliquer, & nos Savans qui n'en connoissent pas l'Auteur, ne font usage qu'avec beaucoup de précaution des traits de notre ancienne Histoire qu'on y trouve çà & là.

Si on en excepte le Tchou-chou dont nous parlerons plus bas, & le Tao-te-king dont nous n'avons pas voulu parler, parce que nous y voyons autre chose que la Doctrine des Tao-sée, comme on peut s'en convaincre dans la traduction que nous avons envoyée; voilà à-peu-près tous les livres qui nous restent de la haute antiquité. Nos Historiens n'ont pas eu d'autres Mémoires pour écrire nos Annales; mais il faut observer qu'ils ont fait usage avec raison pour ce qui regardoit les Sciences, les Arts, les Loix, &c. de ce qu'écrivirent les plus célèbres Lettrés de la Dynastie des Han, ceux sur-tout qui étant plus voisins du regne de Tsin-chi-oang, ont été plus à portée de recueillir les anciennes traditions. Malgré cela, il faut dire comme Kia-chi, qu'à dater de l'incendie de Tsin-chi-hoang & des Han, de cent livres d'Histoire, à peine en a-t-on sauvé un ou deux. Mais ce ne sont pas les hommes d'alors qui les ont perdus: la Science s'est perdue elle-même sous les ruines de sa propre caducité.



I V. *Défaut de Monumens , tels que les Médailles , Inscriptions , Monnoies , &c.*

4°. Les Médailles antiques , les Inscriptions , les Marbres , les Monnoies , les Tombeaux , les Arcs de triomphe & bien d'autres anciens Monumens ont aidé les Savans d'Europe à débrouiller le cahos ténébreux de la Chronologie , à fixer la durée des regnes , à constater des faits intéressans , & à compléter la suite des Rois & des Princes. Ce grand secours a manqué à notre Chine. Le goût des Inscriptions qu'on charge le marbre & le bronze de transmettre à tous les siècles , n'a jamais été celui de nos bons Empereurs. Tsin-chi-hoang d'ailleurs , qui vouloit que tout ce qui l'avoit précédé fût enseveli dans un eternal oubli , & que tout désormais datât de lui , Tsin-chi-hoang , dis-je , elevoit d'une main dans tout l'Empire des Arcs de triomphe , des Pyramides , des Colonnes & des Tables de marbre qu'il chargeoit de ses titres & de ses louanges , & renversoit de l'autre tout ce qui étoit resté des anciennes Dynasties. Il entroit peut-être autant de politique que de vanité dans cette conduite odieuse. Tous les anciens Monumens , ceux sur-tout de la dernière Dynastie & des Princes qui régnoient dans les Provinces à l'ombre du sceptre des Empereurs , étoient pour lui des Monumens de honte & d'ignominie , parce qu'ils dépofoient contre ses usurpations , ses tyrannies , & l'affreux état où il avoit réduit les Peuples , qui n'avoient plus de patrimoine dans leur Patrie , & n'étoient plus que des cultivateurs mercenaires des domaines de leurs ancêtres. Quoi qu'il en soit des motifs qui faisoient agir ce Tyran , tout ce qui étoit hors de terre ne pouvant fuir les regards de ses Officiers , ni les Officiers les délations de ses Esclaves , il n'en resta pas même de débris. Les tombeaux , les ruines des villes , les entrailles de la terre & les canaux des rivières saurerent de sa fureur des monnoies , des urnes , des vases de



bronze & quelques petits marbres ; mais ceux qui les avoient cachés, pour la plupart n'ayant pu survivre à sa Dynastie & aux troubles qui en suivirent la chute, ils emportèrent leur secret avec eux chez les morts ; les recherches qu'on fit, lorsque la paix eût été rendue aux Lettrés, n'eurent presque aucun succès. On doit à d'heureux hasards le peu d'anciens Monumens qui ont été trouvés dans la suite des siècles. L'Empereur régnant a fait graver en quarante-deux volumes, tout ce qui a paru en ce genre jusqu'à nos jours. Les plus anciens vases qu'on voye dans ce Recueil, ne remontent pas avant la Dynastie des Chang. Ils sont chargés de peu de caractères, fort difficiles d'ailleurs à déchiffrer ; & , ce qui est plus fâcheux, n'apprennent rien d'essentiel, & qui puisse servir à l'Histoire. Voilà pourquoi cette partie de nos antiquités a été abandonnée aux Curieux qui font grand cas de ce qu'ils ont payé fort cher. Nos Etymologistes & nos Grammairiens sont ceux qui en ont plus fait d'usage ; mais ils n'y ont guere trouvé que des lueurs pour expliquer nos plus anciens caractères & corriger l'orthographe des nouveaux. Nous avons eu entre les mains le grand Recueil dont nous parlions tout-à-l'heure, & plusieurs autres des regnes précédens & de la Dynastie passée. Nous sommes bons garans que les Curieux d'Europe perdroient leur peine à faire des questions aux Missionnaires sur les époques qu'on y peut trouver. Nos Annales font foi que nos Savans n'ont guere songé à en faire usage pour cet objet. Si quelques-uns de ces Recueils avoient été envoyés en Europe, nous avertissons qu'il faut bien se garder de vouloir aller plus avant que nos Lettrés, & chercher à trouver dans les Inscriptions obscures de ces Monumens, une certitude & des démonstrations que la critique ne peut avouer. Outre que plusieurs ne sont connus que par les livres de la Dynastie des Song, dont le témoignage est sujet à révision, il est certain, par les dépositions de l'Histoire, que quelques Empereurs ont fait fondre des



des vases ( on en fond encore tous les jours ) sur le modele vrai ou supposé des anciens. Nous n'en citerons qu'un exemple. En six cent quatre vingt dix-sept , selon le Hœi-ki-tsée , l'Impératrice régente fit jetter en fonte neuf grands vases nommés *Ting*, & fit représenter sur chacun, à l'imitation de ceux de Yu, une province de l'ancienne Chine, avec des montagnes, des rivières & différentes productions. Outre cela, l'avidité du gain a fait imaginer des vases assez bien imités pour tromper les Curieux. Les caprices mêmes de leur goût favorisent ces supercheries. Ce ne sont point les vases qui sont les mieux conservés dont ils font plus de cas, mais ceux qui à force d'être restés dans la terre ou dans l'eau, sont presque devenus terre ou une masse de verd-de-gris. L'Empereur a quelques pieces en ce genre qu'on dit ici n'avoir pas de prix. Il est aisé d'avancer qu'elles sont du temps de Yao, de la Dynastie des Hia. Un Lettré qui n'y voit qu'un métal dissous, rejette des monumens qui ne se rendent aucun témoignage à eux-mêmes. Par la même raison, comme il fait les catastrophes, les troubles, les révolutions, les incendies, &c. qui ont précédé les changemens de Dynastie, il laisse croire à qui le veut, que les vases & les marbres qu'on voit dans le College Impérial des Han-lin, sont ceux des Ya & des Tcheou. Leur masse & les fréquentes translations de la Capitale de l'Empire, lui font douter que ce soient même ceux que les Leang & les Tang firent sculpter d'après ce qu'on racontoit des anciens.

Nous avons appuyé sur ces détails pour faire l'acquit de notre candeur, & empêcher les méprises de ceux qui prennent une phrase jettée, pour une dissertation, & lisent nos livres avec des yeux trop Européens. L'histoire la plus véridique est pleine de mensonges, pour qui oublie ce qu'elle a dit, ou ignore ce qu'elle suppose. Conclusion : Il faut que les curieux d'Europe se consolent de la perte des anciens Monumens de notre Chine, comme de celle de ceux des autres anciens Peuples de l'Univers. Le



temps les a engloutis pour jamais. Tout passe , tout finit , le marbre même & le bronze tombent en poussière. Si quelque chose pouvoit nous affliger en ce genre , ce seroit la perte des beaux *Pei* ou marbres que les Juifs venus en Chine sur la fin des Tcheou , avoient élevés dans leur Synagogue de Kai-fong-fou. Les longues inscriptions dont ces *Pei* étoient chargés , mon- troient , dit la tradition , la correspondance de leur Chronologie & de leur Histoire avec les nôtres. Quels monumens , s'ils nous eussent été conservés ! Le grand Maître ne l'a pas permis : cela n'étoit donc pas nécessaire pour l'accomplissement de ses des- seins. Que nous importe tout le reste ? O que toute notre Chine rend un témoignage bien solennel , bien eloquent & bien lamen- table de la caducité du mensonge & du néant des vanités hu- maines ! Kai-fong-fou , qui fut plusieurs fois la Capitale de l'Em- pire & le siege de nos Empereurs , n'est plus que l'ombre d'elle- même. Elle a été submergée , brûlée & détruite plusieurs fois. Les *Pei* des Juifs furent ensevelis dans ses ruines , vers la fin du quinzieme siecle ; ceux qu'on y voit aujourd'hui , & les longues inscriptions dont ils sont chargés , sont de quatorze cent quatre- vingt-neuf , & du commencement de cette Dynastie. Ce qu'on y voit de plus remarquable , c'est que nos Lettrés qui les ont faits , attestent que la Doctrine des Juifs est vraie , sainte , utile & conforme à celle des King. Le Tribunal des cérémonies recon- nut , sous Kang-hi , que la Religion Chrétienne étoit une Reli- gion divine ; l'Arrêt du Tribunal des crimes , de l'année der- niere , qui défendoit aux Chinois & aux Tartares de l'embrasser , articuloit clairement qu'elle *etoit exempte de mensonge & de superstition* ( vou - fie ). Il faut être ici pour comprendre tous les témoignages que Dieu fait rendre aux soins de sa miséricorde , & combien est précieux le don de la foi. Infortunée Patrie , de quoi te servent toutes les splendeurs de la Science & de la Phi- losophie ? Comment retenir nos larmes à la vue des idolâtries également horribles & stupides , dont nous sommes environnés ?



La plume nous tomberoit de la main, si la reconnoissance ne soutenoit notre courage. Mais plus l'aveuglement de nos freres nous touche & nous attendrit, plus nous sentons tout ce que nous devons aux personnes illustres qui nous ont accueillis dans notre disgrâce, nous ont ouvert l'entrée du Sanctuaire, ont procuré notre retour, & délivré notre zele de tout autre soin que celui de prêcher Jesus-Christ. Ce n'est point une vaine curiosité, c'est l'amour de la Religion qui leur a fait desirer de connoître jusqu'où le flambeau de l'Histoire eclaire les commencemens de notre Monarchie. Comment leur refuser les recherches qui dépendent de nous dans les momens que nous laisse la prédication de l'Evangile? Si les sentimens suppléaient le talent, ce foible essai seroit moins indigne de la supériorité de leurs lumieres. Mais le Seigneur est l'unique ressource de notre reconnoissance; aussi ne cessons-nous pas de le prier de leur rendre en graces & en bénédictions les bienfaits que nous en avons reçus, & dont elles ne cessent de nous combler.

#### V. *Le Chou-king.*

5°. Avant d'entrer en matiere sur le Chou-king le plus précieux, le plus beau & le plus ancien de tous nos anciens livres, commençons par avertir le Lecteur qu'il a été attaqué, examiné, critiqué, avec un appareil d'erudition, une subtilité de métaphysique & une chaleur de dispute comparables aux fureurs des Hérétiques & des Impies contre les livres Saints. La politique, l'idolâtrie, la superstition, le bel esprit, l'entêtement des systêmes & l'impiété philosophique se sont succédées tour-à-tour pour en attaquer l'authenticité. Leurs efforts ont été inutiles: & quoique le Chou-king soit la condamnation de toutes les erreurs de la Chine, il a triomphé. Tous les Savans, depuis la dernière Dynastie des Song, s'accordent à le regarder comme le plus beau & le plus essentiel de nos King. Qu'on ne se mé-



prenne pas à ce début : tout ce que nous prétendons , c'est de faire sentir que la matiere que nous entamons ayant été traitée à fond & épuisée par nos Savans , il nous fera aisé d'en discourir avec plus d'exactitude & de profondeur. Qui a fait le Chou-king ? quelle croyance mérite son Auteur ? comment a-t-il été conservé ? quelle Doctrine contient-il ? quelles difficultés faisons contre son authenticité ? quelle est l'idée qu'on en a en Chine ? Voilà à-peu-près ce qu'on desire de savoir sur ce livre singulier , le plus ancien du monde. Nos réponses ne peuvent pas être aussi détaillées que celles de nos Lettrés ; mais elles seront simples & sinceres , & nous tâcherons de n'y rien omettre d'essentiel.

Qui a fait  
le Chou-king.

Nos Critiques assurent en général qu'on a commencé à écrire l'Histoire dès les premiers temps. Tchint-sée , célèbre Ecrivain de la Dynastie des Song , en fixe l'époque au regne de Yao. Les grandes Annales disent en plusieurs endroits , que sous les deux premières Dynasties Hia & Chang , il y avoit deux Historiographes publics à la Cour de l'Empereur , dont l'un appelé *Tso-che* , *Historien de la gauche* , recueilloit les paroles , edits & réponses de l'Empereur ; l'autre appelé *Yeou-che* , *Historien de la droite* , tenoit registre des événemens & actions qui pouvoient servir à l'instruction publique. Le Tcheou-li articule très-clairement que sous la Dynastie des Tcheou , il y avoit sept Historiographes publics à la Cour. Le premier nommé *Tai-che* , étoit chargé de ce qui regardoit le Gouvernement général de tout l'Empire ; le second , nommé *Siao-che* , recueilloit ce qui avoit trait à l'Histoire particulière des Royaumes ou Etats feudataires de l'Empire ; le troisième , nommé *Fong-siang* , tenoit registre de ce qui concernoit l'Astronomie & l'Histoire céleste ; le quatrième , nommé *Pao-tchang* , rédigeoit les détails des phénomènes , des calamités & des événemens singuliers ; le cinquième , nommé *Nei-che* , conservoit les Edits , Déclarations , Ordonnances de l'Empereur , & Sentences qui faisoient loi ; le sixième , nommé *Ouai-che* , avoit soin de ce qui concernoit les pays



étrangers, leurs livres, les traductions & expéditions de la Cour; le septieme enfin, nommé *Yu-che*, écrivoit les Mémoires particuliers de l'Empereur & de la Famille Impériale. Ce seroit remuer le poignard dans la plaie, & causer d'inutiles regrets à l'Europe, que d'appuyer sur les grandes idées que donne cette belle distribution & de la Dynastie des Tcheou, & de nos pertes littéraires. Confucius trouva cette Dynastie sur le penchant de sa ruine, & sembla prévoir tous les malheurs qui en furent la suite. L'an quatre cent quatre-vingt quatre avant J. C. & deux cent soixante & onze avant l'incendie des livres, il prit le pinceau, & fit en cent Chapitres les extraits des grandes Annales qu'il étudioit avec un soin particulier depuis vingt ans. Comme il se proposoit sur-tout de conserver les vrais principes du Gouvernement & les fondemens de notre droit public, il s'attacha dans ces extraits à ce qui pouvoit mieux en faire connoître la sagesse, la justice & l'utilité. Voilà pourquoi il préféra les discours, les maximes & les harangues des grands hommes de chaque Dynastie, au récit des faits toujours susceptibles de bien des interprétations. Cependant il ne faut pas croire que le Chou-king ne soit qu'une compilation de harangues & de sentences; outre qu'on y voit les événemens qui ont donné lieu aux beaux discours qu'il a nous conservés, on trouve dans ces discours mêmes bien des faits & des détails très-intéressans. Le Chou-king commence à Yao, & finit à l'an six cent vingt-quatre avant Jesus-Christ. Tous les Critiques s'accordent à dire que Confucius ne fit que copier sur chaque Dynastie, ce qu'il trouvoit dans les Annales de la Bibliothèque Impériale que sa réputation lui avoit fait ouvrir. Il auroit tourné le dos au but où il visoit, s'il n'avoit pas copié mot à mot les propres paroles des grands hommes qu'il transcrivoit sur la foi de l'Histoire. On a voulu soupçonner que les Annales avoient été rédigées par les Ecrivains de la Dynastie des Tcheou; ce soupçon n'a pas pris parmi nos Savans,



parce qu'on ne peut l'appuyer d'aucune preuve, & qu'on fait par les Ecrivains de la Dynastie des Tcheou, que les Dynasties précédentes avoient leurs Historiographes. Quant à la ressemblance du style, dont on prétend faire une objection, on répond qu'elle n'est pas assez sensible pour fonder un jugement, vû surtout que cette remarque a été négligée par les Lettrés de la Dynastie des Han qui étoient plus en état de prononcer sur cette matière, & que d'ailleurs un même Ecrivain ne se feroit pas exprimé si différemment sur les mêmes choses. Une question plus embarrassante, c'est de savoir quand on a commencé à écrire les Annales dont a été tiré le Chou-king. Depuis bien des siècles, les Historiographes d'une Dynastie préparent les matériaux de son Histoire, ceux de la suivante les rédigent & les publient afin que la flatterie soit plus loin de leur pinceau & ne puisse pas les faire gauchir. En a-t-il été de même dans la haute antiquité ? Il est également hasardeux de l'affurer & de le nier, parce qu'on n'en a aucune preuve décisive. Cependant nos plus habiles Critiques Kong-ngan-koue en particulier, Kong-in-ta, Tchín-tsée, Horang-tsée, Tchou-tsée croient, d'après la tradition, que les deux premiers Chapitres *Yao-tien*, *Chun-tien*, ont été écrits tels que nous les avons, sous les regnes de Yao & de Chun. Il ne faut que les lire, disent-ils, pour voir qu'ils contiennent plutôt les matériaux d'une Histoire qu'une narration, où les faits sont liés les uns aux autres, & déployés dans leurs circonstances. Il n'en est pas de même des trois suivans. Mong-tsé d'ailleurs & Tso-chi en ont cité des passages, comme tirés du Hia-Chou, c'est-à-dire de la partie du Chou-king qui a été donnée par la Dynastie des Hia. Nous aurions encore quelques petites discussions à ajouter sur le fameux Chapitre Yu-Kong. Nous en faisons grace au Lecteur pour ce moment. Elles feront mieux à leur place dans la seconde partie de cet Essai. Nos Scaliger & nos Grævius assemblent & dissipent des nuages de critique sur la plupart des



Chapitres; mais outre que cette sorte d'érudition seroit trop infipide pour l'Europe, elle remonte si à tâtons dans l'antiquité que nous croyons faire plaisir au commun des Lecteurs de ne pas nous y arrêter. Ceux qui auroient la curiosité de s'en amuser, peuvent consulter le Ou-king-ton-kao, la Bibliothèque de Matouan-lin, & les grands Commentaires du Chou-king, soit de cette Dynastie, soit de la précédente.

Si on regarde le Chou-king comme extrait des Annales publiques, plus les temps dont il parle sont reculés, plus il mérite de croyance. L'innocence & la simplicité des mœurs des premiers âges, ne permettent pas de soupçonner la bonne-foi & l'exactitude des Historiens publics. Si on le regarde comme ayant été rédigé & conservé par Confucius, il est moralement evident que ce Sage ne s'est pas trompé dans ses choix, qu'il n'a pas voulu tromper, & que quand il l'auroit voulu, il n'y auroit pas réussi.

Quelle  
croyance mé-  
rite le Chou-  
king.

1°. Tout ce qui nous reste de notre Socrate, tout ce qu'on en raconte, prouve qu'il étoit profondément versé dans la connoissance de notre Histoire, qu'il n'étoit point crédule, qu'il étoit d'ailleurs trop philosophe & trop bon Critique pour se méprendre, au point de donner des choses douteuses en témoignage de la Doctrine de l'antiquité qu'il enseignoit, & qu'il avoit si à cœur de conserver. 2°. Un habile hypocrite ne sacrifie pas sa fortune, comme fit Confucius, plutôt que de trahir la vérité. Il est le premier des Sages qui ait parcouru les Villes & les Provinces, pour prêcher aux Peuples l'amour de la vertu. Plus intrépide & plus fidele que Socrate, il n'hésita jamais dans ses enseignemens, non-seulement sur la Divinité en général, mais même sur la Providence, jusqu'à dire à ses Disciples effrayés, *Si le Tien n'est pas contraire à la Doctrine que j'enseigne, les hommes ne pourront ni la détruire, ni me nuire*; & comme l'a remarqué un habile Missionnaire, les King qu'il a conservés, sont pleins des plus magnifiques idées sur la sagesse, la



Providence, la Justice & la Toute-puissance du Seigneur de toutes choses. Quant à sa conduite, ses ennemis mêmes ne purent l'attaquer: il n'eut qu'une femme, soutint ses disgraces en héros, & travailla toute sa vie à exprimer sa Doctrine dans ses mœurs. Il est bien glorieux pour Confucius que les mêmes plumes qui ont tâché dans ces derniers temps d'en faire un incrédule, se soient exprimées encore plus indécemment sur les Saints Peres & les Docteurs de l'Eglise. 3°. Quoique les livres fussent assez rares au temps de Confucius, le Chou-king étant l'Histoire de la Nation & la censure des mœurs & du Gouvernement, il n'entre pas dans l'esprit qu'il eût pu en imposer dans un temps où les gens de lettres étoient en grand nombre & voyageoient d'un Royaume à l'autre.

Comment a  
été conservé  
le Chou-king.

Venons maintenant à la conservation du Chou-king. Il est évident que les Empereurs devoient y prendre intérêt, puisqu'il étoit plein de la gloire de leur Maison, consacroit leur autorité, assuroit leur prééminence sur tous les Princes de l'Empire, & articuloit les droits qu'elle leur donnoit sur eux. Tous les Lettrés de l'Ecole de Confucius devoient aussi le conserver avec un grand soin, moins encore par respect pour leur Maître, qui le citoit sans cesse, que parce qu'il étoit excellemment écrit, & contenoit ce qu'on savoit de plus certain & de plus intéressant, depuis Yao jusqu'aux plus beaux jours de la Dynastie régnante. Les faits viennent à l'appui de ces convenances. 1°. L'Histoire atteste que le Chou-king, étoit enseigné dans les Ecoles: 2°. il est cité dans les Ouvrages qui ont été écrits après Confucius: 3°. il est nommé distinctement dans la Requête du Ministre, Ly-tée, contre les King & anciens livres. La conservation du Chou-king ne souffre pas de difficulté jusqu'à la trente-quatrième année du regne de Tsin-chi-hoang; d'un autre côté, comme c'étoit celui de tous les King qu'il importoit le plus de conserver, sinon pour l'intérêt des Sciences, du moins pour celui de la chose



chose publique. La Dynastie des Tsin fut détruite sept ans après l'Edit de proscription. Il est très-probable qu'on en eût recouvré quelque exemplaire, si on se fût pressé de faire des recherches; mais, comme nous le disions plus haut, la politique du Fondateur des Han, étoit trop intéressée à négliger ce soin. Ce Prince d'ailleurs soldat de fortune & sans lettres, fut cruel dans ses défiances, jusqu'à envoyer à tous ses Généraux le bouillon des chairs d'un de ses Officiers, qu'il avoit fait couper en pieces sur un léger soupçon de trahison. Ce ne fut que la cinquieme année du regne de Ouen-ty, que sur la nouvelle qu'on eut à la Cour qu'un vieux Lettré, nommé *Fou-cheng*, savoit le Chou-king par cœur, on envoya des Lettrés dans le Chan-tong, où il étoit, pour copier sous sa dictée tout ce qu'il pourroit en avoir retenu.

Avant d'aller plus loin, plaçons ici deux petites observations: La premiere, que *Fou-cheng*, selon *Lieou-te-ming* & plusieurs autres, avoit sauvé un exemplaire du Chou-king de la proscription, & ne le perdit que dans les guerres qu'occasionna le changement de Dynastie: La seconde, que notre maniere est de faire apprendre les King par cœur aux enfans mêmes, avant de le leur expliquer, pour mieux exercer leur mémoire, & les y graver plus profondément. A quoi il faut ajouter que le Chou-king d'aujourd'hui en cinquante-huit Chapitres, n'a que vingt-cinq mille sept cent mots, ce qui ne va pas si loin que l'Eneïde de Virgile, à beaucoup près. Or *Fou-cheng* n'en put dicter que vingt-huit aux envoyés de la Cour, qui furent également embarrassés, & pour entendre le bon vieillard, dont l'accent étoit fort différent du leur, & pour trouver des caractères convenables. *Ngueou-yang*, & les deux *Hia-heou*, célèbres Lettrés de la Cour, se hâterent d'enseigner & d'expliquer le Chou-king dans les Ecoles. Ils composerent ensuite chacun leurs Commentaires, si fameux dans nos Annales, & malheureusement perdus dans les révolutions qui précéderent la Dynastie de Tang. *Ngueou-*



yang disoit du sien, *Il m'a fallu consulter bien des Maîtres pour entendre le Chou-king & l'expliquer.* Les descendants de ces grands hommes, qui leur avoient succédé dans l'enseignement public, n'avoient pas encore publié leurs Commentaires, lorsque le Prince Kong-ouang, fils de l'Empereur Kin-ti, faisant démolir une maison de la famille de Confucius, pour agrandir son Palais, eut le plaisir de trouver un ancien Manuscrit du Chou-king, qui avoit été caché dans l'épaisseur de la muraille. Le Prince en donna avis à la Cour, & remit le Manuscrit à Kong-ngan-koue, treizieme descendant de Confucius. Kong-ngan-koue étoit savant & très-versé dans la Doctrine de l'antiquité, dont la tradition avoit toujours été le plus précieux héritage de sa famille; mais le Manuscrit étoit en vieux caractères *Ko-teou*, qu'on n'entendoit plus, & les planchettes de bambou, sur lesquelles il étoit gravé, étoient en partie pourries de vétusté, & en partie rongés des vers. Les anciens monumens, les autres King qu'on avoit retrouvés, & le Chou-king de Fou-cheng en particulier, aiderent beaucoup ce Savant dans son travail. A force de recherches & de confrontations, il vint à bout de déchiffrer cinquante-huit Chapitres, en comptant les vingt-huit qu'on avoit déjà, & qui en donnerent trente-trois, au moyen de leur véritable division, qu'il rétablit; les autres ont été perdus pour jamais. Ce Savant eut la noble candeur d'aimer mieux les sacrifier, que de les risquer sur des conjectures; mais il ajouta un grand Commentaire à l'édition de son Chou-king. Ma-tching dit qu'elle étoit en quarante-fix volumes, & qu'il n'osa pas les présenter à la Cour; les fausses doctrines & la magie y étoient alors dominantes; la vérité n'y avoit plus ni défenseurs ni amis. Il garda son Ouvrage, & on n'en entendit plus parler. La jalousie des Lettrés qui enseignoient le Chou-king de Fou-cheng, & ne vouloient pas se faire ses disciples, put bien y contribuer aussi pour beaucoup. Cependant son Manuscrit, ainsi que le marquent



expressément les Annales & plusieurs Ecrivains, fut demandé secrètement par la Cour, & mis dans la Bibliothèque Impériale, *Tsang-yu-pi-fou*. Sée-ma-tsien à qui elle étoit ouverte pour composer son Histoire, en fit grand usage, & chercha si peu à le diffimuler, qu'il en copia les expressions les plus heureuses, & des phrases entières même du Commentaire, comme l'ont remarqué les Editeurs anciens & modernes de ses Annales. Néanmoins l'exemple de ce Savant ne persuada personne, au moins à la Cour : le Chou-king de Fou-cheng prévalut, & fut enseigné dans les Colleges jusques vers la fin du cinquième siècle. Cependant plusieurs Lettrés, comme l'atteste Ma-tching, en avoient des copies, qu'ils étudioient en leur particulier : & il étoit si estimé par les vrais Savans, que Tou-lin portoit son exemplaire sur lui jour & nuit dans les temps des guerres civiles, & fuyoit de province en province pour conserver ce qu'il appelloit son trésor. Les copies s'en multiplièrent peu-à-peu sous les petites Dynasties qui succéderent à la grande Dynastie des Han; mais il ne fut publié juridiquement que sous celle des Tang, en six cent quarante. L'Empereur Ou-ti de la petite Dynastie des Tsi, avoit ordonné à la vérité, près de deux siècles auparavant, qu'il seroit enseigné dans le College Impérial; & il avoit tellement prévalu, que celui de Fou-cheng étoit tombé, & comme oublié; mais comme la critique n'y avoit pas mis le sceau d'une révision publique & d'un examen approfondi, il n'avoit pas encore toute l'authenticité que demande le titre de King. Tai-tsong, sous le regne duquel la Religion Chrétienne fut prêchée & reçue en Chine, lui procura cet honneur dans la grande Edition des King, à la tête de laquelle étoit le célèbre Kong-in-ta, descendant de Confucius & de Kong-ngan-koue. Cette famille si féconde en grands hommes (& la plus ancienne de l'Univers, pour le remarquer en passant), est encore aujourd'hui très-nombreuse & très-florissante. Le Chef a rang de Prince



de l'Empire , & jouit de beaucoup de privileges. Il est bien remarquable que l'idolâtrie , ni aucune secte ne sont jamais entrées dans cette Maison. Les plus habiles Lettrés de l'Empire furent appelés de toutes les Provinces pour aider Kong-in-ta , & après plusieurs années de travail & de recherches, le Chou-king parut tel que Kong-ngan-koue l'avoit arrangé. On suppléa à son Commentaire qui étoit perdu , par un autre digne de servir de modele en ce genre pour la clarté , l'exactitude , la précision , & ces aveux candides sur-tout , qui laissent à la Science tous les voiles , dont le temps eclipse une partie de la vérité. Le Chou-king n'a plus souffert depuis d'autre changement , que d'être mis en caracteres modernes environ un siecle après.

Il nous seroit facile d'entrer avec nos Savans dans tous les détails historiques , soit des différens Manuscrits du Chou-king & des différens Maîtres qui les ont possédés , soit de diverses Ecoles où on l'a enseigné & des Maîtres célèbres qui s'y sont succédés , soit enfin des nombreuses Editions qu'on en a fait jusqu'à nos jours , & de ce qui les distingue les unes des autres ; mais comme cela meneroit trop loin , nous nous bornons à remarquer sur ce dernier article que les doutes des Savans sur quelques variantes , sur quelques changemens dans l'orthographe d'un petit nombre de caracteres , & sur de légères transpositions , ont été perpétués de Dynastie en Dynastie , & sont encore un sujet de controverse. La majesté & l'autorité des Empereurs n'ont jamais pu imposer silence sur cet article au zele des Lettrés. Les marbres mêmes sur lesquels le Chou-king avoit été gravé pour servir de regle à tout l'Empire , & empêcher l'altération , furent censurés sans ménagement , dès qu'ils furent placés à la porte du College Impérial. Ce trait dit tout.

Le style du Chou-king est un style à part , simple , eloquent & laconique , il touche par - tout au sublime. C'est prendre le change & transporter ses idées dans le Chou-king d'aujourd'hui , que d'y vouloir trouver un plan suivi & analysé. Un Chapitre ne



tient point à un autre , & tous ensemble ne présentent qu'une suite d'extraits plus découfus encore & plus détachés les uns des autres , que les *Selecta* que M. Chompré a fait pour les Colleges. Les faits que raconte le Chou-king , la doctrine , la morale , la politique & la belle philosophie qu'il enseigne , en font tout le prix. Autant les Platons & les Aristotes mettent d'apprêt & de tournure dans leurs maximes , autant ils s'echaffaudent pour soutenir leurs principes , autant ils sont délicats dans le choix des détails ; autant le Chou-king est simple , naturel & loyal. La vérité n'y a point d'aurore : elle paroît d'abord avec toute sa lumière. L'éloquence des discours du Chou-king , est une éloquence de profondeur , d'énergie & d'évidence. Aussi porte-t-elle la conviction jusqu'au fond de l'ame , & semble moins montrer le vrai , que le faire jaillir du fond du cœur. Le Chou-king ne ménage ni passions , ni préjugés ; il ne voit que l'homme dans l'homme. La justice du Chang-ti , selon lui , peut être désarmée quelquefois par sa clémence en faveur du repentir , & il en cite des exemples ; mais aussi de la même main dont il caresse & couronne la vertu obscure , il foudroie les mauvais Princes sur leurs Trônes , & les ensevelit sous les ruines de leur grandeur. La Royauté n'est qu'un choix du Tien : qui en est revêtu , doit encore plus le représenter par sa sagesse & sa bienfaisance , que par des coups de vigueur & d'autorité. Le glaive qu'il a à la main le blesse , dès qu'il le porte à faux , & tout l'éclat de sa couronne ne doit pas coûter un soupir au dernier de ses Sujets. Sa gloire est de faire des heureux. Ce n'est point sur les maximes obliques d'une politique qui rapporte tout à soi , que le Chou-king fonde l'art de régner. Il en fait consister tous les secrets à maintenir la pureté de la doctrine & de la morale par les vertus naturelles , sociales , civiles & religieuses. Les exemples du Prince , selon ses principes , sont le premier & le plus puissant ressort de l'autorité : plus il sera bon fils , bon pere ,



bon epoux, bon frere, bon parent, bon citoyen & bon ami, moins il aura besoin de commander pour être obéi; & plus il respectera les vieillards, honorera ses Officiers, fera cas de la vertu & s'attendrira sur les malheureux, plus il sera respecté, honoré, estimé & aimé lui-même. Il est aisé de conclure après cela, que le Chou-king représente la guerre & le despotisme, comme des incendies dont l'eclat passager ne laisse que des cendres & des pleurs. Mais, ce qui ne fera peut-être pas augoût de toute l'Europe, il prétend que les hommes ont trop de besoins & trop peu de force pour que le superflu des uns ne soit pas le nécessaire des autres; en conséquence il peint le luxe des couleurs les plus odieuses, le montre par-tout, comme l'ecueil du bonheur public, & affecte de prouver par les evenemens, que la décadence des mœurs, qui en est la suite nécessaire, a entraîné celle des deux Dynasties Hia & Chang. Le luxe, selon lui, est à l'abondance, ce qu'est la bouffissure à l'embonpoint. Que de traits encore il faudroit ajouter pour crayonner en entier la belle doctrine du Chou-king! Mais quelque durs & quelque rétifs que nous soyons à l'enthousiasme patriotique, on nous soupçonneroit d'en avoir eu un violent accès. Les PP. Gaubil & Benoît ont traduit le Chou-king, l'un en François, & l'autre en Latin: leurs traductions doivent être en France, qu'on les lise & qu'on nous juge. Le Chou-king a persuadé à la Chine, il y a plus de trente-cinq siècles, que l'agriculture est la source la plus pure, la plus abondante & la plus intarissable de la richesse & de la splendeur de l'Etat. Il n'a pas fallu faire une seule brochure pour le prouver.

*Les Lettrés de la Dynastie des Han, dit Tchín-tsée, ont écrit plus de trente mille caractères pour expliquer les deux premiers mots du Chou-king. Il auroit pu ajouter qu'ils en ont écrit encore un plus grand nombre pour les attaquer. Nous ne voyons que les livres saints qui puissent donner idée à l'Europe de la maniere*



dont ce précieux monument a été combattu, critiqué & calomnié, depuis la Dynastie des Han jusqu'à celle des Song, c'est-à-dire, pendant plus de quatorze siècles. Cette partie de notre Histoire littéraire est toujours nouvelle & piquante, à cause des faits singuliers dont elle est remplie. Nos Lettrés y jouent tous les rôles que la vanité des Chefs de la littérature, l'esprit de parti, l'entêtement des systèmes, le fanatisme de la mode, l'enthousiasme de la rivalité, la souplesse de la politique, la superbe de l'erudition & la stupidité de la suffisance, jouent aujourd'hui dans d'autres climats. Lin-té a bien eu raison de le dire, *les travers ridicules, les folles opinions & les querelles puériles des gens de lettres, seroient plus utiles que leurs meilleurs Ouvrages, si on savoit les voir dans leur vrai jour.* Nous sommes circonscrits dans des limites trop étroites, pour nous embarquer dans l'Histoire des guerres littéraires qu'a occasionnées le Chou-king. Nous nous bornerons à dire en général qu'on l'a attaqué, tantôt en remontant jusqu'à Confucius, & en cherchant à le faire passer pour le roman de sa doctrine, tantôt en niant la possibilité de son recouvrement, & en incidentant sur tous les faits qui sont consignés dans les Ecrivains du temps; tantôt en jettant des soupçons sur la fidélité des Editeurs, & en prétendant prouver par les troubles, les incendies des bibliothèques, les dispersions des Savans dans les guerres civiles & les changemens de Dynastie, qu'on n'a rien pu conserver d'authentique. Les uns ont cherché à détruire son authenticité, par la nature même des faits qu'il raconte, & à l'aide d'une critique qui se fait à elle-même sa mesure & ses poids; ils ont nié tout ce qui ne quadroit pas à leurs idées. Les autres ont invoqué la Chronologie & l'Erudition, pour y trouver des anachronismes & des contradictions. Ceux-ci ont pris la chose du côté de la Morale, de la Politique, &c. qu'il enseigne, & ont tâché de prouver qu'elles ne s'accordoient pas avec la doctrine des autres King, ni même avec celle de



Confucius. Ceux-là ont fait de longues listes des variantes, des transpositions de mots, des différentes orthographes des caractères, & ont conclu que les diverses manières dont on les a écrits, en ont changé la constitution intime & obscurci la signification primitive, de façon à leur ôter toute croyance; puis ils ajoutaient que les caractères *Ko* ou *Kiao-teou*, dont parle Kong-ngan-koue, sont des caractères inconnus à toute l'antiquité, & que les autres livrés qu'on trouva avec le Chou-king étoient différens. Enfin le plus grand nombre des Lettrés, ce qui est assez singulier, n'a attaqué le Chou-king, qu'en lui donnant les plus grands éloges, & n'a proposé les difficultés les plus imposantes que comme des difficultés sans conséquence, qui demandoient des éclaircissements. Nous ne disons rien des objections particulières aux adorateurs de Foï & aux Tao-sée; on sent que ces Messieurs avoient un intérêt particulier à attaquer un livre qui les couvre de ridicules. Mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'ils ont été plus modérés, à bien des égards, que les libertins de la Dynastie des Tang, & les Philosophistes de celle des Song. L'Editeur du livre de Kin-hoa remarque qu'avant la Dynastie des Tang, aucun vrai Lettré n'avoit proposé de doutes raisonnés sur le Chou-king, *Tang-y-tsien-ouei-yeou-ye*. Puis, il ajoute, les Lettrés de la Dynastie des Song les ont analysés: *Song-jou-tchi*. En effet Kin-hoa, sans parler des autres, a rassemblé toutes les objections, chicanes & difficultés qu'on peut faire. Il suit les Chapitres l'un après l'autre, & incidente sur-tout ce qui prête à la critique. C'est un vrai *assemble-nuages*. Le fameux Tchou-tsée de la même Dynastie, est plus séduisant, quoiqu'il se mette moins en frais d'erudition. Il ne dit que de petites phrases; mais ces phrases tantôt plaisantes, tantôt ironiques, souvent doucereuses & patelinées, toujours pleines de sel & d'esprit, sont d'autant plus dangereuses qu'il se donne pour un partisan du Chou-king. Qui ne seroit pas pris à ce qu'il dit sur  
le



le songe de Kao-tsong? Selon le texte du Chou-king, le Chang-ti apparut en songe à ce bon Prince, & lui dit: *Je vous donne un fidele Ministre. Cela etant ainsi, comme on ne peut en douter, dit Tchou-tsée, il faut qu'il y ait un Seigneur du ciel qui ait dit à Kao-tsong; je vous donne un fidele Ministre, Ti signifie bien Seigneur; mais comme il n'a pas de figure, je crains que cela ne puisse convenir au fait en question.* Cet exemple peint Tchou-tsée, & pourroit peut-être aider à entendre le vrai sens des livres François qui sont écrits dans le goût du sien. Pour ceux de notre Chine sur la matiere que nous traitons, nous ne balançons pas à dire que nous ne croyons pas qu'on puisse les entendre jusqu'à un certain point au-delà des mers, sans s'être mis au fait de notre Histoire littéraire, & du ton de chaque siècle. Mais peu importe de pouvoir suivre en Savant & en Critique l'Histoire des controverses de nos Anciens sur le Chou-king. Plus il a été combattu, plus son triomphe atteste son authenticité. Notre franchise cependant ne nous permet pas de dissimuler qu'on n'a point répondu à plusieurs difficultés. Les Han lin, ou Docteurs du College Impérial, sont de si bonne-foi à cet egard, qu'ils les ont mises à la tête de leur belle edition du Chou-king, sans s'embarrasser d'y répondre: *C'est au Chou king, dit Fang-chi, à se défendre lui-même. Si le Lecteur n'a pas assez de pénétration pour sentir qu'un livre qui flétrit tous les vices, foudroie toutes les sectes, & a fixé les regles des mœurs, les principes du Gouvernement, & les espérances du Sage, ne peut être un livre supposé, il ne mérite pas qu'on cherche à le lui prouver. Le style seul dans lequel il est écrit, démontre son antiquité à qui a lu les plus beaux Ouvrages des Savans de toutes les Dynasties.*

Il est difficile d'articuler clairement quelle est l'idée que notre Chine a du Chou-king. Les Empereurs & les Savans l'ont appelé *la Source de la doctrine, — la Manifestation des enseigne-*



*mens du Saint, — la Promulgation de la loi du Tien, — la Mer profonde de justice & de vérité, — le Livre des Empereurs, — l'Art de régner, — le Cri de l'antiquité, — la Regle de tous les siècles.* — Mais ces phrases pompeuses & une infinité d'autres qu'on trouve dans les livres à tout propos, ne disent rien de fixe & de déterminé. On a débité au-delà des mers qu'il avoit une autorité légale & civile, fondée sur son enregistrement juridique dans les six grands Tribunaux. Cette bévue ridicule ne mérite pas même qu'on la relève. La plaisante & burlesque idée que l'enregistrement d'un livre dans les Tribunaux des Finances, des Travaux publics, de la Guerre, &c. ! Le Prince & le Magistrat ne connoissent ni n'interrogent que les Loix. Or les Loix de la Dynastie présente, n'ont emprunté que peu de chose du Chou-king ; elles s'en éloignent dans une infinité de choses, & le contredisent en plein, dans ce qui fait notre droit public & la constitution intime de la Monarchie. Dès-là, il est clair que le Chou-king ne décide de rien dans le Conseil, dans les Bureaux des Ministres & dans les Tribunaux. Il faut entrer dans notre temple des Sciences pour le voir dans sa gloire. Là, placé sur un trône, il reçoit les hommages des Empereurs, des Savans & des Sages, étend ses rayons sur toute notre République des lettres, & se fait écouter comme le dépositaire & le témoin de l'Histoire & de la doctrine de l'antiquité. Soit que l'Empereur parle en Souverain, ou en Chef de la Littérature, il tâche de s'appuyer de son suffrage, se fait gloire d'en entendre les sens les plus profonds, ne dédaigne pas de prendre le pinceau pour le commenter, & y choisit d'ordinaire le sujet des discours qu'il fait aux Princes & aux Grands. Les Ministres d'Etat & les Censeurs de l'Empire, ont sans cesse recours à lui ; les uns pour faire goûter leurs desseins, les autres pour s'ôter l'odieux de leurs avis & leur donner plus de force. L'Orateur, le Poète, le Moraliste, & le Philosophe



s'appuient de ses maximes , se couvrent de ses décisions , se parent de ses pensées , & s'aident de ses beautés pour atteindre au sublime. Pour les philologues , les beaux esprits & les penseurs , ils s'égaient par fois à le traiter comme leurs confrères traitent la Bible en Europe. Il n'y a que dans les Ecoles , dans le Tribunal de l'histoire & dans le Sanctuaire de l'érudition , que son autorité est irréfragable & une décision pour tout. Le Chou-king est par excellence le livre des hommes d'Etat & des Sages. Ils s'accordent à dire avec le Ly-ki , *Que ce n'est que par lui qu'on acquiert une profonde connoissance de la Religion , sans donner dans la superstition. . . avec les Annales , Qu'il développe & explique les traditions , & que si on ne le regarde pas comme le premier des King , on ne peut pas le regarder comme un livre. . . . . avec le Tchouen-che-chou ; Qu'il est également profond dans ce qu'il dit des esprits & des ames , & admirable dans ce qu'il raconte du Chang-ti..... avec Yong-tching* enfin, pere de l'Empereur régnant, qui l'a traduit en Tartare ces dernieres années , *Qu'il est le livre le plus précieux de l'antiquité , l'écho de la volonté du Tien & le flambeau de la sagesse.* La plume nous tombe ici de la main , & nous ne savons que dire sur la contradiction horrible de la conduite de nos Chinois , & de l'estime qu'ils font du Chou-king. Plus on y pense , moins on peut concilier dans son esprit que le même homme loue , explique , défende la doctrine du Chou-king , & fléchisse le genou devant le plâtre & le bois. Cependant , problème pour problème , celui d'un Chrétien qui fléchit le genou devant la Croix , & blasphème Jesus-Christ dans sa conduite & dans ses écrits , est peut-être encore plus difficile à résoudre. Tout ce que nous pouvons dire de plus fort à la gloire du Chou - king , c'est que si l'idolâtrie , qui est la Religion des Empereurs & du Peuple , n'est pas devenue la Religion du Gouvernement ,



c'est lui qui l'a empêché : il lui a même attiré bien des fois des Edits infâmans. C'est lui encore qui a servi comme d'aurore à beaucoup de Lettrés pour les conduire au pied de la Croix; & si la Religion Chrétienne n'a jamais été attaquée par les Savans du College Impérial, si elle a été défendue, sans être flétrie, c'est qu'on a craint de condamner dans l'enseignement de la Foi, ce qu'on loue dans le Chou-king.





## ARTICLE III.

*Notice des principaux Historiens qui ont écrit l'Histoire des premiers temps depuis l'incendie des livres.*

COMMENÇONS cet article par examiner quelques soupçons que nous avons entendus en Europe. On affecte d'insinuer que la Chine a recouvré plus d'anciens livres que l'on ne dit. Il y a même des Ecrivains qui parlent de je ne fais quelles Annales qui remontent de génération en génération jusqu'aux premiers âges du monde. Ils nomment presque les Historiens qui les ont composés. Ce qui nous frappe le plus dans tout cela, c'est que ceux-mêmes qui gémissent sur les pertes irréparables que firent les Sciences par l'incendie des bibliothèques des Ptolomées, de celle de Constantinople, sont les premiers à avoir des doutes sur l'exécution de l'Edit du despotique Tsin-chi-Hoang, & à prétendre qu'on a pu tromper sa fureur & sauver une infinité de livres de ses recherches. Qu'il nous soit permis de demander à notre tour quel Edit a fait périr, je ne dis pas, tant de livres des Anciens Grecs & des anciens Romains, multipliés par tant de copies, répandus dans tant de Royaumes, conservés dans tant de bibliothèques; mais tant d'ouvrages de la moyenne antiquité & des plus beaux jours du Christianisme, dont il ne reste plus aujourd'hui que les titres? Est-il bien singulier que tandis que les Nations savantes de l'Europe pleurent leurs pertes littéraires, qui sembloient si faciles à éviter, & qui cependant ont été si multipliées, notre Chine réduite à elle seule pour les livres, en ait perdu un grand nombre, dans une persécution, où on ne pouvoit les sauver qu'aux prix de sa fortune & même de sa vie?



Nous avons vu dans un très-savant Recueil, que les Lacédémoniens s'exprimoient d'une façon si concise & en si peu de mots, qu'ils n'avoient que faire de livres, leur étant plus aisé de retenir ce qu'ils vouloient que de l'écrire. Nos anciens Chinois n'en avoient-ils pas fait autant? Quelque subtile & ingénieuse que soit cette raison, nous aimons mieux dire tout bonnement d'après l'Histoire, que dans les premiers âges du monde nos peuplades naissantes, dispersées çà & là dans d'immenses campagnes, étoient trop occupées à défricher la terre, à étendre leurs possessions, à vaquer au soin pressant de leur subsistance, pour songer à composer des ouvrages. Nous prions les Savans d'Europe de nous dire quels furent les écrivains des Grecs & des Romains pendant les premiers siècles de leurs établissemens; combien ils en comptent dans leurs colonies des deux Amériques & des Indes. Ce n'est pas connoître l'Antiquité que de s'imaginer qu'elle fut aussi causeuse que nous: Les *Anciens*, dit Confucius, *étoient trop occupés à cultiver la vertu pour perdre le temps à discuter. Les bons exemples étoient leurs livres. Les paroles usent les forces de l'ame, & les plus beaux ouvrages sont bien courts, s'il n'y a pas beaucoup de mensonges.* Tching-tsée, qui cite ces paroles, ajoute, *les Anciens plus sages qu'on ne l'a été depuis, jugeoient des Sciences en Citoyens, & aimoient mieux n'avoir pas besoin de livres que d'en faire. Les premiers qu'ils ont écrits étoient fort courts & pleins de choses; aussi les méditoient-ils long-tems. Les nuages d'un moment ne donnent pas grand'pluie.* Ce que disent Confucius & Tching-tsée, est attesté par la tradition & par le témoignage des King. Les Princes, les Ministres d'Etat & les Sages qui parlent dans le Chou-king ne citent aucun livre, & paroissent ne savoir de l'Histoire que les grands événemens. Yo-tsée & Ya-tsée qui viennent après les King pour l'antiquité, sont d'un laconisme impatientant, & ne citent que des proverbes. Mais pourquoi revenir sur ce que nous avons déjà dit? Ce ne fut que vers la



fin de la Dynastie des Tcheou que les livres se multiplièrent en Chine : si nous n'en avons conservé que peu des premiers âges, c'est que nous n'en avons que peu.

Quoi, dira-t-on, les ordres des Empereurs réconciliés avec les Lettrés, ne produisirent-ils que le recouvrement d'un petit nombre de volumes ?

Puisqu'on nous pousse à bout, disons tout. 1°. Dès la fin de la Dynastie des Tcheou, tous les Princes feudataires étoient ennemis des anciens livres. Ces livres leur montraient le sceptre de l'Empereur levé sur eux, & ils cherchoient à se rendre indépendans : c'est en dire assez. 2°. Tsin-chi-hoang étoit monté sur le Trône des Empereurs, après avoir détruit toutes les Principautés ; combien plus ne devoit-il pas craindre les livres & les haïr ? combien n'en fit-il pas disparoître avant de les proscrire, lui dont les simples desirs étoient obéis ? 3°. La politique commandoit aux Han de profiter des usurpations & des crimes qui avoient élevé si haut le trône sur lequel ils étoient montés. Voilà le point de vue où il se faut mettre pour voir la perte & le recouvrement de nos anciens livres. Ceux qui ont voulu faire soupçonner de la mauvaise-foi dans ce qu'ont raconté les Missionnaires, du petit nombre de nos anciens livres, n'ont montré que leur ignorance. Il leur faut des détails ; en voici.

Quand Ou-ti, cinquième Empereur des Han, eut ordonné qu'on lui présentât tous les livres qu'on pourroit trouver, il en vint en si grande quantité de toutes les Provinces, que selon l'expression de l'Historien, ils formoient des montagnes dans les cours du Palais. Mais quels livres ? Des livres écrits sous Tsin-chi-hoang, depuis le règne de son trisayeul, fondateur de la Dynastie. Le premier, qui connoissoit bien les anciens livres, ne nomma que les six King dont nous avons parlé. Car pour les grandes Annales de l'Empire & autres grandes Collections, elles n'étoient jamais sorties de la bibliothèque Impériale des



Tcheou dont il s'étoit emparé. Ecoutons Sée-ma-tsien : *Quoique Tsin eût réussi*, dit-il dans l'introduction du Lieou koue-piao , à faire réduire en cendres le Chou-king, le Chi-king, &c. on en recouvra des exemplaires , parce qu'ils étoient répandus au-dehors , & que plusieurs purent en cacher ; mais tous les livres d'Histoire étoient enfermés dans la seule bibliothèque des Tcheou , voilà pourquoi ils ont été anéantis. Perte lamentable ! perte irréparable ! Mais ne pouvoit-on pas faire des recherches chez les Nations voisines de notre Chine ? Il y a plus de dix-huit siècles que cette pensée vint à nos Lettrés. La Cour donna des ordres , & on fit des recherches en Corée , au Japon , dans l'Inde & jusqu'en Perse. Ces mêmes ordres ont été répétés sans fruit pendant plusieurs siècles. Les cent quarante volumes qu'on recouvra sous les Han , les dix qui furent portés au célèbre Ngueou-yang , les quatorze qu'on offrit sous les Tang , les vingt-huit qui vinrent aux Song d'au-delà de la mer , &c. n'ont réparé aucune de nos pertes. Quel dommage qu'on n'ait pas su en Europe l'anecdote que rapporte Fou-tou de 2000 volumes d'anciens manuscrits trouvés sous la Dynastie des Tsin dans une caverne de plus d'une lieue , enfermée dans l'épaisseur d'une montagne ! Mais nos Lettrés qui ont payé au prix de l'or des exemplaires du Chou-king , parce qu'ils y avoient quelques caractères de plus que dans les autres , n'ont jamais pu voir une seule page de cette rare collection. Nous prions les vrais Savans qui s'intéressent à notre Chine , de jeter un coup-d'œil sur le Ouen-hien-tong-kao , sur le Yuen-kien-lei-han , sur le Tsée-chi-kin-koa , &c. Ils y liront avec surprise des anecdotes plus admirables qu'imitables sur le zèle de nos Lettrés pour déterrer , recouvrer , ressusciter , confronter , conserver & publier d'anciens manuscrits. Nous ne comptons pas être si longs dans ce préambule qui nous tiendra lieu de réponse à bien des questions qu'on nous a faites , & feront évanouir les soupçons.

*Seigneur*, disoit Li-piao à l'Empereur Ou-ti , chaque jour nous  
offre



*offre bien le souvenir des choses de la veille ; mais il ne nous en rend pas le sentiment. Qui diffère de les écrire , s'expose à les altérer.* Cette belle maxime , qui est devenue un proverbe de littérature & une loi de l'Etat , a valu à la Chine d'avoir des Historiographes qui écrivent jour par jour ce que les Annales doivent conserver à la postérité. Les Han , au milieu des troubles & des guerres d'une Dynastie commençante , avoient des Historiographes , qui , les yeux fixés sur tout l'Empire , jugeoient les événemens & en tenoient registre. Mais comme toutes les Annales des premières Dynasties avoient péri dans la proscription de Tchîn-chi-hoang , qui vouloit que l'Histoire commençât à lui , la Chine se voyoit réduite à ignorer ce qu'elle avoit été. La disette de monumens & la politique empêchèrent long-temps les Empereurs de songer à réparer ses pertes. Rappeller le souvenir de l'ancien Gouvernement , c'étoit aigrir le sentiment que les peuples avoient de leur misère , rouvrir des plaies mal cicatrisées , & inspirer aux plus modérés la pensée de rompre des fers que leurs aïeux n'avoient pas portés. Ce ne fut que l'an cent quatre avant Jésus-Christ , au commencement du second siècle de la nouvelle Dynastie , que la Cour crut pouvoir risquer l'entreprise d'une Histoire générale de la Monarchie , depuis sa fondation jusqu'alors.

Sée-ma-tfien , fils d'un savant & savant lui-même , fut chargé par l'Empereur , de ce grand ouvrage , & mis en cette qualité à la tête du tribunal de l'Histoire.

Sée-ma-tfien  
104 ans avant  
J.C.

Son pere , qui avoit été son prédécesseur dans cette grande charge , sembloit l'avoir prévu ; car il le fit voyager dans tout l'Empire , pour acquérir les connoissances locales & géographiques qui sont si nécessaires pour l'intelligence des anciens monumens , & lui laissa un héritage immense en livres , en manuscrits & en cartes géographiques. Dès que Sée-ma-tfien eut pris possession de son emploi , la Bibliothèque lui fut ouverte ;



plusieurs gens de lettres furent chargés de l'aider dans ses recherches, & il fut déchargé de tout autre soin que celui de composer ses Annales. Elles ne lui coûtèrent que sept années de travail. Une disgrâce qu'il s'attira en prenant la défense d'un malheureux, ou plutôt ses bons mots sur le goût de Ou-ti pour la magie, le vouèrent le reste de ses jours à l'infortune & à l'obscurité. Il étoit si pauvre, qu'il ne fut pas en état de donner deux cents onces d'argent pour se rédimmer du supplice infâmant de la mutilation. La satire lui a fait dire : *Qui a de quoi corrompre ses Juges, ne finit pas ses jours dans les supplices*. Pour comble de disgrâce, il descendit dans le tombeau sans jouir de sa gloire. Ses Annales, dont le plan annonce un beau génie, passèrent de ses mains dans la Bibliothèque impériale, où elles furent si négligées pendant long temps qu'il s'en perdit plusieurs livres.

Le Sée-ki de notre Tite-Live, est divisé en cent trente livres. Le premier commence à Hoang-ti, & finit à Yu : le deuxième contient l'Histoire de la Dynastie des Ya : le troisième celle des Chang : le quatrième celle des Tcheou. Les six suivans regardent la Dynastie des Tsin & celle des Han, jusqu'à la quatrième année de Ou-ti, qui correspond à l'an cent quatre avant Jésus-Christ ; ces douze livres sont nommés *Pen-ki, Fondemens de l'Histoire*. Les suivans, dont dix nommés *Nien-piao-tipe, Des années*, sont purement chronologiques ; huit nommés *Chou, Livres*, regardent le Cérémonial & la Religion, la Musique vocale & instrumentale, le Calendrier & l'Astronomie, &c. ; trente nommés *Chi-kia, Familles du temps*, contiennent l'Histoire des Princes de l'Empire & de leurs Principautés ; soixante & dix nommés *Lie-tchouan, Suite de Mémoires*, sont destinés à faire connoître les personnages célèbres en tout genre, dont parlent les Annales. Ainsi il n'y a que trois livres pour toute la partie de notre Histoire ancienne, jusqu'à l'an onze cent vingt-deux avant Jésus-Christ : car les Chou, les Chi-kia & les Lie-tchouan ne



remontent pas avant les Tcheou. Ajoutons que ces livres, qui ne sont que de vingt feuillets chacun, sont remplis de gloses & de notes dans l'édition que nous avons sous les yeux. Que les gens de lettres donc ne s'en laissent plus imposer, quand on leur dira que nos grandes Annales nommées *Nien-Eulh*, sont de six cent soixante-huit volumes. Quoique cela soit vrai, à la lettre, & qu'elles n'aient pas encore entamé la Dynastie régnante, il est de fait que de ces six cent soixante-huit volumes, il n'y en a qu'un pour toute notre Histoire, jusqu'à la Dynastie des Tcheou. Le Sée-ki est à la Bibliothèque du Roi, les Curieux n'ont qu'à l'ouvrir.

Nous dirons plus bas ce que nos Savans & nos Critiques reprochent à Sée-ma-tsien. Nous nous bornons dans ce moment à observer, 1°. que tout le monde convient que les cinq King, les Sée-chou, les trois Commentaires du Tchun-tsieou, le Koue-yu de Tso-chi, le Kia-yu de Confucius, le Chi-pen qui a été fait sous Tsin-chi-hoang, à ce qu'on croit, les Annales du Royaume de Tsin, dont nous avons parlé, & le Tchun-tsieou des Han ont été les seuls & uniques Mémoires authentiques dont notre Tite-Live a tiré son Histoire : 2°. qu'il conste par les témoignages & les regrets de nos Savans, que depuis Sée-ma-tsien jusqu'à nos jours, on n'a recouvré aucun monument, ni manuscrit, sur toute la partie de notre Histoire, qui est avant la Dynastie des Tcheou. Dès-là le témoignage de Sée-ma-tsien ne date que des livres sur lesquels on peut le juger. Au reste nos Lettrés n'ont qu'une voix pour dire que le Sée-ki est écrit de génie. Autant Sée-ma-tsien est avare de paroles, autant il est prodigue de pensées. Peu de mots lui suffisent pour raconter, peindre, discuter, appeler les réflexions, ou insinuer ce qu'il ne dit pas : & ses mots sont si heureusement choisis, liés, assortis, & sur-tout appropriés à son sujet, que personne n'approchera jamais autant de son style qu'il a approché de celui des King. Ses



portraits sont parlans & peignent un homme tout entier. Il a fallu mettre des notes à côté du texte, à cause de son laconisme, des caractères anciens, & des phrases des King, dont il est semé, & sur-tout des mots d'étiquette de son temps & des métaphores dont il a enrichi notre style historique.

Pan-kou.

Pan-kou, le second de nos Historiens, trouva, en entrant dans son emploi, tous les papiers & Mémoires de Sée-ma-tfien, de de Licou-hiang & de Pan-piao son pere. Ce fut sur ce riche fond qu'il continua les Annales. Soit pour se mesurer avec son rival, soit pour contenter la maison régnante (ce qui paroît plus vraisemblable, vu que l'Empereur Ou-ti ayant lu ce que Sée-ma-tfien disoit de son pere, déchira le livre & le jeta par terre avec indignation), il commença ses Annales à Kao-tsou, fondateur des Han, & les continua en douze livres jusqu'à Pin-ti. Dans les autres quatre-vingts-huit livres, il suivit & acheva de remplir le plan de son prédécesseur; c'est-à-dire, que comme lui, il donna huit livres de Chronologie & d'Histoire des Princes, soixante & dix sur les grands hommes & personnages illustres, & dix enfin nommés *Pe-tchi*, où il expose en grand ce qui concerne les Loix civiles & criminelles, l'Histoire naturelle, terrestre & céleste, les Sciences & les Arts, les Mœurs & la Religion. Pan-kou avoit un grand modele dans son prédécesseur, il voulut le surpasser, & ne put pas même l'égaler. Car, comme l'a remarqué un de nos plus célèbres Critiques, quoique l'on ne compte que cinquante mille mots dans son Sée-ki, & qu'il y en ait au moins quatre-vingt mille dans les Annales de Pan-kou, on trouve dans celui-ci beaucoup moins de choses & de faits. Pan-kou n'a pas cette force d'esprit, cette élévation d'idées, cette clarté ravissante & ce style pittoresque qui enchante dans son rival. Du reste, il a fait des recherches immenses; il a écrit très-élégamment, & a joui quelque temps d'une réputation plus brillante que Sée-ma-tfien; mais ce n'a été qu'après sa mort. Car,



comme si le malheur & l'infortune eussent été attachés à l'emploi glorieux d'Historiographe, il fut disgracié tandis qu'il mettoit la dernière main à son ouvrage, & finit ses jours en prison. Pan-kou n'est, à parler exactement, que l'Historien des Han. Nous n'en faisons mention, que parce qu'il est revenu sur la Chronologie de Sée-ma-tsien, & a touché bien des articles sur le Tcheou, dont celui-ci n'avoit pas eu occasion de parler.

Sée-ma-tsien a commencé son Histoire *ex abrupto* par le regne de Hoang-ti, Sée-ma-tchin de la Dynastie des Tang, Dynastie des Arts d'imagination, de goût, de luxe & de plaisir, choqué de ce que l'Histoire de son aïeul étoit un corps sans tête, ainsi que le disoient les beaux Esprits, entreprit de suppléer à ses prétendues omissions, & de remonter jusqu'à Fou-hi. Curieux d'ailleurs de dire des choses nouvelles & singulières, comme dit l'Examen critique des livres Kieou-y-ouen, Kiang-ki-cho-ouei-kiang, il feuilleta les Livres des Tao sée, les Commentaires des King, les Romans des temps anciens, & en tira ce qu'il trouva de moins absurde pour faire, comme il dit, un frontispice au grand edifice de son ancêtre. Ce qu'il y a de plus estimable dans ce supplément, c'est qu'il est fort court & ne va qu'à quelques feuillets. Les Préfaces dont on l'accompagne pour le faire passer, sont presque aussi longues que tout l'ouvrage. Nous ne dirons rien de son grand ouvrage intitulé *Sou-in*, parce qu'il est étranger au sujet que nous traitons. C'est un tissu d'anecdotes secrètes, d'avantures cachées & de révolutions galantes écrites sur le ton de Suétone, & qui ne sont plus lues aujourd'hui.

Sée-ma-kouang, un des descendans aussi de notre Tite-Live, fut plus heureux que Sée-ma-tchin, ou le petit Sée-ma, comme on dit ordinairement, à soutenir la gloire d'une si belle descendance. Ce grand homme, un des plus beaux génies, des plus Savans personnages, des plus habiles Ecrivains & des plus grands Ministres d'Etat qu'ait eu notre Chine, fut si aimé & si



estimé, que les Peuples vouloient prendre le deuil à sa mort pour consoler leur douleur, & témoigner leurs regrets. Outre la continuation de la grande Histoire à laquelle il travailla avec ses collègues, il composa un excellent abrégé de nos Annales, dans le goût à-peu-près de celui du Président Henault. Comme il avoit en vue d'expliquer la vraie doctrine de l'Antiquité noyée dans la vaste mer des livres, il s'attacha à peindre les personnages qu'il produit sur la scène, par les actions qui les caractérisent, & à colorer leurs actions par leur génie, leurs vues, leurs intérêts, leurs défauts & leurs vertus. Sans chercher à deviner comme Tacite, sans entrer dans l'intérieur des Palais comme Suétone, il appuie si à-propos sur les circonstances décisives, qu'il met à la main du Lecteur la chaîne des événemens, & le conduit de lumière en lumière jusqu'à leurs suites les plus reculées & les plus étonnantes. Son génie plus solide que brillant, plus droit que pénétrant, plus austère qu'agréable, laisse à l'Histoire tout son sérieux & toute sa majesté; mais, s'il ne lui fait rien dire pour chatouiller l'esprit, il ne lui fait rien omettre de ce qui peut instruire, & la fait toujours parler avec cette éloquence philosophique qui subjugué invinciblement, & arrache des réflexions aux âmes les plus indolentes. Plus on a de goût pour le vrai, plus on goûte le T'sée-tchi-tong-kien. Le grand mérite de ce bel Ouvrage, est de montrer le vrai esprit de notre Gouvernement, & de faire toucher au doigt, que chaque pas qui en éloigne approche les Princes & les Peuples de leur perte. Le Sée-tchi-tong-kien commence à la vingt-troisième année de l'Empereur Li-ouang, qui est la trois cent trente-neuvième avant Jésus-Christ, & finit à l'an neuf cent cinquante-neuf après Jésus-Christ, dernière année de la petite Dynastie des Tcheou. Il ne s'ensuit pas de-là, ainsi qu'on l'a débité en Europe, qu'il ait regardé comme fabuleux tout ce qui a précédé l'époque par laquelle il commence; mais,



comme il le dit lui-même , qu'en remontant plus haut , il n'auroit pas pu suivre l'ordre chronologique qui fait la base de son plan. Cet ordre lui tenoit si fort à cœur , qu'il a fait lui-même l'abrégé de son abrégé , dans le goût des tables chronologiques d'Europe ; mais avec tant d'art que nous le comparerions volontiers à ces desseins des grands maîtres , qui , quoique réduits à de simples contours , expriment toute leur pensée.

Lieou-jou, qui étoit plus bel esprit que Sée-ma-kouang, mais moins Philosophe , moins bon citoyen & plus littérateur que Lettré , ne pensoit pas comme lui sur les temps d'avant Lieouang. Soit zele pour la secte des Tao-sée , dont il étoit le partisan secret , soit aussi pour se faire un nom , il voulut lutter avec son collegue qui l'eclipsoit , & composa son fameux Tao-yuen qui remonte jusqu'à la création du monde. Ajoutant foi à toutes sortes de livres , dit Ouei-tchang-tsée , *Il a joint les oui & les non , Ki ki che fei , & contredit les plus sages Ecrivains , Nieou-yu-cheng-gen*. Son projet étoit que son ouvrage fût comme la première partie de celui de son rival : mais quoiqu'il ne donnât tout ce qui a précédé Yao , que comme des traditions qu'il ne garantissoit pas , & que depuis Yao il se fût assez attaché aux textes des King , la première partie fit tort à la seconde , & tout l'Ouvrage fut rejeté par le Tribunal de l'Histoire. Les siècles suivans ont applaudi à cette décision. Lieou-jou fut plus heureux à faire passer le Ki-kou-lou , Ouvrage purement chronologique , qui remonte jusqu'à Fou-hi. Ceux qui attribuent cet Ouvrage à Sée-ma-kouang , ne font pas attention qu'il avoit trop de mémoire pour se contredire si vite. Son nom ne s'y trouve que comme celui des Secrétaires des Académies dans les Ouvrages qu'elles donnent. Etant Président du Tribunal de l'Histoire , il ne pouvoit paroître sans son attache. Encore faut-il ajouter qu'il touchoit alors à cette fameuse disgrâce que lui attira

Lieou-jou.



son zele pour le bien public, qu'il soutint en sage, & qui finit par le triomphe le plus flatteur.

Kin-chi.

Comme l'idée de Lieou-jou de remonter année par année jusqu'au commencement de la Monarchie, étoit très-bonne en elle-même, Kin-chi la saisit, & profitant de divers Ouvrages, dont celui de Sée-ma-kouang avoit donné l'idée, ou avoit été l'occasion, du Kang-mou de Tchou-tsée en particulier, Ouvrage excellent, il composa le Tsien-pien du Tong-kien, pour être comme la première partie de cette belle Histoire. Kin-chi eut la sagesse de ne pas remonter au-delà d'Yao, & de s'en tenir tant qu'il put, à ce que les King nous ont conservé sur les beaux siècles & la première origine de notre Monarchie. Lieou-jou qui s'étoit radouci au point de ne remonter que jusqu'à Hoang-ti dans son Tong-kien-ouai-ki, avoit ses partisans. Kin-chi l'attaqua sans détour dans sa Préface, & avança qu'on ne savoit rien d'authentique sur les temps d'avant Yao, & que les fables qu'on en contoît, étoient indignes d'entrer dans une Histoire. Le desir d'enfler son volume & de suppléer aux vuides qui sont dans les King, le fit tomber dans une partie des défauts qu'il avoit reprochés à Lieou-jou, & coudre la bure avec le brocard. Les Critiques lui rendirent tous ses bons mots sur Lieou-jou. Tchou-tchi fit plus : pour ne pas céder la victoire à Kin-chi, ni donner dans toutes les fables de Lieou-jou, il ne fit entrer dans son Tsien-pien-ouai-pien, que ce qu'il trouva de plus supportable dans le Pen-ki du Piao-tsée-ma, & dans le Ouai-ki de Lieou-jou. Cette modération a mérité à son petit ouvrage d'être conservé dans la belle collection Tsée-tchi-tong-kien-kang-mou ; mais avec de petites phrases dans la Préface, & des notes, où il est fort mal mené.

Le Tsée-tchi-tong-kien-kang-mou est à la Bibliothèque du Roi, nous ne nous arrêterons pas à en tracer le plan, ce feroit trop louer notre Chine. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'avertir ceux qui citent nos livres, que les eloges que nos

Savans



Savans ont donnés à ce grand Ouvrage, ne tombent pas également sur les quatre parties dont il est composé, & qu'il n'y a pas assez de bonne-foi à donner sous le nom général de *Tou-kien*, ou le *Siao-sée-ma*, ou *Kin-chi*, ou *Sée-ma-kouang*. On doit sentir par ce que nous en avons dit, combien leur autorité est différente. Nous ajouterons encore tout bas, qu'avant de citer, il feroit bon de lire les préfaces critiques & les notes, dont les Lettrés des deux Dynasties dernières ont enrichi ce grand Ouvrage, en le conduisant jusqu'à la Dynastie des Ming. L'Académie des Sciences n'a point encore imprimé sa profession de foi sur les systèmes de Physique & d'Astronomie qui partagent les Savans d'Europe, ni nos Han-lin la leur sur les oui & les non de nos Chronologistes & de nos Savans sur notre Histoire ancienne.

Nous ne dirons rien ici du très-savant, très-ennuyeux & très-insipide ouvrage de Lo-pi, de la Dynastie des Song : il trouvera mieux son cadre dans l'article suivant. Nous ne parlerons pas non plus de bon nombre d'autres Abréviateurs, Compilateurs & Chronologistes de toutes les Dynasties ; parce que cela nous meneroit trop loin, & que d'ailleurs les oui & les non de la plupart ne datent de rien dans notre République des Lettres. Matouan-lin fait mention des principaux dans sa Bibliothèque, livre cent quatre-vingt-treizième : les curieux peuvent y voir ce qu'il en dit. En revanche nous nous étendrons un peu sur deux grands Ouvrages présentés au célèbre Empereur Kang-hi, & dont nous ne croyons pas qu'on ait entendu parler au-delà des mers. Le premier nommé *Yche*, contient en cent soixante livres tous les matériaux de notre Histoire romanesque & véritable, depuis la Création du monde jusqu'à la Dynastie des Han. Le savant Auteur de cette bonne compilation, voyant que les faiseurs de dissertations ont tous la manie de trier dans les anciens monumens ce qui favorise leurs idées, quelquefois même de le

Lo-pi.



présenter dans un faux jour , & d'affecter une profonde ignorance sur ce qui les embarrasse , d'où il arrive qu'on dispute toujours & que rien ne s'éclaircit , imagina de couper d'un seul coup toutes les têtes de l'hydre de la dispute. Son plan est très-simple. Pour que les auteurs originaux s'éclaircissent & s'expliquent , se réfutent & se contredisent , se confirment & s'étaient réciproquement , il les copie mot à mot sans s'embarrasser de séparer l'or de la paille : il laisse au lecteur ce soin. Son travail se borne à suivre le cours des siècles & à rassembler sur chaque Prince & sur chaque événement tout ce qui a été écrit jusqu'aux Han orientaux , qui ont commencé à régner l'an vingt-cinq de l'Ere chrétienne. Notre Savant a cru avec raison que les Ecrivains qui avoient recueilli sous les Han occidentaux les traditions d'avant l'incendie des livres , doivent être mis au rang des anciens Auteurs. Nous avons consulté bien des livres pour crayonner cet essai tellement quellement ; mais nous avouons avec franchise que l'Yche est celui de tous qui nous a le plus aidés à fixer nos pensées & à nous décider.

Le Chou-king qui y est cité & copié à son rang , contraste à merveille avec les autres anciens monumens , & se rend à lui-même un témoignage auquel il est bien difficile de résister. Tout ce qu'on peut reprocher à l'Auteur de l'Yche , c'est , comme nous nous en sommes convaincus par plusieurs confrontations , de ne pas copier les fables trop ridicules de ceux qui ont parlé des temps d'avant Yao. Apparemment qu'il a cru qu'il ne falloit pas trop insulter aux Tao-sée , & que ce qu'il en cite , suffisoit pour les lecteurs intelligens.

Les premiers exemplaires de ce livre sont aujourd'hui fort rares. Si on en a en Europe , & qu'on veuille lire cet Ouvrage avec plus de satisfaction , il faut se faire une table chronologique de tous les Auteurs qui y sont cités. Ce que l'Auteur en dit dans sa préface ne suffit pas au-delà des mers , où l'on n'a pas l'Histoire de notre littérature assez présente.



Le second Ouvrage , nommé en Chinois *Yu-ting-li-tai-ki-che-nien-piao* , doit peut-être son origine au premier. Il est divisé en cent livres , & embrasse toute notre Histoire jusqu'au regne de Kang-hi. L'Auteur étoit un de ces hommes méditatifs , qui ne tiennent à aucun systême , & n'étudient que pour étendre leur ame. La difficulté de chercher dans la collection immense du Nien-y , dans les Kan-king , dans le Kang-mou , &c. , les faits particuliers dont on a besoin , l'embarras de distinguer quand l'Histoire parle d'après les monumens authentiques , ou d'après les Historiens suspects , la discordance des Chronologies , qui brouille les idées & rompt la chaîne des événemens , les renvois inévitables d'un livre à l'autre pour l'histoire particulière de divers Royaumes du temps féodal & des Princes de l'Empire depuis les Han , tout cela , dis-je , lui fit imaginer un plan qui remédiât à tous ces inconvéniens , & fût comme l'itinéraire de l'Histoire. On pourroit peut-être profiter de son idée pour l'Histoire générale d'Europe. Après avoir pris le meilleur plan de Chronologie qu'il a pu pour les temps avant Lie-ouang , qu'on n'a jamais débrouillé , & qu'on ne débrouillera jamais , faute de monumens ; il suit Sée-ma-kouang & ses Continueurs dans tous les siècles suivans , & va pas à pas d'une année à l'autre , donnant toujours une portion de page à chacune , & ne se gênant pas pour lui en accorder plusieurs , lorsque les événemens le méritent ; mais une page d'une année n'enjambe jamais sur l'autre. Il marque à chaque page les lettres cycliques & l'année du regne du Prince. Ce n'est pas tout , la même page est divisée en plusieurs espaces par des lignes horizontales. Dans le premier est l'Histoire de l'Empereur & de l'Empire , pour l'année qui est marquée de la manière que nous avons dit ; dans les espaces inférieurs , plus ou moins multipliés selon le nombre des Royaumes & des Princes , on voit tout ce qui fait leur histoire particulière. Par-là on a tout d'un coup le tableau général



des événemens de chaque année. Ce livre n'étant qu'un abrégé, ne peut qu'indiquer les faits ; mais pour la partie de notre Histoire ancienne sur-tout , il cite les Auteurs originaux , & renvoie à leurs Ouvrages pour les détails. Si les Historiens de quelque réputation ne s'accordent pas, il en avertit , & marque en quoi. Enfin pour plus grande clarté, on a mis à la tête de tout l'Ouvrage , une table qui présente le coup d'œil général des cycles, des années , des Dynasties & des regnes.

Le Nien-piao fut revu & corrigé par les Lettrés du College Impérial. L'Empereur Kang-hi , à qui il avoit plu, voulut qu'il fût imprimé avec une magnificence digne de lui , & l'orna d'une préface où il le loue beaucoup , & rend compte avec bonté de l'intérêt qu'il a pris à la perfection de cet Ouvrage , & des additions qu'il y a fait ajouter pour le compléter. L'exemplaire que nous avons vu , mériteroit une place distinguée dans un cabinet , à ne le regarder même que du côté de l'impression.





## ARTICLE IV.

*Des temps fabuleux.*

TOUTES les Nations se touchent par le mensonge comme par la vérité. Notre Chine a ses temps fabuleux comme l'Égypte, la Perse & la Grece, c'est-à-dire, des temps que l'Histoire ne peut atteindre, que son flambeau ne sauroit éclairer d'aucun rayon de lumière, & qu'elle ne fait que montrer du doigt dans les nuages des traditions antiques que l'ignorance a épaissies, & où la superstition voit tout ce qu'elle veut, sans s'embarrasser des absurdités, des inconséquences & des contradictions où elles sont noyées. Nous allons examiner en courant, 1°. Quelle est l'origine des temps fabuleux, par où commencent nos Annales; 2°. Combien ce qu'on en raconte est absurde & ridicule; 3°. Ce qu'il y a de vrai & de fondé dans les narrés fabuleux des Historiens.

1°. Bien des choses ont donné occasion à tout ce qu'on raconte dans l'hors-d'œuvre de nos Annales, sur les temps qui ont précédé Yao. Nos anciens Chinois, comme toutes les autres Nations, qui datent des premiers temps de la dispersion des enfans de Noé, ont connu les siècles antiques, qui ont précédé le Déluge, & en ont conservé le souvenir. Ce n'est pas ici le lieu de discuter si ce souvenir a été confié à la fidélité de l'enseignement & des traditions, ou s'il a été consigné dans des livres dès les premiers âges. Ce dernier sentiment, tout nouveau qu'il paroîtra à l'Europe, est appuyé sur des vraisemblances, dont on feroit peut-être plus de cas dans une autre matière. Car il ne faut qu'ouvrir les Ecrivains de la Dynastie des Tcheou, pour voir qu'on a conservé long-temps l'idée la plus avantageuse



des anciens livres nommés *San-fen* ou *Tien*, &c, dont il ne reste plus que les noms, & dont il est dit très-clairement qu'ils commençoient à la création, *Tsée-kai-pi*, & qu'ils contenoient la grande Doctrine. D'ailleurs, comme l'ont remarqué avant nous plusieurs Missionnaires, il est difficile de comprendre comment la Chine entière auroit pu conserver la Religion naturelle, si la croyance publique n'eût pas été éclairée & soutenue par des traditions écrites. Qu'on fasse bien attention à l'idée radicale du sacrifice sanglant, & on verra qu'elle renferme une profession publique de la foi & de l'espérance du Rédempteur.

Ce n'est pas tout: on trouve dans nos *King*, dans tous nos anciens livres, des passages si singuliers, des proverbes & des manières de parler si approchantes de celle des livres saints, qu'il est tout naturel d'en conclure que nos premiers Chinois avoient fait, ou porté avec eux, des livres qui contenoient la croyance des premiers âges. Nous n'osons pas toucher l'article de nos anciens caractères; outre qu'il seroit trop difficile de nous faire entendre, les traces de la révélation y sont si sensibles, les prophéties les plus sublimes si clairement énoncées, & les faits des premiers âges, si naïvement racontés, que nous craindrions d'être pris pour visionnaires. Nous ne connoissons qu'un ou deux Ecrivains qui aient dit que les livres dont nous venons de parler existoient encore deux siècles avant la proscription de *Tsin-chi-hoang*; mais nous n'oserions pas même avancer que *Confucius* les ait vus, quoique on le trouve dans la préface du *Chou-king*, attribuée à *Kong-ngan-koue*, parce que ce Sage n'en parle dans aucun de ses ouvrages. Pour *Lao-tsé*, à en juger par son *Tao-te-king*, s'il ne les a pas lus, la tradition de ce qu'ils contenoient étoit encore bien conservée de son temps. Quoi qu'il en soit de ces livres, il est de fait qu'au commencement des *Han*, il ne restoit de la haute Antiquité que des fables décousues & surchargées de rêves ridicules; mais ces rêves mêmes ajoutés, prouvent



l'existence de ces livres & la supposent, comme la copie suppose l'original, & la fausse monnoie, la véritable. L'Europe n'a pas besoin de sortir de chez elle pour apprendre que les faits les plus graves se métamorphosent horriblement d'une génération à l'autre, dès que l'enseignement public est interrompu. Ses siècles d'ignorance le lui expliquent : la piété de la multitude adopta des faits défigurés, confondit les temps & les lieux &c. Or si, malgré l'enseignement de la foi qui soutenoit son ignorance & lui épargnoit tant d'écarts, l'Europe se méprit néanmoins si grossièrement dans une infinité de choses, dans quels précipices ne doivent pas être tombés nos pauvres Chinois, dans des temps de trouble, de guerre, de révolution & d'esclavage ? vu surtout que la politique des Princes aimoit à les égarer & à brouiller dans leur esprit le souvenir des anciennes traditions, dont ils ne vouloient plus.

Dès le temps même de Confucius, la Religion, qui est la source & l'aliment de la vérité, étoit aux prises avec des sectes éblouissantes, qui substituoient le merveilleux & l'extraordinaire à la simplicité de ses enseignemens, les jeux & les comédies à ses jeûnes & à ses fêtes, des grimaces & la magie à sa modestie & à sa gravité. Après la mort de ce Sage, des esprits légers & frivoles flatterent la corruption de leur siècle en ridiculisant la Doctrine des Anciens. Leur jargon renflé de mots vuides de sens, fait pitié aujourd'hui dans le peu qui nous reste de leurs Ouvrages ; mais accrédité alors par la faveur des Princes, il séduisoit tous ceux qui vouloient faire leur cour, & par eux, la multitude. Plus le peuple tenoit aux anciennes traditions sur les temps d'avant Yao, plus il étoit aisé de lui faire prendre le change, & de le conduire en quelque sorte à l'erreur par le chemin de la vérité. L'état d'innocence du premier homme, les félicités dont il jouissoit sans travail, le fruit de vie, &c, favorisoient les fables des Tao-sée sur le pays des Immortels, sur la



*jouissance de tout par l'inertie de l'ame , sur les péches vivifiantes....*

La facilité avec laquelle les délires des visionnaires , des hérétiques & des Thalmudistes ont été crus , prouve jusqu'à l'évidence que cette Secte dut persuader toutes les fables qu'elle imagina. Le plus fâcheux , est qu'elle étoit intéressée à en imaginer pour flatter la vanité de Tsin-chi-hoang & servir sa politique. Qui ignore que les mauvais Princes sont bien servis en fait de mensonges ? Quelque absurde qu'il fût de faire descendre ce tyran de Hoang-ti , cette origine n'étoit pas plus ridicule que celle que la Grece trouva à Alexandre , & Rome à ses Césars. Les fables même qu'on débitoit sur les premiers temps , étoient pour le moins aussi croyables que celles que le peuple d'Angleterre a crues si long-temps sur le Pape , qui étoit si près de lui , & d'autres que bien des gens , qui ne sont pas peuple , croient tous les jours sur la foi des voyageurs , ou de quelque philosophe moderne. Si on doit être étonné de quelque chose , c'est que l'autorité des King ait pu lutter contre elles & les reléguer enfin dans les Monasteres des Tao-fée & dans les dernières sphères du peuple.

On n'y a peut-être pas fait assez d'attention en Europe : Notre Chine étant séparée par sa position , de tous les peuples policés de l'Univers , & n'ayant autour d'elle que des mers , des déserts , des montagnes & des sauvages , dans le temps même où les anciennes traditions étoient le mieux conservées , il lui étoit très-difficile de les concilier avec ses connoissances géographiques. Toutes les Sciences se tiennent par la main. Celle qui paroît la moins nécessaire , sauve aux autres bien des méprises. Les King appellent notre Chine *Tien-hia* , *Le dessous du Ciel* , *Tchong-koue* , *Le royaume du milieu* ; or quelque savant que fût un Lettré , dès qu'on suppose que ses idées géographiques ne sortoient pas hors de la Chine & des pays d'alentour qu'on connoissoit , le moyen qu'il songeât aux plaines de Sennaar & à toute l'Asie occidentale , pour expliquer ce qu'il savoit de la

premiere



premiere origine des peuples & des temps d'avant le Déluge ? Les plus Savans croyoient fans doute montrer beaucoup d'érudition & de critique en l'attribuant à la Chine exclusivement. D'ailleurs il y avoit peu de communication d'un Royaume à l'autre avant Confucius : chacun restoit chez soi. Pour aller d'un Royaume à l'autre, dit le Ly-ky, il falloit aboutir à des défilés qui étoient gardés par de fortes garnisons qui ne laissoient passer personne sans l'attache du Prince de chez qui on sortoit & chez qui on alloit. Les gens de lettres connoissoient à peine la Chine entiere, comment auroient-ils connu les pays etrangers ? Les livres d'ailleurs étoient rares, & les sciences de curiosité & d'érudition peu fêtées. On n'étudioit que pour entrer dans les emplois : à quoi auroient servi des recherches qui ne menoient à rien ? Il est croyable même qu'il ne venoit pas dans l'esprit aux plus habiles de soupçonner que la Chine ne fût qu'une petite portion de la terre. Au moins est-il certain que les Ouvrages des Anciens qui nous restent, paroissent faits d'après l'idée que notre Chine étoit le centre de l'Univers, & le seul pays du monde où les Sciences & les Arts fussent cultivés. L'ignorance des Anciens alloit si loin en ce genre, qu'ils supposoient que la Chine étoit environnée de mers de tous côtés. Elle est représentée ainsi sur les plus anciennes cartes que nous ayons. Aussi un savant Missionnaire a fort bien observé que Confucius ne pouvant ni nier ce que racontoit la tradition sur les premiers âges, à cause de son universalité, ni le concilier avec la véritable histoire de la Chine & avec la Géographie de son temps, il eut la sagesse de n'en point parler. Quoique les Annales des Chang & des Theou fissent mention de quelques peuples de l'Occident qui étoient venus rendre hommage à l'Empereur, comme nos Chinois n'étoient pas sortis de chez eux, la prudence exigeoit que, puisqu'il se bornoit à recueillir ce qu'il croyoit à l'épreuve de la critique la plus



maligne , il ne s'exposât pas à des méprises qui auroient pu flétrir sa doctrine , ou plutôt celle de l'Antiquité qu'il faisoit profession d'enseigner. Les autres Lettrés , qui n'étoient pas des Confucius , bien loin de suivre son exemple , croyoient bâtir leurs systèmes sur les fondemens les plus solides , parce qu'ils prouvoient par les Annales , que la Chine avoit été habitée avant le Japon , la Corée , la Tartarie , &c. dont les Peuples étoient originellement des colonies Chinoises & lui devoient leur gouvernement , leur écriture & leurs loix. Que les Savans d'Europe ne s'offensent point de voir ces Lettrés en prendre occasion de s'approprier toutes les traditions anciennes , & en faire honneur à leur Patrie. Pour peu qu'on veuille se rappeler quelle fut l'ignorance des Grecs sur la Géographie du monde , les idées singulières des Romains sur la zone torride & la zone glaciale , les délires de leurs aïeux sur les antipodes , les curieux Commentaires de quelques Savans sur Strabon , & ce qui s'est passé dans ces derniers siècles lors de la découverte de l'Amérique , des Indes & de la Chine , on verra que chaque Nation a des exemples de toutes les méprises qu'elle reproche aux autres. Nos anciens Chinois avoient tort de regarder tous les autres peuples comme des barbares ; mais comment a-t-on regardé nos Chinois en Europe , dans les temps même que nos porcelaines & nos soieries désespéroient le génie inventif des artistes d'Europe ? Les bêtises & l'orgueil font de tous les pays. Combien d'Ecrivains François ont parlé d'une manière méprisante de quelques-unes de leurs Nations voisines ! Que seroit-ce , si l'antiquité , la grandeur , la richesse & la puissance d'un Empire immense les avoient éblouis comme nos Chinois ? Qui dit le vrai ne craint rien. Sans autre avance que d'être né en Chine , & d'avoir vu dans nos livres des vestiges sensibles de l'Antiquité , nous avons remarqué que de très-savans Traducteurs & Commentateurs des Ecrivains d'Athènes & de Rome prennent le



change sur une infinité de choses qui regardent les mœurs, les usages, les arts, &c. parce qu'ils les voyent dans le faux jour des idées de l'Europe, aujourd'hui peuplée de Nations nouvelles. Les Ecrivains d'Athènes & de Rome eux-mêmes ne sont ni sûrs, ni exacts, lorsqu'ils parlent de la haute Antiquité, qu'ils n'ont guere vue qu'à travers les nuages de leur antique barbarie. Cicéron n'a su remonter que jusqu'aux Athéniens pour l'origine des loix, & dit hardiment que c'est de chez eux qu'elles ont été portées dans tout l'Univers, *in omnes terras asportatæ*.

Que de bévues donc n'ont pas dû faire nos Lettrés du commencement de la Dynastie des Han, eux qui n'avoient pas eu encore le temps de devenir savans, & qui étoient réduits à recueillir les débris de notre ancienne Histoire epars ça & là, & n'avoient ni le flambeau de la Religion, ni le fil de la Géographie, ni le compas des Chronologies étrangères pour les guider? Disons tout, au risque de divertir le Lecteur par notre franchise; l'étude des langues étrangères a toujours été négligée par nos Lettrés. Le Ministère la commande dans le Bureau des expéditions; mais comme il ne s'agit que des langues des peuples qui nous environnent, & qui ont appris de nous tout ce qu'ils savent, nos Sciences n'y gagnent rien. Les langues des Nations savantes sont trop éloignées de la nôtre, aucun intérêt ne pousse à les apprendre, & aucun livre n'en facilite l'étude. Celle de nos caractères d'ailleurs n'en laisseroit pas le loisir. Par là, à remonter jusqu'avant la renaissance des Lettres, sous les Han, les livres du reste de l'Univers n'existent pas pour nos Lettrés; & soit orgueil, ou paresse, politique, ou bon sens, ils ne songeront pas de long-temps à y rien apprendre.

Conclusion. Les révolutions des siècles, la décadence de la Religion naturelle, la perte des Monumens anciens, l'obscurité des traditions, les erreurs des Sectes, les maneges de la Politique, les persécutions contre les Lettres & les Lettrés, & tous



les malheurs de notre République des Lettres, ont enfanté les fables qui ont brouillé & défiguré les commencemens de notre Histoire. Nous pourrions encore ajouter bien des choses sur les changemens qu'a soufferts notre écriture, sur la nécessité où étoit la multitude de croire ceux qui savoient lire nos caractères, sur la nature même de l'écriture hiéroglyphique ; mais le Lecteur n'a pas besoin de nos réflexions sur tout cela. Pour peu même qu'il ait fait attention à ce que nous avons dit sur les symboles & les images qui sont comme les élémens dont sont composés nos caractères, il comprendra, sans que nous le disions, que les figures des animaux unies dans un même caractère à celle de l'homme, ont contribué à faire imaginer ces monstres ridicules que l'idolâtrie encense sous le nom des plus grands personnages de la haute Antiquité. Passons au deuxième article, & voyons combien sont absurdes nos contes mythologiques.

2°. Un Missionnaire nous a avoué, que quoiqu'il eût vu dans les livres des Payens & dans les écrits des premiers Peres de l'Eglise, combien affreux étoit l'état où l'idolâtrie avoit réduit les peuples les plus sages, les plus éclairés & les plus raisonnables ; cependant il ne le sentoît qu'à demi, parce que d'un côté entouré dès l'enfance de tous les bienfaits de la Religion & de tous ses triomphes, de l'autre, accoutumé à entendre louer les Grecs & les Romains & à lire leurs ouvrages comme des modèles, son imagination ne pouvoit arriver à la vraie idée de l'aveuglement des Nations avant la prédication de l'Evangile. Ce n'est qu'en voyant notre Chine, disoit-il, que ses yeux se sont ouverts, & qu'il a compris combien sont profondes les plaies que le péché a faites à la Nature humaine, & combien l'idolâtrie les a gangrenées.

Cela nous fait craindre qu'on ne nous accuse de calomnier notre Patrie en racontant les fables ridicules qui font partie de la croyance de nos Idolâtres, & qu'on a mises par manière de supplément à la tête de nos Annales. On voudra concilier la



croyance de ces fables avec les idées avantageuses qu'on a de nos Chinois, & on en viendra à soupçonner notre sincérité. Les gens de lettres même, que la lecture des anciens livres doit avoir accoutumés à cette espèce de contradiction, ne seront peut-être pas plus en garde contre leur imagination que les autres, & voilà comment les préjugés bouchent tous les passages qui conduisent à la vérité. Car si nous voulions dire que ces fables n'ont aucune autorité, & sont la risée de tous les vrais gens de lettres, on ne manqueroit pas de nous soupçonner encore plus, & de nous opposer le témoignage de leur conduite. Du reste, en Chine comme ailleurs, il y a aussi loin des livres aux mœurs que des Loix au Gouvernement. Nos Lettrés vont ici au Miao comme J. J. à l'Opéra & à la Comédie Italienne.

Il faudroit copier le Tao-yuen de Lieou-jou, ou le Lou-che de Lo-pi, pour bien faire connoître combien sont pitoyables & ridicules les fables dont on a barbouillé les prétendus commencemens de notre Histoire. Ceux qui seront curieux de voir jusqu'où l'esprit humain est capable de s'égarer, pourront consulter ces deux Auteurs; le dernier est sûrement en Europe. Pour nous, nous nous contenterons de crayonner les premiers traits de cet affligeant tableau. Sur la fin des Tcheou, & au commencement des Han, c'étoit le Tao qui avoit créé le ciel & la terre. Comme le Tao est *trois un*, *San-y*, on ajouta peu-à-peu que le premier tira l'Univers du néant, que le second débrouilla les êtres flottans dans le cahos, & que le troisieme fit le jour & la nuit, &c. *Pan-kou* fut substitué au Tao sous les Han Orientaux; selon le livre *Y-ky*, c'est lui qui est le Pere de l'Univers. Il sortit du cahos comme il put: après sa mort, sa tête se changea en montagne, ses yeux devinrent le soleil & la lune, ses veines des fleuves & des rivières, ses cheveux des arbres, les poils de son corps des plantes, &c. Le grand embarras des Ecrivains, est de dire de quelle veine ou de quelle artère en



particulier fortit le fleuve Jaune, le Kiang. Selon le Ly-ky, ou histoire des Calendriers, Pan-kou fut long-temps enfermé dans le cahos, qui avoit la forme d'un œuf : le cahos se développa en dix-huit mille ans : le Ciel s'élevoit chaque jour de dix pieds ; la Terre s'épaississoit d'autant, & Pan-kou grandissoit avec la même porportion, pour être l'Esprit du Ciel & le Saint de la Terre. . . . La mere de Fou-hi devint enceinte de lui, en marchant sur les traces d'un géant, & sa grossesse dura douze mois ; quelques-uns disent vingt-quatre. . . . Fou-hi eut beaucoup d'esprit & la conception fort vive dès en naissant. Son corps étoit comme celui d'un serpent, mais surmonté d'une tête d'homme : il régla les cinq élémens, & dirigea le cours des planetes, qui alloient à la débandade. Le cheval dragon lui porta la Mappe mystérieuse nommé *Hou-tou*. Au reste ce cheval étoit l'elixir du ciel & de la terre. Les hommes de son temps, dit le *Ouai-ki*, s'endormoient lorsqu'ils étoient couchés, & ronfloient avec bruit, renifloient lorsqu'ils étoient debout & bâilloient à pleine bouche, cherchoient à manger lorsqu'ils avoient faim, & jettoient les restes, lorsqu'ils étoient rassasiés.

Niu-hoa, sœur, fille & femme de Fou-hi, avoit aussi un corps de serpent, avec une tête humaine. Le Li-ki dit qu'elle changeoit 70 fois de figure par jour. Kou-koug, mauvais esprit, outré d'avoir été vaincu dans une guerre qu'il avoit suscitée, donna un coup de tête contre une des colonnes du ciel & la brisa. La voûte céleste vint toucher la terre de ce côté ; mais, dit le *Ouai-ki*, Niu-hoa, ayant pétri & purifié une pierre de cinq couleurs, elle reffouda la voûte céleste & la releva avec les pattes d'une tortue qu'elle coupa : puis elle tua le dragon noir & boucha avec des cendres d'écorce de citrouille, les trous par où les eaux du ciel inondoient la terre. Sa voix étoit si agréable, que ses chants faisoient danser tous les Astres.... Chin-nong fut conçu par un miracle comme tous les autres anciens personnages. Il naquit



ayant le corps d'un homme & une tête de bœuf. Selon le Yuen-ming-pao, il avoit un visage humain & les yeux de dragon; trois heures après sa naissance, dit le *Zy-ki*, il marcha, le cinquième jour il parla, le septième il avoit toutes ses dents. A trois ans il fit une charrue avec une hache, & commença à labourer la terre. Il semoit après la pluie : quand la pluie ne venoit pas, il s'adressoit, selon le jour, au dragon noir, au dragon bleu, au dragon blanc; ou bien il se jettoit dans le feu, quelquefois aussi il envoyoit sa fille chercher les nues. Ayant bu de l'eau de plusieurs fontaines, pour savoir celles qui étoient douces ou amères, il enseigna au peuple à boire de celles dont l'eau étoit douce. Jou-pao ayant été agitée par l'éclat d'un coup de tonnerre, elle conçut Hoang-ty, en accoucha sur la montagne de vie, après vingt-quatre mois de grossesse. Dès l'âge de dix ans, selon le Yuen-ki, il connut les défauts du Gouvernement de Chin-nong. Il apprivoisa, dit le *Ouai-ki*, des ours grands & petits, des léopards, des tigres, &c. & les forma à la guerre. Le redoutable Tchi-yeou qui avoit le corps d'une bête féroce, une tête d'airain, un front de fer & se nourrissoit de fable, ayant inventé des armes redoutables, caufoit des troubles continuels dans l'Empire. Hoang-ti lui fit la guerre; mais après une bataille, où il avoit tout l'avantage, Tchi-yeou ayant formé des nuages & des vapeurs qui obscurcissoient le jour, il ne vint à bout de poursuivre sa victoire, qu'au moyen d'une charrette qu'il inventa sur le champ, & qui marquant le midi, l'empêcha de s'égarer. Ce grand Prince gouverna l'Empire avec tant de sagesse, que dix mille Princes lui rendirent hommage, l'herbe Kin-y crut dans le Palais, le Fong-hoang fit son nid dans une tour de son Palais, & le Ki-lin se promena dans les jardins..... Notre main se lasse d'écrire ces pauvretés. Quelques Lettrés, par pitié pour le peuple des gens de lettres, ont pris la



peine de les réfuter ; mais qui peut soutenir la lecture des livres , où on les trouve , n'est guere capable d'en goûter d'autres.

Nous avons affecté de parler de Pan-kou , Fou-hi , Niu-hoa , Chi-nong & Hoang-ti , parce que ce sont les personnages les plus fameux de notre histoire fabuleuse. Voyons le troisieme article , & ce qu'on peut tirer de ces fables.

3°. Quelques Missionnaires ont eu la patience d'étudier à fond notre Mythologie , pour tâcher de démêler les traditions primitives des fables , des contes & des rêveries où elles sont noyées. Par malheur la plupart ont commencé par se faire des systêmes , & ont voulu les trouver bien clairs & bien développés dans nos vieilles chroniques , comme M. Huet le sien , dans les fables des Grecs ; comme lui aussi , ils ont perdu leurs frais d'erudition. Il n'est pas possible de concilier d'une façon qui contente , des contes qu'on n'a que de la troisieme & quatrieme main , & qui sont aussi étrangers les uns aux autres que les aventures du Jupiter , du Bacchus , de la Cybele de l'Europe & de l'Asie idolâtres. Bon-gré , mal-gré , il faut entrer dans le labyrinthe des conciliations , & la Critique n'a pas de fil pour en parcourir les détours. Elle est trop heureuse quand le bon sens lui donne des ailes pour en sortir. Cependant comme Grégoire de Saint-Vincent a fait des belles découvertes en cherchant la quadrature du cercle qu'il n'a pas trouvée , nos Missionnaires en cherchant l'histoire complete du temps d'avant le Déluge & de la dispersion des peuples dans nos anciennes fables , ont prouvé , à le faire toucher au doigt , que nos premiers Chinois avoient connu les Patriarches d'avant le Déluge , & apporté ici la foi & l'espérance du Messie , le culte religieux de la loi naturelle , l'attente d'une heureuse eternité , &c. ; mais ces sortes de découvertes sont trop enfoncées dans nos Antiquités , pour qu'un Européen veuille s'en approcher assez pour être à leur



leur point de vûe. Nous ménagerons ses pas, & ne parlerons ici que de quelques articles plus essentiels qui ne demandent aucun préliminaire.

La création du monde & de l'homme, l'état d'innocence, la chute d'Adam & la longue vie des premiers hommes, sont articulés aussi clairement qu'on peut le desirer dans nos anciennes Chroniques. Tous les livres qui remontent jusqu'au commencement des temps, débutent tous par la création. Les deux mots *Kai-pi*, sont consacrés à cette signification. *Celui qui est lui-même son principe & sa racine*, dit Tchouan-tsée, *a fait le ciel & la terre. Il y a, selon Lie-tsée, une vie qui n'a point reçu la vie; & parce qu'elle n'a point reçu la vie, elle ne peut la donner.* Nous nous souvenons dans ce moment qu'une chanson des Tsin commence ainsi: *Quand le ciel & la terre furent créés (Tien-ti-kai-pi), le soleil & la lune répandoient une vive lumière; mais maintenant, &c.,* Lopi dit cruellement: *Fou-hi a fait le ciel & la terre: & Hoai-nan-tsée, Hoang-ti a fait la lumière & les ténèbres: la glose ajoute Hoang-ti est l'ancien Esprit qui créa l'homme au commencement, & forma les deux sexes.* Le livre Fong-fou-tong va plus loin; voici ses propres paroles bien remarquables: « Quand le ciel & la terre furent créés, il n'y avoit encore » ni homme, ni peuple. Niu-hoa pétrit de la terre jaune pour en » faire l'homme. C'est là la vraie origine du genre humain. » Ces divers textes & plusieurs autres que nous pourrions citer, varient sur le vrai auteur de la création, mais ils enoncent tous le fait, & nous ne prétendons pas prouver autre chose. Observons cependant, 1°. Que nous affectons de ne citer que les livres qui remontent avant Yao, & ne faisons aucun usage des King; 2°. Que nous ne nous chargeons pas de concilier ce que le même auteur dit dans une page, avec ce qui est dans la suivante. Toutefois il ne faut rien outrer. Autant il répugne à la candeur dont nous nous piquons, de donner des bluettes qui



voltigent dans la fumée, pour une vive flamme, autant il y auroit d'injustice de tourner en matérialisme des explications physiques du comment de la création de l'Univers, quand on a commencé par la poser en fait. Les systèmes de Descartes & de Gassendi sont pitoyables aux yeux de ce siècle ; mais ils ne sont pas *impies* : nous mettons ce mot pour demander à ceux qui mettent nos Chinois dans la balance, de commencer d'abord par faire connoître de quels poids ils se servent.

Tous les rêves des Tao-sée, sur je ne fais quel pays de délices & de félicité habités par des Sages, qui ont évité la mort en cultivant leur ame par le dégagement des sens, la méditation & l'oubli de tout, tiennent évidemment aux traditions de l'état d'innocence & du paradis terrestre. L'idée de la montagne de *Mort* qu'habitoit Fou-hi, celle de la montagne de *Kie* sur laquelle naquit Hoang-ty, indiquent des connoissances confuses de notre premier pere. Ce que dit Hoai-nan-tsée du paradis terrestre des Tao-tsée, est digne d'attention : *Au milieu (du sommet de la montagne Kouan-lun), est un jardin, où un doux zéphire souffle sans cesse & agite les feuilles des beaux arbres Tong, dont il est entouré. Ce jardin enchanté est placé auprès de la porte fermée du ciel : les eaux qui l'arrosent, sont la source jaune qui est la plus élevée & la plus abondante ; elle s'appelle la fontaine d'immortalité : ceux qui en boivent ne meurent pas. Cette fontaine se divise en quatre fleuves : un entre le nord & l'orient, l'eau rouge entre l'orient & le midi, l'eau jo entre le midi & l'occident, l'eau de l'agneau entre l'occident & le nord. Ces quatre fleuves sont les fontaines du Seigneur-Esprit (Ty-chin.), c'est par elles qu'il prépare des remèdes à tout, & qu'il arrose toutes choses. Selon le Chan-hai-king, On y trouve (dans ce jardin) tout ce que on peut désirer : il y a des arbres admirables & des sources merveilleuses. Il est appelé le jardin fermé & caché, le jardin suspendu, le doux ouvrage des fleurs. . . . la vie est sortie de là, c'est le chemin du ciel ; mais, selon lui, c'étoit au fruit d'un arbre qu'étoit*



*attachée la conservation de la vie. La glose le nomme l'arbre de la vie interminable ( Tchang-cheng ). Tchoang-tsée décrit ainsi l'âge de la Vertu parfaite ( Tchi-te-tchi-chi ) : Alors les pieds des voyageurs n'avoient pas encore tracé de chemin sur le penchant des montagnes , ni les barques des pêcheurs sillonné la surface des eaux , tout croissoit par-tout de soi-même. On étoit par tout chez soi ; les animaux assemblés en troupeau erroient çà & là dans la campagne : les oiseaux voloient en troupe de tous côtés , & tous les fruits de la terre naissoient d'eux-mêmes. L'homme habitoit au milieu des bêtes : l'Univers n'étoit qu'une famille. On cultivoit la vertu sans le secours de la science , & on vivoit dans l'innocence , sans éprouver les assauts de la concupiscence. Il dit encore ailleurs , L'In & le Yang étoient dans une parfaite harmonie , les esprits ne nuisoient point , & toutes les saisons étoient réglées : rien ne pouvoit être funeste , ni donner la mort. Quoique l'homme eût des connoissances , il n'avoit pas occasion d'en faire usage. Cet état se nomme La grande Unité. On faisoit le bien naturellement & sans avoir besoin d'y penser.*

Il est assez remarquable qu'on trouve plus de détails sur la chute des Anges que sur celle de l'homme. Ne feroit-ce pas que celle-ci contredit la Doctrine des Tao-sée , & qu'ils n'ont pas voulu se réfuter eux-mêmes ? Nous ne parlerons cependant que de celle de l'homme pour ne pas trop multiplier les citations. *Le desir immodéré de la science , dit Hoai-nan-tsée , a perdu le genre humain. Selon le Tong-lai-sée , la gourmandise a perdu l'Univers , & a été la porte de tous les crimes. L'ancien proverbe dit , Il ne faut pas écouter les paroles de la femme. La glose ajoute , Ces paroles indiquent que la perversion de la femme a été la première source & la racine de tous les maux. Après la dégradation de l'homme , dit Lo-pi , les animaux , les oiseaux , les insectes & les serpens commencerent à l'envi à lui faire la guerre. Après que l'homme eut acquis la science , toutes les créatures furent ses ennemies. Finissons par deux textes bien singuliers , le premier est encore de Lo-pi , le*



second de *Hoai-nan-tsée* : *En moins de trois ou de cinq heures le ciel changea , & l'homme ne fut plus le même. . . . Après que l'innocence eut été perdue , la Miséricorde parut.*

Nous ne nous étendrons pas sur la durée de la vie des premiers hommes. Les Tao-sée l'ont alongée de manière à ne pouvoir pas méconnoître qu'ils parlent des temps d'avant le Déluge. Les idées mêmes de *Tfien-tien*, Ciel antérieur & de *Heou-tien*, Ciel postérieur, & leurs dix Ki, ou générations, sont contrairées de si près sur la vraie histoire du genre humain, que les soupçons mêmes de la vraie Critique ne vont pas jusqu'à douter qu'elle en ait donné l'idée. Les Tao-sée qui se piquent de philosophie & d'erudition, se noient en voulant passer le Déluge pour arriver aux premières générations, parce qu'ils confondent, faute de principes, ce qu'ils trouvent dans leurs Ecrivains sur l'état d'innocence & les temps d'avant le Déluge, & sur l'état de l'homme déchu & les temps d'après le Déluge. Il n'y a que le glaive de la Foi de l'Eglise qui puisse couper ce nœud-gordien. Il faut ajouter aussi que ceux qui ont écrit sur ces matières, lorsque les traditions étoient déjà mêlées de fables, ont commencé les premiers à embrouiller la matière. Voilà pourquoi nous avons dit que les Missionnaires, qui ont voulu porter la lumière dans ce cahos, y ont perdu tout le temps qu'ils ont mis à vouloir concilier des Ecrivains qui ne sont pas d'accord avec eux-mêmes, & ont écrit, sans y rien comprendre, ce qu'ils entendoient dire. Quelques Savans au-delà des mers ont écrit ici que ces sortes de traditions envoyées en Europe, pourroient fournir des armes aux défenseurs de la Religion, pour fermer la bouche à quelques Incrédules qui citent sans cesse la Chine, & la font sonner fort haut dans leurs objections. Un Missionnaire ne peut refuser de répondre à de pareilles demandes. Puisqu'on permet aux savans des écarts & des digressions de pure curiosité, nous demandons qu'on nous passe de mettre ici notre



réponse. Notre qualité de Missionnaire, & les ennuis que nous a coûtés cet Essai, doivent nous obtenir cette grace des lecteurs les plus sévères.

1°. Il ne faut ni calcul, ni démonstration, ni lunette pour prouver que le soleil est sur l'horizon, il ne faut que des yeux. La vie seroit trop courte pour arriver jusqu'à la foi, s'il falloit y aller par le labyrinthe ténébreux de la Chronologie, de l'Histoire de tous les peuples, de la Physique, de la Métaphysique, & même de la haute Théologie. Les Prophéties étoient nécessaires pour annoncer le Messie, les miracles pour le faire reconnoître, les combats & les triomphes de l'Eglise pour justifier ses promesses: l'Evangile cru & pratiqué, prouve tout ce qui peut être prouvé & demande de l'être. Qu'étoit l'Europe, il y a deux mille ans? Tous les nuages des hérésies & de la corruption des mœurs ne fauroient eclipser la Divinité des vertus qui brillent dans l'Eglise, & qu'on ne trouve que dans son sein. Les vies de Saint-Louis, de Saint-François de Sales, & de notre Patron Saint-Louis de Gonzague, forment seules une démonstration de la Divinité de la Religion, pour qui connoît le cœur de l'homme, fait l'histoire des peuples, & a lu les plus sublimes Moralistes du Portique.

2°. Vouloir répondre à tout ce qui vient à la tête d'un peuple d'Ecrivains pantologues, c'est étendre la carrière de leurs impiétés, au lieu d'y mettre fin.

3°. Quand on enverroit d'ici des notices bien détaillées, bien exactes & bien savantes de tout ce qui rend témoignage à la Religion, non-seulement dans nos antiquités fabuleuses, mais encore dans nos King & dans nos Annales, quel en seroit le fruit? Qui attaque la Bible en furieux, deviendrait-il un agneau pour de pareilles preuves? Jamais l'Europe n'a été si riche en Mémoires sur la Chine, & jamais la Chine n'y a été calomniée si sottement. Les eloges que avons entendu donner à la



*Philosophie de l'Histoire*, & ce que nous y avons lu sur la Chine, est une énigme que nous n'expliquerons jamais.

4°. Nous ne tenons pas à notre façon de penser, de manière à ne pas déferer à celle des vrais Savans. S'ils jugent qu'il seroit véritablement utile de recueillir toutes les étincelles de vérité qui brillent çà & là dans notre histoire fabuleuse, nous tâcherons de le faire avec tout le soin dont nous sommes capables. Mais nous croyons qu'il vaudroit mieux demander à notre Chine, quelle a été sa Religion pendant plus de quinze siècles, ce qu'en racontent ses King, & sur-tout comment la haute Antiquité lui a annoncé, promis & caractérisé le Saint par excellence, qui devoit naître d'une Vierge, & mourir dans les tourmens. Nous le disons hardiment, parce que nous sommes en état de le prouver : ce qui nous reste en ce genre, est infiniment au-dessus de ce qu'on cite des Egyptiens & des Grecs, n'eussions-nous que le Tao-te-king & le Tchong-yong. Le célèbre & fervent San-tchi, disoit à la fin du dernier siècle : « Les » preuves de la Religion ont été écrites dans le ciel par le doigt » du Créateur, & sur la terre avec le sang de Jesus-Christ. Les » impies ont beau tremper leur pinceau dans le fiel, ils ne les » effaceront jamais : on lit également les premières, & le jour » & la nuit, & le sang des Martyrs rafraîchit sans cesse les » secondes, »





---

## SECONDE PARTIE.

*A quel temps on peut fixer le commencement  
de l'Empire Chinois.*

TOUT ce que nous avons dit dans la première Partie de cet Essai, ne doit être regardé que comme les préliminaires des discussions où nous allons entrer. Ces préliminaires étoient nécessaires pour mettre les Lecteurs au niveau d'un sujet que toutes les sciences d'Europe laissent au fond de l'Asie, & dont elles ne peuvent s'approcher d'un pas, sans risquer de s'égarer, si elles sont abandonnées à elles-mêmes. Mais si on a bien saisi le fond des détails où nous sommes entrés, & si on ne s'est point mépris sur le point de vue sous lequel ils montrent qu'il faut envisager nos Antiquités & les Monumens qui les attestent, il sera aisé de voir du premier coup-d'œil le vrai du sentiment pour lequel nous nous sommes décidés. Comme les opinions des Savans sont partagées sur cette matière, & vont flottant d'un système à l'autre, nous sentons à merveille qu'en proposant notre façon de penser, il faut en alléguer les raisons. Nous ferons plus, nous ne cachons pas les difficultés qui pourroient les affoiblir, ou même les renverser; & en les exposant, nous ne les couvrirons d'aucun nuage. Minos avoit mis parmi ses loix fondamentales, qu'il ne seroit pas permis de révoquer en doute la sagesse & l'utilité de ses réglemens; mais il n'y a pas de Minos dans la République des Lettres. Il n'appartient à personne de vouloir subjuguier les opinions. Ces phrases despotiques, *je dis, je pense, il est certain*, aussi inconnues aux vrais Savans, qu'elles sont familières aux Pantologues modernes, doubleroit d'insolence & d'inurbanité sous notre plume. Nous pouvons nous tromper, mais nous



ne voulons pas tromper. Par cette raison nous sommes déterminés à diviser cette seconde Partie en deux articles , afin d'avoir occasion de dire les choses à charge & à décharge , & de mettre le Lecteur en état de se décider pour un sentiment différent du nôtre , s'il le trouve plus probable. Nous le sentons bien , le Lecteur voudroit avoir le plaisir de nous voir joûter avec les Européens qui ont traité la même matiere , & nous retourner de temps en temps pour montrer par quel chemin plusieurs se sont égarés ; mais nous sommes inébranlables dans nôtre résolution : & nous affecterons une profonde ignorance sur tout ce qui a été écrit au-delà des mers en cette matiere. « Le » choc des sentimens , dit Tchou-tsée , fait plus de bruit que de » lumiere. Prouvez que le vôtre est vrai , vous aurez réfuté » tous les autres. »





## ARTICLE PREMIER.

*Tout ce qu'on raconte sur les temps qui ont précédé Yao, n'est qu'un amas de fables & de traditions obscures qui ne méritent aucune croyance.*

COMME nous n'étions allés en France que pour apprendre à fond la Religion, & nous mettre en état de l'enseigner à nos compatriotes, nous avouons bonnement que nos études ne nous ont presque jamais conduits hors de la sphere de la Théologie. Le pays de la Critique, où les savans d'Europe ont fait tant de découvertes, est un pays que nous ne connoissons quasi que de nom. Cet aveu tournera contre nous : nous le sentons bien. Encore vaut-il mieux qu'on nous reproche une ignorance, dont nous n'avons pas à rougir, que la ridicule présomption de parler de ce que nous ne savons pas. D'un autre côté, nos Lettrés ont une maniere de différer qui ne plairoit peut-être pas au-delà des mers; & outre le danger d'ennuyer, auquel nous serions exposés, nous risquerions de rebuter l'attention du Lecteur, déjà assez occupé par la nouveauté des choses dont nous allons l'entretenir. Ce double embarras nous réduit à nous rapprocher de l'Europe, par le seul chemin qui nous soit ouvert, c'est-à-dire par celui de la Théologie. La maniere dont elle prouve & examine la certitude des faits que raconte l'Evangile, nous offre un plan de discussion tout tracé, qui éclaircira & analysera cet article.

Y a-t-il des livres qui parlent des temps antérieurs à Yao ? A qui attribue-t-on ces livres ? Ceux qui les ont faits, ont-ils été trompés ? Ont-ils voulu tromper ? Ces livres n'ont-ils pas été corrompus ? Quels sont les faits qu'on y trouve ? Les divers



Historiens qui en parlent , font-ils d'accord entre eux ? Que disent de ces faits les plus anciens Ecrivains ? Quelle autorité ont en Chine les livres où on les trouve ? Telles sont les questions que nous nous proposons , & dont les réponses rempliront cet article.

*Y a-t-il des livres qui parlent des temps antérieurs à Yao ?*

Oui , & en assez bon nombre ; mais comme les derniers ne sont que la répétition des premiers , & que depuis les Han on n'a fait aucune découverte , on peut les réduire à trois classes : Dans la première , sont ceux qui ont été écrits sur la fin des Tcheou ; dans la seconde , ceux du regne de Tsin-chi-hoang , & dans la dernière ceux de la Dynastie des Han. Nous nous bornons pour ce moment à avertir 1°. qu'en réunissant tout ce qu'on trouve de faits dans les livres de ces trois classes , il y auroit tout au plus de quoi faire un juste volume ; car la plupart des Ecrivains n'ont parlé que par occasion des temps d'avant Yao , sur-tout les plus anciens. 2°. Que les petits King & les Historiens publics étant d'un ordre différent , nous examinerons à part ce qu'ils en disent.

*A qui attribue-t-on ces livres ?*

Le plus ancien qu'on connoisse est de Yo-tsée , qui vivoit , dit-on , du temps de Ouen-ouang , c'est-à-dire , environ onze cent quarante ans avant Jesus-Christ. On ne fait rien de lui que par Pan-kou. Il ne reste plus que quatorze Chapitres des vingt-deux qu'on avoit du temps des Han. Ce sont des Dialogues de morale & de politique , où il parle par occasion de Hoang-ti , Fou-hi , &c , mais sans articuler aucun fait. Il est remarquable qu'il ne dit rien de Yao , de Chun , ni de Yu. De Yo-tsée , il faut descendre jusqu'à Tchouang-tsée & Lie-tsée qui étoient contemporains de Mong-tsée , à ce qu'on croit communément.



Il y a des différences fort considérables dans les Ecrivains , sur le temps où ils ont vécu ; voyez la Bibliothèque de Ma-touan-lin , liv. 3. Il reste d'eux plusieurs Ouvrages , où ils parlent philosophie , politique & morale d'après la Doctrine des Tao-fée , dont ils étoient de zélés partisans. Ils font mention des trois Hoang & des cinq Ty , sans dire qui ils étoient , ni où ils ont régné. Ce n'est qu'en développement de leur Doctrine qu'ils racontent par occasion quelques faits sur Fou-hi , Chin-nong & Hoang-ti. Il en est de même de Ouen-tsée , Chen-tsée , Chi-tsée , Han-fei-tsée , qui ont vécu sur la fin des Tcheou. Ce qu'ils ont écrit sur les temps antérieurs à Yao , se réduit à quelques pages. Pour le Tchun-tsieou attribué à Lu-chi , qu'on a prétendu avoir été le pere de Tsin-chi-Hoang , & qui fut son Ministre , c'est un livre dont on ne fait pas trop l'origine , disent les Critiques , & qui se sent bien du style des Han orientaux. Quoi qu'il en soit , il y est parlé des San-hoang , des Ou-ti , de Fou-hi , de Chin-nong , & de Hoang-ti ; mais sans rien articuler sur le temps de leur regne. Les fables que raconte Lu-chi sont moins extravagantes que celle des autres Tao-fée , dans ce qui ne tient pas aux principes & à la Doctrine de la secte. Le style de cet Ouvrage est fort décousu ; les Chapitres sont courts & les sujets très-variés. On dit que Lu-chi , qui étoit fort riche , promettoit une grosse somme pour chaque caractère qu'on trouveroit impropre dans son Ouvrage. Kao-tchi l'appelle , le Roi des Ouvrages de Hoai-nan-tsée : *Lu-tchun-tsieou-tsée* , *Hoai-nan-ouang-chou*. Ce Hoai-nan-tsée , qui vivoit au commencement de la Dynastie des Han occidentaux , étoit un amateur de livres , qui payoit ceux qu'on lui offroit , & encore plus ceux qu'on lui cédoit ; mais comme il étoit entêté de la secte des Tao-fée , on le servoit selon son goût. Ses Ouvrages , dont le style est brillant & cadencé , sont un ample répertoire de traditions & de fables sur la plus haute antiquité ; mais il ne faut y chercher ni chronologie ,



ni ordre, ni critique. Il avoit fort à cœur de monter dans la haute sphere des Ecrivains ; mais, comme dit Lieou-hiang, il est resté dans celle des Historiens sauvages ou rustiques, *Ye-che*. Les Européens y mettoient aussi les Auteurs du *Pe-hou-tong*, du *Fong-fou-tong*, & de divers autres Recueils qui furent faits sous la même Dynastie, lorsque la paix eut été rendue aux Lettrés. Mais, quoiqu'il ne soit pas sûr que le premier soit du célèbre *Pan-kou*, ni le second de *Ing-tchao*, comme ces Ouvrages ont été faits pour recueillir les traditions dont il restoit quelque souvenir, on ne peut reprocher au plus à ceux qui les ont faits, que d'avoir conservé des fables ridicules qu'il falloit ensevelir dans un éternel oubli. Comme on a à la Bibliothèque du Roi la collection entière des petits Ecrivains de la Dynastie des Han, nous ne pousserons pas plus loin cette énumération. Ceux qui voudront aller plus loin que nous, y trouveront de quoi lire long-temps, & se convaincre par eux-mêmes qu'à quelques circonstances près, on ne trouve guere dans l'un que ce qu'on a trouvé dans l'autre.

Quant au *Chan-hai-king*, au *San-fen*, à la Botanique de *Chin-nong*, & aux livres de Médecine de *Hoang-ti*, nous avons déjà dit qu'ils sont regardés universellement comme des Ouvrages supposés, & faits sous un ancien titre par des Ecrivains sans nom : il est inutile de nous y arrêter. Quelques Critiques cependant, car nous avons promis de dire le pour & le contre, trouvent le style de *Chan-hai-king* si approchant de celui des Anciens, qu'ils soupçonnent qu'il a été écrit sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*. Mais ils avouent en même temps qu'il a été composé, ou corrompu, par un visionnaire ridiculement entêté des chimères des *Tao-fée*. *Quevedo* & *Cyrano* n'ont rien imaginé d'aussi extravagant que les contes qu'on trouve dans ce livre. Malgré cela, quelques bons Missionnaires ont eu la simplicité d'y trouver des choses admirables, à la faveur des allégories



dont ils prétendoient qu'il étoit tiffu; d'après quelques Lettrés qui ont imaginé ce misérable expédient, pour sauver le ridicule des chimères qu'il décrit. Quant à l'usage qu'on pourroit faire de ce livre, nous croyons qu'il faudroit se borner à y chercher les vestiges de l'ancienne Histoire, & en particulier les faits extraordinaires & miraculeux qu'il défigure le moins, par exemple, il parle d'un peuple qui se nourrissoit d'une rosée sacrée, qui avoit le goût qu'on vouloit, *Cho-yu-ki-ouei*; la glose ajoute qu'elle ressembloit à de petits grains de sucre. Cette particularité d'être la nourriture d'un peuple & d'avoir le goût qu'on vouloit, convient trop à la manne pour pouvoir la méconnoître.

*Ceux qui ont fait ces livres, ont-ils pu se tromper? Ont-ils voulu tromper?*

Que le Lecteur en juge par le peu que nous avons dit plus haut des fables absurdes & ridicules qui composent l'histoire des temps d'avant Yao. C'est Yo-tsée, le plus ancien de ces Ecrivains, qui dit que Hoang-ti connut à l'âge de dix ans les défauts du Gouvernement de Chin-nong, & qu'il le réforma. Tchouang-tsée, Lie-tsée, Ouen-tsée, &c, vivoient dans un temps de trouble, de guerre & de fermentation. Leurs Ouvrages crient qu'ils étoient des visionnaires, qui vouloient accréditer la Doctrine de Tao-tsée, & faire leur cour, en proposant un nouveau plan de Gouvernement & de Législation. D'ailleurs il n'est prouvé par aucun monument qu'ils aient vu les Annales authentiques de la Bibliothèque des Tcheou; & eux-mêmes ne les citent pas. De qui Hoai-nan-tsée, Tchao-hoa, Han in, & les autres Compilateurs des Han, ont-ils tiré ce qu'ils racontent des temps avant Yao? Ils n'en ont rien dit. Ils ne citent aucune autorité: & tous nos Critiques s'accordent à dire qu'ils firent beaucoup d'usage de ce qu'on publia sous Tsin-chi-hoang, après que la paix fut rendue aux Lettres; & qu'ils recueillirent



toutes les traditions anciennes, telles que les débitoient les Tao-fée. A s'en tenir à ce qu'on fait de plus certain sur les Ecrivains qui ont parlé des temps antérieurs à Yao, aucun d'eux n'a pu travailler sur des monumens authentiques. D'ailleurs les Anciens avoient intérêt à publier des fables qui accrédoient la secte qu'ils défendoient; & les Modernes paroissent plus occupés à recueillir tout ce qui en restoit de leur temps, qu'à faire un choix des plus supportables.

*Ces livres n'ont-ils pas été corrompus?*

Voici notre réponse: 1°. Cette espece de livres n'a jamais attiré l'attention des vrais Savans, & a toujours été abandonnée à qui a voulu en prendre soin. Les Jou-kiao, ou Lettrés de l'Ecole de Confucius, ne se sont pas même mis en peine d'en relever les bévues, à moins qu'ils n'aient eu occasion de traiter quelque point d'Histoire particulier, ou de présenter quelque placet aux Empereurs contre la secte des Tao-fée, qu'ils foudroient sans ménagement. Leur grande maxime, c'est que le mensonge se détruit & tombe de lui-même. 2°. Les différentes sectes des Tao-fée se battent sur les variantes, additions & interprétations, qui leur sont favorables ou contraires, & ne peuvent se vaincre, parce que les dernières editions ont enterré les précédentes, & qu'on n'a ni anciens manuscrits, ni détails pour remonter d'une edition à l'autre. 3°. Nos plus habiles Critiques prétendent que les livres attribués à Tchang-fée, Kouan-tsée, &c, ne sont pas leurs vrais ouvrages. C'est en particulier le sentiment du célèbre Kong-in-ta, de Tchou-tsée, &c. Voyez le *Sing-ly-ta-tsinen*, la Bibliothèque de *Ma-touan-lin*, la préface de *Tong-kien-kang-mou*. La supposition & altération de ces sortes d'Ouvrages étoient très-aisées au commencement des Han, vu la manie générale du recouvrement des livres, les troubles de l'Etat, le peu de monde qui entendoit les caractères, la politique de la Cour, la timidité



des Jou-kiao , le crédit des Tao-fée , & la facilité de faire courir un manuscrit ; une Province ayant peu de communication avec l'autre , & les livres étant fort rares. Il seroit aisé de peser sur toutes les circonstances & de les appuyer de faits ; mais la chose n'en vaut pas la peine. Il suffira de renvoyer le Lecteur aux plaintes des derniers Editeurs sur les peines qu'ils ont eues de trouver une édition sûre. Les raisons qu'ils alleguent pour justifier leurs soins & leurs préférences , attestent combien ces sortes de livres attirent peu l'attention des gens de lettres.

*Quels sont les faits qu'on y trouve ?*

Si la publicité , l'importance , l'ordre , l'enchaînement & la vraisemblance des faits caractérisent une histoire véritable , il ne faut qu'ouvrir les livres dont nous parlons , pour voir qu'ils ne peuvent être mis au rang des Annales des Peuples. En descendant même jusqu'aux regnes de Chin-nong & Hoang-ti , on ne trouve aucun de ces événemens qui tiennent à une Nation entière , peignent ses mœurs , marquent son génie , montrent ses divers intérêts , & font connoître ses Loix & son Gouvernement. Tout se réduit à de petites anecdotes , ou à des faits vagues & flottans que la Géographie , la Chronologie , la Physique n'éclaircissent aucunement , & qu'un merveilleux ridicule repousse dans le pays des rêves & des chimères. La manière même dont ils sont racontés , prouve qu'ils n'ont été recueillis que dans des siècles éloignés de la haute Antiquité. S'il venoit en pensée à quelque Européen de prétendre que tout ce qu'on trouve dans ces livres regarde le Monomotapa , nous ne voyons pas comment on pourroit lui prouver le contraire. Cependant la candeur dont nous nous piquons , demande que nous avertissions que la plupart des anciens livres qui parlent des temps antérieurs à Yao , étant des dialogues , où l'on fait parler les interlocuteurs sur différens points de Politique , de Morale , de Physique



& de Philosophie; ceux qui en ont fait usage pour écrire l'Histoire, sont plus blâmables peut-être que ceux qui les ont faits. Yo-tsée, Kouan-tsée, Tchouang-tsée, Lie-tsée, &c., ont fait parler les personnages de leurs dialogues d'après leurs idées, sans garantir les faits qu'ils leur font raconter. Ce n'est pas-là une pure conjecture: Plusieurs de ces Ecrivains Tao-sée qui auroient fort voulu appuyer leur secte du suffrage de Confucius, ont pris le biais de le faire parler, dans des Dialogues, ou de lui faire citer des discours, des *Ana*: témoin le Kia-yu, le Tsai-li, &c. Voyez *Y-che*, liv. 12. Confucius joue un personnage ridicule dans tous ces livres. Comme les San-hoang, Fou-hi, Chin-nong, &c, étoient bien moins connus que ce Philosophe, il a été fort aisé de forger des anecdotes, & de leur attribuer les fables dont on récréoit le peuple. Quand la curiosité Européenne veut passer les mers pour entrer dans nos Bibliothèques, il faut nécessairement qu'elle y soit introduite par notre Histoire littéraire, & qu'elle soit éclairée par son flambeau.

*Les divers Historiens & Ecrivains qui en parlent, sont-ils d'accord entre eux?*

Ici nous demandons grace au Lecteur, & le prions de ne pas exiger que nous copions les contradictions où ils tombent sur la succession des prétendus Empereurs de ces temps obscurs, sur les découvertes qu'ils leur attribuent, sur la durée & les événemens de leur regne, &c. Un coup-d'œil sur les premiers livres de Ly-che, ou même sur les notes du Tse-chi-tong-kien-kang-mou, suffit pour convaincre que ces Ecrivains ont travaillé sur des Mémoires bien différens. Lu-chi, Kouan-tsée, Tchouang-tsée, par exemple, sont merveilleux dans ce qu'ils racontent de la Musique vocale & instrumentale, que perfectionna Hoang-ti; car quoiqu'ils ignorent les grands événemens de son long regne, ils en exposent le système de Musique en entier, chacun



chacun à sa manière. Les Gazettes des différens Royaumes d'Europe, sont plus aisées à concilier sur les événemens d'une campagne, que tout ce qu'on a sur la guerre de Hoang-ti avec Tchi-yeou. Ce Tchi-yeou lui-même, les uns en font un esprit, les autres un Prince, & quelques-uns un sujet révolté. Il en est ainsi à proportion de tout le reste.

*Que disent de ces faits les plus anciens Ecrivains ?*

Rien du tout. Ni les King, ni les livres de Confucius, ni ceux de ses disciples, ne font mention des générations, ni des Princes, qui ont précédé Yao. Les noms de Fou-hi & de Chin-nong se trouvent dans les appendices de l'Y-king attribués à Confucius; mais outre que ces appendices sont peu authentiques & rejetés par bien des Critiques, il est difficile de concevoir pourquoi Confucius, qui affecte en toute rencontre de faire descendre sa Doctrine de la haute Antiquité, & de lui en faire honneur, n'auroit parlé de Fou-hi & de Chin-nong que dans cet endroit. Du reste, il ne dit point qu'ils aient régné en Chine. Nous reviendrons dans le moment sur cet article.

*Quelle autorité ont en Chine les livres où on trouve ces faits ?*

Pour répondre avec plus de précision & d'exactitude à cette demande, il faut distinguer les Lettrés de la secte des Tao-fée, & les Lettrés de l'Ecole de Confucius. Cette distinction supposée, il est inutile d'avertir que les premiers croient aux Chefs & aux Docteurs de leur secte. Mais, comme il arrive dans tous les domaines du mensonge & de l'erreur, les Savans, les fanatiques & la multitude ont chacun leur manière de croire. Les Savans se piquent de bons sens, de critique & d'erudition; & malgré leur déférence pour leurs Maîtres, ils rejettent ce qui est bisarre & ridicule, ce qui répugne, ou qui est d'un merveilleux outré, enfin ce qui ne peut absolument se



concilier avec les monumens authentiques , ou n'est fondé que sur les additions des Modernes : leurs rêves sont assez systématiques & assez suivis. Les Fanatiques outrent tout ; & ce qui peint bien la foiblesse de l'esprit humain , toute leur impétuosité se porte vers ce qu'il y a de plus extraordinaire , de plus singulier & de plus absurde dans ces faits imaginaires , & le défendent avec le plus de chaleur. La Multitude marche dans le chemin où elle est entrée , & oublie d'examiner ce que elle croit , comment elle le croit , & pourquoi elle le croit.

Quant aux Lettrés de l'Ecole de Confucius , qui sont les Chefs de notre République de Lettres , & les seuls véritables Lettrés , ils se moquent des Tao-sée , & les regardent comme des faiseurs de fables ignorans , qui ne pouvant s'appuyer de ce que raconte l'Histoire depuis Yao , sont remontés plus haut pour n'être pas exposés à être contredits par des monumens authentiques. Si on fait un pas en avant , & qu'on sépare ces faits de la Doctrine dont ils sont la base , pour ne les envisager qu'en Historien & en Antiquaire , les circonstances des temps en ont rapproché ou éloigné plus ou moins les Lettrés qui tenoient à la Cour , suivoient la mode , ou étoient engagés dans quelque parti. Sous la Dynastie des Han , quoique la secte des Tao-sée fût toute-puissante , & eût pour elle les Empereurs , qui en avoient besoin pour éteindre le souvenir de l'ancien Gouvernement , ainsi qu'il a été dit , on n'osa pas l'exposer aux attaques des Lettrés. La politique des Han n'étoit point gauche , tandis que d'un côté elle se faisoit demander les King , qu'elle commandoit de les chercher pour gagner les Lettrés , & différoit de les publier en entier pour les tenir en respect ; elle faisoit de l'autre côté publier les livres des Tao-sée , sans paroître s'en mêler. En Chine , comme ailleurs , la plupart des Princes ne tiennent guere à la vérité & aux mensonges , que par leurs intérêts ;



mais nos grands Empereurs , comme en font foi nos Annales , ont aimé la vérité au-dessus de tout , & les peuples n'ont été heureux que sous leur regne. La secte de Foë qui entra en Chine sous cette Dynastie (des Han) , ne lui apporta que des délires , des scandales & des troubles. Pour les petites Dynasties suivantes , les troubles de l'Etat absorberent l'attention publique. Le Gouvernement lui-même ne put jeter que quelques coups-d'œil à la dérobée sur les Gens de lettres , qui montoient & descendoient avec les événemens , & alloient flottans çà & là au gré du vent de la faveur & de la mode. Il les poussa quelquefois vers la Doctrine des King ; mais ils trouvoient la tempête dans le port. Des erreurs abominables , des systèmes insensés , des fureurs d'idolâtrie qui prenoient aux Empereurs au point de se faire Bonzes & Tao-fée , réduisirent les plus savans hommes de ces temps malheureux à garder un honteux silence , & même à se cacher dans les cavernes des montagnes & dans la solitude des bois. Quand les Tang furent paisibles possesseurs de l'Empire , leur puissance rassembla toutes les sciences & tous les arts autour du Trône pour en affermir les fondemens , en augmenter la majesté & en étendre la gloire. Après qu'on eut épuisé tout ce qui a trait aux King , dont on fit de si belles éditions , & dont on publia de si excellens Commentaires , l'inquiétude naturelle de l'homme conduisit les esprits dans les temps anciens. On voulut trouver le bout de l'Histoire. Le moyen en effet que de beaux Esprits qui se donnoient carrière , s'arrêtassent au regne de Yao , comme de simples Commentateurs ? Le goût de quelques Empereurs pour l'immortalité des Tao-fée , leur ouvrit une belle porte pour sortir des limites des King. On alla jusqu'à Fou-hi. Les Poètes & les Philosophes s'accommodant d'une histoire d'imagination , qui donnoit des aîles à leur génie , mirent le vernis de leur art sur les fables dont elle étoit tissée. Mais comme la matière s'épuisoit pour les Savans ,



faute de pieces pour alonger le procès , & que d'ailleurs le goût du plaisir augmentoit la frivolité & l'indolence publique , on laissa les livres de science dans les Bibliothèques. Les Impératrices & les maîtresses des Empereurs prirent en main le sceptre de la littérature , & traçant à leur gré les chemins qui conduisoient aux honneurs littéraires , l'erudition parla par bons mots , par epigrammes , & par chansons , pour obtenir leur suffrage. Quelques regnes plus heureux ne donnerent que des lueurs d'espérance. Les Eunuques qui étoient tout-puissans à la Cour , y firent rentrer la moleste , le luxe , & les crimes , par toutes les portes du Palais. Les sanglantes tragédies des guerres civiles & étrangères , des séditions , des pestes , des famines & des révolutions générales envelopperent les Sciences de nuages epais , dont elles ne sortirent que sous la grande Dynastie des Song. Le Fondateur de cette grande Dynastie entra dans le temple des Sciences , & mit la garde des Loix à la porte , pour qu'il ne fût plus ouvert à la multitude. Les regards du Gouvernement se tournerent d'abord vers l'erudition & la connoissance de la savante Antiquité. On acheta les livres aux poids de l'or pour réparer les pertes du passé : on en fit venir de tous les royaumes voisins : on les multiplia par l'impression. L'étude des grands modeles enfanta le bon goût , la critique & la Philosophie. La vérité se montra dans son jour ; mais on se lassa peu-à-peu de la regarder , & sous prétexte de lui bâtir un trône avec des systêmes , on la couvrit de voiles. Le philosophisme , le bel esprit , l'incrédulité , le libertinage la firent oublier ; on en vint à tout croire & à tout nier. Les uns révoquoient en doute tout ce qui avoit précédé la Dynastie des anciens Tcheou ; les autres remontoient au-delà de Fou-hi , & poufsoient jusqu'à Pan-kou. Le flot des circonstances elevoit & abaissoit tour-à-tour les opinions qui partageoient les Lettrés. La chute de la Dynastie des Song les ensevelit toutes sous ses



ruïnes. Les Yuen, qui étoient des étrangers, sans lettres & sans politesse, ne visèrent qu'à s'établir & à se maintenir par la force des armes. Il étoit réservé à la Dynastie des Ming de voir les Sciences avec les yeux d'une politique sage & éclairée, & de retenir les Savans par la chaîne des loix, pour les empêcher de donner dans les écarts qui avoient été funestes tant de fois à la chose publique. Les fautes des générations précédentes apprirent au Ministère à se servir des lettres comme du feu, en s'éclairant de leur lumière sans être noirci par leur fumée, & en profitant de leur chaleur sans être exposé au péril d'un incendie. De la même main dont il excitoit l'émulation par l'appât des récompenses, il resserra les sentiers qui conduisoient aux grades & aux degrés. En rassemblant autour du Trône les plus grands génies, les plus savans personnages & les plus beaux esprits de l'Empire, il appesantit sur eux le joug des loix, & ne leur montra que des précipices au-delà des limites qu'il leur traçoit. C'est à cette excellente politique que la Chine doit cette tempérance de savoir, qui a mis fin aux disputes. Les Tartares qui regnent aujourd'hui l'ont adoptée, & notre République de Lettres est en paix.

Pour revenir maintenant à notre sujet, selon que les Tao-sée furent en faveur ou disgraciés, que le goût des disputes & des systèmes fut à la mode, que la demi-science, l'esprit de parti, la manie de la nouveauté, & le fanatisme des opinions occupèrent plus ou moins de terrain dans la République des Lettres, on fit usage, ou on rejetta, on attaqua, ou on défendit les livres dont nous parlons. Mais le moyen de suivre la longue histoire de toutes ces variations ? Il suffira de dire en général, que leurs défenseurs n'ont jamais osé les comparer aux King & aux autres livres authentiques ; qu'on n'en a jamais fait usage que pour suppléer au silence de ceux-ci, & que dans tous les siècles il y a toujours eu des Lettrés qui ont protesté



contre , lors même que les Empereurs , habillés en Tao-fée , passoient les journées à méditer , ou à expliquer les rêves de cette secte. Car , pour le remarquer en passant , la Religion des Empereurs a été souvent fort différente de celle de l'Empire , quoiqu'ils en fissent les cérémonies. La dernière , qui est censée celle de l'Antiquité , ne tient le sceptre que dans les sacrifices , dans les prières publiques qu'on fait pendant les calamités , & dans les livres.

Au lieu de revenir maintenant sur ce que nous avons dit dans cet article , & d'amener le Lecteur par des réflexions , des raisonnemens & des conséquences , à convenir que tout ce qui précède Yao dans notre Histoire , porte sur des fondemens ruineux & ne mérite aucune croyance , nous aimons mieux laisser ce soin à sa droiture & à sa pénétration. Que pourrions-nous lui dire qu'elles ne lui aient déjà dit ? Il vaudra mieux nous arrêter quelques momens à examiner les systèmes qu'on a imaginés en différens temps , & qui partagent les partisans de l'opinion que nous combattons. Cette espèce de digression , si cependant c'en est une , suppléera à ce que nous pourrions avoir omis , répandra plus de jour sur ce que nous avons dit , & servira de préliminaire à l'article suivant.

Si jamais on fait l'histoire des erreurs & des délires de l'esprit humain , les systèmes chronologiques y tiendront sûrement un rang bien distingué. Notre Chine pour sa part , fournira de très-amples mémoires. Soit que les traditions confuses des temps d'avant le Déluge en aient été l'occasion , soit que les rêves des Tao-fée , qui les ont défigurées , aient monté les imaginations ; soit même que le goût du singulier & de l'extraordinaire ait poussé nos Lettrés dans cette carrière , ils ont imaginé bon nombre de systèmes , sur les temps qui ont précédé Yao. Les penseurs ont cherché à en mesurer la durée par l'état physique &



moral de notre Chine : les Astronomes font montés dans les cieux , pour le demander aux astres & le conclure de leurs révolutions, qu'ils calculoient à leur manière : les Physiciens, après avoir bâti l'Univers avec des élémens de leur invention , ont posé en principes les conséquences fort éloignées du Li & du Ki, du In & du Yong , qui valent bien les trois élémens de Descartes , mais ne valent pas mieux : les Commentateurs enfermant leur génie dans les Koua de Fou-hi , puis dans les deux tables, *Ho-tou* & *Lo-chou*, ont prétendu y montrer en traits de lumière, l'histoire de la haute Antiquité : enfin le grand nombre s'est attaché à recueillir ce qui a échappé au naufrage des temps , à invoquer l'erudition, à faire prononcer la critique , & à tâcher de rebâtir avec ces ruines éparées & défigurées le grand edifice de l'Histoire ancienne. La notice détaillée de tous ces systèmes fourniroit amplement de quoi remplir un bon *in-folio* , à n'y faire entrer même que ce qui ne seroit pas demesurément ennuyeux. Nous ne parlerons que des trois principaux , en nous bornant même à leur partie historique. Le premier remonte par Pankou , jusqu'à la création du monde : le second ne va que jusqu'à Fou-hi ; le dernier s'arrête à Hoang-ti. Autant ces systèmes ont été autrefois attaqués & défendus avec chaleur, autant aujourd'hui on y prend peu d'intérêt. Les *oui* & les *non* en cette matière ne sont plus que des façons de penser qui ne signifient rien ; au lieu qu'ils étoient des déclarations de guerre & des événemens sous les Dynasties précédentes. Que le Lecteur ne s'en prenne pas à nous , si nous le conduisons dans des déserts stériles & inhabités , où il n'y a rien d'agréable ni d'intéressant à lui faire remarquer. Nous sommes forcés par les défiances & les soupçons de l'Europe sur cette matière.

1°. Il est assez singulier , pour ne rien dire de plus , que les Historiens de l'Empire soient ceux qui se sont le moins avancés



dans la haute antiquité ; & plus singulier encore que les partisans les plus zélés des Tao-sée n'aient eu le courage d'y entrer en Chronologistes , que sous la grande Dynastie des Song ; c'est-à-dire plus de mille ans après que la paix eût été rendue aux Lettrés. « Comment oser croire , après mille ans , ce que n'ont » pas osé croire les premiers Ecrivains , dit la préface du *Tong-kien*. Le vrai n'est que trop difficile à distinguer dans les monumens les plus authentiques , comment le trouver dans le cahos » des traditions ? Qui se fraye une nouvelle route , s'égare , &c. » Lieou-jou , Lo-pi , Sou-tsée osèrent les premiers rompre la glace , rédiger en corps d'histoire les fables & les traditions éparées dans les livres de leur secte. Ces Ecrivains ne se sont bien accordés qu'à compiler tout ce qu'ils ont trouvé , & à dire qu'ils ne le croyoient pas , mais qu'il falloit le conserver à la postérité. Les plus médiocres Lettrés profitèrent , de leurs temps mêmes & sous leurs yeux , de la liberté & permission qu'ils donnoient de ne rien croire de ce qu'ils racontaient. Pan-kou , dont on ne trouve le nom dans aucun ancien livre , & à qui ils faisoient créer le monde , chacun à sa manière , les Tien-hoang , les Tien-hoang , les Gin-hoang , qu'ils faisoient vivre des dix-huit mille ans , les batailles singulières des Dieux , des Déeses & des Diables , dont ils remplissent ces siècles imaginaires , & les autres rêveries dans ce goût , qu'ils débitoient d'après les Tao-sée , ne leur valurent que des epigrammes & des plaisanteries de la part de leurs contemporains , & le mépris des générations suivantes. Lieou-jou , qui étoit un des Historiographes de l'Empire , eut la mortification de voir son Ouvrage rejeté par tous les Savans du Tribunal de l'Histoire ; & , comme nous l'avons observé plus haut , quoiqu'il en eût retranché tout ce qui précède Hoang-ti , & ne le donnât que pour une compilation sans conséquence , on ne voulut pas lui permettre de le faire imprimer. Pour Lo-pi , il a beau dire que « La Doctrine des Tao-sée dérive du temps où » les



» les hommes changeoient sept fois de figure en un jour ; qu'il est  
» triste qu'on ne puisse pas éclaircir les faits de la haute & pri-  
» mitive antiquité ; que la fête de Pan-kou se célèbre le dix-huit  
» de la dixieme lune ; que Lou-tsun avoit un mulet à trois lan-  
» gues , dont le corps étoit couvert d'écailles & la respiration  
» parfumée ; que les Kouei, ou Silphes, sortant des éclairs, demeu-  
» roient dans les éperviers , entroient dans le dragon , se prome-  
» noient en charrette , & se fermoient dans une boîte ; que l'es-  
» prit jaune a un gros ventre , qu'il est sorti du troisieme ciel ,  
» que ce fut lui qui inventa l'art de régner , &c. » En admirant  
les prodigieuses recherches de ce Savant , on le plaint de n'a-  
voir travaillé que pour les foux. Car il est bon de savoir que ces  
rêveries ne sont pas sorties d'une seule tête , & qu'il lui a fallu  
lire tous les livres de la Secte , pour composer les premiers volu-  
mes de son Lou-che. Un fait encore plus étonnant , c'est qu'ils  
ont été commentés & enrichis de notes dignes du texte. Il est  
inutile de dire qu'aucun Savant n'a jamais songé à réfuter au  
long ce qui a été écrit sur les temps antérieurs à Fou-hi. Ces sortes  
d'ouvrages ne s'impriment plus. Les Tao-sée eux-mêmes les ont  
comme abandonnés. Cependant vu que l'esprit humain est natu-  
rellement soupçonneux , & qu'il auroit pu arriver que les géné-  
rations suivantes , ne voyant plus les livres dont nous parlons ,  
auroient imaginé du mystère dans le peu de soin qu'on auroit  
eu de les conserver , on en a mis un petit échantillon dans les  
abrégés des Annales , avec des notes & correctifs convenables.  
Comme nous supposons que ce premier système n'a pas besoin  
d'être réfuté , nous nous bornerons à remarquer , 1°. Que les  
idées de cette haute Antiquité portent toutes sur la tradition  
constante & uniforme de la création du monde. « Quoiqu'on ne  
» puisse pas démêler la vérité des faits à travers les nuages dont  
» ils sont enveloppés , dit un Editeur du Lou-che , cependant ils  
» supposent des temps avant Fou-hi : il faut en conserver la



» tradition sans prétendre l'expliquer : » Tfun-eulh-pou-lun. Confucius s'est contenté de dire : *Il y eut d'abord le ciel & la terre, ensuite tous les êtres, & enfin un homme & une femme.* 2°. Qu'il est bien singulier qu'on trouve l'origine de la semaine dans l'histoire de la création de quelques Tao-sée, histoire d'ailleurs pleine de variantes & de fables ridicules, & que ce ne soit que dans ces temps reculés qu'on mette des vies de mille ans, de dix mille ans, &c. Quelques Tao-sée ont tâché de prouver que ces années n'étoient que des mois lunaires, & ils en alleguent des preuves fondées sur leurs traditions ; mais plus ils s'éloignent en cela de la plupart de leurs Ecrivains, plus, sans le savoir, ils se rapprochent de la vérité. 3°. Que sous le regne de Tsin-chi-hoang, & au commencement de la Dynastie des Han, quelques Tao-sée astronomes imaginèrent des périodes de cent mille, deux cent mille, & trois cent mille ans, plus ou moins, selon que le demandoit leur système, pour ramener les sept planètes, le soleil & la lune, d'après je ne fais quelle hypothèse, à certains points du ciel, & bâtir sur ces conjonctions idéales des influences de paix, de bonheur & de gloire, qui changeoient la face de l'Univers. Comme il s'agissoit sur-tout de flatter la vanité des Empereurs, on voulut appuyer ces systèmes du témoignage de l'Histoire, & on se donna carrière dans les temps inconnus, reculant ou avançant sans scrupule les regnes des Princes qu'on imaginoit avant Yao. C'est-là la véritable origine de cette Chronologie gigantesque, qui n'étant appuyée que sur les fondemens ruineux d'une Astronomie ignorante, s'évanouit en fumée à la moindre lueur du calcul. 4°. Que le fameux Lao-tée ayant voyagé dans l'Occident, les Juifs étant venu en Chine sur la fin de la Dynastie des Tcheou, celle des Han ayant eu des relations avec les Indes, la Perse & peut-être aussi avec les Romains, il n'est pas hors de vraisemblance que les Tao-sée en aient appris bien des choses qu'ils auront racontées à leur



maniere, pour les adapter à notre histoire. 5°. Que ce fut précisément dans le temps que Sée-ma-kouang, & les autres Critiques ne voyoient que ténèbres dans notre Chronologie, avant Ouang-lié des Tcheou, que l'on affecta de remonter bien au-delà des King, comme pour les réfuter de plus loin. Fou-mi lui-même, de la Dynastie des Tsin postérieurs, tout zélé qu'il étoit pour sa secte, n'avoit pas osé remonter avant Fou-hi. Plus il étoit savant, plus il craignoit de se couvrir de ridicules en adoptant les rêves de sa secte. 6°. Yang-tsée, Lettré du temps des anciens Tcheou & bon Tao-sée, comme l'on fait, avouoit sans détour que l'Histoire de la premiere Antiquité étoit totalement perdue, *Tai-kou-tchi-che-mie* : Car, pour le remarquer en passant, on distingue trois antiquités dans les Annales & livres Chinois : *Tai-kou*, l'antiquité qui touche au commencement du monde ; *Chang-kou*, celle qui remonte jusqu'à Yao, qui est le commencement de l'histoire authentique ; *Tchoug-kou*, l'antiquité mitoyenne, qui embrasse les siècles écoulés entre Confucius & Tcheou-kong.

2°. Fou-hi a été plus heureux en Europe que chez nous. On le regarde assez au-delà des mers comme le Fondateur de notre Monarchie ; au lieu que nos Historiens ont affecté de n'en pas parler, & que ceux qui en parlent ne le font entrer dans nos Annales que par maniere de supplément, & uniquement pour en dire quelque chose. Sée-ma-tchin de la Dynastie des Tang, est le premier qui lui ait procuré cet honneur. On a continué depuis à mettre son Pen-ki à la tête du Sée-ki de Sée-ma-tsien, sous le nom de supplément ; mais en mettant en notes, 1°. Que depuis la création, toutes les générations ne font que l'histoire d'une famille, *Tsée-kai-pi-y-hia*, &c. 2°. Que les anciens monumens étant perdus, on ne peut ni discourir, ni raisonner solidement sur la haute Antiquité, *Kou-chou-ouang-y*, &c. 3°. Que quoi-



qu'on ne puisse pas concilier le peu qu'en ont dit le Tsai-li, le Tcheou-li, &c, on a mis ce qu'on a trouvé de plus vraisemblable pour remplir ce vuide, *Pou-kine*. On a le livre en Europe : on peut vérifier ce que nous avançons d'après deux éditions que nous avons sous les yeux : l'une est de la Dynastie passée, l'autre du regne de Chun-chi, premier Empereur de celle-ci. Les notes de la première sont & plus abondantes & plus curieuses. Sée-ma-tsien n'a pas osé remonter plus haut que Hoang-ti ; encore en a-t-il été blâmé, comme nous le ferons voir dans le moment. On ne trouve rien sur le célèbre Auteur des Koua de l'Y-king, ni dans nos monumens authentiques, ni dans les livres anciens, qui mérite quelque croyance & puisse être cité dans l'Histoire publique d'une Nation. Le moyen que des Ecrivains publics & un Corps de Savans manquent de jugement au point de commencer des Annales par des fables ridicules qui choquent le bon sens, & n'ont pas même pour elles le préjugé d'être consignées dans des livres anciens. Cette licence n'est supportable dans Tite-Live, que parce que les premiers Romains étoient réduits à ficher un clou dans la muraille du temple de Minerve pour marquer les années. De pareils Mémoires excusent tout. Les derniers editeurs du Kang-mou, qui ont voulu parler de Fou-hi, pour faire honneur aux appendices de l'Y-king, où il est nommé, ont été réduits à dire d'après les Tao-sée, *Qu'il a été le Roi de la vertu du bois, — Qu'il établit sa Cour au lieu nommé Tchin, — Qu'il apprit au Peuple à chasser, à pêcher & à nourrir des troupeaux, — Qu'il traça les Koua & fit les caractères des livres, — fit des Mandarins sous le nom de Dragon, — inventa le Kia & le Che* (ce sont deux instrumens de musique) : c'est assurément bien peu de chose pour une vie de cent quarante-cinq ans. Mais c'est ce qu'ils ont trouvé de plus supportable. Encore a-t-il fallu qu'ils se contredissent, en donnant à Fou-hi l'invention des caractères, qu'ils attribuent ensuite à



Tfang-kiai, sous le regne de Hoang-ti. Cela ne contentera pas les curieux d'Europe, mais voudroit-on qu'ils disent comme le Dictionnaire Pin-tsée-tsien, que le corps de Fou-hi n'a été formé qu'après la création, & que son ame existoit auparavant ? ou que, comme Lo-pi, ils lui fissent épouser Niu-hoa qui étoit sa fille & sa sœur ? &c. Si on n'a pas assez de fables, on peut les augmenter de la grossesse de sa mere, qui dura douze ans selon l'Y-ki, du cheval Dragon, qui lui porta le type des Koua, comme dit le San-fen, de la musique céleste que lui apprit une Nymphe, ainsi que le rapporte Hoai-nan-tsée, &c. Si on cherche des sujets de dissertation, on pourra examiner si la mere de ce Roi du bois, fut rendue féconde, ou par un éclair, ou parce qu'elle marcha sur les traces d'un géant, ou par l'impression du vent ; si le nom de Fong lui fut donné, parce qu'il étoit né chez la Nation du feu, ou parce que le vent est le symbole de l'exemple des Rois ; s'il avoit neuf têtes ou une seule, un visage d'homme ou une tête de serpent ; s'il a fait le ciel & la terre, ou s'il n'est que le Roi des esprits, &c. Pour nous, comme tout ce qu'on débite sur Fou-hi & sur les regnes suivans est sorti de la boutique des Tao-sée : voici notre mot. Le grand Kang-hi, le Louis XIV de notre Chine, par l'éclat & la gloire de son long regne, travailla & fit travailler plus d'un demi-siècle à son grand Commentaire de l'Y-king. Malgré cela, il a mieux aimé ne rien dire de Fou-hi, Auteur des Koua, qui en font la base, que de deshonorer son pinceau, en copiant ce qu'on en raconte de plus supportable. Quelques Missionnaires ont cru reconnoître en lui le Patriarche Enoch ; mais ces fortes de conjectures ne peuvent être poussées, parce que les Tao-sée ont tout brouillé, & qu'en rassemblant d'autres convenances, comme son mariage avec Niu-hoa, les noms qu'il donna aux plantes & aux animaux, sa qualité de premier Roi, de Chefs des hommes, &c, on pourroit dire aussi bien que c'est Adam.



3°. On a imprimé en Europe, qu'à dater de Hoang-ti, l'Histoire de notre Chine est certaine & authentique; nous ne l'ignorons pas: mais nous savons aussi que ce n'est pas en Europe qu'on peut prononcer définitivement sur cette matière, au moins sans avoir vu toutes les pièces & les avoir examinées en Savant & en Critique. Toutefois nous tiendrons parole, & continuerons à paroître ignorer les discussions d'au-delà des mers sur le sujet que nous traitons. Si nous pouvions espérer qu'on voulût (nous avons presque dit, qu'on pût) nous suivre dans celles où nous devrions entrer, pour ne laisser aucune porte ouverte derrière nous, nous parcourrions plus de pays que nous ne ferons, mais pour abréger nous n'en irons pas moins au but. Le système qu'il s'agit d'examiner porte tout entier, 1°. Sur le sentiment qu'a adopté Sée-ma-tsien, le pere de notre Histoire. 2°. Sur les Tchou-chou, Manuscrits en bambou, trouvés sous Vou-ty, Fondateur des Tsin, vers la fin du troisième siècle après Jesus-Christ, & qu'on dit être de la Dynastie des anciens Tcheou. 3°. Sur ce qu'il est parlé des San-ouang & des Ou-ty dans les petits King & dans la plupart des livres des Tao-sée. Tout cela peut éblouir à six mille lieues, & même embarrasser; il n'en est pas de même ici.

C'est une fatalité commune à toutes les anciennes histoires profanes: elles commencent, comme le monde, par le cahos & par les ténèbres. Les recherches, l'érudition & la critique des plus célèbres Historiens ont échoué contre la vanité de s'illustrer en flattant l'orgueil de leur Nation par une haute antiquité. Ils ont mieux aimé débiter par des fables obscures & ridicules pour la reculer d'autant, que de sacrifier un petit nombre d'années. Notre Sée-ma-tsien est peut-être à cet égard celui de tous les Historiens qui mérite le plus d'indulgence. En ne faisant que se prêter aux fables qui avoient cours de son temps, il pouvoit s'avancer plusieurs siècles de plus dans la nuit de l'Antiquité,



& suppléer aux faits par des prodiges & des choses extraordinaires. Il ne l'a pas fait, & a commencé ses Annales *ex abrupto* par le regne de Hoang-ti. Nous ne sommes pas assez injustes pour refuser à sa droiture & à sa sincérité la louange qu'elles méritent ; mais elles ne nous eblouissent pas. Nous y voyons au contraire, avec nos plus célèbres Critiques, beaucoup d'art & de finesse. Comment cela ? C'est que pour peu qu'il eût voulu se laisser entraîner par le torrent de la mode & aller plus haut, il se seroit ôté le pouvoir de peindre Hoang-ti en grand, & de mettre son Trône aussi haut qu'il le falloit pour contenter la vanité, ou plutôt la politique des Han, qui vouloient descendre de ce Prince, pour avoir le droit d'être ses successeurs, & de profiter de toutes les usurpations tyranniques de Tsin-chi-hoang, qui avoit anéanti notre droit public. Nous n'insisterons pas sur les raisons qui appuient ce soupçon : le Lecteur doit en sentir la solidité, pour peu qu'il se rappelle ce que nous avons dit plus haut de la position critique des Lettrés, de la vogue qu'avoit la secte des Tao-sée, & des fables dont on offusquoit les peuples, pour leur ôter jusqu'au sentiment de leur misère. Nous nous contenterons d'observer que Sée-ma-tsien étoit à la Cour, que Vou-ty, par l'ordre duquel il composoit son histoire, étoit un Empereur victorieux, conquérant & despotique, un maître impérieux, jaloux & soupçonneux, & un bel esprit entêté des rêveries des Tao-sée, (dont Hoang-ti est le patriarche,) jusqu'à faire elever une tour, sur laquelle un génie de grandeur gigantesque tenoit en l'air, le bras tendu, un grand bassin d'or pour recevoir la rosée du ciel, avec laquelle on pétrissoit la poussière impalpable de perles, de saphirs & de diamans qui composoit le breuvage de l'immortalité. D'ailleurs ce Prince, qui avoit reculé toutes les frontieres de l'Empire, & recevoit des tributs des peuples les plus éloignés, avoit ouvert les ports de Chine, & laissoit venir les étrangers jusques dans sa Capitale.



Il falloit que l'Histoire de l'Empire répondît à l'idée qu'il vouloit en donner , & qu'aucun des peuples de l'Asie occidentale qui étoient venus en ambassade , ne pût lui disputer l'antiquité. Quoi qu'il en soit , la position de notre Tite-Live étoit très-critique , & on ne sauroit trop le louer d'avoir eu l'intrépidité de mettre dans sa préface : *Beaucoup de gens parlent des Ou-ti de l'antiquité ; mais le Chou-king est le seul livre authentique qui nous reste , & il commence à Yao. . . . Divers Ecrivains nomment Hoang-ti ; ce qu'ils en racontent n'est ni vraisemblable , ni lié. . .* Il est difficile de parler du Lettré Tchîn. Il dit dans un autre endroit : *N'ayant trouvé que des faits douteux , je ne puis transmettre que des doutes , Y-tsée-tchouen-y.* Un Historiographe public qui s'exprime ainsi , dans une position comme la sienne , dit bien des choses à qui entend la valeur des termes.

Sée-ma-tsien parlât-il avec la plus grande assurance , il ne mériterait de croyance qu'autant qu'il diroit des choses raisonnables & fondées en preuves. Le ton tranchant d'un Ecrivain n'en impose qu'aux simples , sa réputation ne subjugué que les ignorans , & ses décisions ne sont des oracles que pour ceux qui ne pensent pas. Sée-ma-tsien a parlé de Hoang-ti en Tao-fée & en courtisan. Il eut selon lui , l'usage de la parole peu de jours après sa naissance , — il régla les cinq élémens , — il apprivoisa des ours , des tigres , des léopards , &c. Sée-ki , liv. I. Puis il le représente comme donnant des Loix à dix mille Royaumes , gouvernant d'immenses Etats , faisant fleurir toutes les Sciences & tous les arts , & régnant en Prince également sage , puissant & magnifique. Nous ne nous arrêterons qu'à ces derniers articles. Car pour les fables , ayant eu à choisir , on doit lui savoir gré de sa modération. Mais comment lui passer de représenter l'Empire de Chine sous Hoang-ti , dans un état de puissance & de splendeur , auquel on ne voit ni commencement , ni suite , & qui est démenti par ce que racontent le Chou-king , & les autres



autres monumens authentiques, comme il sera montré plus bas ? Où mettre les dix mille Royaumes que couvroit l'ombre de son sceptre ? Notre Tite-Live n'est pas comme celui de Rome, qui a dit ce qu'il a voulu sur Romulus & sur la fondation de l'Empire Romain, sans qu'on ait pû le contredire, faute de mémoires. Les siècles nous ont conservé les livres sur lesquels Sée-ma-tsien a composé son Histoire. Pan-kou, qui en a été le continuateur, articule positivement dans sa préface, qu'il a travaillé sur les King, sur le Tchun-tsieou de Tso-chi, sur le Kia-yu, sur le Chi-pen, &c. On n'a pas besoin du témoignage de Pan-kou, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur la Collection Y-che, dont nous avons parlé, pour voir qu'il a pris dans les livres des Tao-fée, tout ce qu'il débite sur Hoang-ti. On pourroit les citer à chacune de ses phrases. Or, outre que ces livres ne sont ni anciens, ni authentiques, qu'ils sont remplis d'ailleurs de fables absurdes, qui leur ôtent toute croyance, jusqu'à dire *qu'il a été enlevé & porté dans les Cieux sur un nuage radieux* &c, il est de fait qu'il s'est emancipé jusqu'à raconter les choses à sa manière, qui ne tient à la leur que par un point. Sans doute, un Historien a droit de consulter la Critique sur les livres qu'il trouve, & où il puise le fond des événemens qu'il met en œuvre ; mais peut-il présenter les choses sous la face qu'il lui plaît ? Peut-il habiller les faits les plus fabuleux en faits historiques ? Peut-il choisir ceux qui lui plaisent, & rejeter ceux qui ne quadrent pas à ses idées ? Donnons un exemple : Sée-ma-tsien dit simplement : « Tchi-yeou causant du trouble & n'obéissant pas à Hoang-ty, celui-ci assemble les Princes, lui livra bataille dans le desert de » Lou, & l'ayant pris, il le fit mettre à mort ». Or voici comment les livres dont il a tiré ce fait le racontent : Selon le Chi-ki, Hoang-ty envoya contre lui le Dragon volant & obéissant, qui le précipita dans la vallée noire des malheurs. Selon le Tcheou-chou, autrefois, au commencement du monde ( Si-tien-tchi-



tchou) , Tchi-yeou n'ayant pas voulu reconnoître le grand Roi par excellence, le Tien suprême ordonna à Hoang-ti de le tuer. Selon le Ho-tou, les Tchi-yeou étoient quatre-vingt & un freres, qui avoient des corps de bêtes féroces, parloient la langue des hommes, avoient la tête & le col de fer, se nourrissoient de sable. Hoang-ty ne pouvant arrêter les ravages qu'il faisoient, tourna ses regards vers le Ciel en soupirant. Le Tien envoya une Vierge céleste qui lui donna des armes avec lesquelles il subjuga Tchi-yeou. Selon le Chan-hai-king, Tchi-yeou ayant gagné le maître du vent & de la pluie, il causa un orage horrible, mais la Vierge céleste vint au secours de Hoang-ty, dissipa l'orage & tua Tchi-yeou. Nous ne disons rien du tambour céleste qui s'entendoit à plus de trois cent lieues, des nuages de fleurs qui couvroient Hoang-ty pendant le combat, &c. Le Lecteur sent assez quel fond on peut faire sur des Ecrivains qui débitent de pareilles rêveries. Ajoutons, 1°. que les livres où on les trouve, & dont Sée-ma-tfien a tiré son histoire de Hoang-ty, ne s'accordent aucunement ni sur le temps, ni sur le lieu, ni sur les circonstances du combat, ou des combats, contre Tchi-yeou; car il y en a qui en comptent jusqu'à cinquante-deux. 2°. Que selon le San-fen, Tchi-yeou étoit sorti des bords de la fontaine de l'Agneau, que nous avons vu être dans le paradis terrestre de Hoai-nan. Nous insistons sur cette circonstance, parce que nous trouvons que Tchi-yeou étoit le Chef des neuf peuples noirs, *Kicou-lie-kun*, le Capitaine des esprits malins & folets, *Li-mei-che*, le premier auteur des troubles & la cause de tous les crimes, *Tchi-tso-louan-ugo*, & que le Tcheou-li met sa révolte au commencement du monde. Il nous semble voir à travers les nuages de toutes ces fables, que Tchi-yeou est le Dragon dont il est dit dans l'Y-king, son orgueil l'a aveuglé, il a voulu monter au Ciel, il a été précipité dans les entrailles de la terre. Quoi qu'il en soit de cette con-



jecture, que nous hasardons, comme elle s'est présentée à nous, il résulte de ce que nous venons de dire, que Sée-ma-tsien, a écrit cette portion de nos Annales, plutôt en homme d'esprit qu'en Historien. Mais dès-là son sentiment, ou plutôt son narré, ne prouve rien pour les temps antérieurs à Yao.

Qu'on ne croye pas cependant que nous cherchions à faire des vaines chicanes au pere de notre Histoire, pour nous débarrasser de son témoignage. Nos plus célèbres Critiques, comme on peut le voir dans la Bibliothèque de *Ma-touan-lin*, *Liv. 191*; dans le *Sin-li-ta-tsiuen*, *Liv. 55*; dans le *Tsai-che-kin-hoa*, *Liv. 67*, &c, se sont tous accordés à lui reprocher d'avoir travesti des fables en faits. Les Annales des Soui accusent le pere de notre Histoire *d'avoir aimé à trouver des faits, & d'en avoir écrit de vils & méprisables*. Celles des Han, dans la partie Heou-han-chou, disent qu'il n'avoit pas parlé d'abord des anciens temps (c'est-à-dire de *Hoang-ty*, par où il commence, & des autres Empereurs qu'il met avant Yao), & qu'il les ajouta ensuite à son Histoire, ne rougissant pas de déshonorer son pinceau par des faits indignes de la majesté des Annales. Pan-kou, son successeur, l'accuse ouvertement d'avoir fait usage des livres des Tao-sée, jusqu'à leur donner la préférence sur les King. Tchou-tsée lui reproche d'avoir recueilli des traditions fabuleuses, & de n'avoir pas approfondi l'histoire de l'antiquité; mais comme ce Savant est un Janus, qui tourne le dos en montrant le visage, ses *oui* & ses *non* ne font pas autorité. Kia-tsi le blâme fortement d'avoir osé parler sur le même ton de *Hoang-ty* & de Yao, & de n'avoir pas fait sentir quand il commençoit à entrer dans la grande lumière du Chou-king. Hi-kou-fang ne lui pardonne pas de s'être éloigné des King pour alonger ses Annales avec les fables & contes ridicules des Commentateurs. Fou-yuen soutient que quand on le juge sur les monumens authentiques, on le trouve



plein de faits dénués de preuves & de puérilités mefféantes. Ma-yang, selon une note du Tong-kien, fit un livre exprès pour réfuter les faits supposés & incertains par où il commence ses Annales. ( Nous ne connoissons point cet ouvrage ). A s'en tenir même aux aveux des Editeurs de Sée-ma-tfien, & à la manière dont ils s'y prennent pour le justifier, on sent qu'ils glissent sur l'article que nous lui reprochons, & n'osent pas entreprendre de le tirer au clair.

Venons maintenant aux Tchou-chou, ou Manuscrits en bambou. Les calculs astronomiques d'un Européen ne prouveront jamais l'authenticité de ces manuscrits, parce que, avant tout, il faudroit qu'il prouvât 1°. Qu'il entend le texte du livre, ce est qui plus difficile que bien des gens ne le croient. 2°. Qu'un Ecrivain, qui a la simplicité, ou peut-être la mauvaise foi de composer une histoire de fables, ne s'ôte pas le droit d'être cru sur des dates. 3°. Que le texte qu'on a trouvé à moitié rongé des vers & écrit en caractères Ko-teou, si difficiles à entendre cinq siècles auparavant, a été bien rendu, & n'a pas été plié au système du fameux Fou-mi, qui parut peu d'années après. 4°. Que le recouvrement de ces Manuscrits n'a pas été, comme celui de tant d'autres, un tour d'adresse des Tao-sée. Du reste, dès que nous reconnoissons que les anciens livres des Tao-sée parlent de Hoang-ty, on doit sentir que si nous rejettons des Manuscrits trouvés au commencement de la petite Dynastie des Tfin, ce n'est pas pour repousser leur témoignage. Des écrits sans nom d'Auteur, inconnus à tous les Ecrivains antérieurs, & pleins de fables ridicules, ne seront jamais un poids dans la balance de la Critique. Nous n'en parlerons que parce qu'on en a parlé.

Voici ce qui nous persuade qu'ils ne méritent aucune croyance. 1°. Ils furent trouvés dans des temps de troubles, dans le moment même d'une révolution. 2°. Après qu'ils eurent été transf-



crits en caracteres Ly-tsée, d'habiles Lettrés du Tribunal de l'Histoire, qui avoient eu ordre de l'Empereur de les examiner, déciderent, quoique Sa Majesté eût paru en faire grand cas, qu'ils ne méritoient point l'attention des Historiographes de l'Empire. Voyez les Annales des Soui-kin-tsie-tchi. 3°. Dans les longues controverses qu'a occasionnées l'Histoire & la Chronologie des premières Dynasties, ils n'ont jamais eu aucune autorité chez les Savans. 4°. Il est de fait que les Tao-tsée ont supposé plusieurs Manuscrits. Le bon Nan-hoai-tsée pour sa part en présenta beaucoup qui furent rejetés comme pros crits, & cela dans le temps que tout l'Empire étoit en mouvement pour trouver & recouvrer d'anciens livres. Voilà pourquoi on ne nomme aucun livre des Tao-tsée ( nous avons oublié d'en avertir ) qui ait été publié après un examen juridique. Si l'on en excepte peut-être le Tao-te-king, qui seul pouvoit passer par cette épreuve. Tout préjugé national à part, il nous paroît que la Critique d'Europe peut s'en fier à nos Savans dans une matière qui est à leur portée, & pour laquelle ils ne laissent pas d'avoir d'assez bonnes avances. Ce seroit probablement trop exiger des gens de lettres d'au-delà des mers qui entendent nos livres, que de vouloir qu'ils remarquaissent comme Hong-jong-tsai, Ly-hiun-yeu, &c, en quoi le style, les expressions, la forme des caracteres & des tablettes du Tchou-chou & du Tcheou-chou, prouvent qu'ils ont été faits sous les Han & même après Ming-ty. Mais pour peu qu'ils fissent attention aux fables ridicules dont ils sont remplis, ils diroient que fussent-ils de la fin de la Dynastie des Tcheou, ou même plus anciens, comme l'ont prétendu quelques Tao-tsée, ils ne seroient d'aucune autorité, même pour la Chronologie. La belle époque pour la cinquantième année du règne de Hoang-ty, que l'apparition de l'oiseau Fong-hoang à la septième lune : *Tsi-yue-fong-niao-tchi*.

Il est dit dans le Tcheou-li, « l'Historiographe des choses du



» dehors , prit les livres des trois Hoang & des cinq Ty , & en fit un  
 » Ouvrage nommé les quatre parties ». Ces paroles qui n'articulent  
 rien , & sur lesquelles on ne peut hasarder que des conjectures ,  
 faute de Mémoires qui aident à les expliquer , ont donné lieu à  
 des discussions infinies : parce qu'elles sont dans un des petits  
 King , & que les Tao-sée s'en prévalent pour prouver les temps  
 antérieurs à Yao. On peut réduire à cinq , toutes les explica-  
 tions qui en ont été données. Un Missionnaire les appelloit les  
*Points enflés* , tant ils portent sur peu de chose. Selon la première,  
 qui n'est adoptée que par les mystiques & les contemplatifs des  
 Tao-sée , les trois Hoang sont *Y* , *Hi* & *Ouei* , dont Lao-tsée a  
 dit , « Tao est vie , le premier a engendré le second , les deux  
 » ont produit le troisième , les trois ont fait toutes choses. Celui  
 » que l'esprit apperçoit , & que l'œil ne peut voir , se nomme  
 » *Y* ; celui que le cœur entend & que l'oreille ne peut ouïr , se  
 » nomme *Hi* ; celui que l'ame sent & que la main ne peut tou-  
 » cher , se nomme *Ouei* : Ne cherche point à pénétrer les pro-  
 » fondeurs de cette Trinité ; son incompréhensibilité vient de  
 » son unité. Au-dessus d'elle il n'y a point de clarté , au-dessous  
 » il n'y a point d'obscurité , elle est éternelle , ineffable , &c. »  
*Tao-te-king*. Les Tao-sée appellent *Y* , *Hi* & *Ouei* , *Ye-san* ,  
 l'unité , trinité , ou plus littéralement peut-être *un trois*. Les cinq  
 Ty , selon eux , sont les cinq personnages sous lesquels Lao-tsée a  
 paru dans le monde. Ce sont cinq espèces d'incarnations. Ce systé-  
 me est trop étranger à l'Histoire pour nous y arrêter. Cependant  
 nous croyons devoir remarquer que les Commentateurs du *Li-ki*  
 impérial , publié sous le dernier Empereur , après avoir discuté  
 les sentimens des Lettrés sur les San-hoang & les Ou-ty , préten-  
 dent que ces mots ne désignent que deux noms , sous lesquels  
 le Chang-ty a été adoré & célébré. Pour entendre cette expli-  
 cation , que nous ne mettons ici que pour les curieux , il faut  
 savoir que les nombres de *trois* & de *cinq* , sont des *conglobatifs*



sous lesquels nos anciens livres ont coutume de désigner l'universalité des choses, d'après les idées & les façons de parler ordinaires. Ainsi nous disons, « *San-kan-pou* désigne les trois devoirs essentiels & primitifs qui lient l'homme à l'homme. Savoir du pere & du fils, du Prince & du sujet, du mari & de la femme » ; « *San-tsou*, les trois générations, pere, fils & petit-fils ; *San-tsi*, les trois parentés du côté du pere, du côté de la mere & du côté de l'épouse ; *San-ouei*, les trois retranchemens, dans la jeunesse des plaisirs criminels, dans l'âge mûr des disputes & des procès, dans la vieillesse de l'avarice », &c. Il en est de même du nombre cinq : nous disons *Ou-tchang*, les cinq toujours ; c'est-à-dire la philanthropie, la justice, la civilité, la prudence & la sincérité ; *Ou-lo*, les cinq bonheurs, la longue vie, les richesses, la paix, la vertu & une bonne mort. Nous disons aussi les cinq sens, les cinq passions, les cinq convoitises, les cinq odeurs, les cinq faveurs, les cinq couleurs, les cinq sons, les cinq élémens, les cinq points, le nord, le midi, l'orient, l'occident, & le milieu, &c. Or, selon ces Lettrés, en disant le *San-hoang*, *Ou-ty*, c'est comme si l'on disoit le Souverain des trois, le Seigneur des cinq, ce qui désigne le Chang-ty, ou l'Etre suprême d'une manière très-claire, très-noble, & très-expressive. Chaque langue a son génie : il faut le connoître pour entendre ce qui paroît le plus simple. Nous trouvons en effet dans nos usages que le mot *Hoang*, signifie le *Tien enfermé en lui-même*, & *Ty*, le *Tien gouvernant l'Univers*. Voyez la belle requête de *Li-kouang*, où il prétend prouver que le mot *San*, quoique collectif & globatif, doit être entendu comme superlatif, & que *San-hoang*, signifie trois fois Souverain. Voyez le *Tong-kien*, sur le sacrifice solennel à *Ou-ty*, sous la Dynastie des Han, & sur-tout l'éloquent placet du célèbre *Tong-yuen*, dans le beau Recueil *Li-tai-ming-tchin-tseou-y. Art. des Sacrifices*.

Dans la seconde explication des Tao-sée, les Sang-hoang



font les Hoang célestes, les Hoang terrestres, & les Hoang hommes qui vécurent chacun dix-huit mille ans. Les Ou-ty, font les cinq Princes qui leur succéderent. Pour ceux-ci, il n'est pas aisé de les nommer. Les Savans Tao-fée ne sont pas d'accord. Chacun nomme les siens. Ils en raisonnent à-peu-près comme les Savans d'Europe sur les suites des anciens Rois d'Egypte. Ces Ouvrages sont excellens, selon Li-chi, pour refroidir les imaginations trop vives & trop ardentes. Quand quelqu'un de ses disciples avoit trop suivi la fougue de son génie dans ses poésies, il le condamnoit à en lire quelques pages.

La troisieme explication, qui est celle du Siao-fée-ma, & de tous ceux qui font entrer Fou-hi, Niu-hoa & Chiu-nong dans notre Histoire, est une de celles qui souffre plus de difficultés, parce qu'en les prenant pour les trois Hoang, il se trouve que Hoang-ty ne vient pas immédiatement après, pour commencer les cinq Ty, & que l'on compte plus de cinq Empereurs entre Chiu-nong & Yao, ce qui fait un terrible embarras. Chacun cite ses autorités; mais un Tao-fée en vaut bien un autre, & il est impossible de les concilier. Les faits, la suite des événemens, l'ordre des générations seroient une bonne boussole pour cela, mais ces Messieurs ne savent que des noms.

Le quatrieme systême, est un mélange du second & du troisieme. Il ne mérite aucune attention, parce qu'il brouille tout & n'eclaircit rien. Il ne mérite pas même le nom de systême, aussi ne le trouve-t-on plus que dans quelques abrégés des Annales pour les enfans.

Le dernier enfin met Yao, Chun & Yu pour les trois Hoang, comme qui diroit, *Empereurs par excellence*, puis en les joignant à Tching-tang, Fondateur de la Dynastie des Chang, & à Ou-ouang, Fondateur de celle des Tcheou, il trouve le nombre des cinq Ty. C'est le systême de plusieurs Interpretes &



& Commentateurs du Chou-king qui ont pris ce biais pour tranquilliser les défenseurs outrés du Tcheou-li. Mais , comme l'a remarqué notre Scaliger, dans son savant Tou-chou-pien , 1°. La diversité des systèmes , les distances qui les séparent l'un de l'autre , leurs diverses fortunes & l'impossibilité de les conduire jusqu'à une certaine vraisemblance , prouve leur peu de solidité. 2°. Quelques recherches qu'on ait faites, on n'a rien pu trouver dans les King & dans les autres anciens monumens , qui favorise l'idée des modernes sur les San-hoang & les Ou-ty. 3°. Ce n'est que sous Tsin-chi-hoang & sous les Han que l'Histoire a commencé à en parler. Notre Auteur après s'être egayé à dire des bons mots sur les fables , les contradictions , les idées singulieres & la fausse erudition des faiseurs de systèmes , continue ainsi d'un ton plus sérieux : « Depuis qu'on a commencé à écrire des livres dignes » d'être crus , il n'y en a point de comparables pour l'antiquité , » la sagesse & l'authenticité , à ceux que Confucius nous a laissés : » savoir le Chou-king , le Chi-kin , &c. Or il n'y est point fait » mention des San-hoang , ni des Ou-ty. Il en est de même de » ceux que lui & ses disciples ont écrits en différens temps & sur » diverses matieres. Comment n'en auroit-il rien dit , s'ils eussent » été connus de leur temps , eux qui étoient si pleins de respect » pour la haute antiquité , & se prévalaient en tout de son témoignage ? Comment cette découverte singuliere a-t-elle été » réservée aux Commentateurs de la Dynastie tyrannique de » Tsin ? N'est-il pas visible que ces demi-Lettrés ont voulu » flatter l'orgueil intolérable de Tsin-chi-hoang , en faisant paroître ces personnages imaginaires , & lui faire leur cour , en » consacrant par le sceau de l'Antiquité le nom fastueux & » superbe de Hoang , qu'il avoit pris ? Voilà la véritable origine » de tout ce qui en a été dit. » Voyez *Tou-chou-pien* , Liv. 78. Ce Savant Ecrivain de la Dynastie des Ming , n'a fait que



répéter ce que nos plus célèbres Lettrés avoient dit sous les Dynasties précédentes. Selon Tsi-chi , les fables qu'on débite sur les trois Hoang & les cinq Ty , sont si absurdes qu'elles ne méritent pas d'être examinées. Le célèbre Kong-in-ta, prétend qu'ils ne datent que du regne de Tsin-chi-hoang , & que qui ignore qu'ils n'ont jamais existé dans l'antiquité, n'est pas censé disciple de Confucius , *Pou-tchi-kou-vou-ki-gin* , *Tchong-ni-ouei-tang-tao*. Le Savant Hou-chi , après avoir observé que les Savans des différentes Dynasties , qui en ont voulu parler , en ont raisonné chacun à sa maniere , & que chaque siècle a vu les systèmes monter & descendre , & ceux qui les soutenoient , varier dans leurs principes, preuves & autorités , finit par dire qu'on ne peut pas même discuter ce sujet solidement , *Mo-tchi-ting-lun*. Il nous seroit aisé de multiplier les citations & les témoignages ; mais , comme dit le proverbe : « il ne faut pas porter » un rocher pour écraser une fourmi ».

Nous laissons au Lecteur le soin d'examiner jusqu'où nous avons prouvé que tout ce qu'on raconte sur les temps qui ont précédé Yao , n'est qu'un amas de fables & de traditions obscures , qui ne mérite aucune croyance. Pour nous , il nous paroît qu'à en juger loyalement , & sans s'hériffer de critique , on doit convenir qu'il faut avoir une crédulité de sectaire , pour y voir autre chose qu'une idée confuse des temps d'avant le déluge , & des premiers descendans du Patriarche Noé , soit qu'une génération en ait transmis le souvenir à l'autre , soit qu'il ait été recouvré par le commerce avec les étrangers , puis altéré & brouillé par les rêves des Tao-fée. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit dans la première Partie , de la position de nos Chinois , par rapport à la connoissance de l'Histoire ; position qui les a comme mis dans la nécessité de s'approprier tout ce qu'ils ont connu de la haute



Antiquité. Malgré celà, soit que les voyages de nos Chinois dans les pays étrangers , ou la venue des étrangers en Chine, nous aient procuré des connoissances qui nous ont éclairé, soit que le flambeau de la critique & de l'érudition ait répandu assez de lumiere pour montrer le vrai à ceux qui le cherchoient, soit que l'autorité des King & de Confucius ait opposé une digue insurmontable aux fables qui devoient inonder notre république des Sciences; il est de fait qu'on peut plutôt reprocher des doutes & des méprises à nos Lettrés, que des erreurs crues & adoptées : doutes qu'on a conservés de siecle en siecle : méprises dont on est souvent revenu, & contre lesquelles les vrais Savans ont toujours réclamé. Ceux d'Europe sont équitables : nous sommes persuadés qu'ils nous traiteront avec honnêteté, & qu'ils se serviront pour notre Nation de la balance où ils pesent les Egyptiens, les Babiloniens, les Phéniciens, les Grecs & les autres peuples de l'Antiquité, qui tenoient le sceptre dans le temple des Sciences, avant que les Nations savantes de l'Europe modernes en eussent connu l'entrée. Voici notre dernier mot : Nos monumens les plus anciens, les plus authentiques & les plus sacrés ne se sont point mépris sur l'Antiquité : c'est d'après eux qu'il faut nous juger. Nous nous inscrivons en faux contre quiconque dira que nos King & ce qu'ils nous apprenent sur l'Histoire de notre Nation, remonte avant Yao. Ce n'est pas tout, nous avançons hardiment que tout ce qui va plus haut dans les Annales, n'a jamais été regardé ici que comme ce que les Grecs racontent de leurs temps fabuleux, & les François de Pharamond & de ses premiers successeurs. Si on a quelques doutes là-dessus, qu'on se donne la peine de lire les Préfaces du Sée-ki, de Sée-ma-tsien & du Tfé-tchitong-kien-kan-mou. Les phrases qui courent en Europe sur cette matiere sont si fausses, que le bel Ouvrage *Ki-che-nieu-*



*piao*, &c, imprimé, comme nous avons dit, par ordre de Kang-hi, & consacré par une Préface de sa main, ne commence qu'à Yao. Le silence que l'on y garde sur tout ce qui a précédé Yao, est d'autant plus marqué, qu'on y a fait usage pour les deux premières Dynasties, des livres des Tao-fée, sans même en excepter Lo-pi.





## ARTICLE II.

*A en juger par ce qu'on sait d'authentique sur Yao, Chun & Yu ; l'origine de la Nation Chinoise ne peut remonter que d'une ou deux générations au-delà d'Yao.*

DE bons Missionnaires, qui avoient porté en Chine plus d'esprit que de discernement, plus de piété que de critique, plus d'imagination que de sang-froid, ayant trouvé dans le Commentaire du Chi-king, par le fameux Han-fei-tsée, « Que Ouen-ouang avoit conduit soixante & douze personnes sur un vaisseau », bâtirent à la hâte un système, qui avoit sûrement le mérite de la nouveauté ; & prétendirent que ce Prince venu en Chine par eau, de je ne fais où, l'avoit connue & peuplée le premier. Puis pour se débarrasser du témoignage écrasant du Chou-king, du Chi-king, du Li-ki, &c, ils décidèrent sans façon que c'étoient des livres, sinon d'avant le déluge, du moins de peu de temps après ; que ces livres n'avoient aucun rapport avec notre Histoire, & qu'il falloit les entendre dans un sens purement mystique & allégorique, typique & figuratif. En conséquence, ils y trouvoient des choses merveilleuses, des prophéties en bon nombre, & des symboles du regne spirituel du Messie, qu'ils prouvoient très-bien avoir été connu, espéré & attendu dans les beaux jours de la Dynastie des Tcheou. Ce ne sera pas nous assurément qui attaquerons ce dévot & pieux système, qui, envisagé sous un certain point de vue, donne une plus grande idée de nos King, que tout ce qu'on en a dit de plus avantageux. Quelque risible que soit la méprise, bien des Savans d'Europe ne l'auroient pas évitée, si nos King avoient été en Grec ou en Syriaque, & qu'on leur



eût communiqué les plaintes & les lamentations de nos plus célèbres Lettrés sur la perte des traditions anciennes , qui en expliquoient le vrai sens & en montroient la vraie Doctrine. Plaintes d'autant plus séduisantes , qu'ils les auroient trouvées soutenues par les cris bruyans de quelques Tao-fée habiles , qui s'emportent contre les petits Littérateurs mondains , assez audacieux pour entendre & expliquer les King dans un sens historique & littéral. Le pas est encore plus glissant pour de bons Missionnaires , que le zèle dévore & qui arrivent de l'Europe avec le préjugé général , que le soleil eclaire l'Occident de tout son disque , & ne laisse tomber sur le reste de l'Univers que le rebut de ses rayons. Le moyen de s'imaginer que des Sauvages de l'Orient eussent écrit des Annales , composé des poësies , approfondi la Morale & la Religion , avant que les Grecs , Maîtres & Docteurs de l'Europe , eussent appris à lire ! Comment se persuader que tant de siècles avant le regne d'Alexandre , ils eussent pris dans ces livres un ton de sublime , de vérité , de noblesse , d'éloquence & de majesté , dont on ne trouve que des lueurs dans les chefs-d'œuvre de Rome , & qui les mettent au premier rang après les livres saints , pour la Religion , la Morale & la haute Philosophie. Les explications mystiques qu'on débitoit en Europe sur les hiéroglyphes d'Egypte , acheverent de leur monter l'imagination , parce nos anciens caractères , sur-tout les Ki-ouen , & les Koua de l'Y-king donnent encore plus de prise à de pieuses & savantes rêveries. Le Savant M. Huet voyoit Moïse dans tous les Dieux du Paganisme , même dans Priape & dans Vulcain. Nos bons Missionnaires , trompés par quelques caractères vraiment typiques , historiques , allégoriques , &c , crurent voir toute la Religion dans les autres. Une découverte réelle les jettoit dans cent méprises , & les attachoit encore plus fortement au système dont ils s'étoient prévenus. Cependant leurs recherches pour le



prouver, les conduisirent à une erudition etonnante, qui leur ouvrit tous nos livres, les familiarisa avec nos plus Savans Ecrivains, leur fit bien connoître & approfondir le génie de notre langue, les initia dans tous les secrets de nos mœurs, de nos usages, de nos loix, de notre histoire, civile & littéraire, leur facilita la prédication de l'Evangile, & finit par les désabuser eux-mêmes, & par les mettre en état de faire remarquer aux Lettrés néophytes les traces sensibles de la Religion & de la révélation qui brillent dans tous les King. Nous ne craignons pas de le dire, le systême des Figuristes, pour nous servir de l'expression d'un Savant, à l'envifager dans ses suites, a été très-utile à ceux-mêmes qu'il a le plus égarés. Ce mot nous échappe; tel Savant d'Europe qui en a parlé avec le plus de mépris, devoit presque toute son erudition Chinoise aux Mémoires & aux Recherches de ses défenseurs, qu'il n'a presque jamais cités.

Quant au systême encore plus singulier de ceux qui rapprochent la fondation de notre Monarchie jusques vers le septieme siecle avant l'Ere chrétienne, nous nous tenons d'avance pour battus, si on attaque cet article avec les armes victorieuses qu'on tire de l'Egypte. La Critique, la Science, l'Erudition, j'ai presque dit, la vérité, sont une monnoie qui ne vaut que pour ce qu'on la prend; & très-souvent le coin auquel elle est marquée, fait plus à sa valeur que la matiere dont elle est faite. L'Europe au fond ne peut que gagner à se débarrasser de notre Histoire ancienne, qu'elle ne peut suivre, qui contredit ses idées, avilit ses goûts chéris, & lui demande des Olympiades pour plus de mille ans avant que ses peuples eussent cessé de vivre en Iroquois. Nier avec confiance ce qui gêne, assurer de même ce qui accommode, est le bon parti. Du moins, si on s'abaisse jusqu'à donner des preuves de ce qu'on avance, il faut commencer par poser en principe, que nos Lettrés n'entendent ni



nos caractères, ni nos King, faute d'être montés sur les pyramides d'Egypte, pour les voir dans leur vrai jour. Pour nous qui faisons profession de marcher sous leur bannière, & de devoir à leurs recherches tout ce que nous savons sur notre Histoire, nous entrerons avec eux dans un autre chemin pour trouver la fondation de notre Monarchie, & remonter jusqu'à notre première origine. Ce que nous pouvons faire de plus pour le Lecteur, c'est de prendre le plus court, de couper droit tant que nous pourrons, & de ne nous arrêter que des instans dans les endroits où ceux dont nous parlons font de longues pauses. Ce seroit sans doute nous rapprocher beaucoup plus de l'Europe que de passer d'abord en Egypte; mais elle est si couverte de nuages, que nous craindrions de prendre son *Isis* pour la vérité toute nue.

Avant tout, nous supposons qu'on n'a pas perdu de vue ce que nous avons dit sur l'origine, la conservation, le recouvrement, l'authenticité, & l'autorité du Chou-king, le plus précieux, le plus ancien & le plus respectable monument de l'Antiquité que nous ayons. Le creuset des examens, des critiques & des contradictions dont il est sorti tout rayonnant de gloire pour être le flambeau de notre Histoire, le témoin de la croyance des premiers âges, le défenseur des loix sociales, le juge des Empereurs, le bouclier de la morale & la condamnation de toutes les Sectes idolâtriques, le creuset, dis-je, par où il a passé, n'a fait que constater son antiquité & lui donner une autorité qui écrasera toujours tous ceux qui entreprendront de le combattre. Le Chou-king se rend témoignage à lui-même, par les choses qu'il dit & par la manière dont il les dit. Il est regardé ici comme le fondement de notre Histoire authentique; de manière que tous les doutes finissent où il commence, & que tout système, tout témoignage & toute Chronologie plient sous son autorité.

Nos Savans ont une manière de raisonner sur le Chou-king, qui



qui abrégeroit bien nos discussions si nous pouvions en faire usage. « Confucius, dit *Tchong-ting*, commence par Yao ce » qu'il nous a conservé sur la haute antiquité. Tout ce qu'on » raconte sur les temps antérieurs à Yao est un déluge de » fables, *hung-hoang*. Mais depuis ce Prince, l'Histoire appuyée » du témoignage du Chou-king, parle le langage de la vérité ». Ce témoignage est décisif, parce que, outre que le Chou-king est le plus ancien monument que nous ayons, les faits qu'il rapporte s'éclairent & s'appuient réciproquement, sont prouvés par nos mœurs & par nos loix, ont pour eux toutes les traditions, & ne sont contredits par aucune histoire. Le Chang-chou, selon la belle préface du Tong-kien, « ne commence qu'à » Yao & à Chun : il ne touche point aux temps antérieurs, » parce que le sage ne débite point des extravagances & ne » transmet point des doutes. Il ne prend le pinceau que pour » montrer des vertus à imiter, & des vices à fuir. Tout ce qu'il » dit est digne de croyance ». De ces principes, & d'autres pareils établis, nos meilleurs Ecrivains concluent que c'est à Yao que commence notre Histoire authentique. Qui oseroit le nier ? Pour nous qui connoissons les défiances de l'Europe, sur tout ce qui vient des pays étrangers, autrement que par la Grece & le *Latium*, nous sentons à merveille qu'il faut ici des raisons, des preuves & des détails aux Savans. Cela ne sera pas difficile : & quelque respect que nous ayons pour les lumières des Savans de l'Europe, quelque défiance que nous ayons des nôtres, nous leur demandons pour toute grace, de voir s'ils pourroient fournir pour ce qu'ils débitent sur les Babyloniens, les Assyriens, les Egyptiens, les Phéniciens & les Grecs, des particularités aussi concluantes que celles que nous allons leur présenter.

Pour nous placer mieux à leur point de vue & rapprocher d'eux notre Chine, nous examinerons successivement la Géographie,



le Gouvernement, les Mœurs, la Population, les Sciences & la Religion des temps de Yao, de Chun & d'Yu, telles que le représentent le Chou-king & nos autres anciens livres. Ces six articles, à ce qu'il nous paroît, épuiseront la matière. S'ils concourent également à montrer que le règne de ces trois Princes fut comme l'enfance de notre Monarchie & de notre Nation, si tout y annonce un peuple nouveau & un Empire qui n'a pas encore pris sa consistance, il sera évident qu'à en juger par ce qu'on fait de plus certain & de plus authentique sur cette haute antiquité, on ne peut pas faire remonter notre origine beaucoup au-delà d'Yao. Les premiers Chapitres du Chou-king, comme il est naturel, seront le centre & le point d'appui de nos discussions; mais nous ferons usage aussi de nos autres livres d'avant & d'après l'incendie. « Il faut choisir les pierres pour » paver le chemin & en construire les ponts », disoient nos Anciens; « mais tout jusqu'aux décombres est bon pour les » applanir ».

### I. Géographie des temps d'Yao, Chun & Yu.

« Les cœurs des hommes, dit *Pan-kou*, sont plus différens » que leurs visages : voilà pourquoi ils voient & entendent si » diversement les mêmes choses ». Cette observation philosophique, si propre à résoudre les problèmes qui naissent de la diversité des opinions, ne contente pas quand il s'agit de l'ancienne Géographie de Chine. Plus on interroge les livres, moins on peut concevoir qu'on ait pu allier l'idée du règne de Hoang-ty, avec ce qu'on fait de l'état de la Chine au temps d'Yao. Où trouver les dix mille Royaumes qui payoient tribut? Où mettre Hoang-ty lui-même avec sa Cour? Le Savant Matouan-lin n'a point trouvé de Géographie pour ce temps-là. Voyez la Préface sur la Géographie, qui commence ainsi :



« Autrefois du temps d'Yao , Si-yao-chi ». Que ceux qui tiennent bon pour le regne de Hoang-ti , commencent par faire la Géographie de ses Etats. Cent calculs astronomiques ne donnent pas un pouce de terre. Les Tao-fée de la Dynastie des Song voulurent en faire une ; mais comme ils manquoient de Mémoires & y suppléaient d'imagination , il fallut la reléguer dans le pays des fables.

Nous respectons beaucoup les lumieres & l'érudition profonde des Savans qui ont construit des vaisseaux , & y ont embarqué des familles de la dispersion de Sennaar , pour les conduire en Chine par le Golphe Persique. Aussi ne nions-nous pas le fait ; il peut avoir eu lieu pour nos Provinces Méridionales ; mais comme nous laissons à côté les conjectures & les systèmes , pour nous en tenir aux monumens qui parlent de ces temps reculés , nous pensons que la Colonie qui a peuplé notre Chine , y est venue par terre du côté de l'occident. Il ne nous paroît pas même que la critique puisse opposer aucune difficulté à ce sentiment. Toutes nos Annales , toutes nos Géographies , tous nos Livres anciens & modernes s'accordent à dire avec le Chou-king , que Yao , Chun & Yu regnerent dans le Chen-si ; Que c'est-là qu'ils avoient leur Cour , & que leurs successeurs fixerent leur Capitale. Un coup-d'œil sur la carte de notre Chine , montrera d'abord que cette Province est la première que dut trouver la Colonie , en venant des plaines de Babylone , & allant vers l'Orient. Nous n'entreprendrons pas de tracer la route qu'elle suivit ; mais les pays qu'on fait parcourir aux Titans , à Osiris , à Bacchus , à Codor-la-homor , & que parcourent les caravanes qui viennent du fond de la Moscovie jusqu'à Kang-tcha-ka , les courses des Arabes , des Tartares nos voisins , des Nations des deux Amériques , expliquent comment nos aïeux ont pu venir en Chine des plaines de Sennaar ; & les Missionnaires Grecs qui aboutirent au Chen-si sous la



Dynastie des Tang , ainsi que l'atteste le monument de pierre trouvé en mille six cent vingt-cinq , expliquent pourquoi ils y entrèrent par cette Province. Nous avons toujours trouvé fort extraordinaire que les mêmes Ecrivains qui ne se sont pas trouvés embarrassés pour fournir des vivres & des fourrages aux armées innombrables qu'ils donnent à Ninus , à Semiramis , à Sesostris &c , aient tant de difficultés à proposer sur la subsistance d'une Colonie , qui s'avance à petites journées avec ses troupeaux , comme faisoient les Patriarches dans des temps moins reculés , & comme font encore les Tartares , dont la main est levée sur tous les peuples de l'ancien monde , & qui sont montés sur tous leurs trônes d'un bout de notre hemisphere à l'autre. Les pays d'ailleurs qui nous séparent aujourd'hui de la mer Caspienne & de la Perse , pouvoient n'être pas alors ce qu'ils ont été depuis. Eussent-ils été aussi peu fertiles , dès que la Colonie qui venoit peupler notre Chine , s'y trouvoit engagée , le plus convenable étoit de pousser en avant , & de marcher vers l'Orient. Quoiqu'il ne soit plus possible de raconter les changemens qui ont dû se faire dans les pays qu'elle fut obligée de parcourir , l'histoire des révolutions arrivées dans toutes les parties de notre Globe , donne lieu de conjecturer qu'ils n'en ont pas été exempts. Les faits les plus frappans se noient dans les livres , & y sont comme perdus pour les Critiques. Dès qu'il s'agit de Géographie ancienne , ils oublient ce que les histoires de tous les pays nous disent des inondations , des tremblemens de terre , des volcans , des ouragans , des pluies de sable & de poussière qui ont changé les campagnes les plus fertiles en déserts. Le tremblement de terre qui arriva au Canada en mille six cent soixante-deux , explique les anciennes Géographies , & prouve qu'il ne faut pas traiter de fabuleuses les descriptions qui ne sont plus vraies. L'état même où nous allons voir qu'étoit la Chine au temps d'Yao , semble prouver que les pays dont nous parlons ,



étant encore humectés des eaux du déluge , n'étoient pas si stériles qu'ils le sont devenus depuis , & que les autres au contraire , pleins de marais & de rivières profondes , auroient été plus difficiles à traverser.

Il est dit de je ne sais quel Astronome , qu'il tomba dans un puits , parce que tout occupé des astres , il contemploit le ciel au lieu de regarder à ses pieds. Ceux qui calculent les conjonctions des planètes & les éclipses , pour trouver le commencement de notre Monarchie , courent grand risque de s'embourber dans les marais dont étoit couverte toute la Chine avant Yao. Voici comment le Chou-king fait parler ce bon Prince , *Chap. Yao-tien.* « L'Empereur dit aux quatre Kio : Les eaux » immenses du déluge se sont répandues , & ont tout inondé & » submergé. Les montagnes ont disparu dans leur sein ; les col- » lines y ont été ensevelies. Leurs flots mugissans sembloient » menacer le ciel. Les peuples poussent des soupirs , qui pourra » les secourir » ? Il ne faut que lire ces paroles avec attention , pour voir que Yao parle d'une inondation universelle & de l'état où elle avoit laissé la Chine ; car , comme le remarquent plusieurs habiles Critiques , ce texte est détaché de tout ce qui précède ; il n'y a rien dans le commencement & dans la fin du Chapitre qui annonce un fait récent : Yao ne parle du déluge que pour commander des travaux , & on sait que le Chou-king n'est qu'un extrait de divers morceaux des Annales. Il est naturel d'en conclure qu'il faut supposer ce qui est omis & interrompu , pour entrer dans la pensée de l'Abbréviateur qui ne vouloit parler que des travaux de Yu. Comme cette matière cependant est toute neuve pour l'Europe , nous allons entrer dans quelques éclaircissemens pour prévenir les défiances. Le mieux peut-être seroit de couper la tête du Goliath avec son sabre , & de citer ici ce que Hoai-nan-tsée , Lie-tsée & les autres Tao-tsée racontent du déluge arrivé sous Niu-hoa , lorsque des eaux



immenses inondoient tout, & que les pluies ne discontinuoient pas & que, comme dit Fong - fou-tong, Niu-hoa vainquit l'eau par le bois & fit un vaisseau propre à aller fort loin. Mais comme tous les écrits des Tao-sée ne sont ni anciens, ni authentiques, nous n'aimons pas à en faire usage. Nous aimerions encore mieux avoir recours à nos anciens caractères, & montrer le tableau naïf du déluge dans les images & symboles dont ils sont composés. Lopi, *art. Soui-tchi*, après avoir raconté que les saisons furent changées, le jour & la nuit confondus, ajoute : « Il y » eut alors de grandes eaux dans tout l'Univers » : Tang-che-tchi-chi, Tien hia-ta-choui, « qui réduisirent les hommes à la condition des poissons ; Kiao-gin-ye-yu ». Un seul caractère peint tout cela avec plus d'énergie, comme on peut s'en convaincre dans les Dictionnaires *Tchouen-tsée-hoei* & *Choue-ouen*.

Pour revenir au texte du Chou-king, le Commentaire impérial l'explique dans un sens qui suppose & prouve le déluge universel. 1°. Il remarque que Mong-tsée dit que les eaux qui viennent contre le cours de la nature se nomment *Kiang-choui*, & que le Kong-Choui du texte a la même signification, *Kiang-choui-tche*, *Kong-choui-ye*. 2°. Il prétend que ces eaux n'étoient pas encore toutes écoulées, *Eulh-ouei-sie*. 3°. Il convient qu'elles avoient été immenses, au point d'envelopper les montagnes de tout côté, & de s'élever au-dessus des collines, *Pao-ki-sée-mien*.. *Kia-tchou-ki-chang*. 4°. Il va jusqu'à dire qu'elles étoient sans limites, inondoient tout, & sembloient remplir l'espace qui sépare le ciel de la terre, *Iou-man-tien-ye*. Le célèbre Kong-in-ta ajoute qu'elles avoient submergé les animaux, les maisons, &c. Or comme le Chou-king, quelque sublime qu'en soit le style, est un livre purement historique & sans poésie, il est difficile de ne pas reconnoître le déluge à cette description. Cela a fait une grande difficulté pour les Commentateurs, & a mis les Tao-sée en état d'attaquer les Lettrés sur



l'autorité du Chou-king. Ils demandent où s'étoit réfugiés Yao & son peuple, badinent sur la manière dont s'y prit Yu pour faire écouler les eaux, &c.

Les Han-lin Commentateurs du Chou-king n'entrent dans aucune discussion à cet égard, & se contentent de citer ce texte de Tchîn-tsé. « Dans cet ancien temps, il y avoit peu d'habitans, » chacun habitoit à son gré sur les hauteurs, les eaux répandues dans les vallées ne nuisoient pas ; mais les hommes se » multipliant peu-à-peu, on songea à étendre les habitations & » à faire écouler les eaux. . . . Ce n'est pas du temps de Yao » que les eaux furent si funestes, *Kai-y-kieou* ». Ce texte est clair & décisif. Nous prions ceux qui entendent le Chinois de faire attention à la dernière phrase : Tchîn-tsé n'est pas le seul qui s'exprime ainsi. Si les Han-lin ne citent que lui, c'est que, comme dit le proverbe, « quand le clou est entré, on perd ses » coups de marteau à frapper sur la tête » : Houn-gan-koue dit la même chose dans son Commentaire du *Tchun-tsieou*, tom. I. chap. 4. « L'inondation, selon lui, n'étoit pas arrivée au temps » de Yao, mais remontoit jusqu'au commencement. Les eaux » n'avoient pas encore pu s'écouler, Yu y travailla & elles entrèrent dans les canaux qu'il creusa. Tcha-chi dit : les maux » que caufoit l'inondation, étoient un mal si ancien, qu'il n'y avoit » pas d'espérance qu'elles s'écoulassent d'elles-mêmes. C'est ce » qui affligoit le peuple, &c ». Le moyen en effet de fonder une colonie & de s'établir dans un pays à moitié submergé ? D'un autre côté ayant fait tant de chemin pour venir s'y établir, comment retourner sur ses pas ? Yao avoit certes bien raison de soupirer & de demander qui pourroit tirer le peuple de cet embarras. Mong-tsé qui a tant parlé de Yao & de Chun, peint encore d'une manière plus décisive en quel état étoit alors la Chine, en conséquence du déluge. « Sous Yao, » dit-il, l'Empire n'étoit pas encore formé, les eaux du déluge



» stagnantes de tous côtés couvroient les campagnes. Ce qui  
 » n'étoit pas submergé étoit couvert d'arbres touffus ou d'herbes  
 » sauvages , & rempli de bêtes féroces sans nombre. Aucune  
 » des cinq especes de grains ne croissoit nulle part : les bêtes des  
 » bois dévoroient les hommes : on ne voyoit par-tout que des  
 » traces d'animaux & d'oiseaux. Yao en avoit le cœur percé de  
 » douleur & s'affocia Chun , pour l'aider à régler toutes choses.  
 » Chun ordonna à Ye de mettre le feu aux bois & aux herbes  
 » pour découvrir les campagnes & donner la chasse aux bêtes  
 » féroces : Ye exécuta ses ordres , & les bêtes féroces effrayées  
 » allerent chercher d'autres asiles. Yu de son côté , chargé de  
 » faire ecouler les eaux , creusa neuf canaux pour faciliter leur  
 » ecoulement dans les rivières & les conduire à la mer. Après  
 » ces grands ouvrages , la Chine put être cultivée & nourrir ses  
 » habitans ». *Mong-tséé* , chap. 3. Il répète la même chose plus  
 bas en termes différens. « Les eaux venues contre le cours de  
 » la nature inondoient encore la Chine : elle n'étoit qu'un repaire  
 » de serpens & de dragons : le peuple n'avoit ni séjour , ni  
 » demeure fixe. Il étoit réduit à monter sur les arbres dans les  
 » plaines , & à se loger dans les cavernes sur les montagnes. Yu  
 » eleva des digues , creusa des canaux , les oiseaux & les ani-  
 » maux qui nuisent aux hommes , furent diminués , & le peuple  
 » put avoir une demeure commode & tranquille ». Nous n'avons  
 aucune réflexion à faire sur ces textes : ils disent trop claire-  
 ment que Yao étoit un des premiers Chefs de la Colonie qui a  
 peuplé la Chine , & que vu l'état où elle étoit , elle ne commen-  
 çoit que d'être habitée. Les Savans n'ont pas besoin que nous  
 leur rappellions combien tous ces détails sont conformes à ce  
 qu'ils ont lu dans les anciens sur les premières Colonies de  
 l'Occident , sur les Héros chasseurs , &c.

Comme l'article que nous traitons est très-intéressant pour  
 l'Europe , & que , à moins de pousser les choses jusqu'à la  
 démonstration ,



démonstration, les Savans dont nous renverfons les fyftêmes feront des difficultés fans nombre, nous voulons bien lever le voile qui leur cache notre ancienne Chine & la leur faire voir, le flambeau de l'hiftoire & de la critique à la main, telle qu'elle étoit dans les temps dont nous parlons.

Les Hiftoriens de Yu dans la célèbre description de la Chine, qui fait un Chapitre entier du Chou-king, intitulé *Yu-kong*, ne ne parlent nulle part de villes, de cités, ni de villages. Ils la décrivent précifément, comme les premiers voyageurs Européens ont décrit l'Amérique, en traçant le cours des rivières, marquant ou indiquant les lacs & étangs qu'on trouvoit en différens endroits. La Glofe ancienne ajoute que Yu eut la gloire de donner des noms à tous les lieux dont il parle. Cette maniere de description qui semble fi propre à fixer la vraie topographie d'un Empire, a changé, à bien des egards, le beau Chapitre Yu kong en une énigme géographique. On y reconnoît la Chine en général, comme la Palestine dans le livre de Jofué, & la France dans les Commentaires de Céfar; mais l'érudition & la critique échouent dans les détails, parce que 1°. Les noms de la plupart des endroits ne font plus les mêmes. 2°. Quand on a traduit les anciens caractères en caractères modernes, on a omis bien des images & fymboles, qui étant pittoresques, auroient fervi à en indiquer la fignification. 3°. Les tremblemens de terre & les inondations caufées par les débordemens des grands fleuves, ont fait des changemens confidérables dans la plupart des Provinces. Ce que les Annales en racontent depuis la Dynaftie des Han jufqu'à nos jours, prouve ce qui a dû arriver dans cette longue fuite de fiecles qui l'a précédée. Voyez le 301 & le 302<sup>e</sup> livre de la Bibliothèque de Ma-touan-lin. 4°. Le cours de plufieurs rivières a été détourné & changé par les Empereurs; on a defléché des étangs; on en a creufé d'autres;



on a réuni plusieurs petites rivières; on a divisé les grandes en plusieurs bras & ruisseaux, soit pour les affoiblir, soit pour étendre la navigation, & pour faciliter les arrosements des ris. Pour expliquer en détail le Chapitre Yu-kong, il faudroit que l'Histoire eût conservé les détails & les circonstances de tous ces changemens, & il y en a un très-grand nombre dont elle ne dit rien. A cette occasion nous remarquerons en passant que les Savans d'au-delà des mers qui ont demandé une explication développée du Yu-kong, n'ont pas probablement soupçonné que pour tirer au clair ce grand morceau de Géographie, & le mettre au niveau de l'Europe, il faudroit faire un petit abrégé de plusieurs *in-folio*. Qu'ils songent à la Géographie sacrée de Bochard, & qu'ils comparent la Judée à la Chine. Un mot, une indication, un fait suffisoient pour nos Lettrés qui sont versés dans l'Histoire, & ont tous les noms & toutes les grandes époques présentes à l'esprit; mais pour un Européen, il faudroit mettre à chaque ligne le pourquoi du pourquoi. Ce qui n'est que difficile ici, devient obscur & embrouillé pour lui, & par-dessus tout, très-ennuyeux. Comment se tirer vis-à-vis de lui de certains endroits qui mettent nos Savans aux prises les uns avec les autres? Car la franchise & la candeur dont nous nous piquons, ne nous permettent point de dissimuler que ce Chapitre est le plus épineux & le plus embarrassant de tout le Chou-king. C'est quelque aveu dans ce goût apparemment qui aura fait imaginer que le Chapitre Yu-kong est une description de l'ancienne Egypte. A moins d'avoir trouvé la pierre philosophale de l'érudition, il est absurde & ridicule de vouloir faire quadrer le Yu-kong à la Géographie de l'ancienne Egypte. Les deux grands fleuves Niang & Hoang-ho, qui valent bien le Nil, culbutent toutes les combinaisons, & il n'y a pas d'inscription au monde qui puisse faire fondre les montagnes sans nombre



dont il est parlé dans ce Chapitre. Quant à la belle défaite de quelques Tao-fée, qui prétendent qu'il n'y est pas fait mention de villes, parce que Yu travailloit pour tous les siècles à venir, & que les villes peuvent être ruinées, au lieu que les montagnes ne changent pas, l'obscurité du Yu-kong prouve combien cette défaite est misérable. Les Han-lin ont regardé comme si hors de vraisemblance ce que disent ces Tao-fée, pour trouver un *ubi* à leur Hoang-ti & lui faire des Etats, qu'ils ont commencé brusquement l'article de la Géographie dans leur grand Ouvrage sur l'Agriculture, par ce qui en est dit dans le Chou-king. Voyez *Kin-ting, Cheou-chi-tong-kao, Liv. VIII. pag. 2.*

Ceux qui ont quelque idée de notre Chine ancienne, savent que notre Chine n'a été habitée & défrichée que peu-à-peu. Le Chen-fi, ou Ki-tcheou, par où a commencé l'Empire, selon l'expression de Tchou-tsée, fut le séjour de la Cour jusques vers la fin des Tcheou, & comme la matrice de la population & la racine de la force de l'Etat; non par ses richesses, sa fertilité & son abondance (il est fort inférieur à cet égard à la plupart de nos Provinces, sur-tout à celles du Midi); mais parce que, comme le premier habité, il a été le premier cultivé & le plus peuplé. Le nom même de Tai-yuen-fou (*ville de la première origine*) que portoit l'ancienne Capitale, indique la chose. Il sembleroit plus naturel de penser que la Colonie alla habiter d'abord les beaux pays du Kiangnan & du Kiang-fi; mais, outre que ces pays étoient alors des déserts couverts de bois & de marais, les premiers défrichemens faits en arrivant durent fixer la Colonie, ainsi qu'il est arrivé en ces derniers temps aux Européens qui se sont établis dans l'Amérique & dans les Indes, quoiqu'ils y fussent arrivés avec des secours & des connoissances que ne pouvoient pas avoir nos aïeux, qui d'ailleurs étoient pressés de se fixer, & se croyoient trop heureux de trouver le Chen-fi



au sortir du désert de Cha-mo. Il est dit dans le Chapitre Chun-tien du Chou-king, que Chun établit douze Tcheou, & désigna douze montagnes. Sur quoi le célèbre Tchang-ko-lao remarque dans son excellent Commentaire qu'il fit pour Kang-hi enfant, « qu'avant ce temps l'Empire étoit borné au seul district de Ki-tfien, *Chi-tien-hia-tchi-yeou-ki* ». L'examen critique du Chou-king, intitulé *Kang-chou-tong-kao* observe que le mot *Tcheou*, comme le représente l'ancien caractère, indique un pays environné d'eau de tout côté, & coupé de canaux dont l'entre-deux est habitable; puis il ajoute : « Qu'avant l'écoulement des eaux dirigé par Yu, il n'y avoit point de division de Tcheou » : Voyez *Liv. I. pag. 6*. Le mot de *Tcheou* est employé aujourd'hui pour signifier les quatre parties du monde, les provinces de l'ancienne Chine, &c. Il est très-probable qu'on se borna d'abord à de petits desséchemens, & nous croyons qu'à s'en tenir à ce qu'on fait de plus certain, on pourroit réduire à fort peu de chose, la carte de Chine d'alors. Le Yu-kong même n'embrasse pas toute celle d'aujourd'hui. La belle carte compassée & réduite que les Han-lin ont mis à la tête du Chou-king, ne contient qu'une partie du Pe-tche-li & du Chang-tong. Les belles Provinces du Tche-kiang, du Kiang-si, du Fou-kien, Kouang-tong, Kouang-si & Yun-nan y sont omises. Nous reviendrons plus bas sur ce fameux Chapitre.

Il seroit trop long de détailler comment notre Chine est devenue peu-à-peu le pays du monde, où il y a le plus de villages, de bourgs & de villes de toutes les grandeurs. Nous nous bornerons ici à quelques faits & observations que nous croyons décisifs. 1°. Sous les deux premières Dynasties, il est très-peu parlé de villes dans l'Histoire, & il n'est fait mention d'aucun siège. On voit au contraire dans le Chou-king & dans les Annales, que les Empereurs transportoient leur Cour d'un lieu à un autre. Pan-keng de la seconde Dynastie voulant transporter la



sienne à Yu, dit au peuple : « Nos anciens Empereurs confu-  
» toient le Tien avant de rien entreprendre d'important. C'est  
» en lui obéissant qu'ils ne s'opiniâtroient pas à rester dans un  
» même lieu. Ils changeoient cinq fois de Capitale ». *Voyez le*  
*Chap. VII. de la II. Partie du Chou-king* : il est très-curieux. Or  
si après tant de siècles depuis Yao, la Capitale de l'Empire pas-  
soit ainsi d'un lieu à l'autre, avec tous ses habitans, ce qu'il faut  
bien remarquer, il est clair que les villes étoient rares & peu  
de chose. Dans le vrai au commencement même de la troi-  
sième Dynastie, la Capitale n'étoit guere composée que de la  
Maison de l'Empereur, de ses Officiers, des ouvriers & manœu-  
vres de la Cour & des Marchands, qui à certains jours, ven-  
doient dans les marchés du Palais, le superflu des Domaines  
impériaux & des tributs des Provinces. Ce ne fut que vers le  
milieu de cette Dynastie, que le séjour de la Cour devint une  
vraie Capitale. Encore faut-il avertir que Lo-yang ne peut pas  
être comparé aux grandes Villes des Dynasties suivantes, lors-  
que Tsin-chi-hoang eut détruit l'ancienne administration des  
terres. Jusqu'alors, il ne pouvoit y avoir beaucoup de villes ;  
& on en compte en effet très-peu dans les anciens livres. Ceux  
qui y restoient, alloient travailler dans les champs, comme  
l'histoire le raconte des Grecs, des Romains & de tous les  
anciens peuples. On songeoit si peu à s'y fortifier, que l'ancien  
proverbe disoit : « les murs de la ville ne sont pas finis, il y a  
» peu de soldats, le Royaume n'y perd rien ». 2°. La première  
division de la Chine, telle que la donne le Chou-king pour la  
Dynastie des Hia, fut de neuf Tcheou ou Provinces. Celle du  
Ki-tcheou étoit au centre de la demi-lune qu'elles formoient.  
Chaque Province avoit son Prince, comme nous le verrons  
plus bas, & l'Empereur gouvernoit par lui-même celui de Ki.  
Au centre, étoit la Cour environnée des terres du Domaine &  
des autres terresensemencées, au milieu desquelles demeuroient



les colons epars çà & là , par pelotons de huit familles. Après les terres ensemencées venoient les pâturages , il y avoit beaucoup de troupeaux sous les premieres Dynasties. Les bois faisoient le troisieme cercle & entouroient les pâturages. Quelques Savans , qui citent leurs autorités , mettent une enceinte pour les fruiteries & le jardinage entre les terres labourées & les pâturages. Mong-tsée semble faire allusion à cela , *Chap. Ouang-tchong* , lorsqu'il distingue les sujets de l'intérieur du Royaume , en sujets des *marchés* & en sujets des *champs* , & ceux du dehors en sujets des *jardins* & en sujets des *déserts*. Remarquons en passant que si l'Egypte se gouvernoit dans ces premiers temps comme la Chine , il pourroit bien se faire que la terre de *Gessen* fût la terre destinée aux pâturages. Selon cette explication qui est très-naturelle , & qui peut servir aussi pour les voyages des Patriarches avec leurs troupeaux , plusieurs beaux esprits & savans par extrait , ont été la dupe de leur ignorance & de leur impiété , en critiquant les narrés de Moïse. Le Cardinal *Cusca* a écrit autrefois de *Doctâ ignorantia* : peut-être feroit-il à-propos d'écrire aussi de *Ignarâ scientiâ*. Notre Chine peut fournir de bons Mémoires sur la partie de l'Ecriture-Sainte , qui tient aux mœurs & à l'histoire de l'antiquité. Pour revenir à ce que nous disions , toutes les Provinces étoient divisées comme celle de l'Empereur , & se touchoient par les bois dont elles étoient environnées. On ne passoit de l'une à l'autre que par un seul chemin public , qui alloit d'une Capitale à l'autre , & étoit gardé sur les frontieres , à des passages nommés *Kouei*. Les Anciens disoient *Kieou-tao* , les neuf chemins. Il faudroit trop de détails pour bien développer cette carte politique & aronomique de notre Chine ancienne. Les conséquences qu'elle offre sont d'autant plus décisives , qu'elle représente la Chine du douzieme siècle avant J. C. au commencement de la troisieme Dynastie. Ce ne fut en effet que sous les Tcheou



que les Etats feudataires & principautés s'étant multipliés peu-à-peu, les bois & les pâturages disparurent entre les limites. Voyez le *Tong-tien* de *Tou-po*, *Ma-touan-lin*, & la grande Collection *Tou-chou-pien*, &c. A quoi se réduisoit donc la Chine cultivée & habitée tant de siècles auparavant? L'état où l'avoit trouvé Yao & les ouvrages qu'il fallut faire pour la cultiver, disent tout. 3°. Tai-kang, un des descendans de Yu, étant allé à la chasse dans le Ki-tcheou sur les bords du fleuve Lo, négligea les soins du Gouvernement, jusqu'à y passer cent jours loin de sa Capitale. Heou-y profita de l'indignation des peuples pour l'empêcher de repasser le fleuve, & l'arrêta: puis se fit reconnoître Empereur. On sent ce que devoit être un pays où le Prince pouvoit être cent jours à la chasse sans savoir ce qui se passoit dans ses Etats, & être arrêté au passage d'un fleuve de manière à perdre la couronne sans ressource. A-propos de chasse, elle a été commandée en Chine par la loi jusque vers la fin de la troisième Dynastie, pour empêcher les bêtes féroces de ravager les moissons & de trop se multiplier. Ces grandes chasses se faisoient quatre fois l'année par recrues & par corvées. Au printemps & en été on se bornoit à donner l'épouvante aux bêtes sauvages: dans les deux autres saisons on les traquoit, & on les tuoit. Les deux premières se nommoient *Tien-lie*, chasses pour les champs. Nous laissons aux Savans à examiner si ces chasses, qui étoient commandées par les Princes en personne, ne sont pas la vraie & première origine du droit de chasse, & comment une corvée est devenue un droit honorifique, en devenant une désolation pour les cultivateurs, dont elle étoit la défense. Pour nous, nous nous contenterons d'observer que ces chasses dont il est tant parlé dans le *Chi-king* & le *Li-ki*, sous la Dynastie des Tcheou, devoient être bien plus nécessaires sous celles des Chang & des Hia, ou, ce qui fait plus à notre sujet, qu'elles prouvent qu'il y avoit bien peu de pays défriché au temps dont



nous parlons. 4°. Il est dit dans les Annales, que le fils de Kie, dernier Empereur de la Dynastie des Hia, se retira dans les déserts du nord avec ses freres & ceux qui voulurent le suivre. Or ces déserts du nord étoient une partie du Pe-tche-li d'aujourd'hui. Il nous semble même avoir lu que c'étoit fort près de l'endroit où est aujourd'hui la Capitale de l'Empire. Les Annales racontent encore que la vingt-fixieme année du regne de Siao-y, vingtieme Empereur de la seconde Dynastie, Tan-fou quitta les environs de la Cour, & alla fonder une Principauté dans la partie la plus occidentale du Chen-fi, avec une Colonie qu'il y conduisit. Voici comme le Chi-king en parle. « Telle qu'on » voit la coloquinte, qui pouvoit à peine couvrir sa racine de son » ombre, etendre au loin ses bras tortueux couronnés de verdure, se multiplier & se reproduire en mille branches, telle fut » notre Maison dans son origine & dans son agrandissement. » Tan-fou habitoit entre les rives du Tsfou & du Tfi, un antre » champêtre creusé dans le rocher; des cabanes & des chaudières percées de petites cheminées, etendoient cette humble demeure: il monte à cheval, cotoye la rive occidentale » du fleuve & arrive avec son épouse fatiguée au pied du mont » Ki. Les plaines & les champs de cette fertile région n'étoient » couverts alors que d'arbres sauvages, parmi lesquels croissoient » çà & là le Kin, la chicorée & quelques tiges d'orge. Après qu'on » eut consulté l'auguste Tien & fait des sacrifices, arrêtons-nous » ici, dit Tan-fou, cette contrée nous offre un séjour agréable, » bâtissons-y nos maisons. On traça les limites des champs, on » détermina différentes habitations, on régla comment on ense- » menceroit & on cultiveroit la terre, &c ». L'étendue de ce Royaume qui fut le berceau des Tcheou, ne fut d'abord, selon Mong-tsée, que de soixante & dix Li, c'est-à-dire de sept lieues. Selon les Annales encore, la vingt-neuvieme année de Tsonkia XXIII<sup>e</sup> Empereur de la même Dynastie, les deux fils aînés de



de Fou-tan allerent auffi fonder une Colonie & une Principauté dans le Kiang-nan , où ils trouverent des fugitifs à demi-barbares qui les reçurent à bras ouverts. Enfin l'on trouve que fous le regnè de Tching-ouang , fecond Empereur de la troiſieme Dynaſtie , des Ambaſſadeurs etrangers etant venus à la Cour , le Prince Tcheou-kong , dont nous avons parlé plus haut , leur donna une eſpece de bouſſole pour qu'ils puffent retrouver le chemin de leur pays & s'en retourner chez eux. Ces différens faits conſignés dans nos Annales , où il y a fi peu de choſes ſur ces premiers temps , donnent lieu de conclure ce que devoit être la Chine tant de ſiecles auparavant ſous Yao , & ſont comme la chaîne par où il faut remonter pour arriver juſqu'à lui , & pour bien ſentir le vrai de la deſcription que nous avons donnée du Ki-tcheou , d'après les monumens les plus authentiques. Ce n'eſt qu'après le VIII<sup>e</sup> ſiecle avant Jeſus-Chriſt qu'on voit les Principautés ſe multiplier , ſ'etendre & devenir de véritables Etats. Encore faut-il remarquer que toute la partie méridionale de la Chine , ce qui comprend la moitié du Kiang-fi , le Fou-kien , le Kouang-tong , le Kouang-fi & le Yun-nan , etoient regardés comme des pays à moitié ſauvages juſqu'au temps de Confucius. Mong-tſée dit à Ouen-kong dans un de ſes dialogues , que Chin-leang du Royaume de Tſou (il etoit partie dans le Hou-kouang & partie dans le Kiang-fi) ayant appris qu'on enſeignoit dans le nord la doctrine de Tcheou-kong & de Confucius , ſ'y rendit pour l'etudier , & que quoi-qu'il n'en eût pas pénétré toute la profondeur , il réuſſit à réformer les mœurs barbares de ſes compatriotes.

Concluſion : ſoit qu'on ſ'en tienne à l'etat de la Chine au temps d'Yao , ſoit qu'on examine ce qu'elle a été de ſiecle en ſiecle , de Dynaſtie en Dynaſtie , juſqu'au commencement des Olympiades des Grecs , on voit qu'il eſt impoſſible qu'elle ait été habitée long-temps avant Yao , vu ſur-tout qu'il y a eu peu de



guerres , & que le Gouvernement étoit également favorable aux défrichemens & à la population.

Il ne resteroit plus qu'à examiner d'où venoit la Colonie qui aborda la première en Chine , & duquel des Patriarches descendent nos Chinois. Un bon Missionnaire , en recueillant toutes nos antiques traditions , a cru voir & prouver par l'ordre des Généalogies & la ressemblance des faits , que Yao est le Patriarche Jectan. C'est assurément nous faire beaucoup d'honneur. Le nom de Tang que porte Yao , & sur-tout la vraie Religion , que la Chine a conservée tant de siècles , pourroient appuyer ces conjectures. Mais nous nous sommes renfermés dans le Chou-king.

## II. *Gouvernement des temps d'Yao , Chun & Yu.*

Aucun Royaume n'a commencé par le despotisme. Le despotisme est la dernière période des accroissemens , ou plutôt de l'abus de l'autorité. Cette maxime de fait est encore plus vraie pour les premiers temps. Les Chefs des Colonies qui repeuplerent le monde après le déluge , étoient des pères de famille. Plus par conséquent on verra que l'autorité d'un ancien Prince a été une autorité de préséance , de direction , de prépondérance , de bonté , de conciliation & de sagesse , comme celle du Chef d'une nombreuse famille , plus il est naturel d'en conclure qu'elle est peu éloignée de sa source. Or telle fut celle de Yao. Quelques Chronologistes prétendent que le Chou-king ne commence qu'à sa 60<sup>e</sup> année , & citent le Lio-tang-kien-kan. A les en croire , la durée antérieure de son règne qu'ils placent je ne sais où , a été l'occasion & l'origine de notre cycle de soixante ans. Nous avons vérifié ces paroles qu'on cite , « Yao ignorant encore s'il » pourroit fonder un Empire ». 1<sup>o</sup>. Elles sont tirées de Lie-tsé dont le témoignage est de peu d'autorité. 2<sup>o</sup>. Elles sont prises dans un sens contraire au contexte. Voyez le *Y-che* , où le texte



est tout entier, *Liv. IX: pag. 2.* Du reste, nos habiles Critiques sont fort embarrassés pour fixer à quelle année de ce Prince commence le Chou-king, & quoique nous rejettions le texte de Lie-tsée, nous penchons fort à croire que, soit que toute la colonie ne fût pas assemblée, soit qu'elle ne fût pas assez nombreuse pour prendre une forme de Gouvernement, Yao ne commença en effet que fort tard à régner. Comme ce point n'est pas essentiel, nous ne nous arrêterons pas à le discuter d'après les inductions & conséquences qu'on peut tirer du Chou-king; mais nous devons faire remarquer que le Chou-king ne suppose nulle part aucun regne avant Yao, & qu'il est écrit dans le Tchou-yong, article 30: *Confucius commença l'Histoire par Yao & Chun: Tjou-chou-yao-chun*: le caractère du mot *Tjou* que nous traduisons *commença*, est composé d'une image de *tour* & du symbole de *sacrifice*. Il signifie proprement *aïeul*, *chef de famille*, *principe*, *origine*; mais comment rendre en François toute la signification d'un pareil caractère? Nous n'osons en donner l'analyse telle qu'on la trouve dans les livres. On nous soupçonneroit à coup sûr de l'avoir forgée, pour rapprocher Yao de la tour de Babel; & on nous accuseroit de l'avoir rêvée à plaisir, de l'avoir rêvée, si nous disions que l'image *tour* toute seule, signifie par métaphore, *s'en aller*, *se séparer*, *filz qui quitte son pere*. Voilà pourquoi nous n'avons pas osé faire usage de bon nombre de caractères, qui sont fort au-dessus de toutes les médailles. Mais le Chou-king suffit pour examiner quelle étoit l'autorité de Yao, & comment celle de ses successeurs s'est accrue peu-à-peu, comment la succession à la Couronne est devenue héréditaire, quels furent d'abord les premiers emplois publics & par quelles loix on se gouvernoit, enfin ce que les divers monumens apprenoient de la chose publique. Les conséquences des détails où nous allons entrer, sont trop près de ce que nous voulons prouver, pour que nous nous chargions de les montrer &



de les développer. Il faut bien que le Lecteur nous aide & s'aide lui-même par ses réflexions.

1°. Quand il fut question du calendrier , Yao donna ses ordres. « L'Empereur dit : Vous Hi & Ho , vous aurez soin que » l'année soit de trois cens soixante-six jours », &c. *Chap. Yao-tien*. Quand on songea à s'établir solidement & à former la grande & décisive entreprise de l'écoulement des eaux pour cultiver les terres & se fixer où l'on étoit , Yao demanda l'avis des quatre Kio. « Le peuple affligé soupire dit ce Prince , après avoir décrit l'état » où le déluge avoit laissé les campagnes, qui pourra le secourir ? » On nomma Pe-kouen. Hélas ! reprit Yao , ce n'est pas l'homme » qu'il faut : il est indocile & ennemi de la concorde. On pourra » le déposer , répondirent les quatre Yo. Il n'y a pas d'inconvénient à essayer son talent. Qu'il aille donc , & que la Religion guide ses pas , dit Yao ». Il travailla neuf ans & ne réussit point. *Ibid.* Yao étoit plus clairvoyant & plus sage que les quatre Yo ; mais il n'étoit pas assez maître pour suivre ses lumières. Nos Commentateurs font honneur à la vertu de ce Prince de sa déférence , en avouant cependant qu'il ne pouvoit pas faire autrement. Voyez *Kong-in-ta* , *Tsin-tsée* , &c. *Il ne pouvoit pas ne pas plier*, dit le premier, *Pou-te-pou-fou* ; & il étoit obligé d'abandonner ses espérances à la décision de l'événement. Chun étant monté sur le Trône , assembla les Chefs de la Colonie pour délibérer sur les affaires & nommer aux emplois. Chun dit aux quatre Yo : « Y a-t-il quelqu'un qui pût faire revivre les belles » années de Yao par ses soins & son application ? Je le mettrois » à la tête des affaires : sa sagesse & sa docilité en faciliteroient » l'expédition & le bon ordre. L'assemblée nomma *Pe-yu* , qui » avoit été chargé des ouvrages : Cher Yu , lui dit Chun , vos » travaux pour l'écoulement des eaux justifient ces suffrages , » appliquez-vous désormais aux affaires », *Chap. Chun-tien*. Yu s'étant excusé , & ayant indiqué Tsi-tsie & Kao-yao , comme



plus propres que lui à ce grand emploi ; Chun tint bon , & soit pour faire honneur à ceux qui l'avoient nommé , soit pour étendre son autorité , il prit occasion d'en former trois emplois , sans mettre la chose en délibération. Voici le texte du Chou-king ;

« Yu se prosterna la face contre terre , & pria le Prince de faire  
 » tomber son choix sur Tsi-tsie , ou sur Kao-yao. Levez-vous ,  
 » lui dit le Prince , & obéissez ; — puis reprenant la parole , il dit  
 » à Ki ( c'est le même que Tsi-tsie ou Heou-tsi ) , vous connois-  
 » sez la misère du peuple , apprenez-lui à cultiver les différentes  
 » espèces de grains : il dit à Sie , le peuple n'est pas assez uni , les  
 » cinq degrés de subordination sont mal gardés ; je vous nomme  
 » *Sée-tou* ; — adressant ensuite la parole à Kao-yao , les habitans  
 » du midi & de l'orient causent du trouble , je vous nomme  
 » *Che* ». *Chap. Chun-tien*. Après ces trois nominations , Chun  
 n'alla pas plus avant , & demanda de nouveau , *Y a-t-il quelqu'un  
 dont je puisse me servir pour les ouvrages ?* L'assemblée nomma  
*Tchoui*. *Ibid*. Pour peu de connoissance qu'on ait de l'Histoire  
 des peuples , on voit que toutes les Monarchies anciennes ont  
 ainsi commencé. Himor , Roi des Sichimites ne consent aux pro-  
 positions des enfans de Jacob qu'après avoir consulté ses sujets.  
 Denis d'Halicarnasse , Diodore de Sicile , disent la même chose  
 des Rois d'Egypte. Il nous semble même qu'Aristote dit quel-  
 que part que les Rois proposoient au peuple ce qu'on avoit  
 délibéré dans le Conseil. Quelle affreuse distance de l'autorité  
 de Yao & de Chun , à celle des Kie , des Tcheou & des Tsin-  
 chi - hoang opprimant leurs sujets , écrasant le peuple d'impôts ,  
 prononçant des arrêts d'exil , de confiscation & de mort , au  
 gré de leurs caprices. « L'autorité impériale en est venue à  
 » remplir tout l'espace qui sépare le ciel & la terre , dit Han-  
 » chi , les hommes se sont rapétissés à proportion que le Trône  
 » des Empereurs s'est élevé , & les peuples feroient quelquefois  
 » trop heureux s'ils les distinguoient des animaux les plus vils ,



» ou même les traitoient comme ceux qui sont à leur service ». Il n'est pas possible de dire ici comment l'autorité impériale crut si prodigieusement pendant la première Dynastie. Les faits sur lesquels il faudroit insister ne sont pas garantis par le Chou-king ; mais il atteste que l'infâme Kie , qui en fut le dernier Empereur , bien loin de consulter les Princes de l'Empire , méprisoit leurs représentations , & en vint jusqu'à condamner à mort les Sages qui eurent le zèle & l'intrépidité de lui parler pour les peuples. Qu'on nous permette de rendre justice en passant à nos Lettrés. Quoique louangeurs enthousiastes & outrés de Yao & de Chun , ils ont l'équité & le bon sens de convenir qu'une autorité comme la leur ne suffiroit plus aujourd'hui. « Le plus léger mouvement » d'une rame , dit Ting-pe , suffit pour une nacelle qui vogue » sur un petit étang , & le plus fort gouvernail ne l'est pas trop » pour un grand vaisseau qui ne résiste aux flots de la mer que » par sa grandeur , n'avance que par l'étendue de ses voiles , doit » diriger le vent qui le pousse , est souvent exposé à d'horribles » tempêtes , & n'a quelquefois qu'un instant pour éviter les » écueils & le naufrage. Lui donner un aviron pour gouver- » nail , &c. Un Empereur vertueux ne sauroit avoir trop d'au- » torité , puisqu'il ne s'en sert que pour faire des heureux. S'il » viole les loix qui la dirigent , il violera également celles qui » la restraignent & la resserrent , &c ».

2°. Yao étant accablé de vieillesse , songea plusieurs fois à s'assurer un successeur. La première fois qu'il mit la chose en délibération , on lui proposa son fils. Yao , qui étoit un bon Prince , & préféroit le bien commun à la grandeur de sa maison , répondit en soupirant : « il est faux , & ennemi de la paix : » Comment pourrois-je jeter les yeux sur lui » ? *Chap. Yao-tien.* La chose en resta là. Quelque temps après , il mit encore le choix de son successeur en délibération. Kiang-teou lui proposa Kong-kang en le louant ; mais Yao se contenta de répondre.



« Il parle d'or lorsqu'il n'y a rien à faire, & gâte tout lorsqu'il est  
» employé. Il paroît avoir de la religion, & son orgueil menace  
» le ciel. *Ibid.* Enfin la troisième fois Yao dit aux quatre Yo :  
» Je regne depuis soixante & dix ans, vous pouvez reprendre  
» mon autorité, ou choisir quelqu'un à ma place. O Prince,  
» répondirent les quatre Yo, il n'y a qu'une vertu eminente  
» qui puisse occuper cette dignité suprême sans la flétrir. Pro-  
» posez-moi donc quelqu'un qui en soit digne, reprit Yao, sans  
» avoir égard à l'obscurité où il vit. Les suffrages de l'assem-  
» blée se réunirent pour Chun, qui n'avoit aucun rang, & n'e-  
» toit pas encore marié. Fort bien, dit Yao, j'en ai entendu  
» parler, faites-le moi connoître. Un des quatre Yo répon-  
» dit, &c ». *Ibid.* Sur le bon témoignage qu'on rendit de Chun  
à Yao, il lui donna sa seconde fille en mariage & le fit entrer  
dans les affaires. Trois ans après Yao associa Chun à l'Empire.  
« Venez, cher Chun, lui dit-il, j'ai étudié votre conduite &  
» vos discours, j'ai vu pendant trois ans que vous vous condui-  
» siez & parliez en Sage, le Trône vous est dû, &c ». *Chap.*  
*Chun-tien.* Cependant après la mort de Yao, Chun, qui avoit  
régné sous lui, se cacha & ne monta sur le Trône, que parce  
que, comme disent les Annales, tout l'Empire se donna à lui,  
*Tien-hia-kouei-chun.* Les quatre Yo avoient donné Yu à Chun  
pour premier Ministre, ou plutôt pour *aide*, car le nom de pre-  
mier Ministre présente des idées qui ne vont pas à ces temps  
reculés, Chun l'associa à l'Empire, sans mettre la chose en déli-  
bération. « Je suis décidé, il y a long-temps, lui dit-il, & vous  
» ai choisi, personne ne peut vous refuser son suffrage ». *Chap.*  
*Yu-Mo.* Le Chou-king ne dit rien du successeur de Yu. Ce fut  
son fils, selon les Annales. Il eut cependant un compétiteur ;  
mais les intrigues de celui-ci échouèrent contre l'ascendant qu'a-  
voit pris la Maison régnante. La couronne a toujours été hérédi-  
taire depuis. L'Empire s'étant agrandi & peuplé pendant les



trois premiers regnes , qui furent de cent cinquante-huit ans , c'eût été exposer la tranquillité publique , disent nos Lettrés , que d'attendre une election pour le Trône , ou même de l'en faire dépendre. Celui qui y étoit assis d'ailleurs , avoit trop de graces à accorder pour ne pas l'acheter à ses enfans aux dépens de la chose publique. La succession héréditaire fut fixée & dévolue au fils aîné de l'épouse légitime , quoique cadet de ses frères. Il y en a un exemple célèbre dans nos Annales. Tchéou , le Néron de notre Chine , avoit deux frères aînés , mais il étoit fils de l'Impératrice. Cette Princesse , louée dans l'histoire pour sa vertu & sa sagesse , ne vouloit pas que son fils montât sur le Trône , parce qu'elle ne l'en croyoit pas digne , & avoit engagé l'Empereur son époux à préférer le fils d'une concubine. Les Grands lui représenterent que les loix lui donnoient l'Empire , comme étant fils de l'Impératrice , & que si on les violoit dans un point si capital , ce feroit leur ôter toute leur force. Les Lettrés ajoutent que celui , qui fait naître les Princes & gouverne le monde , donne aux peuples des maîtres tels qu'il les veut pour les châtier ou pour les récompenser. « Celui qu'il voudra sur le » Trône , dit Tchín-tsée , y montera toujours. S'il a des aînés , la » mort les poussera dans le tombeau. Lisez nos Annales , & » vous verrez le dernier fils d'une concubine monter sur le Trône » que la mort de tous ses frères lui avoit laissé ». Que les Savans d'Europe décident si la loi salique de France vient de Pharamond , de Clovis ou de Philippe , elle date chez nous du petit-fils de Yu. Les filles n'ont pas même de patrimoine.

3°. Nos Historiographes ont eu beau rassembler tout ce qui a été dit & écrit sur Yao , Chun & Yu , & parler d'eux en termes magnifiques , le Chou-king vient toujours à la traverse , & ne dit rien qui annonce un Royaume un peu considérable. Yao nomme des Astronomes pour faire le calendrier , Pe-kouen pour l'écoulement des eaux , & choisit Chun pour son successeur :  
voilà



voilà tout son règne , qui fut de cent ans. Ce ne fut que sous Chun que l'Etat commença à se former. Ce Prince , après son couronnement, c'est-à-dire, après le sacrifice qu'il fit pour prendre possession du Trône , car encore une fois les expressions ordinaires ne vont pas à ces premiers temps , assembla vingt-deux personnes ; savoir les quatre Yo , ou Chefs des quatre collines , les douze Mou ou Mandarins , qui gouvernoient le peuple ( Mou signifie Pasteur ) , les six Officiers de sa Cour ; & commença à créer des emplois , en confirmant ceux qui étoient chargés de quelque partie de l'administration. Ki fut préposé pour veiller à l'Agriculture , & Tsie aux Familles , pour y entretenir la paix & l'union ; Kao-yao eut ordre de défendre la Colonie des incursions & brigandages des fugitifs qui s'étoient avancés dans les terres , & Tchoui de diriger le travail des artisans. Y fut commis pour avoir soin des fourrages , de la coupe des bois , de la chasse , & Kouei de la Musique & de l'instruction des enfans. Ou nous nous trompons bien , ou tout cela n'annonce pas un Empire qui a dix mille Rois tributaires comme Hoang-ti ; mais bien une Colonie , qui commence à prendre consistance & à se policer. Voici qui est plus brillant : Chun n'étant encore que gendre de Yao & son premier Ministre , « quand les Offi-  
» ciers venoient au Palais , il rendoit compte par écrit de leurs  
» affaires à l'Empereur , & faisoit présent d'un char à ceux qui  
» avoient bien gouverné le peuple ». *Chou-king , Chap. Chun-tien.*

4°. De bons Lettrés ont cherché à trouver toutes nos loix dans les premiers Chapitres du Chou-king. C'est une manie comme celle de Madame Dacier qui voyoit le théisme le plus sublime dans les poésies d'Homere. Ces premiers Chapitres sont en effet très-beaux , & dignes d'être lus & médités par tous les Princes. Qui saisiroit bien les excellens principes dont ils sont remplis , feroit de très-bonnes loix. Nos Sages



& nos grands Empereurs en ont tiré ce que nous avons de mieux dans les nôtres. Cependant tout ce qui a trait aux loix civiles, se réduit à un petit discours que fit Chun à son couronnement, & aux ordres qu'il donna aux Officiers qu'il nomma. Les voici : « Chun ayant fait ouvrir les portes, & s'étant mis » dans un endroit d'où il pouvoit être entendu de tout le monde, » il adressa la parole aux douze Mou. Que les grains abondent » en tout temps, dit-il; que la bonté & la douceur réunissent » les cœurs; que les gens de bien jouissent de l'amour & de la » vénération du public, & que leur probité & leur vie irrépro- » chable les en rendent dignes. Si on veille avec soin sur le choix » des Officiers, les Man du midi & les Y de l'orient se soumet- » tront. Quant aux Officiers, il dit à Ki, vous connoissez la » misère du peuple, apprenez-lui à cultiver les diverses especes » de grains; à Sié, le peuple n'est pas assez uni, les cinq degrés » de subordination sont mal gardés, je vous nomme Sée-tou, » que la Religion dirige votre zele: c'est par la douceur qu'il » faut persuader les cinq devoirs. A Yao-kao, les habitans du » midi & de l'orient causent du trouble; il y a des vols, des bri- » gandages, des fornications, des supercheries, je vous nomme » *Che* ». *Chap. Chun-tien*. Chun ne dit rien à ceux qu'il chargea de veiller sur les ouvriers & de présider à la chasse, &c. Nous parlerons plus bas de ce qui concerne la Musique & la Religion. Voici quelques traits qui annoncent mieux un gouvernement. Chun n'étant encore qu'associé à Yao pour l'administration publique, faisoit la visite de tous les districts de cinq ans en cinq ans. Les autres quatre années, les Mandarins venoient rendre compte à la Cour de l'état des choses. Ce bon Prince commençoit cette visite par la partie orientale de ses Etats: trois mois après il visitoit celle du midi; après trois mois encore celle de l'occident, & finissoit par celle du nord. « Dans chaque district, dit le Chou-king, il examinoit si



» le calendrier étoit exact, si les poids, les mesures, les jauges  
 » & la musique avoient souffert quelque changement, & si l'on  
 » observoit les cinq Li ». *Chap. Chun-tien.* Tout cela, comme on  
 voit, prouve que la Colonie n'étoit pas composée de sauvages,  
 & étoit sortie d'une métropole policée, ce qu'il faut toujours  
 supposer & ne jamais perdre de vue, si l'on veut concilier le  
 Chou-king avec lui-même. Mais cela prouve aussi qu'il falloit  
 que les soins du Gouvernement fussent bien bornés, puisque le  
 Prince avoit le loisir de faire de pareils voyages & de s'y occu-  
 per de ces détails. Cela prouve encore que les Etats de Yao  
 n'étoient pas bien étendus. Un Gouverneur de Province n'a pas  
 trop de temps dans une année pour faire sa tournée, quoiqu'il  
 ne s'arrête que dans les principales villes. Ajoutons que ces voya-  
 ges n'ont commencé que vers la fin du regne de Yao, apparem-  
 ment parce que la Colonie commençoit à s'étendre.

Quant aux loix criminelles, il est dit dans le même Chapitre,  
 qu'après que Chun eut fait la division des districts & tracé les  
 limites, ce qui donne lieu de croire qu'il n'y en avoit pas aupa-  
 ravant, « il fit écrire les loix, distingua cinq especes d'exil pour  
 » correspondre aux cinq supplices. Le fouet étoit la punition des  
 » Mandarins, mais on pouvoit s'en rédimer avec de l'argent.  
 » *Chap. Chun-tien.* Chun dit plus bas à Kao-yao : les cinq sup-  
 » plices ont leurs habits; les cinq habits se portent en cinq en-  
 » droits; les cinq fortes d'exil ont leur district fixé, & dans cha-  
 » que district il y a trois demeures déterminées... Il envoya  
 » Kong-kong en exil à Yeou-tcheou; Hoang-teou à Tson-chan:  
 » il relégua Sun-miao à San-ouei. Pe-kouen fut chargé de liens  
 » & relégué à Yu-chan. Tout le monde applaudit au châtiment  
 » de ces quatre criminels, & admira la clémence du Prince ».  
*Ibid.* Avant d'aller plus loin, plaçons ici quelques observations  
 essentielles pour saisir le vrai sens de ces textes. 1°. Les inter-  
 pretes du Chou-king s'accordent assez à dire qu'il n'y avoit



point de supplices sous le regne de Yao , & qu'ils n'étoient pas nécessaires. La vertu & la douceur de ce bon Prince suffisoient, disent-ils , pour empêcher les fautes, ou du moins en prévenir les suites. Son exemple persuadoit l'amour de la vertu , & conservoit l'innocence des mœurs publiques. Les Lettrés ont pris occasion de cette belle réputation de Yao , pour prêcher les Empereurs , & nous croyons qu'elle a beaucoup contribué à rendre les exécutions odieuses à notre Politique ; & quoiqu'elle ait le glaive toujours levé , il est de fait qu'elle est plus avare de sang que celle de bien des pays où elle a la croix sur le front. Les convulsions où elle entre, les cris qu'elle jette quand il lui faut signer un arrêt de mort , sont plus effrayans en quelque sorte que les supplices. Qu'elle entende bien l'art sublime d'en augmenter , d'en étendre , d'en perpétuer la crainte & l'horreur , qui sont l'unique chose qu'elle puisse y chercher ! Comme Chun & Yu cependant n'étoient pas moins vertueux que Yao , quelques Lettrés ont eu l'attention de faire remarquer que l'Empire étant alors moins étendu & moins peuplé , il étoit plus aisé d'y maintenir le bon ordre ; au lieu que les familles s'étant multipliées & étendues à proportion qu'on défrichoit les terres , il ne pouvoit pas se faire qu'il n'y eût des abus qu'il falloit arrêter par la crainte des supplices. 2°. Quelques Commentateurs ont cru que les cinq supplices établis par Chun , étoient 1°. une marque ineffaçable sur le front : 2°. l'amputation du bout du nez : 3°. l'amputation du bout des pieds : 4°. la castration : 5°. la mort. Mais outre que le texte du Chou-king ne le dit pas , & n'en donne aucun exemple , les plus savans interpretes croient que les supplices corporels n'ont commencé que sur la fin des Hia. On n'en voit en effet aucune trace dans l'Histoire avant ce temps-là , même dans les livres des Tao-fée les moins authentiques. Tching-tsée , qui écrivoit sur la fin de la Dynastie des Tcheou , & l'Auteur du Pe-hon-tong , qui vivoit sous celle des Han , disent clairement



que les supplices , ou plutôt les punitions , n'étoient sous le regne de Chun que des habits infâmans qu'on obligeoit les coupables de porter , & qui marquoient le genre de leur crime. L'Empereur Ouen-ty de la Dynastie des Han , le dit formellement dans un de ses Edits. Voici ses propres paroles : « Sous le regne de » Chun , un bonnet coloré , des habits extraordinaires étoient la » punition des coupables , & le peuple intimidé n'osoit violer la » loi. Et maintenant que la loi condamne aux supplices , les crimes ne tarissent pas ». Ou-ty de la même Dynastie dit la même chose dans une ordonnance. Cette tradition paroît d'autant plus certaine que Tchouang-tsée , Kouang-tsée , &c , supposent toujours que dans ces premiers temps , la vertu des Empereurs rendoit la crainte des supplices inutile. Confucius dit lui-même , qu'il y a de la cruauté à se servir des supplices pour punir l'infraction des loix. Peut-être est-ce pour cette raison que sous les premières Dynasties , il étoit comme permis aux fils , freres , parens & amis de ceux qui avoient été tués , de venger leur mort par celle du meurtrier. Nos plus sages moralistes en faisoient un devoir. Leurs maximes en ce genre sont effrayantes , & comme l'a remarqué le célèbre Auteur du *Ta-hio-yen-y-pou* , ils ne se feroient jamais exprimés ainsi , si la loi eût parlé. « Elle » ne se chargeoit pas de la punition des homicides , parce que , » dit-il , elle croyoit les empêcher plus efficacement , en laissant » ce soin à ceux qui étoient plus intéressés à les venger ; la partie publique pouvant être séduite ou désarmée par l'intérêt » de l'Etat ». La loi a parlé depuis ; mais l'ancien usage est resté en préjugé d'honneur & de piété filiale qui l'a bravée , comme celui des duels au-delà des mers. Aujourd'hui toutefois on est plus soumis , & quand le Magistrat se hâte de faire justice , on se contente de le presser ; mais si le Magistrat a la lâcheté d'user de dissimulation , on se porte hardiment aux plus violens excès. Il faut ajouter néanmoins que les Anciens en vengeant l'homicide



par l'homicide, s'exposoient eux-mêmes à la mort, d'où il arrivoit, ou que les familles s'accommodoient, ou que les meurtriers s'exiloient de leur pays & fuyoient dans un Royaume étranger. Pour revenir aux loix pénales de Chun, le Commentaire impérial observe que les caractères dont se sert le Chou-king, signifient à la lettre, *représentation, habit*, & que ceux qui ont voulu qu'il y eût alors des supplices corporels, ont été obligés de recourir à un sens métaphorique qui fait violence au texte. 3°. L'exil avoit lieu quand on ne pouvoit pas administrer des preuves assez décisives du délit, ou quand les circonstances en diminuoient la malice ou la griéveté. 4°. Les habits d'infâmation & de châtiment étoient différens selon les crimes. Il paroît qu'on les portoit au Palais les jours de cérémonie & d'assemblée, dans les marchés les jours de foires, ou hors de la maison, à la campagne comme à la ville. On sent combien ils devoient humilier les coupables & tous leurs parens, lorsque c'étoit pour toute la vie. C'est en cela sur-tout que l'exil étoit plus doux. Il faudroit entrer dans bien d'autres détails pour faire connoître l'esprit des loix pénales de Chun, mais ce que nous avons dit, suffit pour faire voir ce que devoit être la Nation pour qui elles étoient faites.

5°. Nous l'avons déjà observé, on ne trouve point sous les regnes d'Yao, de Chun, & de Yu, ces événemens qui annoncent une grande Nation, une grande Monarchie, & vu les détails où entre le Chou-king, on ne peut pas soupçonner qu'il ait pu les omettre. Cela embarrasse ceux qui veulent du regne d'Hoang-ti. L'Auteur du *Tsien-pien* a pris le biais de recourir aux Ecrivains Tao-fée, & de tirer parti de leurs fables. Autant vaudroit sans doute composer l'Histoire de Charlemagne d'après la fable des quatre fils Aïmond, ou celle de Louis XII, d'après les romans qu'on a composés sur lui & sur les principaux personnages de son temps; mais le commun des Lecteurs n'y regarde



pas de si près. Que doit-ce être en Europe ? Du reste la manière de tirer parti des fables , c'est de les habiller en faits historiques. Donnons-en un exemple : Voici comme s'exprime le Tsien-pien sur Yao. « A la cinquième année que Tchong des » Y du midi vint rendre hommage & offrit une grande tortue ». Ce fait ainsi raconté n'a rien qui choque la vraisemblance historique & donne quelque idée du règne de Yao. Mais, 1°. le Chou-y-ki écrit sous la Dynastie des Han , dont ce fait est tiré , ne dit point l'année. Le texte porte simplement *Tang-tchi-chi* , *du temps de Tang*. Tang est un surnom de Yao. 2°. Il ne nomme point les peuples du midi Y , dont il est parlé dans le Chou-king. 3°. La tortue offerte étoit une tortue *céleste* qui avoit mille ans & quatre pieds en carré ; son écaille étoit couverte de caractères Ko-teou , où on lisoit le nom & les fêtes des Empereurs depuis la création du monde. Cette tortue se nommoit *Tortue calendrier*. Voyez la Collection *Kouang-hang-chou* , ou bien l'*Y-che*. Liv. IX , p. 5. Le Tsien-pien dit encore , « à la septième année , le Ki-ling vint se promener sur le bord du lac » Mao : le Fong-hoang fit son nid sur une plate-forme du Palais ». Cela est tiré aussi du Chou-y-ki. Le Ki-ling & les Fong-hoang sont des êtres typiques & symboliques qui n'ont jamais existé , & dont les Tao-sée ont eu la simplicité de faire des êtres réels. Le Tsien-pien auroit dû parler aussi de *l'herbe calendrier* , du *dragon céleste* , de *l'oiseau de cinq couleurs* , de la *rosée sucrée* , des *dix soleils* sur-tout , qui parurent dans le ciel , selon Hoai-nan-tsée , & auroient réduit la terre en cendres , si Yao n'en eût percé neuf de ses fleches , &c. Les Tao-sée , qui ne sont occupés que de rêves , n'ont inventé que des fables dont le ridicule saute aux yeux , & laisse l'Histoire de Yao , de Chun & de Yu , telle que la raconte le Chou-king , c'est-à-dire sans aucun de ces événemens qui caractérisent une grande Monarchie , une Monarchie même ancienne , & qui a pris sa consistance ;



mais si ces conteurs avoient jugé à-propos d'inventer des guerres, des traités de paix, de négociations, des principautés, &c, l'authenticité du Chou-king auroit été perfidée encore plus en Europe qu'ici. Il faut cependant rendre justice aux Editeurs du Tfién-pien, ils ont eu l'attention de mettre des notes pour avertir que les niaiseries tirées des Tao-fée ne méritent aucune croyance. Voyez *Liv. II. pag. 5.* Pour Sée-ma-tfién, il a pris le parti de s'en tenir au Chou-king. Mais voulant soutenir le ton de grandeur qu'il a pris en parlant de Hoang-ti, il aide au texte, crée des Princes, compose une Cour, enfle les événemens, sans se mettre trop en peine de sauver la vraisemblance. Ce sont plutôt des gasconnades que des mensonges. On a le Chou-king & le Sée-ki à la Bibliothèque du Roi : nous prions les curieux de les comparer & de se convaincre par eux-mêmes de ce que nous disons. Il seroit fort aisé de pousser plus loin nos remarques sur ceux qui ont voulu ajouter au Chou-king. Mais outre que ces discussions sont ennuyeuses & trop peu à la portée de la plupart des Lecteurs, nous en dirons assez pour éclairer le point que nous traitons, en continuant à suivre notre plan.

### III. *Mœurs du temps d'Yao, &c.*

Nous souhaitons beaucoup d'applaudissemens & d'admiration aux Savans qui ont voulu prouver que les hommes des premiers âges ne valaient pas mieux que ceux d'aujourd'hui. Cette opinion envieuse ne fera jamais fortune en Chine. Tous les monumens qui nous restent de la haute Antiquité, toutes les fables même qu'on en débite, rendent témoignage à l'innocence & à la douceur des mœurs de nos ancêtres sous les heureux regnes de Yao, de Chun & de Yu. Cette innocence & cette douceur de mœurs, sont, selon nous, une preuve décisive que ces bons Princes furent les premiers Chefs de la Colonie, qui s'établit en  
Chine.



Chine. Qu'on ouvre les Annales de tous les anciens peuples de l'Asie : plus on remontera vers leur ancienne origine , plus on y trouvera cet amour du bien public, cette estime générale de la vertu , cette vie frugale & unie , cette humanité de sentiment & de conduite , cette franchise & ce désintéressement , &c , dont il ne reste que le masque , quand une fois le faste & le luxe nés à l'ombre du Trône , regnent dans les premiers ordres de l'Etat , par le mépris , l'oppression & la servitude des peuples. Remarquons avant d'aller plus loin : 1°. Qu'il ne faut pas confondre les Colonies formées à l'école des enfans du saint Patriarche Noé , avec ces brigands epars dans les forêts , que des Chefs habiles ont eut l'adresse de rassembler & de réunir en corps de Nation. Encore peut-on dire , à en juger par les premières peuplades de la Grece , que la vertu creusa & cimentait les fondemens des Royaumes & Etats qu'ils établirent. 2°. Qu'il y a de la méprise dans la manière dont ce sujet a été traité par quelques Ecrivains. Ils ont confondu les vices de l'homme avec les mœurs générales des Nations. Cette distinction cependant est nécessaire , si l'on veut raisonner avec une certaine justesse. Conclure d'un fait particulier contre tout un siècle ou toute une Nation , ainsi que l'ont fait plusieurs Auteurs , c'est afficher également la mauvaise-foi & la malignité. Nous supposons cette distinction dans ce que nous dirons. On a fait des fautes : il y a eu des crimes sous les regnes de Yao , de Chun & de Yu , nous l'avouons avec le Chou-king ; mais nous prétendons que ces fautes & ces crimes n'étoient que comme des plaies extérieures , le levain des vices n'avoit pas passé dans les mœurs. Le corps de l'Etat étoit sain & vigoureux. C'est bien peu connoître les hommes que de ne vouloir trouver aucun citoyen vicieux dans une Nation , pour reconnoître que ses mœurs sont innocentes ; c'est être bien injuste que de rendre la multitude coupable des fautes de quelques particuliers. La somme totale des vertus &



des vices est ce qui décide. Une femme disoit en louant son vieux temps : « on comptoit alors les filles qui faisoient parler » d'elles, on compte à présent celles sur qui on n'a rien à dire » ? Nous adopterions volontiers ce mot pour le temps dont nous parlons , en l'étendant à tous les ordres de l'Etat , à toutes les conditions & à tous les âges. Mong-tsée dit que les fautes étoient alors comme des éclipses de soleil & de lune , *Ioue ye yue tche che.*

*Quel pere que Yao !* Il demande à toute la Nation qu'on lui indique un homme digne de s'asseoir avec lui sur le Trône & de l'occuper après sa mort. Bien loin de préparer le choix de son fils par la séduction des promesses & des intrigues, il rejette les suffrages qu'on donne à ce fils, & déclare publiquement, pour lui donner l'exclusion , qu'il a des défauts qui doivent empêcher qu'on ne jette les yeux sur lui. Sa conduite répondit à ses discours. Quand on lui eut fait connoître le mérite de Chun , il lui donna sa fille en mariage , pour s'assurer de sa vertu, & lui assurer le Trône, s'il en étoit digne. *Il fit préparer le trousseau de sa fille & l'envoya sur les rives du Kouei-Joui , pour être l'épouse de Chun. Allez,* lui dit-il , *& que la Religion guide vos pas.* Chap. Yao-tien. Quoique Chun fût devenu son gendre, ce ne fut qu'après avoir étudié sa conduite pendant trois ans qu'il l'associa à l'Empire. Il lui remit le souverain pouvoir , dit Hoei-nan-tsée , comme on se décharge d'un pesant fardeau.

*Quel fils que Chun !* Voici le témoignage qu'en rendirent les Grands à Yao , lorsqu'il demanda qu'on le lui fît connoître. « Il » est fils de Kou : son pere est un insensé , sa marâtre une mé- » chante femme , & son frere un orgueilleux. Malgré cela sa » patience & sa piété filiale ne se sont jamais démenties. Ses ver- » tus vont toujours croissant , & aucune faute n'en obscurcit la » beauté ». Chap. Yao-tien. Mong-tsée raconte que sa marâtre lui fit essuyer toute sorte de mauvais traitemens, le rendit odieux



à son pere , & chercha plusieurs fois à le faire périr. Ce grand homme n'en témoigna jamais aucun ressentiment. Au contraire, plus il étoit maltraité, plus il redoubloit de soins pour témoigner son respect & son amour. Affligé & inconsolable de ne pouvoir pas gagner les bonnes grâces de son pere & de sa mere , il se noyoit dans ses larmes , & pouffoit des soupirs vers le ciel. Ses exemples immortels ont consacré chez nous tous les devoirs de la piété filiale, & ont valu, à cette vertu, une prééminence éclatante sur toutes les autres vertus, sur tous les mérites & sur tous les talens. Un siecle transmet à l'autre les grandes & sublimes idées qu'il nous en a données. La Politique parle à cet egard comme la Morale , & elle a eu la noblesse de la lier à toutes les loix pour leur communiquer sa force & sa douceur. Cent millions d'hommes n'auroient eu qu'une voix pour pousser des cris d'indignation & d'horreur contre le cynique qui auroit eu la brutalité de dire en Chine , ce qu'il a imprimé ailleurs. Nous sommes encore si barbares, qu'il eût fallu le traiter comme un incendiaire ou un empoisonneur public pour calmer les peuples alarmés. Nos Sages ont remarqué que Chun fut vertueux jusqu'à craindre la Royauté. Il se cacha après la mort de Yao, & il fallut le forcer à monter sur le Trône. Mong-tsée dit « qu'il l'auroit quitté, comme on » quitte ses souliers, pour aller se coucher ». Ce Philosophe craignant qu'on n'attribuât la vertu de ce grand homme à sa complexion & à son caractère , « dit que quand il demeuroit dans » la vallée de. . . il n'avoit rien qui le distinguât des colons » avec lesquels il étoit ; mais que quand la renommée lui eut » porté les belles maximes & les grands exemples de Yao , il » s'élança dans la carrière de la vertu , comme les fleuves Kiang » & Ho dans les plaines immenses qu'ils arrosent de leurs eaux. » Rien ne put arrêter la rapidité de sa course ». Puis il ajoute que , quoique gendre de Yao & associé à l'Empire , il se regardoit comme un malheureux proscrit , parce qu'il ne pouvoit ni



gagner ses parens à la vertu, ni s'en faire aimer. Voyez le *Chap. Ouen-tchong*.

*Quel sujet que Yu !* Son pere avoit echoué dans la grande & essentielle entreprise de l'ecoulement des eaux, & avoit été disgracié : voici le témoignage que lui rendit Chun, en l'invitant à s'asseoir avec lui sur le Trône : « l'inondation resserroit » tous les cœurs par la crainte & la tristesse. Tout ce que vous » avez entrepris, vous l'avez exécuté ; tout ce que vous avez » commencé, vous l'avez fini, sans autres ressources que celle » de votre sagesse. Vos travaux ont sauvé l'Etat. Votre econo- » mie a été le soutien de votre famille. Votre modestie surpasse » vos succès & egale votre vertu. Personne dans l'Empire ne » vous est comparable en valeur, & il ne vous échappe pas un » mot à votre louange. Personne ne réunit tant de sortes de mé- » rites, & vous paroissez l'ignorer ». *Chou-king, Chap. Yu mo.* Ce grand homme disoit de lui-même, en parlant de ses travaux, « je ne me permis que d'être quelques jours à Tou chan, » auprès de mon épouse. Les caresses & les pleurs de mon fils » au berceau, ne furent pas capables de m'arrêter. Je ne pen- » fois qu'à arpenter les terres incultes & à elever des digues ». *Ibid. Chap. Y-isy.* Il s'opposa trois fois à son election, & ne céda qu'aux ordres réitérés de Chun. Quel homme étant pressé de monter sur le Trône, a jamais dit comme lui ? « Ma vertu est » trop foible pour une si haute dignité. Les peuples ne consenti- » roient pas à m'y voir élevé. Kao-yao a une vertu mâle & » bienfaisante : elle a brillé aux yeux de tout l'Empire ; les peu- » ples l'aiment & l'honorent. Grand Prince tournez vos pensées » vers lui. Plus vous penserez à ce qu'il est, plus il vous plaira, » & plus vous le trouverez digne de votre choix. Quelque bril- » lante que soit sa réputation, elle est encore au-dessous de son » mérite. Prince, songez à ses services ». Si notre Chine a été préservée du préjugé également injuste & stupide qui



couvre le fils de la honte des fautes de son pere , & en perpétue la punition de race en race , elle le doit au grand Yu , qui pleura en bon fils la proscription de son pere , & répara ses fautes en bon citoyen. Que les Sages examinent combien notre Gouvernement a gagné de poser en principe , que les fautes sont personnelles & ne deshonnorent que ceux qui les font.

*Quel Magistrat que Kao-yao !* Ce que Yu disoit tout-à-l'heure est bien glorieux à sa mémoire. Chun enchérit en l'appuyant de son témoignage. « Si les grands & les petits ont gardé ces loix , » lui dit-il , c'est parce que vous veilliez sur leur observation & » mainteniez les cinq devoirs. Faisant la fonction de Che , vous » vous êtes servi avec tant de sagesse , de la crainte des châti- » mens pour maintenir le bon ordre , que vous m'avez fait attein- » dre au vrai but du Gouvernement. La crainte des punitions » les a rendues inutiles. Le peuple s'est porté de lui-même au » bien & à la vertu. Toute la gloire en est due aux soins de » votre vigilance ». *Ibid. Chap. Yu-mo.* Ce grand Magistrat ayant voulu se défendre de ces louanges en attribuant à la douceur , à la clémence & à la bonté de son Prince le succès des soins de son zèle : Chun lui répondit noblement , « je me fais » justice. Mon inclination panchoit vers cette maniere de gou- » verner ; mais vous m'y avez déterminé. Si tous les cœurs se » sont tournés vers la vertu , c'est l'ouvrage de vos soins , & la » gloire vous en est due. *Ibid.* ».

*Quels courtisans que ceux de Yao , de Chun & de Yu !* Ils se rendent justice les uns aux autres sans détour & sans restriction : ils proposent pour les emplois ceux qu'ils en croient dignes , & ont la modestie de préférer les autres à eux. Quand il s'agit de donner un successeur à Yao , la vertu de Chun ne perd rien à leurs yeux pour être ensevelie dans une campagne ; ils le proposent , ils appuient leur suffrage par des eloges , & soutiennent le choix de Yao , jusqu'à chercher Chun , qui



s'étoit caché après la mort de Yao, & le forcer à monter sur le Trône.

*Quel peuple enfin que le peuple Chinois dans ces heureux tems !* Tout ce que nous avons dit de ses Chefs, prouve qu'il aimoit la vertu, & donne une grande idée de la sienne. Voici un trait qui, selon nous, le peint en entier. « La vingt-quatrième année » du regne de Chun, Yao mourut. Le peuple pleura sa mort » comme on pleure celle d'un pere & d'une mere, & porta le » deuil pendant trois ans. Un triste & morne silence régna entre » les quatre mers, & on n'entendit aucun chant de joie ». *Chap. Chun-tien.* Les Ninus, les Sesostris, les Cyrus, les Alexandre, les César, &c, n'ont jamais eu une pareille oraison funebre. Mais eussent-ils mérité d'être ainsi regrettés, eux qui n'étoient arrivés au faite de la grandeur qu'à force de répandre le sang humain; leurs sujets n'étoient pas assez vertueux pour être ainsi touchés de leur mort. Celle du bon Roi Saint-Louis, la gloire de la France & le plus grand Roi qu'elle ait eu, à n'en juger que selon les idées de nos Sages, celle de Saint-Louis, dis-je, ne fit verser tant de larmes dans toutes les Provinces, que parce que la piété & l'amour de la vertu avoient passé de son cœur dans celui de ses sujets, & rendu les François à cette Religion de cœur & à cette probité nationale que les malheurs des temps avoient affoiblie. La sensibilité & la reconnoissance ne tiennent à l'ame que par la vertu. Les Chang & les Tcheou, dit l'Histée, « recevoient des montagnes d'or & d'argent en tribut : » Yao recevoit des vertus. Chacun sous son regne se réjouif- » soit du bien que faisoient les autres, comme s'il l'eût fait lui- » même, & étoit affligé des fautes qui se commettoient comme » s'il en eût été coupable ». Mong-tsée fait dire à Yao, donnant ses ordres à Sié, « exhortez, encouragez, animez, redressez, » soutenez, aiguillonnez mon peuple. Quand vous l'aurez rendu » maître de son cœur, poussez-le avec force dans les bras de la » vertu ».



Si on veut bien connoître le ton des mœurs publiques sous les regnes de Yao, de Chun & Yu, il faut voir quelles étoient les maximes de leur politique. En voici quelques-unes selon l'ordre des Chapitres du Chou-king. « Un Prince ne peut régner avec » gloire qu'en se dévouant généreusement aux sollicitudes continues du Gouvernement. Un Magistrat ne peut remplir » son emploi qu'en allant au-devant du travail & de la peine. » *Chap. Yu-mo.* Le malheur suit le crime & le bonheur la vertu, » comme l'écho suit la voix, & l'ombre celui qui marche. *Ibid.* » La vertu du Prince consiste à bien gouverner ; bien gouverner, c'est procurer au peuple les besoins & les commodités de la vie, en se servant avec sagesse, & en disposant » avec économie de l'eau, du feu, des métaux, des bois & » des grains. La vertu persuade le devoir : l'amour du devoir » étend les ressources du travail & de l'industrie ; les ressources » du travail & de l'industrie multiplient les aïssances & les douceurs de la vie, & tous les cœurs sont unis. Les neuf branches du Gouvernement tendent à cet unique but. Si un Prince » l'atteint, les chansons du peuple annoncent son bonheur & » son innocence. Alors un mot de louange aiguillonne la vertu, » & une menace effraie le vice. *Ibid.* Le cœur de l'homme est » foible, l'innocence se flétrit d'un rien : soyez pur, soyez un, » & vous serez dans la voie du juste milieu. Fermez l'oreille aux » bruits vagues & incertains, ne suivez que des conseils longtemps médités & réfléchis. Si un Prince ne se fait pas aimer, » le peuple se fait craindre. Le peuple a besoin d'un Prince, » mais le Prince n'est rien que par le peuple. Respectez votre » autorité, & que votre sagesse en soit l'appui. *Chap. Kao-mo.* » Quand l'indulgence est sans faiblesse, la complaisance sans mollesse, la droiture sans opiniâtreté, l'affabilité sans bassesse, » le zèle sans imprudence, la fermeté sans rudesse, l'économie » sans avarice, & la hardiesse sans injustice, l'homme est



» véritablement vertueux, & le bonheur le fuit dans quelque  
 » carrière qu'il marche. *Ibid.* Chun disoit à ses Grands, vous êtes  
 » comme les bras, les pieds, les yeux & les oreilles du corps  
 » politique dont je suis le chef: si je veux environner le peuple  
 » de ma protection, c'est par vous que je la rends sensible &  
 » efficace; si je veux répandre de la force & de la vigueur  
 » dans toutes les parties de l'Etat, c'est par vous que je les  
 » vivifie; si je veux veiller sur l'Astronomie, sur l'étude de  
 » la nature, sur les assemblées publiques, sur les cérémonies  
 » religieuses, sur les arts, sur l'agriculture, & distinguer le mérite  
 » par des titres honorifiques; c'est à vous de m'éclairer de vos  
 » lumières; c'est par vous que mon oreille doit entendre, &c ».

*Chap. Ye-tsi.* Le Chou-king nous paroît si avili & si différent de lui-même dans notre François, que nous n'avons pas le courage de pousser plus loin ces citations. Quelque médiocre cependant que soit notre traduction, nous croyons qu'elle suffit pour prouver qu'on ne s'est jamais exprimé ainsi dans le conseil d'un Prince vicieux qui regne sur une Nation corrompue.

Si nous voulions sortir du Chou-king & interroger tous les Ecrivains d'avant & d'après l'incendie, nous les entendrions parler des regnes de Yao, Chun & Yu, comme les Poètes de ceux de Saturne & de Rhée. Confucius, Tseng-tsée & Mong-tsée ont donné le ton. Les Tao-sée eux-mêmes en parlent comme les Lettrés, sans songer à leur grand Hoang-ti, dont ils n'ont garde de vanter ainsi la vertu. Les Empereurs de toutes les Dynasties ne se sont crus bien loués qu'autant qu'on les comparoit à ces bons Princes, & qu'on leur disoit qu'ils marchaient sur leurs traces. Mais ce qui est plus essentiel & plus concluant, nos plus grands hommes d'Etat & nos plus profonds Politiques ont posé en principe, d'après les idées que tous les siècles ont eu de ces premiers temps, que la vertu est le point d'appui de l'autorité, & l'innocence des mœurs publiques, le vrai but du Gouvernement.



Gouvernement. L'Europe verroit peut-être avec confusion dans nos livres, que notre politique est moins indulgente pour les vices que la sienne, les attaque de plus près, les flétrit avec plus de courage, & paroît mieux sentir combien ils sont funestes à la tranquillité publique & au bonheur des peuples. Que de Mandarins fouettés, dégradés & punis, si on exposoit en vente des estampes dans le goût des Antiopes, des Ganimedes, des Leda & des Vénus de la savante Grece! Nous invitons les curieux à lire ce qu'ont écrit Tching-te-sieou, Tchang-teou-tu, &c, sur cette importante matière. Les noms de Yao, de Chun & de Yu s'y trouvent souvent, comme dans tous nos bons livres de politique & de morale, & toujours avec des louanges & des eloges, qui attestent combien tous les siècles ont été persuadés de ce que le Chou-king raconte de leur vertu & de celle de nos premiers aïeux. Nous n'ajoutons plus que ces deux mots. Hoai-nan-tséé assure que Chun fit bâtir des maisons pour les vieillards qui étoient sans enfans, & fit des chansons pour adoucir les travaux des cultivateurs. Selon le Choué-sée, Yu se mit à verser des larmes en voyant un criminel qu'on conduisoit garotté. « Hélas, dit-il aux gens de sa suite qui en paroïssent étonnés, le » peuple se portoit de lui-même à son devoir sous les regnes » fortunés de Yao & de Chun. Il ne fait des fautes maintenant que parce que je ne fais pas régner ». Voyez le *Tong-kien*.

#### IV. Population des temps d'Yao, Chun, &c.

La population est l'ouvrage des années. Une Nation peu nombreuse ne peut pas dater de loin, sur-tout si elle est gouvernée par de bonnes loix, éclairée par les arts, & si, comme dit l'Ode, « chacun boit tranquillement l'eau de son puits, & se » nourrit des fruits de son champ ». Ce que nous avons dit jusqu'à présent, d'après le Chou-king, donne assez à entendre



que la Chine étoit bien peu peuplée dans les temps dont nous parlons , & que notre Nation étoit alors comme au berceau ; l'innocence des mœurs publiques en particulier est une preuve. Mais comme ce point est décisif , nous avons jugé qu'il seroit bon d'appuyer sur les détails , & d'en donner une espèce de démonstration.

1°. La Généalogie de Yao , de Chun & de Yu fait un grand article dans la Chronologie de nos Historiens , & en est comme la base ; mais , nous osons le dire d'après nos plus savans Critiques , le silence du Chou-king , les contradictions des autres livres , la diversité des opinions , la singularité des descendances , la difficulté de les concilier , les formes diverses sous lesquelles elles ont paru , les révolutions des systèmes & les objections insolubles qui les pulvérisent , laissent la critique à sec. Elle ne trouve pas même de quoi appuyer des vraisemblances. Sée-mat-fien fait descendre Yao , Chun & Yu de Hoang-ti. Ce n'est qu'une suite de son système sur cet Empereur imaginaire , par qui il a commencé notre Histoire. Il falloit trouver une Généalogie à Kao-tsou , Fondateur de la Dynastie des Han , & une Généalogie qui , pour les raisons que nous avons dites , le fît descendre d'un Empereur avant Yao. Cependant comme ce Savant tenoit plus à sa gloire qu'à sa fortune , en flattant ses maîtres il ne voulut pas s'avilir aux yeux des gens de Lettres , il dit sans détour dans la Préface de son treizième livre , « *San-tai-*  
» *chi-piao* , il y a beaucoup de vuide dans les Mémoires qui  
» nous restent , on ne peut pas les tirer au clair. *Tc-kine-pou-ko-*  
» *lou* , j'ai été obligé de me servir de Manuscrits sans nom &  
» sans autorité pour les rédiger ». Il convient encore qu'il n'a rien trouvé dans les King , ni dans les ouvrages de Confucius & de ses disciples , qui pût le conduire d'une génération à l'autre , & que les autres livres sont pleins d'anachronismes & de contradictions. Il est remarquable que ses Généalogies sont écrites



dans le style de celles de l'Ecriture-Sainte. « Hoang-ti engendra » Chao-hao, Chao-hao engendra Tchun-hio, Tchun-hio engendra, &c ». Pan-kou, qui fut le successeur de Sée-ma-tsien, revint sur les Généalogies, & remonta, comme il put, jusqu'à Fou-hi. Mais 1°. il a relégué son Kou-kin-gin-piao à la fin de ses tables chronologiques & généalogiques des Princes dont il paroît le plus content. 2°. Il ne dit point sur quels Mémoires il a travaillé, & ne donne cette table que pour un à-peu-près, & un abrégé de ce qu'on dit, *Ta-liao yao* ; en avouant encore qu'il ne connoît la haute Antiquité que par les King & leurs Commentaires, qui ne remontent pas avant Yao. 3°. On sait qu'il écrivoit sous un Empereur entêté de sa descendance de Hoang-ti, & encore plus des rêves des Tao-sée, & puis de Foë. 4°. Cette partie de ces Annales a été faite sur les Mémoires laissés par Lieou-chi, qui entendoit mieux les belles lettres que les matieres d'erudition & de critique, comme ses ouvrages en font foi. 5°. La note qui est à la fin de la préface de ce livre, observe que les six systèmes qu'on a sur ce sujet sont si embrouillés & si différens qu'on ne peut y rien comprendre, & que Pan-kou lui-même s'est trompé dans ses raisonnemens, *Ki-cho-lun-tsée-tcha-tso* ; mais que ces sortes de méprises sont inévitables à cause de la disette des monumens, de la confusion des noms, & de la diversité des sentimens. La note finit par ces mots, « c'est un cahos où aucune erudition » ne peut porter la lumière », *Vou-kiai-y-ki-kien-yeou-mei*. Voyez *Han-cho. Liv. XX*. Ceux qui citent Sée-ma-tsien & Pan kou ne devroient pas omettre ces petites observations, ne fût-ce que pour faire preuve de bonne-foi. Ces deux célèbres Historiens ne pouvoient pas s'empêcher de faire ces aveux, parce qu'ils ont été forcés de dire en mille occasions que les monumens leur manquoient sur cette haute Antiquité. Aucun Lettré d'ailleurs ne pouvoit ignorer qu'ils étoient réduits sur cette matiere aux livres des Tao-sée, livres peu anciens & pleins de contradictions.



Enfin il est impossible de tirer au clair les Généalogies qui vont plus haut que Yao. Ma-touan-lin dit dans sa Préface, « Que » vouloir les discuter, c'est faire des livres sur des mots en l'air : » *Y-kong-yen-tchou-chou* ; qu'on ne trouve rien pour appuyer » un sentiment, *Vou-cho-kao-ting* ; mais qu'à commencer à la » Dynastie des Hia, on peut se fonder sur le témoignage des » anciens monumens ». Le célèbre Auteur du *Tou-chou-pien* est plus décidé encore. Il prouve très-savamment que les Généalogies qu'on a données pour les plus probables, ne sont appuyées que sur des fondemens ruineux. 1°. Parce qu'elles admettent la succession héréditaire du Trône, qui n'a commencé qu'après Yu. 2°. Parce que, selon ces Généalogies, le nombre des générations varie entre Hoang-ti & Yao, les uns en mettant quatre, les autres cinq, quelques-uns n'en voulant que trois, & d'autres en comptant six, sans pouvoir donner des raisons plus décisives les uns que les autres. 3°. Parce que, selon ces Généalogies, Chun qui succéda à Yao, se trouve à la huitième génération de Hoang-ti, & que Yu qui succéda à Chun, n'est qu'à la cinquième. La même disproportion a lieu dans tous les systèmes. 4°. Parce que le Fondateur de la Dynastie des Tcheou se trouve à la dix-neuvième génération, depuis le regne de Yao, & celui de celle des Chang à la dix-septième ; ce qui choque toute vraisemblance. La Dynastie des Hia ayant eu dix-sept Empereurs, & celle des Chang vingt-huit ; le moyen de mettre d'un côté quarante-cinq générations, & dix-neuf de l'autre ? Voyez le *Tou-chou-pien. Liv. LXVIII*. Ce célèbre Critique finit toutes ses discussions, en disant que le sentiment de notre Tite-Live ne fait pas même un préjugé en cette matière : parce qu'il ne le garantit pas lui-même, & que, comme dit Mong-tsée, « il » vaudroit mieux qu'il n'y eût point de livres, que de croire tout » ce qui est dans les livres ».

Nous l'avons insinué en parlant des temps fabuleux : quelques



Missionnaires se sont donné la peine de parcourir le labyrinthe de ces anciennes Généalogies, & ont cru que la Genèse leur fournissoit un fil secourable pour se retrouver par-tout, en s'attachant à certains noms, faits & circonstances, trop conformes à ce qu'elle raconte pour n'être que des hasards, & trop noyés dans les fables & les imaginations des Tao-sée, pour que la Critique seule puisse les voir dans leur vrai point de vue. Que ceux qui sont versés dans la sorte d'érudition qu'il faut avoir acquis pour pouvoir dire jusqu'où leur prétention est fondée, exercent leur critique sur les Mémoires que ces Missionnaires ont envoyés autrefois en Europe; pour nous qui ne reconnoissons de boussole que les King dans la haute Antiquité, nous ne nous engageons pas dans de pareilles discussions. C'est chercher quelques paillettes d'or dans des montagnes de sable & de terre, en risquant encore de ne tirer que de l'oripeau du creuset. Quant aux King, nous l'avons dit, & nous ne saurions trop le répéter, ils ne font mention d'aucun Prince avant Yao, ni aucune allusion à ce qui s'est fait avant lui: ce qui est d'autant plus étonnant, que ceux qui parlent dans le Chou-king affectent partout de se prévaloir des maximes, de la doctrine, des loix de l'antiquité, & des événemens des premiers âges.

2°. Voici qui nous paroît bien concluant contre toutes les Généalogies & descendances qui remontent avant Yao. Il y a deux odes dans le Chou-king sur l'origine des deux familles Chang & Tcheou, qui ont occupé le Trône si long temps. Les Auteurs de ces odes font descendre la première de Ki-tsi, & la seconde de Heou-tsi, tous deux contemporains de Yao, & mis dans les emplois sous le regne de Chun. Tous les Généalogistes modernes ont fait remonter ces deux familles jusqu'à Hoang-ti, dont ils les font descendre. Mais est-il vraisemblable que si elles l'eussent reconnu pour la première tige & le chef de leur race, des Poètes qui écrivoient dans un temps où



tous les anciens monumens subsistoient , auroient passé sous silence une origine si illustre pour les faire descendre des Officiers de Chun ? Les Chang & les Tcheou avoient-ils moins d'intérêt que les Tsin & les Han à se rapprocher du Trône par leur descendance de Hoang-ti , eux qui y monterent sans pouvoir alléguer d'autre droit que le choix & les ordres du Tsin ? Comment se persuader que des Poètes , qui ont profité des hardiesses de leur art , pour dire que les meres de Ki-tsi & de Heou-tsi les avoient conçus par miracle , comment se persuader , dis-je , qu'ayant eu recours à cet expédient pour illustrer leur origine , ils n'eussent pas même fait mention de Hoang-ti , s'ils l'avoient connu ? Cette observation , qui est si naturelle , a échappé à presque tous les Européens qui ont écrit sur cette matiere. Que le Lecteur examine jusqu'où elle prouve que les Chang & les Tcheou ne connoissoient pas de descendances plus anciennes que celles du regne de Yao , & regardoient ceux qui avoient vécu avec lui , comme les premiers Chefs de la Colonie , & les peres de notre Nation.

3°. Selon le Chou-king , Chun créa des emplois lorsqu'il monta sur le Trône. Heou-tsi fut chargé de présider à l'agriculture. Les imaginations des Européens un peu montées par celles de quelques-uns de nos demi-Lettrés , ont fait de cette charge une grande dignité , dont les soins se bornoient à diriger de loin par des ordres les travaux pénibles de l'agriculture. N'en déplaise aux uns & aux autres , ce n'est pas ainsi que parle le Chou-king. L'ode Cheng-min du Ta-ya représente cet illustre chef de la maison des Tcheou , arrachant de mauvaises herbes , labourant , semant , faisant la moisson dans le pays de Tai , & portant sur ses epaules les gerbes dont le grain étoit destiné pour les sacrifices. Il falloit qu'il y eût bien peu de monde en Chine , pour que le Surintendant & Directeur général de l'Agriculture , nommé à cette charge , comme à une des premieres de



l'Empire , travaillât lui-même & mît ainsi la main à l'œuvre. Toute la prééminence de Heou-tsi, selon le Poëte , c'étoit d'être à la tête des travaux , & d'avoir des gens pour l'aider , *Yeou-siang-tchi-tao*. L'agriculture , à la vérité , a toujours été en honneur chez nous , & les images des travaux des champs , n'ont rien de bas & de vil à nos yeux , comme chez bien des peuples ; mais un Poëte qui ne prend que la fleur de son sujet , n'auroit eu garde de s'appesantir sur ces détails rustiques , s'il n'y avoit été forcé par les narrés de l'Histoire. Au surplus , il est bien remarquable qu'il débute ainsi. « *Lorsque notre Nation étoit encore au berceau* ». Celui qui a célébré l'origine des Chang , ne s'exprime pas moins clairement. « *Les terres , dit-il , étoient submergées & cachées sous les eaux ; Yu les fit paroître & les dessécha : ce fut là l'époque des accroissemens & de la force du Royaume* ». Voyez l'avant dernière ode du *Chi-king*. Il nous seroit facile de pousser l'induction , & de prouver qu'il en étoit des autres emplois , comme de celui de Heou-tsi ; mais nous en toucherons quelque chose dans l'article suivant. Puis , comme dit le proverbe , « *Quand les epines croissent dans les jardins , il croît de l'herbe dans les cours* ».

4°. Le caractère *Min* qui s'écrit selon les anciens par une femme nue qui a de grosses mamelles , signifie en général *Nation* , les *Nations*. Le Savant livre *Lieou-chou-tsin-ouen* , dit pag. 12 , du *Liv. III*. que cette femme est représentée nue , parce que quand l'homme fut créé il étoit nud. « *Il n'y avoit point encore d'habits : il habitoit dans les campagnes couvert de sa seule innocence , & étoit véritablement le fils du Tien. Ses grandes mamelles , dit un ancien , marquent que toutes les Nations sont sorties d'une seule mere , & que tous les hommes sont freres* » : comme s'exprime le célèbre marbre *Si-min* , du temps des Tcheou , *Min-ou-tong-paó* , ou *Hiong-ty-chi*. Le *Chou king* se sert du mot *Ming* , *Nation* , pour désigner nos Chinois en général ;



mais à la mort de Yao , il commença à faire usage des deux mots *Pe-sing*, qui signifient littéralement *les cent noms* , & dans l'usage ordinaire *le peuple* , comme chez les Juifs *les douze tribus*. Plusieurs Etymologistes & Antiquaires prétendent que cette expression tire son origine du nombre des familles qui habiterent d'abord le Ki-tcheou. Ils en alleguent pour preuve que l'ancienne tradition, qui le dit, est appuyée par les images & symboles dont ce caractère est composé , & que quoique la Nation se soit prodigieusement multipliée , elle ne compte que cent noms de familles ; toutes les autres étant sorties des premières qui habiterent le Ki-tcheou. Nous ne donnons cette opinion que pour ce qu'elle peut valoir , n'étant fondée sur aucun monument certain ; mais il est de fait qu'on ne compte guere en Chine que cent noms propres , ou noms de familles , & que c'est là ce qui a donné occasion à ces surnoms qui embarrassent l'Histoire. Il est de fait encore que les personnes qui ont le même nom de famille , ne peuvent pas se marier ensemble. C'est un empêchement dirimant , selon notre Jurisprudence , & il ne vient pas à l'esprit que la raison de parenté n'en ait pas été la vraie occasion & la seule cause , pour les temps dont nous parlons. Mais dans ce cas , à quoi se réduisoit alors la Nation ?

5°. Les familles ne devoient pas être bien nombreuses sous les premières Dynasties , puisque , comme nous l'avons prouvé , il n'y avoit guere qu'un tiers de la Chine d'habité , & que ceux qui gardoient les troupeaux étoient fort séparés les uns des autres ; en sorte , comme dit *Kouan-tsée* , que les habitans qui étoient éloignés de dix lieues les uns des autres ne se connoissent pas & n'avoient aucune relation ensemble. Les villages & les villes , comme nous l'avons déjà observé aussi , ne s'agrandirent que sous les Tcheou. Tous les Historiens s'accordent à dire qu'anciennement il y avoit peu de personnes & de familles , *Kou-tche-hou-keou-chao* : c'est la phrase bannale de tous ceux qui



qui ont parlé de l'antiquité. Ma-touan-lin ajoute : « mais les » hommes étoient vertueux & avoient des talens, ils se multi- » plierent d'un siècle à l'autre , & avec eux les vices & la mi- » sère ». Cette multiplication ne devoit pas avoir été si rapide , puisque , selon le sentiment commun, les Tcheou ou Provinces ne comptoient que deux mille cinq cens familles au commencement du regne de Yu. Encore ne voudrions-nous pas garantir ce nombre , qui n'est fondé sur aucun monument authentique. Pour les dénombremens qu'on trouve dans quelques Ecrivains , comme ils ont été faits d'après des systèmes de population aussi hasardés que ceux qu'on a imaginés en Europe pour examiner si le nombre des hommes avoit diminué ou s'étoit augmenté, ils ne signifient rien : tous les chiffres du calcul ne sont que des zéros en cette matière, quand ils contredisent les faits. Cependant comme les mensonges imprimés en imposent toujours au grand nombre des Lecteurs, & font naître des doutes aux plus sages , nous finirons cet article par examiner ce que l'Histoire raconte des guerres de la Dynastie des Hia & du nombre des Princes tributaires. Ou nous nous trompons bien , ou ces deux points coulent à fonds tous les calculs faits & à faire , & démontrent combien la Chine étoit peu peuplée.

La première guerre dont il soit parlé dans le Chou-king, est celle dont Chun chargea le grand Yu, lorsqu'il l'eut associé à l'Empire. Pour comprendre ce que c'étoit que cette guerre , il faut faire attention que Chun, en chargeant Kao-Yao de la police, lui dit que les habitans du midi caufoient du désordre par leurs vols, leurs brigandages, &c, & qu'il falloit les contenir & les châtier par des supplices. Il est naturel d'en conclure que ces Man-y n'étoient que des fugitifs qui s'étoient retirés dans les bois , comme les Negres qu'on nomme *Marons* à l'Isle de France, & venoient désoler la Colonie. Sans cela il auroit été ridicule de charger le Chef de la police de les contenir, & plus



ridicule encore de lui dire de les condamner aux supplices décernés par la loi. Cette explication si naturelle est confirmée par ce que Chun, Yu, Kao-yao, &c, disent en plusieurs endroits : savoir que si les loix sont bien gardées & les mœurs innocentes, les San-miao & les Man-y, ne tarderont pas à se réformer. Il paroît que ces fugitifs s'étoient multipliés peu-à-peu, & que l'affociation de Yu à l'Empire fit quelques mécontents qui se joignirent à eux. Quoi qu'il en soit, voici le texte entier du Chou-king sur cette guerre : Chun dit à Yu : « Yeou des Miao n'est » pas soumis ; marchez contre lui, & faites-le rentrer dans le » devoir. Yu, comme Général de l'armée, parla ainsi aux Capitaines : les troupes sont assemblées, écoutez mes ordres. Les » Miao causent du trouble : Yeou leur Chef est un insensé qui » n'écoute pas la voix de la Religion, méprise les autres informement, se croit seul éclairé, tourne le dos à la vérité, & » renonce à la vertu. Il a beau dire que le Sage est dans le désert » & l'Insensé sur le Trône, la Nation le rejette & lui refuse sa » protection. Le Tien va l'accabler de malheurs : obéissons, » vous & moi, aux ordres du Prince, & punissons leurs crimes. » Le succès dépend de l'union de nos cœurs & de nos forces. » Les Miao résistèrent un mois. Y dit à Yu, la vertu touche le » Tien : il n'est point de cœur si éloigné d'elle qu'elle ne charme. » L'orgueil n'attire que des malheurs. La modestie appelle & » commande les succès. Le Tien ne se départ jamais de cette loi. » Chun étant occupé du labourage sur la montagne Li, se » prosternoit chaque jour dans son champ, il se noyoit dans ses » larmes, & pouffoit des soupirs vers le Tien miséricordieux, » pour son pere & sa mere, s'attribuant tout le tort, & se reconnoissant seul coupable. Il ne paroissoit devant son pere » qu'avec cette aimable timidité, & cette attention inquiète » qui expriment si bien le respect & l'amour. Kou en fut touché » & traita son fils avec plus de bonté. Une conduite irréprochable



» touche le cœur de l'esprit. Les Miao pourroient-ils y résister ?  
 » Ce que vous dites est bien vrai , répondit Yu , en le remer-  
 » ciant : Il congédia les troupes sur le champ & s'en retourna à  
 » la Cour , où il ne s'appliqua plus qu'à faire fleurir & régner la  
 » vertu : des fêtes innocentes & des exercices utiles succéde-  
 » rent à la guerre. Deux mois s'étoient à peine écoulés , que  
 » Yeou & les Miao rentrèrent dans le devoir & se soumirent ».

*Chou-king , Chap. Yu-mo.* Les Géographes anciens & moder-  
 nes ne s'accordent pas sur le pays où étoient les Miao. Les uns  
 les mettent dans le Ho-nan , les autres dans le Hou-kouang ;  
 & quelques - uns en petit nombre , dans le Kiang-nan , c'est-à-  
 dire sur les frontieres du Ki-tcheou. Quant à cette guerre , il est  
 evident que c'étoit une espece de guerre de famille. Sée-ma-  
 rsien lui-même avoue que les peuples dont il parle dans le Chou-  
 king , descendoient de Kong-kong , de Sou-pé , &c ; que nous  
 avons vu plus haut avoir été exilés par Chun. Nous aurions bien  
 des réflexions à faire sur le narré du Chou-king , mais nous  
 nous en reposons sur le Lecteur. Il ne feroit pas honnête de nous  
 prévaloir de tous nos avantages.

La guerre qui fut occasionnée par la révolte des partisans de  
 Yeou-hou qui se révolterent contre Ki-ti , fils de Yu , dut être  
 plus considérable que celle des Miao : le Chou-king n'a con-  
 servé que la harangue de l'Empereur à ses troupes. La voici :  
 les six King étant assemblés , le Prince dit en soupirant. « O  
 » vous les hommes des six sortes d'affaires ( nous traduisons  
 » mot à mot à notre ordinaire ) , Yeou-hou intimide le peuple ,  
 » renverse les cinq devoirs , néglige & rejette les trois liens de  
 » la société. Le Tien veut lui ôter la vie par nos armes. J'adore  
 » la volonté suprême du Tien & exécute sa vengeance. Vous  
 » qui êtes à la droite , si vous ne combattez pas à la droite ,  
 » vous ne respectez pas sa volonté ; vous qui êtes à la gauche ,  
 » si vous ne combattez pas à la gauche , vous ne respectez pas



» sa volonté; vous qui êtes à cheval, si vous ne gardez pas vos  
 » rangs, vous ne respectez pas sa volonté. Ceux qui seront  
 » fideles, seront récompensés avec leurs aïeux, ceux qui seront  
 » indociles, seront punis dans le Tou ( lieu des ténèbres ), moi-  
 » même je les traiterai comme des rebelles ». C'est la première  
 fois qu'il est parlé dans le Chou-king de deux ailes & de cava-  
 lerie. Quant aux six King dont étoit composée l'armée, on ne  
 fait pas de combien d'hommes ils étoient. Comme on ne peut  
 en parler que par conjecture, le Commentaire impérial rapporte  
 les différentes opinions, & n'en adopte aucune. Ki-ti fut  
 vaincu, selon le Hoei-ki-tsée & les autres Historiens. Ses Géné-  
 raux vouloient hasarder une seconde bataille. Gardons-nous en  
 bien, répondit ce Prince. « Non pas que mes Etats soient mé-  
 » prisables, & mon peuple peu nombreux; mais si je n'ai pas  
 » remporté la victoire, c'est que ma vertu est trop imparfaite,  
 » & que je ne travaille pas assez à la réforme des mœurs ». Que de fleuves de *sang* taris dans leur source, si l'Europe avoit  
 eu le Chou-king, au lieu de son Homere & de son Virgile, de  
 son Thucydide & de son Tite-Live. Une Nation mesure sa  
 gloire sur le nombre de ses homicides, & les esprits sont si  
 fascinés, qu'on lit, en triomphant, des gazettes de mort, de déva-  
 station & de carnage, qui feroient frémir d'horreur un sauvage.  
 A quoi ont abouti ces guerres sanglantes & continuelles qui  
 dépeuplent l'Europe depuis deux siècles, & ont fait couler le  
 sang des Chrétiens dans toutes les parties de la terre? Nous invi-  
 tons les curieux à faire le calcul de ceux à qui elles ont coûté la  
 vie; & ils comprendront sans peine, pourquoi celle d'un seul  
 citoyen pèse plus dans la balance du Chou-king que cent lieues  
 de conquêtes.

La troisième guerre dont il est parlé sous la Dynastie des  
 Hia, est celle que Tchong-kang fit aux Astronomes Hi & Ho.  
 Quelques Critiques d'au-delà des mers ont relevé les bévues &



les méprises du récit du Chou-king. Indépendamment qu'il est ridicule, dit-on, que des petits-fils & arriere-petits-fils de Chinois, s'avisent de porter le nom de leurs ancêtres, enforte que l'on trouve sous Tchong-kang des descendans des Astronomes du temps de Yao, il est comique & risible de dire qu'un Empereur envoie une armée contre des calculateurs de minutes. Que répondre? Nos premiers Chinois étoient des sauvages, la barbarie de leurs mœurs avoit passé dans leur Gouvernement, & nous nous en sentons encore: le sixième fils de l'Empereur regnant a la Surintendance de l'Ecole de Mathématique. Quant à ce qui a trait dans cette guerre au sujet que nous traitons, elle montre que la Monarchie commençoit à se former. 1°. L'Empereur chargea de cette guerre un Prince. 2°. Il est parlé de cent Mandarins, *Pe-kouan*. 3°. Il est fait mention de la Maison de l'Empereur. 4°. On voit que les coups de force & de vigueur commençoient à être nécessaires. « Si la compassion de l'amitié l'em- » porte sur la vérité de la justice, dit le Général à ses troupes, » tout est perdu; mais si une juste sévérité l'emporte sur la com- » passion de l'amitié, les affaires réussissent ». 5°. Il est dit qu'il y avoit des loix & une discipline militaire. Ces progrès marquent ceux de la population.

Pour venir maintenant à l'article des Principautés, il faut supposer, d'après *Sée-ma-tsien*, *Pan-kou*, & les autres Historiens, qu'on ne fait rien de certain, & qu'on n'a aucun détail sur celles des deux premières Dynasties. Les Annales ne commencent à parler de Principautés qu'à la Dynastie des Tcheou. Le célèbre Auteur du *Nien-piao*, a été lui-même obligé de laisser en blanc l'espace destiné dans chaque page pour les Annales particulières des Princes de l'Empire. On convient néanmoins assez généralement qu'il y eut des Princes feudataires sous les Hia & sous les Chang; mais leurs Etats devoient être bien peu considérables, puisque selon le témoignage de *Mong-tsé*, celle des Chang



qui détruisit la Dynastie des Hia , n'étoit que de dix lieues en quarré ; & celle des Tcheou qui détruisit la Dynastie des Chang de sept lieues. A quoi il faut ajouter encore que l'une & l'autre étoient limitrophes du Ki-tcheou , & avoient commencé par des Colonies & des défrichemens , ainsi qu'il a été dit plus haut dans l'article de la Géographie. Qu'on ne se méprenne donc pas au langage du Tong-kien & des autres Historiens qui parlent sans cesse des Princes de l'Empire , & les supposent , d'après la fable du regne de l'Empereur Hoang-ti , qui reçoit l'hommage de dix mille : en ayant mis dans des temps si reculés , ils ne pouvoient s'empêcher d'en créer pour les siècles suivans. Le mensonge ne se soutient que par des mensonges. Mais n'y est pris que qui oublie de réfléchir & de remarquer que tous ces Princes ne donnent que des mots à l'Histoire , & ne fournissent pas un fait. Cependant on lit dans le Chi-king , que Tching-tang , avant d'attaquer l'infâme Kie , subjuga d'abord les Royaumes de Ouei & de Kou , puis alla dans celui de Ou ; mais c'est tout ce qu'on en fait ; & il y avoit alors bien des siècles que les Hia étoient sur le Trône. Du reste on ne fait point quelle étoit l'armée de Tching-tang. La harangue de ce Prince peut aider à en juger. « Les Hia sont coupables de beaucoup » de crimes , le Tien veut qu'ils soient punis. Ne dites pas , notre » Prince n'a pas compassion de nous , nous sommes à la veille » de faire la moisson , il veut nous conduire à la guerre pour » punir les Hia. J'ai prévu vos représentations ; mais les Hia » sont coupables : je crains le Chang-ti , je n'oserois pas différer » leur punition , &c » ; on sent ce que devoit être l'armée d'un petit Etat composé de colons. On sent encore combien peu étoit puissant celui qu'elle vainquit. Kie , selon les Annales , fut battu deux fois , puis il se retira dans le Kiang-nan , où Tching-tang le laissa tranquille : ce qu'il n'auroit pas fait sûrement , si ce beau pays avoit été peuplé & défriché.



Ce qu'on trouve à la fin du Chapitre Yu-kong, peut faire une difficulté, au moins en imposer. On y voit en effet les dénominations de Heou, de Nan & de Pé, qui ont été en Chine sous les premières Dynasties, ce qu'étoient en France les *Duchés*, les *Marquisats* & les *Comtés* dans le temps féodal. Mais à en juger par ce qu'on fait de plus certain sur cette haute antiquité, il est probable que ce n'étoit que des noms de districts, si tant est qu'ils aient été en usage avant les Tcheou. Car en parlant des tributs, il est marqué qu'on portoit des grains à l'Empereur, ou avec la paille, ou en épis, ou mondés, selon qu'on étoit plus ou moins éloigné de la Capitale. Nos Savans entrent ici dans de longues discussions, & examinent si ces districts étoient dans les cinquante lieues quarrées du Ki-tcheou, que l'Empereur gouvernoit par lui-même, ou si c'étoit des districts particuliers enclavés dans les Provinces. Les sentimens sont partagés; mais quoique le plus grand nombre penche à croire qu'ils étoient dans le Ki-tcheou, comme les preuves pour ou contre se réduisent à des traditions fort incertaines, on ne peut se fier ni aux unes, ni aux autres. Allons encore au-devant d'une difficulté bien éblouissante pour l'Europe, & qui en a imposé à la plupart des Savans qui ont voulu raisonner sur nos Antiquités. Les grands travaux de Yu dans toute la Chine pour l'écoulement des eaux, le défrichement des terres, tant de canaux creusés, &c, ne semblent-ils pas supposer que la Chine étoit déjà toute peuplée? N'est-il pas parlé dans le Yu-kong des tributs que portoient les différentes Nations? N'y est-il pas fait mention des habitans des Isles de la mer? De pareilles difficultés ne peuvent être éclaircies sans quelques observations préliminaires sur ce fameux Chapitre le plus curieux, le plus intéressant, mais aussi le plus difficile du Chou-king. Nous nous y arrêterons d'autant plus volontiers, qu'elles sont un prélude nécessaire pour l'article des Sciences & des Arts qui va nous occuper, & un supplément



à ce que nous pouvons avoir omis dans les précédentes. Un Européen qui lit le Chapitre Yu-kong dans une traduction, se trouve à mille lieues de toutes ses idées sur la haute antiquité. Plus il le relit, plus il est frappé des détails géographiques de ce beau morceau. La manière dont il articule le cours des rivières, la position des montagnes, les bornes des Tcheou, la fertilité absolue & comparée des différens endroits & leurs productions en tout genre, le frappent tellement, que pour peu qu'il ne soit pas en garde contre ses préjugés, ils le conduisent à soupçonner nos Chinois d'avoir composé le Yu-kong d'imagination & après coup, ou à conclure que la Chine étoit presque au temps de Yu, ce qu'elle est depuis tant de siècles. La chose est toute simple, quiconque n'est remonté dans la haute antiquité qu'en suivant les Grecs & les Romains, n'a pu arriver que jusqu'où ils l'ont conduit, c'est-à-dire, jusqu'aux siècles de barbarie & d'ignorance, d'où ils datent leur origine. Le moyen d'imaginer après cela qu'il y ait eu au fond de l'Asie orientale, dans des temps bien reculés & bien antérieurs, une Nation qui a commencé par être ce que les Grecs & les Romains ne devinrent que peu-à-peu. La raison ferme les yeux, la science s'endort, l'imagination étonnée se cabre, & on ne se souvient plus que les Assyriens, les Babyloniens, les Egyptiens, &c, ont été policés, cultivés & savans dès leur première origine. On oublie même la Genèse, & on ne veut plus voir que des espèces de brutes changées en hommes, dans les premiers Fondateurs des Royaumes & des Empires; mais comme nous l'avons déjà répété plusieurs fois, dès qu'il s'agit de la haute antiquité, il faut sortir de dessous la férule des Grecs & des Romains qui ne l'ont pas connue.

D'un autre côté, ce seroit donner à gauche, que de transporter dans les premiers âges les connoissances que les révolutions des siècles ont étendues & perfectionnées. Ne rien croire &



& trop croire sont deux excès. La pente qui mene au dernier est bien rapide , quand on trouve le Yu-kong éclairci & enluminé dans une traduction de bon goût. Les demi-Savans en particulier ne sauroient s'arrêter en pareil chemin , & vont toujours en avant , quitte à s'égarer à force de courir. Ils vous bâtissent un système entier sur quelques phrases qui les ont éblouis : ils y adaptent , de gré ou de force , toutes les autorités , font joindre les faits à leurs idées , & couvrent de fables & de grands mots la queue de poisson de la belle tête de femme qu'ils ont peinte.

Avant de citer le Yu-kong , & d'en tirer des conséquences pour ou contre un système , il faut savoir 1°. Que ce Chapitre est le nœud gordien du Chou-king , moins parce que le texte est difficile à entendre , que parce que l'érudition la plus vaste ne le suit qu'à tâtons , & est forcée de s'arrêter dans bien des endroits sans pouvoir avancer d'un pas. 2°. Que c'est sur-tout par le Yu-kong qu'on attaque le Chou-king , & que ses plus zélés défenseurs , poussés à bout sur quelques endroits , ont été réduits à dire avec Tching-tchi , qu'on n'a eu aucun intérêt ni à le supposer ni à l'altérer ; qu'on y reconnoît évidemment la Topographie de la Chine , & qu'ayant été conservé par Confucius & les Anciens qui étoient plus en état d'en juger , les difficultés qu'on objecte ne fussent pas pour le faire rejeter. 3°. Que quelques Lettrés Tao-fée ont pris le biais de l'expliquer dans un sens allégorique , prétendant qu'il étoit impossible de concilier les différentes explications des Savans , & que , comme dit la grande Glose , la vérité étant une , il s'ensuit qu'il faut l'expliquer d'une autre manière , qui pare à cet inconvénient. 4°. Que les plus habiles interpretes des King ont fait des ouvrages à part pour tâcher de l'éclaircir , & que le célèbre Tchou-tfée , qui avoit vieilli dans l'étude de l'Antiquité , avoue lui-même dans son placet à l'Empereur , que malgré tous ses soins & toutes ses



recherches, il n'ose se flatter que son Commentaire l'ait bien éclairci, *Ki-kan-ouei-neng-yeou-ming*. Ce n'est pas là sûrement une affectation de modestie, les Lettrés des deux dernières Dynasties ont donné des interprétations fort différentes des siennes sur plusieurs endroits, & ceux de la Dynastie regnante ont pris le parti, dans un grand Commentaire en deux volumes, de laisser au Lecteur le soin de se décider entre les explications les plus probables des Savans, qu'ils ont recueillies, sans en adopter aucune.

Nous avons dit plus haut d'où vient cet embarras; & pour peu que le Lecteur se souvienne de ce que nous avons raconté sur la composition & les métamorphoses de nos caractères, & sur la manière dont le Chou king a été recouvré, publié & conservé, il lui est très-aisé de comprendre qu'un morceau de Géographie si ancien doit être fort difficile, vu que Strabon & Pline, beaucoup plus modernes, & écrits dans un style moins concis sans comparaison, sont quelquefois très-obscurs, au milieu de tous les Savans Commentaires qui les accompagnent. Les difficultés du Yu-kong disparaissent dans une traduction sans qu'on puisse en faire de reproche au Traducteur, parce qu'il faut qu'il opte & se décide. Si le Lecteur cependant n'est pas instruit, il table sur cette traduction, & on sent à quoi il s'expose quand il s'en sert pour echaffauder un système.

Revenons maintenant à l'objection tirée du Chapitre Yu-kong; car nous n'avons pas prétendu donner le change au Lecteur ni éviter d'y répondre. Les Critiques les plus célèbres de toutes les Dynasties s'accordent à dire que ce fameux Chapitre a été écrit long-temps après les cinq premiers qui composent l'Histoire de Yao, de Chun & de Yu, & que c'est pour cela qu'il a été mis non-seulement après, mais en a encore été détaché de façon qu'il est à la tête d'un autre livre, & commence l'Histoire de la Dynastie des Hia. Mais quand a été écrit



le Yu-kong ? « Selon Kong-in-ta , il n'a été écrit par les Historiens qu'après que l'ouvrage de l'écoulement des eaux & des défrichemens fut fini ». Selon Lin-tchi , il n'y a pas de doute que le Chapitre Yu-kong n'ait été écrit par les Historiens de la Dynastie des Hia. Hoang-tchi dit qu'il a été mis à la tête de leur Histoire pour en être la couronne & montrer la source de leur autorité. Tchang-chi prétend qu'à proportion qu'on fit des canaux & qu'on défricha des terres , on en tint registre. Ces mémoires furent recueillis à mesure qu'on les présentait. Les Historiographes les rédigèrent dans la suite , & y firent des additions pour compléter l'ouvrage & faciliter les soins du Gouvernement. Voyez plusieurs autres citations & autorités dans l'examen critique , intitulé *Kouan-kien*. Liv. I, pag. 29 & 30. Le célèbre Tchou-tsée va plus loin , & prétend qu'on n'écrivit d'abord des travaux de Yu , que ce qu'on en trouve dans les premiers Chapitres , & que la Chine étant plus connue & plus peuplée , on en fit comme l'exorde du fameux Chapitre Yu-kong , pour donner de suite la description historique , géographique & politique de tout l'Empire , absolument nécessaire pour bien suivre les détails de l'Histoire. Car il ne faut pas oublier que le Chou-king est composé de divers morceaux des grandes Annales. Selon le célèbre Chan-tchi , un des plus savans hommes de la dernière Dynastie , à en juger par le Tcheou-li & le Dictionnaire Eulh-Ya , il paroît que les Historiens mêmes de la Dynastie Chang , ont ajouté bien des choses au Yu-kong , pour qu'il embrassât les nouvelles terres dont l'Empire avoit été augmenté. Les Auteurs de la Géographie générale écrite sous cette même Dynastie , soupçonnent , pour les mêmes raisons , que le Prince Tcheou-kong dont nous avons parlé plusieurs fois , refondit en entier ce Chapitre , *Kai-Yu-kong* , & marqua exactement les limites de neuf Provinces , dont l'Histoire en effet ne parle que sous cette Dynastie. Voyez l'excellent livre *Kung-chou-kao-sou* ,



*Examen familier des livres. Liv. II. pag. 5 & 6*, ouvrage très-rare aujourd'hui, & que nous n'avons pu avoir qu'un jour. Il n'en est pas en effet d'une description géographique comme d'un récit historique, on peut y faire des additions sans conséquence. Cette observation est fondée sur ce que le Chapitre Yu-kong a été renvoyé au commencement de l'Histoire des Hia, quoique ce soit sous le regne de Yao qu'on a fait les défrichemens, & tous les ouvrages pour l'écoulement des eaux, &c, & sur ce que le texte ne parle de Yu, & ne le nomme que dans les premières phrases à l'article du Ki-tcheou, par lequel il commence & dans lequel seul il est fait mention d'ouvrages; car dans tout le reste du Chapitre il n'est point question d'écoulement des eaux, ni d'ouvrages. Voici ces phrases : « Yu divisa les terres, » s'ouvrit des chemins dans les montagnes en coupant des bois, » & reconnut les grandes montagnes & les grandes rivières du » Ki-tcheou. Etant à Hou-mou, il poussa ses troupeaux depuis » Leang jusqu'à Ki ; puis il défricha Tai-yuen jusqu'au midi de » Yo. De Tang-hoai, il éleva une digue jusqu'à Tchong ». Tout le reste du Chapitre n'est qu'une description des huit autres Tcheou, de leur fertilité, des tributs, &c, comme l'a fort bien remarqué le Commentateur du T sien-pien. Voyez le *Tong-kien-kang-mou. Liv. II. pag. 25*. Mais si la majeure partie du Yu-kong ne regarde pas les temps dont nous parlons ; si, ainsi que le pensent nos Savans, elle a été écrite fort tard, toutes les objections qu'on en tire, tombent à plat & ne demandent aucune réponse. Or voici des raisons qui nous le persuadent encore plus fortement que les autorités que nous avons citées.

1°. Vu l'état où le Chou-king, Mong-tsée & tous les Anciens représentent la Chine sous Yao, vu la manière dont Chun parle de Yu ; il est évident que ce grand homme ne fut occupé pendant treize ans qu'à abattre des bois, à donner la chasse aux bêtes féroces, à faire défricher des terres, &c. Écoutons-le



raconter lui-même ses travaux, « les campagnes étoient cou-  
 » vertes d'eau, & le peuple consterné : Je montai sur les mon-  
 » tagnes, je fis abattre des bois, j'imaginai des traîneaux, j'en-  
 » gageai le peuple à se nourrir de sa chasse. Je fis creuser neuf  
 » canaux qui se déchargeoient dans les rivières & par les rivie-  
 » res dans la mer ; j'introduisis les rivières en ruisseaux dans les  
 » champs ; j'enseignai à cultiver la terre & à préparer des ali-  
 » mens. Ce qui étoit en abondance dans un endroit, me servoit  
 » pour ceux qui étoient dans la disette ». *Chou-king, Chap.*  
*X-tsi*. Or de quelque manière qu'on entende de pareils détails,  
 pour peu qu'on se mette en peine de les concilier avec les faits  
 que nous avons rapportés d'après le *Chou-king* & les *Annales*,  
 il est évident que les travaux de Yu ne peuvent regarder qu'un  
 petit pays. Nous ne savons pas où quelques Européens ont pris  
 les fables qu'ils ont débitées sur les grandes levées, les digues, &c,  
 que Yu fit faire pour contenir les fleuves Hoang-ho & Kiang.

2°. L'état géographique & politique des neuf Tcheou ou Provin-  
 ces, tel qu'il est dans le Yu-kong, est un ouvrage de bien des an-  
 nées ; à en juger par le temps que les Missionnaires ont mis à lever  
 la carte de l'Empire, eux qui avoient bien d'autres secours & bien  
 d'autres facilités que Yu. Car voici comme parlent les interprètes  
 du *Chou-king*. « Il étoit obligé d'aller de montagnes en montagnes,  
 » de hauteur en hauteur pour pouvoir s'avancer ». *Tchin-tsé*.  
 « L'eau couvrant le bas des plaines, il n'y avoit pas de commu-  
 » nication d'un endroit à l'autre. *Y-tchi*. Il falloit abattre des  
 » bois pour percer des chemins dans les collines & ouvrir des  
 » communications. *Kong-in-ta*. On elevoit des balises de bois  
 » de distance en distance pour se reconnoître. *Sée-ma-tsien*. On  
 » donnoit des noms aux endroits, à proportion qu'on s'avançoit ». *Y-tchi*. Voyez le *Yu-king-tsi-kiai*, où cet article est bien traité.  
 Or le moyen d'imaginer que Yu ait pu parcourir ainsi les neuf  
 Provinces dont il est parlé dans le Yu-kong ? 3°. *Tchou-tsé*



remarque malignement , à sa manière , qu'il y a bien des mots & des détails dans le Yu-kong ; pour qu'il ait été fait dans un temps si reculé , *Yu-ki-hao-si*. Des terres à peine sorties de dessous les eaux , ne montrent pas si vite les richesses de leur sein , ajoute-t-il , & ce n'est pas dans un temps où l'on étoit embarrassé pour nourrir le peuple , qu'on pouvoit songer à chercher des choses curieuses. Ceci fait allusion aux mines , pierres rares , plantes singulieres , &c , dont il est parlé dans la description de quelques Provinces. Pour nous , nous nous contenterons d'observer qu'il n'est pas possible que Yu ait marqué les différens degrés de fertilité des neuf Tchou ; puisqu'outre que plusieurs n'ont été cultivées & défrichées que bien long-temps après lui , comme il a été dit , une pareille détermination qui faisoit règle pour les impôts , a dû être fondée sur des expériences de bien des années. La manière même dont le Yu-kong parle des impôts & tributs , ne peut convenir , selon nos plus habiles Critiques , qu'à la Dynastie des Hia finissans , au plutôt. 4°. L'Histoire ne dit rien jusques vers le commencement des Chang , d'où l'on puisse conclure que la Chine ait été auparavant telle que la représente le Yu-kong ; & si l'on veut l'expliquer à la manière de ceux qui environnent Hoang-ti de grandeur & de magnificence , on tombe dans des contradictions avec le reste du Chou-king , dont il n'est pas possible de se tirer : comme on le sentira aisément pour peu qu'on fasse attention aux détails où nous sommes entrés , & à ceux où nous entrerons encore. Mais c'est trop nous arrêter sur cet article : ce que nous venons de dire suffit pour tranquilliser le Lecteur sur les objections éblouissantes qu'on a tant fait valoir. Si la chose en valoit la peine , nous pourrions pousser plus loin nos discussions , suivre le texte entier du Yu-kong pas à pas , & faire voir par exemple , quels habitans des Isles de la mer se trouvoient dans le Ki-tcheou ou Chen-si , qui est une Province des plus méditerranées de toute la Chine. Au reste ,



on pourroit répondre à ceux qui voudroient absolument que tout le Yu-kong datât du temps de Yu , sans examiner ce qu'on en pense ici & ce qu'en disent nos Critiques , que Yao ayant régné cent ans & Chun quarante, cet espace de temps est plus que suffisant pour que Yu, en mourant , ait pu laisser la Chine dans l'état où elle est représentée dans le Yu-kong. Que d'ailleurs, se fût-il concentré dans le Ki-tcheou , il pouvoit envoyer à la découverte & fixer , sur ce qu'il avoit appris des autres Provinces , les impôts qu'on pouvoit en tirer , ainsi qu'il est arrivé sous toutes les Dynasties , quand on a songé à s'étendre par des Colonies & des défrichemens. Combien de contrées de l'Amérique dont on a donné la carte & la description dans ces derniers temps avant qu'elles fussent peuplées , ou même à la veille de l'être ! Si ce qu'on y dit de leurs mines, productions & curiosités prouve les connoissances des Européens, ce qu'on trouve dans le Yu-kong sur celles de Chine prouvera celles de Yu , & c'est tant mieux.

*V. Arts & Sciences , au temps de Yao , Chun & Yu.*

On peut juger de ce qui s'est fait dans la Chine , par ce qui est arrivé dans l'Asie occidentale. Les premières Colonies qui s'y établirent après la confusion des langues, y portèrent les Arts & les Sciences d'avant le déluge , conservées par les enfans de Noé , & peut-être perfectionnées par leurs premiers descendans. Des rebelles , des malfaiteurs , des fugitifs & des mécontents, quittant la Métropole & cherchant leur salut dans la fuite, se réunirent pour leur commune défense , & réduits par leur situation à vivre de leur chasse & de leurs vols , ils ne laisserent à leurs enfans que la barbarie & l'ignorance de la vie qu'ils avoient menée. Nos Man - tsée , nos Y - tsée , nos Miao - tsée ont ainsi commencé , autour de nos anciens Chinois. Cette



observation qu'on n'a pas voulu faire dans plusieurs livres, est la solution naturelle du problème de la barbarie de quelques Nations moins anciennes que celles chez qui on trouve les Sciences & les Arts. Dès leur première origine, au temps même de Confucius, les habitans des Provinces du Kouang-tong & du Kouang-fi, étoient comme les peuples de la Grece, lorsque les Colonies Egyptiennes & Phéniciennes vinrent les policer. C'est pour ces peuples tombés ainsi dans la barbarie, que des éclairs de génie & d'heureux hasards ont été nécessaires pour réinventer les Sciences & les Arts. Mais les renvoyer aux morceaux de bois flottant sur l'eau pour les conduire à l'idée de barque, c'est insulter la nature humaine d'une manière également ridicule & indécente. Qu'un Cynique qui se confond avec les bêtes par ses mœurs, & se met même au-dessous d'elles par des excès qu'elles ignorent, s'exprime ainsi, on en est plus humilié que surpris. Quand c'est un homme de Lettres qui s'oublie jusques-là, on regarde le ciel & on rougit d'être sur la terre. Encore une observation qui n'a pas moins été omise. A la fondation d'une Colonie, le grand intérêt de l'agriculture & des établissemens absorbe tout. Nous en prenons à témoins toutes les nouvelles Colonies des Européens dans les Isles & dans l'Amérique. Les Arts de goût & d'agrément n'y arrivent que pour s'y morfondre. Force est à ceux qui les y ont portés de s'occuper de quelques travaux utiles. Du moins les maîtres n'y ont pas des disciples, & sans les vaisseaux qui y portent autant de besoins que de secours, il faudroit y réinventer la peinture, si l'on vouloit des tableaux.

Ces deux observations supposées (qui a lu l'Histoire ancienne l'Histoire des Colonies d'Europe doit en sentir la solidité), nous allons entrer dans la question des Arts & des Sciences au temps de Yao. Plus le Lecteur aura soin de se les rappeler, mieux il saisira le vrai de nos détails.

Les



Les têtes des plus beaux esprits se rétrécissent dès qu'ils entrent dans le temple des Sciences, & il arrive par fois que l'érudition y laisse la raison bien à l'étroit. C'est le plus grand malheur de nos plus célèbres Lettrés. Yao, Chun & Yu n'étoient que de bonnes gens, & ils ont la manie d'en vouloir faire des Sages & de grands Princes. Quand la Colonie qui étoit venue en Chine se fut fixée dans le Chen-si, on se mit à chasser pour vivre, on bâtit des cabanes, & on ensemença les endroits les plus découverts. Tout établissement devoit commencer ainsi dans ces temps reculés. Comme la Colonie croissoit sous le regne de Yao, il fallut songer à couper des bois & à défricher de nouvelles terres, comme il est dit dans les textes que nous avons cités. Les plaines étant inondées ou couvertes de marais, Yu fut chargé de les dessécher, ses travaux durèrent treize années, parce qu'ils embrassoient toute la Colonie qui se multipliant de jour en jour avoit besoin de s'étendre. « Heou-tsi, dit Mong-tsée, apprit » au peuple à labourer la terre, à l'ensemencer & à faire la » moisson des cinq especes de grains; après cela il y eut des » vivres », *Ko-te-eulh-tche. Chap. Ouen-tchong.* Heou-tsée peut avoir découvert quelque nouvelle espece de grain, comme on le dit communément; & s'être rendu habile dans l'agriculture, par les expériences & ses observations sur la nature du climat & sur les différentes terres. Sée-ma-tsien dit en effet qu'il s'étoit appliqué dès son enfance à l'agriculture (ce qui est très-conforme aux louanges que lui donne le Chi-king), & que le succès de ses tentatives l'avoit encouragé à de plus grandes entreprises; mais l'agriculture étoit connue & pratiquée avant lui. Chun étoit occupé du labourage à Li-chan, lorsque Yao lui donna sa fille en mariage. Yu raconte de lui-même qu'il avoit appris au peuple à cultiver les nouvelles terres. . . . Tout cela précéda de plusieurs années la nomination de Heou-tsi à la charge de Directeur de l'agriculture. Les interpretes du Chou-king



remarquent fort bien que ses enseignemens d'Agriculture ne devoient s'entendre que des terres nouvellement desséchées & qu'il falloit défricher, & que sa grande expérience & son habileté étoient nécessaires pour décider ce qu'on y devoit semer selon les endroits. L'autorité dont il fut revêtu servoit à faire plier la multitude, & à assurer le succès de l'entreprise, par le droit qu'elle lui donnoit de commander & de diriger les travaux des Colons. « Vous connoissez les besoins du peuple, lui dit » Chun, en le nommant à cet emploi important, apprenez-lui » à cultiver, selon les saisons, les cent especes de grains ». *Chap. Chun-tien.* Ces mots, selon les saisons, cent especes de grains, disent beaucoup dans le langage plus que laconique du Chou-king. Il ne faut que rapprocher ce plan d'agriculture de l'état où nous avons vu qu'étoit la Chine, pour voir qu'on n'alloit pas par tâtonnemens & par essais; mais qu'on traitoit cette grande partie de l'administration d'après des connoissances développées qu'on ne pouvoit pas avoir acquises si vite, & qu'on avoit apportées d'ailleurs. Des levées, des canaux, des coupes de bois, &c, ne sont pas des tentatives incertaines de barbares qui cherchent des moyens & s'essayent. Combien même de peuples policés qui n'ont pas assez de courage pour entreprendre de pareils travaux? Où en auroient été nos Chinois, s'il leur avoit fallu des siècles de délibérations pour tenter des desséchemens & des défrichemens?

Quels étoient les grains qu'on cultivoit alors? La tradition veut que ce furent les mêmes que ceux qu'on cultive aujourd'hui. Il ne faut pas se méprendre aux cent especes de grains dont nous venons d'entendre parler Chun. Le mot cent, n'est qu'une dénomination générale qui indique conglobativement les herbages, les légumes & différentes sortes de grains. « Le Tien bénit les » bleds de Heou-tsi, dit le Chi-king, il avoit préparé de belles » moissons pour le peuple en riz, en froment, en panis & en



» mil noir ». Il est parlé dans une autre Ode , du chanvre , & dans le Li-ki des pois & des fèves qui entroient dans les offrandes de certains sacrifices. Voilà ce qu'on fait de plus certain sur les grains qu'on cultivoit dans cette haute antiquité, en y ajoutant le coton, plante dont il est fait mention dans plusieurs anciens livres. Mais l'Agriculture eût-elle été bornée à cela , il falloit qu'on eût déjà bien des connoissances, vû que la culture de ces diverses especes de grains demande des soins bien différens ; « & que , comme dit Chun , ils étoient dirigés selon les saisons ». Que nos anciens Chinois étoient de bonnes gens ! Nous trouvons en ce moment dans le Tcheou-li , « que les cinq especes » de grain dont on se nourrissoit en santé , étoient employées en » remedes dans la maladie ». Il n'y a plus guere que nos pauvres cultivateurs qui daignent savoir la maniere de s'en servir à cet usage. Ces recettes antiques sont une bonne ressource pour les Missionnaires qui courent les Provinces , & graces à Dieu , elles nous ont aussi bien guéris au besoin , que l'auroient pu faire les médecines qui ont le plus enrichi les marchands & fait suer la Chimie. Combien ne nous ont-elles pas sauvé de Missionnaires dans des cabanes où ils auroient pris des pleurésies en Europe. O vous parens vertueux & sensibles , qui ne les avez pas oubliés , soyez tranquilles sur leur conservation. Les tendresses paternelles du Dieu tout-puissant qu'ils annoncent , suppléent aux soins qu'ils auroient trouvés auprès de vous , & que la pauvreté de nos Néophytes ne peut pas leur procurer. Plus ils paroissent abandonnés en mille rencontres , & privés des secours les plus nécessaires , plus la grace de Jesus-Christ les soutient , les fortifie & les console. Interrogez l'Histoire de nos Missions , & vous verrez que les santés les plus délicates ont tenu aux plus pénibles travaux , & sont arrivées à la vieillesse à travers les maladies & les infirmités. Puis , quand le martyre manque à un Missionnaire , quelle plus douce mort que celle qui est



environnée de plus de dénuement & de pauvreté? Mais où allons-nous nous egarer? Que le Lecteur pardonne cet ecart à une main fatiguée de tenir la plume avec des yeux mouillés de larmes. Nous étions en mission dans les montagnes, nous n'avons pas pu faire nos derniers adieux à l'illustre Ma-joseph qui a préféré l'ignominie de l'exil & de l'esclavage à la faveur de son Prince. Son fils unique est mort à l'armée, victime de sa charité pour un Profélyte qu'il avoit gagné à Jésus-Christ; son petit-fils lui a été enlevé au berceau: quels coups pour un cœur comme le sien! Ils l'ont préparé au triomphe de sa foi. Les infidèles qu'il gouvernoit peu de jours auparavant avec tant de bonté, n'ont pu voir sans admiration que ses chaînes, ses plaies & ses gardes lui laissoient toute la sérénité de son front, & son exil les affligeoit presque autant qu'il lui caufoit de joie. Quel spectacle que celui des congratulations de ses parens qui étoient accourus en foule pour le féliciter & l'embrasser, & des reproches que lui faisoit sa vertueuse épouse de ne l'avoir pas mise en cause, comme il le lui avoit promis. Il ne s'en justifioit qu'en disant qu'il n'en avoit pas eu l'occasion, & il n'a pu l'empêcher de le suivre, qu'en lui opposant le besoin qu'avoient de ses soins les petits orphelins que leur fils a laissés. Que de brochures foudroyées & anéanties par ce qui s'est passé à la vue de tout Pe-king dans le procès & dans la condamnation de ce fervent Néophyte! Il faut en vérité que les impies soient bien poussés à bout & bien ignorans, pour venir chercher en Chine des objections contre la Religion. Il est aisé ici d'entendre, d'expliquer, de concilier, & de prouver ce qui embarrasse au-delà des mers dans les actes des Martyrs: il nous feroit bien plus doux de nous en occuper, que de l'ennuyeux & stérile sujet que nous traitons. Mais puisque nous en sommes chargés, continuons malgré nos douleurs & l'accablement de la saison.

L'Agriculture, telle que nous venons de la représenter, suppose



nécessairement la connoissance de plusieurs arts. Dès qu'on labouroit, qu'on semoit & qu'on faisoit la moisson, il falloit qu'on eût des instrumens de labourage & d'agriculture. Par une conséquence qui n'est pas moins evidente, on savoit donc monder le bled, le moudre, & en faire une nourriture. Les greniers dont étoit chargé Chun, prouvent aussi qu'on savoit le conserver. Puisqu'on elevoit des digues, qu'on ouvroit des canaux, qu'on détournoit des rivières & des ruisseaux, on entendoit donc le nivellement des terres & la poussée de l'eau, on avoit donc des instrumens propres à exécuter & à faciliter tous ces ouvrages. Ces conséquences sont trop immédiates pour qu'il soit besoin de les prouver. Il faut bien se garder cependant de les pousser trop loin, en leur appliquant les idées qu'on a aujourd'hui des arts de besoin les plus simples. A en juger par une estampe du *soc* & de la *charrue* de ces temps reculés qu'on trouve dans les anciens Commentaires du Chou-king & du Li-ki, les instrumens dont on se servoit étoient assez grossiers ou plutôt fort simples; quelle qu'en soit la raison, presque tous nos Arts d'aujourd'hui, même les plus délicats, se rapprochent beaucoup de l'antiquité à cet égard. Les instrumens dont ils se servent, sont en petit nombre, peu dispendieux, & faits de manière à étonner les Européens qui voyent l'élégance & la délicatesse des ouvrages qui sortent des mains de nos Artistes. Par une suite encore de cette façon de penser que nous avons héritée des Anciens, autant le Gouvernement montre de magnificence dans les edifices & dans les monumens qu'il eleve pour rendre témoignage de la splendeur de l'Etat, & honorer la chose publique, autant il met de simplicité & de modestie dans les ouvrages qu'il entreprend pour faciliter, augmenter, perfectionner la navigation intérieure, l'agriculture, les transports, les arts de besoin & tout ce qui regarde le bien public. Il en retranche les dépenses superflues pour étendre plus loin les nécessaires.



Quant à l'architecture, le peu qu'en disent le Chou-king & les Anciens, n'en donne pas grande idée. Les caractères anciens de maison, de salle, d'appartement, qui en sont probablement le vrai type, ne sont pas même l'ébauche des desseins de ce qu'on a eu depuis. On prétend assez généralement que celui de *palais* a été inventé sous la Dynastie des Chang. Hoai-nan-tsée, Lu-chi, &c, décrivent la maison du bon Yao comme une cabane de laboureur. Le toit, selon eux, étoit de paille & de terre, les pluies de l'été y faisoient croître l'herbe & le couvroient de verdure. Après la porte d'entrée, qui étoit tournée au midi, venoit une grande cour où étoit la salle d'audience. Au bout de cette cour entourée de murailles, étoit une grande salle où l'on gardoit les poids & les mesures, pour les marchés qui se tenoient dans cette enceinte. Au-delà de cette salle étoit une seconde cour, au fond de laquelle étoit l'humble maison où le Prince demeuroit avec sa famille. La salle d'audience étoit élevée de terre, & les degrés par où on y montoit, étoient faits de gazon. Comme on étoit obligé d'attendre pour être admis à son tour à l'audience, on avoit planté des arbres aux portes, pour que les Officiers & le peuple pussent y être à l'abri du soleil. Le Chou-king dit que Chun avoit imprimé aux quatre portes du Palais un air de grandeur & de majesté qui inspiroit le respect. Les portes du midi, de l'orient & de l'occident donnoient sur la grande cour; celle du nord servoit pour les usages domestiques de la maison de Yao, derrière laquelle elle étoit. C'est encore aujourd'hui le plan général de tous les grands Palais. Le Chou-king dit encore, dans le même Chapitre Chun-tien, « que Chun à son couronnement fit ouvrir les quatre portes de la salle d'audience, pour être entendu de tout le monde ». Ce qui étoit alors nécessité à cause de la petitesse de ce bâtiment, est devenu depuis une étiquette de grandeur & une loi de l'Etat pour le bâtiment auguste que les Européens appellent



la salle du Trône. Il est élevé sur une haute plate-forme de marbre blanc, orné de tout ce que notre architecture a inventé de plus magnifique, & ouvert en effet aux quatre points cardinaux par de grandes portes qui donnent sur la belle gallerie dont il est environné. Le Trône de l'Empereur est élevé au milieu sur une estrade couverte de riches tapis. C'est de ce Trône que Sa Majesté reçoit les hommages des Princes tributaires, des Princes de son sang, des grands de l'Empire & des premiers Magistrats de tous les Tribunaux, prosternés à terre dans la grande cour qui est au bas de la plate-forme, comme Chun les recevoit de la salle d'audience où il étoit. Car, pour le remarquer en passant, ce que les Européens mal instruits regardent comme le triomphe d'un despotisme dont on n'a pas même l'idée en Chine, n'est que la conservation d'un ancien usage. Du reste, il ne faut pas s'imaginer que ce soit de ce Trône que l'Empereur reçoive les placets des Ministres & des Députés des Tribunaux à qui il donne audience tous les jours pour les affaires de l'Empire. Il y a une salle destinée à cet usage, où ils sont introduits, & où on lui parle avec plus de liberté peut-être qu'à aucun autre Prince du monde. L'Empereur ne monte sur son Trône que pour les grandes cérémonies. Il y montera, par exemple, sous peu de jours, pour recevoir les congratulations & les hommages de tout l'Empire, à l'occasion de sa soixantième année; mais avant cela, & c'est une particularité qui peint bien notre Gouvernement, il ira lui-même en cérémonie se prosterner neuf fois aux pieds de sa mere, assise sur un Trône élevé, & lui rendre tous les hommages qu'il va recevoir. Bien plus, comme la quatre-vingtième année de l'Impératrice tombe l'an prochain, l'Empereur a voulu que pour augmenter la pompe, les réjouissances & la célébrité de cette grande fête, on réservât pour alors les sommes immenses que la Capitale & les Provinces avoient destinées à lui en donner une à lui-même,



cette année, selon l'usage. Ce n'est pas que l'Impératrice mere ait ici par elle-même aucun pouvoir, il est tout entre les mains de l'Empereur. Mais sa piété filiale ne peut rien refuser à sa mere : il aime à lui faire honneur de toutes les graces qu'il accorde à son peuple, & l'année prochaine il fera des largesses à tout l'Empire, & accordera la grace de tous les criminels, afin de tourner vers elle toutes les bénédictions de ses sujets.

Quant aux maisons des particuliers, le peu de magnificence de celle de Yao, prouve qu'elles devoient être bien simples. Cependant il nous paroît que le plan de ce Palais rustique, indique des connoissances sur la maniere de bâtir, & que les essais ne sont jamais si réguliers. Quelques Ecrivains de la basse Antiquité ont dit que Chun fut occupé quelque temps à faire cuire de la brique, & Sée-ma-tsien l'a mis dans son Histoire sur la foi de leur témoignage. Nous n'oserions cependant le garantir, parce que le Chou-king n'en dit rien ; mais comme on le trouve aussi dans le Tcheou-li, & que les caractères ou plutôt les images de *brique* & de *tuile* sont de la plus haute antiquité, il est difficile de le nier. Peut-être même pourroit-on ajouter que notre maniere de la cuire, qui est différente de celle d'Europe & dont on ne trouve pas d'origine, peut venir des environs de la tour de Babel, ainsi que la mode encore subsistante, de bâtir des tours isolées. Ceux qui ont cru que cette mode avoit commencé avec la Religion de Foë se sont trompés. Cette malheureuse idolâtrie n'est entrée en Chine que sous les Han, & il est parlé de ces tours dans la plus haute antiquité. Nos fables en mettent une fameuse sous Fou-hi. Une des plus renommées dans nos Histoires, est celle du Hou-kouang, dont la base avoit mille pas de diametre & mille pieds de hauteur, on montoit au haut par un chemin en spirale. Nous trouvons dans quelques livres du temps de Han, que Yao fit faire trois de ces tours ; mais la plus remarquable dans l'antiquité est celle  
que



que fit bâtir le dernier Empereur de la Dynastie des Hia, qui coûta des sommes immenses & acheva d'irriter le peuple contre lui. Il est singulier que, se voyant menacé par les Sages, de la colere du Tien, il entreprît ce monstrueux edifice pour résister, dit un Auteur, aux surprises de l'eau. *Yu-choui-tchi-yang.*

Nous n'avons que peu de chose à dire sur les vêtements & la tisséranderie, les alimens & la maniere de les préparer, les meubles d'usage & la matiere dont ils étoient faits. Tous les Ecrivains anciens s'accordent à dire que Yao, Chun & Yu étoient vêtus de simple toile en été, & de peau d'agneau en hiver. Leur bonnet, ou plutôt le bandeau qu'ils replioient autour de leur tête, étoit pareillement de toile en été & de peau en hiver. La soie qu'avoit trouvé l'épouse de Hoang-ti avoit disparu. Le célèbre & Savant auteur du Choue-ouen, a prouvé que tous les caracteres où entre l'image de soie, ne remontent pas avant la Dynastie des Tcheou, & que tous ceux qui regardent les habits des anciens, ne sont composés que des images de poil & de chanvre. Nos Savans examinent, si on faisoit des étoffes de laine & de coton dans cette haute antiquité. Le *oui* & le *non* en cette matiere vont flottant çà & là sur des passages de la moyenne antiquité, qui ne décident rien. Ce que nous trouvons de plus remarquable en cette matiere, est une requête présentée à l'infâme Tcheou, où le censeur fait contraster les habits de laine & de toile dont tout le monde avoit été vêtu jusqu'à lui, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la seconde Dynastie, avec les habits de brocard & de diverses couleurs qu'il avoit introduits. Cependant il est dit dans une autre requête, que Yu ayant une robe de coton, dont la doublure étoit d'une couleur différente, un Sage lui fit des représentations sur les suites que pouvoit avoir cette nouveauté, & il eut la modestie de renoncer à cette petite distinction. Mais il résulte de-là qu'on connoissoit de son temps l'art de teindre les étoffes, la chose seroit décidée, si nos Commentateurs



n'avoient pas un penchant si marqué pour tourner en magnificence tout ce qui a trait au cérémonial & aux distinctions des Mandarins. A les en croire, ce qui est dit des habits des Mandarins dans le Chapitre Chun-tien & Y-tsi du Chou-king, prouve qu'on faisoit usage des cinq couleurs, le blanc, le violet, le rouge, le jaune & le noir, pour distinguer les grades, & de divers symboles en broderie, ou en peinture, pour marquer les emplois. Mais comme le remarquent les Critiques, il n'est point parlé de couleurs dans le texte, & le mot *Siang* image, dont ils font une broderie ou une peinture étant employé ailleurs pour désigner l'écriture & les caractères, il est tout naturel de lui laisser cette signification, qui est la plus ancienne & la plus aisée à concilier avec la simplicité des mœurs de ces premiers temps, & avec l'histoire des âges suivans. Car, pour le remarquer en passant, tout ce qu'on débite sur Hoang-ti, s'évanouit après lui. On ne trouve aucun vestige, dans les âges suivans, de toutes les belles inventions & magnificences dont on décore son regne imaginaire. Ceux qui veulent tenir pour ce roman, prennent le biais de peindre en beau tout ce qui regarde Yao, Chun & Yu, mais ce platrage tombe sous les regnes suivans, il faut en revenir à l'Histoire. D'ailleurs, qui ignore que les ornemens dont parle le Chou-king se nommoient *Ouen*, d'où est venu *Ouen-ichang*, discours oratoire, l'art d'écrire, comme qui diroit, *images qui s'éclairent réciproquement*. Les Grammairiens s'appuyent des textes du Chou-king sur les habits, pour prouver que l'écriture étoit alors connue, & ils prouvent très-bien que les Commentateurs du Chou-king ont été réduits à copier d'anciens caractères, pour donner la vraie figure de leurs prétendus symboles. Le texte ne dit point quelle espece d'emploi en particulier chacun désignoit; mais celui de *riz* ne pouvoit convenir qu'à celui qui étoit chargé de l'agriculture, celui de *hache* à celui qui présidoit à la coupe des bois & à la chasse, ceux de soleil, de lune, &c,



aux Astronomes. Il seroit fort aisé d'alléguer des autorités & de citer bon nombre de passages en faveur de ce sentiment ; mais il vaut mieux avouer bonnement qu'on ne peut rien garantir sur cet article , non plus que sur bien d'autres , faute de monumens anciens. On est réduit aux opinions des Commentateurs , qui sont venus plus de deux mille ans après. Leurs différentes manières de citer les traditions , prouvent qu'elles étoient bien embrouillées. Ceux qui lisent nos livres ne doivent jamais perdre de vue cette observation essentielle , sous peine de tomber dans une espece de cahos. Il y a tel Commentaire où l'on donne les plus petits détails de la vie d'Yao. Or il est de fait qu'on n'en trouve aucun dans le Chou-king sur la plupart des choses , & qu'on est réduit au Chi-king , au Li-ki , au Tcheou-li , qui ne remontent au plus qu'à la Dynastie des Chang. Hoai-nan-tsée , Hou-tsée , le livre Lieou tao , & d'après eux bien des Ecrivains , disent que Yao se nourrissoit de légumes , d'herbages & de fruits. Nous doutons beaucoup que cette grande tempérance dont on le loue , allât jusque-là. Car outre que les Tao-sée ont cherché à accréditer leur doctrine en parlant ainsi , ce qui rend leur témoignage fort suspect , il ne paroît pas raisonnable qu'on laissât pourrir le gibier qu'on tuoit à la chasse , & qu'on nourrit des troupeaux pour ne pas manger de viande. Il est certain d'ailleurs que , comme dit l'Y-king , on offroit un sacrifice au Chang-ti tous les sept jours , & que l'on mangeoit la chair de la plupart des victimes. Le Li-ki outre cela marque les différentes especes de viande qu'on servoit à l'Empereur , selon la saison. Il est probable que cette etiquette , comme presque toutes les autres , datoit des premiers usages. Si les anciens caractères de table , de banc , de lit , de vase , de couteau , &c. sont la vraie image de ce qu'ils étoient dans leur origine , on peut dire en assurance qu'il n'y entroit pas beaucoup d'art ; mais cela prouve aussi que tous ces meubles étoient connus & en usage. Comme les Savans



d'Europe concluent que quelques Nations anciennes étoient sauvages & à demi barbares, parce qu'on ne trouvoit pas dans leur langue des mots propres à exprimer les choses les plus nécessaires pour les besoins, usages & commodités de la vie ; par un raisonnement contraire, on doit conclure que nos premiers Chinois avoient déjà bien des connoissances, puisque nos plus anciens caractères sont tissus des images de toutes ces choses. Voyez *Lieou-chou-tsin-hoen*.

Nous ne dirons rien des arts de luxe & d'agrément. Quoique leur origine, comme l'ont remarqué de savans Ecrivains, remonte aussi haut dans l'Histoire que celle des arts les plus nécessaires, on n'en trouve pas de vestiges pour les temps dont nous parlons. On ne s'y attend pas même, quand on songe qu'on alla chercher Chun derriere une charrue pour le conduire sur le Trône. Rome en étoit au même point, lorsque ses plus grands Capitaines quittoient le soc de la charrue pour prendre l'épée. Ici qu'on nous permette de dire que nous avons toujours été surpris & scandalisés de voir les admirateurs des peuples du Paraguai murmurer contre les Juifs, à cause de leur peu de goût pour les arts de luxe & d'agrément. Nos Lettrés seroient plus équitables. Sans autre discussion qu'un calcul fort simple de la somme totale des douceurs de la vie & de leur juste répartition, ils s'écrieroient avec admiration que le Gouvernement des Juifs est le chef-d'œuvre de la sagesse, & que le nôtre n'en approcha que sous les heureux regnes de Yao, de Chun & de Yu. « O heureux temps, ô heureux siècle, dit le célèbre Pe-lin, un habit  
» ne coûtoit pas des années de travail, une ecuelle de terre ne  
» valoit pas un héritage ; mais les plus pauvres avoient de quoi  
» se couvrir, selon chaque saison & leur patrimoine. On ne pré-  
» mûroit pas les fruits ; la viande ne se fondoit point en sauce ;  
» mais les plus mal partagés avoient du riz en abondance & ne  
» le mangeoient jamais seul : les couleurs & le vernis ne cachotent



» point la vieilleffe des meubles ; mais il ne pleuvoit pas dans  
» la maison du laboureur , & fes enfans avoient leur lit ».

En en effet , toutes les découvertes & inventions de ces derniers fiecles n'ont point augmenté les douceurs de la vie pour le plus grand nombre des hommes , & ce n'est pas en etendant la sphere des arts de luxe & d'agrément que le bon Henri IV eût exécuté son sublime projet de mettre le moindre de ses fujets en état d'avoir une *poule au pot* le Dimanche. Nous n'avons garde de mettre parmi ces arts de luxe ce qui regarde la métallurgie , la navigation , les voitures , les armes , &c , mais nous ne pouvons entrer dans aucun détail faute de monumens. On trouve dans quelques Recueils , de petites pieces de monnoie qu'on prétend être du regne de Yao. Mais il est bon de favoir qu'on n'a commencé à en parler qu'au commencement du fecond fiecle après Jesus-Christ , & que la lettre de *monnoie* ne se trouve point dans toute l'Histoire de la premiere Dynastie. D'ailleurs les pieces prétendues & deniers de ce temps-là , qu'on montre dans les cabinets des curieux & des antiquaires , ne font marquées d'aucun coin. On peut les dire de tel temps qu'on veut. Les Ting , ou grands vases de cuivre , qu'on dit que Yu fit fondre , & sur lesquels il fit graver la carte de chaque Province & les principales productions , prouveroient qu'on avoit poussé bien loin fous son regne l'art de fondre les métaux ; mais le Koue-yu de Tfo-chi , est le premier livre où il en soit parlé : & outre que ce livre est suspect & rempli de fables , la maniere dont il s'exprime ne peut s'accorder avec le Chou-king. On alloit à la chasse fous le regne d'Yao ; on fit la guerre fous celui de Chun ; on avoit donc des armes offensives & défensives. On ne fait rien sur la matiere dont elles etoient faites , sur leur formes & sur leurs différentes especes. Les caractères de barque & de charrette font des plus anciens que nous ayons. Le premier se trouve lié d'une maniere si surprenante à plusieurs images ou



symboles, qu'il est impossible de n'y pas reconnoître des allusions à l'arche de Noé. Mais ce sujet demanderoit à être traité à part ; il suffit pour celui que nous traitons, que l'invention en fût connue, & l'usage commun, dès le temps d'Yao.

C'est la tradition commune confirmée par le Li-ki, par le Tchou-li, &c, que dans le partage des terres fait sous Chun & Yao (personne ne le dit plus ancien, ce qui est bien remarquable & bien décisif), on donnoit un quarré de neuf cent arpens de terres à huit familles, elles en cultivoient chacune cent pour elles, & cent en commun pour le Gouvernement, qui en tiroit tout le revenu. Ce partage des terres, presque fraternel, indique évidemment des connoissances sur l'arpentage, la géométrie & l'arithmétique. Les Savans d'Europe qui en qualifient les anciens Egyptiens, voudront bien permettre que nos anciens Chinois partagent avec eux cette gloire. En revanche, nous ne trouverons pas mauvais qu'ils la resserrent à leur gré ; parce que nous ne pouvons dire jusqu'où alloit & où s'arrêtoit leur capacité. Quelques Savans parmi nous ont cru que les tables ou types Ho tou & Lo-chou étoient des tables de réductions pour la division des terres. Si cela étoit, comme elles sont certainement de la plus haute antiquité, il seroit bien glorieux pour les Géomètres d'Europe d'en trouver la théorie, que nous avons perdue. Pour ce qui regarde l'arithmétique, il est évident qu'on en connoissoit alors les principales regles, puisqu'il l'Astronomie, *renée* si tard en Europe savoit calculer, suivre & prédire les révolutions des corps célestes. Comme cette matière a été discutée par des Astronomes, nous nous bornerons à un simple exposé de ce qu'on trouve dans les premiers Chapitres du Chou-king. Le Lecteur peut être tranquille sur l'exactitude & la fidélité de notre traduction. Dussions-nous faire des phrases louches, nous nous tiendrons collés au texte par le mot à mot le plus strict : « ainsi il ( Yao ) donna ses ordres à Hi & à



» Ho. Le Tien suprême a droit à nos adorations & hommages.  
» Faites le calendrier du soleil, de la lune, des constellations &  
» des étoiles. La Religion recevra des hommes les temps qu'ils  
» lui doivent. Nous ordonnons à Hi-tchong de demeurer à Yu-y,  
» autrement Yang-kou; d'y observer avec soin le lever du  
» soleil, d'egaliser & de graduer son mouvement à l'orient. Les  
» jours mitoyens & la constellation Niao désignent le milieu du  
» printemps. Le peuple se disperse alors, les animaux & les  
» oiseaux subissent le joug de l'amour. Nous ordonnons à Hi-  
» chou de demeurer au Nan-kiao, d'y egaliser & graduer les  
» variétés du midi pour la solennité du solstice. Les plus longs  
» jours & la constellation Ho fixent le milieu précis de l'été.  
» Le peuple cherche l'ombre, les oiseaux ont moins de plumes,  
» & les animaux un poil plus court. Nous ordonnons à Ho-  
» tchong de demeurer à l'occident, au lieu nommé *Mei-kou*,  
» d'y observer exactement le coucher du soleil, d'egaliser & de  
» graduer son mouvement à l'occident. Le raccourcissement du  
» jour, la constellation Hia fixent le milieu de l'automne. Le  
» peuple respire alors, les oiseaux poussent de nouvelles plumes,  
» & les animaux se couvrent d'un poil plus fourni. Nous ordon-  
» nons à Ho-chou de demeurer à Lou-fang, autrement Yu-tou,  
» d'y egaliser & déterminer le dernier période des changemens  
» de l'année. La brièveté des jours, la constellation Mao déter-  
» minent le milieu de l'hiver: le peuple se ferme alors dans les  
» maisons, les animaux, les oiseaux sont bien munis contre le  
» froid. L'Empereur dit, Hi & Ho l'année solaire est de trois  
» cent soixante-six jours. Ayez egard à la lune intercalaire pour  
» déterminer les quatre saisons & l'année civile. Les différens  
» travaux seront dirigés & réglés par-là, & les fruits qu'en reti-  
» rera l'Etat, plus abondans ». *Chap. Yao-tien.* Un Astronome  
auroit donné sans doute un air plus astronomique à ces ordres;  
un Astronome y chercheroit probablement bien des choses qu'il



n'est pas possible d'y trouver, soit parce que l'enoncé de ce texte n'est pas assez particularisé, soit parce que on ne peut plus dire aujourd'hui quelles sont les constellations dont il est parlé. Pour nous, nous y trouvons tout ce qui fait à notre sujet; savoir, 1°. Qu'on cherchoit à approprier à la Chine les connoissances astronomiques qu'on y avoit portées. 2°. Qu'on connoissoit alors les solstices & les equinoxes, & qu'on s'aïdoit du lever & du coucher des étoiles pour les mieux fixer. 3°. Qu'on distinguoit l'année solaire de l'année civile, & que celle-ci étant lunaire, une lune ajoutée de plus, certaines années, les ramenoit l'une vers l'autre. Il paroît par le Chun-tien, & par tout le reste du Chou-king, que les mois n'avoient point de nom particulier. On disoit la seconde, la troisieme, la quatrieme lune, &c. Nous laissons au Lecteur le soin de rapprocher ces connoissances astronomiques du temps de Yao, de l'état où nous avons vu dans les articles précédens qu'étoient la Chine & la Colonie. Pour peu qu'il mette de droiture & de bonne-foi dans ses raisonnemens, il ne peut qu'en tirer les mêmes conséquences que nous. Si la Chine avoit été habitée depuis long-temps, comment l'Astronomie, qui a traîné une si longue enfance chez les peuples les plus éclairés, comment l'astronomie, dis-je, auroit-elle pris son vol si haut? Au lieu qu'en disant que nos aïeux l'avoient apportée des bords de l'Euphrate, tout se concilie & s'explique d'autant plus clairement & naturellement, qu'on fait par l'Histoire que les Babiloniens, les Assyriens, les Egyptiens, &c, étoient aussi avancés qu'eux dans cette science dès leur premiere origine. Avertissons en passant ceux qui ont la curiosité de lire nos anciens livres, qu'il faut bien distinguer le texte du Chou-king, des explications verbeuses des Commentateurs. Les Critiques ont fort bien remarqué que ces Commentateurs, très-médiocres Astronomes, ont voulu trouver dans les ordres du bon Yao, toute l'astronomie; & comme ils ne connoissoient que celle de leur temps,

leurs



leurs explications sont différentes, selon la Dynastie sous laquelle ils vivoient. Mais c'est un témoignage rendu à l'universalité & à l'antiquité de la tradition, que l'Astronomie du temps de Yao étoit plus éclairée que celle des générations suivantes. Nous invitons les Critiques d'Europe à nous dire d'où vient une pareille tradition, & pourquoi il n'y en a pas de semblables sur les arts d'adresse, d'imagination & de goût. Cependant, à en croire nos Commentateurs, ces arts auroient été déjà poussés bien loin. On lit dans le Chun-tien, que Yao ayant remis la couronne à Chun, Chun, le premier jour de la première lune vint dans le Ouen-tsou, où est le Siuen-ki-yu-heng, pour épurer les sept loix du Gouvernement, qu'il offrit un sacrifice au Chang-ti, &c. Nos Commentateurs ont fait des quatre caractères Siuen-ki-yu-heng, une belle sphere armillaire, où l'on voyoit tout le jeu & tous les rapports des mouvemens célestes. Cette piece curieuse étoit faite de Yu, pierre de grand prix, qui tient le milieu entre le marbre & les pierreries les plus dures. Elle étoit ornée de pierres précieuses, & armée d'un tube. Quoique le Chou-king ne dise rien là, ni auparavant, ni après, qui ait aucun rapport avec l'Astronomie, quoiqu'il soit difficile d'imaginer pourquoi on auroit mis une sphere dans un temple, quoi même qu'on ne sache pas bien quand on a commencé à connoître les planetes, cela ne les a pas arrêtés; &, comme si une Dynastie avoit légué à l'autre la description de cette prétendue sphere à amplifier, elle s'est accrue & perfectionnée au point, que depuis la venue des Européens à Pe-king, le Siuen-ki-yu heng est devenu une sphere très exacte. Qu'on ne s' imagine pas cependant au-delà des mers, que la critique ferme les yeux sur de pareilles rêveries. Les Auteurs de l'examen du Chou-king avertissent que l'idée de faire une sphere du Siuen-ki, doit sa première origine à une prétendue inscription du temps des Tcheou, qui donne la description d'une espece de sphere, sous le nom Siuen-ki-yu-heng.



Quelle distance de là jusqu'à Yao ! D'ailleurs on ne trouve rien dans les King & dans les autres livres d'avant l'incendie , qui fasse soupçonner qu'on ait connu la sphere & son usage avant les derniers temps des Tcheou. On trouve au contraire que le Siuen-ki-yu-heng étoit , selon d'anciens Commentateurs , un assortiment de vases bien travaillés , dont on se servoit pour les grandes cérémonies ; d'autres disent des tables de pierre sur lesquelles étoient gravées les loix , & la boîte où on les enfermoit ; & quelques Grammairiens ont soutenu que les caractères Siuen-ki & yu-keng , signifioient des constellations ; mais les autorités qu'ils citent ne sont pas assez anciennes pour appuyer leur sentiment , &c. Voyez *Chang-chou-tong-kao* , Liv. III. pag. 1 & 2 , & le *Commentaire Impérial* , Liv. II. pag. 9 & suivantes. Puisque nous avons tant fait que de nous arrêter à cette bagatelle , nous observerons en passant que les noms propres , les noms des choses , ne signifient plus rien quand la tradition n'en a pas conservé l'idée. La liaison du discours , la répétition des mêmes caractères , la confrontation des autres anciens livres étoient une ressource pour les Editeurs & Commentateurs du Chou-king , par rapport à la plupart des mots ; mais comment faire pour ceux qui ne s'y trouvent qu'une fois , comme le Siuen-ki , & dont on ne voit aucune mention ailleurs ? Les vrais Savans avouent sans détour qu'on ne peut en savoir la vraie signification. Ainsi en est-il de tous les anciens livres. Combien de noms d'animaux , de plantes , de meubles , &c , dans Homere , dans Hérodote , dans Pindare , &c , qui ne sont plus aujourd'hui que des mots morts & vuides d'idées , comme disent nos Grammairiens ! Tout ce que nous prétendons au reste , c'est de précautionner le Lecteur contre les charlataneries des Commentateurs. Les hommes d'avant le déluge ont été les premiers à jouir de la raison ; ils vivoient assez long-temps pour s'avancer de découvertes en découvertes dans les plus hautes spheres des



sciences ; ils pouvoient avoir du génie , & il n'étoit pas défendu à l'esprit d'invention de descendre sur eux. Nous ne serions point étonnés qu'on eût eu une sphère dès le temps de Chun. Les Colonies de la dispersion de Sennaar , se munissoient de ce qui pouvoit leur être plus utile , comme celles d'Europe qui vont en Amérique , & les Astronomes Hi & Ho ne devoient pas oublier un pareil instrument ; mais nous n'osons faire dire au Chou-king ce qu'il ne dit point , & qui va si peu à l'endroit en question , que quelques Commentateurs , pour sauver la vraisemblance , ont eu recours à un dôme ouvert qui laissoit voir le ciel. Mais de toutes les interprétations , celle qui nous paroît la plus liée au texte & la plus conforme à l'analyse des caractères , est celle des tables de pierre sur lesquelles étoient écrites les loix. On sent qu'elles devoient paroître dans un sacrifice où Chun prenoit possession de l'Empire.

Ce que nous venons de dire de l'Astronomie , est confirmé , par ce qu'on trouve dans le Chou-king sur la Musique , la Poësie & la Danse ; Chun ayant nommé , comme nous avons vu , plusieurs Officiers , l'un pour veiller sur l'agriculture , l'autre sur la police , celui-là sur les bois & les fourrages , celui-ci sur les ouvriers , il en nomma un aussi pour présider à la Musique. « L'Em-  
 » pereur adressa la parole à Kouei : Je vous charge , lui dit-il , de  
 » présider à la Musique : enseignez-la aux fils des grands , pour  
 » leur apprendre à allier la droiture avec la douceur , la politesse  
 » avec la gravité , la bonté avec le courage , la modestie avec  
 » le mépris des vains amusemens. Les vers expriment les senti-  
 » mens de l'ame , le chant passionne les paroles , la musique  
 » module le chant , l'harmonie unit toutes les voix & accorde avec  
 » elles les divers sons des instrumens. Les cœurs les moins sensi-  
 » bles sont touchés , & l'homme s'unit à l'esprit ». *Chap. Chun-tien.*  
 Comme nous supposons que le Lecteur n'a pas besoin de nos réflexions & en fait , peut-être plus qu'il ne veut , sur ces paroles



d'un Empereur qui avoit quitté la bêche pour prendre le sceptre ; nous nous bornerons à dire que le Surintendant de la musique en parle en Musicien enthousiaste , quelques Chapitres plus bas. A en croire Kouei , quand d'habiles joueurs battent avec grace du Ming-kieou , & touchent avec légèreté du Kin-che , les hommes les plus insensibles sont touchés , l'allégresse les gagne & leur ame se passionne par des transports délicieux. « La musique , » dit-il , dans la langue des Poètes , anime la pierre & en tire des » sons qui font tressaillir & bondir de joie les animaux , & réu- » nissent dans les bras de la paix les cœurs les plus éloignés ». Remarquons , pour prévenir les méprises de ceux qui ne savent pas tout , que nous avons des instrumens faits d'une pierre dont le son est plus doux , plus harmonieux que celui d'aucun métal. C'est une découverte dont nos premiers Chinois nous ont fait héritiers. Kouei continue ainsi : « Le Prince aime à entendre » chanter : redoublez vos efforts pour accomplir les volontés » suprêmes du Tien ; soyez attentif au moment , profitez de » l'occasion ». La même chanson dit encore : « Que les hommes » en place aient la force & la souplesse du bras , qu'ils aient la » vitesse & la légèreté du pied , que le Souverain dirige & » domine comme Chef , toutes les entreprises seront couron- » nées d'un heureux succès ». Kao-yao cite la chanson suivante dans le même Chapitre. « Quand le Chef est éclairé , les mem- » bres sont sains , & tout le corps de l'Etat plein de force & de » vigueur. Si le Chef s'amuse à des frivolités , les pieds & les » mains s'engourdissent & tout le corps dépérit ». *Chap. Y-isi.* Lu-tsée raconte que Yao se promenant dans la campagne , entendit un enfant qui chantoit , « Protege-moi , instruis-le peu- » ple , c'est-là ta grande affaire ; nous sommes sans sagesse & » sans expérience , notre devoir est de t'obéir ». Yao à qui cette chanson avoit fait plaisir , fit approcher cet enfant & lui demanda qui lui avoit appris cette chanson. L'enfant répondit que c'étoit



son maître. Le maître de musique interrogé à son tour, dit que c'étoit une ancienne chanson. Que les Savans d'Europe nous permettent de leur demander s'ils ne reconnoissent pas la bonne antiquité dans ce que nous venons de citer du Chou-king sur la musique. Il en résulte très-clairement qu'on avoit déjà bien perfectionné cette science. Il n'est plus possible de dire sûrement quels étoient les instrumens dont il est parlé, ni en quoi consistoit la mesure & la cadence des vers de ce temps-là; mais c'est beaucoup de savoir qu'on avoit divers instrumens à corde & à vent, & que la Poësie étoit déjà au service de la Musique. De quelque manière qu'on s'y prenne pour les comparer l'une & l'autre aux récits des Grecs sur ce qu'elles furent d'abord chez eux, on sent qu'elles n'étoient pas nées en Chine & y avoient été apportées d'ailleurs. L'innocence en particulier & la sagesse qui les caractérise, sont comme le sceau des premiers âges d'après le déluge. Le seul fait attesté par les king & par tous les livres, qu'elles étoient toutes consacrées à augmenter la pompe & la solennité des fêtes de la Religion, nous paroît une preuve décisive & sans réplique de leur antiquité. Les Anciens ont parlé beaucoup des cantiques que firent Yao, Chun & Yu pour les sacrifices au Chang-ti; il n'en reste plus que les titres; mais l'usage d'en chanter pendant les sacrifices, s'est conservé de génération en génération; & encore aujourd'hui, la musique la plus auguste & la plus magnifique que nous ayons, est celle du grand sacrifice dans le Tien-tan; quoiqu'elle ne soit pas comparable ni pour le nombre des voix, ni pour celui des instrumens à celle des Tcheou ou même des Han & des Tang. Qui ignore que les plus beaux psaumes de David ont été faits pour être chantés dans les sacrifices? Combien d'odes dans Pindare & dans Horace qui étoient destinées aussi à cet usage? Plus on étudie la haute antiquité, plus on trouve qu'elle a donné le ton à tout. Le cantique de Moïse sur le passage de



la mer Rouge , atteste l'ancien usage de raconter en vers les sentimens qu'inspiroient les grands événemens. Le Chi-king nous en a conservé un grand nombre d'exemples. La chute en particulier des deux grandes Dynasties Hia & Changy est décrite avec une magnificence de poésie , & sur-tout avec des principes de religion & des maximes de morale qui les mettent au premier rang , après les poésies inspirées par l'Esprit-saint. On en a la traduction en Europe : qu'on les lise sans prévention , nous ne craignons pas qu'on nous démente. Le Chou-king nous a conservé une preuve encore plus ancienne de cet usage. Quand Tai-kang fut détrôné , ses freres pleurerent son malheur dans les beaux vers dont la premiere strophe commence ainsi , « Qu'êtes-vous devenues grandes maximes de notre auguste aïeul » ( il parle du grand Yu ) ? On se rapproche sans péril du peuple par les sentimens , disoit-il , mais on risque tout à le repousser par l'oppression. Le peuple est le point d'appui de l'autorité. Si le peuple est dévoué à son Prince , le Trône où il est assis ne sauroit être renversé. Hélas ! la plus haute puissance laisse un Prince ce qu'il est par lui-même , un courtisan , une femme peuvent terrasser sa vertu. Des ecarts sont suivis par des chûtes , l'indignation publique éclate , & dissipe l'illusion qui l'a trompé. J'ai le sceptre à la main , & je crains comme si j'étois une corde à demi usée que six chevaux fougueux tirent avec violence. O vous qui êtes élevés sur la tête des autres , comment pouvez-vous ne pas écouter la Religion » ? *Chap. Ou-tsée-tchi-ko , II<sup>e</sup> Partie du Chou-king.* Nous n'ajoutons que ce mot. Les vers des Anciens tirent toute leur beauté de ce lachisme naïf & energique qui fait le sublime. Il n'y a , par exemple , que soixante & deux syllabes ou mots dans ceux que nous venons de citer. Si nous avions à chercher l'origine de la poésie , nous dirions que la brièveté des mots monosyllabiques a dû forcer à une déclamation lente & modulée , dès qu'on elevoit la



voix & qu'on vouloit être entendu de loin. La cadence & la mesure n'auront été imaginées que pour lui donner de la grace & la diriger. Cette conjecture est fondée sur une observation. Quand nos payannes font leurs complaints sur un tombeau, pour peu qu'elles elevent la voix, le génie de notre langue les oblige à peser sur tous les mots & à traîner ceux qui finissent la phrase, & sans autre rythme ou mesure que leur respiration, elles font ces phrases presque toutes égales.

Pour revenir à notre sujet : autant l'article que nous venons de traiter embarrasse nos Savans, autant il nous paroît quadrer à notre sentiment sur l'antiquité & la vraie origine de notre Nation. L'état où étoit la Chine du temps de Yao, Chun & Yu, les défrichemens, le commencement visible de la Monarchie, les bornes étroites de la population, la simplicité presque rustique des maisons, des habits & de la nourriture, leur paroissent difficiles à concilier avec ce que nous venons de dire sur les Arts, sur l'Astronomie, sur la Musique, la Poésie, &c. Comme ils ne peuvent rejeter le Chou-king, & que c'est du Chou-king lui-même que vient la difficulté, ils s'en tirent fort mal. Au lieu qu'en se rapprochant de la Genèse, comme nous faisons, & en partant du principe, que nos premiers Chinois étoient une des Colonies de la dispersion de Sennaar, rien n'embarrasse, les contradictions apparentes disparoissent ; tout s'explique sans biais & sans entrer dans les convulsions des sophismes. Nos premiers Chinois étoient précisément dans la position des Colonies Européennes au Canada, au Brésil, au Pérou, &c.

A-propos de Sciences & d'Astronomie, disons un mot à la dérobée sur notre Chronologie. Si elle venoit au secours de votre sentiment, diront bien des Lecteurs, elle le fortifieroit d'autant, & vous seriez en bon chemin pour gagner votre cause. Au lieu que si vous la laissez à côté, comme vous l'avez annoncé, trois ou quatre additions culbuteront votre Chou-king &



vous. L'avis est sage ; mais comme nous n'avons de cause ni à gagner ni à perdre , nous déclarons avant tout , que ce n'est point chez nous une ruse de guerre d'avoir évité de nous embarquer sur la mer orageuse des calculs chronologiques. Moyennant le chemin que nous avons pris , ce n'est pas à nous à chercher les Chronologistes , mais bien à eux à venir nous joindre , s'ils ne veulent pas se fourvoyer : si nous faisons ici une petite pause , notre intention n'est que de faire faire la pirouette à certains énoncés d'un Ecrivain moderne qui n'a guère plus lu l'Evangile que nos livres , & qui a osé imprimer les ignorances les plus grossières sur l'antiquité de nos King & de nos Annales. Comme lui & bien d'autres ont voulu faire peur aux simples , de notre Chronologie , nous les prions d'agréer ce que nous dirions ici , « qu'il n'y a pas de Lettré à la Chine qui ne sache » qu'il y auroit de la démence à ne pas voir que notre Chronologie ne remonte d'une manière , je ne dis pas certaine & indubitable , mais probable & satisfaisante , que jusqu'à l'an huit cent quarante-un avant Jesus-Christ. Sied-il bien à des Poëtes , Philosophistes & Chroniqueurs , de contester sur un point regardé comme décidé depuis bien des siècles par les plus savans hommes de la Chine ? » Comme nous ne demandons pas qu'on nous croie sur notre parole , voici nos preuves. 1°. Le Chou-king marque la durée de quelques regnes ; mais il ne la marque pas de plusieurs , & il y a un grand nombre d'Empereurs dont il ne dit absolument rien. 2°. Le Chou-king parle d'une éclipse sous le regne de Tchong-kang , mais il ne dit point l'année , ni la grandeur , ni le temps de cette éclipse , & les sept sentimens de nos Chronologistes qui la placent à tâtons les uns à une année , les autres à l'autre , prouvent que ce point d'appui est plus inébranlable au-delà des mers qu'ici. 3°. Le Chou-king ne donne ni la durée d'aucune Dynastie , ni l'époque fixe d'aucun événement , par où on pourroit remonter ou descendre



descendre aux autres , par des *à-peu-près* & des probabilités. 4°. Aucun des King ne supplée au silence du Chou-king sur tous ces objets. Nous défions qui que ce soit d'attaquer ces quatre assertions , ou en général ou en particulier. Reste donc pour suppléer au silence des King à avoir recours aux livres de Confucius & de son Ecole, ou à ceux des autres Ecrivains d'avant l'incendie.

Quant aux premiers , outre qu'aucun n'est historique , on voit en bien des endroits par les réponses de Confucius , qu'on savoit fort peu de chose de son temps , sur la Dynastie des Hia. Tsée-tée lui fait dire dans le Tchong-yong en parlant du cérémonial , cet objet si important , selon nos idées : « Les monumens du » Royaume de Ki ne subsistent plus pour en constater l'authenticité ». Qu'on feuillète les Sée-chou , on les a en France en Chinois & en Latin , tout ce qu'on y trouvera , c'est que Mong-tée met cinq cents ans entre Confucius & Ouen-ouang , cinq cents entre Tchong-tang & Chun , & cinq cents entre Ouen-ouang & Tchong-tang , Fondateur de la Dynastie des Chang. Reste à avoir recours aux autres Ecrivains d'avant l'incendie. Laisant à côté la maniere dont ils ont été conservés & publiés , & jusqu'où ils méritent d'être crus ; nous nous contenterons d'observer qu'on ne trouve dans aucun , ni catalogue des Empe-reurs , ni suite de dates & d'époques , ni abrégé d'Histoire de la Monarchie. Ils ne parlent des anciens temps que par occasion , & de maniere que la critique la plus indulgente est forcée d'avouer qu'ils ne s'accordent pas avec les King , très-peu avec eux-mêmes , & presque jamais les uns avec les autres. Quelques esprits soupçonneux ont imaginé du mystere dans la disproportion & distance des systèmes chronologiques de Sée-ma-tien , de Pan-kou , de Hoang-fou-mi , Sée-ma-kouang , &c. Voici de quoi les tranquilliser. 1°. On fait que l'année a changé de nom d'une Dynastie à l'autre , & a commencé en différens



temps, en sorte que la onzieme lune des Hia etoit la premiere des Tcheou & la douzieme des Chang; & que sous les Tcheou, ces trois manieres de compter avoient lieu toutes à-la-fois en différens Royaumes; & ce qui embarrasse encore plus, on ne fait pas la regle qu'on suivoit sous leurs deux premieres Dynasties pour l'intercalation des lunes. 2°. Le nombre des Empereurs de chaque Dynastie n'est fondé sur aucun monument certain; & il y en a beaucoup des premieres dont on ne dit que le nom. On a suivi Sée-ma-tsien qui en a donné le catalogue le premier, & quelquefois aussi on l'a racourci, croyant qu'on pouvoit ne pas croire ce qu'il a eu la candeur de ne pas garantir. 3°. Les Tao-fée ont poussé le regne de Yao dans l'antiquité pour s'approcher de Hoang-ti: les Astronomes se sont décidés sur l'époque qu'ils ont fixé, bien ou mal, pour l'éclipse de Tchong-kang: les autres ont pris la Chronologie par laquelle ils croyoient pouvoir mieux concilier le Chou-king avec les Ecrivains d'après l'incendie à qui ils donnoient la préférence. Quant au Kia-tsée, ou cycle de soixante ans, dont on a fait tant de bruit au-delà des mers, on ne fait point quand il a commencé, & on n'en trouve aucun vestige dans les King. Aussi un Lettré du siecle passé, quoiqu'infidele, a prouvé que tous les fondemens de notre Chronologie avant l'époque de huit cent quarante-un, portent en l'air, & vont flottant d'un système à l'autre, sans qu'on puisse les fixer, faute de monumens authentiques. Pour bâtir après avoir détruit, il imagine de recourir aux livres des Européens, & de s'aider de leur Chronologie pour fixer la nôtre. L'expédient n'est pas heureux, à moins qu'on ne trouvât des correspondances de faits & d'époques, telles que celles du marbre des Juifs dont nous avons parlé dans la premiere Partie. Notre Histoire ancienne étant toute isolée pour les temps qu'il importeroit le plus de connoître & d'eclaircir, & ne tenant par aucun endroit à celle des autres peuples, de quoi celle-ci peut-



elle nous servir? Notre Savant l'a compris, & s'est fait des ailes pour aller chercher mieux dans le ciel. Comme il y trouvera beaucoup d'Européens, ils lui apprendront l'Astronomie, & lui à son tour leur dira bien des choses sur l'incertitude des catalogues anciens des étoiles, & l'embarras de dire sur preuves, quelles sont celles dont il est parlé dans le Chou-king, le Chi-king, &c.

Pour nous, si nous avions à dire ce que nous pensons, nous donnerions la préférence à Mong-tée, dont le texte est clair & authentique, & mérite d'autant plus de confiance qu'il répète la même chose plusieurs fois. Comme il donne des nombres ronds, les Chronologistes trouveroient fort bien le moyen de les débiter, comme ils ont fait ceux de Sée-ma-tfien & des autres anciens Historiens, qui n'avoient osé donner que la somme totale de la durée des Dynasties. On a d'abord hasardé de déterminer la durée des regnes; puis on a tenté quelques époques dans la Dynastie des Chang; on en a trouvé aussi pour les regnes de celle des Hia; enfin on est venu à bout de mettre l'année à tout ce qu'on fait de l'ancienne Histoire, & même quelquefois la lune. Il faut espérer que l'on saura un jour l'heure, la minute de chaque fait; pourquoi non? Outre que cette méthode nous ôte le sentiment de notre ignorance, qui n'est que trop amère sur une infinité d'autres choses, elle est très-commode pour étudier l'Histoire, où les dates sont si peu de chose, pour l'instruction qu'on y cherche! L'unique inconvénient qu'il y auroit à craindre, c'est que dans mille ans ou deux, on crût chaque fait déterminé sur des monumens authentiques, ou du moins sur de bons calculs d'éclipses. Mais tant pis pour nos arriere-neveux, comme dit Lan-té, « s'il donnent dans le » panneau. L'incertitude des faits les plus récents, doit leur » apprendre jusqu'où il faut compter sur les Anciens. Dès que » je fais que Sée-ma-kouan s'est trompé sur la Chronologie des



» Han, il est aisé de savoir jusqu'où je dois compter sur celle  
 » des Tcheou, des Chang & des Hia, dont on ne raisonne  
 » que par des *à-peu-près* & des probabilités ».

VI. *Religion du temps d'Yao, Chun & Yu.*

Les Censeurs des livres en Europe sont trop bons de passer les ignorances & les ridiculités qu'on dit de nos Chinois sur l'article de la Religion. Si les *oui* & les *non* d'au-delà des mers pouvoient être entendus d'ici, ils apprêteroient bien à rire à nos Lettrés. Un Missionnaire n'en a pas d'envie; & nous avouons sans détour que nous avons eu le cœur percé de douleur de voir des zélés défenseurs de la Religion s'exprimer en insensés & en ignorans sur notre Chine. Nous sentons toute la force de ces termes, & nous les trouvons encore trop faibles, parce que nous croyons qu'il est horrible de calomnier la miséricorde divine & une longue suite de générations. Que les mécréans fassent des athées & des idolâtres de tous nos Chinois anciens & modernes, nous n'en sommes pas surpris; mais que les Tertulliens, les Minutius & les Arnobes modernes nous abandonnent lâchement à ces mécréans, malgré le témoignage de nos Annales, de nos King, de nos Loix, &c, notre raison ne trouve pas de raison pour les excuser. Il est bien difficile que l'ignorance seule soit si près de la méchanceté. Qu'on nous passe ces vivacités; nous avons vu, avec amertume, combien les méprises de quelques Ecrivains ont refroidi le zèle des gens de bien pour notre infortunée Patrie, & ont été funestes à la propagation de la Foi. Puissent les races futures ignorer ce qui s'est passé dans ces derniers temps à la honte du nom Chrétien! « Qui voit les sacrifices avec les yeux de la Religion, » dit Tchang-tchi, se console de tous les périls, par l'espérance » de mêler son sang à celui des victimes, lorsqu'il défend l'autel ».



Mais quelle espérance reste-t-il à un Missionnaire qui . . . . . ? Dévorons nos craintes, nos larmes & nos douleurs, & revenons à notre sujet.

Nous avons tâché d'être exacts dans tous les autres articles de ce Mémoire, & de ne rien avancer que d'après nos plus habiles Lettrés; malgré cela, comme nous avons plus lu les livres de Religion que les livres d'Histoire & d'érudition, & que nous avons été obligés de parler sur toute sorte de sujets, la plupart assez difficiles à discuter & à éclaircir, il peut nous être échappé des méprises. Pour ce dernier article nous savons trop comme on pense en Europe, pour avancer un seul mot que nous ne soyons en état de prouver, & que le Lecteur ne puisse vérifier sur les livres que nous citons. Ce n'est qu'à regret, & la rougeur sur le front, que nous nous hasardons à parler ainsi aux adorateurs de la Croix; mais avarés & enorgueillis de la lumière divine dont elle les éclaire, ils oublient ce qu'ont été leurs pères. Il faut leur prouver les miséricordes de Dieu, & que sa patience étonnante à supporter leurs ingrattitudes est mille fois plus incompréhensible que l'effusion de ses graces sur les enfans prodigues de la Gentilité. Autant cette divine patience alarma d'abord notre foi, autant elle l'a affermie & éclairée, autant elle a enflammé notre zèle pour nos compatriotes, & augmenté notre espérance pour leur conversion. Ce n'est plus par les châtimens dont Dieu punit son peuple, qu'il se manifeste à l'Univers: c'est par les excès attendrissans de sa bonté & de sa miséricorde infinie; & l'impie qui en prend occasion de calomnier sa justice, rend par-là le plus éclatant témoignage de la force & de la puissance de la croix de Jesus-Christ qu'il blasphème. Ce préambule étoit nécessaire.

Avant que de parler de la Religion de nos anciens Chinois, nous avertissons 1°. Que nous ne discourens qu'en Differteurs, en Critiques & en Historiens. Si nous avons à prouver la nécessité, la beauté, les avantages & la divinité de la Religion



chrétienne, par le témoignage que nos King rendent à l'ancien Testament & nos Annales à l'Evangile, nous nous y prendrions d'une toute autre maniere. Il ne s'agit ici que de l'antiquité de la Nation Chinoise. C'est par rapport à cet objet que nous allons discuter ce que le Chou-king nous a transmis de la Religion des temps d'Yao.

2°. Les noms sous lesquels le Chou-king parle de l'Etre suprême, sont ceux de Tien, *Ciel*; Chang-tien, *Ciel suprême*; Chang-ti, *Seigneur suprême*; Haang-chang-ti, *Souverain & suprême Seigneur*. Nous ne nous arrêterons pas à prouver que ces noms sont aussi significatifs & aussi clairs que ceux de *Dieu*, de *Seigneur*, de *Tout-puissant*, &c, dont on se sert en François: les idées que nous verrons qu'on y attache & qui y sont liées le démontrent. En voici la preuve tirée du Chou-king. Pour mieux présenter les dents de la lime aux serpens de l'incrédulité, nous allons traduire en Latin les textes que nous citons, afin de suivre jusqu'à la construction des phrases.

« Proprium est Hoang-chang-ti infundere hominibus cognitionem veri amoremque boni & illis concedere ut à ratione non deflectant ». *Chap. Tang kao*. La glose *Ge-kiang*, ou des Régens de l'Ecole Impériale développe ainsi ce texte: « Hoang-chang-ti, ut primum creat homines, dat illis regulam maximè rectam quæ dicitur in textu, Tchong Sen, naturalis rectitudo. Homines illam cum vitâ recipiunt; sequi & nunquam deferere necessariam & immutabilem rationem dicitur in textu » *Hang-sing* sive *constans natura*; prout datur à Tien vocatur *rectitudo*; prout recipitur ab hominibus vocatur *natura* ».

« Tien omnia penetrat & intelligit ». *Ibid. Chap. Yue-ming, II. Partie*. La glose *Ge-niang* développe ainsi ce texte. « Quàm altum, quàm sublime & super omnia elevatum est Tien! Tien nihil æquius, Tien nihil justius, summè spirituale est, summè-que intelligens: aures non habet, & nihil est quod perfectè non



» audiat ; oculis non aspicit , & nihil est quod clarè non videat ,  
 » non modo in regni administratione , five utili , five honestâ ,  
 » in populorum vitâ , five bonâ , five malâ , nihil est quod possit  
 » effugere perspicacitatem Tien ; sed in ipsis domorum penetra-  
 » libus obscurisque locis nihil est ipsi abditum : omnia perlustrat ,  
 » omnia examinat & nihil prætermittit. Hic est sensus verborum  
 » *Tien , omnia penetrat & intelligit.*

Ego non possum non laudare tuam virtutem : & dico con-  
 » stans est & semper eadem : hâc Chang-ti places ». *Ibid. Chap.*  
*Tang-kao.* La glose dit : « Qui cum tali virtute offert Chang-ti  
 » sacrificia , certè quidem ratione illius virtutis quam videt ,  
 » benignè respicit ad ejus munera.

» Jam igitur immolo nigrum bovem ad attestandum Chang-  
 » tien spiritum regem ut non mihi imputetur crimen (impii Regis)  
 » Hia ». *Ibid. Chap. Tang-kao.* La glose dit « *Tching - tang* ut  
 » missus à Tien in omnibus negotiis Tien consulit , inquitque  
 » quænam sit illius voluntas.

» Hæc omnia non-ne scripta sunt in corde Chang-ti ». *Ibid.*  
*Chap. Tang-kao.* La glose dit : « Bonum & peccatum singulatim  
 » scripta sunt in corde Chang-ti. Quantum-vis excelsum sit  
 » Tien , audit , & nihil ipsum latet. Bonum sine mercede , ma-  
 » lum sine poenâ numquam dimittit.

» Cogitanti mihi & de officio meo mecum magnâ reverentiâ  
 » meditati in somno Ti ostendit mihi fidelem ministrum ». *Ibid.*  
*Chap. Yue-ming , Premiere Partie.* La glose dit : « Puro , sincero ,  
 » fideli ac memori animo cœlestia meditati visus est Chang-ti  
 » in somnis mihi , ut indicaret fidelem ministrum.

» Gestantes inter brachia liberos , trahentesque suas uxores  
 » cum fletu & lacrymis clamabant ad Tien. . . . Tien populi  
 » vocibus & gemitibus commotum est , & amanter misit libera-  
 » torem ». *Ibid. Chap. Tchao-kao.* La glose dit : « Ex quo im-  
 » pius Kie habenas imperii suscepit , non coluit virtutem ,



» non usus est sapientum consiliis: populi miseriam suam & ejus  
 » crudelitatem ferre non valentes omnes simul liberos suos &  
 » uxores Tien cum lacrymis obtulerunt, Tienque opem implo-  
 » ravere. Tien est ipsa charitas & misericordia, non sustinuit  
 » totius imperii populos tam miserè jacere & affligi, sed aman-  
 » ter formavit principem omni virtute adornatum & in solio col-  
 » locavit.

» Multi imperatores ex familiâ Yu sunt in cœlo ». *Chap.  
 Tchao-kao.* La glose dit: « Etiam post imperatorem Tching-tang  
 » non defuere in hac familiâ boni reges. Eorum ( Ling ) animæ  
 » sunt in cœlo ».

Nous avons mis ce dernier texte pour faire voir quelle étoit la grande espérance de la Religion. Nous aurions pu en ajouter bon nombre d'autres pour mieux développer encore les idées que le Chou-king donne de la Divinité; mais ce livre est en Europe. Les curieux peuvent se donner la satisfaction de se convaincre par leurs yeux, que qui attaque l'Ecriture sainte a dû calomnier des livres qui lui rendent un si beau témoignage, & confondent l'impiété par la haute antiquité qu'elle invoque. Ajoutons encore pour les âmes trop tendres au scrupule & à la défiance, 1<sup>o</sup>. Que quand le souverain Pontife a défendu à l'Eglise de Chine de se servir des mots Tien & Chang-ti, bien loin de décider qu'ils n'étoient pas dans l'antiquité, le nom Chinois du véritable Dieu, ce qui n'a jamais été mis en question, & ne pouvoit pas y être mis, il n'a pas même dit qu'ils ne le fussent pas encore; mais il a simplement défendu de s'en servir. Défense de pure discipline & digne de la sagesse du Pasteur des Pasteurs, parce les ténèbres de l'idolâtrie couvrant presque toute la Chine, il faut que le nom adorable de Dieu ne soit exposé à aucune équivoque, ni obscurci par aucune ignorance & brille à tous les yeux de toute la lumière dont l'environne la foi. 2<sup>o</sup> Que Yao, Chun & Yu, ayant vécu dans les temps les plus voisins du saint

Patriarche



Patriarche Noé & de ses enfans , on ne peut s'inscrire en faux contre le témoignage du Chou-king rendu à leur croyance & à leur Religion ; puisque l'Ecriture elle-même atteste celle de Job , du Roi de Salem , des Ninivites , dans des temps qui en étoient bien plus éloignés. Quelle difficulté trouve-t-on à croire que Dieu a été connu & adoré par un des premiers peuples de la dispersion de Sennaar , dans le temps que la terre étoit encore toute trempée des eaux du déluge ? A moins de poser en principe qu'on ne croira que ce qu'on voudra , comment résister au témoignage d'un livre reconnu pour authentique par une Nation entière dont il est la condamnation ?

Le Chou-king commence par ces paroles que nous avons déjà citées : Ainsi il (Yao) donna ses ordres à Hi & à Ho. « Le Tien » suprême a droit à nos adorations & à nos hommages. Faites » un calendrier , &c. . . . La Religion recevra des hommes les » temps qu'ils lui doivent ». *Chap. Yao-tien*. On est étonné en Europe de ce que le calendrier est ici une affaire d'Etat. C'est que ces paroles du Chou-king l'ont consacré. Ainsi en est-il de presque toutes nos loix fondamentales. Leur racine , si l'on peut s'exprimer ainsi , se trouve dans le Chou-king. Mais pourquoi Yao avoit-il le calendrier si à cœur ? Pourquoi en fait-il le premier objet de ses soins ? C'est , disent les Commentateurs , qu'ayant mis pour première loi , pour principe , pour fondement , pour motif & pour fin de toutes les autres loix , les hommages & les adorations que l'homme doit à Dieu , il falloit fixer pour jamais les jours & les temps qui doivent être spécialement consacrés à l'accomplissement de ce grand devoir. Voyez les *Commentaires Ta-tsuen. . . King-ting. . . Yang-kiai* , &c. Cette raison est assurément très-solide ; mais ne pourroit-on pas dire aussi que Yao , habitant sous un nouveau ciel , voulut approprier au Ki-tcheou & fixer pour jamais les jours consacrés à la Religion , par leur correspondance annuelle déterminée par l'Astronomie ?



Le texte suppose en effet qu'il y avoit déjà un calendrier & des fêtes établies. Il ne dit pas non plus qu'il s'y fût glissé aucune erreur, ni qu'il fût question de faire aucun changement. Il commence par le calendrier à cause de son importance, & parce que la Colonie, n'ayant pas encore pris sa consistance, c'étoit presque la seule chose qu'on pût fixer, & qu'à différer on risquoit de perdre les connoissances qu'on avoit. Car il faut bien remarquer que Yao détaille à Hi & Ho ce qu'ils doivent faire, & ne leur laisse déterminer que pour l'avenir les equinoxes & les solstices. Quoi qu'il en soit, voici comment nos Commentateurs raisonnent sur ce texte par rapport à la Religion. « Avant de parler du calendrier, dit Lu-chi, Yao commence d'abord par dire qu'il faut adorer le Tien ; il ne peut plus le perdre de vue. Le calendrier réglé, il parle des temps que la Religion doit recevoir des hommes ; parce que ayant établi qu'il faut adorer le Tien, il doit y avoir des temps pour lui rendre hommage. Ainsi l'honneur qui est dû au Tien, & les hommages que lui rend la Religion, sont à la tête de tout, *Kiai-y-kin-king-oueitchiou* ». Voyez le Commentaire Impérial, *Liv. I. pag. 9.* L'homme vertueux (le texte dit *le Saint*, mais nous n'osons pas nous servir de ce mot) gouverne les hommes pour servir le Tien. C'est pour cela qu'il a si à cœur le culte & la Religion. Ayant si à cœur la Religion, qui honore le Tien, il veille avec soin sur les époques du calendrier. Plus il s'applique à gouverner son peuple, plus il est exact à lui faire donner à la Religion le temps qu'il lui doit. A quelque chose que s'applique l'homme vertueux, il ne peut faire un pas sans la Religion : à plus forte raison en fait-il sa grande affaire, quand il ne gouverne les peuples que pour servir le Tien ». *Ibid. pag. 10.* Ce dernier texte est de Tchîn-chi. Que les curieux se donnent la peine de voir dans le *Yuen-kien-lei-han*, ce qu'on a pensé de Dynastie en Dynastie sur le calendrier. Nous ne garantissons



pas toutes les idées de nos Lettrés & de nos Savans sur cet objet. Mais si on sépare le calendrier de la Religion, nous ne voyons pas pourquoi ils disent si crument que les bons Empereurs, les vertueux Empereurs, en ont fait le grand objet de leurs soins, & que la décadence & négligence du calendrier a été dans tous les temps un signe de décadence & de révolution. Il est de fait que le calendrier des sacrifices & jeûnes qui les précèdent, a été dans tous les siècles le premier objet de réforme des Fondateurs des nouvelles Dynasties. Les Européens ne tiennent ici au Gouvernement que par lui; & comme celui de la Dynastie présente a été réformé & réglé pour la partie astronomique par les Missionnaires, cette Dynastie les conservera toujours à Pe-king. Ce n'est pas là une pure conjecture, l'Empereur Yong-tching le dit à tout l'Empire, lorsqu'il renvoya les Missionnaires des Provinces, & garda ceux de la Capitale. Le *Yuen-kien-lei-han*, fait mention de cinquante-huit changemens de calendrier jusques vers le milieu de la dernière Dynastie. Voyez *Liv. XII. pag. 18. & suivantes*. Quelle perte que celle du calendrier du temps de Yao! Il est probable que ce qu'on trouve dans le *Li-ki*, le *Tcheou-li*, en contient une partie, mais on ne peut pas l'assurer jusqu'à un certain point. Nous avons pensé à en donner ici la notice, & à faire connoître l'année ecclésiastique des temps reculés; mais cela nous meneroit trop loin: ce sujet est assez curieux & assez intéressant pour mériter d'être traité à part.

Le *Chou-king* parle de la Religion de Yao, de Chun & de Yu, nous dira-t-on; mais en quoi consistoit cette Religion? Qu'en disent les Commentateurs du *Chou-king*? Ce qui nous reste à dire sur ces Patriarches de notre Nation, ne laissera aucun doute, à ce que nous espérons, sur le vrai objet, la vraie fin de leur Religion, & sur la sainteté du culte qu'elle commandoit. Quant à ce qui regarde les Commentateurs, il est aisé de pressentir qu'environnés de nuages des idolâtrie & de mille sectes



insensées, & n'ayant plus le flambeau de la tradition pour les éclairer, ils ont dû donner dans tous les écarts, dans toutes les méprises & dans toutes les contradictions des Juifs, des Schismatiques & des Hérétiques, qui ont commenté l'Ecriture-sainte. Le proverbe dit, « je crois au King & ne crois pas à la glose » : *Sin-king-pou-sin-tchouen*. Nos Lettrés ont la bonne-foi d'avouer eux-mêmes qu'ils ne comprennent pas, ou ne comprennent qu'à demi ce qu'il y a de plus sublime & de plus essentiel dans la Doctrine des King. Savans, Antiquaires, Critiques, Philologues, Grammairiens, Historiens, tous s'accordent à le dire, & à en avvertir le Lecteur dans leurs préfaces & dans le cours de leurs ouvrages. L'Empereur Kang-hi ayant lu les judicieuses & savantes réflexions de Ming-hoang sur les méprises des Commentateurs, il mit au bas en note : « les interpretes des King » courent après de vains phantômes, & s'égarent en cherchant » le vrai sens. La vraie Doctrine du Saint ne peut pas éclairer » l'Empire dans leurs ouvrages ». Ces réflexions font toucher au doigt leurs illusions & leurs méprises. Lui-même il ne se flattoit pas de pouvoir les éviter, comme on peut voir dans la préface de son Yking. Y-ong-tching son fils, & l'Empereur regnant, son petit-fils, ont parlé le même langage dans leurs préfaces sur les grands Commentaires des King, qu'ils ont fait faire, ou réimprimer. C'est un fait que tous ceux qui entendent le Chinois peuvent vérifier fort aisément. Le très-célèbre Tching-te-sieou, un des plus grands hommes de la Dynastie des Song, dit dans le 28<sup>e</sup> Liv. de son *Ta-hio-yen-y*, pag. 4 : « Depuis les Han, tous » les Lettrés qui ont paru, n'ont pas pu saisir la vraie idée de la » justice qu'opere la Religion : le seul Tching a dit : Voir le Seigneur en tout, & ne voir que lui, c'est ce qui s'appelle Religion. N'opposer aucune résistance à ses volontés, c'est être » dans l'unité, ou ne voir que lui & le voir en tout ». Quoique nos Lettrés ne saisissent pas les sens sublimes de ce que dit le



Chou-king sur la Religion , cependant , soit que les enseignemens de l'Ecole de Confucius les aient aidés , soit que leur conscience & leur raison aient fait retentir au fond de leur cœur ces vérités de tous les instans , qui subjuguent ceux mêmes qui les contredisent , il est démontré qu'on ne trouve rien de comparable chez les Grecs & chez les Latins , à ce qu'ils disent en commentant plusieurs endroits du Chou-king. Au reste , moins ils pénètrent dans les profondeurs de la Doctrine & de la Religion des temps dont nous parlons , plus ils rendent témoignage à la vérité de nos citations. Il faut que le sens *obvie* du texte les y force pour qu'ils s'elevent si haut , & parlent un langage qu'ils n'entendent qu'à demi , & qui les condamne. Nous n'ajoutons plus qu'un mot : si les Lettrés de toutes les Dynasties se sont élevés avec tant de force contre les sectes idolâtriques des Tao-fée & de Foé , lors même que les Empereurs les environnoient de toute leur puissance ( Voyez la collection *Kou-ouen* ) ; si la Religion du Gouvernement est encore dans tout ce qui est de rit & solennel celle des Tcheou , c'est-à-dire , un Déisme mêlé de quelques superstitions , quoique les Tartares , qui sont sur le Trône , soient idolâtres ; si la Doctrine de l'Empire & des Lettrés est fondée sur la croyance d'un Dieu qui gouverne & regle tout , quoique notre Nation soit presque toute idolâtre , & que les Lettrés qui parlent le plus eloquemment de la Divinité , aient la plupart des idoles dans leurs maisons & aillent au Miao ; c'est au Chou-king qu'on en est redevable. Les Européens n'ont pas besoin de nos réflexions pour expliquer des contradictions si monstrueuses & si incroyables , ils en trouvent la solution chez eux.

Yao commence par dire qu'il faut adorer le *Tien suprême* & lui rendre des hommages. Voici comment nos Commentateurs parlent de ce grand devoir. Nous ne citerons que le Commen-



taire Impérial. « Il n'y a pas un mot dans les cinquante-huit » Chapitres du Chou-king qui ne se rapporte au Tien ; il n'y a » pas un seul caractère qui ne soit dirigé vers la Religion ». *Liv. I. pag. 3.* « La Doctrine de Yao, Chun & Yu a sa racine » dans le cœur, elle se nomme *Vertu, Philantropie, Religion &* » *Perfection* ; mais ces mots ne disent qu'une seule & même » chose ». *Liv. I. pag. 3.* « Le Chou-king commence par » le mot *King* : à quelque'endroit qu'on l'ouvre, c'est la première » idée qu'il présente, on ne peut en bien goûter la lecture que » par elle. Le Chou-king tout entier ne s'en éloigne jamais. *Ibid.* » Yao est le premier homme & le premier sage dont il est parlé : » sa vertu est la première chose par où il se fait connoître, & la » Religion le premier mot qu'il prononce. Les mille mots & les » dix mille paroles des Sages & des Saints, soit pour les grandes » choses, soit pour les petites affaires, se rapportent toutes à la » Religion. . . La Religion est comme la racine & la source » de tout bien. Qui suit la Religion arrive à la sagesse ». *Ibid. pag. 4.* « Ces deux mots, Religion & Sagesse, embrassent & epui- » sent toute l'idée de la vertu qui fait le Saint ». *Ibid. pag. 5.* » La Religion est l'ame de la vertu de Yao, ses rayons font sa » sagesse, sa noblesse lui imprime un air de grandeur, sa péné- » tration eleve ses pensées, elle se manifeste au-dehors par le » respect, la déférence, &c. *Ibid.* Voulant faire l'eloge de Yao, » on nomme d'abord sa Religion, comme pour les peindre tou- » tes d'un seul trait, & on en finit le tableau par louer sa sagesse. » Le cœur de cet homme de bien étoit toujours rempli de la » crainte & du respect avec lesquels il faut servir le Chang-ti. » C'est en cela que paroît la haute sagesse dont il étoit éclairé ». *Ibid. pag. 6.* Comme tous les Lecteurs ne sont pas au fait de la manière dont sont composés nos Commentaires, nous croyons devoir avertir que presque tous ces passages ne sont que des



citations. Les Han-lin qui ont fait celui que nous copions , ont fait une espece de chaîne des explications données par les plus célèbres Commentateurs de toutes les Dynasties.

Yao , en rejetant Kong-kong qu'on lui proposoit pour successeur , allegue d'abord qu'il n'est fort & sage qu'en paroles , puis il ajoute qu'il paroît avoir de la Religion , mais que son orgueil menace le Tien ; en conséquence il lui donne l'exclusion. *Chap. Yao-tien.* Les Commentateurs observent trois choses là-dessus. 1°. Que Yao , comme plein de sagesse & de religion , avoit pénétré Kong-kong , qui en imposoit aux autres , & obligea Chun dans la suite à le punir. 2°. Qu'il lui donna l'exclusion , parce que n'ayant pas la crainte du Tien , il n'étoit pas propre à gouverner les hommes. « Le but du Gouvernement , dit Lu-chi , étant de le faire honorer par les hommes ». 3°. Que les paroles & la conduite , l'extérieur & l'intérieur sont toujours en contradiction , quand on détourne ses regards de dessus le Tien.

Yao ne voulut pas refuser son suffrage qu'on lui demandoit pour Pe-kouen , & consentit , comme il a été dit plus haut , qu'il entreprît de faire écouler les eaux. Le Chou-king lui fait dire « qu'il aille , & que la Religion guide ses pas ». Puis il ajoute que Pe-kouen travailla neuf années sans aucun succès. Les Commentateurs prétendent que si Pe-kouen trompa l'attente publique , ce ne fut pas faute de talent , puisqu'il avoit réuni tous les suffrages dans une chose où tout le monde étoit si intéressé ; mais parce que son cœur n'étoit pas pur , & qu'il perdit de vûe celui qu'il devoit adorer. « La Religion de Yao , dit Lu-chi , n'avoit pas pénétré dans son cœur ». Voyez le Commentaire Impérial , *Liv. I. pag. 33.* Il est bien remarquable que Yao ne parle que de Religion à un Officier chargé d'une entreprise si importante. Le célèbre Tong-chi en donne pour raison que les regles de la politique de Yao étoient les loix de la Religion. « Tout commence , dit-il , par la Religion , chez Yao ,



» elle est le but de tout ». Cette assertion, quelque outrée qu'elle soit, à juger de l'antiquité par les idées qu'on en a en Europe, est fondée sur le témoignage du Chou-king. « Que la Religion » guide vos pas, dit-il à sa fille, quand il la donna en mariage à » Chun. Chun lui-même, quand il eut chargé Sie de la police, » se contenta de lui dire », que la Religion dirige votre zèle : « c'est par la douceur qu'il faut persuader les cinq devoirs ». *Chap. Chun-tien.* Quand il eut nommé à tous les emplois, quoiqu'il eût recommandé en particulier à chacun de ses Officiers de se bien comporter, ou de faire son emploi avec soin, il finit par dire à tous : « écoutez sans cesse la voix de la Religion : que » chaque moment augmente vos mérites dans ce que vous faites » pour le Tien ». *Ibid.* Nous invitons les curieux à lire ce que disent Hou-chi & Ouang-chi sur ces dernières paroles. Ils sont cités dans le Commentaire Impérial, *Liv. II. pag. 37.* Nous n'osons rapporter leurs paroles, parce qu'on nous accuseroit sûrement de leur faire dire ce que nous voulons.

Nous l'avons dit en parlant des King, le Yo-king, ou King de la Musique, a été perdu. Les Amateurs, les Savans & les Musiciens d'Europe regretteront sans doute la perte d'un livre qui auroit donné tant de lumières sur la Musique de la haute antiquité, dont on trouve par-tout les louanges, & qu'on ne connoît pas. Pour nous, nous la regrettons, parce que nous sommes persuadés qu'outre les beaux cantiques qu'on chantoit dans les sacrifices & dans les grandes solemnités, elle contenoit encore la morale, la doctrine & les enseignemens de la Religion. Voici nos raisons : 1°. Il est certain que nos anciens Chinois, comme les autres peuples, avoient fort peu de livres & qu'ils mettoient en chant leurs plus belles maximes & les evenemens les plus célèbres. 2°. Chun, comme nous l'avons vu, parle à celui qu'il charge de la Musique, de manière à faire entendre que c'étoit lui qui devoit instruire la jeunesse & la former à la vertu.



vertu. On voit en effet que , quand les Ecoles furent établies , l'étude de la Musique faisoit une partie essentielle de l'éducation dans toutes les Provinces de l'Empire. 3°. Le Li-ki , art. *Yo-ki* , cite ces trois anciens proverbes : « Voulez-vous être instruit ? » étudiez la Musique avec soin. . . . La Musique est l'expression & l'image de l'union de la terre avec le ciel. . . . Avec le Cérémonial & la Musique , rien n'est difficile dans l'Empire ». Pour bien comprendre cette dernière maxime , il faut savoir que le même Li-ki dit que la Musique agit sur l'intérieur , qu'elle nous fait entrer en commerce avec l'esprit , que sa fin principale est de régler les passions de l'homme , qu'elle enseigne au père & aux enfans , aux Princes & à leurs sujets , aux maris & aux femmes , leurs devoirs réciproques ; que le Sage trouve dans la Musique des règles de conduite , &c. Les Lettrés vont encore plus loin , & enchérissent sur toutes ces idées , jusqu'à dire qu'elle est le point d'appui de l'autorité , le plus fort lien de la société , le nœud des loix , &c. Comment concilier tout cela , si elle n'étoit pas l'interprète de la Religion & l'oracle de l'enseignement ? 4°. Les King , les Annales & tous les anciens livres s'accordent à dire qu'elle fut dans l'antiquité l'objet continuel des méditations des Sages , & des soins du Gouvernement. Chun en faisant la visite de l'Empire , s'informoit si on n'y avoit rien changé. Comment croire qu'il n'étoit question que de notes & de chant ? 5°. Selon l'Ecole de Confucius , les cérémonies & la musique sont le moyen le plus sûr , le plus prompt & le plus efficace pour réformer les mœurs & rendre l'Etat florissant. . . . les cérémonies sont sans force & la musique languissante sans la religion & la vertu. . . . Pan-kou n'a pas craint de dire que la Doctrine des King toute entière , tend à prouver la nécessité de la musique & des cérémonies. Voyez *Han-chou-li-yo-chi*. Cette phrase de Nqueou-yang-sieou est encore plus remarquable : « Sous les trois premières Dynasties , tout le Gouvernement



» dériveroit de l'unité, les cérémonies & la musique embrassoient  
 » tout l'Empire. Après les trois premières Dynasties, le Gouver-  
 » nement fut divisé dès sa source. Les cérémonies & la musique  
 » ne furent plus qu'un nom vuide & sans réalité ». Voyez *Ta-*  
*hio-yen-y-pou. Liv. 37, pag. 7. 6°*. Les Poètes & les Orateurs  
 nomment la musique « l'écho de la sagesse, la maîtresse & la  
 » mere de la vertu, le héraut des volontés du Tien, l'appel &  
 » la lumière de la vertu. Selon eux, elle montre le Chang-ti &  
 » conduit l'homme vers lui ». Voyez *Yuen-kien-la-han. Liv.*  
*184, pag. 23, &c. 7°*. Encore aujourd'hui les premiers livres  
 qu'on met entre les mains des enfans, sont de petits vers tech-  
 niques qu'ils apprennent en chantant, & qui sont comme le pré-  
 cis de la Morale, de l'Histoire, &c. Pour tout dire, la perte du  
 Yo-king, celui de tous les King qui avoit le plus de cours &  
 étoit le plus répandu, nous a toujours fait soupçonner que la  
 Religion qu'il enseignoit n'a pas peu contribué à sa perte. Nous  
 nous sommes étendus sur cet article, parce que nous sommes  
 persuadés qu'il peut donner lieu à des recherches en Europe  
 qui confirmeroient nos conjectures.

Si l'enseignement de la Religion n'étoit pas confié à la Mu-  
 sique, on ne peut lui disputer d'avoir été chargée de chanter les  
 louanges du Chang-ti dans les sacrifices. Tous les enfans appre-  
 noient la musique dans l'antiquité. Nous invitons les curieux à  
 chercher pourquoi on choisissoit les plus vertueux pour compo-  
 ser les chœurs, & pourquoi on les obligeoit à une modestie de  
 novice dans toutes les cérémonies. Dire alors d'un enfant qu'il  
 chantoit pendant les grands sacrifices au Chang-ti, c'étoit avoir  
 fait son éloge.

Quand Yao se fut démis du souverain pouvoir entre les  
 mains de Chun, le premier acte d'autorité que fit Chun, fut de  
 sacrifier au Chang-ti. Voici le texte du Chou-king : « Le premier  
 » jour de la première lune, il (Yao) se démit du souverain pouvoir



» dans le Ouen-tsou. . . . . Il (Chun) offrit le sacrifice Lei au  
 » Chang-ti ». *Chap. Chun-tien*. Les Commentateurs examinent  
 pourquoi Yao déposa le souverain pouvoir aux pieds des autels,  
 & pourquoi Chun offrit un sacrifice pour en prendre l'investiture,  
 & disent d'excellentes choses ; mais Mong-tsée a épuisé ce sujet  
 en quelques phrases. Après avoir examiné pourquoi Yao choi-  
 sit Chun, & après avoir loué la sagesse de son choix, finit par  
 dire que Yao ne pouvoit pas donner l'Empire à Chun, puisqu'il  
 n'étoit pas à lui : Que le Tien avoit rendu Chun digne de lui  
 succéder, & que le Tien le lui donna, *Tien-yu-tchi*. Yao ne fit  
 que le proposer au Tien, comme les Grands proposent des  
 Magistrats à l'Empereur pour leur succéder. Mong-tsée dit en-  
 core que Yao mettant Chun en possession du souverain pouvoir,  
 le déclara d'abord Chef des sacrifices, pour montrer la source  
 & l'excellence de son autorité ; puis le mit à la tête des affaires  
 pour en faire voir l'étendue & la supériorité. Les Empereurs  
 détrônés ont senti eux-mêmes que le ciel les rejettoit, parce  
 qu'ils avoient abusé de l'autorité qui leur étoit confiée. « Les peu-  
 » ples, comme dit Tchoang-tsée, sont dans la même idée, &  
 » ne voient plus leur Prince dans celui qui n'est plus l'homme  
 » du Tien ». Cette façon de penser générale, qui ôte tout-à-coup  
 à un Empereur toute ressource, date de la plus haute antiquité,  
 comme on peut voir dans le Chou-king & le Chi-king. L'ido-  
 lâtrie l'a affoiblie ; mais elle surnâge & fait trembler les Empe-  
 reurs sur leurs Trônes. Que de choses à dire sur l'union du Sa-  
 cerdoce & de l'Empire, & sur le grand privilege qu'a l'Empe-  
 reur, de pouvoir seul sacrifier au Chang-ti, union & privilege  
 qui datent de Yao & de Chun, & n'ont jamais été séparés du  
 souverain pouvoir. Ici nous osons elever la voix & dire hardi-  
 ment, que quiconque estudiera sans préjugé ce que nous a  
 transmis l'antiquité. 1°. Sur les diverses especes de sacrifices,  
 soit d'holocauste, soit d'expiation, soit d'action de grâces, soit



de demande & de vœux. 2°. Sur le jeûne , la continence , la solitude & les oblations qui précédoient les grands sacrifices. 3°. Sur le jour & le lieu où on les offroit , le jour étoit immuable & il n'y avoit qu'un temple dans tout l'Empire. 4°. Sur le choix , la qualité , la préparation & le nombre des victimes. 5°. Sur l'eclat , la pompe , la magnificence & la majesté des cérémonies dont ils étoient accompagnés ; qui examinera , dis-je , toutes ces circonstances , ne pourra pas s'empêcher d'avouer que notre Religion étoit celle de Noé , qui nous avoit été transmise par Yao , Chun & Yu. Nous n'ajouterons qu'un mot ; encore aujourd'hui , le jour où l'Empereur sacrifie au Chang-ti , est le jour où il paroît le plus grand Monarque du monde par la multitude des Princes , des Seigneurs , des Grands , des Officiers dont il est environné. Sa marche quand il va au Tien-tan , a l'air d'un triomphe. Tout ce qui paroît au Tien-tan ne sert qu'à cet usage , & est digne de l'Empereur par sa magnificence ; tous les vases des offrandes sont d'or , &c. Mais tout cela n'est que pour donner plus d'eclat à la maniere dont il se prosterne , se traîne à terre , parle de lui-même ( en priant le Chang-ti & en faisant les fonctions de Sacrificateur , au nom de tout l'Empire ) , dans les termes les plus humbles. Hélas ! l'idolâtrie du Prince & des sujets qui adorent Foë & Pouffa en leur particulier . . . . O mon Dieu ! ayez pitié de mon infortunée Patrie . . . . La pompe des sacrifices augmenta sans doute avec la grandeur de l'Empire. Mais on voit que dès le temps de Chun , ils avoient toute la magnificence qu'ils pouvoient avoir. Il en est de même de tout ce qui regarde le culte religieux ; on n'en trouve l'origine dans aucun siècle. Il faut remonter jusqu'aux temps dont nous parlons , qui encore n'en montrent que la pratique & l'usage , & ne disent rien qui puisse faire soupçonner qu'ils en ont vu l'institution. Quel beau sujet à traiter , si on pouvoit se donner carrière & rassembler tout ce qu'on trouve dans les King sur un objet si intéressant ! Ce que



nous avons lu nous persuade que Moïse sur la plupart des choses qui regardent le culte, ne fit que consacrer, ordonner, fixer par des loix, ce qui avoit été établi par les premiers Patriarches d'après le déluge. Il paroît que le sacrifice étoit, dans la haute antiquité, un devoir de religion avant que de rien entreprendre d'important; car il est dit dans le Chou-king, que Chun faisoit un sacrifice toutes les fois qu'il sortoit pour faire la visite de l'Empire. Puis quand il étoit de retour, il offroit un sacrifice dans le temple Y-tsou, & immoloit un taureau. Une pareille conduite exprime bien eloquemment combien étoit fervente la piété de ces temps-là. Car ces sacrifices étoient en surcroît du sacrifice qui s'offroit tous les sept jours, comme il est dit dans l'Y-king, & des sacrifices annuels pour le commencement de l'année, pour la prospérité des moissons, pour rendre grâces de la récolte & en offrir les prémices, &c.

Quelques Missionnaires ont paru surpris de voir que Chun étant en voyage, offroit des sacrifices sur les montagnes. C'est, à ce qu'il nous paroît, un scrupule de préjugé & de défiance; car outre, comme ils le savent très-bien, qu'il n'y avoit qu'un temple, ainsi que tous les interpretes du Chou-king en conviennent, il ne faut que se souvenir de l'état où étoit alors la Chine, pour voir que les plaines étant à demi inondées, on habitoit sur les montagnes, & que dans le cas d'offrir un sacrifice, il étoit convenable de choisir l'endroit où il pouvoit se faire avec plus de solennité. Si la superstition a corrompu depuis ce que Chun faisoit très-innocemment, il y a de l'injustice à vouloir lui en faire un crime. Si nous étions moins timides à hasarder nos conjectures sur une pareille matière, nous ne serions pas embarrassés de prouver que cet usage date des premiers âges du monde, paroît justifié par l'exemple des Patriarches, que les plus grands Mystères de la Religion se sont accomplis sur des montagnes, & enfin que le grand sacrifice du Calvaire, dont tous les autres



sacrifices ont tiré leur prix, & n'étoient qu'une foible image, a pu conduire Chun sur les montagnes pour y offrir les siens. Mais ce seroit peut-être exciter une tempête que de montrer l'espérance & la foi du Messie si près de nos peres. Cependant il seroit aisé de démontrer que la foi & l'espérance d'un Dieu Sauveur, sont peintes en traits de lumieres dans nos anciens monumens, & qu'on ne trouve rien de comparable à ce qu'ils racontent, de ses souffrances & de son triomphe, de sa mort & de sa gloire, dans aucun des livres des Gentils de l'Occident.

Chun n'avoit garde d'oublier la Religion en créant les charges & les emplois qui séparèrent le Prince du peuple, & donnerent à la Colonie la forme d'un Empire naissant. Il demanda aux quatre Kio: « Y a-t-il quelqu'un qui puisse présider avec » nous aux trois Li? L'assemblée nomma Pe. Soyez Tchi-tsong, » lui dit Chun, veillez sur vous-même jour & nuit avec une religieuse frayeur. O qu'il faut que votre cœur soit droit & votre » conduite pure & innocente! Pe-y se prosterna la face contre » terre, pour demander que le Prince fût tomber son choix sur » Kouei ou sur Long. Obéissez, lui dit le Prince, & soyez pé- » nétré des plus vifs sentimens de la Religion ». Les trois Li auxquels Pe-y fut chargé de veiller, étoient le jeûne, les prieres & les sacrifices: ou selon d'autres, les sacrifices au Chang-ti, les honneurs qu'on rendoit aux esprits célestes & les funérailles des morts. Le titre de Tchi-tsong signifie, « qui préside au culte, qui » dirige le culte ». Voici quelques phrases des Commentateurs sur les belles paroles de Chun à Pe-y. « *Jour & nuit*, c'est-à-dire » d'un soleil à l'autre, en sorte que sa Religion eût toujours les » yeux ouverts sur toutes ses actions, pour que sa droiture & sa » pureté n'en reçussent aucune atteinte. . . . *Droit*, c'est-à-dire » que son cœur fût dégagé de tout intérêt propre, & exempt » de tout défaut. Quand la Religion enracine la droiture dans » l'intérieur, elle n'y laisse aucun détour ni retour d'amour-propre.



» Alors le cœur est pur & ferein , la concupiscence ne le fouille  
» d'aucun desir terrestre , & il peut entrer en commerce avec  
» l'esprit. . . . Celui qui est rempli de religion , est rempli de  
» droiture , & quand la droiture remplit son intérieur , il peut  
» présider au culte & en régler la pompe. . . . La droiture du  
» cœur fait la droiture de l'homme : La vraie droiture vient de  
» la Religion. Dès qu'on manque de Religion , on est faux :  
» c'est là le cœur de l'homme. La pureté est la continuité de  
» droiture. Qui est droit , est pur. Qui n'est pas droit , est souillé.  
» Dès qu'on manque de pureté & de droiture , il est bien diffi-  
» cile de servir l'esprit. Voilà pourquoi le texte nomme *le jour &*  
» *la nuit* pour marquer la non interruption. . . . L'Empereur est  
» à la tête du culte qu'on rend au Seigneur du ciel & de la terre.  
» Le Tchi-tsong est son aide dans ce qui regarde le culte : mais  
» à moins que son cœur ne soit uni au Seigneur du ciel & de la  
» terre , & uni par la vertu à la sagesse de l'esprit , il n'est pas  
» digne de présider au culte. Les deux mots *jour & nuit* lui ensei-  
» gnent la maniere de s'unir à l'esprit , &c. ». Que le Lecteur  
l'avoue avec candeur , s'il ne lui est pas venu dans l'esprit que  
nous prêtions à nos Chinois les phrases que nous avons enten-  
dus au Séminaire , il a pensé tout au moins que nous avons  
feuilleté bien des livres pour trouver de si belles choses dans  
leurs ouvrages. Nous à notre tour nous avouons notre malice ;  
comme nous connoissons les défiances & les incrédulités de  
l'Europe sur tout ce qui touche la Religion , nous avons affecté  
de nous en tenir au Commentaire Impérial sur les paroles citées  
du Chun-tien. Voyez *Liv. II. pag. 49*. Si nous voulions nous  
aider de divers Commentaires & Ouvrages , nous enverrions  
d'ici de terribles coups de foudre à bien des Ecrivains qui ont  
trop compté sur l'ignorance des gens de Lettres en parlant de  
notre Chine. Les pauvres gens ! ils ne savent pas eux - mêmes  
qu'ils montrent le chemin qu'il faut prendre pour applatir leur



orgueil. Nos King, dont ils parlent à l'avanture, sont des carquois pleins de traits contre lesquels leur audace n'a pas de bouclier; s'ils en avoient la moindre idée, il ne leur viendrait pas plus en pensée de les citer, que le portrait qu'a fait l'Apôtre des Nations, des Philosophes de son temps dans son Epître aux Romains. « Les calomnies & les mensonges, dit notre Pan-kou; » sont les dernières convulsions de la probité expirante ». Pour revenir au texte du Chou-king, la manière dont notre Chun parle à Pe-y, n'a pas besoin de nos réflexions pour que le Lecteur y voie combien la Religion étoit chère à son cœur, & combien il souhaitoit & vouloit que celui qu'il chargeoit d'en maintenir la pureté & la sainteté, fût lui-même pur & saint. La dignité de Tchi-tong a donné naissance depuis au Tribunal des cérémonies, composé aujourd'hui de bien des chambres, dont la juridiction embrasse tout ce qui a trait au cérémonial religieux, politique & civil; mais la religion, le culte & la doctrine sont son principal objet. Ce Tribunal redoutable est une espèce d'inquisition bien sévère. Nous renvoyons le Lecteur aux gazettes de l'année dernière, sur la manière dont a été éteinte une secte qui avoit fait quelques progrès dans le Kiang-nan.

Finissons le portrait de la Religion de Yao, de Chun & de Yu, ou plutôt de leur siècle, parce que le Chou-king nous a conservé de leurs maximes. Voici comment Yu parloit à Chun. « O qu'il faut veiller avec soin sur soi-même! que cette » vigilance doit être vivifiée par la Religion, pour conserver la » paix du cœur, pour se tenir sans cesse dans les bornes du » devoir, pour ne s'égarer jamais dans les sentiers perdus de » l'oïveté, pour ne se souiller jamais par des plaisirs coupables, » pour nommer aux emplois sans acception de personnes, frapper sur les abus sans hésitation & sans délai, suspendre ses » résolutions dans les choses douteuses, ne rien décider qu'avec une pleine connoissance, préférer le bien de l'Etat aux » vains



» vains applaudissemens de la multitude , & ne sacrifier jamais  
 » le peuple à ses passions , pour éviter enfin le double ecueil de  
 » l'indolence qui laisse tout perdre , & de la précipitation qui perd  
 » tout. Mais aussi qui , &c. ». *Chap. Yu-mo....* « Fortifiez & epu-  
 » rez votre vertu , disoit Kao-yao , que vos projets soient dictés  
 » par la sagesse , & vos résolutions approuvées par les Sages. Mais  
 » lui dit Yu , comment pouvoir y réussir ? Pensez à l'éternité ( *Sé-  
 » yong* ) , lui répondit Kao-yao , si vous voulez cultiver votre ame  
 » & l'orner sans cesse de nouvelles vertus ». *Chap. Kao-mo* «. O qu'il  
 » est dangereux d'entraîner ses sujets par son exemple dans les pré-  
 » cipices de la mollesse & de la volupté ! Veillez , Seigneur , & veil-  
 » lez sans cesse ; craignez & craignez sans cesse. Ce qui finit avec  
 » le jour , ce qui ne dure pas jusqu'au lendemain a des suites qui  
 » atteignent les siècles les plus reculés. Ne rendez pas inutiles les  
 » soins de vos Mandarins : ils sont plus les Officiers du Tien que  
 » les vôtres. C'est le Tien qui a chargé les hommes du joug des  
 » loix , c'est le Tien qui a établi les distinctions du rang & des  
 » conditions. Les loix sont un trésor sans prix , les distinctions  
 » sont une source de bien : mais ce n'est qu'autant qu'on est  
 » fidele , & que la crainte du péché , l'amour de la religion &  
 » l'esprit de concorde poussent tout le monde vers le bien. La  
 » vertu est tendrement chérie du Tien : qu'elle jouisse des distin-  
 » ctions marquées pour chaque rang : le Tien a le crime en horreur ,  
 » que les cinq supplices le punissent selon sa griéveté. Appliquez-  
 » vous , Seigneur , appliquez-vous sans relâche aux soins du Gou-  
 » vernement. Le Tien est sagesse & vérité ; mais c'est avec les  
 » yeux des peuples qu'il regarde les Princes. Le Tien est terri-  
 » ble dans ses vengeance , mais c'est par les mains du peuple  
 » qu'il punit les Princes. Ce qui est le plus bas touche ainsi ce  
 » qui est le plus élevé. Que la Religion vous guide , & vous  
 » posséderez la terre ». *Chap. Kao-yao....* « Ne perdez jamais  
 » de vue le vrai but du Gouvernement. Ce n'est ni par les finesses



» d'une vaine politique , ni par les coups d'autorité qu'on regne :  
 » c'est par la justice. Vous ne serez secondé par vos Officiers ,  
 » qu'autant que vous serez appliqué vous-même aux affaires.  
 » Vos soins décideront de vos succès. Montrez-vous digne du  
 » choix du Chang-ti , & le Tien à son tour soutiendra son choix  
 » par ses faveurs ».

Nos Critiques sont partagés sur l'Auteur des portraits de Yao, de Chun & de Yu, par où commencent les trois premiers Chapitres du Chou-king, & qui en font comme le préambule ; mais soit qu'ils soient de l'Auteur des anciennes Annales, dont le Chou-king a été extrait, ce qui paroît plus vraisemblable, soit que, comme quelques-uns le disent, ils soient sortis du pinceau de Confucius, ils n'en ont pas moins d'autorité. Les voici :  
 « Yao fut surnommé *Fan-hien* (c'est-à-dire plein de mérite).  
 » Sa Religion & sa sagesse, la pureté de ses mœurs & la modération de ses desirs, rendoit la paix de son ame inaltérable. Sa  
 » droiture & sa modestie lui facilitoient tous les egards & tous les  
 » sacrifices de la déférence. Sa gloire étendit par-tout ses rayons, &  
 » son nom fut également cher aux grands & aux petits. Yao enfant  
 » toit la vérité dans les cœurs, & les gagnoit à la vertu. La concorde, sous son heureux regne, resserra les liens de ceux que le sang  
 » avoit unis. Elle gagna de famille en famille dans tout le peuple.  
 » Le peuple fut instruit, & la discorde bannie de tout l'Empire.  
 » La Nation entière prit son effort vers la vertu & l'aima, &c. ».

*Chap. Yao-tien.* « Chun, fut surnommé *Tchong-hou* (c'est-à-dire  
 » orné de vertu), parce qu'il fut associé à la gloire de son prédécesseur, son habileté & sa prudence, sa sagesse & ses lumières, sa bonté & sa douceur, sa droiture & sa probité lui firent  
 » au loin une grande réputation, malgré l'obscurité où sa vertu  
 » étoit comme éclipsée & le conduisirent sur le Trône. Chun  
 » consacra les devoirs par son exemple, & en rendit l'observation générale. Chargé de l'administration des affaires, il y



» établit un grand ordre, & en assura le succès. Nommé pour  
» recevoir ceux qui demandoient audience, il avoit imprimé  
» aux portes du Palais un air de grandeur & de majesté. Envoyé  
» enfin dans les montagnes, les orages, la pluie & le tonnerre  
» ne purent jamais ni le troubler, ni l'arrêter ». *Chap. Chun-*  
» *tien*. . . . « Le grand Yu, surnommé *Ouen-ming* ( c'est-à-dire  
» la splendeur du Trône ), remplit les quatre mers des rayons  
» de sa sagesse, il fut un véritable adorateur du Chang-ti ». *Chap.*  
*Yu-mo*. Les Commentateurs sont partagés sur la raison de la  
brièveté de l'éloge de Yu: les uns disent que c'est parce qu'il  
est loué en plusieurs endroits des cinq premiers Chapitres, les  
autres parce que ces deux phrases ne laissent rien à ajouter. Que  
le Lecteur décide. Nous pourrions ajouter bien des choses aux  
portraits de ces grands hommes, & ouvrir quelque autre livre  
que le Chou-king. Mong-tsée a presque égalé Confucius, quand  
il a parlé de leur religion & de leur vertu; mais il s'est surpassé  
lui-même dans ce qu'il dit des épreuves auxquelles le Chang-ti  
mit la vertu de Chun. « Pour fortifier son cœur par la souffrance  
» & le rendre capable des plus grandes choses par la patience ».  
Nous invitons les curieux à lire avec attention ce que ce Philo-  
sophe dit de ces grands hommes, & ils avoueront que ceux de  
la Grece n'ont jamais peint ainsi leurs Sages, faute de connoître  
la religion. Aussi ne craignons-nous pas de nous arrêter; & som-  
mes-nous bien persuadés qu'il y a des Lecteurs qui trouveront  
que nous nous sommes trop étendus, & qu'il y a tel mot qui  
seul dit toute leur religion, & suffit pour prouver ce que nous  
avons avancé. Plusieurs savans Lettrés de la Dynastie passée &  
de la régnante ont été conduits à l'Evangile, ou puissamment  
confirmés dans leur foi, par la manière dont nous venons de  
voir que le Chou-king peint la religion des heureux temps de  
Yao, Chun & Yu. Ils ne se lassoient pas d'admirer que ne pou-  
vant pas lire l'Ecriture & s'assurer par eux-mêmes de toute



l'Histoire-sainte, la bonté divine eût permis que le Chou-king leur eût été conservé d'une manière si singulière, pour lui rendre témoignage, & les mettre en état de se convaincre par eux-mêmes de la vérité de tout ce que leur en enseignoient les Missionnaires. Qu'on fasse bien attention à cette providence de Dieu sur notre Nation, & on sera étonné de la multitude des graces qu'elle renferme. Quand le flambeau de la révélation a eu dissipé tous les nuages qui environnoient nos King, ils y ont vu une infinité de choses qu'ils n'y avoient pas remarquées, & plus ils les ont étudiés & approfondis, plus ils y ont trouvé de témoignages rendus à la prédication de l'Evangile. L'illustre martyr de Jesus-Christ, le Prince Jean, avoit été si touché lui-même de la conformité de la Doctrine du Chou-king sur la Divinité, sur le culte qui lui est dû, sur les espérances de la Religion, avec ce qu'en enseignoient les Européens, qu'il se seroit converti sur le champ, s'il n'avoit été arrêté par le Mystère de l'Incarnation, qui confondoit sa raison, & lui fit différer son baptême tant d'années, après même qu'il eût converti plusieurs de ses frères. Aussi a-t-il mis la religion de Yao, de Chun & de Yu, à la tête des motifs de crédulité qu'il propose à nos Chinois pour embrasser la foi, ainsi que l'avoient fait avant lui plusieurs sçavans Néophytes de la Dynastie passée. Les ouvrages des uns & des autres sont à la Bibliothèque du Roi. Nous renvoyons à ces précieux monumens de leur zèle, ceux qui nous soupçonneroient nous-mêmes d'avoir hasardé quelque chose dans ce que nous venons de dire sur la religion de nos premiers Chinois. Que les apologistes & défenseurs de la religion, qui sont au-delà des mers, examinent, si au lieu d'abandonner nos antiquités aux impies & aux mécréans, ils n'auroient pas dû au contraire en faire usage pour les écraser par leur témoignage : témoignage qui remonte plus haut qu'aucun livre qu'ils puissent citer, développe, à certains egards, ce que la Genèse ne fait



qu'insinuer, & est d'autant plus décisif, qu'aucun livre après l'Ecriture ne porte avec soi autant de preuves de son authenticité que notre Chou-king. Pour nous qui ne parlons ici qu'en Critiques & en Differtateurs, nous croyons que pour peu qu'on fasse attention à ce que nous avons dit dans cet article sur la religion de nos premiers Chinois, il est comme démontré que les temps de Yao, de Chun & de Yu étoient fort voisins de la grande disperſion des peuples de la plaine de Babylone. Il n'est pas hors de vraisemblance que la Religion, trouvant moins d'obstacles dans cette haute antiquité, a pu se conserver plus long-temps dans toute sa pureté. Cependant pour peu qu'on connoisse le cœur humain, & qu'on soit versé dans l'Histoire, on sent que la Religion de nos Chinois au temps dont nous parlons, tenant pour ainsi-dire à sa racine, avoit une force, une pureté, & une ferveur qui ne passe guere les premières générations dans un peuple entier. D'ailleurs les autres King, les Annales, les anciens livres, les anciennes traditions, les fables même, tout s'accorde à donner la palme au siècle de Yao sur tous les siècles suivans, & les Tao-sée, les partisans & admirateurs de Hoang-ti, n'ont jamais osé, nous ne disons pas lui donner les louanges qu'ils prodiguent à Yao, Chun & Yu, mais même le comparer à eux; & cela seul, à ce qu'il nous paroît, prouve la fable, & la supposition de son regne.

Conclusion: Si on veut disputer, chicaner, différer & faire des livres pour les avoir fait, on peut incider sur tout ce que nous avons dit dans ce Mémoire & se hérifier de difficultés. Mais si on cherche sincèrement à favoir jusqu'où notre Histoire authentique remonte dans l'antiquité sur le témoignage des King, & des livres anciens qui nous restent, les discussions & les détails où nous sommes entrés, rapprochent assez la Chine de l'Europe, pour qu'un bon esprit puisse voir à quoi s'en tenir.



C'est tout ce que nous avons prétendu en composant cet ouvrage. Quoique nous n'ayons rien négligé pour mériter la confiance du Lecteur par nos recherches, notre exactitude & notre franchise, toutefois, nous avons touché tant d'articles difficiles à débrouiller, qu'il nous sera sans doute échappé quelques méprises. Comme nous n'avons d'autre intérêt que celui de la vérité, nous remercions d'avance ceux qui auront la bonté de les relever. Qu'ils nous permettent cependant de les avertir qu'il en est de nos Antiquités, comme d'un plafond, il faut être à leur point de vue pour les bien voir. Si on n'y est pas, tout se brouille, tout se défigure & menace ruine. Si les Savans trouvoient que nous n'avons pas assez développé quelque article, ou voyoient quelque difficulté embarrassante que nous n'avons pas apperçue, nous nous ferons un devoir de répondre aux questions qu'ils daigneront nous faire, pour peu qu'elles soient à notre portée. Mais autant nous serons charmés d'obliger les vrais gens de Lettres, & de leur témoigner combien nous sommes pénétrés de respect & d'estime pour eux, autant nous serons inébranlables dans notre résolution de ne rien répondre aux Preux & Chevaliers, qui ne cherchent qu'à guerroyer & à rompre des lances. Pour les incrédules, qui ne manqueront pas de dire, de crier que notre amour pour la Religion nous a fait pallier la vérité, nous n'avons que ce mot à leur dire: Nous sommes nés dans le sein de l'idolâtrie, les premiers rayons de la Foi nous ont désabusés du monde, le desir d'étudier à fond la Religion nous a conduits en Europe, les disgraces que nous y avons essuyées n'ont fait qu'augmenter notre zele. La France, malgré ses offres généreuses, est devenue pour nous une terre d'exil. Dès qu'elle nous a eu ouvert la porte du Sanctuaire, nous nous sommes rendus à notre Patrie, où nous nous sommes dévoués aux travaux & aux périls des Missions: nous espérons finir nos jours dans cette carrière; &



nous brûlerions sur le champ cet Ouvrage , si nous soupçonnions qu'il pût plaire par quelque endroit aux ennemis de la Religion ; nous les avons vus de trop près pour ne pas les mépriser ; nous les connoissons trop pour les craindre ; & nous sommes trop sûrs de ce que nous avons avancé pour ne pas les braver.









---

# A V I S

DE M. NEEDHAM, de la Société Royale des Sciences & de celle des Antiquaires de Londres, &c, sur la Lettre qui suit.

*I*L me paroît peu nécessaire de prévenir le Lecteur, sur le mérite extraordinaire de la savante Lettre, que la Société Royale de Londres m'a confiée, pour la rendre publique. Il suffit de dire, qu'elle discute un sujet infiniment curieux, & très-peu connu en Europe, d'une manière absolument nouvelle; qu'elle analyse la nature de la Langue Chinoise, avec une clarté frappante; que la manière de présenter les différentes choses dont elle traite, & les conséquences qui s'ensuivent, est très-ingénieuse; qu'en un mot, cette Lettre, dont il n'a paru jusqu'ici qu'un simple extrait dans les Transactions Philosophiques, répond d'une manière très-satisfaisante aux questions intéressantes, que cette célèbre Société a faites aux savans Jésuites de la Cour de Peking, & mérite bien d'être communiquée toute entière, & telle qu'elle a été écrite, à tous les savans de l'Europe.

L'unique chose que je dois me proposer ici, est de mettre le Lecteur au fait de la matière qui y est traitée, & des raisons qu'on a eues, tant en Europe qu'à la Chine, d'entrer dans des recherches & des discussions de cette nature. Dans cette vue, je vais, en peu de mots, en rapporter l'origine, les progrès & les principales circonstances.

Etant à Turin en 1761, j'examinai certaines pièces Egyptiennes qui s'y conservent dans le cabinet de Sa Majesté le Roi de Sardaigne. Il me vint alors à l'esprit d'avoir une esquisse d'un ancien Buste d'Isis, portant sur le front, sur les joues, & sur la poitrine, plusieurs caractères inconnus. Je crus entrevoir dans ces caractères une ressemblance très-sensible, tant pour la



forme , que pour la disposition , avec les caractères Chinois , & j'eus soin d'en faire tirer une copie fidelle. M. Alberti, Professeur à l'Académie Royale des Fortifications & très-habile Dessinateur , voulut bien , à ma priere , faire une esquisse du Buste , que l'on avoit jusqu'alors reconnu pour être celui de la Déesse Isis , & une copie des caractères qui y sont inscrits.

Cette même année , etant arrivé à Rome , j'employai un Chinois , né à Pekin & attaché à la Bibliotheque du Vatican , à rechercher si les caractères inscrits sur ce Buste etoient connus dans sa Patrie , & s'il n'y avoit pas moyen de le prouver par les différens Dictionnaires Chinois , qui se trouvent dans cette riche Bibliotheque. Pendant cette recherche , je m'appliquai de mon côté , avec une assiduité constante , à copier moi-même & à faire copier par mes amis , un grand nombre de différens caractères qui se trouvent à Rome sur des Obélisques & autres monumens indubitables d'Egypte ; afin de fournir nouvelle matiere au travail de l'interprète Chinois , en cas que nos premieres recherches sur les caractères d'Egypte fussent heureuses , & de prévenir , en accumulant des preuves tirées des autres monumens incontestables du Pays , les doutes qu'on pourroit former contre l'antiquité ou la vraie origine du Buste.

La Societé Royale de Londres ayant jugé à-propos de consulter les savans Missionnaires de la Chine sur les Observations de M. de Needham , elle en reçut la réponse qu'on va lire , & que nous avons cru devoir insérer dans ce Recueil de Mémoires , quoiqu'elle ait été déjà imprimée , afin qu'elle fasse corps avec les autres Ouvrages qui y sont & seront compris.







LETTRE  
SUR LES  
CARACTERES CHINOIS,  
PAR  
LE RÉVÉREND PERE\*\*\*\*,  
*De la Compagnie de JESUS.*

---

A PE-KING, ce 20 Octobre 1764.

MESSIEURS,

Les Hiéroglyphes de l'ancienne Egypte & les monumens qui nous les conservent, sont si singuliers dans l'Histoire des Peuples, qu'il ne faut pas être surpris qu'ils aient piqué, dans tous les siècles, la curiosité des Amateurs de l'antiquité & des Savans. Nos Bibliothèques sont remplies des doctes & laborieuses recherches, qu'ils ont faites pour en expliquer les mystères. Malheureusement la critique n'y a vu que des conjectures & des incertitudes, plus pénibles encore pour l'esprit que l'ignorance la plus avouée. Que n'a-t-on pas fait depuis le renouvellement des Lettres en Europe, pour dire quelque chose de mieux sur ce grand

M m ij



sujet que les Grecs & les Romains ? Mais quel en a été le succès ? Les nouvelles observations de M. Needham font espérer quelque chose de plus heureux pour la gloire de notre siècle ; il a comparé les Caractères Chinois avec les Hiéroglyphes d'Égypte , il y a trouvé une ressemblance , du moins une analogie , qui lui fait croire qu'on pourra enfin savoir le secret des mystères de Memphis , & rompre la barrière de ténèbres qui nous empêche de faire remonter nos connoissances jusqu'aux temps les plus voisins du déluge ; quelle conquête pour la république des Lettres , si elle a jamais lieu ! Vous le savez , Messieurs , le docte Kirker eut autrefois la même pensée , & l'abandonna d'abord ; le célèbre M. de Mairan l'a eue depuis , & s'en est dégoûté sur les réponses du P. Parennin. Il est beau d'avoir plus de courage que ces grands Hommes , & d'oser courir des mers , où ils ont craint de faire naufrage. Mais comme la modestie est inséparable du vrai savoir , le docte Observateur s'adresse à la Société Royale , pour savoir la route qu'il doit suivre , & jusqu'où il peut s'avancer ; & vous , Messieurs , non contents de lui communiquer vos lumières , ces lumières si brillantes & si utiles aux progrès des Sciences , vous appelez la Chine à votre aide , & lui demandez des réponses que les Bibliothèques refusent à vos recherches. Messieurs , si la mort ne vous avoit pas enlevé le P. Gaubil , que vous honoriez de votre estime , vous auriez eu le plaisir de le voir la justifier par un Mémoire savant & raisonné , où son erudition ne vous auroit rien laissé à désirer sur les anciens monumens de la Chine. Il n'est plus : c'est moi qui suis chargé de répondre à la Lettre si polie , dont vous nous avez honorés. Pardonnez cet aveu à ma franchise : si je consultois mon respect pour vos lumières & les malheureuses circonstances du temps présent , je laisserois tomber ma plume , ou ne la prendrois que pour vous faire agréer mes excuses & mon silence. Mais quand des Savans du premier ordre font des



questions , il est de la modestie d'y répondre. Je le dois encore par reconnoissance pour les témoignages précieux de votre estime que vous daignez bien nous donner , tandis que l'Europe retentit des calomnies , qui viennent nous flétrir aux yeux des idolâtres , jusqu'en cette extrémité du monde. Je ne me dissimule pas que , pour répondre d'une manière satisfaisante aux questions que vous proposez , il faudroit des connoissances que je n'ai jamais recherchées , des secours qui me manquent , un loisir que je n'ai pas , sur-tout ce goût délicat , ce discernement exquis , cette critique éclairée & savante que l'Europe admire en vous. Mais je me flatte que vous voudrez bien vous souvenir que je suis Missionnaire , & m'accorderez à ce titre beaucoup d'indulgence & de bonté : à mon tour , Messieurs , je vous promets de l'application , de l'exactitude & un amour tendre pour la vérité. Si je ne frappe pas au but , ce ne sera ni par préjugé de système , ni par envie de dire du neuf. Il ne faudra s'en prendre qu'à ma mal-adresse & à mon ignorance. Dans ce cas je reconnoîtrai mes torts avec plaisir , & me ferai volontiers l'écho de qui dira que je me suis trompé.

Voici comment je conçois l'état de la question. M. Needham a observé que les Symboles ou Caractères Hiéroglyphiques de l'Isis de Turin paroissent semblables à plusieurs Caractères Chinois , tels qu'on les trouve dans le grand Dictionnaire Tching-tsee-tong , sur quoi il conjecture : 1°. Que les Caractères Chinois pourroient être les mêmes , à bien des égards , que les Hiéroglyphes d'Egypte. 2°. Qu'on pourroit découvrir le sens des Hiéroglyphes par la signification comparée & appropriée des Caractères Chinois. On prie de disserter sur ce point d'érudition , & de voir jusqu'où la connoissance des Caractères Chinois est favorable ou contraire aux conjectures du savant Observateur.

Avant d'entrer en matière , je dis sans détour qu'il faudroit



un volume de recherches & de détails pour mettre l'Europe savante en état de prononcer, peut-être même de saisir jusqu'à un certain point, les preuves de fait, d'histoire, de critique & de grammaire qu'il faudroit mettre en œuvre pour traiter à fond ce sujet. Car enfin les Sciences de Chine sont encore bien médiocrement connues en Europe, & quand quelqu'Amateur des langues étrangères les auroit apprises, comme MM. Fourmont & Bayer, il y a encore bien loin de cette sorte d'érudition jusqu'au point d'histoire & de grammaire qu'il s'agit d'éclaircir. Par-là il est vrai de dire que la nature même de mon sujet me réduit fort à l'étroit, & que si je veux être entendu, il faut me borner à parler aux yeux ou à l'esprit, sans dépaïser l'imagination. J'y viserai; mais je demande qu'on me passe des détails, des notes, des citations & quelques mots Chinois que j'aurai l'attention de souligner & de traduire. Il faudroit, pour plus grande exactitude, écrire en Caractères Chinois les textes originaux que je citerai; mais je crois que cela seroit inutile, vû qu'on seroit fort embarrassé de les vérifier. Pour tout ce qui n'est qu'élégance de style, politesse de langage, je profiterai sans scrupule des privilèges d'un habitant de l'Asie.

Le docte Vossius étoit enthousiasmé de l'antiquité des Chinois; le savant Abbé Renaudot la nioit avec une espece d'acharnement: voilà les hommes. Pour moi, sans discuter ce point d'histoire & de chronologie, je suppose comme un fait qu'il seroit difficile de nier, que les Chinois subsistoient en corps de nation dès les temps des grandes émigrations qui suivirent la confusion des langues. L'antiquité des Egyptiens date de la même époque; par-là il est naturel de croire que ces deux grands peuples ont quitté à-peu-près en même temps les plaines de Sennaar; l'un pour venir au fond de l'Asie Orientale (a), l'autre pour aller habiter ces vastes campagnes de l'Afrique qu'arrose le Nil. Si les Savans vouloient décider quand a commencé l'écriture, soit



avant , soit après la dispersion des enfans de Noé ; ils trancheroient bien des difficultés. En effet , si elle est postérieure à cette séparation des grandes familles qui ont repeuplé l'univers ; si chaque Nation a inventé la sienne , les Chinois n'auront plus rien de commun avec les Egyptiens , & il seroit inutile de chercher à expliquer les Hiéroglyphes des uns par les Caractères des autres , vû sur-tout qu'ils habitoient des climats si éloignés , & qu'on n'a pas le moindre indice qu'il y ait eu aucun commerce entre ces deux grands peuples , dans les temps si reculés des obélisques de Thèbes & d'Héliopolis. Dans la supposition au contraire que les Lettres aient été inventées avant le déluge , & conservées par les enfans de Noé à leurs descendans , il est croyable , que les Chinois & les Egyptiens ayant puisé à la même source , il doit y avoir eu long-temps bien de la ressemblance entre la manière d'écrire des uns & des autres. Cette seconde supposition a bien des avantages sur l'autre du côté de la probabilité & de la vraisemblance (*b*) , & on en conclut fort bien qu'en comparant aujourd'hui les Hiéroglyphes d'Egypte avec les Caractères Chinois , on peut espérer d'expliquer les uns par les autres. Tout ce que je craindrois , c'est qu'on n'attaquât cette conséquence à cause de la confusion des langues. En effet , quoique la Genèse ne dise pas qu'elle ait entraîné la différence des écritures , il est naturel de penser que ceux qui bâtissoient la Tour de Babel , en perdant l'idée commune des sons & des mots de la langue qu'ils parloient tous , perdirent aussi celle des Lettres & des Caractères qui les exprimoient : peut-être seroit-ce une manière d'expliquer la différence des écritures , si ancienne dans l'histoire des peuples.

Mais revenons à M. Needham. Quel que soit son système sur le commencement de l'écriture , je penche à croire que s'il y a jamais eu une véritable ressemblance entre les Caractères Chinois & les Hiéroglyphes d'Egypte , le temps l'a effacée ,



de maniere à n'être presque plus reconnoissable aujourd'hui. Pour rendre la chose plus sensible, il faut remonter plus haut que le Dictionnaire Tching-tsée-tong, dont s'est servi le docte Observateur, & crayonner en peu de mots le tableau historique de la langue Chinoise & de ses Caractères.

La langue Chinoise est une des plus anciennes du monde, la seule probablement qui ait toujours été parlée & soit encore vivante. A-t-elle toujours été la même depuis plus de quarante siècles qu'elle dure ? Je n'oserois l'affurer ; mais il me paroît que le petit nombre & la brièveté de ses mots ont dû la préserver de bien des altérations. Les plus grandes n'ont guere pu tomber que sur la prononciation. On distingue dans la langue Chinoise. 1°. Le *Kou-ouen* (c), langage des *King*, & autres livres écrits dans ce goût. Les harangues du *Chou-king* & les chansons du *Chi-king*, prouvent qu'on l'a parlé autrefois ; il est prodigieusement laconique. 2°. Le *Ouen-tchang*, langage des compositions relevées & des livres. A quelques proverbes près, quelques axiomes & formules de complimens, on ne s'en sert pas en parlant. 3°. Le *Kouan-hoa*, langage des gens en place. C'est le seul qu'on parle à la Cour, dans les bonnes compagnies, dans les Lettres, & le seul qui ait cours dans tout l'Empire. 4°. Le *Hiang-tan*, patois. Chaque Province, chaque ville, & presque chaque village a le sien. Malgré ses variétés, la langue Chinoise ne compte que 330 mots environ. On en conclut en Europe qu'elle est peu abondante, monotone & difficile à entendre. Mais il faut savoir que les quatre accens nommés *ping*, uni ; *chang*, élevé ; *kiu*, diminué ; *jou*, rentrant, quadruplent presque tous les mots par une inflexion de voix aussi difficile à faire comprendre à un Européen, que les fix prononciations de l'E François à un Chinois. Ils font plus, ils donnent une certaine harmonie & une cadence marquée aux phrases les plus ordinaires pour la clarté ; voici ce qui décide :  
les



les Chinois parlent aussi vite que nous, disent plus de choses en moins de mots, & s'entendent.

C'est à l'Histoire à raconter l'origine des Caractères. Il (Fou-hi) traça les huit koua, & fit les caractères, les livres (d). Ces paroles sont comme le narré précis du fait que l'Historien développe ensuite en ces mots: « Le livre *Ouai-ki* dit, La vertu & les » talens de Fou-hi s'accordant avec le haut & le bas, il se con- » forma à la beauté des oiseaux du ciel, des bêtes fauves, & du » cheval-dragon portant sur son dos une mappe; il leva les yeux, » considéra la figure du ciel; il les baissa, examina avec soin » toutes les choses de la terre, rechercha la nature de celles du » milieu, il commença à tracer les huit *koua*. . . . . Ainsi fit-il » briller sa sublime pénétration; en commençant les livres, il fit » cesser l'usage des nœuds dans les cordes pour le gouverne- » ment. La manière d'écrire consiste en six choses, la première » à imiter la figure, la deuxième à emprunter, la troisième à » indiquer les choses, la quatrième à peindre la pensée, la cin- » quième à changer & échanger, la sixième est dans les sons & » les accens: toute la raison & la doctrine des livres est appuyée » sur les Caractères des livres, & les Caractères sur les six » façons ». Je glisse sur le ton de ce narré pour en copier un second du règne de Hoang-ti. Il (*Hoang-ti*) créa six Ministres & un Mandarin pour l'histoire. « Le *Ouai-ki* dit que Hoang-ti » créa Tsang-kiai Mandarin de l'histoire, avec un nommé Kiai- » song; que Tsang-kiai considérant & imitant les vestiges de » divers animaux terrestres & volatiles forma les Caractères ». Puis l'Historien cite ce texte d'un Critique: « Moi Nan-fuen, » examinant le livre *Ouai-ki*, je trouve que Che-hoang-chi est » l'Empereur Tsang, que son nom est *Kiai*, que c'est le pre- » mier qui a inventé les Caractères. On dit encore que l'Em- » reur Hoang-ti a fait historien Tsang-kiai. Lequel des deux est » vrai? De plus on dit que Tsang-kiai étoit avant Fouhi, &



» que Fou-hi inventa les livres. Quand Fou-hi donc traça ses  
 » *koua*, il y avoit déjà des caractères. Il n'est pas possible d'e-  
 » claircir ce qui nous vient par tradition d'un temps si éloigné ».  
 Je m'en tiens à cette conclusion si naturelle du Critique Chinois.  
 Pour l'histoire, ou plutôt la fable des traces d'oiseaux, elle n'est  
 bonne qu'à bercer les enfans. Tout ce qui m'en plaît, c'est qu'elle  
 sert à prouver que les Chinois, ne sachant pas le fait de l'in-  
 vention des lettres, l'ont défiguré pour l'adapter à leur histoire.  
 Plût à Dieu que ce fût le seul (e).

Je définis les Caractères Chinois tels que je les conçois dans  
 leur origine, des images & des symboles qui parlent à l'esprit  
 par les yeux, images pour les choses sensibles, symboles pour  
 les spirituelles. Images & symboles qui ne sont liés à aucun son,  
 & peuvent être lus dans toutes les langues. Le livre *tse-ho-leang-  
 tsin* (f) divise les Caractères en six especes, *Lo-chu*, — qui revien-  
 nent à ce que dit l'histoire citée plus haut. La premiere, dite  
*siang-hing*, figure, image, est une vraie peinture des choses sen-  
 sibles; ainsi on voit dans les anciens Caractères des arbres, des  
 oiseaux, des vases &c, grossièrement dessinés. La seconde dite  
*tchi-tche*, indication de la chose, se fait par une addition à la  
 figure ou au symbole, qui met la chose qu'on veut exprimer  
 sous les yeux: par exemple le Caractere de *petit*, placé sur celui  
 de *grand*, peut signifier *pyramidal*, terminé en pointe. La troi-  
 sieme, dite *hoei-y*, jonction d'idée, consiste à joindre deux cara-  
 cteres pour exprimer une chose qu'ils ne signifient ni l'un ni  
 l'autre pris séparément: par exemple la figure de *bouche* placée  
 à côté de celle de *chien* pour dire *aboyer*. La quatrieme *Kiai-in*,  
*explication du son*, doit son origine à la difficulté de tracer d'une  
 maniere assez distincte toutes les especes de poissons, d'ani-  
 maux, vases, arbres, &c. Pour y suppléer, on imagina de met-  
 tre le Caractere simple d'un son à côté de la figure. Par exem-  
 ple, le Caractere du son *Ya* à côté de la figure d'oiseau pour  
 désigner une *Canne*, celui de *ngo* pour un *Oye*, &c. La cinquieme



dite *Kia-sié*, idée empruntée, métaphore, a ouvert un champ immense à l'invention des Caractères, ou plutôt à la manière de s'en servir. En effet, en vertu du *Kia-sié*, un Caractère est quelquefois pris pour un autre, choisi pour exprimer un nom propre, détourné à un sens allegorique, métaphorique, ironique, poussé même jusqu'à l'antiphrase en lui donnant un sens tout opposé à celui où il est employé ailleurs. Il faut avouer que cette cinquieme classe donne à la langue Chinoise une force & une vivacité de coloris qu'aucune autre langue ne peut atteindre. Mais elle est aussi une des principales causes de ses obscurités (g). Le sens figuré d'un Caractère n'a pas toujours de l'analogie avec le sens propre. La sixieme, dite *ichouen-tchou*, développement, explication, ne consiste qu'à étendre le sens primitif d'un Caractère, ou à en faire des applications détaillées. Ainsi le même Caractère est tantôt verbe, tantôt adverbe, tantôt adjectif ou substantif. Ainsi encore le Caractère *ngo* qui signifie *mal*, sert à exprimer *haine*, *haïr*, *difforme*, &c. Les *Lo-chu*, — tels que je viens de les décrire sont comme les sources d'où découlent tous les Caractères d'une manière également simple, claire & naturelle. Cependant pour répandre encore plus de jour sur une matière naturellement obscure pour l'Europe, je vais placer ici quelques observations ou développemens de ce que je viens de dire d'après le Grammairien Chinois. Les idées simples des objets sensibles ont été les plus faciles à exprimer. La figure d'un *cheval*, par exemple, indique un *cheval*, celle de l'*œil* indique l'*œil*, &c. Mais il y a bien loin de là jusqu'à peindre les idées abstraites, spirituelles & métaphysiques. Les images de tout ce que la nature offre à nos regards, ne sont d'aucun secours pour cela. Il a fallu tracer des figures symboliques destinées à les exprimer : figures arbitraires dans l'institution, mais fixées après par l'usage. Les symboles & les images trouvées, il semble que tout est fait ; cependant




il n'en va pas ainsi, parce qu'il est impossible de les varier & de les multiplier en proportion des objets sensibles & intellectuels. Que faire donc ? Ce qu'ont fait les Chinois avec beaucoup d'intelligence & de goût (si tant est qu'on puisse leur faire honneur de cette invention). Fixer le nombre des images & des symboles, puis opérer sur ce nombre par différentes combinaisons : 1°. En mettant deux, trois, quatre fois la même image ou le même symbole pour former un seul Caractere : deux arbres, par exemple, pour désigner un *bosquet*, trois pour une *forêt*. 2°. En mariant une image à une autre image, un symbole à un symbole; par exemple, le symbole de *peu* avec celui de *force* pour exprimer *foible*. 3°. En accouplant un symbole avec une image : ainsi le symbole de *joie* avec l'image de *bouche* exprime le *ris*. 4°. En unissant un symbole à deux images, ou bien encore plusieurs symboles à plusieurs images en nombre impair ou égal. J'abandonne aux calculateurs le soin de nombrer les Caractères qu'on peut former ainsi avec les 200 symboles & images primitives, qui sont comme les élémens & les matériaux de tous les Caractères. Les Caractères trouvés & combinés en aussi grand nombre qu'il faut pour composer un discours, ou plutôt pour le peindre, il n'y a plus qu'à les placer dans l'ordre des idées qu'on a conçues. Qui les verra comprendra mes pensées, comme je comprends celles d'un Peintre dans un tableau d'histoire; avec cette admirable différence, que, dans le tableau du Peintre, la magie des couleurs rend les objets comme sensibles à mon ame, & la fait sortir d'elle-même pour prêter la vie, le sentiment, les passions, &c. aux figures que l'œil me montre, au lieu que les Caractères ne font que réveiller ses idées, & lui font trouver en elle-même ce qu'ils expriment. L'illusion n'y a point de part. Ce n'est pas assez, le tableau ne peint qu'un instant d'un fait unique, & occupe un grand espace, au lieu qu'une page de caractères étale à mes yeux le passé, le présent, l'avenir, me montre plusieurs evenemens, & rapproche



les choses les plus disparates , sans m'allarmer sur la vraisemblance ; elle fait plus , elle réveille mes pensées , m'en donne de nouvelles , & me conduit par une route de lumière dans les espaces intellectuels ; mais cela peut mieux être senti qu'exprimé. Il faut lire les beaux endroits des *King* pour comprendre combien les Caractères Chinois bien assortis & bien liés ont de force & de grace , d'énergie & d'aménité , de grandeur & de simplicité. Je définirois volontiers les Caractères Chinois , l'algebre pittoresque des Sciences & des Arts. Dans le vrai , une phrase de bon style est aussi débarrassée de tous les intermédiaires , que la démonstration algébrique la plus fermement crue (*h*).

A moins de donner un démenti aux Chinois & au petit nombre des Caractères des anciens temps qu'ils ont conservés , il n'est pas possible de nier que dans l'antiquité la plus reculée on ne se servît de figures ou images des choses sensibles & de symboles pour former des Caractères dans le goût à-peu-près des Hiéroglyphes d'Egypte (*i*). Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur quelques-uns de ces Caractères que j'ai fait copier pour en être convaincu (voyez les figures Pl. 3. 4. 5. 6. &c.). Mais les Chinois n'avoient-ils pas dès-lors l'art de rapetisser ces figures & de les réduire à quelques traits par l'analyse & l'abréviation. A en juger par quelques Caractères anciens , il paroît qu'on en réduisit plusieurs à certains traits assez mal assemblés , probablement pour la commodité de l'écriture (*k*). Quoi qu'il en soit du temps où ont commencé ces abréviations , elles étoient nécessaires. 1°. Parce que sans cela l'écriture auroit été trop difficile. 2°. Parce qu'il auroit fallu des volumes pour dire peu de choses. En effet à moins d'être dessinateur , comment tracer d'une manière agréable tant de figures & de symboles ? La difficulté augmente , quand on songe que plusieurs Caractères étoient composés de divers symboles & images , dont la réduction devoit être bien touchée , pour n'être pas désagréable , sur-tout vis-à-vis des



autres Caractères qui étoient moins composés. Il seroit naturel de croire qu'on ne se servoit des images & symboles entiers & tracés dans leur juste proportion que pour les grands monumens, où l'espace ne manquoit pas; encore ne nierois-je point qu'on eût recours aux Caractères analysés, pour certains endroits moins avantageux. Le fait qui paroît evident, dont il conste par ce qui reste de monumens, c'est que les figures & symboles ont passé d'un contour assez régulier à quelques traits assemblés bisarrement, & que ces traits eux-mêmes ont été décomposés & fondus en six lignes simples  (1), dont sont composés aujourd'hui tous les Caractères. Les plus simples de ces caractères sont faits d'une ou de deux de ces lignes, on en compte jusqu'à vingt, trente & même davantage dans les plus composés \*; pour éviter la confusion & l'obscurité que cette grande abréviation auroit causées, on a fixé le nombre des lignes des Caractères, qui représentent pour les 200 images & symboles élémentaires dont nous avons parlé. Ces abréviations ainsi fixées se nomment *pou*, classes ou tribunaux, comme traduit M. Fourmont; par exemple, le *pou* de l'homme, de la femme, des arbres, des maladies, de grand, de petit, de vase, &c. Enfin pour plus grande clarté & pour ranger les Caractères dans les Dictionnaires, il y a dans chaque Caractère un *pou* distinctif qui domine, & sous lequel on le place. Ce *pou* distinctif est la partie du Caractère qui influe le plus dans sa signification, sauf les exceptions & les bisarreries dont la langue Chinoise n'est pas plus exempte que les autres. Un coup d'œil sur le Dictionnaire *Tching-tsée-tong* rendra sensibles tous ces détails.

Le malheur, & le très-grand malheur des Caractères Chinois, c'est que ces abréviations ont été faites peu-à-peu en divers lieux & sans regle; de façon qu'il y a tel Caractère qui

---

\* J'ai vu de ces Caractères qui ont jusqu'à 56 traits. *Editeur.*



a été abrégé, ou pour mieux dire tronqué, défiguré d'un très-grand nombre de manières. La plupart l'ont été à n'être pas reconnoissables. Pour donner quelque idée de ce que je dis, j'ai fait copier quelques variantes de quatre Caractères (*m*) (Voyez les Planches 5 & 6). On doit juger par cet échantillon, combien affreusement ont dû être défigurés les Caractères qui sont tissus de plusieurs autres. Car les divers Caractères qui se réunissent pour n'en faire qu'un seul, se courbent, se couchent, s'allongent, se rapetissent, se resserrent, pour que chaque trait se loge de façon que tous ensemble puissent faire le vis-à-vis d'un Caractère simple, & n'occuper pas plus de terrain que lui. Une pareille contrainte doit déjà défigurer beaucoup les Caractères élémentaires réunis pour n'en former qu'un seul; mais dès qu'on y ajoute des abréviations & des variantes, il est clair qu'ils ne doivent plus être reconnoissables. Pour le dire en passant, c'est là une des choses qui a rendu l'édition des *King* sous les *Han* si difficile, & peut-être la principale cause de leur obscurité (*n*). En effet les images & symboles primitifs d'un caractère étant altérés, le moyen d'en trouver le sens! Il n'est plus selon la règle des *Lo-chu*, — des six manières de comparer ou des six combinaisons. La décomposition des Caractères élémentaires, dont il est composé, ne donne plus sa vraie analyse. Plus on cherche le sens qui doit résulter de leur assemblage, plus on s'en éloigne, parce que cet assemblage n'est pas le vrai. C'est quasi, comme si on lisoit *délires* pour *délices*; ce changement du C en R subsistant, toutes les significations qu'on cherchera à *délire* ne parviendront jamais à l'idée que présente *délices*. Si la comparaison cloche, c'est qu'elle ne présente pas assez clairement combien un Caractère Chinois s'éloigne de sa vraie signification, par l'altération de quelqu'un des traits qui le composent. L'incendie des livres a rendu le mal sans remède. Quand la paix fut rendue aux lettres, on n'épargna ni soins, ni



recherches pour recouvrer les *King* & autres anciens livres ; mais peu d'exemplaires ayant échappé aux flammes , & s'étant assez mal conservés, on fut privé du grand secours des confrontations pour découvrir les Caractères primitifs. L'écriture avoit changé , la tradition étoit presque éteinte , il falloit être savant pour déchiffrer les manuscrits. Comment pousser la discussion jusqu'aux variantes , & démêler dans des abréviations presque inconnues , quels étoient les symboles & images dont un Caractère étoit tissu (o) ? Les Editeurs n'y épargnerent pas leurs peines ; mais chacun avoit son système & ses conjectures. Qui oseroit dire que l'édition qui a prévalu n'ait pas bien des Caractères errés ? qu'elle soit même la meilleure ? Les Savans qui ont travaillé depuis sur l'analyse des Caractères , ne sont pas d'accord entre eux , & apportent chacun des raisons capables de suspendre le jugement des Critiques. Cette variété d'opinions en a mis beaucoup dans l'orthographe ; si on peut appeller ainsi la manière d'écrire un Caractère avec tel ou tel *pou* ; aussi a-t-elle été flottante & incertaine pour bien des Caractères jusqu'au grand Dictionnaire *Kang-hi-tse-tien* qui l'a fixée (p).

Finissons cet article par une remarque qui est essentielle. Tout ce que je viens de dire des variantes & des abréviations des Caractères , est indépendant des cinq sortes d'écritures que comptent ordinairement les Lettrés. La première se nomme *Kou-ouen*, c'est la plus ancienne , & il n'en reste presque plus de vestiges. La seconde *Tchoang-tsée* , a succédé au *Kou-ouen* , & a duré jusqu'à la fin de la Dynastie des *Tcheou*. C'est celle qui étoit en usage du temps de Confucius , & dont les abréviations & les variantes ont été les plus funestes. La troisième *Li-tsée* commença sous le regne de Chi-hoang-ti, fondateur de la Dynastie de *Tsin* , & le grand ennemi des Lettres & des Lettrés. La quatrième *Hing-chou* est destinée à l'impression , comme chez nous la lettre ronde & l'italique. La cinquième *Tsao-tsée* fut



fut inventée sous les *Han*, & auroit tout perdu si elle avoit prévalu. C'est une sorte d'écriture à tire de pinceau qui demande une main bien légère & bien exercée ; mais elle défigure les Caractères au-delà de toute expression ; elle n'a cours que pour les ordonnances des médecins, les préfaces des livres, les inscriptions de fantaisie, &c. (*Voyez ces cinq sortes d'écritures dans les trois premières Planches*). Pour revenir aux variantes & abréviations, quoiqu'il soit vrai de dire que ces différentes écritures en ont augmenté le nombre, cependant les trois dernières ont fait fort peu de mal : en voici la raison : elles ont été dirigées par des Savans, consacrées par l'autorité publique, & portent plus sur la forme générale des Caractères que sur leur orthographe. Aussi les Lettrés ne se plaignent-ils que de ce qu'elles ont fait périr les anciens Caractères, qu'il auroit été bon de consulter pour avoir la vraie analyse de plusieurs d'aujourd'hui, qu'ils croient mal écrits & défigurés. Je comparerois presque ces différentes manières d'écrire le Chinois, aux différentes écritures qui distinguent les manuscrits d'un siècle de ceux d'un autre, & les variantes & abréviations de ces mêmes Caractères à ces mots barbares ou estropiés des siècles d'ignorance, que l'on n'entend qu'à la faveur d'un glossaire, qui ne rencontre pas toujours juste ; encore les glossateurs Chinois ne sont-ils pas aussi sûrs que les nôtres, parce que les monumens leur ont manqué dans des recherches encore plus délicates.

Je me suis bien étendu sur la partie historique des Caractères Chinois ; mais je ne m'en repens pas. Personne que je sache n'a envoyé ces détails en Europe, & faute de les savoir, les plus habiles sont exposés à bien des méprises ; mais l'essentiel, c'est qu'ils vont tourner en principes pour discuter les conjectures du savant M. *Needham*. En effet, pour que les symboles gravés sur l'*Isis* de la Bibliothèque Royale de Turin, fussent réellement semblables aux Caractères Chinois qu'on cite, il faudroit 1°.



qu'ils fussent composés dans le goût des Caractères Chinois.  
 2°. Ecrits de quelqu'une des cinq manieres ou ecritures différentes que nous avons indiquées. Voyons ce qui en est.

Nous l'avons déjà dit, les Caractères Chinois sont de deux especes: les élémentaires, qui ne vont guere qu'à 200; les composés, qu'on dit monter jusqu'à 80000; les simples, soit symboles, soit images, ne peuvent exprimer que les idées simples, par conséquent ils ne peuvent seuls former une phrase, un discours qui supposent plusieurs idées complexes & dérivées. Or les Caractères qui sont sur l'*Isis*, sont tissus de trop peu de traits pour être des Caractères composés, si tant est qu'ils soient des vrais Caractères. Ils ne peuvent donc pas exprimer des idées complexes & dérivées, ni par conséquent signifier rien de lié & de suivi. Je fais que le style lapidaire, le style des inscriptions jouit de bien des privileges; mais je ne crois pas qu'il puisse n'être qu'une pure nomenclature. Du moins je ne me rappelle pas d'en avoir vu d'exemple dans aucune inscription ancienne. J'ose ajouter que c'est contre le génie de la langue Chinoise, dès qu'on suppose un certain nombre de Caractères. Ainsi à n'envisager l'inscription de l'*Isis* que sous ce point de vue, elle n'a point une vraie analogie avec les Caractères de la langue Chinoise, & ce seroit peine perdue que d'y chercher un sens suivi.

Pour la ressemblance & conformité des symboles de l'*Isis* avec les Caractères Chinois cités par M. Needham, j'avoue qu'elle est sensible, en particulier pour ceux des N<sup>os</sup> 2, 3, 8, 9 & 31. On verra plus bas ce que je pense de cette ressemblance, & l'usage qu'on en pourroit faire; mais pour ce moment je me borne à observer qu'il y a plusieurs de ces symboles dont le contour & les traits sont différens de ceux des Caractères Chinois. Voici qui est plus décisif: l'ensemble de tous ces Caractères n'a rien de Chinois. Un coup d'œil sur quelque



livre que ce soit, suffit pour s'en convaincre. Qu'on les compare avec les cinq différentes écritures dont nous avons parlé plus haut, on n'y trouvera pas mieux son compte ( *Voyez les Planches 1, 2 & 3* ). Enfin pour n'avoir rien à me reprocher à cet égard, j'ai fait copier une suite d'inscriptions anciennes qui passent chez les Antiquaires pour être du temps des *Chang* ( *q* ), c'est-à-dire de plus de 1500 ans avant J. C. & la comparaison que j'en ai faite avec le symbole de l'*Isis*, m'a convaincu qu'ils s'y trouve autant de différence qu'entre une page d'Arabe & une de Tartare. Si on veut recevoir en Europe le témoignage des Chinois, j'ajouterai qu'on a fait voir l'inscription de l'*Isis* à des *Han-lin*, ou Lettrés du premier ordre, & à des Savans, qui par état doivent connoître les anciens Caractères : les uns & les autres ont dit qu'elle n'étoit pas Chinoise, & qu'ils ne pouvoient point l'expliquer. Les Mandarins & les maîtres de langues ont dit aussi qu'ils n'avoient vu aucune écriture dans le tribunal des traductions qui y ressemblât. Moi-même je l'ai comparée à huit sortes de Caractères étrangers à la Chine, la plupart anciens, & je n'ai rien remarqué qui indiquât la moindre ressemblance.

Conclusion. Il me paroît très-douteux que les symboles de l'*Isis* de Turin puissent s'expliquer par les Caractères Chinois. Je ne vois aucun jour même à combiner un sens suivi par la signification rapprochée des Caractères cités dans le *Tching-tsé-tong* : cependant avant de renoncer aux conjectures de M. *Needham*, qui pourroient conduire à bien des découvertes, je crois qu'il seroit à propos de pousser l'examen plus loin & de prendre les choses sous un point de vue, où le vrai ne peut échapper. Ce n'est pas en cherchant des ressemblances & des à-peu-près dans un Dictionnaire moderne ( *r* ), Dictionnaire d'ailleurs qui fourmille de fautes, où l'on ne peut trouver un fil secourable pour parcourir les détours du labyrinthe des



Hiéroglyphes de l'ancienne Egypte ; il faut prendre les choses de plus haut , & se tracer une route plus courte , plus sûre & plus naturelle.

Voici comment je conçois la chose , d'après le peu de connoissance que j'ai des Hiéroglyphes d'Egypte & des Caractères Chinois. 1°. Comme ce n'est qu'en remontant dans la plus haute antiquité qu'on peut rapprocher les Hiéroglyphes Egyptiens des Caractères Chinois, je m'attacherois à choisir ce qu'il y a de plus ancien chez l'un & l'autre peuple. Je ne voudrois pas même me borner à une idée vague d'antiquité : on ne peut que gagner beaucoup à fixer d'après l'histoire l'époque des obélisques, momies & autres anciens monumens dont on voudroit expliquer les Hiéroglyphes , parce qu'il seroit plus facile d'interroger la partie de l'Histoire de la Chine & de ses Caractères, qui pourroient aider à en trouver l'explication. 2°. Je ne prodiguerois pas mes recherches à tous les Hiéroglyphes indifféremment, je préférerois les plus souvent répétés, les mieux conservés, les plus essentiels & ceux sur lesquels les anciens nous ont laissé des traditions & des conjectures. Si la Chine m'en donnoit l'explication, j'aurois un point d'appui & une porte ouverte à mille découvertes ; si au contraire elle ne m'offroit aucun secours, je m'arrêteroie tout court & je ne perdrois pas mes pas à errer à l'aventure dans les ténèbres. 3°. Comme il est de fait que l'idolâtrie est très-ancienne en Egypte & fort moderne en Chine, dès que je trouverois des traits d'idolâtrie dans les Hiéroglyphes, je les abandonnerois à leur sort, n'irois pas consulter la Chine sur des erreurs qu'elle a eu le bonheur d'ignorer. 4°. La croyance d'un Dieu créateur, rédempteur, rémunérateur ; la tradition de l'état d'innocence, du péché originel, du déluge ; le culte religieux par la prière, les offrandes & les sacrifices étant communs à tous les anciens peuples, par leur descendance commune de Noé, je m'attacherois à ces grands objets, non-seulement pour



consoler ma foi , mais encore pour avoir un point fixe de confrontation , & me donner une regle assurée de vérification. 5°. Sans me faire un systême de trouver une entière conformité entre les Hiéroglyphes d'Egypte & les Caractères Chinois , je profiterois des connoissances qu'on a de la langue Chinoise , pour débrouiller le chaos des Hiéroglyphes , en appliquant à ceux-ci la notice historique & grammaticale de ceux-là. Revenons sur chacun de ces articles.

C'est une grande avance en matiere de recherches d'avoir des bornes tracées , au-delà desquelles on fait sûrement qu'on perdrait ses pas. Quelqu'attachée que soit la Chine à tout ce qui lui vient des temps anciens , elle a eu le sort , à bien des egards , de tous les autres Empires. Les grandes , révolutions les changemens de Maîtres , la décadence des Lettres ont effacé peu-à-peu les vestiges de l'antiquité ; les loix ont varié , le cérémonial a été changé , la tradition altérée , l'écriture défigurée , &c. Si je ne fais de quel siècle à-peu-près sont les Hiéroglyphes qu'on me présente , le moyen de promener mes recherches de Dynastie en Dynastie , & de suivre les détails de tout ce qui pourroit me donner des lumieres ; vu sur-tout que depuis l'incendie des livres , ce n'est qu'en battant bien du pays qu'on peut chercher les traces de l'antiquité , éparfées çà & là dans une forêt de livres , aussi ennuyeux à parcourir que difficiles à entendre ( / ) ? Ce n'est pas que les Chinois n'aient des compilations & des recueils fort vastes distribués avec méthode ; mais comme les Hiéroglyphes étoient inconnus aux Savans qui ont présidé à ces grands ouvrages , il n'est pas possible de conjecturer où ils ont placé ce qui peut y avoir du rapport ( 1 ).

Les Hiéroglyphes ne sont pas comme nos alphabets , dont la connoissance de quelques lettres donne la clef. Cependant il est naturel de croire , que si on savoit sûrement le sens de quelques-uns , on auroit bien de l'avance pour arriver à la connoissance



des autres. C'est dans cette vue que j'ai fait copier les Hiéroglyphes que j'ai trouvés les plus semblables à quelques anciens Caractères Chinois. Sur la première colonne sont les Hiéroglyphes tirés de Kirker. Dans la seconde, les anciens Caractères Chinois qui leur ressemblent. Dans la troisième, ces mêmes Caractères écrits à la manière d'aujourd'hui (Voyez les Planches 6, 7 & 8). J'aurois pu consulter Kirker pour rapprocher la signification des uns & des autres; tout bien considéré, j'ai cru qu'il valoit mieux m'en tenir à la signification littérale de chaque Caractère Chinois, telle qu'on la trouve dans les Dictionnaires. Cela sent moins le système & prête plus aux conjectures & aux découvertes. Je ne nierois pas que plus de recherches ne pussent alonger la liste (u). Mais je doute qu'on aille jamais bien loin par ce chemin. Il me semble qu'on avanceroit plus par le moyen des animaux, oiseaux, plantes & autres figures mystérieuses des obélisques. Pour peu qu'il y eût de ressemblance à cet égard entre la Chine & l'Egypte, ce seroit une bonne veine. *Le chien, le crocodile, le bœuf, le serpent, &c.* pourroient donner matière ici à des recherches. Il faudroit qu'on en fît en Europe sur les animaux mystérieux de Chine; sçavoir, le *dragon*, le *fong-hoang*, le *Ki-lin* & la *tortue*. Voici en peu de mots ce qu'en disent les livres. Il est parlé du *dragon* dans l'*Y-king* & le *Li-ki*. Selon le livre *Choue-ouen*, le dragon est couvert de longues écailles jaunissantes, il a de l'intelligence, de la pénétration, il peut à son gré se rendre visible ou invisible, se rapetisser ou s'alonger. Dans le printems il est au-dessus des nues, & en automne au fond des eaux. Je glisse sur bien d'autres fables, parce qu'elles sont trop modernes. On représente le *dragon* avec une grosse tête chargée de cornes, une vaste gueule armée de dents & bordée de deux crocs ou barbes faites comme des serpentaux. Ses ailes sont larges, & tissues d'une peau légère comme celle de la chauve-souris; ses pattes, au nombre de quatre, sont



terminées par des griffes crochues & perçantes comme celles de l'épervier. Les écailles qui couvrent tout son corps, vont toujours en diminuant jusqu'au bout de la queue qui est prodigieusement longue. On le voit souvent représenté la gueule béante contre le soleil. Les habits de l'Empereur & des princes sont chargés de plusieurs figures de dragons ; mais il n'appartient qu'à l'Empereur de l'avoir avec cinq griffes & la tête de face. . . . . Il est parlé du Ki-lin dans l'Y-king, le Li-ki, les Seé-chou, &c. Selon les Ecrivains Chinois il a le corps de daim, la tête de brebis, la queue & les pieds de bœuf, les cuisses de cheval. Il est couvert d'écailles, & a une corne au milieu de la tête dont le bout est de chair. Quand il marche il ne fait point de tort aux plantes, & n'écrase aucun insecte. Sa voix ressemble au son d'une cloche, le fond de sa couleur est jaune, mais le jeu de ses écailles y fait briller les couleurs de l'arc-en-ciel, il vit mille ans.... Le *fong-hoang* a la tête d'un coq, le bec d'une hirondelle, le cou de serpent, le corps d'oie, la queue de poisson. Il brille de différentes couleurs, dit Cong-ing-ta, naît dans un antre de pierre rouge, ne boit que de l'eau de fontaine, ne mange que du fruit de bambou ; sur sa tête est écrit le caractère de *vertu*, sur ses ailes celui d'*obéissance*, sur son dos celui de *justice*, sous son ventre celui de *fidélité*, sur sa poitrine celui de *charité* ! Il ne paroît que sous le regne des Empereurs qui font fleurir le bon ordre & les loix : il est parlé du *fong-hoang* dans le Chou-king & le Ching-king. . . . . Selon Eulh-ya, il y a dix sortes de tortues, la première se nomme *chin-kouei*, la seconde *ling-kouei*, la troisième *mi-kouei*, la quatrième *pao-kouei*, la cinquième *ouen-kouei*, la sixième *tchi-kouei*, la septième *chen-kouei*, la huitième, *tsé-kouei*, la neuvième *choui-kouei*, la dixième *ho-kouei*. Tous ces noms sont moins pour indiquer diverses espèces de tortues, que pour marquer ses propriétés, le lieu où on la trouve, la figure qu'elle a, &c. On trouve des choses admirables sur les Caractères qui



sont sur ses écailles , sur la longueur de sa vie , sur son usage pour la divination , &c. mais ce n'est pas dans les livres anciens. Les trois King, Y, Chou & Li-ki qui en parlent , ne disent rien de tout cela. Ces quatre animaux sont les seuls qui proprement soient mystérieux chez les Chinois (x). Il seroit bon d'examiner si on les trouve sur les Hiéroglyphes. Peut-être même seroit-il bon de comparer les anciennes armes , les vases des sacrifices , les habits , meubles , & généralement tous les anciens monumens de Chine & d'Egypte. Des découvertes en ce genre pourroient conduire à d'autres bien essentielles. On a envoyé autrefois à Rome & à Paris de belles collections des antiquités Chinoises. Il seroit aisé de les consulter.

Pour les Hiéroglyphes où l'on trouve Osiris , Anubis , Orus , Serapis , Isis , &c. il est inutile de chercher à les expliquer par les Caractères Chinois. L'Y-king , le Chou-king , le Chi-king , le Li-ki , le Tchun-tsieou , les Sée-chou , le Tao-te-king , & généralement tous les anciens livres que j'ai vus , ne disent pas un mot qui y ait trait. Au surplus , il me paroît démontré historiquement que l'idolâtrie n'est entrée en Chine que sous les Han. Il y avoit du temps de Confucius , & plus anciennement encore , un culte superstitieux des esprits ; mais ce culte ne ressemble en rien à ce que l'histoire raconte des superstitions des Egyptiens. J'ai examiné avec soin les planches gravées des vases antiques , cloches , boucliers , drapeaux , casques & autres monumens anciens ; je n'y ai trouvé aucun vestige d'idole , ni même de figure humaine : aujourd'hui encore l'ancien usage de ne point faire de statues & de bas reliefs subsiste , de façon qu'on n'en trouve que dans les temples ou chapelles d'idoles. L'architecture Chinoise ne connoît pas nos mases , nos caryatides , nos termes , nos bustes , nos génies , &c. Je n'ai pas vu une seule tête humaine dans tous les monumens qui décorent les arcs de triomphe , les  
portes



portes de ville, les palais de l'Empereur & les appartemens où je suis entré.

Nul Empire au monde où les Sciences soient plus estimées qu'en Chine, & où elles touchent de plus près au ressort du gouvernement. Cependant les Chinois ne font cas des sciences, qu'autant qu'elles influent au bien de la chose publique. Tout ce qui lui est étranger ou inutile, ils le négligent sans le mépriser. Ils ne croient pas que la vie d'un citoyen soit assez à lui, pour l'étendre à tout ce que les révolutions des siècles, la distance des lieux, ou les ténèbres de l'antiquité ont comme poussé loin de la sphere de leurs connoissances. Que nous importe de savoir, disent-ils, ce que nos peres ont ignoré sans danger, & ce que nous apprendrions sans fruit, peut-être même pour devenir plus avides de ces connoissances stériles qui affament l'ame de nouveautés, & augmentent en elle cette intempérance de savoir, si fatale dans tous les temps aux bonnes mœurs & à la vérité. Quoi qu'il en soit de cette façon de parler & de l'usage qu'on pourroit en faire en Europe, elle ne peut avoir lieu par rapport aux recherches proposées sur les Hiéroglyphes, si elles ont pour but des connoissances dont la Religion peut tirer avantage contre l'impiété, si opiniâtre de nos jours à combattre l'evidence & à se faire un bouclier des ténèbres qui nous cachent la vraie croyance de quelques anciens peuples. Pour revenir au plan de recherches que je propose, voici le principe d'où je pars. Noé étoit un juste, un grand Patriarche, un saint instruit de tout ce que les enfans de Dieu d'avant le déluge savoient de la Religion. Cette Religion sainte, il l'aima, il en remplit les devoirs, jusqu'à trouver grace aux yeux de l'Eternel, & en obtenir d'échapper avec sa famille à ce déluge affreux qui noya la terre avec tous ses habitans. Noé vécut 340 ans après être sorti de l'Arche, & vit par conséquent plusieurs générations de ses descendans, qui tous le révéroient comme leur Pere, leur Chef &



leur Roi. Donc il se fit un principe de conscience de montrer la Religion, d'en envisager les myſteres, d'en articuler les dogmes & d'en maintenir le culte extérieur. Donc il s'y employa de toutes ſes forces, & n'épargna rien pour prémunir ſa famille contre les périls de l'impiété. La terre encore mouillée des eaux du déluge, mille traces ſubſiſtantes de ſes ravages, la ſainteté de ſes mœurs, l'autorité de ſon exemple, le crédit de ſon grand âge, tout concouroit à donner de la force à ſes paroles, du poids à ſon témoignage & du ſuccès à ſon zele & à ſes ſoins. En effet on trouve des traces ſenſibles de la Religion de Noé chez tous les anciens peuples; & ce qui eſt frappant, plus on remonte vers le temps de ce grand Patriarche, plus ces traces de Religion ſont ſenſibles, plus elles ſont pures & aimables (y); qui voudra même y faire attention, trouvera que l'idolâtrie, qui a ſi long-temps lutté contre les anciennes traditions, a mieux réuſſi à les corrompre qu'à les détruire. Ses fables (z) ſuppoſent d'anciennes vérités, ſes ſuperſtitious un culte de Religion, comme la fauſſe monnoie en ſuppoſe de véritable. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'appuyer ces obſervations. Noé a enseigné la Religion à ſes deſcendans, l'Egypte l'a conſervée au moins quelques ſiècles; outre qu'il eſt aisé de le conclure de quelques textes de la Genèſe, l'hiſtoire profane en fournit des preuves qu'on ne peut rejeter: il en eſt de même de la Chine. Il n'y a qu'à ouvrir les King pour ſ'en convaincre; je crois même qu'il ſeroit aisé de prouver que le Théiſme a été la Religion publique de cet Empire juſqu'à Tſin-chi-hoang, fondateur de la quatrième Dynaſtie, 230 ans avant J. C. & que ſi depuis elle a été moins pure, moins univerſelle, moins triomphante, le premier rang qu'elle a toujours tenu, les combats qu'elle a rendus, les victoires qu'elle a remportées, le témoignage unanime de l'hiſtoire & des livres prouvent évidemment qu'elle a toujours ſubſiſté, & ſubſiſte encore malgré tous les efforts de l'impiété, de l'idolâtrie & d'une



foule de sectes. Cela supposé, comme l'écriture est de toute antiquité chez les Egyptiens & chez les Chinois, si elle est la même, elle aura exprimé de la même manière, les mêmes dogmes, les mêmes faits, le même culte. Ainsi, par exemple, en comparant les Hiéroglyphes Egyptiens sur la Divinité avec ce qu'en disent les Chinois par leurs plus anciens Caractères, on trouvera le point précis de ressemblance de leurs deux Caractères; ou on se convaincra que, quoique Hiéroglyphes l'une & l'autre, elles s'expriment différemment. Cette sorte de comparaison est d'autant plus sûre, qu'ayant déjà une idée claire de l'objet de la ressemblance, c'est comme un compas qu'on porte sur deux grandeurs dont on cherche l'égalité, ou si l'on veut encore, comme l'original de deux tableaux qu'on veut comparer. Faisons l'essai de cette manière de procéder.

Parmi les anciens Caractères Chinois qui ont été conservés, on trouve celui-ci  $\Delta$  qu'on a écrit depuis  $\text{ㄩ}$ . Selon le Dictionnaire de Kang-hi, ce Caractère signifie *union*. Écoutons les Chinois sur son analyse (*aa*). Selon le Choue-ouen, ce livre si vanté,  $\Delta$  est *trois unis en un*. Il dérive des Caractères  $\text{入}$  *jou* entrer, pénétrer, & *Ye*,  $\text{一}$  *un*, d'où il conclut que  $\Delta$  c'est trois, unis, pénétrés, fondus en un. Lieou-chou-tsing hoen qui est une explication raisonnée & savante des plus anciens Caractères s'exprime ainsi : «  $\Delta$  signifie union intime, harmonie, le » premier bien de l'homme, du ciel & de la terre, c'est l'union » des trois Tsai. (Tsai, signifie principe, puissance, habilité, » dans le Tao); car unis, ils dirigent ensemble, créent & nour- » rissent. L'image  $\text{王}$  (trois unis en une seule figure) n'est pas si » obscure en elle-même, cependant il est difficile d'en raisonner » sans se tromper, il n'est pas aisé d'en parler ». Je connois la délicatesse de notre siècle, & la rigueur des plus sages Critiques, dès qu'il s'agit de Religion. Malgré cela, j'ose conjecturer que le Caractère  $\Delta$  pourroit avoir été chez les anciens Chinois le



symbole de la très-adorable Trinité. Car outre que les paroles que  
 je viens de citer, donnent lieu de le penser, on trouve dans les an-  
 ciens livres une foule de textes qui font croire que les anciens  
 Chinois connoissoient ce grand mystère. Le livre Sée-ki dit: *Au-*  
*trefois l'Empereur sacrifioit solennellement de trois en trois ans, à l'es-*  
*prit Trinité & Unité* 本中三一. *Chin-san-ye*. On connoît en  
 Europe le fameux texte de Lao-tsée « Tao (bb) est un par nature.  
 » Le premier a engendré le second; deux ont produit le troi-  
 » sième; les trois ont fait toutes choses ». Mais je doute qu'on ait  
 vu celui-ci qui me paroît singulier: « Celui qui est comme visible  
 » & ne peut être vu, se nomme *Khi*; celui qu'on peut en-  
 » tendre & qui ne parle pas aux oreilles *Hi*; celui qui est comme  
 » sensible & qu'on ne peut toucher, se nomme *Ouei*; en vain  
 » vous interrogez vos sens sur tous trois, votre raison seule peut  
 » vous en parler, & elle vous dira qu'ils ne font qu'un, au-dessus  
 » il n'y a point de lumière, au-dessous il n'y a point de ténèbres.  
 » Il est éternel. Il n'y a point de nom qu'on puisse lui donner,  
 » il ne ressemble à rien de tout ce qui existe. C'est une image  
 » sans figure, une figure sans matière. Sa lumière est environnée  
 » de ténèbres. Si vous regardez en haut vous ne lui voyez point  
 » de commencement, si vous le suivez vous ne lui trouvez point  
 » de fin. De ce qu'il étoit le Tao de tous les temps, concluez  
 » ce qu'il est; savoir qu'il est éternel, c'est un commencement  
 » de sagesse ». Le Commentaire dit des choses si fortes & si  
 claires, que je n'ose les traduire, pour ne pas effaroucher les  
 esprits. D'ailleurs, comme il n'est pas d'une haute antiquité, on  
 n'en pourroit rien conclure pour la question des Hiéroglyphes.  
 Pour les textes cités, ils sont très-anciens. Malgré cela, tout ce  
 que je demande, c'est qu'on les regarde comme la Palinodie  
 d'Orphée, & la fameuse lettre de Platon à Hermias. Or à ne les  
 prendre que sur ce pied, il est naturel d'en conclure que les  
 anciens Chinois ayant quelque connoissance du mystère adora-  
 ble de la très-sainte Trinité, le Caractère  $\Delta$  en étoit probablement



le symbole. Cela supposé, il faudroit examiner si l'on trouve quelque Hiéroglyphe Egyptien qui ressemble au Caractere  $\Delta$ , & si les (cc) explications qu'en donnent les Anciens, s'accordent avec celles que j'en viens de donner d'après les Chinois, il me semble que si elles étoient à-peu-près les mêmes, on seroit en droit de conclure que les Chinois & les Egyptiens ont puisé cette idée à la même source, & probablement aussi la maniere de l'exprimer par l'écriture hiéroglyphique. La chose seroit evidente, si cette ressemblance s'étendoit à un certain nombre de Caracteres & de Hiéroglyphes: mais quels avantages n'en retireroit-on pas pour expliquer les autres? Les conjectures se changeroient en probabilités, & les probabilités en evidence; mais qui aura le courage de se dévouer & d'entreprendre des recherches également longues, dégoûtantes & difficiles? On risque encore d'être criblé des bons mots d'un certain genre de Savans. Qui fait même s'ils ne m'affubleroient pas des epithetes d'esprit borné, d'ame foible & encroutée de petites idées de Religion, si ces vues que je propose, leur étoient communiquées; comme si on ne montrait de vrai savoir qu'en épousant des systêmes qui dégradent la raison, ou en parlant avec profondeur sur des rêves métaphysiques?

Enfin la connoissance qu'on a des Caracteres Chinois pourroit servir à débrouiller le cahos des Hiéroglyphes d'Egypte. Le nombre en est si grand, qu'il pourroit bien se faire que ce ne fût que la différente maniere de les tracer qui les eût ainsi multipliés. Les Chinois ont fait les variantes, ou plutôt les synonymes de leurs Caracteres; peut-être qu'en descendant des plus anciens Hiéroglyphes aux plus modernes, on viendroit à bout de distinguer ceux qui ne sont que synonymes. Il est incertain si les figures & symboles élémentaires des Caracteres Chinois n'ont pas été réduits en petit dès les premiers temps pour la commodité de l'écriture. Peut-être qu'il en aura été de même en Egypte, & que



les Hiéroglyphes composés d'images & de figures , n'auront été employés que dans les grands monumens , les obélisques , &c. & que sur les petites pieces , comme momies , bas-reliefs , inscriptions , on se fera servi d'Hiéroglyphes abrégés & réduits à quelques traits en la façon des Caractères Chinois. Dans ce cas on se donneroit bien des avances en cherchant quels sont les grands Hiéroglyphes dont les petits sont les abrégés. Jusqu'ici on a toujours donné un sens complet , une signification propre à chaque figure hiéroglyphique. Ne pourroit-on pas essayer d'en réunir plusieurs , pour en former un seul à la maniere des Caractères Chinois , & voir ensuite s'ils ne feroient pas plus faciles à expliquer ? Tous les expédiens que je propose , paroîtront peut-être ridicules en Europe , mais il faut faire attention que je parle d'après la supposition , qu'il y a beaucoup de ressemblance , ou du moins une certaine analogie entre les Hiéroglyphes Egyptiens & les Caractères Chinois. Si elle est réelle , ces divers expédiens peuvent conduire à quelques découvertes essentielles. Enfin je crois qu'il faudroit profiter de toutes les indications que peut donner la notice des Caractères Chinois ; par exemple , il y a des Caractères Chinois qui ne sont point composés selon la regle des Lo-chu dont nous avons parlé , mais d'après certains faits , usages , traditions , &c. qu'on a voulu conserver à la postérité par les figures & symboles dont on les a tissus. Donnons des exemples. La lune intercalaire *jun-yue* qui revient sept fois en dix-neuf ans pour accorder les années solaires avec les lunaires , s'exprime par la figure de *porte* au milieu de laquelle est le caractère de *Roi*. La raison de cela , c'est que jadis à cette lune l'Empereur se tenoit à la porte du temple pour faire le sacrifice , au lieu qu'aux autres il entroit dedans , le caractère *tcha* , qui signifie écriture , est composé de trois caractères , *couteau* , *union* , *bambau* , parce qu'autrefois on gravoit les caractères sur des petites planchettes de bambou qu'on lioit les unes aux autres. Le



caractere *ting*, *vase*, signifie aussi *renouveler*, parce qu'à chaque changement de Dynastie, on fondoit de nouveaux *ting* pour les cérémonies des ancêtres. Le nombre de ces caracteres historiques, allégoriques, typiques, &c. est très-grand (*dd*). Ne pourroit-il pas se faire qu'il y eût des Hiéroglyphes dans ce goût? Mais le moyen de les distinguer, & quand on pourroit y réussir, comment en trouver la vraie signification? Il me semble que s'il y en avoit quelques-uns dans ce goût qui eussent trait à la Religion, à ses prophéties, ses promesses, ses traditions, ses dogmes, &c. il seroit plus aisé d'expliquer l'enigme. Quelques exemples tirés des Caracteres Chinois feront entendre ma pensée; mais avant d'aller plus avant, je déclare qu'on ne doit prendre ce que je vais dire que comme des conjectures pour lesquelles je ne demande pas plus de croyance que si elles n'avoient point trait à la Religion; du reste je n'ai aucune précaution à prendre contre cette critique sourcilleuse & hérissée de petits préjugés impies, qui n'a que des éclats de rire pour tout ce qui offusque les idées dont elle berce son incrédulité & ses délires. Le Caractere de *barque*, *vaisseau*, est composé de la figure de *vaisseau*, de celle de *bouche* & du chiffre *huit*, ce qui peut faire allusion au nombre des personnes qui étoient dans l'arche. On trouve encore les deux Caracteres *huit* & *bouche* avec celui d'*eau* pour exprimer navigation heureuse: si c'est un hasard, il s'accorde bien avec le fait. . . . Le Caractere *kieou*, qui signifie *pervers*, *intérieurement*, *mauvais*, est composé du Caractere *mien*, *elevé au-dessus*, & de celui de *kieou*, *neuf*. Seroit-il hors de vraisemblance que c'est une allusion à Lucifer? vu sur-tout que l'Y-king se sert de ce Caractere pour désigner le dragon, dont il dit: *il gémit de son orgueil*, & plus bas: *l'orgueil l'a aveuglé; il a voulu monter au ciel, & il s'est abîmé dans le sein de la terre*. A cette occasion, je remarquerai que dans le *Chan-hai-king*, livre très-ancien, j'ai vu un serpent représenté avec neuf têtes humaines; il y a encore



un tigre & un paon à neuf têtes; & ce qui est singulier dans le paon, il en a une qui est plus grosse que les autres, & occupe le milieu. Ceci peut ne rien signifier; mais il est singulier qu'on ne trouve point de ces monstres à quatre, six, huit têtes. . . . .

Le Caractere *chi* qui, selon Choue-ouen, signifie *exciter au bien, détourner du mal*, est composé du Caractere *chi*, *montrer*, & des deux Caracteres *mou*, *arbre*; ces deux arbres ne feroient-ils pas celui de la science du bien & du mal & l'arbre de vie. . . . .

Le Caractere *lan*, *convoiter* est composé de deux *mou*, *arbre*, au milieu desquels est le Caractere de *niu*, *femme*; *ouang*, *perdre* est composé du Caractere *ouang*, *se cacher*, *mourir* & de celui de *niu*, *femme*; cela s'accorde bien avec le péché d'Eve....

Voici des Caracteres d'un autre genre & que l'on peut regarder comme prophétiques. Selon Tchang-fien, Critique fameux, les anciens Chinois se saluoient en s'abordant par ces deux mots *vou yang*, *sans agneau*; on donnera tel sens qu'on voudra à ce salut singulier, mais il me paroît que le Caractere *yang*, *agneau*, est employé dans plusieurs Caracteres, de façon à faire conjecturer que la signification qui y étoit attachée, indiquoit l'Agneau sans tache immolé pour le salut du monde: je ne ferai que les indiquer. *Yang*, *agneau* avec *sin*, *cœur* signifie tristesse, inquiétude (la figure d'agneau est placée sur celle de cœur); avec *ti*, *grand*, *beauté*, *charmes innocens*; avec *yen*, *parole*, *expliquer*; avec *cong*, *ouvrage*, *envoyé*; avec *Kiun*, *Chef*, *Roi*; avec *ngo*, *moy*, *justice*, *sainteté*; avec *yen*, *maison*, *ecole*; avec *pao*, *embrasser*, *honorer intérieurement*, *adorer*. . . . . On feroit une longue nomenclature de ces sortes de mots; car, comme disoit le célèbre Li-koang-ti dans une requête à Kang-hi, *les livres anciens sont pleins de mots obscurs en eux-mêmes*; c'est pourquoi il faut les expliquer (*ee*) d'une manière spirituelle & non vulgaire; & pour le dire en finissant, quoique je sois bien éloigné de croire à ces analyses & explications des anciens Caracteres, comme à

des



des preuves très-concluantes de l'ancienne croyance des Chinois, je pense cependant qu'il ne faut pas les rejeter, & que si elles étoient confirmées d'ailleurs par des textes formels des King, ou autres anciens livres, elles seroient revêtues d'un degré d'autorité, capable d'entraîner les suffrages des plus opiniâtres critiques (*ff*).

Revenons aux Hiéroglyphes, & disons qu'il faudroit examiner si on n'en trouveroit pas dans le goût de ces Caractères Hiéroglypho-mystiques. Les lumières qu'on tireroit des uns aideroient à expliquer les autres. En un mot, je pense que si on n'a égard à bien des choses qui ont pu influencer sur la signification des Hiéroglyphes, on ne parviendra jamais à les expliquer d'une manière satisfaisante. A quoi bon des détours ? S'il y a une vraie ressemblance entre les Hiéroglyphes d'Egypte & les Caractères Chinois, & qu'on veuille en profiter pour les expliquer, on n'y réussira jamais que par des recherches immenses, une critique plus timide que celle de ce siècle, & une longue application à débrouiller les Hiéroglyphes & à les classer jusqu'à un certain point : peut-être même les plus savans auroient-ils besoin encore du secours de la Chine, mais ce secours de qui l'espérer ? Les Missionnaires ont un objet plus sérieux & plus pressant. D'ailleurs quelqu'un de ceux qui sont à Peking eût-il le courage de rendre service en consacrant à des recherches difficiles, le peu de loisir que lui laissent ses occupations journalières ; il faut songer qu'il n'a aucun de ces secours qui facilitent cette sorte d'étude, & que ce ne seroit qu'en lui digérant les matières, en allégeant son travail, en lui donnant des aïssances, qu'il pourroit remplir sa tâche. En général, on n'a pas assez d'égard en Europe à la position d'un Missionnaire. L'équité demanderoit qu'on le jugeât, non pas d'après ce qu'on voudroit de lui, mais d'après ce qu'il est à portée d'exécuter dans une terre étrangère, où l'on ne trouve aucun des secours



les plus nécessaires qu'avec des recherches & des emprunts fort difficiles, & où le défaut seul de copistes double ce qu'il y a de plus ennuyeux dans tout ouvrage de longue haleine : d'ailleurs, puisque l'occasion s'en présente, je n'en ferai point mystère. Bien des Missionnaires sont dégoûtés de travailler pour l'Europe : lors même, disent-ils, que nous n'avons cherché qu'à être utiles à la Religion & aux Sciences, on a empoisonné ce que nous avons dit de plus innocent ; on nous a prêté des vues coupables ; on a défiguré, calomnié, corrompu nos relations les plus innocentes, en sorte que nous avons eu le chagrin de nous voir cités dans des ouvrages de ténèbres destinés à combattre la Religion que nous prêchons au péril de notre vie, & à qui nous avons sacrifié tous les agrémens de la condition humaine : le moyen, avec cela que la plume ne nous tombe pas des mains ! Que les morts enterrent les morts (gg) : pour moi, je l'avoue, il m'en a coûté de me mettre au-dessus de bien des craintes, ce n'est qu'en tremblant que j'ai hasardé cette réponse à la question proposée sur les conjectures du savant M. Needham. Toute ma confiance, c'est que mes intentions sont pures, & que je parle à des sages qui ne prendront pas de la main gauche ce que je leur présente de la droite. Leur probité fera mon apologie.

Je finis, Messieurs, en vous demandant de me lire avec des yeux pleins d'indulgence & de bonté. Un écrivain, qui travaille de lui-même pour le public, doit se précautionner contre la critique, & n'a droit d'obtenir grace que sur des fautes qu'il n'a pu éviter. Je ne suis pas dans ce cas. Si j'ai pris la plume, ce n'est que pour avoir l'honneur de répondre à votre lettre, & vous témoigner l'envie que j'aurois de vous obliger. Ne me jugez pas comme un homme de lettres ; mais comme un pauvre Missionnaire qui tâche d'étudier Jesus-Christ crucifié, de le faire connoître, de l'aimer de



tout son cœur & est fort neuf , & fort ignorant , en toute forte de science & de littérature. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect ,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur ,  
\*\*\*\* *de la Comp. de JESUS;*

*P. S.* Cette Lettre , avec les Notes & Figures , a été lue par deux anciens Missionnaires de notre maison , très-versés dans les sciences Chinoises , & ils l'ont approuvée. Si quelques endroits demandoient des éclaircissements , je me ferai un plaisir de les donner , si je suis en état de le faire. Il faudra adresser les lettres au R. P. BENOÎT , Supérieur de la résidence des Jésuites François à Pe-king.



## N O T E S.

MA Lettre finie, j'ai remarqué qu'elle est pleine d'affertions, qui demandent des preuves ou des éclairciffemens. J'aurois pu attendre qu'on les demandât ; mais j'ai mieux aimé les mettre en forme de Notes, pour fervir de preuves de ma fincérité & de ma bonne volonté. Si elles ne fuffifent pas, je répondrai avec plaifir à tous les doutes qu'on me fera l'honneur de me propofer. Je prie feulement de faire attention qu'on doit me faire grace pour tout ce qui n'est qu'erudition Européenne. Je fuis réduit à cet egard à des réminifcences qui peuvent me tromper, & que je ne puis vérifier faute de Livres.

Page 278.

(a) Le célèbre M. Freret, veut *quelques fiecles* pour ce voyage, à caufe des reftes du déluge, de la longueur & de la difficulté des chemins. *Mémoires de l'Académie des Infcriptions & Belles-Lettres, Tome XV.* Pour l'article des reftes du déluge, outre que l'Ecriture dit *arefacta est terra* avant la fortie de Noé de l'Arche ; il est evident que le long efpace de temps qui s'étoit ecoulé depuis cette fortie jufqu'à la difperfon des peuples, étoit fuffifant pour effacer ces prétendus reftes du déluge. D'ailleurs les plaines de Sennaar étoient habitées, celles de l'Egypte pouvoient l'être : pourquoi n'en auroit-il pas été de même de celles de l'Asie Orientale ? Je crois bien que la Colonie qui vint en Chine, ne fit pas le voyage en quelques mois. Mais les marches des grandes armées de Bacchus, d'Alexandre, de Tamerlan, de Gengiskan, &c. celles mêmes des Sauvages des deux Amériques, prouvent qu'il falloit moins de *quelques fiecles*. Que dis-je ? L'Empereur, actuellement regnant en Chine, a envoyé des Colonies dans les nouvelles conquêtes d'Yli & Irquen, & elles n'ont employé que quelques mois à y arriver, malgré les montagnes, les rivières & les déferts qu'il a fallu traverser. Puis feroit-il incroyable qu'on fe fervît de vaiffeaux ? L'Ecriture même ne semble-t-elle pas l'infirmer en difant des enfans de Japhet : *ab his divifæ funt infulæ gentium* ? qui a dit aux Savans que les premières Colonies marchaient à l'aventure fans favoir où s'adreffoient leurs pas ? Indépendamment des connoiffances géographiques que Noé pouvoit avoir eues avant & après le déluge,



il me paroît que ce pere des peuples étoit trop sage pour ne pas prévoir la dispersion nécessaire de ses enfans , & trop prudent pour ne pas la préparer, soit en envoyant à la découverte , soit en faisant des recherches propres à la diriger. Si on ne veut pas admettre qu'il vécût encore au temps où elle se fit : ses fils y auront présidé , chacun pour leur famille, ne faisant partir une Colonie que quand ils lui auroient trouvé une bonne contrée. Cela est d'autant plus probable qu'on voit par la Genèse , qu'ils partageoient en quelque sorte l'Univers entre eux trois ; tous ceux d'une même famille allant d'un côté , & ne se mêlant pas avec les autres. J'ai vu dans l'Histoire Chinoise, que Hoang-ti ne pouvant poursuivre son ennemi à cause d'un brouillard épais , monta sur un char surmonté d'une figure , dont la main indiquoit le Sud : cela ressemble bien à la Bouffole. Or si Hoang-ti s'en servoit , est-il hors de vraisemblance qu'elle datoit des plaines de Babylone , & que les autres nations qui en étoient sorties , comme les Chinois , l'avoient emportée pour diriger leur marche. Enfin , je ne puis me persuader que les enfans de Noé marchassent à l'aventure dans leurs emigrations. Leur ignorance eût-elle été telle qu'on veût la dire , il auroit été de la Providence de Dieu , qui les avoit forcés par un miracle à se disperser , de leur en faciliter les moyens. J'ajoute que ce que nous en savons , prouve qu'elle a été conduite avec beaucoup d'intelligence. Voyez Bochart & les autres Commentateurs de la Genèse.

*Page 279.*

(*b*) Kirker ne paroît pas en douter dans son Obélisque Pamphile. On trouve aussi dans Eusebe , dans Joseph , dans Ammien Marcellin , des preuves assez concluantes de l'invention des lettres avant le déluge. Pour en dire ici ma pensée , il m'a toujours paru bien dur à croire que l'invention de l'écriture ait été aussi tardive qu'on le dit dans bien des Livres. L'Écriture parle d'une ville bâtie , de l'invention de la Musique , & de l'art de travailler les métaux avant le déluge. Cela suppose bien d'autres connoissances : en effet , pourquoi le génie de l'invention auroit-il attendu jusqu'après le déluge pour descendre sur la terre ? Les premiers hommes étoient ils des barbares , eux qui ont vécu dans les plus beaux jours du monde ; qui ont joui des prémices de la raison , & hérité des connoissances du premier homme ? Ne s'est-il pas écoulé assez de temps entre la création & le déluge , pour qu'ils aient pu inventer & perfectionner les arts , les sciences & l'écriture , &c. Il me paroît difficile



d'en douter, & encore plus, que Noé n'ait pas conservé à ses enfans toutes les connoissances qui pouvoient leur être utiles. J'oserois presque assurer qu'il l'a fait. Quels sont les plus anciens peuples que nous connoissions ? Les Chaldéens, les Babyloniens, les Egyptiens & les Chinois. Or on trouve chez eux, dès le commencement, les arts, les sciences, l'écriture : preuve palpable qu'ils étoient un héritage de leurs peres, & non pas le fruit tardif de l'invention & du progrès. Qu'on examine la date de ces grands ouvrages, dont tous les siècles ont admiré la magnificence, & qu'aucun n'a pu égaler. Mais pour ne parler que des Chinois, on trouve chez eux l'Astronomie & la Musique dès le temps de Fou hi. Hoang-ti fit elever un palais, construire des barques, écrire des livres, exécuter une sphere. Ne voulût-on rien croire des temps qui ont précédé Yao, il ne faut que lire le Chou king, ce livre si ancien & si authentique, pour être convaincu que les arts & les sciences fleurissoient sous son regne. Les tributs seuls que lui offroient ses sujets & les grands ouvrages de Yu, qui subsistent, prouvent que dès-lors on avoit poussé bien loin toutes les connoissances. Mais si les Chinois, les Chaldéens, les Assyriens & les Egyptiens ont eu dès le commencement les sciences & les arts, pourquoi n'en auroit-il pas été de même des autres ? *Non est priorum memoria*, dit le Sage. Cette ignorance est-elle une raison de tout nier ? Notre malheur en Europe c'est de ne connoître l'antiquité que par les Grecs & les Romains, qui sont des peuples modernes, comparés à tant d'autres. Puis quel fond peut-on faire sur ce qu'ils racontent des anciens temps ? Eux qui sont venus si tard, n'ont pu débrouiller le commencement de leur histoire, & n'ont trouvé aucuns monumens chez eux pour celle des autres peuples. Bien en prend aux Chinois d'avoir chez eux des preuves invincibles de leur antiquité ; car sur le silence des Grecs & des Romains, on n'auroit pas manqué de la traiter de fabuleuse. La chose auroit été démontrée, si ce grand Empire étoit tombé dans la barbarie de l'Egypte, de la Chaldée & de l'Afrique. J'ai un vrai regret de voir les Savans subjugués par les écrits des Grecs & des Romains, ne regarder les Noachides que comme des pâtres à demi-barbares : ce préjugé peut conduire à bien des erreurs. Il est plaisant de voir que tel Ecrivain, qui croit à la tour de Babel, se donne la torture pour expliquer comment la vue des branches de deux arbres qui se touchoient, donna la première idée d'une cabane.



Page 280.

(c) On compte aujourd'hui cinq King, l'Y-king, qui est un commentaire ou explication des Koua, ou lignes de Fou-hi. Si les Chinois excèdent dans l'estime qu'ils en font, les Européens ne l'entendent pas assez pour avoir droit de n'en faire aucun cas. . . . . Le Chou-king est un fragment considérable de l'ancienne histoire, ou plutôt un extrait de quelques harangues & faits importans des trois premières Dynasties. . . . . Le Chi-king est un recueil de chansons, odes, cantiques & autres poésies de la plus haute antiquité. . . . . Le Li-ki est une compilation des débris de l'ancien Li-ki, de quelques traits d'histoire & de diverses sentences & réponses de Confucius, recueillies par ses disciples. . . . . Le Tchun-tsieou contient les annales du Royaume de Lou : elles sont écrites dans le goût de l'abrégé de l'histoire de France du Président Hainaut, mais avec tous les avantages du laconisme & de l'énergie des Caractères Chinois. Ces cinq King sont, je crois, les livres profanes les plus anciens du monde. Le Chou-king a été traduit par le R. P. Benoît, le Chi-king & le Li-ki par le R. P. de la Charme, les manuscrits du Chou-king & du Chi-king sont en Europe.

Page 281.

(d) J'ai choisi la grande histoire, faite sous la Dynastie des Song, 11 siècles après Jésus-Christ, elle se nomme *Tsée-tchi-tong-kien-kang-mou*, c'est celle que Kang-hi fit traduire en Tartare, & qu'il décora d'une Préface, où il la loue beaucoup.

Page 282.

(e) Les Chinois ont été par rapport à l'Histoire, comme nos anciens Géographes, par rapport à l'Asie orientale & à l'Amérique avant les découvertes de ces derniers siècles. Ceux-ci adaptoient le mieux qu'ils pouvoient, aux pays connus, ce qu'ils trouvoient dans les anciens livres de tant de contrées & de climats qu'on ne connoissoit plus, ils décomposoient les noms, en arrangeoient les descriptions, corrigeoient les positions pour les faire cadrer à ce qu'on savoit de leur temps, & croyoient montrer en cela beaucoup d'érudition & de critique. Combien de choses ne rejettoient-ils pas comme fabuleuses, dont on a découvert la vérité, après que nos vaisseaux eurent doublé le Cap de Bonne - Espérance. Les Chinois en auroient fait autant pour l'histoire des premiers temps & des autres peuples ; ils auroient voulu tout concilier avec leur histoire



particuliere & avec leur géographie, & ils auront tout brouillé ; mais cela est excusable, vu qu'ils ne connoissoient point la sphéricité de la terre, & ne voyoient autour d'eux que de petits peuples à demi-barbares & de vastes mers. Qu'on se souvienne de la maniere dont Horace parloit de l'Angleterre & du détroit de Gilbratar. C'est merveille de voir les anciennes Géographies des Chinois, faites d'ailleurs par des gens habiles, qui ont traité à fond ce qui regarde la Géographie de la Chine pour toutes les Dynasties. J'ai eu entre les mains une ancienne carte où la Chine est représentée quarrée & environnée de vastes mers, semées d'autant d'isles que les Chinois comptoient de peuples & de Royaumes. Le moyen avec cela que les plus habiles n'aient pas cru montrer beaucoup de discernement, d'erudition & de critique, en adaptant à la Chine tout ce que la tradition ou l'histoire leur avoit conservé des temps antérieurs au déluge, ou à la dispersion des enfans de Noé, tant il est vrai que l'ignorance des faits, entée sur un certain savoir, est le fléau de la vérité & une source féconde d'erreurs. Nos expériences devroient nous rendre plus timides à prononcer. La Chine est aujourd'hui assez connue en Europe. Mais que de bons mots ne disoient pas les Savans & les Critiques, lorsqu'on commençoit à parler de ce vaste Empire ? On démontreroit que la grande muraille étoit un ouvrage trop insensé pour avoir été projeté, trop dispendieux pour avoir été entrepris, trop long pour avoir été exécuté : les bonnes raisons ne manquoient pas. Cependant la grande muraille existoit & existe encore : je l'ai vue. Jamais peut-être il n'y a eu tant de crédulité & d'incrédulité que dans ce siècle. On croit pour ne point croire : belle philosophie !

Page 282.

(f) Lieou-eulh-tchi (\*) dit en termes exprès : *nous ne pouvons découvrir le sens de beaucoup d'endroits des King, parce que nous ne savons plus le sens métaphorique de plusieurs caractères.*

Page 283.

(g) On peut croire en Europe que les eloges qu'on donne à la langue

---

(\*) C'est un ouvrage en quatre volumes, fait sous le regne de Kang-hi ; on y trouve comme l'extrait de tout ce qui a été dit de mieux sur les Caractères Chinois, en particulier dans la savante & belle Préface qui occupe les premiers volumes du Choue-ouen de Tchang-tien.



Chinoise , sont un peu exagérés , peut-être même outrés. Mais j'ose assurer que ce qui est bien écrit , est au-dessus de tout ce qu'on peut en dire. Toutes nos langues d'Europe n'ont rien qui puisse donner idée de la force & du laconisme pittoresque de certains morceaux. Un seul caractère fait tableau , les bons Ecrivains connoissent & employent avec succès toutes les figures que les Grecs & les Romains ont employées avec tant d'art dans leurs ouvrages. Le génie de la langue Chinoise & de ses caractères leur donne une nouvelle force , les vers réunissent tout à la fois la mesure , la rime , & une sorte de brèves & de longues plus délicates encore que celles du Grec & du Latin. On vante l'harmonie imitative d'Homere. Elle est très-familier à la poésie Chinoise ; au lieu de dire , par exemple , on entend le bruit des tambours ; le Chi-king dit , on entend le *tang tang* des tambours. *Liv. 3 , Ode 6.* Cette citation n'est pas des plus heureuses , mais c'est la seule qui me vienne. A la faveur du *Ouen* , la poésie Chinoise exprime , sans sortir du style le plus sublime , les choses les plus triviales , & que nous ne pouvons nommer dans nos vers. On a voulu douter qu'elle eût de l'harmonie , étant composée de mots tous monosyllabes. Je n'ai que ce mot à dire. Qui ne fait que Quinault avoit réduit tout son Dictionnaire poétique à quelques centaines de mots presque tous fort courts ? Si on l'examinait bien , peut-être trouveroit-on que les mots les plus essentiels ont été & sont encore fort courts , *ciel , air , eau , feu , mort , main , œil , pied , corps , cœur , dos , pain , fruit , bois , voir , ouir , &c.* Je ne désespérerois pas d'expliquer par le Chinois comment nous les avons alongés , mais ce n'est pas ici le lieu d'en faire l'essai.

Page 285.

(h) M. Freret , qui a traité si savamment la chronologie de Chine , & a cité avec tant de modestie des manuscrits inconnus , M. Freret rejette ce sentiment : je respecte le sien comme celui d'un savant dont la probité , la modestie & l'immense erudition charmeront la postérité ; mais je crois devoir lui préférer celui des Chinois , qui est fondé sur leur histoire. J'ai actuellement sous les yeux un livre où on a recueilli plusieurs Caractères Kou-ouen , qui ont échappé au naufrage des autres ; il me paroît démontré sur leur figure & conformation , que les anciens Caractères étoient des vraies images & symboles , & non des signes



représentatifs arbitraires, sans aucun rapport avec la chose signifiée. Ceux qui ont traité le plus à fond cette matière, parmi les Chinois, désignent les anciens Caractères par les noms de *siang image*, *hing figure*. Ils gémissent de ce que la plupart sont perdus.

Page 285.

(i) Je l'ai conjecturé d'après les Caractères Kou-ouen, où j'ai trouvé des figures assez bien dessinées, ensuite réduites à un croquis assez informe, & puis à quelques traits.

*Ibidem.*

(k) Il y en a qui en comptent jusqu'à 7, mais il n'y en a essentiellement que six qu'ils tracent ainsi (\*), — 丿 ㄣ 乙 乚

Page 286.

(l) J'ai choisi exprès pour exemple 1°. des Caractères élémentaires, c'est-à-dire du nombre des 200 dont nous avons parlé, afin qu'on puisse juger jusqu'où les variantes ont pu défigurer les Caractères composés des 708 autres, où l'on compte jusqu'à quarante & cinquante des traits, dont nous avons tracé la figure dans la Note précédente. 2°. Les Caractères qui étoient jadis de vraies images, afin qu'on touche au doigt & à l'œil comment ils ont été décomposés & métamorphosés.

Page 287.

(m) Il y a plusieurs raisons de l'obscurité des King qu'il seroit trop long de déduire ici; mais il me paroît très-certain que l'altération des Caractères a dû changer le sens de bien des textes. Cette altération est si sensible, que quoique l'édition commune soit la seule qui fasse foi, les Commentateurs ne craignent pas de proposer des doutes sur plusieurs Caractères, & de prouver, selon la manière dont ils expliquent un texte, que tel & tel Caractère doit être écrit différemment de ce qu'il est; ils ont même le courage de dire que plusieurs sont faux & errés.

---

(\*) N.B. C'est ici la huitième forme du second Caractère.



Page 287.

(n) Le travail des Editeurs étoit d'autant plus difficile, que les manuscrits d'alors étoient des planchettes de bambou, qui n'ayant échappé aux flammes, que parce qu'elles avoient été cachées dans les tombeaux, les creux des murailles, &c. étoient rongées des vers, pourries ou à demi effacées en bien des endroits. Or comme l'écriture étoit changée, il étoit doublement difficile de les déchiffrer. Enfin comme ces manuscrits furent trouvés dans différentes Provinces de petits Royaumes, dont l'écriture étoit différente, cette diversité augmentoit l'embarras & ajoutoit à cette énigme.

Page 288.

(o) Quand je dis que le Dictionnaire de Kang-hi a fixé l'orthographe; cela doit s'entendre en ce sens : que dans les compositions publiques & dans tout ce qui a rapport à la cour, on est obligé de s'y conformer; mais cela n'empêche pas qu'on ne se serve encore dans bien des livres de différentes manières, soit anciennes, soit abrégées, soit vulgaires, d'écrire le même Caractère. Il est si difficile d'écrire correctement, que les plus habiles s'y trompent. Plusieurs Mandarins & Lettrés furent trouvés en faute, l'année dernière, parce que l'Empereur remarqua trois ou quatre Caractères errés dans un volume d'histoire qu'on lui avoit présenté. Ce fut une affaire fort sérieuse, & qui causa la disgrâce de plusieurs. Cette rigueur paroît outrée; mais elle est nécessaire. Un Caractère changé ou altéré peut avoir de grandes suites dans les requêtes qu'on présente à l'Empereur, & dans les copies que l'on tire de ses ordonnances.

*Ibidem.*

(p) Le nombre des diverses écritures monte à bien plus de cinq; mais je me suis borné aux principales. Ceux qui savent l'histoire de notre écriture depuis le règne d'Auguste jusqu'au seizième siècle, ne seront pas surpris de ces variétés. Les Savans qui ont sué à déchiffrer d'anciens manuscrits, comprendront aisément ce qu'il a dû coûter aux Lettrés & aux Antiquaires de Chine, qui étoient aux prises, non pas avec un petit nombre de lettres, mais avec un nombre prodigieux de Caractères différens.



(q) En faisant copier ces inscriptions en assez grand nombre, j'ai eu en vue qu'on pût s'en servir pour chercher dans les Hiéroglyphes ceux qui pourroient ressembler à quelques-uns de ces Caractères très-anciens, & pour qu'on vît s'il y a quelque jour d'expliquer les uns par les autres.

*Ibidem.*

(r) On ne peut savoir cela en Europe : mais se servir de ce Dictionnaire pour les Hiéroglyphes Egyptiens, c'est comme si on prenoit un Robert-Etienne pour déchiffrer les légendes des médailles & les inscriptions antiques, &c. La raison en est toute simple, le Tching-tséé-tong n'a que les Caractères Hing-chou, & par hasard quelque Kou-ouen qu'on trouve encore dans des anciens imprimés. Or il faut tout ce que la Chine a de plus ancien pour les Hiéroglyphes, vu que les derniers même remontent bien haut dans l'antiquité.

Page 293.

(s) Dans les grandes révolutions qui ont donné à la Chine de nouveaux maîtres, presque tous les monumens en cuivre ont été fondus, les bibliothèques des Empereurs détrônés ont été brûlées avec leur Palais; de sorte qu'il ne reste presque plus de monumens anciens. Dans l'Empire Romain, les médailles, les arcs de triomphe, les bas reliefs, les grands édifices, les tombeaux, &c. nous ont conservé bien des particularités & des dates de l'Histoire Romaine : en Chine il n'y a rien de tout cela. Il y avoit autrefois quelque *pei*, ou grandes tables de marbre blanc chargées de Caractères : mais à peine en reste-t-il quelques fragmens. Les Chinois n'ont jamais eu beaucoup de goût pour ces sortes de monumens qu'on destine à la postérité la plus reculée. A un changement de Dynastie on détruit tout ce qui rappelleroit le souvenir de la famille détrônée. On ne fait pas même grace aux tombeaux, & cela est nécessaire dans un pays où les morts occupent tant de place, & où il n'y en pas trop pour les vivans. L'Empereur a quelques *cou-tong*, *vases* & autres petites pièces fort anciennes ; mais outre que la plupart ne sont chargées d'aucuns caractères, il n'est pas possible de les voir. On dit que l'Empereur a donné ordre de faire graver tous les anciens monumens de l'Empire. Quand cela seroit, ils n'en seront pas plus rendus publics.



Page 293.

(1) On le croira difficilement en Europe ; mais c'est un fait : les Chinois ont une quantité prodigieuse de livres dans tous les genres , sur toutes les matieres & de toutes les formes. De ce côté-là nous n'avons rien à leur apprendre ; j'ose dire même qu'ils ont des collections & des compilations d'un très-bon goût. Combien d'excellens livres en Chinois qui pourroient instruire l'Europe , sur-tout pour les loix, le gouvernement, les arts de besoin, l'histoire naturelle, &c?

Page 294.

(2) Pour pousser plus loin cette sorte de recherches , il faudroit avoir une copie exacte des Hiéroglyphes qu'on connoît , & je n'ai pu que parcourir quelques volumes de Kirker. Cependant la plus grande difficulté ne vient pas de ce côté-là. Comme on néglige depuis longtemps les anciens Caractères, qui sont les seuls dont on peut faire usage, ce n'est qu'en frappant à bien des portes , & en s'adressant à des Antiquaires, qu'on peut avoir ce qui reste de Kou-ouen. Or cela est bien difficile pour un etranger, encore plus pour un Missionnaire, qui n'a pas un jour à lui. Je dis ce qui reste de Kou-ouen; car le nombre de ces sortes de Caractères ne va pas bien loin , & je doute même que tous les Caractères de ce petit nombre soient d'une bien haute antiquité : je ne garantirois pas même qu'il y en eût aucun qui fut du temps de Rameffes & Sesostris.

Page 296.

(3) Il est parlé dans le Chi-king de quelques plantes & oiseaux, de maniere à me persuader qu'on leur attribuoit symboliquement bien des propriétés; mais il est très-difficile de savoir quels sont aujourd'hui ces plantes & ces oiseaux. Les Commentaires ne sont pas d'accord , & ne donnent que des conjectures pour tout ce qui est venu en Chine à la suite des sectes superstitieuses & idolâtres , on ne peut en faire usage. Cependant je ne voudrois pas garantir que la *cigogne*, le *cerf*, le *lichen* & l'*agaric*, n'aient été adoptés par ces sectes d'après l'antiquité ; j'en ai des preuves démonstratives pour d'autres choses. Les Koua de Fou-hi, par exemple , qui sont en Chine avant toutes les sectes , ont été adaptés dans leurs livres à leur dogme & à leur morale. C'est bien pis pour



les autres King : comme il n'étoit pas possible d'en rejeter l'autorité, chaque secte a pris le biais de les commenter à sa manière, & de les entremêler de fables dans le goût de celles dont les Thalmudistes & quelques anciens hérétiques ont souillé l'Ecriture-sainte. Les Lettrés ne lisent pas ces livres; mais ils en imposent aux fots & aux ignorans, qui, en Chine comme ailleurs, sont en bon nombre. A ce propos je remarquerai en passant que Vouti, sous qui se fit la première édition des King, étoit infatué de toutes sortes de superstitions, & que sa mère, qui étoit lettrée, croyoit à la secte de Foé. Il pourroit bien se faire que cela eût influé dans le choix des Critiques & Editeurs qui présidoient à ce grand ouvrage. Cependant je crois qu'il est très-difficile qu'ils aient rien pu altérer, au moins d'essentiel. Les Lettrés auroient crié pour des omissions, de légères additions, des préférences dans les variantes, &c. Je n'en répondrois pas : le fait, c'est que l'édition d'aujourd'hui a prévalu & que les autres ne sont plus.

Page 298.

(y) Cela est évident, par ce que l'Ecriture dit de l'Egypte, d'Abimelec, de Melchisedech, de Laban, de Jetro, de Job, de Balaam, de la Reine de Saba, d'Hiram, Roi de Tyr, de Ninive, &c. On en trouve encore bien d'autres preuves dans les Auteurs anciens, comme on peut le voir dans Vossius, Huet, Beaurier, Thomassin, Mourques, & les autres qui, à l'exemple des saints Peres, ont recueilli les précieux restes des anciennes traditions.

*Ibidem.*

(z) Le profond Bacon l'a pensé & l'a cru, *Ipsi certè fatemur*, dit-il, *nos in eam sententiam propendere, ut non paucis antiquorum Poëtarum fabulis mysterium infusum fuisse putemus, neque nos movet quod ista pueris ferè & Grammaticis relinquuntur & vilescant ut de ipsis sententiam contemp-tive feramus..... quin contra..... videntur esse instar tenuis cujusdam auræ quæ est traditionibus nationum magis antiquorum in Græcorum fistulas inci-derunt.* Il faudroit copier tout ce que ce grand homme dit sur ce sujet; mais son ouvrage est entre les mains de tout le monde. Avec un peu de soin & d'application il seroit fort aisé de démêler les faits historiques des Fables dont les Ecrivains postérieurs les ont habillés. Par exemple,



qui ne reconnoît pas le Paradis terrestre & l'état d'innocence dans ce que dit le Sée-ki *du grand temps de la nature parfaite* ; Tchang-tse , de l'âge *de vertu purée* ; & Chan-hai-king du pays des délices, nommé *Kouen-lun-chan* ? Qui peut douter que Niu-oua raccommodant les voûtes du Ciel avec une pierre de cinq couleurs , ne soit le fait de Noé & de l'arc-en ciel défiguré ? Mais à-propos de Noé & du déluge, je ne doute pas que les anciens n'aient appliqué à quelques inondations particulières ce que la tradition leur avoit appris du grand déluge. Il y a trop de ressemblance entre les déluges Egyptiens , ceux de Deucalion , d'Ogygès , ceux des Incas de l'Amérique, des Indiens, des anciens Goures, &c. pour qu'ils ne soient pas les mêmes racontés différemment ; le temps seul où ils les placent en est une preuve. Mais pour ne parler que des Chinois, le Révérend Pere de la Charme remarque fort bien dans sa traduction du Kia-tse-hoei-ki ( ce sont des annales, elles sont eu Europe ), que le Chou-king ne dit point que le déluge , dont il est parlé dans le Chapitre Yao-tien , soit arrivé sous Yao. Voici le texte traduit littéralement : *L'Empereur dit , hélas de l'univers ! des eaux immenses sont répandues ! O qu'elles sont élevées ! elles entourent les collines , surpassent les montagnes , elles montent jusqu'au ciel.* Avant d'aller plus loin , il faut remarquer 1°. que c'est un *ex abrupto* , & que ce texte n'est point lié avec ce qui précède. 2°. Que le Chou-king , comme tous les livres anciens , est écrit sans emphase & sans poésie , & qu'ainsi il faut prendre cette phrase dans le sens *obvius* , c'est-à-dire d'un déluge tel que celui de Noé. C'est en effet dans ce sens que le fameux Commentaire de Kong-in-ta & les autres expliquent jusqu'à dire : *les bœufs , les chevaux , les chars , tout fut enseveli sous les eaux ; eaux si élevées qu'elles paroissent remplir le vuide qui sépare le ciel de la terre.* Mais dans ce cas où se feroit réfugié Yao avec toute sa cour ? Que feroient devenus les peuples ? L'objection est embarrassante. Les Chinois l'on sentie sans la résoudre. . . . Selon eux , c'est Yu qui remédia au déluge, je traduis ainsi les deux Caractères Hong-choui , qui à la lettre signifient *immenses eaux* ; mais dans le Chapitre Yu-kong , où sont rapportés les travaux de Yu , on ne voit que des forêts abattues , des chemins percés dans les montagnes , de nouveaux lits creusés aux rivières , des digues élevées contre les crues des eaux , des canaux ouverts pour la communication des Provinces. Ces ouvrages, dont quelques-uns subsistent, n'ont



aucun rapport avec l'écoulement des eaux d'un déluge, tel qu'il est décrit au Chapitre Yao-tien. Le célèbre Lopi, un des plus savans & des plus laborieux Antiquaires de Chine, a senti la difficulté & a cherché à la résoudre. Il dit lui-même qu'il n'a épargné ni peines ni recherches, qu'il a consulté les plus célèbres Historiens & Interprètes, qui tous, selon lui, ne disent que des absurdités, sur-tout ceux qui prétendent que Yu avoit commencé son ouvrage par les endroits les plus bas & les plus près de la mer. Car, dit-il, *si l'eau s'élevoit au-dessus des montagnes, il est évident qu'elle devoit être encore plus profonde dans les lieux les plus bas; dans ce cas comment la faire écouler? Cela ne se peut.* Je crois que tout le monde fera de l'avis de Lopi à cet égard. Mais qu'il faille entendre le texte du Chou-king dans un sens métaphorique & mystérieux comme il le dit, c'est s'éloigner de la tradition; c'est faire violence au texte, c'est *Deus in machina*. Il me paroît plus simple & plus naturel de dire que les Compilateurs ou Editeurs du Chou-king auront appliqué fort mal-à-propos à quelque inondation arrivée du temps de Yao, ce que l'Historien racontoit du déluge universel. Cette conjecture est d'autant plus fondée, que les Critiques Chinois conviennent qu'il y a plusieurs textes du Chou-king, du Tchong-yong, &c. qui ont été placés dans des endroits où ils ne font pas de suite, uniquement pour les conserver, parce qu'ils étoient très-authentiques. D'ailleurs la tradition des Savans porte que Confucius réduisit à 100 Chapitres les 3240 que contenoit l'ancien Chou-king, encore ces 100 Chapitres n'ont-ils pas été conservés, car Kong-ngan-koue ne put en déchiffrer la moitié, lorsqu'on les trouva sous les Han, bien des années après l'incendie des livres; mais ce point & bien d'autres méritent des dissertations détaillées, & elles auroient leur utilité.

Page 299.

(aa) Lieou-eulh-tchi dit qu'en cherchant le sens primitif, le sens intime d'un caractère, il faut considérer le sens des parties dont il est composé, ce qu'il nomme, & le sens qui résulte de leur assemblage qu'il nomme *Chun*. Cette manière de procéder est aussi sûre que si, par exemple, pour expliquer le mot *tout-puissant*, on examinoit ce que signifie *tout* & *puissant* pris séparément, & puis qu'on cherchât ce qu'ils peuvent signifier ne faisant qu'un seul mot.

Page



Page 300.

(b b) Tao , dans le discours ordinaire , signifie *regle , loi , sagesse , vérité , voie , parole*. Dans le texte cité il signifie *la Divinité*. Cette interprétation n'est pas de moi , elle est fondée sur ce que *Lao-tse* dit lui-même , le *Tao est un abîme de perfections qui contient tous les êtres. . . . . Le Tao qu'on peut décrire n'est pas le Tao Eternel. . . . . Le Tao est à lui-même sa règle & son modèle*. Et *Hoai-nan-tse* : *Le Tao conserve le ciel , soutient la terre , il est si élevé qu'on ne peut l'atteindre , si profond qu'on ne peut le sonder , si immense qu'il contient l'univers , & néanmoins il est tout entier dans les plus petites choses , &c.* Le *Chou-king* , dit , *le cœur du Tao , est infiniment délicat & subtil*. Je pourrois accumuler bien des textes & des citations ; mais de pareilles matières demandent quelque chose de plus qu'une Note. Et je ne demanderai jamais d'être cru en les traitant , que lorsque j'aurai donné des preuves du meilleur aloi. Ce qui ne feroit pas difficile.

Page 301.

(c c) Dans la liste des caractères que j'ai crus ressembler aux Hieroglyphes Egyptiens , on trouve le caractère  $\Delta$  vis-à-vis de l'Hiéroglyphes  $\Delta$  : mais comme la figure n'est pas exactement la même , je n'ai pas osé pousser mes conjectures jusqu'à l'examen , puis je n'ai pas les livres qu'il faudroit.

Page 303.

(d d) Il n'y a qu'à lire le *Choue-ouen* pour en être convaincu. Plusieurs de ces caractères ont servi à éclaircir bien d'anciens usages , coutumes , faits , &c. ce sont les Médailles de Chine.

Page 304.

(e e) C'est peut-être à quoi n'ont pas fait assez attention ceux qui ont plaisanté sur les Missionnaires qui se recroient sur l'analyse de quelques caractères , & leur allusion sensible à quelque point de notre croyance. Cicéron se moque quelque part de Chrysippe de ce qu'il vouloit faire des Stoïciens , d'Orphée , d'Hésiode , d'Homère , &c. & il avoit raison. Mais ce n'est pas le cas des Missionnaires qui croient trouver des traces de la Religion des premiers temps dans les Caractères Chinois. Si la



manie des systèmes se mettoit de la partie, il faudroit rire de la bonhomie de ces Missionnaires, ou plutôt la leur passer en faveur des découvertes réelles. Mais rejeter tout ce qu'ils disent, parce qu'ils rencontrent mal quelquefois, c'est couper un arbre au pied, parce que plusieurs de ses fruits ne sont pas mûrs, ou sont piqués de vers. Lao-tse dit, *Les esprits du premier ordre respectent les plus petites découvertes, & en profitent pour en faire de grandes; ceux du second ne les remarquent pas, ou les négligent; ceux du dernier en viennent aux éclats & montrent leur ignorance.*

La Chine est le Pérou & le Potosi de la république des Lettres. Au lieu de chicaner les Missionnaires, il faudroit les encourager à exploiter des mines fort difficiles à fouiller. L'admirable, c'est que les Gens de Lettres qui devroient le mieux sentir leur position, & qui sont les plus délicats Critiques, envoient quelquefois à un pauvre Missionnaire cinq à six commissions littéraires sur différens sujets, dont le moindre, pour être bien traité, demanderoit des années de travail & de recherches à un homme de cabinet, qui auroit tout son temps à lui. Le proverbe Chinois dit : *Si vous voulez qu'un chou pomme, ne lui ôtez pas le cœur.*

Page 305.

(ff) J'en suis fâché pour ceux qui parlent si hardiment sur l'athéisme prétendu des Chinois anciens & modernes; mais je crois facile à prouver historiquement que les anciens Chinois ont connu long-temps & adoré le vrai Dieu, ont eu connoissance même du Messie à venir. Pour les modernes, il peut y avoir des *Athées* & des *Matérialistes* de cœur & de conduite. Les Jou-kiao, ou vrais Lettrés sont Théïstes dans la spéculation, & peu dans la pratique, à en juger par ce qui paroît. Pour le peuple, il est clair qu'il n'est pas Athée. Quoi qu'on en dise, je soutiens qu'on feroit couper la tête ici, ou même mettre en pièces, un Auteur qui imprimeroit certaines maximes que j'ai lues en Europe, dans des livres, malheureusement trop répandus. Le tolérantisme Chinois ne va pas jusqu'à ce qui attaque la substance des loix & les premiers liens de la société. A propos du prétendu athéisme des Chinois; je dis sans détour, que c'est calomnier l'Eglise Romaine, que de dire qu'elle a déclaré que les Chinois étoient des Athées: il n'y a que des forcénés, des ennemis de tout bien, qui puissent tenir un langage si calomnieux & si faux. Tout ce que Rome a décidé, c'est que les Missionnaires ne se



serviroient pas des mots *Tien* & de *Chang-ti* pour annoncer le vrai Dieu, parce qu'elle a cru que la signification de ces mots n'étoit pas assez claire, assez précise, assez formelle & assez exempte du soupçon des equivoques & de superstitions, & qu'elle a voulu que le nom sacré du Très Haut fût aussi pur, aussi sacré, aussi auguste, qu'il peut l'être parmi les idolâtres, n'étant qu'à lui, ne caractérisant que lui, & le représentant toujours plein de majesté, de sainteté, de toute-puissance, de grandeur, de miséricorde & de justice. C'est un point de discipline qu'elle a décidé, & non un point de grammaire & d'histoire Chinoise. Malheur à ceux qui veulent rendre ses décrets odieux, pour rendre les Missionnaires haïssables!

Page 306.

(gg) Je fais que le suffrage des vrais Savans & des gens de bien les en dédommage; mais un Missionnaire doit toujours être inconsolable de se voir cité dans des ouvrages de ténèbres & de mensonges.

Chou pou tfin yen yen pou tfin y.

書不盡言言不盡意

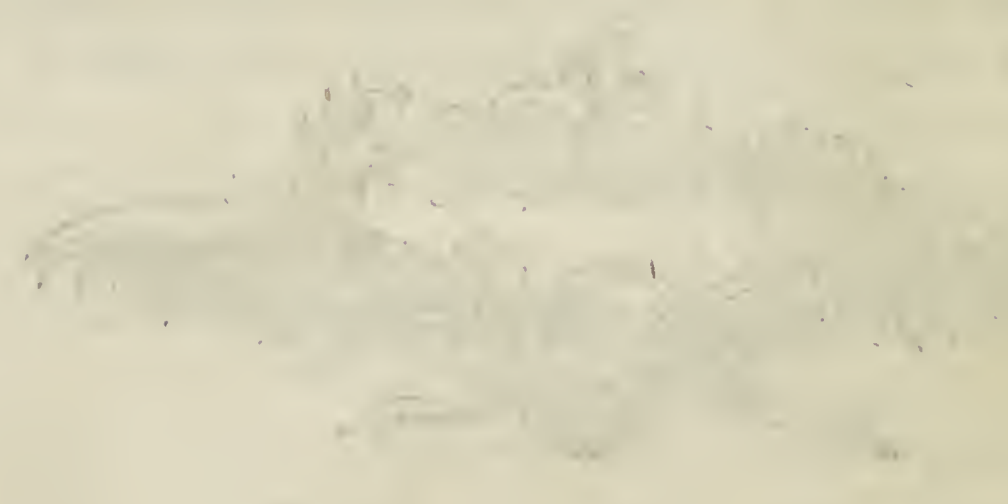
*Libri non exhaustiunt verba verba non exhaustiunt ideas.*





1895  
The following is a list of the names of the persons who have been elected to the office of the President of the United States since the year 1789. The names are given in the order in which they were elected, and the year of their election is given in parentheses. The names are given in the order in which they were elected, and the year of their election is given in parentheses.

George Washington (1789) John Adams (1797) Thomas Jefferson (1801) James Monroe (1817) James Madison (1821) Andrew Jackson (1829) Martin Van Buren (1837) William Henry Harrison (1841) Zachary Taylor (1849) Franklin Pierce (1853) James Buchanan (1857) Abraham Lincoln (1861) Andrew Johnson (1865) Ulysses S. Grant (1869) Rutherford B. Hayes (1877) James A. Garfield (1881) Chester A. Arthur (1881) Benjamin Harrison (1889) Grover Cleveland (1893) William McKinley (1897)







# EXPLICATION

*Du Monument gravé sur la pierre en vers Chinois, composés par l'Empereur, pour constater à la postérité la conquête du Royaume des Eleuths faite par les Tartares Mant-choux, sous le regne de Kien-long, vers l'an 1757.*

---

A MONSEIGNEUR BERTIN,  
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

*DANS la lettre que vous fîtes écrire, il y a deux ou trois ans, à nos Peres Chinois, vous demandiez qu'on vous donnât quelques connoissances particulieres de cette partie de la Tartarie que l'on appelle le pays des Eleuths, ou des Zongores. J'attendois pour vous satisfaire, de pouvoir être assez instruit moi-même, pour ne rien avancer que de bien certain; j'attendois aussi*



que la Carte, que l'Empereur a donné ordre de graver, fût rendue publique.

L'année dernière je fis l'acquisition du Monument, qui décrit en vers Chinois, les principaux actes d'une Tragédie, dont, pour ainsi dire, j'ai été le spectateur. Je l'envoyai à la Bibliothèque du Roi, avec promesse d'en faire la traduction dans mes premiers momens de loisir. Une révolution au moyen de laquelle une Nation entière se trouve anéantie, mérite, sans doute, d'occuper une place dans les fastes de l'Univers.

Je me mis donc en devoir de remplir ma promesse : mais je trouvai des difficultés insurmontables, pour pouvoir rendre intelligibles, traduits en François, des especes de vers didactiques que les Chinois, même les plus instruits dans leur langue, ne peuvent entendre, s'ils n'ont l'histoire du temps à la main. Je renonçai à traduire, & je pris le parti d'expliquer.

J'avois gardé, pour mon instruction particulière & comme des modèles d'éloquence & de la plus pure diction, la plupart des écrits que Sa Majesté fit paroître dans le temps, tant pour justifier ses démarches, qu'il craignoit qu'on ne taxât, que pour annoncer, après tant de pertes, des succès dont il vouloit qu'on ne doutât point. J'ai relu ces différentes pièces, & je les ai enchâssées par lambeaux, & dans le texte & dans les notes, lorsqu'il m'a semblé qu'il le falloit pour pouvoir



être compris. Ainsi c'est toujours l'Empereur qui parle ; c'est presque toujours lui qui explique : on peut l'en croire sur ce qu'il dit.

J'aurois pu joindre ici une Carte, telle quelle, du pays des Eleuths ; j'ai mieux aimé différer à l'année prochaine, parce que je pourrai l'avoir, pour lors plus exacte & beaucoup plus complete.

Les nouvelles Hordes de Tartares, Tourgouths & autres, qui, l'année passée & cette année encore, sont venus se mettre sous l'obéissance de l'Empereur, au nombre de plus de cent mille familles, ont fait naître dans l'esprit de ce grand Prince, l'idée de joindre la carte de leur pays à la carte déjà faite du pays des Eleuths. Il y a déjà plus de cinq mois qu'un de nos Peres Géographes est parti pour remplir cet objet. A son retour, je tâcherai de me procurer le fruit de son travail, que je joindrai à l'explication du monument que l'Empereur vient de faire elever en Tartarie, en mémoire de l'évenement singulier de l'arrivée de ces Tartares ; evenement dont il se trouve flatté, & dont il s'est applaudi, beaucoup plus qu'il n'avoit fait des evenemens les plus glorieux de son regne. A entendre ces Tourgouths & les autres Tartares, il y a plusieurs autres peuples qui se disposent à suivre leur exemple. Si les transmigrations qu'ils annoncent ont lieu, j'aurai l'honneur de vous en informer. En attendant,



*je vous supplie de vouloir bien agréer ce que je prends  
la liberté d'envoyer cette année, & de ne pas douter  
du très-profond respect avec lequel je suis,*

**MONSEIGNEUR,**

Votre très-humble & très-obéissant  
Serviteur, АМІОТ, M. D. L.  
C. D. J.

*A PE-KING, le 4 Octobre 1772.*

**MONUMENT**



# MONUMENT

## *DE LA CONQUÊTE DES ELEUTHS.*

C'EST ici la quatrième année depuis que mes troupes ont commencé la guerre au-delà des frontières occidentales de mon Empire. Par combien d'actions mémorables, tant les Généraux que les Officiers, & les Soldats eux-mêmes ne se sont-ils pas distingués ! Il est naturel qu'après avoir été si long-tems absens de leur Patrie, ils souhaitent de la revoir ; du milieu du sang & du carnage, leurs cœurs ne se sont point encore si fort endurcis, qu'ils ne dirigent quelques tendres soupirs vers leurs familles. Il est raisonnable qu'après avoir couru tant de dangers, & surmonté tant d'obstacles, ils desirent de jouir enfin du repos ; il est juste que je pense moi-même à le leur procurer.

On n'entreprend rien, sans se proposer quelque objet ; on prend des moyens qu'on croit efficaces, pour faire réussir son entreprise. Si l'on tire l'épée, c'est pour qu'elle agisse ; mais on la remet dans le fourreau, lorsqu'on a obtenu ce pourquoi on la faisoit agir.

Quoiqu'à raison de la très-grande distance qui sépare ces lieux de ceux où j'ai porté la guerre, il ne m'ait pas été permis d'aller combattre en personne, je puis dire néanmoins que j'ai combattu. J'ai fait comme au jeu des Echecs : j'ai placé toutes les pièces & je les ai fait agir à propos.

C'est avec une répugnance extrême que je me suis déterminé à armer mes guerriers ; c'est lorsqu'il ne m'a pas été possible de m'en dispenser, que je les ai fait marcher contre les rebelles ; c'est pour châtier des brigands qui ne reconnoissoient plus aucun



frein, que j'ai employé la force de tant de bras. Je vais détailler les motifs de mon entreprise ; & en prenant cette grande affaire depuis son origine , j'en continuerai l'exposition succincte , jusqu'à la fin qui l'a si glorieusement terminée.

L'empereur, mon aïeul, fut contraint autrefois de châtier les Eleuths, & de réprimer leur insolence par la force de ses armes. Trois fois ces téméraires osèrent provoquer son courroux ; & trois fois mon illustre aïeul se mit à la tête de ses six Ché pour combattre en personne ( 1 ).

Tels que des loups attroupés, qui voyant, quoiqu'au loin encore, des chasseurs venir à eux, se dissipent d'eux-mêmes, & s'enfuient avec précipitation, chacun vers sa propre tanière, pour s'y mettre à couvert du malheur dont il se croit menacé : tels les Eleuths à la vue de nos troupes, & au seul bruit de nos armes, se séparoient, se dispersoient & se rendoient par diverses routes dans les lieux les plus reculés de leurs possessions. Rentrés en apparence dans le devoir, ils paroïssent ne vouloir plus s'en écarter ; ils étoient tranquilles jusqu'au départ de nos guerriers. Nos troupes cessoient-elles de les observer ; ils recommençoient leurs courses, ils exerçoient leurs brigandages comme auparavant, c'étoient les loups qui revenoient assouvir leur rage sur une proie qu'ils avoient abandonnée à regret.

C'est ainsi que le perfide Tsé-ouang-reptan se conduisit d'abord. On le vit alternativement se montrer & disparaître, repa-

( 1 ) Les six Ché sont six corps de troupes, sans lesquels un Empereur de la Chine ne fait jamais la guerre en personne. Chaque Ché est composé de douze mille cinq cents hommes. Ainsi les six Ché composent seuls une armée de soixante quinze mille hommes. Ils doivent être rendus au camp, vers le même temps à peu-près que l'Em-

pereur, quel que soit le chemin qu'ils aient pris ; car ils ne suivent pas tous une même route, pour ne pas affamer les lieux par où ils passeroient. C'est à la tête de ces troupes, ou corps de troupes que les Chinois appellent du nom de *Ché*, que *Kang-hi* combattit contre les Eleuths.



roître de nouveau , puis courir à perte d'haleine dans les déserts de sa domination , pour y trouver un asile où il pût se remettre de ses frayeurs ( 2 ).

Vaincu par nos troupes , défait , mis en fuite & abandonné des siens , Kaldan , se voyant sans ressources , s'étoit donné la mort par le poison. Chargé du cadavre de son pere , suivi d'un petit nombre des siens , Septen-Paltchour s'étoit réfugié chez Reptan.

Nous voulions que Kaldan , quoique mort , fût puni , comme

( 2 ) *Tse - ouang - Reptan* n'étoit originairement que le Chef d'une petite horde soumise au Roi des Eleuths.

*Le Royaume des Eleuths* , dit *Kang hi* , dans l'histoire de la conquête qu'il en fit , est un grand Royaume situé au Nord-ouest de la Chine. Son nom n'a pas toujours été le même. Quand ils érigerent leurs possessions en Royaume , ils se déclarèrent nos vassaux. Le premier de leurs Rois qui vint , en cette qualité , nous rendre hommage , se faisoit appeller Koufi-han ( le Roi Koufi ). Il vint pour la première fois sous le regne de Chun-tché. L'Empereur le traita en Roi , lui donna un sceau particulier & le décora du titre de Sourê ( qui signifie éclairé ). Il lui accorda toutes les prérogatives accordées déjà aux autres feudataires , & le fit inscrire dans les Registres de l'Empire sous le nom de Souvê Koufi-han ( le Roi éclairé Koufi ).

Ses descendans *Orchirtou-han* , & *Abatai-noien* , ayant choisi le pays qui est à l'Ouest du *Loang-ho* , pour être le lieu de leur séjour , furent appelés du nom de *Mongoux-Eleuths*. Après eux *Tchetchen-ombou* ayant

remporté une célèbre victoire sur ceux qui portent des bonnets blancs , reçut pour cette raison tous les honneurs dus à son mérite , & l'Empereur lui donna ou lui confirma les glorieux titres de *Patour* , & de *Toufiétou* *Patour Tag-tsing* , mots mongoux , qui font allusion aux qualités guerrières qu'il employa si à propos pour purger son canton des Brigands qui l'infestoient.

Un des descendans de *Toufiétou* *Patour Tag-tsing* , se fit nommer le vaillant *Taidji* , parce que l'Empereur voulut bien lui accorder ce titre. C'est le vaillant *Taidji* connu par les Mongoux sous le nom de *Talaï-Patour Taidji* , qui vint avec les siens habiter le pays de *Hou-hou-nor* où ils fixerent leur séjour. On les appella les *Eleuths Mongoux de Hou-hou-nor*.

*Hotohotchin* , pere de *Kaldan* , avoit pris le nom de *Patour Taidji* ; & comme il s'étoit établi au Nord de la Montagne *Altaï* , lui & les siens furent appelés les *Eleuths Mongoux du Nord*.

*Hotohotchin* eut pour successeur , après sa mort , son fils , du nom de *Sengue*. Ce *Sengue* étoit frere cadet



on punit les rebelles, afin de servir de préservatif à ceux qui feroient tentés de l'imiter. Reptan, pour nous satisfaire, déterra son corps, lui coupa la tête & nous l'envoya : nous voulumes encore avoir entre nos mains Septen-paltchour, le fils de ce perfide ; Reptan nous le livra de même. Reptan n'étoit cependant qu'un traître, qui cherchoit à nous en imposer pour parvenir plus sûrement à son but ( 3 ). Mais qui n'eût pas été trompé par

*de Kaldan. Ils étoient l'un & l'autre d'un même pere & d'une même mere : mais Kaldan s'étant mis fort jeune au service du grand Lama, s'étoit fait Lama lui-même, & avoit laissé tous ses droits à son frere Sengue. Leur pere Hotohotchin avoit eu d'une femme du second ordre deux autres fils, dont l'un portoit le nom de Tchetchen, & l'autre celui de Patour. Ceux-ci, jaloux de Sengue, parce qu'ils ne se croyoient pas aussi bien partagés que lui, tant en terres qu'en bestiaux, le pilloient toutes les fois qu'ils en avoient l'occasion. La haine qu'ils conçurent contre lui alla si loin, qu'ils le massacrèrent enfin, & se partagerent ses dépouilles.*

*Kaldan apprit, dans sa solitude, la mort tragique de son frere, & le désordre qui régnoit dans le reste de sa famille. Il obtint du grand Lama toutes les dispenses qui lui étoient nécessaires pour pouvoir rentrer dans ses droits, & quelques secours de troupes pour lui en faciliter les moyens. Ce Kaldan, quoique Lama dès sa plus tendre jeunesse, étoit naturellement cruel & sanguinaire, il ne quitta pas ses inclinations. Il étoit dans son centre quand il avoit les armes à la main ; & quand ils les eut prises une fois, il ne les quitta plus qu'à la mort.*

*Il attaqua ses deux freres Tchetchen*

*& Patour, les vainquit, les fit mourir, s'empara de tout ce qui leur avoit appartenu, & se fit déclarer Taidji. Ses premiers exploits militaires lui avoient trop bien réussi, pour en rester là ; il en tenta d'autres. Sous le moindre prétexte, il attaquoit les Taidji ses voisins ; & comme il étoit courageux, qu'il entendoit très-bien la guerre, & que d'ailleurs il les prenoit au dépourvû, il ne manquoit guere de les vaincre. C'est ainsi qu'il se les rendit tributaires, les uns après les autres, & qu'ayant réuni sous sa domination les trois hordes principales des Eleuths, il forma un grand Royaume qui fut appelé le Royaume des Eleuths.*

Telle est l'origine de ces Tartares Mongoux, auxquels on donne ici le nom d'Eleuths. Kang-hi qui étoit très au fait de ce qui les regarde en a ainsi parlé, & je n'ai pas cru m'écarter de mon sujet en rapportant ce qu'il en a dit. On écrit en Europe *Eluth*, je ne fais trop pourquoi. Leur véritable nom écrit à la Tartare est *Oloth*, les Chinois l'écrivent par les trois caracteres *Ngo-to-té*, & je l'écris *Eleuth* pour approcher de plus près de la manière dont on le prononce ici.

( 3 ) *Reptan* comblé de bienfaits de l'Empereur, avoit témoigné sa



de si belles apparences ? Soumis à tous nos ordres, & les exécutant à point nommé, il ne nous laissoit aucun sujet raisonnable de le soupçonner. Nous le laissâmes jouir en paix de la liberté & de toutes les prérogatives dues à son rang.

Profitant de notre bonne-foi, & ne se voyant plus observé par des troupes qui n'eussent pas manqué de le châtier, aussitôt qu'il se feroit rendu coupable, il se fortifia peu-à-peu, il agrandit le pays de sa domination, il augmenta le nombre de ses sujets; & quand il se crut assez fort pour pouvoir exécuter impunément de plus grands projets, il porta ses armes au loin, ravagea plus d'une fois le Si-tsang, & n'épargna pas même ceux d'entre les Mongoux qui étoient le plus immédiatement sous notre protection ( 4 ). Il ne posa jamais les armes, le reste du temps que vécut encore mon auguste aïeul. Il fallut sans cesse envoyer contre lui; sans cesse il fallut le combattre; il fallut toujours le poursuivre après l'avoir vaincu. Jamais il ne put succomber entièrement sous nos armes victorieuses. Battu d'un côté, il reparoissoit bien-tôt d'un autre, pour se faire battre encore; mais il échappoit toujours.

Yong-tcheng ( 5 ) mon pere ne crut pas devoir imiter en

reconnoissance par une soumission sans bornes à tous les ordres qu'on lui intimoit de sa part; mais cette soumission n'étoit qu'apparente. C'étoit un artifice de sa part pour tromper plus sûrement son bienfaiteur, en l'engageant à retirer ses troupes. En effet, il ne se vit pas plutôt libre de l'inquiétude que lui caufoit le voisinage des armées impériales, qu'il porta le ravage & la désolation par-tout. Il fallut renvoyer des troupes; mais comme *Reptan* s'étoit fortifié de plus en plus, qu'il étoit rusé, & qu'il avoit une parfaite connoissance de tout le pays; on ne put jamais le dé-

truire, quelques efforts que l'on fit pour pouvoir en venir à bout. Il se défendit en brave ou se tira d'affaire en rusé, pendant tout le temps que *Kang-hi* fut encore sur le Trône.

( 4 ) On appelle du nom général de *Si-tsang* toutes les hordes des Tartares qui sont depuis les confins de la Chine proprement dite jusqu'aux frontieres de la Moscovie. Cependant on entend plus particulièrement par *Si-tsang* les hordes qui sont plus près du Tibet & sous la domination immédiate du Grand Lama.

( 5 ) *Yong-tcheng*, en montant sur le Trône, n'étoit pas sans inquié-



cela mon aïeul ; il prit une route autre conduite. Persuadé qu'il suffisoit d'entretenir la paix dans le voisinage de nos frontieres ; il n'y laissa de troupes qu'autant qu'il en fallut pour les garder. Dédaignant une guerre dans les formes avec des brigands , il n'envoya pas des armées contre eux pour les combattre en son nom ; mais instruit , peu après , des ravages que ces mêmes brigands faisoient impunément parmi les Mongoux ses sujets , il n'hésita plus sur ce qu'il avoit à faire. Il donna du secours aux siens , sans compromettre pour cela sa gloire.

Des provisions abondantes de grains , des sommes d'argent considérables , différens corps de troupes fraîches & exercées , tout cela fut destiné pour la Tartarie. On en fit deux parts , dont l'une fut envoyée sur les frontieres de l'Occident , & l'autre moitié sur les frontieres du Nord. Des Officiers capables & expérimentés furent choisis pour la distribution. C'est à ceux d'entre les Mongoux qui seroient opprimés par Tsé-ouang-Raptan qu'on devoit prêter main-forte , & fournir les autres secours. Foibles moyens dont tout l'effet fut d'engager le rebelle à mieux cacher ses desseins perfides (6).

tudes du côté de ses freres. Il en avoit un sur-tout qui étoit actuellement à la tête d'une armée dont il étoit très-aimé. Il n'en falloit pas davantage pour répandre la crainte dans le cœur d'un Prince naturellement soupçonneux. Sous prétexte de vouloir faire goûter à ses sujets toutes les douceurs de la paix , il rappella les troupes qui étoient en Tartarie , & laissa les Tartares se disputer entr'eux leurs droits respectifs sur des terres & des déserts qui n'influoient en rien au bonheur & à la Majesté de l'Empire Chinois. Mais il ne fut pas long-temps sans comprendre qu'il falloit sur les frontieres quelque chose de plus qu'un petit nombre de soldats pour

les garder. S'il ne se fût hâté de secourir les siens , *Tsé-ouang-Raptan* n'eût pas tardé à les subjuguier , & à lui débaucher peu-à-peu tous les Mongoux. Malgré les secours abondans d'hommes , d'argent & de provisions qu'il fit passer en Tartarie , il ne laissa pas de se voir enlever des hordes entieres. Cela ne l'inquiéta pas beaucoup. Il avoit dans sa propre Cour des affaires d'une toute autre importance ; & c'est à les terminer qu'il mit tous ses soins.

(6) *Tsé-ouang-Raptan* voyant les troupes impériales toujours prêtes à voler au secours des Mongoux qu'il attaqueroit , se tint en apparence dans les bornes du devoir ;



En me désignant son successeur à l'Empire , mon auguste pere n'oublia pas de me donner ses instructions pour le bien gouverner : « *Ne prenez les armes , me dit-il , que lorsqu'il ne vous » sera pas possible de faire autrement. Ceux qui sont répandus au-delà*

mais il n'étoit ainsi tranquille que pour cacher aux yeux des Mongoux eux-mêmes ce qu'il tramoit pour les perdre. Le peu de temps qu'il fut dans l'inaction , il l'employa à se fortifier , & à former une ligue avec le *La-tsang-han* qu'il trouva le moyen de mettre dans ses intérêts.

Ce Roi de *La-tsang* avoit un fils qui s'appelloit *Tan-tchong* ; *Tsé-ouang-Raptan* avoit une fille qui étoit à peu près du même âge , il la donna en mariage à *Tan-tchong*. Quelque temps après il se brouilla avec le pere de son gendre , lui tendit des pièges , & vint à bout de le faire tuer. Il s'empara de ses Etats , au préjudice de tous ceux de la famille du mort auxquels la succession au Trône de *La-tsang* appartenoit de droit.

Indignés d'une pareille conduite , presque tous les Chefs des différentes hordes se liguerent contre *Raptan* ; mais celui-ci les battit presque toujours , les fit fuir devant lui & porta la dévastation dans toutes leurs terres. Voyant qu'ils ne pouvoient résister seuls à un ennemi si puissant , ils eurent recours à l'Empereur , & le supplièrent de vouloir bien les délivrer d'un homme qui étoit , disoient-ils , pire qu'une bête féroce , d'un brouillon & d'un perturbateur du repos public , dont les ravages , après avoir déolé tout leur pays ,

s'étendroient à coup sûr sur les possessions même de l'Empire.

*Yong-tcheng* eut égard à leurs prières , & pensa tout de bon à les secourir. Comme le *Si-tsang* étoit le pays qui se ressentait le plus des fureurs de *Tsé-ouang-Raptan* , le *Si-tsang* fut celui que l'Empereur mit d'abord à couvert en y envoyant un bon nombre de troupes. La principale des hordes du *Si-tsang* avoit alors *Ta-tsé-reng* pour Chef.

A la tête de ses propres troupes , & de celles qu'on lui envoya de la Chine , *Ta-tsé-reng* donna la chasse à tous les brigands , vint à bout de contenir dans le respect tous les autres chefs des hordes voisines , & se fit craindre de *Tsé-ouang-Raptan* lui-même. C'est de ce *Ta-tsé-reng* que descend *Ta-oua-tsi* , dont on aura occasion de parler dans la suite comme d'un des principaux mobiles de la guerre qui a éteint pour toujours , ou tout au moins pour long temps , le Royaume des *Eleuths*. C'est le même que M. l'Abbé *Chappe* appelle le *Noyon-Débatchi* , apparemment d'après la relation ou la prononciation des Russes. Son véritable nom écrit à la Tartare est *Tavouatsi*. Les Chinois l'écrivent par les trois caracteres *Ta-oua-tsi* qui expriment fort bien le son du nom Tartare.

Du reste , ce *Ta-tsé-reng* ne fut pas long-temps sans se révolter lui-même. Il abandonna le lieu où il



» de nos frontières, provoqueront de temps en temps votre juste cour-  
 » roux, ainsi qu'ils l'ont fait sous le regne de mon pere, & sous le  
 » mien. Il est bon que vous sachiez, du moins en général, quelles  
 » sont en cela leurs prétentions & leurs vues. Je vais vous en instruire.

» En nous provoquant sans cesse, pour nous engager à leur faire  
 » la guerre, les Eleuths ont deux intentions principales, la premiere  
 » est de se faire un nom parmi les autres Mongoux leurs voisins. En  
 » osant se mesurer ainsi avec les troupes de l'Empire, en les battant  
 » séparément & en détail, lorsqu'elles ne sont point encore remises des  
 » fatigues d'une longue route, & avant qu'elles aient pu se réunir  
 » pour former un corps d'armée, ils se rendent redoutables, & se  
 » croient en état de donner la loi.

» La seconde raison, c'est pour nous engager à dégarnir nos fron-  
 » tieres d'un côté, en nous attaquant, tout-à-coup, d'un autre. Ils  
 » font alors leurs excursions, dans les lieux d'où l'on a retiré les  
 » troupes, & y exercent en sûreté leurs brigandages. Fiers ensuite de  
 » leurs prétendus succès, enflés de tous ces petits avantages, qu'ils  
 » envisagent comme autant de victoires qu'ils ont remportées sur nous,  
 » ils se font craindre de leurs voisins, grossissent insensiblement le  
 » nombre de leurs amis & de leurs alliés, se soustraient à l'obéissance  
 » qu'ils nous doivent, & se croient en état de soutenir tous nos efforts  
 » dans une guerre en forme.

» Ne vous laissez point prendre à leurs artifices : n'entreprenez de  
 » les faire rentrer dans le devoir, que quand vous serez sûr des moyens  
 » que vous mettrez en usage pour vous faire obéir ( 7 ) ». Ainsi parla

faisoit son séjour, après avoir mas-  
 sacré la plus grande partie des trou-  
 pes impériales qui y étoient habi-  
 tuées, & s'enfonça avec les siens  
 dans le désert.

( 7 ) Yong-tcheng donne ces inf-  
 tructions à son fils pour le prémunir  
 contre les artifices des Eleuths,  
 dont, malgré toute sa politique, il

fut lui-même la dupe, en tombant  
 dans les pièges qu'ils lui avoient  
 tendus. Il veut aussi lui insinuer par-  
 là que s'il est tombé dans quelques  
 fautes, c'est parce qu'ils s'étoient écarté  
 de la route qui lui avoit été tracée  
 par Kang-hi. L'Empereur rappelle  
 toutes ces particularités pour per-  
 suader à ses sujets que la conduite

mon



mon pere ; & toutes ces paroles pénétrèrent jusques dans le fond de mon cœur.

qu'il a tenue envers les Eleuths lui avoit été tracée par son pere ; mais ses sujets ne l'en ont pas cru sur sa parole , ils lui ont prêté de tout autres vues. Quoi qu'il en soit , *Yong-tcheng* n'envoya d'abord que de petits corps de troupes , dont les Eleuths avoient l'adresse d'empêcher la réunion en les attaquant en détail , & en les dispersant. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se détermina enfin à envoyer un secours considérable d'hommes & d'argent au Roi de *La-tsang*. Après le départ du perfide *Ta-tsereng* , les chefs des différentes hordes de *La-tsang* s'assemblerent pour procéder à l'élection d'un autre Han. En même temps , ils députerent un nommé *Loptsang-Tankin* avec la qualité d'Ambassadeur , pour venir à Pékin assurer , au nom de tous , à Sa Majesté impériale qu'ils n'avoient rien tant à cœur que d'être & de demeurer éternellement les fideles vassaux de l'Empire. *Loptsang-Tankin* arriva à la Cour , & y fut bien reçu. Peu de temps après arriverent de nouveaux Ambassadeurs pour faire les mêmes protestations que *Loptsang-Tankin* , au nom du Han nouvellement élu.

Sur des assurances si positives , l'Empereur qui avoit envoyé un assez bon nombre de gens de guerre tant contre *Ta-tsereng* , que pour garder les frontieres , crut que la soumission volontaire de celui qui avoit été substitué aux rebelles , & de tous les autres chefs des hordes voisines , alliées ou tributaires , le

dispensoit d'entretenir des troupes qui ne pouvoient être d'aucun usage. Il leur envoya l'ordre de revenir.

Celles qui gardoient les frontieres du côté de l'Occident , furent les premières à l'exécuter ; mais elles eurent à peine fait une ou deux journées de chemin , que les Eleuths les poursuivirent comme des ennemis , en massacrerent un grand nombre , & pillerent presque tout leur bagage. Après ce premier coup de main , ils se transporterent dans tous les lieux où l'Empereur avoit établi des haras , & en enleverent tous les chevaux. Ils s'en servirent pour remonter leurs gens & coururent avec précipitation vers les frontieres du Nord , où ils se porterent aux plus violens excès. Ils prirent au dépourvû des hommes sans défiance , dans le temps qu'ils se dispoient à un retour paisible , & en massacrerent un grand nombre. Ils pillerent ensuite tout ce qui tomba sous leur main.

L'Empereur , informé de leur perfide conduite , pensa sérieusement à les châtier. Il avoit donné une de ses filles en mariage à un Prince Mongou , nommé *Tchering* , lequel ayant joint ses propres troupes à celles dont l'Empereur le nommoit général , eut bientôt nettoyé le pays de tous les brigands qui l'infestoient. Après avoir remporté chez eux victoire sur victoire , il vint à bout d'exterminer leurs chefs. A l'exception d'un , tous les autres périrent , ou les armes à la



Je montai sur le Trône. Ne voulant rien omettre de tout ce qui pouvoit m'aider à le remplir avec gloire, je rappelai le souvenir des instructions qui m'avoient été données. *Régnons en paix*, me dis-je à moi-même, *que la tranquillité de mes sujets soit le doux fruit de mon Gouvernement : les Tartares nos voisins paroissent avoir oublié leurs anciennes querelles, & dépouillé leur fureur ; entretenons la bonne intelligence qui regne parmi eux. Le Si-tsang parfaitement soumis à nos ordres, semble faire dépendre son bonheur de sa soumission, tâchons de lui persuader que nous sommes sans défiance ; donnons-lui des preuves d'une entière sécurité. Les troupes, qui gardent nos frontieres, tiennent, il est vrai, tous les Mongoux des environs en respect ; mais elles font naître l'idée de la guerre, & les empêchent de quitter les armes ; rappelons ici nos guerriers.*

L'exécution suivit de près le projet. Mes troupes eurent ordre d'abandonner incessamment un pays où je les croyois désormais inutiles. Je les rappelai dans leur patrie ; mais en les rappelant, je fis savoir mes intentions aux Eleuths, & je les instruisis ainsi en peu de mots : *Ne doutant point que vous ne soyez fideles, je veux bien vous laisser libres de vous conduire selon vos loix, & à votre gré. Si vous persistez dans votre obéissance, je continuerai à vous accorder ma protection, & à vous combler de bienfaits ; mais, si par l'effet d'une inconstance qui ne vous est que trop ordinaire, vous venez à vous écarter de votre devoir, comme vous l'avez fait tant de fois, soyez sûrs que les châtimens les plus rigoureux vous feront expier vos fautes.*

main, ou par le supplice des criminels. Celui qui échappa se nommoit *Erteni*. On prétend qu'il se réfugia chez une puissance étrangère, d'où quelques efforts que l'on ait tenté, il n'a jamais été possible de le retirer.

Jusqu'à présent je n'ai rapporté des Eleuths que ce qui se passa sous

les regnes de *Kang-hi* & de *Yong-tcheng*. Ce que je dois dire s'est passé sous le regne de *Kien-long*. On me pardonnera la longueur de mes remarques en faveur des connoissances qu'elles donnent d'un peuple qu'on ne connoît guere en Europe.



La crainte, plus que tout autre motif, fit sur les Eleuths, l'impression que j'en attendois. Ils rentrèrent en eux-mêmes, ils témoignèrent du regret de leur conduite passée; ils protestèrent de nouveau qu'ils seroient désormais des vassaux sincèrement fideles.

Leur Roi, qui avoit pris le nom de Kaldan, m'envoya des Ambassadeurs pour me prier de l'agréer au nombre de mes sujets, & de vouloir bien le reconnoître pour tel, en acceptant les hommages & le tribut qu'il me faisoit offrir en cette qualité.

Je reçus avec bonté ces Ambassadeurs; je leur répondis que j'acceptois volontiers & les hommages qu'ils me rendoient, & le tribut qu'ils m'offroient au nom de leur maître; je les chargeai de l'assurer de ma protection & de ma bienveillance; je les comblai de bienfaits, & je les renvoyai chargés de dons.

Charmé de mes bontés, Kaldan fut fidele à sa promesse & coula le reste de ses jours en paix. Mais Atchan, son fils, le perfide Atchan (8) ne marcha pas sur ses traces. Il courut à pas de géant dans la carrière des crimes; il en commit de toutes les sortes. L'énumération en seroit ici inutile. Il suffit de dire que les Chefs des différentes hordes, le regarderent comme un monstre dont il falloit purger la terre. Ils chercherent chacun en particulier, les moyens d'en venir à bout.

Plus adroit, plus rusé, plus heureux que tous les autres, le Lama Torgui se mit à la tête d'une troupe de déterminés (9). Bien-tôt ses parens & ses amis, suivis de tous les mécontents

(8) *Atchan* est le nom que *Tsé-ouang-torgui-Namoutchar*, Roi des Eleuths après *Kaldan* son pere, portoit dans son enfance. C'est par mépris qu'on lui donne ici ce nom. On n'en agit ainsi qu'à l'égard des hommes les plus vils.

(9) *Torgui* étoit fils du Roi des Eleuths; mais sa mere n'étoit qu'une concubine, ou une femme

du second ordre, ce qui, suivant les Loix des Mongoux, l'excluoit positivement du Trône, tant qu'il y auroit des Princes de la femme légitime. D'ailleurs, il étoit censé avoir renoncé à tous ses droits, en se faisant *Lama*. Les Lamas sont, comme l'on fait, en très-grande considération chez les Mongoux.



de sa propre famille, se joignirent à lui. Il marcha contre Atchan, l'attaqua, le vainquit & lui fit ôter la vie. Profitant de sa bonne fortune, & faisant valoir l'espece de droit que sa naissance lui donnoit au Trône des Eleuths, il se fit déclarer Roi, au préjudice des héritiers naturels, qu'il trouva le secret de faire périr en peu de temps l'un après l'autre.

Ta-oua-tsi, l'un des prétendans à ce Trône, usurpé par le Lama Torgui, se mit sur les rangs. Issu du sang royal, & descendant en droite ligne de Tcholos-han ( du Han, ou du Roi de Tcholos ), il crut qu'au défaut des fils ou des freres légitimes d'Atchan, il devoit régner sur les Eleuths. A l'instigation de Amoursana ( 10 ) il prit les armes, battit Torgui & le dépouilla, comptant profiter seul de ses dépouilles.

Sortant comme lui du sang du Roi de Tcholos, quoique d'une branche collatérale, & de l'un des plus petits rameaux, Amoursana n'avoit pas moins d'ambition. Si, sans se donner comme un des prétendans au Trône, il souffla secrètement le feu des dissensions & de la guerre; s'il arma Ta-oua-tsi contre l'usurpateur Torgui, c'étoit pour les détruire l'un par l'autre, ou les affoiblir tellement l'un & l'autre, qu'il ne lui fût pas difficile de les détruire lui-même, quand le temps de faire valoir ses prétentions seroit arrivé ( 11 ).

( 10 ) Après que le Lama Torgui se fut emparé des Etats d'Atchan, les deux Princes Ta-oua-tsi & Amoursana, qui croyoient leurs droits mieux fondés que ceux de l'usurpateur, se liguerent secrètement, allèrent chez les Hasaks, leur demandèrent des troupes, & s'en servirent pour détrôner Torgui.

Amoursana, dit l'Empereur, fut le mobile de toute cette affaire, quoiqu'il parût n'y entrer qu'en second. Sa politique étoit de détruire Ta-oua-tsi

& Torgui l'un par l'autre, & de s'élever lui-même sur leurs débris. On verra bien-tôt comment il fut la victime de cette fausse politique qui le porta à avoir recours à l'Empereur, pour venir à bout de ses desseins.

( 11 ) Le Roi de Tcholos est le premier des trois qui se partageoient autrefois le pays des Eleuths. Ta-oua-tsi & Amoursana descendoient de l'un de ces Rois. Le nom d'Amoursana est aussi dénaturé dans



Il arriva , ce temps , aussi-tôt après la mort du Lama Torgui , il vit que Ta-oua-tsi se faisoit reconnoître : temps de confusion & d'horreur , où la justice n'avoit pas la voix assez forte pour se faire entendre , ni l'autorité légitime assez de pouvoir pour se faire obéir.

A la tête des siens , c'est-à-dire d'un petit nombre d'hommes qui lui étoient dévoués , il se proclame insolemment Chef des Eleuths ; & pour en imposer à toutes les hordes , comme si déjà , d'un consentement unanime , elles l'eussent reconnu pour tel , il ose arborer l'étendart royal. Il le fait flotter devant sa tente ; il s'en fait précéder & suivre toutes les fois qu'il va d'un endroit à l'autre ( 12 ).

Séduit par cet appareil de grandeur , sans trop s'embarrasser si c'est à juste titre ou par usurpation qu'on le fait ainsi briller à leurs yeux , les trop crédules Eleuths se rendent en foule sur les bords d'Ily , d'où Amoursana prétendoit donner des loix à toute la contrée ( 13 ) ; ils s'étendent autour de celui qu'ils croient bonnement être leur Chef , & lui rendent les mêmes hommages qu'ils

la relation de M. l'Abbé Chappe , que celui de Ta-oua-tsi. Il appelle celui-ci *Débatchi* , & celui-là *Amour-Saman*. C'est *Amoursana* qu'il faut dire. On peut s'en fier à l'Empereur & à ses Secrétaires. Ils entendent aussi bien la langue des Mongoux , que celle des Mantchoux & des Chinois. Ils disent *Amoursana*.

( 12 ) Les Eleuths campent sous des tentes ; ils ne font dans leurs hameaux , villages & especes de villes , qu'environ deux ou trois mois de l'année ; & encore n'y a-t-il que les plus considérables d'entr'eux , qui daignent s'y retirer. Chaque chef de famille arbore un étendart devant sa tente. Cet eten-

dart est plus ou moins grand , suivant le rang de celui qui l'arbore.

( 13 ) Les bords de la rivière d'Ili ont été depuis long-temps le séjour de prédilection des Rois des Eleuths. Il n'y avoit point de villes. Ils y campoient sous des tentes , tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre. L'Empereur y a fait bâtir une ville qui devient chaque jour plus peuplée. C'est-là qu'on envoie aujourd'hui & les Chinois & les Tartares qui ont mérité la peine de l'exil.

La Cour de Pékin , sous les Empereurs Chinois , avoit partagé les Peuples qu'elle regardoit comme ses tributaires en plusieurs départe-



rendoient ci-devant au Souverain reconnu légitime par toute la Nation.

Ta-oua-tfi n'apprit pas sans effroi ce qui se passoit loin de lui. Il en fut dans de mortelles alarmes. Les soucis cuisans, les inquiétudes dévorantes ne l'abandonnent plus depuis qu'Amoursana s'est mis sur les rangs, pour lui disputer le Trône. Il veut réprimer l'audace d'un concurrent qui devient chaque jour plus redoutable; il veut le chasser d'Ily; il reprend les armes; il recommence une nouvelle guerre.

Les trois Tsereng pour se soustraire aux horreurs qu'ils prévoient, abandonnent leur patrie, & sans craindre les fatigues ni les dangers auxquels ils vont s'exposer par une longue & pénible route, ils se rendent avec leurs familles & leurs sujets sur les frontieres de mes Etats pour y vivre en sûreté sous ma protection (14).

Leur exemple fit impression sur l'esprit d'Amoursana. Il consulta ses intérêts, & se mit en devoir de le suivre. Convaincu qu'il feroit tôt ou tard une victime que Ta-oua-tfi trouveroit moyen d'immoler à son ambition, il me supplia de vouloir bien permettre qu'il vînt se jeter à mes pieds en qualité de vassal fidele, ainsi que je l'avois permis aux trois Tsereng & à quelques autres d'entre les principaux des Eleuths. Je lui accordai ce qu'il demandoit. Il vint, je le vis, je l'interrogeai moi-même plus d'une fois,

temens, parmi lesquels on donna à quelques-uns le nom de *Ouci*. Les Eleuths étoient au nombre des *Oucis*, & tenoient le premier rang parmi les quatre *Oucis* généraux.

(14) Les trois Tsereng sont, le premier Tsereng, Taidji de *Tourbeth*; le second Tsereng - *Oubaché*, & le troisième Tsereng - *Mouko*. Ces trois Chefs de hordes vinrent à la tête de leurs gens dans les terres de l'Empire. Sa Majesté leur assigna

les lieux où ils pouvoient s'établir; leur fit donner des troupeaux & tout ce dont ils pouvoient avoir besoin pour se procurer une honnête subsistance.

Ce nom de Tsereng est fort commun parmi les Mongoux. On verra bientôt une autre Tsereng généralissime des armées impériales. Celui-là n'est point Mongou; il est Montchou & d'une famille distinguée.



pour savoir, de sa propre bouche, sur quels fondemens solides il appuyoit ses prétentions au Royaume qu'il disputoit. Par la maniere dont il m'exposa ses prétendus droits, je fus presque convaincu qu'ils étoient légitimes. Je le consolai, je relevai ses espérances, je le comblai de toutes sortes de bienfaits, je l'elevai au plus brillant des honneurs (15).

Mon intention n'étoit pas d'abord d'entrer dans une guerre, dont je ne voyois aucune utilité pour l'Empire : je ne voulois que faire du bien aux hommes. Content de mettre à couvert de la fureur de leurs ennemis, ceux des Eleuths, qui avoient recours à moi, je leur assignai dans le pays de Kalkas, des terres, où ils pussent trouver pour leurs troupeaux & pour eux-mêmes la même subsistance qu'ils eussent trouvée dans leur propre pays, dans les temps tranquilles de la plus douce paix.

Cependant l'inconstance, qui n'est que trop ordinaire à ce peuple, me donna quelque inquiétude (16). Je réfléchis au peu de fond qu'il y a à faire sur leur fidélité, & je craignis sur-tout qu'en les envoyant, ainsi en grand nombre, chez une Nation dont ils ont été long-temps les ennemis, ils n'y entraissent comme

(15) *Amoursana* ayant appris que le trois *Tsereng*, après avoir mis leurs gens en sûreté dans les terres de l'Empire, avoient obtenu de l'Empereur la permission de venir, en personne, lui rendre hommage, pria Sa Majesté de vouloir bien lui accorder la même grace. Il obtint ce qu'il souhaitoit, vint à *Gé-ho* où étoit alors la Cour, & fut admis en cérémonie au nombre des vassaux de l'Empire. L'Empereur lui fit des présents considérables, le nomma *Choang-tsin-ouang*, c'est-à-dire, *Prince du premier ordre*, à double titre, & lui assigna des terres &c. dans le pays de *Kalkas*.

Eleuths, qu'après que *Ta-oua-tsi* l'eut, en quelque sorte, insulté. Ce Prince envoya des Ambassadeurs qui devoient traiter au nom de leur maître, avec Sa Majesté Impériale, comme de Souverain à Souverain. Ce fut cette fausse démarche qui le perdit sans ressources.

L'Empereur qui se fût contenté de l'avoir pour vassal, s'il étoit venu se déclarer tel lui-même, ne le regarda plus que comme un ennemi, & se détermina à lui faire la guerre. Voici comme il s'explique dans le manifeste qu'il publia avant que de la commencer.

» *Ta-oua-tsi* n'est qu'un traître &  
 » un usurpateur. Il m'envoya l'été  
 » dernier (la dix-neuvième année

(16) L'Empereur n'eut de l'inquiétude sur l'inconstance des



des loups dans une bergerie. Je changeai d'avis. Je crus qu'il étoit plus expédient, & pour la gloire de l'Empire, & pour la tranquillité de Kalkas, & pour les vues particulières des Eleuths eux-mêmes, de donner à ceux-ci un prompt secours d'hommes & de provisions & de les envoyer à la conquête de leur propre pays, que de les exposer à ne payer que de la plus monstrueuse ingratitude leurs bienfaiteurs & leurs hôtes.

Instruit de mes dernières intentions, Amoursana ne put plus contenir au-dedans de lui-même, la joie dont il étoit pénétré, il me la témoigna par les sentimens les plus affectueux d'une reconnoissance qui paroissoit sincère. Je le nommai Grand Général, je lui remis moi-même le sceau de cette dignité, je désignai le nombre & la quantité des troupes qu'il devoit commander. Mais afin qu'il fût toujours sûr d'être obéi par les miens, je lui donnai pour Lieutenant & pour conseil, dans tout ce qu'il

» de *Kien-long*, c'est-à-dire en 1754,  
 » des Ambassadeurs pour me de-  
 » mander du secours, en m'assu-  
 » rant avec beaucoup d'audace qu'il  
 » étoit héritier légitime du *Tchong-*  
 » *kar*, &c.

» Plein d'un stupide orgueil, il  
 » osa me parler dans sa lettre,  
 » comme il eût fait à son égal. On  
 » voit bien que c'est un barbare qui  
 » ignore jusqu'aux premières des  
 » Loix que le Ciel intime à tous  
 » les hommes, celles d'une légi-  
 » time subordination.

» Plusieurs hordes d'Eleuths, qui  
 » redoutoient sa tyrannie, ont im-  
 » ploré ma protection contre lui.  
 » Moi, qui suis le fils du Ciel, pou-  
 » vois-je me dispenser de me dé-  
 » clarer pour ces malheureux? Pou-  
 » vois-je leur refuser mon secours?  
 » Je leur ai permis de venir s'éta-  
 » blir dans les terres qui sont de

» ma domination. Ils y vinrent en  
 » foule, & le nombre de ceux qui  
 » s'y rendent encore augmente cha-  
 » que jour. N'est-il pas à craindre  
 » que la multitude de ces nouveaux  
 » habitans, ne cause tôt ou tard  
 » quelque dommage à l'Empire?  
 » Pour obvier à cet inconvénient,  
 » j'ai pensé à les renvoyer chez  
 » eux, avec un bon nombre de  
 » troupes qui les aideront à s'y  
 » maintenir, &c. »

On ne sauroit colorer avec plus d'art la détermination que prit l'Empereur d'entreprendre enfin la guerre. Les Grands, tant Chinois que Tartares ne furent pas la dupe de tous ces beaux discours qu'on faisoit passer jusqu'à eux. Ils continuèrent à faire des représentations, & l'Empereur persista dans son projet & fit la guerre.

voudroit



voudroit entreprendre, un de mes plus fideles sujets, un homme connu & respecté, le vaillant Panti ( 17 ).

En me déterminant ainsi à faire la guerre, je n'eus point en vue d'agrandir mes Etats; je ne cherchai point un prétexte pour m'autoriser à exiger de mes Peuples de nouvelles contributions ( 18 ). Mon Empire est le plus vaste qui soit dans l'univers, c'est le plus peuplé, c'est le plus riche. Mes coffres regorgeoient d'argent; mes magasins étoient remplis de toutes

( 17 ) Quoique *Panti* n'eût que le titre de Lieutenant Général sous *Amoursana*, il avoit néanmoins toute l'autorité, & *Amoursana* ne pouvoit rien faire que de son consentement. C'est ce vaillant *Panti* qui, à la tête de cent cinquante mille hommes, surprit les ennemis, les mit en fuite, & leur enleva un millier de familles, sans perdre un seul des siens. C'est en récompense de cette belle action en particulier que l'Empereur l'honora du titre de *Tsée*, le fit un des premiers Capitaines de ses gardes, lui donna une somme d'argent considérable, & le combla d'eloges & d'honneurs. On verra bientôt comment, & à quelle occasion ce brave homme perdit la vie.

( 18 ) Ce que dit ici l'Empereur a trait aux représentations qui lui furent faites dans le temps, pour le détourner de cette guerre. Tous les Princes, tous les Grands, tous ceux de son Conseil, à l'exception de *Fouheng*, son premier Ministre, étoient d'avis qu'il ne falloit point se mêler des querelles que les Eleuths avoient entr'eux, parce que si l'Empereur prenoit parti, il falloit nécessairement qu'il fît la guerre, de

maniere à ne pas commettre la Majesté de l'Empire. Ils lui représentèrent tous les inconvéniens présents & à venir, & lui parlerent surtout de frais immenses qu'on seroit indispensablement obligé de faire pour entretenir des armées dans un pays si éloigné.

C'est en partie pour leur prouver que tous les frais d'une guerre si dispendieuse, n'étoient point à charge à l'Empire, ni onéreuse au Peuple, que l'Empereur affecta de faire des dépenses extraordinaires pendant le temps même de la guerre. Il doubla plus d'une fois la paye aux soldats même qui n'étoit point à la guerre, lorsque leurs camarades remportoient quelques avantages considérables sur les ennemis, ou se distinguoient par des actions de bravoure au-dessus des ordinaires; il fit des largesses au peuple pour le soulager dans sa misère, pendant les grands froids d'un hiver rigoureux, il fit réparer les grands chemins, elever de nouveaux edifices, dessécher des marais & changer en fertiles rizieres des lieux qui ne produisoient ci-devant que des joncs. *Je n'ai pas fait tant de dépenses*, dit ce Prince, en réponse



fortes de provisions. J'avois de quoi fournir abondamment aux frais de la plus longue guerre , de quoi soulager mes Peuples dans les calamités imprévues , de quoi entretenir des multitudes d'ouvriers , en les employant aux travaux publics ou utiles.

Comme le Ciel & la Terre , je dois tout-à-la-fois couvrir & porter. Je pris les armes pour secourir des malheureux qu'on opprimoit , pour châtier des oppresseurs , & pour rétablir le bon ordre & la tranquillité parmi mes vassaux & leurs alliés. Mes guerriers des huit Bannieres , mes guerriers *Solôn* ( 19 ) , sont des guerriers dont la valeur ne s'est jamais démentie , ils forment des corps toujours suivis de la victoire quand ils ont combattu. Bien différens de ces braves que *Tou-fou* ( 20 ) chante dans ses vers , mes Mantchoux & mes Solons ne se font jamais pâmés de douleur en s'arrachant à leurs familles ; jamais ils n'ont délibéré s'ils abandonneraient , ou non , leurs jeunes épouses ; jamais ils n'ont versé des larmes en les quittant. Au seul mot qui désigne une juste guerre , leurs cœurs s'épanouissent , la joie brille dans leurs yeux , ils voudroient déjà

aux représentations d'un des censeurs de l'Empire , *pour mon plaisir , mon avantage particulier , ou mon amusement. J'ai eu en vue l'utilité publique ; j'ai cherché à occuper utilement quelque dix mille hommes , qui n'ont d'autre ressource , pour vivre , que le travail de leurs mains. J'ai voulu décharger mes magasins de ce qu'ils avoient de surabondant , & faire circuler un argent qui n'étoit qu'en entrepôt dans mes coffres , &c.*

( 19 ) Les soldats *Solons* sont ici les meilleures troupes. *Un soldat Solon*, dit quelque part l'Empereur , *en vaut dix des autres*. Le pays des *Solons* n'est pas loin de celui des Mantchoux. Il étoit libre , & s'attacha volontairement à la fortune de

la Dynastie régnante , avant la conquête de la Chine , à condition qu'il seroit sur le même pied que celui des Mantchoux ; ce qui lui fut accordé.

( 20 ) *Tou-fou* est un Poète célèbre qui florissoit vers l'an de Jesus-Christ 740 , sous le regne de *Hiuent-soung*, fixieme Empereur de la Dynastie des *Tang*. Il composa entr'autres poésies , des éloges qui lui acquirent de la célébrité. Il chanta les guerriers , mais il leur fait faire des adieux trop tendres à leurs familles , au gré de l'Empereur , qui les représente ne s'en séparants qu'à regret. Les guerriers Mantchoux & Solons ont moins de tendresse , & plus de résolution.



commencer le combat. La circonstance favorisoit leur inclination, elle étoit digne de moi ; pouvois-je ne pas en profiter ( 21 ) ?

L'année Y-haï ( 22 ), je fis partir mes Chés ( 23 ) : sûrs de courir à la victoire, ils franchissent gaiement tous les obstacles ; ils arrivent, la terreur les avoit devancés. A peine ont-ils le temps de bander un arc, de tirer une fleche, que tout se foumet. Ils donnent la loi, Ta-oua-tsi est pris ; on me l'amene. Les Eleuths consternés, mais pleins de confiance en mes bontés, attendent que je leur choisisse moi-même un maître pour les gouverner ; je leur donne Amoursana. Ils le reconnoissent ; ils lui rendent hommage ; la paix & la tranquillité regnent dans ces cantons.

Pour opérer un changement si merveilleux, l'espace de cinq mois suffirent. Sans doute que mes Ancêtres en apprenant que les Mantchoux d'aujourd'hui étoient tels encore que dans leur origine, tels que ceux de leur temps, en ont treffailli d'aise & nous ont applaudi.

Mais, ô vicissitude des événements ! O inconstance déplorable du cœur humain ! Les Eleuths commençoient à goûter les doux fruits d'un tranquille repos, quand leur nouveau Chef, dont l'orgueil se trouvoit trop resserré dans les bornes de la dépendance de mes ordres, conçut l'insensé projet d'exciter de nouveau leur audace, & de ranimer leur fureur ( 24 ).

( 21 ) On a vu jusqu'à présent comment l'Empereur prépare les esprits à ce qu'il doit dire sur la guerre qu'il ne peut pas se dispenser d'entreprendre. Il n'en dira cependant que les principaux événements. Je tâcherai de suppléer à ses omissions.

( 22 ) L'année Y-haï est la douzième du Cycle de 60. C'est la vingtième année du regne de Kien-long.

Elle répond à l'an de Jesus-Christ 1755.

( 23 ) Voyez dans la première Note ce que j'ai dit sur les Chés.

( 24 ) *Amoursana* s'étoit flatté que l'Empereur feroit mourir *Ta-oua-tsi* son prisonnier ; mais il ne put jamais l'obtenir, quelque instance qu'il fit pour cela. Au contraire l'Empereur reçut *Ta-oua-tsi* avec la même distinction que s'il



Tel qu'un loup , après avoir affouvi la faim qui le dévorait , va chercher hors de l'endroit où il vient de se rassasier , de quoi faire un nouveau carnage ; tel le perfide Amoursana , peu content d'exercer , sous ma protection , une autorité légitime dans les lieux que je lui avois assignés , veut aller chercher ailleurs des alimens qu'il croit plus solides pour sustenter sa téméraire ambition.

Il commence par répandre sourdement de faux bruits , les bruits les plus injurieux ( 25 ) ; il jette l'alarme parmi les Mongoux ; il sème la défiance , mere de la discorde , dans le cœur

eût été un Prince étranger , qui de son plein gré , & sans y être forcé , venoit lui rendre hommage. Non-seulement , il ne le traita pas en prisonnier , mais il lui donna un Palais à Peking : il le décora du titre de *Tsin-ouang* , c'est-à-dire de Prince du premier ordre , lui donna pour le servir , le nombre d'Officiers convenable à cette dignité & lui fit l'honneur de l'admettre chaque jour en sa présence.

Sa politique , en tout cela , étoit d'avoir toujours un concurrent à opposer à *Amoursana* , supposé que celui-ci vînt à se révolter , comme il ne manqua pas d'arriver. Mais la mort de *Ta-oua-tsi* ne lui permit pas de mettre en exécution ce qu'il avoit projeté. Ce Prince infortuné , ne pouvant s'accoutumer à la gêne indispensable de son nouvel état , se laissa dominer par le chagrin , & mourut en très-peu de temps , laissant un fils unique , très-jeune encore , qui ne tarda pas à le suivre dans le tombeau. L'Empereur avoit décoré du titre de Comte le fils unique de *Ta-oua-tsi* & se feroit

fervi de lui s'il avoit vécu , comme il l'eût pu faire de *Ta-oua-tsi* lui-même , & peut-être même avec plus d'avantage.

( 25 ) *Amoursana* n'avoit d'autre ambition que celle d'être véritablement Roi des Eleuths , & il n'en avoit guere que le titre , sous la protection dont l'Empereur l'honorait. Il se voyoit , malgré tous les titres dont il étoit décoré , & tous les honneurs dont on l'accabloit , il se voyoit , dis-je , sans autorité comme sans crédit. Son pouvoir étoit subordonné aux Lieutenants de l'Empereur , il étoit sans cesse observé ; on le contrarioit dans toutes ses résolutions , on le gênoit dans toutes ses démarches ; il prit ses précautions pour pouvoir conserver la liberté. Peut-être ne fût-il pas venu sitôt aux dernières extrémités , si l'Empereur eût différé de le mander. Sa Majesté , sous prétexte de vouloir honorer son mérite en présence de toute sa Cour , lui donna ordre de s'y rendre. *Amoursana* n'eut garde d'obéir ; & pour colorer aux yeux des Mon-



des Eleuths ; il les indispose contre les miens ; & auffi-tôt qu'il a achevé d'ourdir fa trame , il se livre aveuglément aux plus cruels excès que puisse inspirer une barbare fureur.

Il leve l'etendart de la révolte , se met à la tête de ceux qu'il a séduits ; & d'un pas rapide , parcourt tous les environs d'Ili , pille , faccage , fait main-basse sur tout ce qu'il rencontre , massacre deux de mes Généraux qu'il prend au dépourvu ( 26 ) ; & après avoir dispersé le peu de Mongoux qui étoient sous leurs ordres , il court renverser & détruire les fortins & les redoutes que j'avois fait elever de distance en distance , pour la sûreté du pays , tombe tout-à-coup sur tous les lieux qui servoient d'entrepôt pour approvisionner mes troupes & pour relayer mes courriers , & vint insolemment jusqu'aux environs de Palikoun où il ose etablir son camp ( 27 ).

Un événement si imprévu , & auquel on avoit si peu lieu de s'attendre , répandit la consternation partout. Chacun le racontoit à sa maniere , & y ajoutoit quelque chose ; on eût dit que tout

goux , une désobéissance qu'ils eussent très-certainement désapprouvée , si elle leur eût d'abord paru telle , il répandit le bruit que l'Empereur vouloit leur enlever à tous , tant aux Mongoux , proprement dits , qu'aux Mongoux Eleuths , le plus précieux de tous les biens qui est la liberté , en les soumettant à des Gouverneurs particuliers.

Il n'en fallut pas davantage pour ameuter une Nation si jalouse de ses droits. Les Eleuths se déterminèrent dès-lors à secouer un joug qu'ils envisageoient comme insupportable. Ils prirent les armes & se mirent sous la conduite du rebelle , pour me servir de l'expression consacrée pour désigner *Amoursana* , qui venoit de les séduire.

( 26 ) Le brave *Panti* fut le premier des deux généraux qui furent massacrés par *Amoursana* ; ne s'attendant point à une révolution si prompte , il avoit dispersé ses troupes en différens quartiers pour la garde des passages , & autres lieux importants. Il fut surpris , n'ayant presque personne autour de lui. *Aïongan* , le second des généraux massacrés , n'étoit pas plus sur ses gardes que *Panti*. Comme lui il avoit dispersé ses troupes , & comme lui il fut la victime de sa trop grande sécurité.

( 27 ) *Palikoun* est une des principales villes du pays des Eleuths , ou prise autrefois par les Eleuths. Elle est en-deçà de la riviere d'Ily. Il y avoit alors une forte garnison.



étoit perdu sans ressources. Ce n'étoit dans tous les lieux, voisins & éloignés, qu'un même bourdonnement, inspiré par un même motif de crainte.

Semblables à ces bruyants insectes (28), qui étourdissent tous les passants, par un cri qui n'est jamais différent de lui-même, mes Officiers, tant généraux que subalternes, Mantchoux & Mongoux; mes Grands de tous les Ordres, répétoient sans cesse ces mêmes mots : *Il faut abandonner Palikoun & ses dépendances; il faut finir cette funeste & inutile guerre.* Je m'abstiendrai de nommer ici, ceux qui osèrent, sur cela me faire des représentations que leur courage auroit sans doute désavouées, hors des circonstances d'une terreur panique. Pour moi, loin d'adhérer à de si lâches conseils, je n'en demeurai que plus ferme dans ma première résolution. Le nouveau crime des rebelles fut un nouveau motif qui me fit redoubler d'efforts. Je nommai des Généraux à la place de ceux que la fureur venoit d'immoler (29). Je fais partir des troupes fraîches; je donne les ordres les plus précis; il faut périr ou prendre le rebelle.

Aurois-je pu le prévoir ! Ceux sur qui je comptois le plus, mes Généraux, sont ceux-là même qui font manquer l'entreprise (30). Arrivés sans obstacles jusqu'au terme de leur desti-

(28) J'ai conservé le mot de *bourdonnement* qui est dans le texte, au lieu des deux espèces de cigales dont l'une est appelée *Tiao* & l'autre *Tang*, je me suis servi des mots d'*insectes bruyants* qui les désignent assez.

(29) Les deux Généraux qui furent substitués à *Panti* & à *Aïongan*, sont *Tsereng* & *Yu-pao*, à la première nouvelle que les Eleuths eurent de la marche des nouvelles troupes que l'Empereur envoyoit contr'eux, ils se séparèrent & se

retirèrent chacun dans leur canton, laissant *Amoursana* se tirer d'affaire comme il pourroit. *Amoursana* ne tarda pas à se retirer lui-même.

(30) *Tsereng* & *Yu-pao*, jaloux l'un de l'autre, n'étoient jamais d'un même avis sur ce qu'il falloit faire. Ils s'étoient mis à la poursuite d'*Amoursana*, & étoient sur le point de le forcer dans un petit réduit où il lui étoit presque impossible de s'échapper, lorsque leur mésintelligence les fit se désister d'une entreprise dont l'un & l'autre vouloient



nation , ils étoient sur le point de se couronner de gloire ; ils alloient prendre Amoursana , lorsque leur méfintelligence donne le temps à ce perfide de mettre par une prompte fuite ses jours en sûreté.

Voyant que leur proie leur avoit échappé , & que s'ils avoient manqué de la saisir c'étoit uniquement leur faute , ils eussent dû la réparer. Instruits à temps de la fuite du rebelle , ils eussent dû courir après lui , le poursuivre & l'atteindre. Ils ne jugerent pas à propos de se conduire ainsi. Contents de visiter deux ou trois coins du district de Ta-ouan ( 31 ) , ils crurent avoir tout fait , & restèrent tranquilles. De tels hommes n'étoient point faits pour commander mes troupes , je nommai d'autres Généraux ( 32 ) , qui ne firent pas mieux.

peut-être s'attribuer exclusivement la réussite.

( 31 ) Il n'y a point aujourd'hui de pays nommé *Ta-ouan*. C'est un nom purement Chinois qui désigne le pays des Hasaks. Ce pays formoit anciennement un Royaume , & c'est ce Royaume que les Chinois appellerent du nom de *Ta-ouan*.

( 32 ) En nommant d'autres Généraux , l'Empereur ordonna que *Tsereng* & *Yu-pao* viendroient à Peking pour rendre compte de leur conduite. Son intention étoit de les faire mourir , après les avoir interrogés lui-même. C'est ainsi qu'ils s'en expliqua dans le temps. Les Eleuths le tirèrent de cet embarras en massacrant les deux Généraux qu'ils surprirent en chemin n'étant que très-médiocrement escortés.

*Taltanga* & *Yarhachan* ne s'étant pas mieux conduits dans la fuite , que *Tsereng* & *Yu-pao* , dont ils

avoient pris la place , furent les victimes de leur négligence. Ils furent décapités à Peking , l'année d'après. A en juger par les apparences , *Taltanga* sur-tout méritoit un meilleur sort. Il est vrai qu'il laissa échapper *Amoursana* ; mais son inaction lui fut suggérée par un motif qui le rend , en quelque façon , excusable ; voici comment la chose se passa.

Les Hasaks , quoique soumis en apparence à l'Empereur , dans un temps où ils croyoient avoir tout à craindre de lui , ne lui étoient rien moins que fideles. Ils favorisoient *Amoursana* & lui fournissoient sous main , les provisions & les autres choses dont il pouvoit avoir besoin. Après qu'il se fut retiré chez eux , ils pensèrent à le sauver : n'étant pas assez forts pour s'opposer à l'armée impériale , ils eurent recours à l'artifice. Ils envoyèrent des députés au Général ,



Moins coupables, en quelque sorte, que ceux qu'ils remplaçoient, leur inaction eut néanmoins les suites les plus funestes. Taltanga fut la dupe de sa crédulité & la triste victime de la

pour le prier d'épargner leur pays. Ils lui dirent qu'*Aboulaï* leur Han vouloit se saisir, sans éclat, de leur ennemi commun, & le lui livrer de même; qu'il ne falloit attendre que l'espace de quelques jours, parce qu'*Aboulaï* étoit en chemin pour se rendre sur les frontieres, où il s'aboucheroit avec le général, pour conclure ensemble ce qu'il y auroit à faire, &c.

*Taltanga*, trop peu défiant, ajouta foi à ce qu'on lui disoit. Il crut qu'*Aboulaï*, étant vassal de l'Empire, n'oseroit lui manquer dans une occasion aussi essentielle; & malgré tout ce que purent lui dire ses officiers, il se tint tranquille dans son camp.

*Nous devons faire la guerre avec honneur*, répondoit-il à ceux qui le pressoient d'entrer chez les *Hafaks*, *les Hafaks nous promettent de nous livrer Amoursana. Pourquoi leur témoigner mal-à-propos de la défiance? Si nous entrions chez eux, malgré eux, ils prendroient le prétexte d'une légitime défense, pour tomber sur nous, & nous faire tomber dans toutes sortes de pièges, d'où nous ne saurions nous tirer, dans un pays qui nous est inconnu. Ils sont nos amis; pourquoi nous en ferions-nous mal-à-propos des ennemis? En attendant quelques jours, nous atteindrons le but, & nous épargnerons le sang.*

Les différentes hordes qui s'étoient jointes à lui contre *Amoursana*, indignées d'une conduite dont elles prévoyaient les effets, se reti-

rerent de dépit, & se rendirent chacune dans leur canton.

Cependant *Aboulaï* ne venoit pas. Il avoit profité du temps pour faire sauver *Amoursana*, en lui fournissant des chevaux de poste, des chameaux, & toutes les provisions nécessaires à ceux qui entreprennent une longue route. Quand il le crut en sûreté, il envoya faire ses excuses au Général de ce qu'il n'alloit pas lui-même le saluer, *parce qu'il avoit honte de lui dire en face que l'ennemi avoit trompé sa vigilance, & s'étoit enfui chez les Russes.*

Quand l'Empereur eut appris que ses généraux avoient manqué pour la deuxième fois, par leur faute, de prendre ou d'exterminer *Amoursana* comme ils le pouvoient très-aisément, il cassa tous les Officiers généraux, les appella à la Cour pour les interroger lui-même, & les fit mettre à mort publiquement, *pour servir*, disoit-il, *d'exemple aux autres.* Mais pour qu'on ne l'accusât pas de cruauté, ou de trop de rigueur, il instruisit les Princes & les Grands de la mauvaise manœuvre de ceux à qui il avoit confié le commandement de ses troupes; dans un écrit qui fut communiqué aux principaux officiers des huit bannieres. Je trouvai moyen, dans le temps, de m'en procurer une copie que je retrouve aujourd'hui dans mon porte-feuille. Je crois qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici l'abrégé.

fourberie



fourberie des Hafaks. C'en étoit fait d'Amoursana , si la ruse des amis de ce perfide ne l'eût tiré cette fois encore , du

Il donnera une idée de l'état des affaires , pendant la guerre , & de la manière dont on gouverne dans cette Cour Tartaro-Chinoise.

» La première fois qu'*Amoursana* se sauva d'Ily ; *Tsereng* & *Ya-pao* avoient le commandement des troupes que j'avois envoyées du côté de l'Occident. Au lieu de poursuivre le rebelle , ils se tinrent tranquilles dans leur camp , & lui laisserent ainsi tout le temps dont il avoit besoin pour s'aller mettre en sûreté. Instruit d'une conduite si peu digne de la confiance que je leur avois témoignée , j'eus quelque peine d'abord à me persuader qu'elle fût l'effet de la négligence ou de la lâcheté. Je les appellai à la Cour pour les interroger moi-même & les châtier suivant que je les trouverois plus ou moins coupables. Ils se disposoient à exécuter mes ordres ; déjà ils étoient en chemin , lorsqu'investis de toutes parts , par une troupe de brigands , ils furent misérablement massacrés.

» Un de leurs Lieutenants généraux que j'avois mandé de même qu'eux , ayant pris une autre route , arriva à Peking. Je l'interrogeai à plusieurs reprises , il ne lui fut pas possible de dissimuler la vérité ; il me dit tout & m'avoua sa propre faute , avec la même franchise qu'il me découvrit celle des deux généraux.

» Nous eumes des avis certains ,

» me dit *Tchala Founga* ( c'est le nom du Lieutenant général ) qu'*Amoursana* n'étoit qu'à une petite journée de distance , & que pour peu que nous voulussions faire de diligence , nous l'atteindrions & le prendrions au dépourvu. *Yu-pao* fut averti le premier ; il ne fit aucun cas de l'avis. Il se contenta de répondre qu'il le feroit savoir à *Tsereng* , & qu'ils prendroient ensemble leur résolution. *Tsereng* aussi peu ardent que *Yu-pao* , refusa de marcher , alléguant pour prétexte qu'il n'avoit pas des chevaux en nombre suffisant. Cependant après avoir délibéré plus mûrement , nous conclûmes que *Yu-pao* iroit le premier à *Toursoun*. ( *Toursoun* est le nom de l'endroit où se trouvoit alors *Amoursana* ) , que *Tsereng* le suivroit , supposé que son secours lui fût nécessaire.

» Pendant toutes ces délibérations , le temps s'écouloit , & *Amoursana* instruit que nous n'étions pas fort éloignés , quitta *Toursoun* pour aller camper ailleurs. Nous n'avions alors des vivres que pour quatre jours , nous manquions de chevaux ; nous ne nous mîmes pas en devoir de le poursuivre ; mais nous retournâmes à Ily , pour y vacquer aux autres affaires dont Votre Majesté nous avoit chargés.

» Telle a été , de l'aveu même de *Tchala-founga* , la conduite de mes Généraux ; conduite imprudente & lâche , digne du dernier supplice.



mauvais pas où il s'étoit imprudemment engagé. *Pourquoi entrer, à main armée, chez des Peuples qui ne sont point vos ennemis, qui*

» *Ils n'avoient pas, disent-ils,*  
 » *des chevaux en nombre suffisant, &*  
 » *le peu qu'ils en avoient, étoit dans*  
 » *un état à ne pouvoir rien entre-*  
 » *prendre; c'est ce qu'ils ont osé*  
 » *m'écrire. Comment est-il donc*  
 » *arrivé que ces mêmes chevaux*  
 » *si foibles & en si petit nombre,*  
 » *ayent été assez forts & en nombre*  
 » *suffisant pour pouvoir tout de*  
 » *suite, pour ainsi dire, aller chez*  
 » *les Hasaks sous la conduite de*  
 » *Taltanga? Si Tsérenng n'avoit*  
 » *point de chevaux, comment*  
 » *pouvoit-il promettre à Yu-pao*  
 » *de le suivre & de lui prêter*  
 » *son secours, supposé qu'il en*  
 » *eût besoin? quelques jours d'in-*  
 » *tervalle suffisoient-ils pour faire*  
 » *trouver des chevaux dans un pays*  
 » *où la guerre avoit fait fuir les ha-*  
 » *bitans naturels? Ils n'avoient,*  
 » *disent-ils, des vivres que pour quatre*  
 » *jours..... De quoi ont-ils donc*  
 » *vécu, le mois entier qu'il leur*  
 » *a fallu employer pour arriver à*  
 » *Ily, dans un pays qui étoit pour*  
 » *lors dans la disette de tout? Com-*  
 » *ment ont-ils pu faire pour trouver*  
 » *leur subsistance d'un mois? Ils*  
 » *n'avoient de vivres que pour quatre*  
 » *jours..... N'étoit-ce pas une*  
 » *raison de plus, pour user de dili-*  
 » *gence à aller contre l'ennemi, &*  
 » *lui enlever ses vivres? Tchala-*  
 » *founga & Oulden, sont aussi inex-*  
 » *cusables que Tsérenng & Yu-pao.*  
 » *En qualité de Lieutenants géné-*  
 » *raux, ils avoient sous eux des*  
 » *corps de troupes en assez grand*

» *nombre pour pouvoir exécuter*  
 » *mes ordres, s'ils avoient eu à*  
 » *cœur la gloire de mes armes. J'ai*  
 » *interrogé Oulden de même que*  
 » *Tchalafounga, il résulte égale-*  
 » *ment de ses réponses que si Amour-*  
 » *sana n'a pas été pris, c'est uni-*  
 » *quement la faute des miens. Il est*  
 » *vrai, m'a dit Oulden, que Tsê-*  
 » *reng m'a donné quelques troupes*  
 » *pour aller contre le rebelle; mais il*  
 » *étoit trop tard. J'appris en chemin*  
 » *faisant, qu'Amoursana avoit dé-*  
 » *campé, & qu'il étoit déjà bien loin*  
 » *du lieu où j'avois ordre de l'al-*  
 » *ler chercher. Sans me mettre en de-*  
 » *voir de le poursuivre, je donnai*  
 » *avis de tout à Tsérenng. Quelque*  
 » *temps après, j'appris que les Ma-*  
 » *hométans qui font leur séjour, non*  
 » *loin d'Ili, avoient rencontré le бага-*  
 » *ge mal escorté de la petite armée d'A-*  
 » *moursana, qu'ils avoient profité de*  
 » *l'occasion & l'avoient enlevé; qu'A-*  
 » *moursana revenant sur ses pas avoit*  
 » *usé de représailles contre les Maho-*  
 » *métans, & leur avoit enlevé à son-*  
 » *tour tout ce qu'il avoit pu.... Sur*  
 » *cela, j'écrivis à Tsérenng de m'en-*  
 » *voyer un renfort de cinq cens hom-*  
 » *mes, dans l'intention de m'aller*  
 » *joindre aux Mahométans, pour*  
 » *poursuivre Amoursana.*

» *Yu-pao avoit déjà marché con-*  
 » *tre le rebelle & ne l'avoit point*  
 » *atteint, il revenoit sur ses pas,*  
 » *quand il rencontra mon courrier.*  
 » *Celui-ci lui ayant montré les dépê-*  
 » *ches dont il étoit chargé, parce*  
 » *qu'elles étoient autant pour lui que*



ne vous ont fait aucun mal, & dont vous n'avez point à vous plaindre, dirent les traîtres Hafaks au trop crédule Taltanga ? Pour-

» pour Tîêreng, il ne put retenir sa  
 » colere en les lisant. Il s'échappa  
 » même en termes injurieux contre  
 » moi. Ton maître, dit-il au cou-  
 » rier, veut faire l'important, mais  
 » je n'en suis pas la dupe. Dans tout  
 » ce qu'il propose, il n'a d'autres vues  
 » que son intérêt particulier. . . . Il  
 » lui rendit ma lettre, en lui disant de  
 » la porter à Tîêreng, à qui elle étoit  
 » adressée en premier lieu. Tîêreng  
 » l'ayant reçue, la déchira, par mé-  
 » pris, après l'avoir lue, en présence  
 » même du courier, & pour toute ré-  
 » ponse, il m'ôta le commandement  
 » des troupes qui étoient ci-devant sous  
 » mes ordres, & m'enjoignit d'aller  
 » trouver Yu-pao qui me donneroit  
 » tel emploi qu'il jugeroit à propos,  
 » j'obéis exactement. Arrivé près de  
 » Yu-pao, je lui renouvelai mes  
 » instances pour avoir un certain nom-  
 » bre de troupes à la tête desquelles je  
 » me proposois d'aller à la poursuite  
 » d'Amoursana. Il me donna par dé-  
 » rision cinquante hommes.

» Dans l'espérance qu'il se ravise-  
 » roit, je ne laissai pas de partir avec  
 » Eltengue. Nous allâmes jusqu'à  
 » Kourméton, mais si harassés, & si  
 » exténués par la fatigue & le défaut  
 » de nourriture, que nous eûmes tou-  
 » tes les peines du monde à nous réta-  
 » blir. Faute de chevaux, nous étions  
 » allés sur des chameaux que nous  
 » fûmes obligés de manger sur la  
 » route. De cinquante hommes, il ne  
 » nous en restoit plus que vingt-cinq.  
 » On nous dit à Kourméton, qu'A-  
 » moursana étoit déjà bien loin. Votre

» Majesté sait tout le reste, je n'ai plus  
 » rien à lui dire.

» Si cette guerre a si mal réussi  
 » jusqu'à présent, à qui doit-on en  
 » attribuer la faute ? Jugez-en vous-  
 » même, par l'exposé que je viens  
 » de faire des démarches de ceux  
 » de mes Généraux qui devoient  
 » aller à l'ennemi par le côté de  
 » l'occident.

» Ceux qui devoient aller par le  
 » nord, ne firent pas mieux. Ha-  
 » taha, tranquille dans son camp,  
 » ne voulut jamais en sortir pour se  
 » mettre à la poursuite d'Amour-  
 » sana qui se fauçoit, & qu'il au-  
 » roit infailliblement atteint, pour  
 » peu qu'il eût usé de diligence.  
 » Fouté, Alikoun & les autres,  
 » m'ont instruit en détail de tout,  
 » & je ne vous dis rien ici que je ne  
 » l'aie appris de la bouche de ceux  
 » d'entre les coupables que j'ai in-  
 » terrogés moi-même.

» Quelle étoit donc l'intention  
 » de presque tous mes Officiers  
 » Généraux en se conduisant si mal ?  
 » Les uns laissent échapper le re-  
 » belle, dans le temps qu'ils n'ont  
 » qu'un pas à faire pour se saisir de  
 » lui ; les autres ne veulent pas se  
 » donner la peine de le poursuivre.  
 » Les uns s'attirent la haine des Prin-  
 » ces Mongoux, dont ils avoient les  
 » plus grands secours à attendre,  
 » les irritent, & semblent vouloir  
 » de gaieté de cœur les avoir pour  
 » ennemis ; les autres se laissent  
 » tromper comme volontairement  
 » par les perfides Hafaks ; tous



*quoi porteriez vous la désolation dans nos Terres ? Pourquoi ravageriez-vous nos campagnes ? Pourquoi dévasteriez-vous nos villages & nos hameaux ? Votre ennemi est chez nous ; soyez-en bien aise. C'est comme si vous en étiez déjà maître. Nous n'attendons pour vous le livrer que l'arrivée d'Aboulaï notre Prince, qui de retour*

» semblent être d'accord pour faire  
 » échouer une entreprise qu'ils au-  
 » roient pu, dans une seule campa-  
 » gne, conduire à une heureuse fin.  
 » Avoient-ils attention de se des-  
 » honorer ? Vouloient-ils le laisser  
 » échapper sans coup férir, ou  
 » mourir de faim & de misère dans  
 » un pays étranger ? Ce n'étoit  
 » point là, sans doute ce qu'ils pré-  
 » tendoient. Il ne m'a pas été diffi-  
 » cile de pénétrer quelles étoient  
 » leurs vues. Ils vouloient me faire  
 » envisager mes propres projets,  
 » comme des projets chimériques,  
 » en tâchant de me persuader que  
 » l'exécution en étoit impossible.  
 » Ils vouloient que ne m'annonçant  
 » que des pertes & des mauvais  
 » succès, je prisse de moi-même la  
 » résolution de finir une guerre  
 » que j'avois entreprise contre leur  
 » avis, & dont ils n'espéroient reti-  
 » rer aucun profit pour eux-mê-  
 » mes, &c. »

Tel fut l'espece de manifeste que fit l'Empereur pour se justifier, aux yeux des Princes & des Grands, des mauvais succès qu'on avoit eus jusqu'alors, dans une guerre qu'il avoit entreprise & qu'il continuoît contre l'avis d'eux tous. Il fit paroître plusieurs autres écrits contre la conduite de ses Généraux, à mesure qu'on lui annonçoit des evenemens sinistres. Toutes ces pieces

sont comme autant de Philippiques, dans lesquelles, avec toute la noblesse de son rang, il s'élève contre la paresse, la lâcheté & les autres défauts dont il croit que ceux qui sont à la tête de ses armées se sont rendus coupables. Le pathétique qui y regne ne seroit pas défavoué par un Démosthène. Il ne déploie pas moins son éloquence, quand il s'agit de louer. Il fait valoir une belle action par tous les endroits qui peuvent la rendre digne d'éloge. Il faut avouer qu'il avoit d'excellens Secrétaires.

Je dois dire, avant de finir cette longue note, qu'à l'exception de *Panti*, d'*Ayoungan*, de *Hoki*, & d'un petit nombre d'autres, dont les noms & les tablettes consignés dans la salle des Grands Hommes qui ont bien mérité de l'Empire (*Koung-tchen*, *Tsée-Tang*, c'est le nom Chinois de cette salle), passeront avec gloire, jusqu'à la postérité la plus reculée, presque tous les autres Officiers généraux, qui ont servi les deux premières campagnes ont péri misérablement, ou par le fer des ennemis, ou par la trahison des alliés en Tartarie, ou par le supplice des criminels à *Peking*, ou se sont défaits eux mêmes, pour éviter les châtimens ignominieux dont ils se croyoient menacés.



dans peu , d'un voyage qu'il a entrepris , doit venir lui-même vous le présenter.

Séduit par cet artificieux discours , Taltanga se désiste de sa poursuite , il arrête l'ardeur des siens qui n'attendoient que le moment de fondre sur leur proie. Officiers & soldats , Mant-choux & Mongoux , lui font en vain les plus vives instances , pour obtenir ce qu'il est bien résolu de ne pas leur accorder : *Bien-tôt* , leur dit-il , *sans aucun travail de votre part , sans vous exposer à répandre une goutte de sang , vous serez les maîtres du sort d'Amoursana. Fiez-vous-en à moi-même , à la bonne-foi des Hasaks. Ils m'ont promis de me le livrer ; ils me le livreront sans doute. J'attens tranquillement ici l'effet de leur promesse. Qu'on n'insiste plus à vouloir me faire changer , je m'en tiens à ce que j'ai résolu.*

Les Chefs Mongoux répliquent ; ils s'obstinent , ils passent de la raillerie , aux reproches , & des reproches à l'indignation ; ils ne sont point écoutés. Se croyant méprisés , ils s'irritent , se séparent , & se retirent chacun à la tête des siens dans son canton.

Comme le malade que le défaut d'une respiration libre avoit entraîné jusqu'aux portes de la mort , revient tout-à-coup au chemin de la vie , reprend peu-à-peu ses forces & toute sa vigueur , lorsque par un effort imprévu , la nature bienfaisante dissipe la cause du mal ; ainsi Amoursana que la frayeur de se voir si près de mes troupes avoit mis aux derniers abois , se trouva tout-à-coup à l'aise , reprit ses esprits , ranima son courage , & courut se préparer à de nouvelles perfidies dans des lieux plus éloignés de nous.

Taltanga abandonné des Mongoux dans un pays qu'il connoissoit à peine , & où tout étoit trahisons & pièges , ne crut pas devoir exposer le petit nombre des Mant-choux qui formoient alors les seules troupes qu'il pût commander , à périr de misère , sans aucune espérance de succès. Il prit le chemin du retour , en attendant que des circonstances plus favorables fissent naître



d'autres evenemens. Ce fut en vain. Sa faute, du nombre de celles qui ne se réparent jamais, eut les suites les plus funestes.

Hoki, l'intrépide Hoki, qui vendit si cher sa vie, mais qui malgré sa valeur, fut enfin accablé par le nombre, Hoki fut la première victime que les barbares Hasaks immolerent à leur fureur, aussi-tôt qu'ils se crurent en état de pouvoir tout entreprendre impunément.

Nima, Payar, Sila, Mangalik & quelques autres Chefs des hordes auxiliaires, trament sourdement la plus horrible des trahisons. Sous les voiles de l'alliance & de l'amitié, sous les dehors trompeurs de la soumission & de la dépendance, ils entretiennent la sécurité des miens, ils les attirent dans leurs pièges, ils les massacrent inhumainement ( 33 ).

( 33 ) *Nima, Payar, Sila, Mangalik & les autres Chefs des hordes, qui avoient joint leurs troupes à celles de l'Empereur, étoient les uns ennemis personnels d'Amoursana, & les autres amis ou alliés de Taltanga. Ils eussent voulu que Taltanga fût entré chez les Hasaks pour se saisir de celui contre lequel ils avoient armé : mais Taltanga n'ayant jamais voulu les satisfaire, tant parce qu'il étoit persuadé qu'ils ne le pressoient ainsi que pour satisfaire plus promptement leur haine, ou pour d'autres intérêts qui leur étoient propres, parce que, comptant sur les promesses & la bonne foi des Hasaks, il ne doutoit point qu'il n'eût bientôt le rebelle en sa disposition. Bientôt, leur disoit-il, nous serons les maîtres du sort d'Amoursana, sans avoir exposé la vie des sujets de l'Empereur notre maître. Un bon Général doit être le pere de ses soldats ; le premier de ses soins doit*

*être de ménager leur sang. Si nous entrons chez les Hasaks malgré eux, ils s'armeront contre nous, il nous faudra combattre, & pendant que nous serons aux mains avec eux d'un côté, Amoursana se sauvera par un autre. Pourquoi, par trop de précipitation, nous attirerions-nous de nouveaux ennemis ? Les Hasaks nous ont promis de nous livrer Amoursana, aussi-tôt après l'arrivée d'Aboulaï. Attendons jusqu'à ce temps, & nous aurons ce que nous souhaitons, &c.*

Tous ces discours n'étoient point du goût de ces Tartares à qui il étoit évident que le général se laissoit tromper. Ils se mutinerent & se séparèrent, comme je l'ai dit plus haut. Ils firent plus : ils complotèrent de tomber sur les troupes de l'Empereur lorsqu'elles s'y attendroient le moins, pour prévenir les hostilités qu'ils craignoient de leur part.

*Payar, l'un des principaux Chefs*



Tchao-hoei que des arrangemens militaires avoient depuis quelque temps éloigné de ces lieux , apprend cet affreux désordre & revient sur ses pas. Il n'avoit alors sous lui qu'un petit nombre de troupes ; il les disperse pour recueillir tous ceux d'entre les soldats de Hoki que la terreur avoit dissipés après le massacre de ce Général ; pour tomber sur les différens partis des

de ces hordes auxiliaires , se retira le premier , & massacra en se retirant , tous ceux qu'il put prendre au dépourvû. *Taltanga* reconnut ses fautes lorsqu'il ne fut plus temps de les réparer. Après l'avoir amusé pendant plusieurs jours , les *Hafaks* lui dirent enfin , qu'*Amoursana* ayant eu vent de ce qui se tramoit contre lui , avoit quitté brusquement leur pays , & s'étoit sauvé du côté des Russes.

Cependant les Généraux apprirent confusément la nouvelle de cette catastrophe. Comme ils ignoroient que la défection des hordes fût générale , du côté des *Hafaks* , qu'elle eût été concertée entre les Chefs , ils crurent que *Payar* étoit seul rebelle , & que les autres ne s'étoient retirés que parce qu'on avoit manqué de prendre *Amoursana* , chez les *Hafaks* . Ils conclurent qu'il falloit seulement aller contre *Payar* , le prendre & l'envoyer à l'Empereur qui le châtieroit , comme il le jugeroit à propos. Le général *Ho-ki* fut choisi pour aller à la tête du corps de troupes qu'il commandoit contre ce rebelle.

*Ho-ki* se rendit d'abord chez *Mani* qu'il croyoit fidele & entièrement dévoué à l'Empereur , parce que Sa Majesté l'avoit comblé de

bienfaits , & l'avoit décoré du titre de *Ouang* ou de Prince. Il lui dit le sujet qui l'amenoit , & le pria de de vouloir bien l'aider de ses troupes & de ses conseils , pour ne pas manquer le perfide *Payar*.

Comme cette aventure est racontée en détail dans un écrit que l'Empereur adressa à ses Grands , dans le temps , & que cet écrit se trouve encore dans mon porte-feuille , en Tartare Mantchoux , je vais le traduire , ou tout au moins , l'abréger.  
 » *Yarhachan* , Général des troupes  
 » qui sont aux environs de *Parkol* ,  
 » m'a envoyé un écrit conçu en  
 » ces termes.

» *Yarhachan* , votre Esclave , est  
 » ici à la tête de ce qui lui reste  
 » de troupes , en attendant les ordres de Votre Majesté. . . . .  
 » Aujourd'hui sont arrivés ici deux  
 » soldats *Solons* , qui m'ont fait part  
 » de ce dont ils avoient été les  
 » tristes témoins. Nous sommes ,  
 » m'ont-ils dit , des Soldats du général *Ho ki* , lequel ayant eu ordre  
 » de marcher contre *Payar* , qui s'étoit  
 » révolté , voulut s'aboucher auparavant avec le Prince *Mani* , pour  
 » recevoir de lui quelques conseils , &  
 » un secours de troupes. Arrivé chez  
 » *Mani* , notre général lui fit part de  
 » son dessein. Vous avez ordre , dites-  
 » vous , d'aller contre *Payar* , répon-



rebelles , qui par différentes routes se rendoient , sans trop de précautions , dans les endroits où il faisoient ci-devant leur séjour ; pour observer tous les mouvemens des Mongoux afin de lui en donner avis , & pour répandre par-tout un bruit confus de l'arrivée prochaine des formidables armées que j'envoyois contre les rebelles , & pour faire rentrer dans le devoir tous ceux

» dit Mani ; obéissez , pour moi , je  
 » ne puis ni vous suivre , ni vous  
 » aider de mes troupes ; mais je puis  
 » vous donner un bon conseil ; il ne  
 » tiendra qu'à vous de le suivre. Il  
 » n'est pas sûr que Payar se soit ré-  
 » volté ; vous n'en avez aucune preuve  
 » bien certaine. Ce qui est arrivé en  
 » dernier lieu , peut avoir été fait par  
 » ses gens à son insçu ; attendez d'être  
 » mieux instruit. Voici , ce me semble ,  
 » un moyen infailible de savoir le  
 » vrai , envoyez quelques-uns de vos  
 » gens chez Payar , pour l'inviter à  
 » venir ici , pour recevoir des ordres  
 » que vous avez à lui intimer de la  
 » part de l'Empereur. S'il vient , c'est  
 » une marque certaine qu'il n'est pas  
 » révolté : s'il tergiverse , & que sous  
 » différens prétextes , il s'excuse de  
 » venir , vous pourrez alors le pour-  
 » suivre à main armée.

» Notre Général comprit fort bien  
 » que Mani ne lui parloit ainsi , que  
 » pour lui donner le change. Voyant  
 » qu'il n'avoit aucun secours à atten-  
 » dre de lui , il prit son parti. Vous ne  
 » voulez ni me suivre , ni me secourir  
 » de vos troupes , repliqua-t-il , j'irai  
 » à la tête de mes soldats , le prendre  
 » moi-même au milieu de son camp. Il  
 » y aura du sang répandu ; mais ce  
 » sera votre faute : ce sera à vous que  
 » l'Empereur en demandera compte.

» Croyez-moi , lui répondit en-

» core Mani , ne vous pressez point  
 » tant ; ou si vos ordres sont si précis  
 » que vous ne puissiez pas ne pas aller  
 » chez Payar , allez-y à la bonne  
 » heure ; mais n'y allez pas à la tête  
 » de vos troupes. Prenez seulement  
 » avec vous quelques-uns de vos gens ,  
 » & allez , sans lui montrer aucune  
 » défiance , lui demander des éclaircis-  
 » semens sur ce qui est arrivé. S'il  
 » voyoit au contraire que vous allez  
 » dans le dessein de le combattre , il se  
 » croiroit dans la nécessité de se défen-  
 » dre & leveroit tout de bon l'étendard  
 » de la révolte , supposé qu'il ne l'eût  
 » pas encore fait. Notre Général trou-  
 » va qu'il pensoit bien , & voulut sui-  
 » vre son conseil. Il prit , avec lui une  
 » trentaine d'hommes , du nombre des-  
 » quels nous étions , & nous nous ren-  
 » dîmes dans l'endroit où nous sa-  
 » vions qu'étoit Payar.

» Aussi-tôt que nous fûmes apper-  
 » çus , les soldats de Payar , sans  
 » vouloir nous permettre d'aller plus  
 » loin , nous décochèrent une grêle de  
 » traits , qui nous mit dans la néces-  
 » sité de leur vendre cher notre vie.  
 » Nous voulûmes parler ; il ne fut  
 » pas possible de nous faire entendre.  
 » Nous nous défendîmes avec tant de  
 » vigueur , qu'après leur avoir tué  
 » tous ceux qui étoient à portée de  
 » de nos armes , nous les contrai-  
 » gnîmes à nous laisser retourner sur  
 » qui



qui pendant ce temps de troubles s'en étoient écartés. Ayant ainsi fait tout ce qu'il lui étoit possible de faire dans des circonstances si fâcheuses & si imprévues, il tourna ses pas vers l'orient & vint se rendre à Ily.

Là, méditant, à loisir, sur les causes de tous les revers qu'on avoit essuyés jusqu'alors; s'instruisant, dans le plus grand détail,

» nos pas ; mais ils revinrent bientôt  
» à la charge. Accablés par le nombre ,  
» presque tous nos gens périrent.

» Notre Général reçut une fleche  
» dans la cuisse. Il tomba, & ne put  
» plus se relever. Nous étions auprès  
» de lui pour tâcher de lui donner  
» quelque secours. Il ne voulut pas  
» nous le permettre. Mais arrachant  
» de son bonnet la plume de paon  
» (qu'il portoit comme marque  
» d'une de ses dignités), il nous la  
» remit en nous disant : j'ai reçu de  
» grands bienfaits de l'Empereur : il  
» m'a fait Général : je n'ai pas pu  
» vaincre ses ennemis , il faut au  
» moins que je périsse sous leurs traits.  
» Il est essentiel pour le service de Sa  
» Majesté, qu'elle sache de quelle ma-  
» nière j'ai péri. Portez cette plume  
» au Tsong-tou de Parkol, & racon-  
» tez-lui exactement tout ce que vous  
» savez. Nous n'abandonnerons pas  
» notre Général, lui répondîmes-  
» nous ; nous périrons ici avec lui ,  
» en le défendant, ou nous l'emporte-  
» rons sur nos épaules jusqu'à Parkol.

» Tous vos discours sont inutiles,  
» nous répliqua le Général, faites  
» ce que je vous ordonne ; il y va du  
» service de l'Empereur. Tout ce que  
» vous pourriez faire pour moi ne me  
» sauveroit pas la vie, & vous péririez  
» vous-mêmes inutilement. Partez :  
» un moment plus tard vous n'y ferez

» plus à temps. Dites au Tsong-tou  
» de Parkol de se tenir prêt à tout évé-  
» nement ; car les ennemis iront bien-  
» tôt à lui. Ajoutez-lui que cet avis  
» vient de moi.

» Ayant reçu cet écrit d'Yarha-  
» chan, continue l'Empereur, je vis  
» que les affaires alloient très-mal de  
» ces côtés-là, & que tout y étoit  
» en désordre. Malgré mon inclina-  
» tion à la paix, il a fallu me ré-  
» foudre à continuer la guerre. Je  
» savois bien à la vérité, que tous  
» les Tartares de ces cantons sont  
» inconstans & sans bonne foi ;  
» qu'il ne falloit pas se fier à eux,  
» & qu'ils étoient tous à peu-près  
» de même caractère qu'Amour-  
» sana ; mais je dissimulois. J'espé-  
» rois qu'au moins la crainte de  
» mes armes les contiendrait dans  
» le respect. Je m'attendois qu'ils ou-  
» vriroient enfin les yeux sur leurs  
» véritables intérêts. La lettre d'Y-  
» arhachan, & celle de Tsong-tou  
» de Parkol m'ont enfin déterminé  
» au parti que je ne prends jamais  
» qu'aux dernières extrémités. . . .  
» J'ai vu la face des affaires, m'écrit  
» vit en dernier lieu Ting-koui  
» (Tsong-tou de Parkol), & j'ai  
» jugé que les Eleuths ne se rendoient  
» en foule aux environs de mon dis-  
» trict, que pour venir tout-à-coup  
» fondre sur nous, & nous enlever le



de l'état présent des affaires , s'informant des intérêts particuliers de tous les Chefs des hordes , il forma le plan général d'une campagne , dont les opérations devoient nous ramener les succès , & m'en fit part.

J'étois sur le point d'abandonner Amoursana à son mauvais sort : la perfidie des Mongoux qui habitent ces régions éloignées , m'avoit presque déterminé à finir une guerre que je n'avois entreprise que pour leur faire du bien , lorsque je reçus les importantes instructions de Tchao-hoei.

L'exposition claire & précise de son projet , la sagesse des mesures qu'il vouloit prendre pour le faire réussir , me ramenèrent à mon premier dessein. Il m'en eût trop coûté , pour ne pas tirer vengeance de tant de trahisons & de perfidies ; pour laisser tant de crimes impunis. Malgré mon penchant pour la paix , je pris la plus ferme résolution de pousser , à toute outrance , une guerre déjà commencée. J'ordonnai que des troupes fraîches se rendissent en hâte , vers les régions d'Ily ; je leur enjoignis de se conformer en tout aux ordres qui leur seroient intimés , en mon nom , par Tchao-hoei , à qui , dès-lors , je donnai le titre & toute l'autorité de grand Général.

L'année Ting-tcheou ( 1757 ) deux nouvelles armées partent pour se rendre à un même terme , par deux chemins opposés , le nord & le midi. Les Eleuths sont plus acharnés que jamais les

» peu de troupes qui nous reste. Pour  
 » conserver , au moins , Parkol , j'en  
 » ai fortifié la garnison , à laquelle  
 » j'ai ajouté douze cents hommes que  
 » j'ai fait venir des différents endroits  
 » d'à l'entour. Les Eleuths qui fai-  
 » soient mine de vouloir nous investir ,  
 » se sont retirés plus loin , quand ils  
 » ont su ce que j'avois fait. . . . ose-  
 » rois-je , en frappant la terre du front  
 » avec le plus grand respect , supplier

» Votre Majesté de nous envoyer du  
 » secours , &c. ».

J'entre peut-être dans mes notes dans un détail trop minutieux. Ce détail met au fait de l'état où se trouvoient alors les troupes de l'Empire ; état pitoyable qui eût duré jusqu'à leur destruction totale , ou à leur expulsion du pays , si Tchao-hoei n'avoit pas paru sur la scène.



uns contre les autres. Mes armées entièrement délabrées par tant de malheurs arrivés coup sur coup , ne sont plus en état de se faire craindre & de les contenir. Ils ne connoissent plus de frein ; ils arment les uns contre les autres ; ils se déchirent mutuellement ; ils ne respirent que les factions & les révoltes , que les brigandages , les meurtres & les trahisons. Le Han de Tcholos est assassiné par son neveu Tchana-karpou , qui s'empare de ses Etats. Celui-ci ne porte pas loin la peine dûe à son crime. Il périt à son tour , massacré par Kaldan-Torgui. Le Taidji-tavoua se met sur les rangs à la tête des siens , il vient fondre sur Kaldan-Torgui , le bat , le prend prisonnier , & lui fait couper la tête. Il me l'envoya cette tête , afin que je la fisse exposer publiquement pour servir d'épouvantail aux rebelles.

La renommée instruisit bien tôt Amoursana de ce désordre affreux. Les circonstances lui parurent des plus favorables pour travailler à se rétablir. Il ramasse les débris de son armée , & reprend le chemin d'Ily. Sa troupe grossit à chaque pas , déjà il se croit en possession du Royaume des Eleuths.

Dans cette persuasion il s'avance à grands pas , il arrive ; mais quelle fut sa surprise quand il vit Tchao-hoei venir au-devant de lui , à la tête d'une partie des nouvelles troupes que je leur envoyois ! L'air assuré de mes Guerriers , leur contenance fiere , le bon ordre qu'ils gardoient dans leur marche , l'épouvanterent. Il n'attendit pas qu'ils fussent à portée de pouvoir lui lancer des traits ; mais avec cette précipitation que la frayeur seule peut inspirer , sans savoir s'il étoit poursuivi , sans s'embarasser si les siens pouvoient le suivre , il marche sans prendre haleine , la nuit comme le jour , & courut se cacher dans le pays de Ta-quan.

Tchao-hoei (34) se décharge sur Fou-té du soin de le pour-

(34) *Tchao-hoei* est celui en particulier à qui l'Empereur doit tout le succès de ses armes. Ce grand homme dirigeoit tout avec tant de



suivre, tandis qu'il va lui-même rassembler les hordes dispersées, recueillir celles qui voudront se soumettre, dompter celles qui résisteront, & travailler, en achevant de réduire toute cette contrée, à y fixer la tranquillité qui en étoit exilée, à y rappeler la concorde, & à y faire naître tous les avantages d'une douce paix.

sageffe, favoit si bien tirer parti de tout, possédoit dans un si haut degré l'art des ressources, avoit tant de fermeté dans les revers, tant de constance à ne jamais perdre de vue son principal objet, qu'il a enfin couronné sa difficile entreprise des plus glorieux succès, contre l'attente universelle, & au-delà même de ce que son maître pouvoit raisonnablement espérer de lui, ou de tout autre qu'il eût pu choisir en sa place.

Cependant, malgré tant de grandes qualités, il n'a pas reçu de ses contemporains le tribut d'éloges dont il étoit digne. J'ai vu ici (& je le rapporte avec plaisir, pour la consolation des personnes d'un mérite distingué, qui pourront lire cette remarque); j'ai vû la pâle envie, la basse jalousie, & l'ignorance crasse, le taxer de témérité, ou tout au moins, d'imprudence, quand par une suite de certains événements qu'il lui étoit impossible de prévoir, mais dont il lui est toujours revenu de la gloire, il s'est trouvé réduit aux extrémités les plus fâcheuses, contraint de passer les rivières à la nage, de traverser les déserts, de franchir les montagnes, sans vivres, sans munitions, & presque sans soldats; l'accuser ensuite d'en vouloir im-

poser à son maître, lorsqu'avec une douceur de style & une clarté qui lui étoient propres, il lui annonçoit les plus brillans succès.

On lui prodiguoit sans peine les vaines epithetes de beau discoureur, de fin courtisan, de bel esprit, d'homme aimable; mais on lui refusoit obstinément le titre qu'il méritoit le mieux, celui de grand Général. Quelques réflexions sur la maniere dont il forma son plan, dans des circonstances où tout paroïssoit désespéré, sur celle dont il l'exécuta, & sur les succès qui ont enfin couronné son entreprise, auroient dû, ce semble, faire revenir sur son compte ceux-là même qui étoient les plus défavorablement prévenus.

Cet habile Général a trop bien réussi dans une guerre entreprise contre l'avis de tous les Princes & de tous les Grands; dans une guerre qui a mis le deuil, la désolation & l'ignominie dans tant de familles des plus distinguées de l'Empire, dont les unes pleuroient des peres ou des enfants, & les autres des freres ou des neveux exécutés publiquement, comme des malfaiteurs infâmes: il a reçu trop d'éloges & de bienfaits de la part de son maître, pour qu'on ait pu être juste à son égard. A son



Fou-té part, poursuit pas à pas le rebelle, ne perd pas un moment, & arrive presque aussi-tôt que lui sur les frontieres de Ta-ouan. Il l'eût atteint, sans doute, s'il n'avoit été qu'à la tête de quelques corps de troupes, ou d'un petit nombre de braves; mais il conduisoit une armée entiere, il devoit se faire craindre par-tout; par-tout il devoit donner la loi.

Ceux de Ta-ouan n'attendent pas qu'il les somme; ils se soumettent à lui. Ils lui demandent de les recevoir au nombre de mes sujets; ils le supplient de vouloir bien faire conduire, jusques dans la Capitale de mon Empire, quelques-uns de leurs principaux, pour me rendre hommage en leur nom. Déjà il est maî-

retour de sa glorieuse expédition, l'Empereur environné de toute la majesté du Trône, alla au-devant de lui jusqu'à une demi journée de la Capitale, le conduisit en triomphe, avec tout l'appareil des grandes cérémonies, dans l'un de ses propres palais, l'eleva à la dignité de Comte de l'Empire, le mit au nombre des Ministres d'Etat, & lui fit l'honneur de désigner une Princesse de son sang, sa propre fille, pour être l'épouse de son fils.

*Tchao-hoei*, tout entier dans les soins pénibles du ministère, jouissoit en paix de la faveur de son maître, & de toute sa gloire, lorsqu'après deux ou trois années, sa santé commença à s'altérer. Il sentit ses forces diminuer sensiblement, & prêtes à l'abandonner. Il n'en tint compte, & ne discontinua pas pour cela ses travaux. Il se contenta de prendre quelques médecines corroboratives, & du *Jen-cheng* pour se soutenir. Cette merveilleuse racine le soutint en effet pendant quelque temps; il crut même

avoir repris toutes ses forces, & s'en félicitoit déjà. Mais ces forces d'emprunt, n'ayant d'autre principe qu'une agitation extrême dans le sang, acheverent bientôt d'épuiser en lui la source de la vie. Il mourut quatre jours après s'être absenté de la Cour, pour aller jouir, disoit-il, d'un peu de repos dans son hôtel. L'Empereur l'alla voir, quoiqu'il fût déjà mort; mais il voulut qu'on supposât qu'il étoit encore en vie, & en état de recevoir sa visite. On l'habilla, on l'assit sur une chaise, & Sa Majesté dit en entrant dans son appartement : *Je vous ordonne de rester comme vous êtes; je viens vous voir pour vous exhorter à ne rien oublier, pour rétablir promptement votre santé. Un homme tel que vous est encore nécessaire à l'Empire.* Après ces mots elle se retira. Quelques heures après on divulgua la mort de *Tchao-hoei*, l'Empereur ordonna que son portrait seroit mis dans la salle des grands hommes qui ont bien mérité de l'Empire.



tre de leur pays; ils lui en donnent la libre entrée, ils lui fournissent tous les secours nécessaires, pour qu'il puisse le parcourir. C'est en vain, le traître qui s'y étoit réfugié, n'y est déjà plus.

Instruit que le Ta-ouan ne pouvoit être pour lui un lieu d'asyle, Amoursana le traverse précipitamment, dirige sa fuite vers le nord, & va s'enfoncer, pour n'en sortir jamais, dans les vastes régions de Lo-cha. Le Ciel ne l'y laissera pas jouir tranquillement de son crime. Il doit à ceux, qui seroient tentés de devenir rebelles, un exemple de terreur qui puisse les contenir ( 35 ).

A la premiere nouvelle que je reçus ici qu'Amoursana s'étoit enfui dans ces pays lointains, les Princes & les Grands me présenterent à l'envi leurs fatigantes suppliques. *Il est inutile, me disoient les uns, de faire courir encore après un rebelle qui voit sans obstacles toute la terre devant lui. Il est déjà parvenu dans les climats reculés du nord, laissons-l'y finir sa misérable vie, sans nous embarrasser davantage de son sort. Nous donnons des loix à Ily, disoient les autres, nous sommes les maîtres de tout le pays des Eleuths, contentons-nous de le garder. Pourquoi nous inquiéter à l'occasion d'Amoursana? Il s'est retiré chez les Russes, qu'il y reste. Il ne faut pas commettre la Majesté de l'Empire, en demandant, ou en exigeant qu'on nous le livre.*

Un troisieme sentiment, & c'étoit celui du grand nombre, étoit pour qu'on finît la guerre à quelque prix que ce fût. *Le Royaume du Tchoung-kar*, disoient ces hommes endormis dans le sein du repos, à qui l'indolence & la mollesse tiennent lieu de

( 35 ) Les Chinois appelloient anciennement des noms de *Lo-cha* & *Lo-tcha*, le pays de la domination des Russes. Après avoir traversé le *To-ouan*, c'est-à-dire les *Hafaks*, ou le pays des *Hafaks*, qui est le même que celui que M. l'Abbé Chappe appelle dans sa Car-

te de la Russie & de la Tartarie boréale du nom de *Kofaccia-horda*, *Amoursana* se réfugia dans la Sibérie. On n'a pas su ici que les Russes lui eussent donné asyle, on a cru seulement qu'ils l'avoient laissé errer à son gré dans les déserts de leur domination.



tout, *est trop éloigné* du centre de l'autorité, pour que nous puissions le gouverner long-temps. Abandonnons-en le soin à qui voudra le prendre. Qu'importent à la gloire du Royaume du milieu, des terres incultes, & un peuple plus qu'à demi sauvage (36)?

C'est ainsi, je me le figure, que lorsqu'un riche particulier fait bâtir dans quelque quartier fréquenté de la ville, un nouvel edifice pour des usages dont il fait seul la destination; les oisifs qui voient avancer l'ouvrage, donnent inconsidérément des avis qu'on ne leur demande point, & raisonnent sans savoir le dessein du maître, chacun, comme il se trouve affecté.

Je fis de ces représentations absurdes tout le cas qu'elles méritoient. Je n'en tins compte & je les méprisai. Je renouvelai mes instructions & mes ordres à Tchao-hoei; j'animai Fou-té (37) à ne pas laisser ralentir son ardeur.

(36) Dans un écrit que l'Empereur fit paroître dans le temps, il s'élève avec force contre tous ces donneurs d'avis. Il invective en particulier contre ceux qui étoient du sentiment qu'il falloit abandonner le pays des *Eleuths*.

(37) Il est temps que je fasse connoître cet homme célèbre, qui a imprimé la terreur de son nom dans l'esprit de tous les Tartares. *Fou-té* est, après *Tchao-hoei*, celui de tous les Généraux qui a le mieux mérité de l'Empire, dans la guerre contre les *Eleuths*. Peut-être n'eût-il pas été effacé par *Tchao-hoei* lui-même, s'il eût été en état de former un plan, & d'en combiner toutes les parties, avec autant d'intelligence & de facilité qu'il en avoit lorsqu'il s'agissoit de l'exécution; si aux plus brillantes des qualités

qui constituent l'homme de guerre, & qui font regarder comme un Héros celui qui les possède, il eût joint celles qui font l'homme de société, & le citoyen aimable. Mais élevé en Tartarie par les *Moutchoux-Solon* ses compatriotes, il avoit passé sa jeunesse à s'endurcir aux fatigues de la chasse, ou à s'exercer au milieu d'un camp. Il s'en faut bien qu'il eût cette aménité, cette douceur de caractère, & cette souplesse que contractent pour l'ordinaire ceux qui respirent de bonne heure l'air de la Cour. Il étoit franc, mais un peu rude; il ne pouvoit en aucune manière se déguiser. Il eût choisi d'être le dernier des soldats, plutôt que le premier des courtisans. Dans l'enceinte d'une ville, il étoit comme embarrassé de sa personne; il étoit



Cependant le Ciel irrité hâte le tems de sa vengeance. Une maladie affreuse est l'instrument dont il se sert, pour accabler du poids de sa justice, le scélérat qui a provoqué son courroux. Il l'atteint, lorsqu'il se croit à l'abri de toute poursuite; il tranche le noir fil de ses jours, lorsqu'il se promettoit de jouir de la vie parmi les douceurs, au moins, de la liberté.

Ainsi périt à la fleur de l'âge celui dont la perfidie avoit fait tout-à-fait hors de sa place à la Cour. Des tentes, un camp, des soldats, c'est tout ce qu'il lui falloit. Avec cela rien ne lui étoit impossible. Endurer les plus pénibles travaux, les fatigues les plus rudes; souffrir la faim & la soif; marcher, la nuit comme le jour, à travers des déserts arides, ou les lieux pleins de marécages; se battre, pour ainsi dire, à chaque pas, autant contre les élémens que contre les hommes, c'est ce qu'on lui a vu faire pendant le cours d'une guerre qui a mis au nombre des Provinces de l'Empire tous les pays de la domination du *Tsong-kar*. Aussi l'Empereur en faisoit un si grand cas, que pour toute réponse à une bravade d'une puissance étrangère qui lui vantoit ses canons à minute, il ne dit que ce peu de mots : *Que les XX fassent usage de leurs canons à minute, je leur enverrai Fou-té.*

Ce brave guerrier, dont le portrait eût été placé parmi ceux des plus illustres Héros, s'il fût mort sur le champ de bataille, a failli à perdre la tête par le supplice des criminels, au retour de ses glorieuses expéditions. Un petit mandarin dans le district duquel *Fou-té* avoit exigé des chevaux pour l'armée

avec un peu trop de rigueur, l'accusa de malversation. L'Empereur fit examiner l'affaire dans toute la rigueur de la loi, & il se trouva que l'accusateur disoit vrai. *Fou-té* fut convaincu d'avoir détourné à son profit, quelques chevaux qu'il avoit envoyés dans les haras qu'il posséde en Tartarie. Tout autre que lui eût été condamné à mort; mais en considération de ses services, l'Empereur, qui l'avoit décoré du titre de *Heou*, & lui avoit donné d'autres emplois honorables, le cassa de tout, & le condamna à une prison perpétuelle, sans vouloir jamais entendre à se servir de lui dans les autres guerres qui sont survenues ensuite. Ce fut seulement l'année dernière, c'est-à-dire, après environ une dizaine d'années de prison, qu'on lui rendit enfin la liberté, à l'occasion de l'amnistie générale qui eut lieu lorsqu'on célébra la quatre-vingtième année de l'âge de l'Impératrice-mère. L'Empereur l'a mis au nombre de ses Gardes, mais il a refusé constamment de lui donner aucun emploi dans l'armée, contre ceux du Royaume de Mien, quoique ses Grands & ses Ministres l'en aient sollicité plus d'une fois.

naître



maître tant de désordres , avoit fait inonder les campagnes de tant de sang. Abandonné des siens que la crainte de contracter son mal avoit déjà dissipés , à peine , dans cette terre étrangère se trouve-t-il quelqu'un qui veuille rendre les honneurs funéraires à son corps.

Quoique séparés de nos climats par des distances immenses , les peuples du nord nous sont unis par les liens des traités ; la bonne intelligence a toujours régné entre eux & nous. Il ne leur étoit plus possible de livrer entre nos mains Amoursana vivant ; des usages sacrés parmi eux les empêchant de nous le livrer mort ; ils firent voir d'abord son infect cadavre , & ensuite ses ossemens , à ceux que j'avois envoyés pour le reconnoître ( 38 ).

( 38 ) *Amoursana* , voyant qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui chez les *Hasaks* , qui venoient de se soumettre à *Fou-té* , abandonna leur pays & se sauva chez les Russes , avec tous ceux des siens qui purent ou voulurent l'accompagner. Il erra pendant quelque temps dans les déserts de la Sibérie , plutôt en vagabond qu'en Prince fugitif qui cherchoit un asyle. Il y fut attaqué de la petite vérole , maladie qui , ne faisant point dans la Tartarie , les mêmes ravages qu'elle fait dans le reste de l'univers , parce qu'elle est presque inconnue dans ces climats , est regardée par les Tartares comme le fléau le plus terrible dont se serve la Divinité , quand elle veut châtier les hommes. Cette cruelle maladie , en enlevant de ce monde celui contre lequel tant d'hommes étoient armés , ne fit pas cesser pour cela les poursuites que l'on avoit commencées. Ne pouvant avoir *Amour-*

*sana* vivant , on voulut l'avoir mort. L'Empereur fit écrire plusieurs fois en Russie pour demander son cadavre , afin , disoit-il , de faire sur les ossemens de ce rebelle le même exemple de terreur , qu'il eût donné sur son corps animé du souffle de la vie. Les Russes répondirent d'abord qu'ils ignoroient dans quel endroit *Amoursana* étoit mort ; ils promirent ensuite de montrer son cadavre aux Commissaires que l'Empereur voudroit envoyer pour le vérifier , & ils tinrent leur promesse ; mais ils refusèrent constamment de le livrer , malgré les sollicitations qu'on leur en fit faire d'ici à plusieurs reprises : *Chaque nation* , dirent-ils , *a des usages qui lui sont sacrés. Un des plus sacrés parmi nous , est de ne point exposer à l'ignominie les froids restes d'un malheureux qui s'étoit réfugié dans les terres de notre domaine... Votre ennemi est mort , nous vous avons montré son cadavre , cela doit vous suffire , &c.*



Fou-té poursuivoit cependant le reste des rebelles. Plusieurs de ceux, qui ayant suivi Amoursana dans son crime, n'avoient été ni assez prompts, ni assez résolus, pour l'imiter dans sa fuite, furent pris, ou exterminés en se défendant. Les autres, se trouvant sans Chef, qui pût les rassembler & se faire obéir, cherchent à se faire des protecteurs de tous les peuples chez lesquels ils alloient mandier un petit coin de terre, pour leur servir d'asyle. Fou-té les suivit par-tout; par-tout il les combattit & les vainquit (40). Il fit plus : il mit par occasion, sous un même joug vingt-cinq hordes entières, qui jusqu'alors n'avoient connu d'autre frein que celui de leur volonté propre, ni d'autres loix que celles de la liberté.

Toutes ces Nations qui voient plus tard que nous le soleil cesser, chaque jour, d'éclairer le pays qu'elles habitent, tremblent aux seuls noms de Tchao-hoei & de Fou-té. Les unes m'envoient des Ambassadeurs, pour reconnoître mon autorité

(39) Les différens peuples chez lesquels les *Eleuths* fugitifs cherchent un asyle, sont les différentes Hordes des Tartares, connus ici sous les noms de *Pourouths*, *Fangouths*, *Tourgouts*, & autres.

(40) Les deux Généraux *Tchao-hoei* & *Fou-té* poursuivirent les rebelles, & tous ceux qui s'étoient rangés de leur parti par deux routes différentes, le premier du côté de la petite Bucharie, en descendant vers le midi, & le second du côté des *Hafaks*, en remontant vers le nord. Ils reçurent l'un & l'autre les soumissions de toutes les Hordes intermédiaires, firent main basse sur tout ce qui leur résistoit, firent quantité de prisonniers qu'ils dépayserent, firent mourir les plus coupables, & écrivirent à l'Empe-

reur pour savoir ses intentions sur les prisonniers de marque.

Sa Majesté voulut les voir à Peking, & les interroger elle-même. On les amena, & ils furent exécutés à mort comme rebelles, parce qu'il se trouva que la plupart d'entr'eux avoient été ci-devant décorés de plusieurs titres honorifiques de la part de l'Empereur, & avoient reçu grand nombre d'autres bienfaits. C'est pour cette raison qu'ils ne furent pas traités simplement ennemis, mais en sujets rebelles.

Quiconque reçoit un Mandarinat de l'Empereur, se déclare par là même son sujet. Ainsi les Tartares en recevant de Sa Majesté les titres de *Ouang*, de *Koung*, de *Heou*, se déclarent par là-même les vassaux & les sujets de l'Empire.



suprême & me rendre hommage ; les autres, par la crainte de mes armes, se dispersent dans les pays lointains ; les plus audacieuses s'attachent aux rebelles Eleuths, courent les mêmes périls, subissent un même sort, & sont domtées comme eux. Les plus distingués d'entre les coupables sont envoyés à Pe-king, pour y recevoir les châtimens dûs à leur crime ; les autres sont rigoureusement punis dans les lieux respectifs par mes Généraux.

La Justice a dicté ses loix ; j'ai tâché de la satisfaire : la clémence me sollicite ; il est temps que je la produise avec tout son appareil de douceur. Les terres de la domination de Tchongkar ne sont pas entièrement désertes. Elles sont assez vastes pour former plusieurs petits Etats, le nombre des hommes qui ne les ont pas abandonnées est plus que suffisant encore pour mériter des soins particuliers de ma part (41). Je m'applique de tout

(41) Dès que l'Empereur se crut entièrement maître de tout le pays des *Eleuths*, il n'eut rien de plus pressé que de donner à ces peuples des Princes de leur nation pour les gouverner. Il fit publier une amnistie générale, tant pour ceux qui, s'étant sauvés par la crainte de ses armes, voudroient revenir dans les lieux qu'ils habitoient ci-devant, que pour ceux qui avoient combattu contre ses troupes. Il leur promit à tous qu'il les laisseroit vivre à leur manière, en leur donnant des maîtres de leur nation ; mais pour être toujours en état de les opposer les uns aux autres en cas de guerre ou de rebellion, il partagea l'autorité entre tant de personnes, que ce ne put être que par une espèce de prodige qu'elles prissent les armes, ou se révoltassent

toutes d'un commun consentement.

Il créa quatre Rois ou *Han*, & vingt-un *Poulo* ou Seigneurs. Les quatre *Han* furent : le premier, le *Han de Tcholos* ; le second, le *Han Hountéhé* ; le troisième, le *Han de Chonote* ; & le quatrième, le *Han de Tourbeth*. Il voulut que ces Princes pussent se choisir tels successeurs qu'ils jugeroient à propos ; mais il se réserva de confirmer l'élection, & de donner l'investiture à ceux qui seroient choisis. Pour ce qui est des vingt-un *Ngan-ki*, ou seigneurs, il déclara qu'il vouloit toujours être le maître de nommer qui il jugeroit à propos, afin d'engager ceux qui étoient en possession de ces dignités à ne pas se négliger dans l'exercice de leurs devoirs, & à instruire leurs enfans de manière



mon pouvoir à chercher les moyens de les rendre heureux. N'en trouvant point de plus efficace que celui de les laisser vivre à leur manière, je rétablis l'ancienne forme de leur Gouvernement.

Avant la tyrannie de Kaldan-Tfêreng, qui, contre les droits les plus sacrés, osa réunir tous les Eleuths sous sa puissance, ces peuples étoient partagés en quatre grandes tribus, gouvernées chacune par un Prince particulier du nom de *La-té*. Ils composoient entre eux tous vingt-une hordes séparées, dont les chefs s'appelloient *Ngan-ki*. Je leur rendis, sous différens noms, & leurs *La-té* & leurs *Ngan-ki*. Je créai quatre Rois sous le titre de *Han*; je nommai vingt-un Chefs de hordes, sous des titres plus ou moins relevés, suivant le nombre plus ou moins grand des familles qu'ils dominoient.

Je déterminai que la dignité de *Han*, seroit, sous mon bon plaisir, transmissible de père en fils: je me réservai, exclusivement à tout autre, la nomination de vingt-un Chefs pour avoir toujours en main de quoi récompenser, suivant leur goût, ceux d'entre eux qui se distingueroient par leur fidélité, leur valeur ou d'autres genres de mérite. Je nommai un Comte, pour être à la tête d'eux tous, pour m'instruire de leur conduite, & faire passer jusqu'à moi leurs demandes, leurs plaintes réciproques, & tout ce dont ils voudroient m'informer. Je ne leur prescrivis d'autres loix que celles qui sont observées par mes Mongoux des huit Bannieres.

à les rendre capables de leur succéder.

Il désigna *Ta-oua-tsi*, qui étoit pour lors à Peking, pour être l'un des *Han*. Sa politique en cela, étoit de contenir dans le devoir tous ceux des Tartares, tant Eleuths, qu'autres, qui étoient de la faction de *Ta-oua-tsi*, & de les opposer à *Amoursana* & à tout son parti, en

cas de besoin. La mort de *Ta-oua-tsi*, arrivée peu de temps après sa détention à Peking, rompit toutes les mesures de l'Empereur, & fit que les Eleuths cabalèrent plutôt qu'ils n'eussent fait, pour se couer entièrement le joug, & se rendre indépendants de la Chine, comme ils l'avoient été ci-devant.



A de si éclatans bienfaits , j'ajoutai des dons de toutes les sortes. Je leur distribuai de l'argent & des vivres ; je leur fis donner des instrumens ruraux & des ustensiles ; je leur prodiguai tous les secours nécessaires , pour les mettre en état de pouvoir se procurer ensuite , par eux-mêmes , de quoi mener une vie douce & tranquille dans l'abondance & dans la joie. C'est ainsi que je tâchai de me conformer au Ciel dont les opérations ne tendent qu'à la production des choses , & qui nous donne la vie à tous.

Je connoissois déjà le naturel inquiet de ces peuples inconstans. Je savois que par la nature de leurs défauts , & de leurs vices , ils approchoient plus du sale Sapajou ( 42 ) que de l'homme , dont ils ont cependant l'empreinte & dont ils portent l'auguste nom ; mais , je l'avoue , je n'imaginois pas qu'ils pussent être plus féroces que les Ours , plus cruels & plus intraitables que les Yu-ki ( 43 ). Leur perfide conduite ne m'en convainquit , pour leur malheur , que trop tôt. En les comblant de biens , je ne fis que leur prêter des aîles , pour fuir avec plus de rapidité ; en voulant les rendre heureux , je ne fis que les fortifier , pour résister avec plus de vigueur à l'autorité légitime. Ils brisèrent la douce chaîne dont je m'étois servi pour les attacher , ils mirent en pièces la main qui les flattoit ( 44 ).

Leurs déprédations imprévues , leur fureur subite réveillèrent

( 42 ) L'espèce de singe auxquels l'Empereur compare ici les Eleuths s'appelle en Chinois *tsin*. Ces sortes de singes sont les plus sales , les plus bisarres , & les plus ridicules de tous. J'ai adouci un peu les traits , en les comparant aux sapajous.

( 43 ) Le *Ki-yu* , dit un Dictionnaire Chinois , est un quadrupède qui a les griffes d'un tigre , la tête d'un dragon , & le corps d'un renard : c'est le plus cruel & le plus indisciplinable

de tous les animaux. Il se tient dans les lieux marécageux. Je crois que c'est un animal fabuleux. Les Poètes Chinois se servent souvent de la comparaison du *ki-yu* quand ils veulent exprimer la plus horrible des cruautés.

( 44 ) En secouant le joug , les Eleuths massacrèrent impitoyablement tous les Officiers & les soldats de l'Empereur qui vouloient les contenir dans le devoir.



mon courroux , comblerent la mesure de mon indignation. Ils ne méritoient plus de vivre , je résolus de les exterminer , en ne confondant pas toutefois les innocens avec les coupables. Si leur propre terre va s'abreuver encore de leur sang ; si leurs femmes & leurs enfans vont servir dans l'esclavage , hors des lieux qui les ont vû naître , que la faute en retombe toute sur ceux qui m'y ont forcé.

Kaldan-Torgui que j'avois choisi moi-même pour gouverner les Tcholos , à qui j'avois donné le titre de Han , en lui accordant toutes les prérogatives attachées à cette dignité suprême , devint tout-à-coup un monstre , dont je fus contraint de purger la terre ( 45 ). Je le fis mettre en pieces ; j'eteignis sa race , & je changeai en un vaste désert , cette région malheureuse dans laquelle les perfides Tcholos faisoient ci-devant leur séjour.

Payar , le traître Payar , que ma seule bonté avoit élevé au rang sublime des Han , non moins coupable que Torgui , termina , comme lui , au milieu des supplices , une vie , dont tant de fois il s'étoit rendu indigne de jouir. Ses sujets dispersés , réduits à l'esclavage , ou mis à mort , n'ont laissé après eux que le souvenir de leur existence sous le nom de Hountéhé ( 46 ). Las de voir couler tant de sang , je m'étois déterminé presque à faire grace aux Chonotê-Chaktourman , que je leur avois donné pour Roi , mais il noua , dans les ténèbres du secret , les plus noires intrigues contre les miens. Ses ruses , ses brigues , toutes ses menées percerent à travers les ombres dont il les enveloppoit.

( 45 ) *Kaldan-Torgui* , quoique décoré du titre de *Han* , n'avoit de la Royauté que l'appareil extérieur : il voulut s'en procurer la puissance , & se rendre indépendant. Il se révolta.

( 46 ) Par ce que j'ai rapporté ci-dessus de *Payar* à l'occasion du

Général *Ho-ki* , il est aisé de conclure que si l'Empereur l'avoit décoré du titre de *Han* , il ne l'avoit fait que pour s'accommoder aux circonstances. D'ailleurs *Payar* étoit chez les siens. Il n'étoit pas facile de l'en arracher de force.



Yarhachan, celui de mes Généraux qui campoit près de Pali-koun, éclaira de plus près ses démarches, le suivit, pour ainsi dire, pas à pas, & parvint enfin à découvrir que si les Chonoté n'étoient pas aussi téméraires que les Tcholos & les Hountéhé, ils n'en étoient pas pour cela moins perfides; que s'ils ne se montroient pas encore tels qu'ils étoient, c'est qu'ils vouloient prendre des mesures efficaces & parvenir plus sûrement à leur but. Leur projet de révolte parut si bien constaté; les preuves en parurent si évidentes, que mon Général ne crut pas devoir attendre des ordres plus précis de ma part, pour se porter contre eux aux dernières des extrémités.

Il apprit que Chaktourman devoit le prendre au dépourvu & l'attaquer: il l'attaqua le premier, lorsqu'il s'y attendoit le moins, le battit, le prit prisonnier, le fit exécuter publiquement hors des portes de Pali-koun, & livra à la fureur de mes soldats indignés tous ceux d'entre les Chonoté qui n'avoient pas pu mettre leurs jours à couvert par une prompte fuite (47).

Les vingt-un Ngan-ki qui avoient favorisé, ou qui suivoient actuellement tous ces traîtres Tcholos, Hountéhé, & Chonoté rentrèrent dans le néant d'où je les avois tirés. Les uns périrent par le fer de mes guerriers, les autres par les mains des exécuteurs de ma Justice; un petit nombre se sauva dans les pays lointains (48), ceux qui restèrent furent distribués à mes grands

(47) Si le Général *Yarhachan* qui répandit le sang de tant de malheureux n'eut pas de preuves bien certaines qu'ils alloient sûrement se révolter, on peut croire que le supplice ignominieux qu'il endura lui-même à Peking, peu de temps après sa cruelle expédition, pour une faute assez légère, en apparence, est un châtement ordonné

par la Providence, en vue de son premier crime.

(48) C'est dans ces circonstances si terribles pour tous les Eleuths, que les vingt mille familles, dont M. l'Abbé *Chappe* parle dans sa courte relation, se retirèrent en Russie; mais ces mêmes familles sont revenues du consentement de l'Empereur.



tant Mont-choux que Mongoux , pour les servir en qualité d'esclaves.

De tant d'hommes à qui j'avois fait du bien , il n'y eut que le Han des Tourbet qui resta fidele. Toujours constants dans la pratique exacte de l'obéissance à mes ordres , ni lui ni ses sujets ne s'étoient point encore démentis en rien. Ils avoient suivi les loix que je leur avois données , ils avoient gardé tous les usages que je leur avoit prescrits. Je n'avois aucune raison de les éteindre ; je les laissai subsister. Ils existent encore , en corps de Nation ; ils cultivent paisiblement leurs terres ; ils nourrissent en liberté leurs bestiaux ; ils viennent ici faire le commerce. Puissent-ils , en me donnant chaque jour de nouvelles preuves de leur fidélité , m'engager à leur accorder chaque jour de nouvelles graces ! Si le Ciel punit , tôt ou tard , ceux qui se roidissent contre ses ordres , ou qui , par leur scélératesse , provoquent son juste courroux : ceux qui lui sont constamment soumis , & qui pour aboutir à leurs termes , ne suivent d'autres sentiers que ceux de la vertu , reçoivent aussi , tôt ou tard , la récompense de leurs mérites. C'est-là un point de doctrine reçu généralement de toutes les Nations ; c'est une vérité dont je suis persuadé que personne ne doute. Les Chonoté , les Hountéhé , & les Tcholos ont été punis de leur rébellion ; les Tourbeths ont été récompensés d'avoir été fideles. Ceux d'entre mes Généraux & mes Officiers qui ne se sont pas conformés exactement à mes ordres , ont péri , la plupart , dans l'ignominie des supplices ; ceux au contraire qui se sont distingués par leurs qualités guerrieres , ont été élevés aux honneurs. Il faut donc que chacun soit sur ses gardes , pour ne pas faire un mal , dont il ne faudroit manquer d'être tôt ou tard puni ; il faut que chacun veille sur soi , pour faire un bien , dont tôt ou tard il aura la récompense.



Il en coûte beaucoup de temps & de peines pour acquérir ; un moment , une seule négligence , suffisent pour tout perdre. C'est par le travail assidu & une constance à toute épreuve , que j'ai enfin terminé cette grande affaire , contre laquelle tant de gens se sont élevés. A présent qu'elle est terminée , ils mettront fin , je pense , à leurs discours indiscrets.

Ils doivent être convaincus , ces discoureurs insipides , qu'une guerre , ainsi entreprise , contre le sentiment d'eux tous , n'a si bien réussi , que parce que le Ciel l'a approuvée , & en a favorisé l'exécution. Qu'on ne croie pas que je veuille en attribuer les succès à ma vertu , à mes talens , ou aux mesures que j'ai prises. Non : je ne fus jamais si vain. Il falloit que les scélérats disparussent de dessus la surface de la terre ; je n'ai été que l'instrument dont le Ciel s'est servi pour les exterminer.

Le sang de mes sujets , j'en conviens , n'a pas moins coulé que celui des barbares. Combien ont péri les armes à la main ! Combien la trahison & la perfidie n'en ont-ils pas massacrés ! A combien n'ai-je pas fait moi-même ôter la vie publique-ment ! Si j'avois besoin de justification , je la trouverois dans la nécessité fatale , & mieux encore dans la faute des miens.

Les Généraux & les Officiers que j'envoyai d'abord pour cette expédition , n'entrèrent pas dans mes vues , n'exécutèrent pas exactement ce que je leur avois prescrit. Ils manquèrent leur objet , se laisserent surprendre , & me contraignirent d'user de toute la rigueur de nos loix. Je les châtai , pour n'être pas obligé d'en châtier un plus grand nombre encore.

Dans des circonstances moins critiques , peut-être n'eusse-je pas hésité à leur faire grace ; car leurs fautes , après tout , n'étoient pas de la nature de celles qui ne méritent aucun pardon , & je dois , en quelque sorte , rétablir leur mémoire aux yeux de la postérité. Une profonde paix régnoit depuis très-long-temps dans mon vaste Empire ; la plupart de mes Officiers ne



connoissent de la guerre que le nom. N'ayant aucune expérience, peu faits à la fatigue, ne connoissant, ni les pays qu'ils devoient conquérir, ni les hommes qu'ils devoient subjuguier; pouvoient-ils éviter tous les pièges, profiter de toutes les occasions, ne pas quelquefois se laisser surprendre, ne pas un peu soupirer après le repos? Ce ne fut jamais le courage qui leur manqua, & si leur bonne volonté s'est quelquefois éclipsée, leur valeur ne s'est jamais démentie dans les occasions où il a fallu la montrer. Ils ont failli par pure foiblesse; ils ont failli par une négligence que j'ai cru ne pouvoir pas me dispenser de punir (49).

Durant le cours de cette guerre, peut-être ai-je manqué à bien des choses, qu'on me reproche avec fondement en secret. Il peut se faire que j'aie été peu avisé dans le choix de certains Officiers, trop précipité à donner tels ordres, ou à prescrire telles démarches; que j'aie été trop négligent à m'instruire de ce que je devois savoir; que, par amour pour le repos, je me sois trop facilement déchargé sur d'autres d'un détail dans lequel je n'aurois pas dû craindre d'entrer moi-même, ou que je n'aie pas fait assez d'attention à profiter des lumières de ceux qui n'avoient d'autres vues que celles de vouloir m'éclairer de bonne-foi. Comme c'est sur moi que réjaillit la gloire dont se sont couverts mes derniers Généraux, il est juste que je m'impute aussi une partie des fautes que les premiers ont faites. Puissent nos

(49) Tout ce que dit l'Empereur, dans ces dernières pages, n'est pas dit sans raison, ni simplement par manière d'acquit. Il le dit, en premier lieu, pour s'excuser auprès de ses Mantchoux de la trop grande sévérité dont il a usé à leur égard, durant tout le cours de cette guerre; en second lieu, pour se mettre à couvert des reproches que les histo-

riens futurs, qui n'auroient plus à redouter sa colère, se croiroient en droit de lui faire; en troisième lieu, pour la consolation des familles qui ont vu périr quelques-uns des leurs dans les supplices, & enfin pour sa satisfaction particulière; car il veut passer pour équitable & clément, plutôt que pour juste, avec un peu de dureté, &c.



derniers succès faire oublier à jamais nos premières pertes ; puissent tous les traits de valeur , & ce total d'une conduite qu'on ne sauroit s'empêcher d'admirer , effacer pour toujours ce qu'on feroit en droit de nous reprocher sans injustice.

Maître de tout le pays des Eleuths , je devois l'être également de celui de tous leurs vassaux. Les tributaires & leurs esclaves devenoient par là même les miens. La région de Hoa-men que l'on désigne aussi par le nom général de Hoei-pou (50), étoit un des domaines du Tchoug-kar.

Kaldan-Tsêreng en fit autrefois la conquête , mit sous le joug tous les Mahométans qui l'habitent , leur donna des loix , leur imposa des tributs , les soumit immédiatement à ses vingt-un Ngan-ki , auxquels il distribua leurs terres qu'il érigea en autant de fiefs. Leur Prince , du nom de Hotchom , fut pris & relégué pour toujours , dans un lieu reculé de son ancien domaine ( 51 ), d'où , sous les plus graves peines , il ne lui étoit pas permis de sortir : leurs Grands , distribués aux principaux d'entre les Eleuths , les servoient en qualité d'esclaves ; en un mot ils n'existoient plus en corps de Nation.

Cependant dès qu'ils nous virent en possession d'Ily , ils reprirent courage ; ils se persuaderent qu'ils alloient être rétablis. Ils l'eussent été , sans doute , s'ils avoient été fideles à tenir leur promesse , si la reconnaissance avoit pu trouver une place dans leurs cœurs.

Un des premiers bienfaits dont ils me furent redevables fut la liberté du Prince Hotchom & de son infortunée famille. Je

( 50 ) *Hoei-pou*, c'est-à-dire horde des Mahométans , est le nom général dont les Chinois appellent tous les Tartares qui sont au-delà de *Hoa-men*. C'est ce que les Géographes Européens appellent la petite Boucharie. *Tsereng* ou *Kaldan*, *Tse-*

*reng* l'avoit conquise , & elle étoit restée à ses successeurs.

( 51 ) En s'emparant de cette partie de la Boucharie , *Kaldan-Tsereng* prit en guerre le Prince *Hotchom* & le relégua à *Abakaséc* , où il le fit garder à vue.



me hâtai de lui rendre ceux d'entre les principaux de ses anciens sujets qui rampoient ci-devant dans un honteux esclavage chez les Tsong-kar , & j'ordonnai que toutes les personnes du sexe qui avoient été enlevées de force , fussent exactement rendues à ceux à qui elles appartenoient de droit.

*Allez , dit d'abord mon Général à Hotchom en lui brisant ses fers , allez , soyez libre ; retournez dans le lieu qui vous a vu naître & où vous teniez votre Cour ; régnez-y sur vos sujets comme auparavant. Rassemblez vos Mahométans dans leurs anciennes demeures , & vivez tous en paix sous la puissante protection de notre grand Empire. Vous lui êtes dès-à-présent soumis , non comme des esclaves , tels que vous étiez chez les Tchoug-kar ; mais comme des sujets fideles , peu différens de ses sujets naturels ( 52 ). J'informerai l'Empereur de ce que je viens de faire ; attendez-vous à recevoir les plus grands bienfaits de sa part.*

( 52 ) Dès que *Hotchom* eut été informé , dans le lieu qui lui servoit de prison , que les troupes impériales marchaient contre les *Eleuths* , il écrivit aux Généraux qu'il se soumettoit très-sincèrement à l'Empereur de la Chine , sous les ordres & la protection duquel il vouloit vivre désormais. Sur cette lettre , *Panti* , qui étoit pour lors Généralissime , lui donna la liberté , au nom de l'Empereur , & lui rendit ses Etats , autant qu'il étoit en lui de pouvoir le faire. Il lui promit que , de quelque manière que cette guerre pût se terminer , l'Empereur lui prêteroit main forte en cas de besoin , & le soutiendrait contre quiconque oseroit l'attaquer. *Hotchom* se soumit à tout , pour lors : mais les troupes impériales ayant essuyé les échecs que

j'ai décrits plus haut , lui & les siens secouerent le joug. Ils se conduisirent non en vassaux , mais en ennemis de l'Empire. Ils avoient déjà massacré *Ngao-ming-tao* & les cent hommes qu'il conduisoit , parce que cet Officier les traita avec un peu trop de hauteur , dans leur propre pays. Il étoit naturel qu'ils soutinssent cette première démarche pour laquelle ils avoient tout lieu de craindre d'être châtiés. Ils craignoient aussi que leur esclavage n'en fût pas moins réel , sous la protection de l'Empereur & sous des noms honorables , qu'il l'étoit ci-devant sous la domination des *Eleuths*. Ils voulurent être entièrement libres ; ou tout au moins , ils voulurent faire tous leurs efforts pour empêcher que leur pays n'eût le même sort que celui d'Ily , & c'est



Instruit de la conduite de mon Général, je l'approuvai dans toutes ses parties. Je ratifiai toutes ses promesses, & j'en ordonnai la plus prompte exécution. Je traitai les Mahométans comme s'ils eussent été les plus anciens de mes sujets; & je me conduisis envers leur Hotchom, comme je l'eusse fait envers un Prince issu de mon propre sang.

Tant de bienfaits ne servirent qu'à faire des ingrats; un traitement si honorable & si doux ne fit que répandre l'orgueil dans les cœurs de ceux qui le reçurent.

Hotchom eut à peine la tête tournée vers l'endroit de son ancienne domination, que fier de la liberté dont il jouissoit, il affecta d'oublier celui qui la lui avoit procurée. Avec l'ingratitude, la défiance entra dans son esprit. Il croit que chacun lit ce

ce qui hâta leur perte. Ils avoient par dessus les Eleuths l'avantage des armes à feu, ils avoient des villes murées, quelques places fortes, & ils pouvoient être secourus par les autres Mahométans leurs voisins. C'est ce qui leur enfla le cœur, & leur persuada mal-à-propos qu'ils pouvoient résister aux forces de la Chine. Ils se cantonnerent chez eux, refusèrent de se soumettre, & se préparèrent à tout événement.

Il y avoit deux Princes Mahométans, du nom de Hotchom, dont l'un donnoit des loix à Yerkim, (Yerquen) & l'autre à Hashar (Kasgar); l'un s'appelloit le grand Hotchom, & l'autre le petit Hotchom. Ces deux Princes se liguerent, leverent des troupes, & osèrent se mettre en campagne. Ils payerent cher leur témérité. A la vérité ils eurent, dans les commencemens, quelques petits avantages sur des corps détachés des troupes Impériales; mais bientôt Tchao-

hoei & Fou-té allèrent en personne contr'eux, le premier leur prit Yerkim & Hashar, & toutes les dépendances de ces deux principales villes, & le second les ayant atteints près d'Altchour, les battit à plate couture, & obligea les restes délabrés de leur armée à se réfugier chez le Sultan de Badakchan. Le grand Hotchom périt en combattant, le petit Hotchom fut livré par le Sultan de Badakchan au Général Fou-té. Celui-ci lui fit trancher la tête, & l'envoya dans une boîte à l'Empereur, qui la fit exposer d'abord dans son propre palais, au-dessus de la porte dite la porte de Ou-men, vis-à-vis le Tayho-tien, & ensuite dans la rue des exécutions publiques, dite Tsai-che-keou.

Je dirai bientôt deux mots des exploits de Tchao-hoei & de Fou-té dans la petite Boucharie, dont ils se rendirent maîtres.



qui s'y passe ; il donne des interprétations sinistres aux discours les plus affectueux ; il ménage encore quelque temps la délicatesse des miens ; mais bien-tôt il elude mes ordres , & se révolte enfin à découvert. C'est en vain qu'on veut le faire rentrer en lui-même , il n'écoute plus rien.

Ngao-ming-tao , à la tête de cent hommes , va par ordre exprès du Général , pour faire une dernière tentative ; Ngao-ming-tao & les siens sont inhumainement massacrés par ce Mahométan barbare.

Après avoir conquis Ily & châtié les Eleuths , j'avois remis l'épée dans son fourreau : il fallut que je la tirasse encore , & que , malgré moi , je la fisse agir.

Ngao-ming-tao & les siens , en exécutant les ordres qu'ils avoient reçus de leur général , exécutoient mes propres ordres. Ils remplissoient la partie la plus essentielle dans des guerriers , l'obéissance exacte envers ceux auxquels ils sont subordonnés. C'est en la remplissant , & uniquement parce qu'ils la remplissoient , qu'on leur a arraché la vie ; pouvois-je me dispenser de venger leur mort ? Un Souverain est le père de ses sujets. Un père peut-il voir , sans être pénétré de la plus vive douleur , qu'on egorge cruellement ses enfans ? Un Souverain peut-il souffrir qu'on massacre impunément ses sujets , dans le temps même qu'ils exécutent ses ordres ? Si sur la terre entière il en est un seul , qui soit si peu sensible à un affront de cette nature , il ne mérite pas de régner ; s'il en est un qui ne se mette point en peine de venger les siens ainsi massacrés , il ne mérite pas qu'on le serve. Eh ! quels sont les hommes qui pourroient s'attacher d'affection à un pareil maître , jusqu'à lui obéir dans toutes les occasions , au péril même de leur vie ?

Tchao-hoei , Fou-té & les autres étoient encore à la tête de leurs troupes dans les régions qu'arrose l'Ily. Leur valeur couronnée par tant de victoires , n'attendoit qu'un mot de ma



part, pour tenter de nouveaux exploits. Pouvois-je dans les circonstances les laisser ainsi dans l'inaction ? *Partez, leur écrivis-je, allez contre les Mahométans perfides qui ont si insolemment abusé de mes bontés. Vengez ceux de vos compagnons qui ont été les tristes victimes de leur barbare fureur.* Ils partent & bien-tôt le Hoei-pou est conquis ( 53 ).

( 53 ) L'Empereur ne dit qu'un mot de ce qui regarde la conquête de la petite Boucharie. Il avoit cependant les plus belles actions à célébrer ; car ses Généraux s'y sont distingués d'une manière plus éclatante encore qu'il ne l'avoient fait, en combattant contre les *Eleuths*. Sans vouloir deviner, on peut dire que les raisons de ce silence sont , 1°. la crainte que l'Histoire ne lui reproche un jour d'avoir voulu, sans raisons légitimes, étendre trop loin les limites de son empire, & d'avoir sacrifié pour cela des milliers & des milliers d'hommes, qui n'auroient pas péri, s'il s'étoit contenté de la première expédition. 2°. Parce qu'il voudroit, si cela étoit possible, effacer le souvenir des extrémités rigoureuses auxquelles il s'est porté contre des Officiers Généraux qui avoient très-bien servi, & auxquels néanmoins il a fait couper la tête, ou qu'il a fait mourir plus ignominieusement encore, pour des fautes qu'on pouvoit tout au plus taxer de pure négligence. Ces terribles exécutions, jointes à la perte de tant d'hommes qui périrent en combattant contre les Mahométans, exciterent, dans le temps, les murmures de tous les Mantchoux, grands & petits, parce qu'il n'en étoit aucun

qui, d'une manière ou d'autre, n'eût quelque parent à pleurer. 3°. Parce qu'il est très-convaincu qu'il ne fera le maître de ces Mahométans, qu'autant de temps qu'ils voudront bien lui être soumis. Quoi qu'il en soit des motifs qu'il a pu avoir, je tâcherai de suppléer à ce qu'il ne dit pas dans son poëme, par ce qu'ont dit ces deux braves Généraux *Tchao-hoei* & *Fou-té*, dans les lettres qu'ils lui écrivirent, le premier pour lui annoncer la prise des villes de *Hashar*, *Yerkin*, & des autres, & le second pour lui faire part de la dernière victoire qu'il remporta sur les *Hotchom*.

On avoit déjà beaucoup murmuré quand il fut question d'aller faire la guerre aux *Eleuths* ; on murmura encore plus fort, quand, après l'extinction des *Eleuths*, l'Empereur voulut mettre sous le joug les peuples de la petite Boucharie. Ce fut *Tchao-hoei* qui lui en fit naître l'idée, en lui faisant part des mesures qu'il comptoit prendre pour rendre cette conquête beaucoup plus facile encore que ne l'avoit été celle du pays des *Eleuths*. Les Mahométans avoient quantité de postes fortifiés, & faisoient usage des armes à feu. Il fallut que *Tchao-hoei* & *Fou-té* sacrifiasent bien des hommes pour pouvoir les



A l'exception d'un petit nombre d'hommes, cantonnés dans quelques petites places reculées que la nature & l'art concourent

forcer, & venir à bout de leur entreprise. Ils sacrifièrent ces hommes, & restèrent victorieux. Après avoir été battus par les Impériaux, les deux *Hotchom* s'étoient retirés à *Yerkim* avec les restes de leur armée. *Tchao-hoei* & *Fou-té* les y suivirent dans le dessein de les assiéger. Les *Hotchom*, ne se croyant pas en sûreté, prirent la fuite, emmenant avec eux ceux qui voulurent bien les suivre. *Tchao-hoei* prit sur lui de faire le siège de la ville, & envoya *Fou-té* à la poursuite des fuyards.

Arrivé près d'*Yerkim*, le Général somma les habitans de se rendre. La peur les avoit saisis, ils ignoroient que l'armée Impériale étoit diminuée de la moitié par le départ de *Fou-té*; ils la croyoient par conséquent beaucoup plus forte qu'elle n'étoit, ils conclurent entr'eux qu'il leur falloit recevoir la loi du vainqueur & se rendre. Ils firent ouvrir les portes de la ville, & inviterent *Tchao-hoei* de s'y rendre lui même pour en prendre possession au nom de l'Empereur.

*Tchao-hoei* ne se fit pas presser. Il répondit qu'il se rendroit à *Yerkim* pour leur distribuer des grâces & les combler de bienfaits, qu'il ne changeroit rien à leurs coutumes, & qu'il ne les obligeroit point à changer de bonnets, c'est-à-dire, à quitter le turban qui est chez eux un signe de la religion qu'ils professent. En effet, après avoir pris toutes les précautions que la prudence peut dicter

dans de pareilles circonstances, le Général fit tout préparer pour son entrée triomphale. Il défendit à ses soldats, sous les plus graves peines, tout acte qui sentiroit l'hostilité. Il leur ordonna de payer grassement tout ce qu'ils acheteroient des Mahométans, avec promesse de les dédommager abondamment dans la suite. Il fut exactement obéi. Le jour déterminé il entra dans la ville avec une partie de ses troupes, en fit le tour aux acclamations du Peuple, & en sortit pour se rendre à son camp. Après avoir mis le bon ordre à *Yerkim*, il se transporta à *Hashar* qui se rendit à discrétion, & qui n'en fut pas pour cela plus maltraité par le vainqueur. Tout s'y passa avec une décence, dont je n'ai guère vu d'exemples dans les Histoires. Dans une lettre que cet habile Général écrivit à l'Empereur, il lui rend compte de l'état où il a trouvé les villes dont il s'est rendu maître, & des dispositions qu'il a cru devoir y faire. Cette lettre fut communiquée par l'Empereur aux principaux Officiers des Bannieres. J'eus occasion de m'en procurer une copie, que je viens de retrouver. Je crois qu'on ne fera pas fâché que j'en donne ici la traduction.

« Les deux *Hotchom*, dit *Tchao-hoei*, ayant appris que les troupes de Votre Majesté alloient droit à eux, ne s'amuserent point à vouloir se fortifier à *Yerkim* ni à *Hashar*, ils comprirent qu'il

à



à l'envi à rendre inaccessibles , tous les autres Mahométans se soumettent & se rangent comme d'eux-mêmes sous nos glorieux

» leur seroit impossible de résister à  
 » nos armes. Ils abandonnerent  
 » leurs villes, & comme des rats,  
 » ils se traînerent de caverne en  
 » caverne avec leurs familles, les  
 » restes délabrés de leur armée, &  
 » tous ceux qui n'avoient pas craint  
 » de se mettre à leur suite.

» Les habitans de *Hashar*, com-  
 » me ceux d'*Yerkim*, se rendirent à  
 » nous avec des démonstrations de  
 » joie , qui font un témoignage  
 » qu'ils ne demandoient pas mieux  
 » que de vivre sous les loix de Vo-  
 » tre Majesté , pour éprouver à  
 » leur tour les effets de la bonté de  
 » votre grand cœur, qui embrasse  
 » toute la terre. Ils vinrent au de-  
 » vant de nous, nous apportèrent  
 » des rafraîchissemens, que je re-  
 » çus & que je fis distribuer aux  
 » soldats, en donnant toutefois à  
 » ceux qui nous les avoient appor-  
 » tés des morceaux d'argent, ou  
 » quelques pieces de monnoie, sous  
 » le nom de récompense, plutôt  
 » qu'à titre de paiement. Ils me  
 » parurent très-satisfaits de cette  
 » conduite.

» J'entrai dans la ville par une  
 » porte, & j'en sortis par une au-  
 » tre; les habitans me comblèrent  
 » d'honneur. Les uns m'accompa-  
 » gnoient en criant de temps en  
 » temps : *Vive, vive à jamais le*  
 » *grand Empereur de la Chine*. Les  
 » autres s'étoient rangés sur deux  
 » lignes, dans toutes les rues par  
 » où je devois passer. Ils étoient à  
 » genoux, & resterent dans cette

» posture tout le temps de mon tra-  
 » jet. Je leur fis à tous un petit dis-  
 » cours, dans lequel je leur fis en-  
 » visager le bonheur dont ils al-  
 » loient jouir désormais, s'ils per-  
 » sistoient dans leur fidélité au ser-  
 » vice de Votre Majesté. Je leur  
 » annonçai, en même temps, que  
 » ceux des leurs qui avoient suivi  
 » le parti des rebelles, seroient en-  
 » voyés à Ily pour y défricher des  
 » terres, & que c'étoit-là la seule  
 » punition d'un crime pour lequel  
 » ils devroient perdre la vie.

» Je fus interrompu souvent par  
 » les cris réitérés de : *Vive, vive à*  
 » *jamais le grand Empereur de la*  
 » *Chine ! Que lui & ses descendans*  
 » *nous donnent à jamais des loix !* Je  
 » donnai ensuite mes ordres pour  
 » assurer la tranquillité publique,  
 » & pour rétablir promptement  
 » toutes choses dans leur train or-  
 » dinaire.

» J'avois fait composer un écrit,  
 » dans lequel je promettois de  
 » grandes récompenses, au nom de  
 » Votre Majesté, à ceux qui se-  
 » roient assez braves pour courir  
 » après les Chefs des rebelles, &  
 » assez heureux pour les prendre &  
 » me les amener. Je le fis afficher  
 » dans tous les carrefours de la  
 » ville, & j'ordonnai qu'on en fît  
 » de même dans tous les villages du  
 » district.

» Votre Majesté attend, sans  
 » doute, de moi une notice dé-  
 » taillée des pays Mahométans que  
 » nous venons de conquérir. Je vais



etendarts. Mes guerriers eussent bien voulu entrer dans ces gorges, grimper sur ces montagnes, escalader ces murs qui mettoient

» la fatifaire de mon mieux, en  
 » attendant que de gens plus ha-  
 » biles que moi s'acquittent de ce  
 » devoir beaucoup mieux que je ne  
 » puis faire.

» Outre *Hashar* & *Yerkim*, qui  
 » sont les villes principales de ce  
 » canton, nous sommes encore maî-  
 » tres de dix-sept villes, tant gran-  
 » des que petites, & de seize mille,  
 » tant villages que hameaux. Dans  
 » tous ces lieux réunis, il peut y  
 » avoir cinquante à soixante mille  
 » familles, du seul district de *Has-*  
 » *har*. Je ne comprends pas, dans  
 » ce nombre, ceux qui ont suivi  
 » les rebelles, non plus que ceux  
 » que j'ai déjà exilés dans les cam-  
 » pagnes d'Ily, au nombre d'envi-  
 » ron douze mille cinq cents bou-  
 » ches. Voici quelque chose de plus  
 » détaillé.

» J'ai fait examiner & j'ai exa-  
 » miné moi-même, avec tout le  
 » soin dont je suis capable, tout ce  
 » qui a rapport à *Hashar*, & j'ai  
 » trouvé que cette ville étoit à  
 » l'ouest un peu au midi de Péking,  
 » qu'elle est éloignée de *Kiayn-*  
 » *koan* (qui est le lieu le plus occi-  
 » dental de la province de Chenfi)  
 » d'environ six mille lys. *Hashar* a  
 » un peu plus de dix lys de circuit.

» Dans le dénombrement que  
 » j'ai fait faire des habitans, il  
 » ne s'est trouvé que deux mille  
 » cinq cents familles. A l'est de *Has-*  
 » *har* sont *Ouchei* & *Aksou*. Entre  
 » *Hashar* & *Aksou*, il y a trois villes  
 » & deux gros villages. Les villes

» sont *Poisonpat-hotchil*, *Poi-inke*  
 » & *Eutorché*. Les villages sont *Pe-*  
 » *serguen* & *Arvouat*. Le nombre  
 » des habitans, tant des trois villes  
 » que des deux villages pris en-  
 » semble, se monte à environ six  
 » mille familles.

» A l'ouest de *Hashar* sont les  
 » *Pourouths* de *Etchi-ien*. Entre  
 » deux il y a encore trois villes &  
 » deux gros villages. Les villes sont  
 » *Paha-ertouché*, *Opil* & *Tajamelik*.  
 » Les deux villages sont *Sairam* &  
 » *Tokoufak*. Dans tous ces lieux  
 » pris ensemble, il n'y a que deux  
 » mille deux cents & quelques fa-  
 » milles.

» *Hashar* est borné au sud par  
 » *Yerkim*; mais avant que d'arriver  
 » à *Yerkim*, on trouve deux villes,  
 » dont l'une porte le nom de *In-*  
 » *katsar-han*, & l'autre celui de  
 » *Kalik*. Il y a aussi deux villages,  
 » dont l'un s'appelle *Tosohoun*, &  
 » l'autre *Kavalkar*. Tous ces lieux  
 » pris ensemble peuvent renfermer  
 » environ quatre mille quatre cents  
 » familles.

» Au nord de *Hashar* sont les  
 » *Pourouths*, proprement dits, &  
 » quelques autres Peuples. Avant  
 » d'arriver chez les *Pourouths*, on  
 » trouve la ville d'*Arkoui*, & le  
 » village de *Horhan*. Le nombre  
 » d'habitans qui peuplent ces deux  
 » endroits, ne va pas au-delà de  
 » huit cents familles. Tout supputé,  
 » le nombre des familles Maho-  
 » métanes, dépendantes de *Hashar*,  
 » est de seize mille, ce que j'ai



cés petits restes à couvert de leurs armes : mais j'arrêtai leur courage , & je leur défendis d'exposer ainsi leur vie inutilement.

» évalué à cent mille bouches, com-  
» me il conște par les registres pu-  
» blics.

» Pour ce qui est de la police &  
» du gouvernement particulier de  
» ces Mahométans , voici ce que  
» j'ai trouvé d'établi parmi eux.  
» Leurs Magistrats ou Officiers mu-  
» nicipaux sont au nombre de  
» quinze.

» 1°. Un *Akim*. C'est ainsi qu'ils  
» appellent celui qui a une inspec-  
» tion générale sur toutes les affai-  
» res de la ville. 2°. Un *Hichehan* :  
» c'est celui qui est immédiatement  
» après l'*Akim*, & qui l'aide dans  
» ses fonctions. 3°. Un *Hatsée* : c'est  
» celui qui connoît des affaires cri-  
» minelles, & qui les juge. 4°. Un  
» *Marab* : c'est celui qui est propre-  
» ment pour le peuple ; il perçoit la  
» taille , & il a inspection sur tout  
» ce qui regarde les terres & les  
» eaux. 5°. Un *Nékeb* : il a l'inten-  
» dance sur tous les ouvriers. 6°.  
» Un *Patachab* pour veiller à ce qu'il  
» n'y ait point de voleurs, de bri-  
» gands ou autres malfaiteurs quel-  
» conques. 7°. Un *Motachep* : c'est  
» celui qui veille sur tout ce qui  
» concerne les Ecoles, où l'on en-  
» seigne la religion & les *king* qui  
» leur sont propres. 8°. Un *Moutou-*  
» *koti* : il a intendance sur le com-  
» merce & la police en général. 9°.  
» Un *Toukoan* : c'est celui qui est  
» chargé de tout ce qui a rapport  
» aux voyages, comme de fournir  
» des chevaux, des vivres & autres  
» choses nécessaires à ceux qui veu-

» lent aller d'un lieu à un autre.  
» 10°. Un *Poutchiker*, c'est-à-dire ,  
» un Chef de douane pour les mar-  
» chandises du pays. 11°. Un *Ke-*  
» *rentcharab*, c'est-à-dire, un Chef  
» de douane pour les marchandises  
» étrangères. 12°. Un *Arabab* : c'est  
» celui qui est chargé d'exiger la  
» taille de tous les villages du dis-  
» trict. 13°. Un *Chehoun* : c'est un  
» Officier immédiatement soumis  
» au *Toukoan*, & qui fait exécu-  
» ter les ordres qu'il en reçoit. 14°.  
» Un *Pakmaïtar* : c'est une espece  
» de Magistrat qui a inspection sur  
» tous les jardins, vignobles & au-  
» tres choses semblables. 15°. Un  
» *Minbek*, c'est-à-dire, un Officier  
» de guerre qui a toujours mille  
» hommes de troupes réglées sous  
» ses ordres.

» J'ai nommé, pour remplir tous  
» ces postes, des personnes sur les-  
» quelles j'ai cru raisonnablement  
» qu'on pouvoit se décharger de ce  
» soin. Il n'y a que l'*Akim* que je  
» n'ai pas osé nommer. Comme c'est  
» le premier & le plus important de  
» tous les emplois, il n'y a que Vo-  
» tre Majesté, dont les lumieres  
» sont sans bornes, qui puisse choi-  
» sir, sans se tromper, un homme  
» qui soit en état de le bien rem-  
» plir. En attendant ses ordres, j'ai  
» mis quelqu'un pour en faire les  
» fonctions par *interim*.

» J'ai cru que pour vous assurer  
» de la fidélité de ceux des *Hashar*,  
» il étoit à propos de leur donner  
» quelques récompenses. C'est ce



Quand on coupe l'herbe, il y a toujours quelques brins qui échappent à la faux. Ce seroit perdre son temps que d'entre-

» qui m'a engagé à faire une pro-  
 » motion par laquelle j'ai donné  
 » des grades de *Mandarinat* aux  
 » plus distingués d'entr'eux. J'ai eu  
 » egard au nom, à la réputation &  
 » au mérite d'un chacun. J'espère  
 » que Votre Majesté ne me désa-  
 » vouera point dans tout ce que  
 » j'ai fait. Je lui envoie une liste  
 » de ceux auxquels j'ai accordé  
 » quelque grace. J'y ai joint une  
 » notice de leurs qualités, de leurs  
 » talens & de leur mérite, afin que  
 » vous connoissiez par vous-même  
 » ceux de vos nouveaux sujets qui  
 » ont témoigné plus de zèle que les  
 » autres pour le service de Votre  
 » Majesté; car c'est ceux-là que j'ai  
 » préféré dans la distribution des  
 » graces que j'ai faites en votre  
 » nom, & sous votre autorité.

» Après avoir pourvu à tous les  
 » réglemens nécessaires pour faire  
 » observer le bon ordre, j'ai exa-  
 » miné avec soin quels pouvoient  
 » être les revenus de cette ville,  
 » & en particulier ce qui pouvoit  
 » revenir à Votre Majesté pour le  
 » tribut annuel. J'ai trouvé que  
 » lorsque *Kaldan-posoktou* régnoit  
 » sur ces Mahométans, il retiroit  
 » chaque année de *Hashar* vingt-six  
 » mille pieces de monnoie appel-  
 » lées *teuke*: que la même somme  
 » étoit payée à *Tse-ouang Raptan*,  
 » son successeur; que du temps &  
 » sous le regne de *Kaldan Tséren*  
 » le tribut que ceux de *Hashar*  
 » étoient obligés de lui payer, mon-  
 » toit à soixante-sept mille *teuke*,  
 » qu'outre cela, il recevoit pour le

» tribut des terres de la dépendance  
 » de cette ville, quarante mille huit  
 » cens *pathma* de grains, mille  
 » quatre cens soixante-trois *tcharak*  
 » de coton, trois cens soixante-cinq  
 » *tcharak* de safran.

» Je viens d'employer bien des  
 » termes inconnus à Votre Majesté.  
 » En voici l'explication.

» Le *pathma* est une mesure qui  
 » équivaut à quarante-cinq de nos  
 » *teou*, ou boisseaux. Le *tcharak* est  
 » un poids qui équivaut à dix de  
 » nos livres Chinoises. Le *teuke* est  
 » une piece de monnoie dont la  
 » valeur est à peu-près celle d'un  
 » de nos taels d'argent. Le *Kalabour*  
 » est encore une espece de mesure  
 » qui contient cinq de nos *teou*.

» Lorsqu'au lieu de payer en  
 » denrées, les habitans de *Hashar*  
 » payent en argent, dans les années  
 » où les denrées manquent, ou par  
 » un accommodement fait entr'eux,  
 » ils comptent quatre *teuke* pour un  
 » *pathma* de grains, quarante-huit  
 » *teuke* pour un *tcharak* de coton,  
 » & trente-deux *teuke* pour un *tcha-*  
 » *rak* de safran.

» Outre ce que je viens de dire,  
 » il y a encore le tribut des *Kofaks*,  
 » & des *Tchokobache*. Ces deux  
 » Nations sont obligées de donner  
 » chaque année la somme de vingt-  
 » six mille *teuke*. Elles s'accordent  
 » entr'elles pour cela. Une année,  
 » ce seront les *Kofaks* qui fourni-  
 » ront toute la somme, & une autre  
 » année, la même somme sera  
 » payée par les *Tchokobache*.

» Le corps des marchands & de



prendre de les extirper tous. Sur la surface des grandes eaux, il se trouve toujours quelques petits corps qui furnagent. Qui conçoit

» ceux qui trafiquent en bestiaux ,  
 » & autres choses, payent un tribut  
 » particulier, qui est de vingt mille  
 » teuke par an. Ils donnent outre  
 » cela quatre pieces de tapis, qua-  
 » tre pieces de velours, vingt-fix  
 » pieces, tant en panne, qu'en au-  
 » tres etoffes, & vingt-fix pieces de  
 » cette espece de feutre dont les  
 » Lamas & les Moscovites se fer-  
 » vent pour se faire des coëffures.  
 » Les Eleuths etablis à *Hashar*,  
 » outre les droits ordinaires qu'ils  
 » payent comme les autres, sont  
 » obligés de donner dix onces d'or  
 » de dix en dix familles.

» Ceux qui ont des jardins ou  
 » des vignes sont inscrits de sept  
 » en sept, & par chaque sept, ils  
 » sont obligés de donner mille li-  
 » vres de raisins secs, de ceux dont  
 » la couleur est entre le jaune & le  
 » bleu. Le Corps des Marchands  
 » donne séparément & indépen-  
 » damment des autres tributs, cinq  
 » cens livres de cuivre rouge,  
 » chaque année. Ceux qui font le  
 » commerce avec les Russes & ceux  
 » de *Ouentoustan* doivent donner  
 » un dixieme de leur profit.

» Les Marchands etrangers qui  
 » viennent commercer à *Hashar*  
 » donnent seulement un vingtieme  
 » de leur gain. Tels sont les usages  
 » que j'ai trouvés etablis. Je les ai  
 » confirmés au nom de Votre Ma-  
 » jesté. Il arrive rarement que  
 » tous ces droits soient exactement  
 » payés. Sous *Hotchom*, le tribut  
 » n'étoit que de vingt mille teuke

» & de deux mille cinq cens soi-  
 » xante - quatre *pathma*, plus dix  
 » *kalabour* de grains.

» Aujourd'hui les habitans de cette  
 » ville sont, & en plus petit nombre,  
 » & beaucoup plus pauvres qu'ils  
 » ne l'étoient du temps de *Kaldan-*  
 » *Tjéren*g & de *Tjé-ouang-Raptan* ;  
 » on ne sauroit par conséquent exi-  
 » ger d'eux des droits, tels qu'ils  
 » les payoient sous ces deux Princes.  
 » Je doute même qu'on puisse per-  
 » cevoir ce qu'en retiroit en dernier  
 » lieu le rebelle *Hotchom*. Je prie  
 » Votre Majesté d'avoir compassion  
 » de ces Peuples, que les malheurs  
 » du temps ne rendent déjà que  
 » trop à plaindre. Ils m'ont deman-  
 » dé d'être délivrés du tribut des  
 » etoffes. Ils s'offrent de donner à  
 » Votre Majesté pour le tribut an-  
 » nuel quatre mille *pathma* de  
 » grains, mille quatre cent soi-  
 » xante-trois *tcharak* de coton, trois  
 » cens soixante - cinq *tcharak* de  
 » safran, & six mille teuke. Ils s'en-  
 » gagent de plus à porter chaque  
 » année à Péking mille livres de  
 » raisins secs pour être offerts à  
 » Votre Majesté. Il me paroît qu'on  
 » peut leur accorder ce qu'ils de-  
 » mandent, pour deux années seu-  
 » lement, après lesquelles on verra  
 » si l'on doit augmenter, ou dimi-  
 » nuer le tribut. Je m'en suis déjà  
 » expliqué avec eux sur ce ton : il  
 » ne s'agit plus que d'avoir le con-  
 » sentement de Votre Majesté.

» Lorsque notre armée arriva  
 » devant *Hashar*, la récolte n'étoit



jamais l'insensé projet de n'en vouloir laisser subsister aucun ? Les Mahométans qui restent sans avoir subi le joug, sont ces brins

» pas encore faite. Je laissai chacun  
 » maître de son bien, & je défendis  
 » aux soldats, sous les plus graves  
 » peines, de faire le moindre dé-  
 » gât. Je fis reconnoître les terres  
 » qui appartenoient ci-devant à  
 » *Hotchom* & à ceux qui l'ont suivi  
 » dans sa révolte, je les ai confis-  
 » quées au profit de Votre Majesté,  
 » ainsi que les grains, fruits & au-  
 » tres choses que l'on m'a assuré  
 » être de leurs domaines. Outre  
 » cela, j'ai fait chercher dans les  
 » villes voisines & dans tous les  
 » villages du district, pour savoir  
 » au juste la quantité de grains qui  
 » pouvoit s'y trouver. On m'a rap-  
 » porté un état de tout. Le voici  
 » tel que je l'ai reçu.

» Dans les différens magasins ou  
 » greniers appartenants ci-devant à  
 » *Hotchom* ou à ses adhérents on  
 » a trouvé trois cens seize *pathma* ;  
 » plus quatre *kalabour* de froment,  
 » septante-un *pathma* ; plus quatre  
 » *kalabour* d'orge, sept *pathma* ;  
 » plus deux *kalabour* ; plus trois  
 » *tcharak* de grains appellés *kou-tsée*,  
 » deux *kalabour* ; plus cinq *tcharak*  
 » de fèves. Tous ces grains réunis  
 » & réduits à nos mesures, ne vont  
 » qu'à dix-sept mille neuf cens no-  
 » nante-cinq boisseaux. Votre Ma-  
 » jesté ne doit pas s'étonner que  
 » nous ayons trouvé si peu de pro-  
 » visions. Le rebelle *Hotchom* &  
 » les siens firent moissonner avant  
 » le temps ; pour ce qui est du reste,  
 » les vents & les mauvais temps  
 » ont presque tout détruit. J'ai em-

» ployé à l'usage des troupes le peu  
 » que j'ai trouvé.

» Le terroir de ce pays n'y est  
 » pas des meilleurs. Les bonnes an-  
 » nées on recueille sept ou huit  
 » pour un, les années communes,  
 » seulement quatre ou cinq, & les  
 » mauvaises années, deux ou trois  
 » tout au plus. J'ai donné aux dif-  
 » férens *Beks* les terres de *Hotchom*,  
 » & des autres rebelles à cultiver,  
 » à condition que la moitié du pro-  
 » fit reviendrait à Votre Majesté.  
 » *Hotchom* avoit aux environs de  
 » la ville sept jardins, dont il reti-  
 » roit chaque année, environ mille  
 » livres de ces sortes de raisins sans  
 » pepins qui sont si agréables au  
 » goût. On fait sécher tout ce qui  
 » s'en est trouvé, & au printemps  
 » prochain, on les portera à Votre  
 » Majesté. Ce n'est qu'à l'ombre  
 » qu'on fait sécher ces sortes de  
 » raisins ; & cela demande du temps,  
 » & beaucoup de soins.

» Outre les sept jardins dont je  
 » viens de parler, *Hotchom* avoit  
 » encore quinze pieces de vignes  
 » situées dans différens quartiers.  
 » Ces vignes avoient été enlevées  
 » de force à des particuliers dont il  
 » n'étoit pas content. Les femmes &  
 » les enfans de ces infortunés exis-  
 » tent encore. Je prie Votre Majes-  
 » té de leur faire rendre ce qui leur  
 » avoit été ravi injustement. Pour ce  
 » qui est des treize pieces de vignes  
 » restantes, comme elles ne sont  
 » pas d'un grand revenu, je supplie  
 » Votre Majesté d'en faire un don



d'herbe qui restent après la moisson, ou ces fétus presque imperceptibles qui nagent sur la surface des eaux; ils ne méritent-àucun

» aux Officiers qui ont bien servi  
» & qui se sont distingués.

» Il y a encore un article essentiel à régler dans les villes conquises; c'est celui des Monnoies. Il me paroît qu'il seroit à propos de leur en donner au moins quelques-unes qui fussent marquées au coin que Votre Majesté détermineroit pour cela. Je ne pense pas qu'il faille interdire le cours des anciennes monnoies. Outre qu'il seroit impossible d'avoir toutes celles qui sont dans le pays même, il y en a beaucoup qui sont répandues dans les pays étrangers, & elles sont nécessaires pour le commerce. Celles qui ont le plus de cours à *Hashar*, *Yerkim*, *Hotien* & autres villes voisines, sont faites de cuivre & du poids de deux dixièmes de nos onces Chinoises. Du temps de *Tsé-ouang-Raptan*, elles portoient d'un côté l'empreinte du nom de ce Prince, & de l'autre côté celle de quelques mots Mahométans. Sous *Kaldan-Tsé-reng*, elles avoient également d'un côté le nom du Prince, & de l'autre quelques caractères. Cinquante de ces pièces de monnoie valent un teuke. Le teuke, comme je l'ai dit, équivaut, à quelque chose près, à un de nos taels.

» Comme le cuivre est rare dans ce pays-ci, il me semble qu'il suffiroit de faire dix mille teuke, c'est-à-dire cinq cents mille pièces

» de la moindre valeur. Dans ce cas, un nouveau teuke vaudroit autant que deux des anciens, & à mesure que nous retirerions ceux-ci, je veux dire les anciennes monnoies, nous le réserverions pour une nouvelle refonte jusqu'à la concurrence de cent mille teuke, ce qui suffiroit pour le cours ordinaire & journalier, en attendant de nouveaux arrangements.

» Il me semble encore que puisque ces villes Mahométanes sont soumises à Votre Majesté, il seroit à propos d'y introduire les monnoies qui ont cours dans tout l'Empire sous le nom de caches. Les vieilles espèces ne suffiront peut-être pas pour fournir, après la refonte, la quantité de pièces qui seroit nécessaire pour l'usage journalier & le petit commerce intérieur des villes conquises. Il y a un moyen d'y suppléer sans qu'il en coûte rien à Votre Majesté.

» J'ai trouvé à *Hashar* quelques vieux canons de rebut, dont nous ne pouvons faire aucun usage. Je pense qu'il seroit bon de les fondre, & nous en retirerions à peu-près cinq cents mille pièces de monnoie; car le poids de ces canons est d'un peu plus de sept mille livres. Avec ces précautions, tout ira dans l'ordre, le commerce ne sera point interrompu, & ces Mahométans ne s'apercevront qu'ils ont changé



attention. En rangeant sous mes loix cette vaste etendue de pays, je n'eus point envie d'agrandir mes Etats, d'étendre au loin les

» de maître que par les avantages  
» qu'ils retireront de vivre défor-  
» mais sous vos loix.

» Je crois que sur les nouvelles  
» monnoies, si on ne le fait pas  
» entièrement comme nos caches,  
» il seroit bon d'y mettre d'un côté  
» ces quatre caractères Chinois :  
» *Kien-long-Toung-pao* (monnaie  
» de cuivre sous *Kien-long*), &  
» de l'autre le nom d'*Yerkim* & de  
» *Hashar*, en Mant-choux & en  
» Mahométan. Si Votre Majesté le  
» trouve bon, je ferai faire ici quel-  
» ques-unes de ces pièces que je  
» lui enverrai, afin qu'elle voie  
» s'il y a à changer quelque chose.

» Pour maintenir dans le devoir  
» tous les Mahométans des villes  
» conquises, il me paroît qu'il seroit  
» à-propos de mettre une garnison.  
» Pour cela, les trois cents soldats  
» Mant-choux qui sont à *Si-ngan-*  
» *fou*, & les cent cinquante qui  
» sont à *Alichan*, seroient plus que  
» suffisants avec les neuf cents sol-  
» dats Chinois que j'ai déjà mandés.  
» Toutes ces troupes seroient sous  
» les ordres de *Yong-king* & de  
» *Kountchoux* pour les postes de  
» peu d'importance, qui sont au  
» voisinage de Pourouths, comme  
» *Opil*, *Tajemelik*, *Tchik*, *Eutor-*  
» *ché* & *Paisoupath*; il suffiroit d'y  
» mettre dans chacun cent sol-  
» dats Chinois. Ces cinq cents soi-  
» dats Chinois seroient sous les  
» ordres de *Yen-siang-ché*, lequel  
» nommeroit à son choix les Offi-  
» ciers subalternes. Quant aux vi-

» vres nécessaires pour l'entretien  
» de toutes ces garnisons, les Maho-  
» métans seroient obligés de les four-  
» nir, en recevant en argent la va-  
» leur de leurs denrées, au prix  
» courant. Il faudroit pour cela  
» que le gouverneur nommât un  
» Mahométan entendu, lequel,  
» sous les ordres de deux de nos  
» officiers, seroit chargé du détail  
» de toute cette affaire. Si les cir-  
» constances me déterminent à faire  
» d'autres réglemens, j'aurai soin  
» d'en informer Votre Majesté &  
» de lui demander ses ordres.

» Le vingt-cinq de la lune cou-  
» rante je partirai de *Hashar* pour  
» me rendre à *Yerkim*, où je mettrai  
» toutes choses sur le même pied  
» que je viens de les établir ici. En  
» attendant j'ai ordonné que les  
» chevaux qui ont servi cette cam-  
» pagne, fussent conduits à *Ingat-*  
» *far*, pour s'y refaire des fatigues  
» excessives qu'ils ont eu à essuyer.  
» J'ai donné aux troupes des lieux  
» de rafraîchissements. J'ose assurer  
» à Votre Majesté qu'elles en ont  
» besoin, & qu'elles méritent les  
» attentions dont elle a bien voulu  
» les honorer dans la distribution  
» de ses grâces.

» Après que j'aurai tout rangé à  
» *Yerkim*, je me mettrai en marche  
» pour chercher les rebelles, après  
» lesquels j'ai déjà envoyé *Fou-té*.  
» En finissant, je supplie Votre Ma-  
» jesté de ne rien exiger cette an-  
» née de *Hotien*, d'*Aksou*, de *Sailim*,  
» de *Koutché*, & des autres petites  
» limites



limites de mon Empire. Je n'ai fait qu'obéir au Ciel qui vouloit châtier des coupables; j'ai suivi les intentions de mes ancêtres,

» villes de ces cantons. Elles sont  
» presque entièrement ruinées. *Ou-*  
» *chei* est en meilleur état; j'y ai  
» envoyé *Chouédé* pour y faire les  
» réglemens nécessaires. Du camp  
» devant *Hashar*, le 22 de la sep-  
» tième Lune, de la vingt-quatrième  
» année de *Kien-long*. C'est le 13  
» Septembre 1759.

J'ai trouvé la lettre de ce général si instructive, que j'ai cru faire plaisir que d'en donner le précis dans notre langue. Elle fera connoître l'état actuel d'un pays qui est bien déchu de ce qu'on dit qu'il étoit autrefois; elle donnera une idée de la manière dont les Généraux se conduisent envers l'Empereur, auquel ils rendent toujours un compte très-exact de leur conduite; & l'on y verra, si je ne me trompe, une esquisse du portrait de *Tchao-hoei*.

Pendant que cet illustre Général faisoit des réglemens dans les villes qu'il avoit conquises, *Fou-té* poursuivoit les *Hotchom*. Il les atteignit près d'*Altchour*, leur livra bataille & les défit entièrement. Voici comment il raconte lui-même cette action dans la lettre qu'il écrivit à l'Empereur.

« J'atteignis les rebelles près  
» d'*Altchour*, je les battis; ils se sau-  
» verent du côté de *Badakchan*. Je  
» les poursuivis en faisant des mar-  
» ches forcées; elles étoient de cent  
» lys par jour le 10 de la septième  
» lune (c'est le premier Septembre  
» 1759), ils arriverent à *Poulouk-*

» *kol*. J'y arrivai moi-même envi-  
» ron vers le coucher du Soleil.  
» Ne voulant pas m'engager dans  
» les défilés de cette montagne,  
» sans guide sûr, j'envoyai *Patout-*  
» *chirhan*, un de mes Officiers de  
» confiance, à la tête de quelques  
» hommes pour aller à la décou-  
» verte, & prendre quelqu'un qui  
» pût me guider dans ce pays in-  
» connu. En attendant, je fis repo-  
» ser les chevaux qui n'en avoient  
» pas moins besoin que les hommes.  
» Le lendemain *Patoutchirhan* m'en-  
» voya un de ses soldats pour me  
» dire qu'il avoit vu l'ennemi; mais  
» que le chemin pour aller à lui  
» étoit impraticable. Il avoit pris  
» un *Pourouth* qui étoit au fait de  
» tous les sentiers, & qui pouvoit  
» me conduire par des détours. J'in-  
» terrogeai le *Pourouth*; voici  
» quelle fut sa réponse. *Vos enne-*  
» *mis ont déjà passé la montagne, &*  
» *ne sont pas loin de Badakchan.*  
» *Mais, avant que d'y arriver, ils*  
» *ont encore une très-haute montagne*  
» *à passer. Cette montagne est entre*  
» *deux lacs. Celui qui est en-deçà*  
» *s'appelle Pouloungkol, & celui*  
» *d'au-delà, Isilkol. Quoiqu'il y ait*  
» *des sentiers pour cotoyer l'un &*  
» *l'autre lacs, ces sentiers sont si étroits*  
» *qu'il n'y peut passer qu'un homme à*  
» *la fois, s'il veut aller à cheval. Après*  
» *avoir passé le lac Pouloungkol, il*  
» *vous faudra grimper sur la montagne*  
» *qui est très-escarpée. Quand vous*  
» *serez arrivé sur le sommet vous dé-*  
» *couvrirez Badakchan, & vous ver-*



qui, depuis trois générations en avoient formé le projet, fondés sur des raisons semblables à celles qui m'ont fait agir.

» *rez peut-être l'armée de vos enne-*  
» *mis ; car elle n'en doit pas être fort*  
» *éloignée.*

» Sur ces connoissances, je me  
» mis à la tête de mes troupes, je  
» les encourageai, & nous mar-  
» châmes. Vers le milieu du jour,  
» nous avions déjà cotoyé le lac,  
» & nous étions réunis au pied de  
» la montagne. Un de mes coureurs  
» vint me dire, que l'armée des  
» rebelles étoit au centre de cette  
» même montagne, où il n'étoit  
» pas facile de l'aller attaquer.

» Après avoir pris notre repas,  
» & un peu de repos, je voulus  
» mettre à profit le reste de la jour-  
» née pour m'avancer le plus près  
» qu'il me seroit possible de ceux  
» que je cherchois. A l'entrée de  
» la nuit nous rencontrâmes les  
» rebelles ; ils firent feu sur nous,  
» nous fondîmes sur eux, la nuit  
» survint, nous continuâmes à nous  
» battre, jusqu'à ce qu'enfin les  
» *Hotchom*, craignant de tomber  
» entre nos mains, se fauverent du  
» côté de *Badakchan* avec tous ceux  
» qui purent les suivre.

» Je n'ai pas fait compter les  
» morts ; mais on m'assure que le  
» grand *Hotchom* est du nombre.  
» Je fis cesser le carnage, dès que  
» je m'aperçus que les rebelles ne  
» se défendoient plus. Les soldats  
» avoient presque tous suivi leurs  
» chefs, ou péri en combattant.  
» Nous prîmes tout ce qui restoit.  
» Le nombre des prisonniers va  
» au-delà de douze mille. Nous

» trouvâmes sur le champ de ba-  
» taille, dix mille, tant canons que  
» fusils, sabres, fleches & autres  
» armes, plus de dix mille, tant  
» moutons que bœufs, ânes & au-  
» tres bêtes, sans compter les che-  
» vaux qui étoient à la vérité en  
» petit nombre, parce que les  
» fuyards avoient monté les autres  
» pour aller plus vite. Le reste du  
» butin ne vaut pas la peine d'être  
» compté ». Ainsi s'exprime le Gé-  
néral *Fouté*. Après cette action,  
il envoya au Sultan de *Badakchan*,  
pour qu'il eût à lui livrer *Hotchom*  
& les principaux de sa suite. Le  
Sultan qui craignit qu'on ne l'assié-  
geât, accorda tout ce qu'on voulut,  
ainsi que je l'ai dit plus haut. L'Em-  
pereur ne dit presque rien de cette  
dernière campagne, j'en ai moi-  
même dit fort peu de chose. Il s'y  
est fait cependant des actions aux-  
quelles on donnera probablement  
une place distinguée dans l'histoire.  
Les Officiers s'y sont presque tous  
conduits en héros, ou peut-être en  
désespérés. Si l'un d'eux a mon-  
tré un peu de crainte, la punition  
exemplaire qu'on en a faite a été  
un préservatif spécifique qui a em-  
pêché le mal de se communiquer.  
On n'a égard ici, ni au sang ni au  
grade. On punit l'officier comme  
le simple soldat, & les Généraux  
comme les Officiers subalternes.  
C'est la faute que l'on punit plutôt  
que la personne. Un *Yarhachan*, un  
*Haminga*, l'un & l'autre des plus  
distingués de l'Empire, ont été mis



Quels autres motifs auroient donc pu me porter à une entreprise pour l'exécution de laquelle il me falloit nécessairement risquer ma gloire , sacrifier l'élite de mes Mant-choux & de mes Solons , me livrer aux inquiétudes & aux soucis , m'exposer aux sarcasmes de ceux qui ne m'approuvoient pas , & aux intarissables murmures de tous ? Que n'ai-je pas souffert !

Quoique mes guerriers combattissent à plus de dix mille lys loin de moi , ils ne faisoient rien sans mes ordres. C'étoit moi qui les commandois. J'étois pour ainsi dire , au milieu d'eux , dans un même camp ; j'étois comme sous une même tente avec mes Généraux.

Je recevois exactement leurs lettres : avec la même exactitude je leur faisois passer mes instructions. Combien de fois n'ai-je pas poussé bien avant dans la nuit la lecture de leurs dépêches ! ce temps que la nature a destiné au repos des hommes , moi , Empereur , je l'employois à lire leurs lettres toujours très-détaillées , à faire mes remarques sur ce qu'elles renfermoient de plus essentiel ; à méditer sur les mesures qu'il y avoit à prendre ; à combiner tous les arrangemens ; à minuter des opérations , dont les suites bonnes ou mauvaises étoient toujours dans l'un ou l'autre sens de la dernière importance pour moi ! ce n'est pas de quoi je prétends me glorifier ici. J'ai fait mon devoir , &

à mort , non pour avoir été traîtres à leur Patrie , mais pour des fautes de pure négligence. Une grace que l'Empereur voulut bien accorder au dernier , en considération des services de ses ancêtres , ce fut de lui permettre de s'étrangler de ses propres mains.

Lorsqu'on ne sauroit punir la faute dans la personne même qui l'a commise , on la punit dans celle de ses enfants , s'il en a , ou dans celle du reste de sa famille. Un Offi-

cier , *Solon* de Nation , qui passa chez l'ennemi , ou pour mieux dire qui se rendit à l'ennemi dès qu'il aperçut qu'il lui étoit impossible d'éviter la mort autrement , fut puni dans la personne des siens de la manière que je vais dire.

Il étoit d'un détachement qui fut enveloppé par l'armée entière des ennemis. Excepté lui , tous ceux qui composoient ce détachement , se firent écharper. Le Général , instruit de la lâcheté de l'Officier *So-*



le ciel m'en a récompensé avec une libéralité digne de lui. Les succès éclatans dont il a couronné mon entreprise , annoncent qu'elle étoit fondée sur la justice , prouvent qu'il l'a eue pour agréable , & font voir à quiconque ne veut pas fermer les yeux , qu'il a daigné faire attention à ma fidélité à lui obéir.

Je fais que l'ignorance des faits , que l'aveugle prévention , que l'attachement opiniâtre à un sentiment qui n'étoit pas le mien , m'ont imputé bien des fautes que je n'ai point faites. Mes véritables fautes , je me les reproches à moi-même ; elles me sont connues , & je les éviterois , sans doute , si j'avois à recommencer.

Qu'on cesse donc enfin de me prêter des intentions que je n'eus jamais , de m'attribuer des vues qui ne furent jamais les miennes , de tenir à tout propos ces discours téméraires & indiscrets , où sans connoissance de cause , on semble vouloir me juger en dernier ressort.

Ouen-tsée, cet homme célèbre, si connu des gens de Lettres , fut pendant quelque temps en butte à tous les traits de la satire & de la dérision. Quelques Lettrés connus donnerent le ton ; ils furent bien-tôt suivis de la multitude. Ouen-tsée devint le sujet de toutes les conversations. Les Savans comme les ignorans ; les grands comme les petits, tout le monde parloit de lui & le

*lon*, auquel il ne lui étoit pas possible de faire subir le châtimement dont il le croyoit digne , envoya des soldats dans son pays , pour se saisir de sa famille , & de tout ce qui lui appartenoit. Ses biens furent confisqués , ses femmes & ses enfans furent faits esclaves , & comme tels donnés à ceux des Officiers que le Général jugea à propos de gratifier. Mais avant que de passer chez ceux qui devoient être désormais leurs maîtres , les garçons furent condamnés publiquement à

faire une espèce d'amande honorable. Cette cérémonie se fit de la manière suivante : on habilla militairement ces infortunées victimes de la prétendue lâcheté de leur pere , on leur attacha une fleche à chacune des deux oreilles , & dans cet équipage , on leur fit faire le tour de la ville. Le chef de ceux qui les conduisoient disoient de temps en temps à haute voix : *c'est ainsi que sont traités les fils d'un lâche*. La même cérémonie se fit dans le camp.



jugeoit à sa maniere. Celui que l'on critiquoit ainsi étoit instruit de tout. Il ne daigna pas répondre , il ne daigna pas même se fâcher. Il s'avisa d'un expédient qui réduisit au silence ses adversaires , & réunit tous les suffrages en sa faveur. Il s'enferma dans son cabinet , composa avec toute l'application dont il étoit capable , une piece de poésie dans laquelle il fit entrer tout ce qu'il pouvoit avoir d'esprit , & employa tout son art pour la rendre aussi parfaite qu'il lui étoit possible. Il la publia , sans autre titre que cette simple epigraphe : *afin qu'on m'apprécie.*

J'ai fait comme Ouen-tsée. J'ai composé ces vers qui décrivent en abrégé toute l'histoire de cette guerre , afin qu'en les lisant , on puisse s'instruire des véritables motifs qui me l'ont fait entreprendre , de ce qui s'est passé de plus intéressant & de plus essentiel , pendant tout le temps qu'elle a duré , & afin qu'on se mette en état , si l'on veut absolument en parler , de pouvoir en parler avec connoissance de cause , & en porter un jugement sain ( 54 ).

( 54 ) Par le ton qui regne dans tout cet Ouvrage , il est aisé de conclure que c'est un Chinois qui en est l'Auteur. Aussi le Secrétaire de l'Empereur , je veux dire celui qui est censé avoir écrit sous la dictée de Sa Majesté , étoit-il Chinois , & un Chinois lettré du premier ordre , qui ne s'étoit élevé au rang de Ministre d'Etat , que par son savoir & son mérite. Il s'appelloit *Tsiang* , &

jouissoit de l'estime générale de ceux de sa Nation. C'est pour cette raison , & parce qu'en tant que Ministre il devoit être instruit , que l'Empereur lui donna la préférence sur tous les autres , pour transmettre à la postérité , le précis d'une révolution dans laquelle les Historiens de l'Empire lui feront jouer le premier rôle.

Je finis mes longues annotations sur cette guerre , par un trait qui contribuera à faire connoître & le Gouvernement particulier , & le génie propre des Mant-choux.

Un de leurs Grands , du nom de *Chouhéde* , appelé vulgairement , *Chou-ta-jin* , personnage recommandable par l'assemblage de toutes les vertus civiles & morales , telles du moins qu'on peut les posséder , lorsqu'on n'est point éclairé par les lumières du Christianisme , Chou-



hédé, dis-je, étoit à l'armée, sans inclination, comme sans talens pour ce qui s'appelle proprement la guerre. Le Général Tchao hoei qui se connoissoit en mérite & qui favoit l'employer à propos, se servoit de Chouhédé dans toutes les occasions où il étoit besoin d'adoucir les esprits & de gagner les cœurs. Dans un pays qu'on mettoit sous le joug, il ne falloit pas commencer par se rendre odieux, il falloit engager les habitans naturels à se tenir tranquilles, & à fournir, comme de leur plein gré, de quoi faire subsister les armées. C'est à quoi sur-tout étoit ordinairement occupé celui dont il s'agit ici.

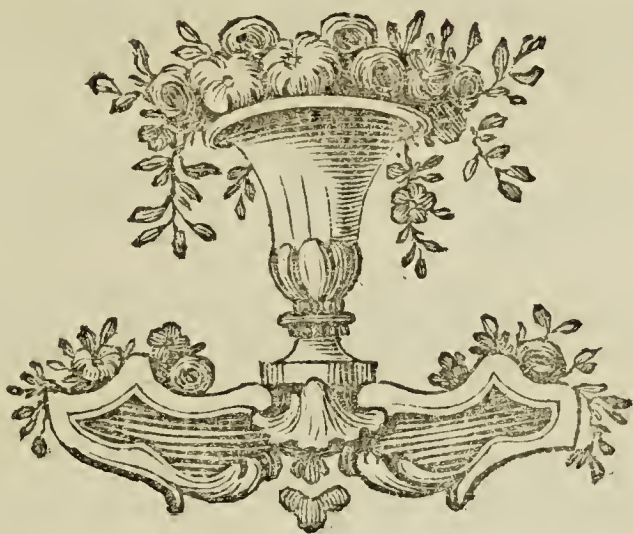
Dans le temps qu'il étoit à Ouchei, pour y régler les affaires, quelques-uns des principaux Chefs des rebelles passèrent non loin de-là, pour aller joindre l'armée des Hotchom. On lui en donna avis: il répondit qu'il n'étoit point envoyé à Ouchei, pour l'abandonner, sous prétexte d'aller combattre les rebelles, mais pour le maintenir dans l'obéissance, & y régler les affaires. Cette sage réponse le fit condamner à mort par l'Empereur, qui s'étoit fait une loi de n'épargner personne de ceux qui pouvant prendre, ou combattre les ennemis, s'en excusoient sous quelques prétextes que ce fût. Chouhédé cependant ne mourut point, par un concours d'évenemens auxquels je refuserois moi-même d'ajouter foi, s'ils ne s'étoient passés, pour ainsi dire, sous mes yeux.

Dès que l'Empereur eût prononcé le mot fatal: qu'il meure. On avoit dépêché un de ces couriers qui font leurs quarante à cinquante lieues par jour, & ces sortes de couriers font toujours une extrême diligence, pour que l'ordre de Sa Majesté s'exécute le plus promptement possible. Il y avoit déjà cinq jours que celui-ci étoit parti, quand le second des Ministres d'Etat, homme plus que septuagénaire, se jeta aux pieds de l'Empereur, & lui représenta, la larme à l'œil, combien il alloit eguifer de langues contre sa réputation, par l'arrêt de mort qu'il avoit porté contre un sage de l'Empire, qui ne méritoit que des eloges. *Chouhédé n'est point coupable, lui dit-il, & vous voulez qu'il meure. Les vertus & les belles qualités que tout le monde lui connoît feront passer son nom chez nos descendans. Que diront-ils ces descendans, du Prince qui l'a condamné? Seigneur, au nom de votre gloire, je vous demande sa grace, ne me la refusez pas. Il n'est plus temps,* répondit l'Empereur, *le courier est parti depuis cinq jours. . . . Il est encore temps,* repliqua le vieux Ministre, *accordez-moi la grace de Chouhédé. Je te l'accorde,* dit l'Empereur, *à condition que tu iras toi-même la lui annoncer. C'est une chose impossible à un homme de mon âge,* répondit le Ministre; *mais mon fils, qui est un autre moi-même, fera ce que je ne saurois faire, pour sauver la vie à un homme qui a toujours été très-utile au service de Votre Majesté.* L'Empereur y consentit.

Cependant le premier courier avançoit toujours vers son terme. Il arriva dans le temps précisément que les affaires dont Chouhédé étoit chargé étoient en voie d'être terminées, & lorsque sa présence étoit le plus nécessaire pour le service de l'Empereur. On lui annonça qu'il falloit



mourir. *Je ne crains pas la mort , dit-il , mais il y va du service de Sa Majesté que je vive encore quelques jours. Il n'y a ici que moi actuellement pour travailler à propos à l'approvisionnement de l'armée. Suspendez l'exécution de vos ordres. Tchao hoei ni l'Empereur lui-même ne vous désavoueront point. Il n'y a pas ordre que je meure sur le champ. Je commande ici , je prends tout sur moi. Soyez tranquille , &c. Le lendemain le courier envoyé pour lui annoncer sa grace arriva.*





MONUMENT





M O N U M E N T  
 DE LA TRANSMIGRATION  
 DES TOURGOUTHS  
 DES BORDS DE LA MER CASPIENNE,  
 DANS L'EMPIRE DE LA CHINE.

**L**A trente-fixieme année de Kien-long, c'est-à-dire l'an de Jesus-Christ 1771, tous les Tartares qui composent la Nation des Tourgouths sont venus à travers mille périls jusques dans les campagnes qu'arrose la riviere d'Ily, demander en grace qu'on voulût bien les admettre au nombre des vassaux du vaste Empire de la Chine. A les en croire, ils ont abandonné sans retour, comme sans regrets, les bords stériles du Volga & du Jaïk, le long desquels, non loin de l'endroit où ces deux fleuves vont décharger leurs eaux dans celles de la mer Caspienne, les Russes leur avoient permis autrefois de s'établir; ils les ont abandonnés, disent-ils, *pour venir admirer de plus près la brillante clarté du ciel, & jouir enfin, comme tant d'autres, du bonheur d'avoir désormais pour maître, le plus grand Prince de l'Univers.*

Malgré les différens combats qu'ils ont eus à soutenir, ou qu'ils ont été obligés de livrer à ceux dont ils traversoient les terres, & aux dépens desquels il leur falloit nécessairement

E e e



vivre, malgré les déprédations qu'ils ont souffertes de la part des Tartares vagabonds qui les ont attaqués & pillés sur la route plus d'une fois; malgré les fatigues immenses qu'ils ont effuyées en traversant l'espace de plus de dix mille *lys*, dans un pays des plus difficiles à parcourir; malgré la faim, la soif, la misère & une disette presque générale des choses les plus nécessaires à la vie, auxquelles ils ont été exposés, pendant les huit mois qu'a duré leur voyage, ils étoient encore au nombre de cinquante mille familles lorsqu'ils arriverent; & ces cinquante mille familles, pour me servir des termes du pays, comptoient sans erreur sensible, le nombre de trois cens mille bouches.

Parmi les Russes qu'ils enleverent lors de leur départ, on compte une centaine de soldats, à la tête desquels étoient un Monsieur Doudin, Dudin, ou Toutint, suivant la manière dont on prononce ici. Ce nom ne doit pas être inconnu dans nos climats; il ne ressemble en rien aux noms ordinaires des Russes. Ne seroit-ce pas quelque François dépaycé, auquel les Moscovites avoient donné de l'emploi chez eux? Quoi qu'il en soit, si cet Officier avoit vécu encore au mois d'Août dernier, lorsque l'Empereur donna audience aux Princes Tourgouths qu'il avoit appelés à Gi-ho, où il prenoit le plaisir de la chasse, on l'auroit certainement renvoyé avec honneur en Moscovie. Sa Majesté ne dédaigna pas de s'informer par elle-même de ce fait. *Est-il vrai*, demanda-t-elle à l'un des Chefs de la Nation, *est-il vrai qu'avant votre départ vous avez pillé les possessions des Russes, & leur avez enlevé un de leurs Officiers & environ une centaine de soldats? Nous n'avons fait*, lui répondit le Prince Tourgouth, *que ce que nous n'avons pas pu nous dispenser de faire dans les circonstances où nous nous trouvions. Pour ce qui est de l'Officier Russe & de ses cent & quelques soldats, il y a grande apparence qu'ils ont tous péri le long de la route. Je me souviens que dans le partage qu'on en fit, j'en eus huit pour ma part. Je m'informerai de mes gens si quelqu'un*



*de ces Russes est encore en vie , & s'il s'en trouve , je les enverrai à Votre Majesté , aussi-tôt après que je serai de retour à Ily.*

Cette année 1772 , la trente-septieme du regne de Kien-long , ceux d'entre les Eleuths qui s'étoient dispersés ci-devant dans ces vastes régions que l'on appelle du nom général de Tartarie , quelques hordes de Pourouths , & le reste de la Nation des Tourgouths , sont venus , comme les premiers , se soumettre d'eux-mêmes à un joug qu'on ne cherchoit pas à leur imposer. Ils étoient au nombre de trente mille familles , lesquelles ajoutées aux cinquante mille de l'année précédente , font un total de quatre cens quatre-vingts mille bouches qui joindront leurs voix à celles des autres sujets de l'Empire , pour publier les merveilles d'un des plus glorieux regnes qu'il y ait eu depuis la fondation de la Monarchie.

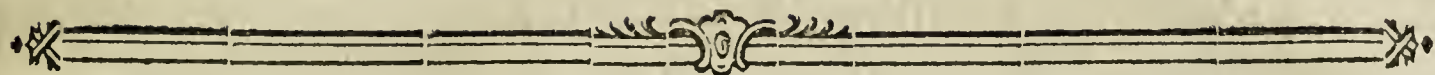
Un événement si extraordinaire & si peu attendu , arrivé dans des circonstances où l'on célébroit ici , avec une pompe digne de toute la majesté de celui qui y donne des loix , la quatre-vingtieme année de l'âge de l'Impératrice mere , a été regardé par l'Empereur comme une marque infailible de la bonté de ce ciel suprême dont il se dit le fils , & dont il se glorifie de n'avoir cessé , depuis qu'il est sur le Trône , de recevoir les plus signalés bienfaits. C'est ainsi qu'il l'a fait consigner dans les Archives particulieres de sa Nation ; Archives qui dans la suite des siècles feront peut-être en contraste sur bien des points , avec celles que publieront les Historiens Chinois , & avec celles encore que quelques Nations voisines pourront publier aussi , pour constater les mêmes faits. Celles-ci pourront prêter des vues de politique & des manœuvres qui n'ont point eu lieu , tandis que celles-là , malgré certaines apparences qui pourront rendre probables les intrigues & les négociations que peut-être on supposera avoir été mises en pratique pour faire réussir un dessein concerté , ne diront cependant que le vrai , qu'on aura quelque peine à croire.



Si le témoignage d'un contemporain , d'un témoin , pour ainsi dire , oculaire , qui est sans préjugé comme sans intérêt , étoit nécessaire ici , pour constater que le fait dont on va parler , est au nombre de ceux qui sont vrais dans toutes leurs circonstances , je le donneroïis volontiers , sans craindre qu'aucun homme tant soit peu instruit , pût jamais m'accuser d'erreur ou de partialité. Quoi qu'il en soit , en attendant que l'Histoire instruisse la postérité d'un événement qu'il regarde comme un des plus glorieux qui soit arrivé sous son regne , l'Empereur en a fait graver sur la pierre le précis & l'époque , en quatre sortes de langues qui sont celles que parlent les différens peuples qui lui sont soumis , c'est-à-dire les Mant-choux , les Mongoux , les Tangouths & les Chinois. Ce monument lapidaire doit être élevé à Ily , sous les yeux mêmes des Tourgouths , pour être à portée d'être vu par tous ceux des différentes Nations que je viens de nommer. Ayant eu l'occasion de m'en procurer une copie , prise sur l'original même , par un de ceux qui étoient chargés de l'écrire en Mant-choux , j'ai cru que je pouvois en faire la traduction. On la verroit sans doute avec plaisir , même comme une pièce littéraire , si j'avois pu lui conserver dans notre langue cette noble simplicité , cette énergie & cette précision que l'Empereur a su lui donner dans sa langue naturelle. Voici à-peu-près comment il s'exprime :







MONUMENT  
DE LA TRANSMIGRATION  
DES TOURGOUTHS

*LESQUELS volontairement & de leur plein gré, sont  
venus en corps de Nation, se soumettre à l'Empire  
de la Chine.*

« CEUX qui après s'être révoltés, inquiets sur un crime qu'on  
» ne peut point encore leur faire expier, mais pour lequel ils  
» voient bien qu'ils feront tôt ou tard punis, demandent qu'il  
» leur soit permis de rentrer sous le joug de l'obéissance, sont  
» des hommes qui se soumettent par crainte; ce sont des sujets  
» forcés. Ceux qui, maîtres de subir ou de ne pas subir le joug,  
» viennent cependant s'y soumettre volontairement & de leur  
» plein gré, lors même qu'on ne pense point à le leur imposer,  
» sont des hommes qui ne sont soumis que parce qu'ils le veulent  
» bien; ce sont des sujets qui se sont donnés librement à celui  
» qu'ils ont choisi pour les gouverner.

» Tous ceux qui composent aujourd'hui la Nation des Tour-  
» gouths, sans être effrayés des dangers d'une longue & pénible  
» route, pleins du seul desir de se procurer pour la suite une  
» meilleure maniere de vivre, & un sort plus heureux, ont  
» abandonné les lieux qu'ils habitoient bien loin au-delà de nos  
» frontieres, ont parcouru avec un courage à l'épreuve de tout,  
» l'espace de plus de dix mille lys, & sont venus se ranger  
» d'eux-mêmes au nombre de mes sujets. Leur soumission à mon



» egard n'est point une soumission que la crainte leur ait inspirée ;  
» c'est une soumission volontaire & libre s'il en fut jamais.

» Après avoir pacifié les frontieres occidentales de mes Etats,  
» je fis défricher les terres de mon domaine qui sont aux envi-  
» rons d'Ily ; je diminuai le tribut auquel les Mahométans voi-  
» sins étoient ci-devant soumis ; je réglai que les Hafaks & les  
» Pourouths formeroient ensemble les limites extérieures de  
» l'Empire de ce côté là , & seroient gouvernés sur le pied des  
» Hordes étrangères. Pour ce qui regarde les peuples de Aut-  
» chiyen & de Badakchan , comme ils sont encore plus éloi-  
» gnés , je me déterminai à les laisser libres de donner ou ne  
» pas donner de tribut.

» On n'a point à rougir quand on fait se contenter : on n'a  
» point à craindre quand on fait se désister à-propos. Telles sont  
» les dispositions où je me trouve. Dans tous les lieux que le  
» ciel couvre jusqu'aux derniers recoins qui sont au-delà des  
» mers, il y a des hommes qui obéissent sous les noms d'escla-  
» ves, ou de sujets. Me persuaderai-je qu'ils me sont tous soumis,  
» & qu'ils se reconnoissent pour mes vassaux ? Loin de moi une  
» prétention si chimérique. Ce que je me persuade & ce qui est  
» exactement vrai, c'est que les Tourgouths , sans que j'y aie  
» contribué en rien de ma part , sont venus en corps de Nation,  
» se soumettre de leur plein gré, pour vivre désormais sous mes  
» loix. Le ciel sans doute , leur a inspiré ce dessein ; ils n'ont fait  
» que lui obéir en l'exécutant. J'aurois tort de ne pas consacrer la  
» mémoire de cet événement dans un monument authentique.

» Les Tourgouths sont une des branches des Eleuths. Qua-  
» tre branches différentes formoient autrefois toute la nation  
» de Tchong-kar. Il seroit difficile d'expliquer leur commune  
» origine , sur laquelle d'ailleurs on ne fait rien de bien certain.  
» Ces quatre branches se séparèrent , & firent chacune une na-  
» tion à part. Celle des Eleuths , la principale de toutes , se



» fournit peu-à-peu les autres , & continua jusqu'au tems  
 » de Kang-hi , à exercer sur elles la prééminence qu'elle  
 » avoit usurpée. Tfé-ouang-raptan regnoit alors sur les Eleuths ,  
 » & Ayouki sur les Tourgouths. Ces deux Chefs mécontents  
 » l'un de l'autre eurent des démêlés, dont Ayouki , qui étoit le  
 » plus foible , craignit d'être enfin la triste victime. Il forma le  
 » projet de se soustraire pour toujours à la domination des  
 » Eleuths. Il prit des mesures secrètes pour assurer la fuite qu'il  
 » méditoit , & se sauva , avec tous les siens , dans les terres qui  
 » sont sous la domination des Russes. Ceux-ci leur permirent  
 » de s'établir dans le pays d'Etchil.

» Cheng-tson-jin-hoang-ty, mon ayeul , voulant être instruit  
 » des véritables raisons qui avoient porté Ayouki à se dépayser  
 » ainsi , lui envoya le Mandarin Toulichen , & quelques autres,  
 » pour l'assurer de sa protection , au cas qu'il voulût revenir  
 » dans les lieux qu'il habitoit ci-devant. Les Russes , auxquels  
 » Toulichen avoit ordre de s'adresser pour demander la per-  
 » mission de traverser leur Royaume , obtint sans peine de le  
 » parcourir ; mais les Russes ne lui ayant donné aucun éclair-  
 » cissement sur ce qu'il cherchoit , il fut trois années & quel-  
 » ques mois à remplir l'objet de sa commission. Ce ne fut qu'a-  
 » près son retour qu'on fut enfin instruit de ce qui regardoit  
 » Ayouki & les siens ( 1 ).

( 1 ) Les Russes que Toulichen eut occasion de voir sur sa route , ne pouvoient guere l'instruire des affaires qui avoient rapport au Gouvernement. Ils avoient ordre de défrayer l'Envoyé de l'Empereur , & ils l'exécuterent. D'ailleurs Toulichen avoit ordre lui-même de se rendre jusqu'à l'endroit où étoit le Han Ayouki & de lui remettre en main propre l'ordre en écrit dont il étoit chargé de la part de son maître.

*La raison pour laquelle il fut si long-temps en chemin , c'est qu'il fut obligé de faire bien des circuits , pour ne pas tomber entre les mains des Tartares , dont toutes les hordes s'en-tredétrui-  
soient par des guerres cruelles.*

*Le pays d'Etchil , où les Russes avoient permis à Ayouki de s'établir avec les siens , est celui qui est entre le Volga & le Saïk , à peu de distance de la mer Caspienne. Il tire son nom du*



» Oubaché , qui est aujourd'hui Han des Tourgouths , est  
 » arriere-petit-fils d'Ayouki. Les Russes ne cessant point d'exi-  
 » ger de lui qu'il leur fournît des soldats pour les incorporer dans  
 » leurs troupes ; en dernier lieu lui ayant enlevé son propre fils  
 » pour leur servir d'otage , etant outre cela d'une religion diffé-  
 » rente de la sienne , & ne faisant aucun cas de celle des La-  
 » mas dont les Tourgouths font profession , Oubaché & les  
 » siens se sont enfin déterminés à secouer un joug qui leur de-  
 » venoit de jour en jour plus insupportable.

» Après avoir délibéré secrètement entr'eux , ils conclurent  
 » qu'il leur falloit abandonner un séjour où ils avoient tant à  
 » souffrir , pour venir vivre plus à l'aise , dans des lieux de la  
 » domination de la Chine , où l'on fît profession de la religion  
 » de Fo ( 2 ).

» Au commencement de la onzieme lune de l'année der-  
 » niere ( 3 ) , ils se mirent en chemin avec leurs femmes , leurs  
 » enfans , & tout leur bagage , traverserent le pays des Hafaks ,  
 » côtoyerent le lac Palkaché-nor , & les déserts qui l'avoisi-  
 » nent ; & vers la fin de la sixieme lune de cette année ( 4 ) ,  
 » après avoir parcouru plus de dix mille lys pendant l'espace  
 » de huit mois entiers qu'a duré leur voyage , ils sont enfin  
 » arrivés sur les frontieres de Charapen , non loin des bords  
 » d'Ily.

*fleuve que les Tourgouths appellent du  
 nom d'Etchil, & ce fleuve n'est autre que  
 le Volga. Le fleuve Etchil, dit Touli-  
 chen dans la relation de son voyage,  
 est appelé Volga par les Russes.*

( 2 ) La Religion de Fo est étran-  
 gere à la Chine ; aussi l'Empereur  
 ne dit pas que c'est à la Chine qu'on  
 professe cette Religion ; mais seule-  
 ment dans des lieux qui sont de sa  
 domination , tels que la Tartarie &  
 le pays des Eleuths en particulier.

( 3 ) C'est-à-dire la trente-cin-  
 quieme du regne de *Kien long* de  
 l'Ere Chrétienne , l'an 1770 , &  
 environ les deux premiers mois de  
 1771.

( 4 ) C'est la trente-sixieme année  
 du regne de *Kien-long* , de notre Ere  
 l'an 1771. Le lac *Palkaché-nor* est  
 le même qui est appelé *Balkath-  
 nour* dans la Carte de M. l'Abbé  
*Chappe*.

» Je



» Je favois déjà que les Tourgouths étoient en marche pour  
 » venir se soumettre à moi. La nouvelle m'en fut apportée peu  
 » de temps après leur départ d'Etchil. Je fis reflexion dès-lors  
 » que Ileton, Général des troupes qui sont à Ily, étant déjà  
 » chargé d'autres affaires très-importantes, il étoit à craindre  
 » qu'il ne pût régler celles qui regardoient ces peuples nouvelle-  
 » ment soumis, avec toute l'attention requise. Chouhédé (5), un  
 » des Conseillers du Général, étoit à Ouché, chargé de main-  
 » tenir l'ordre parmi les Mahométans. Comme il se trouvoit  
 » à portée de pouvoir donner ses soins aux Tourgouths, je lui  
 » ordonnai de se rendre à Ily pour y travailler de son mieux à  
 » les établir solidement.

» Ceux qui croient voir du danger partout, ne manque-  
 » rent pas de me faire sur cela des représentations : *Parmi ceux*  
 » *qui viennent se soumettre, dirent-ils d'une commune voix,*  
 » *il y a le perfide Chereng. Ce traître après avoir trompé Tanga-*  
 » *lon, le fit tuer misérablement, & se réfugia chez les Russes (6).*

(5) C'est le même Chouhédé dont j'ai décrit l'aventure dans une de mes notes sur le monument de la Conquête des Eleuths.

(6) L'année du Tigre jaune, à la quatrième Lune, dit l'Empereur en note (c'est l'année 1750, vingt-troisième du règne de Kien-long), Tangalon & l'Eleuth Hochotchi, que j'avois décoré du titre de Grand, s'étant mis à la tête de leurs troupes pour aller à la poursuite des ennemis, qui avoient pris la fuite, atteignirent Chereng & Laotchantchap, & les combattirent. Tangalon abbatit Laotchantchap d'un coup de fleche & le fit son prisonnier. Chereng qui étoit venu au secours de son frère, demanda une entrevue avec Tangalon.

Il fit dire à cet Officier général qu'il étoit sujet de l'Empereur, & qu'il ne demandoit pas mieux de pouvoir vivre sous ses Loix ; qu'il se rendoit, lui avec tous ses gens ; mais qu'il demandoit en grace qu'on ne fît pas mourir son frère qu'il redemandoit. Tangalon qui se défioit de la sincérité de Chereng, lui promit de lui rendre Laotchantchap son frère, & de faire cesser tout acte d'hostilité, supposé qu'il fût véritablement soumis. Son dessein étoit de se saisir à la première occasion de la personne de Chereng lui-même. Il s'en ouvrit à l'Eleuth Hochotchi, avec lequel il étoit venu jusques sur les bords de la rivière Poukouché. Celui-ci le détourna de son projet, en lui disant qu'il étoit inutile, & même



» Qui a trompé , peut tromper encore. Défions-nous ; on ne sauroit  
 » être trop sur ses gardes. Recevoir chez soi celui qui vient de lui-  
 » même se soumettre , dit une ancienne Sentence , c'est y recevoir un  
 » ennemi.

» Sur ces représentations , j'entrai en défiance , & j'ordonnai  
 » qu'on fît quelques préparatifs , à tout événement. Je réfléchis  
 » cependant avec toute la maturité qu'exigeoit une affaire de  
 » cette importance ; & mes reflexions réitérées me convainqui-  
 » rent enfin que ce qu'on vouloit me faire craindre , ne devoit  
 » absolument point avoir lieu.

» Chereng auroit-il pu , lui seul , persuader toute une nation ?  
 » Auroit-il pu mettre en mouvement Oubaché & tous les  
 » Tourgouths ses sujets ? Quelle apparence que tant d'hommes

*dangereux de vouloir user d'artifice pour soumettre Chereng , tandis qu'il déclaroit lui-même qu'il étoit soumis. Tangalon ecouta cette raison , & se laissa persuader.*

*Le lendemain , Chereng s'approcha du camp de Tangalon , dans le dessein , disoit-il , d'admirer le bon ordre de ses troupes , & de recevoir ensuite ses instructions sur ce qu'il avoit à faire. Les soupçons de Tangalon recommencerent quand il apprit que Chereng venoit à lui à la tête de tous les siens ; mais Hochotchi le rassura. Il lui fit entendre que Chereng n'étoit pas assez téméraire pour vouloir mesurer ses forces avec les leurs ; que la crainte au moins le tiendrait dans le respect , & que puisqu'il s'étoit fait annoncer comme venant pour recevoir leurs instructions sur ce qu'il avoit à faire , loin de lui montrer de la défiance , il falloit aller au-devant de lui suivi de quelques personnes seulement pour lui donner des preuves*

*de confiance & d'une entière sécurité.*

*Tangalon se laissa persuader encore. Il prit avec lui les seuls soldats qui formoient son cortège ordinaire , se fit accompagner par Hochotchi , & alla au-devant de Chereng , jusqu'à quelque distance de son camp. Dès que Chereng l'aperçut , il fit faire un mouvement à ses troupes , & enveloppa mes gens. Tangalon fut tué & Hochotchi rendit les armes ; mais ce lâche ne porta pas loin la peine de son crime. Les Corps de troupes que commandoit Tangalon ne voyant pas revenir leur Général , se mirent en marche contre Chereng , l'atteignirent , le combattirent , lui arracherent Hochotchi , & l'obligerent à prendre une honteuse fuite. Voyant qu'il ne pouvoit échapper à la poursuite des miens , le traître Chereng se retira chez les Russes. Pour ce qui est de l'Eleuth Hochotchi , il fut puni par le supplice des criminels.*



» aient voulu s'incommoder pour suivre un simple particulier,  
» entrer dans ses vues, & risquer de périr de faim ou de mi-  
» sere avec lui ? D'ailleurs les Russes, à la domination desquels  
» ils ont osé se soustraire, sont, ainsi que moi, les maîtres d'un  
» grand Royaume : si les Tourgouths venoient dans le dessein  
» d'insulter les frontieres de mes Etats, pour s'y etablir de  
» force, peuvent-ils espérer que je les y laisserai tranquilles ?  
» Ont-ils pu se persuader que je ne me donnerois aucun mou-  
» vement pour les en chasser ? & s'ils sont repoussés où peu-  
» vent-ils se retirer ? Oseroient-ils se flatter que les Russes,  
» qu'ils n'ont payés que d'ingratitude, en les abandonnant com-  
» me ils ont fait, voudront bien les recevoir encore chez eux  
» impunément, & les laisser se remettre en possession des mê-  
» mes lieux qu'ils leur avoient cédés autrefois ?

» Si dans leur transmigration, les Tourgouths avoient eu un  
» autre dessein que celui de venir se soumettre sincerement à  
» moi, ils se trouveroient sans appui des deux côtés ; ils seroient  
» entre deux feux. Des dix raisons pour ou contre, il y en a  
» neuf qui persuadent que leur démarche n'a rien de feint.  
» Parmi ces dix raisons, y en eût-il une qui pût faire conjecturer  
» qu'ils ont quelques vues secretes ; l'avenir nous les dévoil-  
» lera, & j'agirai alors conformément aux circonstances. Ce qui  
» étoit à venir quand je faisois ces réflexions, est enfin arrivé. Il  
» a prouvé la justesse de mon raisonnement ; il a exactement  
» vérifié ce que j'avois prévu.

» Cependant je ne négligeai aucune des précautions qui  
» me parurent nécessaires. J'ordonnai à Chouhédé de faire ele-  
» ver des fortins & des redoutes dans les lieux les plus impor-  
» tans, & de faire garder exactement tous les passages ; je lui  
» enjoignis de travailler lui-même à se procurer toutes les pro-  
» visions nécessaires en tout genre, dans le dedans, tandis que  
» les personnes capables, qu'il auroit soin d'employer avec



» choix, disposeroient tout pour assurer la tranquillité du de-  
» hors.

» Les Tourgouths arriverent, & en arrivant ils trouverent à  
» se loger, de quoi se nourrir, & toutes les commodités qu'ils  
» eussent pu trouver, chacun dans son habitation propre. Ce  
» n'est pas tout. Les principaux d'entr'eux qui devoient venir  
» personnellement me rendre hommage, furent défrayés &  
» conduits avec honneur, par la route des postes Impériales,  
» jusqu'au lieu où j'étois alors. Je les vis, je leur parlai, je vou-  
» lus bien qu'ils prissent le plaisir de la chasse avec moi; &  
» après que le nombre des jours destinés à cet exercice eut été  
» rempli, ils se rendirent à ma suite, jusqu'à Gé-ho. Là, je  
» leur donnai le festin de cérémonie, je leur fis les dons ordi-  
» naires avec la même pompe & le même appareil que j'ai  
» coutume d'employer lorsque je traite solennellement Tche-  
» ring, & les principaux des Tourbeths dont il est le Chef.

» C'est à Gé-ho, c'est dans ces lieux charmans où Kang-hi,  
» mon aïeul, se fit une demeure dans laquelle il pût se retirer  
» pendant la saison du grand chaud, en même temps qu'il se  
» mettoit à portée de pouvoir veiller avec plus de soin au bon-  
» heur des peuples qui sont au-delà des frontieres occidentales  
» de l'Empire; c'est, dis-je, dans ces lieux aimables, qu'après  
» avoir conquis tout le pays des Eleuths, je reçus les sinceres  
» hommages de Tchering & de ses Tourbeths, les seuls d'entre  
» les Eleuths qui me fussent restés fideles. Il ne faut pas remon-  
» ter une suite d'années bien longue pour toucher au terme de  
» cette époque. Le souvenir en est encore tout récent.

» Qui l'eût dit! lorsque j'avois le moins lieu de m'y atten-  
» dre, lorsque je n'y pensois même pas; celle d'entre les bran-  
» ches des Eleuths, qui, la premiere, s'étoit séparée du tronc;  
» les Tourgouths, qui s'étoient volontairement expatriés, pour  
» aller vivre sous une domination étrangere & lointaine, ces



» mêmes Tourgouths sont venus d'eux-mêmes se soumettre à  
 » moi de leur plein gré ; & il arrive que c'est encore à Gé-ho ,  
 » non loin du lieu vénérable où reposent les cendres de mon  
 » aïeul , que j'ai l'occasion , que je n'ai point cherchée , de les  
 » admettre solennellement au nombre de mes sujets.

» C'est bien à présent que l'on peut dire , sans craindre d'exa-  
 » gérer le vrai , que toute la nation des Mongoux est soumise  
 » à notre grande Dynastie de Tay-tsing , puisque c'est d'elle en  
 » effet que toutes les Hordes qui la composent reçoivent au-  
 » jourd'hui des loix. Mon auguste aïeul l'avoit ainsi conjecturé ;  
 » il avoit prévu que cela arriveroit un jour : de quelle joie  
 » n'a-t-il pas dû être pénétré , en apprenant que ce jour étoit  
 enfin arrivé ( 7 ).

» C'est sous le regne de *ma petite personne* ( 8 ) que les con-  
 » jectures de ce grand Prince se réalisent , que ce qu'il avoit  
 » prévu obtient son entier accomplissement. Quelles marques  
 » pourrois-je lui donner d'une reconnoissance proportionnée à  
 » ce que je lui dois ! Quel profond hommage , quels respec-  
 » tueux sentimens pourront m'acquitter envers le Ciel de la  
 » protection constante dont il daigne m'honorer ! Je tremble ,  
 » ou de n'avoir pas assez avant dans mon cœur celles de mes  
 » obligations , qui en devroient remplir toute l'étendue ; ou de

( 7 ) Les Mantchoux ont la cou-  
 tume , avant & après toute affaire un  
 peu importante , de se transporter à  
 la salle où est la représentation de  
 leurs ancêtres pour les avertir de ce  
 qu'ils vont faire , ou de ce qu'ils ont  
 fait. Si l'affaire a réussi , ils leur en  
 attribuent la gloire ; si elle a échoué ,  
 ils s'excusent auprès d'eux du mieux  
 qu'ils peuvent. L'Empereur avertit son  
 grand pere plutôt que son pere , parce  
 que c'est Kang-hi qui a travaillé à

réduire tous les Mongoux sous sa do-  
 mination , & qui a soumis les Eleuths  
 Zongores ou Tchoung - kar. En  
 commençant ce grand ouvrage , Kang-  
 hi vit bien qu'il ne pourroit être achevé  
 que sous ses successeurs.

( 8 ) L'Empereur se sert des mots  
 de *ma petite personne* , quand après  
 avoir parlé de ses ancêtres , il a occa-  
 sion de parler de lui-même. Il en use  
 ainsi par respect pour ceux dont il tient  
 la vie.



» n'être pas assez attentif à les remplir en entier. Après tout ,  
 » je n'ai garde d'attribuer à ma vertu & à mes mérites la sou-  
 » mission volontaire ainsi que l'arrivée des Tourgouths dans  
 » mes Etats. Je tâcherai de me conduire, à cet egard , du mieux  
 » qu'il me sera possible.

» Les Tourgouths étoient à peine arrivés que les représen-  
 » tations recommencerent. *Ces Peuples , me dit-on , sont des*  
 » *rebelles qui se sont soustraits à la domination des Russes , il ne*  
 » *nous est pas permis de les accueillir. Il est à craindre que la réce-*  
 » *ption que nous leur ferions , si elle étoit favorable , n'occasionnât*  
 » *des animosités & quelques troubles sur nos frontieres ( 9 ).*

» Que cela ne vous inquiète point , répondis-je , *Chereng étoit*  
 » *autrefois mon sujet : il se révolta & alla se réfugier chez les Russes ,*  
 » *& ceux-ci le reçurent chez eux. Plus d'une fois , je leur demandai*  
 » *de me le livrer , ils n'en ont rien fait. Maintenant reconnoissant sa*  
 » *faute , Chereng vient se livrer de lui-même. Ce que je dis ici , je*  
 » *l'ai déjà dit aux Russes , dans le plus grand détail , & je les ai*  
 » *réduits à ne pouvoir me répondre.*

» Quoi donc , pour des egards auxquels même je n'étois pas  
 » tenu , j'aurois pu me résoudre à laisser périr tant de milliers  
 » d'hommes qui étoient arrivés déjà au voisinage de nos fron-  
 » tieres , presque à demi morts de misere & de faim ! *Mais ,*  
 » *dit-on , ils ont pillé le long de la route , ils ont enlevé provisions*  
 » *& bestiaux. Soit. Comment auroient-ils pu conserver leurs*  
 » *jours , s'ils ne s'étoient ainsi conduits ? Qui leur eût fourni de*  
 » *quoi sustenter leur vie ? Veillez si bien , dit un ancien pro-*

( 9 ) Une des raisons pour la-  
 quelle on représenta à l'Empereur de  
 ne pas recevoir les Tourgouths , est que  
 ces Peuples vivoient sous la domina-  
 tion des Russes avec lesquels la Chine  
 est liée par un traité solennel , dont  
 un des articles dit positivement de ne

pas recevoir les fugitifs réciproques ;  
 de les renvoyer ou de les punir sur les  
 lieux. L'Empereur répond qu'il ne fait  
 que rendre la pareille aux Russes , qui  
 reçurent chez eux le Prince Chereng  
 & toute sa horde , &c.



» verbe Chinois, que vous ne puissiez jamais être surpris : gardez-  
 » vous avec tant de soin, qu'une entière sécurité règne même dans  
 » vos déserts (10).

» Pour ce qui est du pays d'Ily, où je leur ai permis de  
 » venir fixer leur séjour, quoique tout récemment j'y aye  
 » fait bâtir une ville, ce lieu n'est point encore assez fort pour  
 » pouvoir, de ce côté-là, tenir en respect les frontieres, pour  
 » empêcher que les brigands ne puissent encore les insulter  
 » (11). Ceux qui l'habitent ne sont occupés qu'à labourer la

(10) Ce que dit ici l'Empereur a trait aux représentations qui lui furent faites sur les rapines des Tourgouths dans les pays en particulier qui sont sous la domination des Russes. Sa Majesté tâche de les excuser du mieux qu'elle peut. Le proverbe Chinois qu'elle cite à cette occasion, est pour dire que les Russes ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, si les Tourgouths les ont abandonnés. *Ils doivent être plus vigilants ; ils doivent garder avec plus de soins leurs frontieres, &c.* dit l'Empereur dans un autre écrit.

(11) L'Empereur n'ose pas ici trancher le mot. Je le dirai pour lui, il craignoit avec raison que les Tourgouths ne s'emparaient à force ouverte d'un endroit qu'ils regardent comme leur ancienne patrie. Comment avec le peu de troupes qu'il y avoit alors à Ily & à ses environs, auroit-on pu empêcher une irruption contre laquelle on ne s'étoit point préparé ? Il eût fallu de nombreuses armées pour chasser ensuite les Tourgouths. En recevant leurs hommages, & en les

plaçant lui-même, l'Empereur a évité tous les inconvénients. Il lui eût fallu faire une guerre des plus sanglantes, parce qu'il ne l'eût terminée que par l'extinction totale de cette branche des Eleuths. Ne s'est-il pas conduit plus sagement en tirant parti pour sa gloire d'un événement que les historiens Chinois n'eussent pas manqué de mettre au nombre des plus sinistres qui sont arrivés sous son regne ? *Telle année, eussent-ils dit, les Tourgouths ont fait une irruption dans les terres de l'Empire, nous ont enlevé tant de villages, tant d'hommes, tant de bestiaux, &c. On a envoyé contr'eux de grosses armées à très-grands frais, & l'on a conclu, toute réflexion faite, qu'il falloit ou les abandonner à leur mauvais sort, ou mettre tout l'Empire en rumeur, pour pouvoir les exterminer entièrement. . . . La fleur de nos guerriers a péri en combattant contr'eux, & nous n'avons retiré d'autre avantage que celui d'obliger les Tartares à s'éloigner de nos frontieres, &c.* Ils n'auroient fait que répéter ce qu'ils ont dit tant de fois,



» terre , & à nourrir les bestiaux. Comment pourroient-ils veil-  
 » ler eux-mêmes ? comment pourroient-ils mettre en sûreté les  
 » déserts ?

» Le Général Ileton, instruit de l'arrivée prochaine des Tour-  
 » gouths, ne manqua pas de m'en avertir. Si par la crainte d'un  
 » avenir incertain, ou par des considérations déplacées dans les  
 » circonstances, je m'étois déterminé à faire garder soigneusement  
 » les limites, pour en défendre l'entrée aux Tourgouths, qu'au-  
 » rois-je avancé par-là ? Réduits au désespoir, ne se feroient-  
 » ils pas portés aux derniers excès ? On traiteroit d'inhumain ,  
 » & ce seroit à juste titre, un homme ordinaire, un simple par-  
 » ticulier, qui verroit, sans se mettre en peine de les secourir,  
 » des étrangers venus de loin, épuisés de fatigues, accablés de  
 » miseres, & prêts à rendre les derniers sours ; & l'on vou-  
 » droit qu'un grand Prince, dont le premier devoir est de tâ-  
 » cher d'imiter le Ciel dans la maniere dont il faut gouverner  
 » les hommes, eût laissé périr, faute de secours, une nation  
 » entiere, qui imploroit sa clémence ? Loin de nous une ma-  
 » niere de penser si vile : plus loin encore une conduite qui se-  
 » roit en conformité. Non, nous n'adopterons jamais des senti-  
 » mens si durs. Les Tourgouths sont venus : je les ai reçus. Ils  
 » manquoient des choses mêmes les plus nécessaires à la vie, je  
 » les ai pourvus de tout abondamment. Je fis ouvrir mes gre-  
 » niers & mes coffres, mes etables & mes haras. Je fis puiser  
 » dans les uns de quoi fournir à leurs besoins présents ; je voulus  
 » qu'ils trouvassent dans les autres de quoi se procurer par eux-  
 » mêmes des secours pour l'avenir ( 12 ).

lorsqu'ils ont eu à parler des irrup-  
 tions des *Hioung-non* & autres Tar-  
 tares ; & au lieu de réflexions cauf-  
 tiques qu'ils eussent peut-être ajou-  
 tées contre le Prince & le Gouver-

nement, il ne leur reste aujourd'hui  
 qu'à déployer leur éloquence pour  
 combler l'un & l'autre des plus  
 brillans eloges.

( 12 ) L'Empereur met en note

» Je



» Je confiai le soin de cette importante affaire à ceux de mes  
» Grands dont je connoissois déjà le désintéressement & les lu-

ce qui suit. N. *La nation des Tourgouths arriva à Ily toute délabrée, n'ayant ni de quoi vivre, ni de quoi se vêtir. Je l'avois prévu, & j'avois ordonné à Chouhédé & aux autres de faire en tout genre les provisions nécessaires pour pouvoir les secourir promptement. C'est ce qui s'est exécuté. On a fait la division des terres, & on en a assigné à chaque famille une portion suffisante pour pouvoir servir à son entretien, soit en la cultivant, soit en y nourrissant des bestiaux. On a donné à chaque particulier des étoffes pour l'habiller, des grains pour se nourrir pendant l'espace d'une année, des ustensiles pour le ménage & autres choses nécessaires; & outre cela, plusieurs onces d'argent pour se pourvoir de ce qu'on auroit pu avoir oublié. On a désigné des lieux particuliers fertiles en pâturages, & on leur a donné des bœufs, moutons, &c. pour qu'ils puissent dans la suite travailler par eux-mêmes à leur entretien & à leur bien-être.*

Il faut avouer que l'Empereur s'est conduit dans cette occasion avec toute la sagesse & la générosité du plus grand Prince de l'univers. Il faut avouer aussi qu'il n'y a dans le monde que l'Empereur de la Chine, qui soit assez riche pour pouvoir fournir par lui-même, & sans rien exiger de ses Peuples, à des dépenses qu'on ne manqueroit pas de regarder comme exagérées; si l'on en faisoit ici le détail, ses revenus sont si fixes & si

bien économisés, qu'outre les dépenses ordinaires, il est toujours en état de soulager le peuple dans les mauvaises années, de faire travailler aux embellissemens de ses palais, & d'en faire de nouveaux, de secourir en toute manière les différentes nations, qui sont ou se disent ses tributaires, & d'envoyer chaque année dans les Magazins de son propre pays de quoi servir de ressource en cas de quelques fâcheux revers.

Je crois que c'est mal-à-propos qu'on a insinué à l'Empereur que les Tourgouths secoueraient un jour le joug, & que ce jour n'étoit peut-être pas fort éloigné. Où est-ce donc que les Tartares pourroient se retirer pour être mieux qu'ils ne sont? L'Empereur a déclaré qu'il se conduiroit à leur égard, comme il fait avec les *Tourbeths* qui est l'autre branche subsistante des *Eleuths*; c'est-à-dire que loin d'exiger des contributions, l'Empereur leur donnera des récompenses s'ils se conduisent bien, des revenus à leurs chefs, & les laissera vivre à leur manière.

Si d'autres Tartares viennent se soumettre à l'Empereur, comme l'ont assuré les Tourgouths; je me ferai un devoir d'en annoncer l'époque avec toutes ses circonstances.

AMIOT, M. D. L. C. D. J.

*A Pe-king le 8 Novembre 1772.*

Les Tourgouths partirent du

Ggg



## 418 TRANSMIGRATION DES TOURGOUTHS.

» mieres. J'espere que tout se fera , comme je le souhaite, avec  
 » une entiere satisfaction de la part des Tougouths. Il est inu-  
 » tile que j'en dise ici davantage. Je n'ai prétendu donner qu'un  
 » précis de ce qui est arrivé.

pays d'Etchil au commencement  
 de la onzieme lune de la trente-  
 cinquieme année de *Kien long*. Le  
 16 Décembre 1770 etoit le premier  
 de la onzieme lune de la trente-  
 cinquieme année de *Kien-long*.

Les Tourgouths sont arrivés  
 près d'Ily sur la fin de la fixieme  
 lune de la trente-fixieme année de  
*Kien-long*. Le dernier jour de la  
 fixieme lune etoit le 9 Août 1771.





*EXTRAIT d'une Lettre du P. AMIOT, Missionnaire en Chine , à M. Bertin , Ministre & Secrétaire d'Etat.*

De Pe-king, le 15 Octobre 1773.

L'EMPEREUR de la Chine ayant fait graver sur la pierre , en quatre langues différentes , l'Histoire de la Transmigration des Tourgouths dans les terres de la domination Chinoise , un Grand de l'Empire , nommé *Yu-min-tchoung* , après en avoir obtenu l'agrément de Sa Majesté , l'a fait imprimer en caractères blancs sur un fond noir. Ce *Yu-min-tchoung* est réputé le plus habile d'entre les Lettrés qui existent aujourd'hui à la Chine : c'est aux seules lettres qu'il doit son élévation & toute sa fortune. Il a l'honneur d'être allié à la famille du Philosophe de la Nation par le mariage de sa fille avec le *Saint-Comte* d'aujourd'hui , c'est-à-dire avec le Chef de la maison de *Confucius*. *Yu-min-tchoung* étoit ci-devant à la tête du Tribunal des *Han-lin* , & l'un des Savans qui environnent sans cesse le Trône pour être à portée de pouvoir répondre à l'instant même aux différentes questions sur la Littérature , les Sciences , le Gouvernement , & autres , souvent très-embarrassantes , que peut faire le Souverain. Il travailloit outre cela dans le Ministère , & est enfin parvenu à être Ministre lui-même. Ce Savant rend compte , à la tête de l'Imprimé , de la manière dont il a obtenu qu'il fût rendu public , & en fait une espèce d'analyse. Voici à-peu-près comme il s'exprime.

« L'Empereur , ayant achevé de composer les paroles qu'il vouloit laisser à la postérité , comme un monument de la soumission spontanée & parfaitement libre de toute la nation



## 420    E X T R A I T   D ' U N E   L E T T R E

» des Tourgouths , me remit son manuscrit en m'ordonnant de  
» le lire avec attention , & de le mettre au net en caractères  
» tels qu'il les faut pour être gravés. J'obéis avec respect , je le  
» lus & relus avec toute l'attention dont je suis capable , &  
» j'en fus toujours plus enchanté.

» Sa Majesté a trouvé l'art difficile de renfermer beaucoup  
» de choses en très-peu de mots , & de donner à ce peu de  
» mots un sens très-profond & très-étendu ; elle n'emploie aucun  
» caractère qui ne dise quelque chose d'essentiel , & qui ne soit  
» placé où il doit l'être ; elle remonte jusqu'aux principes des  
» choses qu'il est important qu'on sache , & répand en passant  
» les solides maximes de la plus saine doctrine.

» Ce qu'il y a de merveilleux , c'est que cet ouvrage ne lui  
» a coûté qu'un quart d'heure ou deux de son précieux temps ;  
» il a coulé de sa sublime source avec la même rapidité qu'un  
» ruisseau qui , du haut d'une montagne , couleroit sans serpen-  
» ter jusque dans les vallons.

» On ne trouve dans les paroles de ce monument ni com-  
» paraisons ni exemples : eh ! à quoi serviroient les comparai-  
» sons & les exemples , puisqu'elles n'ont pas même besoin d'ex-  
» plication pour être parfaitement comprises ? Tout est énoncé  
» simplement , mais avec noblesse , en termes précis , mais ener-  
» giques ; tout y est d'une clarté qui ne laisse rien à désirer.  
» C'est comme un Ciel sans nuages , qui laisse voir à découvert  
» toutes les étoiles qui l'embellissent.

» En lisant ce manuscrit tombé du propre pinceau de notre  
» grand Empereur , mes yeux & mes oreilles ont également été  
» frappées par les sensations les plus douces. La beauté des ca-  
» ractères , leur élégance , leur arrangement charmerent ceux-  
» là ; la succession toujours harmonieuse des sons qui les déno-  
» minent enchantèrent celles-ci.

» Mon intention étoit d'en faire l'éloge , mais je ne trouve



» aucun terme qui puisse le faire dignement , ni exprimer ce  
 » que j'en pense. J'ai lu les livres des anciens , j'ai lu ceux des  
 » modernes , & je suis contraint d'avouer que dans les uns ni  
 » dans les autres je n'ai rien trouvé qui approchât de ce début  
 » lumineux par où Sa Majesté nous fait connoître de quelle  
 » maniere les Tourgouths nous sont soumis. Tout le reste n'est  
 » ni moins satisfaisant ni moins clairement enoncé.

» La nation des Tourgouths , l'une des branches de celle du  
 » Tchoung-kar , se sépara du tronc dans le temps que les guerres  
 » cruelles désoloient tout le pays des Eleuths ; elle s'éloigna de  
 » sa patrie , s'avança peu-à-peu jusques sur les terres qui sont  
 » sous la domination des Russes , & obtint de ceux-ci la permis-  
 » sion de fixer son séjour près des lieux qu'arrose l'Etchil. C'est-  
 » là qu'elle a demeuré plus de 70 ans , dans une ignorance pro-  
 » fonde de ce qui se passoit au voisinage de notre Empire.

» Les mauvais traitemens que les La-té ( Princes ou Chefs )  
 » des Tourgouths reçurent autrefois de la part du Tchoung-  
 » kar , les obligerent à abandonner leur propre pays pour aller  
 » vivre dans un pays lointain , sous une domination étrangere.  
 » Les mauvais traitemens qu'ils ont ensuite reçus de la part des  
 » Russes , les ont pareillement contraints d'abandonner leurs  
 » climats pour se soustraire à un joug qui leur devenoit de jour  
 » en jour plus insupportable ; ils se sont déterminés à revenir  
 » dans leur ancienne patrie , pour y vivre tranquillement sous la  
 » domination de notre auguste Empereur.

» Les bienfaits de Sa Majesté s'étendent jusqu'aux régions les  
 » plus éloignées , elle traite les peuples étrangers avec la même  
 » bonté dont elle use envers les Chinois eux-mêmes , qui sont  
 » ses propres sujets. Les Tourgouths sont venus de leur plein  
 » gré pour pouvoir vivre sous ses loix ; elle ne les a point re-  
 » butés , elle les a reçus même avec plaisir & avec toutes les  
 » marques de l'affection la plus tendre.



» Quand ils arriverent sur nos frontieres ( au nombre de plu-  
 » sieurs centaines de mille , quoique la fatigue extrême , la faim ,  
 » la soif , & toutes les autres incommodités inséparables d'une  
 » très-longue & très-pénible route , en eussent fait périr pres-  
 » que autant ) , ils etoient réduits à la derniere misere , ils man-  
 » quoient de tout. L'Empereur les pourvut de tout. Il leur fit  
 » préparer des logemens conformes à leur maniere de vivre ,  
 » il leur fit distribuer des alimens pour se nourrir , & des vête-  
 » mens pour s'habiller ; il leur fit donner des bœufs , des mou-  
 » tons & des ustensiles pour les mettre en etat de former des  
 » troupeaux & de cultiver la terre , & tout cela à ses propres  
 » frais , qui se sont montés à des sommes immenses , sans compter  
 » l'argent qu'il a libéralement donné à chaque chef de famille ,  
 » pour le mettre en voie de pouvoir travailler dans la suite à  
 » gagner sa propre vie , & à pourvoir à la subsistance de sa  
 » femme & de ses enfans.

» De cette façon les Tourgouths sont à présent en quelque  
 » forte dans l'abondance de tout. Ils peuvent manger jusqu'à la  
 » satiété ; ils peuvent se garantir de la rigueur des saisons par  
 » des habits commodes ; ils peuvent guérir leurs maladies , ou  
 » même les prévenir par l'usage des remedes salutaires dont les  
 » soins & les attentions de Sa Majesté , qui s'étendent à tout ,  
 » les a pourvus avec la libéralité la plus abondante.

» Après que les Tourgouths eurent été un peu remis de leurs  
 » extrêmes fatigues , l'Empereur ordonna à Oubaché leur Roi ,  
 » de venir à la Cour accompagné des principaux Chefs de sa  
 » nation. Sa Majesté fit tout préparer le long de la route , loge-  
 » mens , chevaux de main , chevaux de bagage , nourriture &  
 » tout ce qui est nécessaire , tant pour l'agrément que pour la  
 » commodité , & cela d'une maniere proportionnée à leur rang ,  
 » & conforme à celle dont ils ont coutume de voyager.

» Oubaché & les siens obéirent sans réplique , ils se rendi-



» rent à Géhol. Notre grand Empereur , après leur avoir fait  
» donner des habits de cérémonie , les admit en sa présence dans  
» le Palais de Y-mien-yu ( c'est-à-dire , Palais du séjour ordinaire ) , situé dans le Jardin des dix mille arbres ; ( Ouan-chou-yuen ) leur donna le festin solennel , les combla de présents  
» & d'honneurs , & les éleva à des dignités plus ou moins considérables , suivant le rang qu'ils occupoient entr'eux dans le  
» pays qu'ils venoient de quitter.

» Des traitemens si magnifiques & en même temps si honorables , ravirent d'admiration les Princes & Seigneurs  
» Tourgouths , & leurs cœurs en furent pénétrés de la plus vive reconnoissance ; ils furent convaincus qu'il suffit d'être  
» homme pour avoir part aux bienfaits de Sa Majesté , dont le grand cœur embrasse tout l'univers : aussi ils ont obéi sans  
» murmure à tout ce qu'on leur a intimé de sa part. Persuadés  
» que notre grand Empereur n'a rien ordonné que pour leur plus grand avantage , ils se sont soumis avec plaisir , pour la  
» répartition des terres , pour leur jonction ou leur séparation ,  
» pour les quartiers qu'ils devoient habiter , & pour tout le  
» reste , à tout ce que Sa Majesté a bien voulu leur prescrire.

» C'est ainsi qu'ils ont cru pouvoir mériter , en quelque sorte ,  
» la puissante protection dont elle daigne les honorer : c'est par  
» cette déférence aveugle à toutes ses volontés , qu'ils ont  
» cru pouvoir se rendre dignes de jouir éternellement de l'honorable & utile asyle qu'elle vient de leur accorder avec une  
» bonté qui n'a point d'exemple ; & si l'Empereur lui-même  
» a commencé & fini cette grande affaire avec tant de grandeur  
» d'ame & un succès si éclatant , c'est que le Ciel voulant récompenser dans sa personne le mérite de ses ancêtres qu'il  
» imite si glorieusement , lui a sans doute inspiré tout le détail  
» de la conduite qu'il a tenue.



» En effet, quand la nouvelle se fut répandue sur nos fron-  
 » tieres, que toute la nation des Tourgouths s'étoit mise en  
 » route, & qu'elle prenoit le chemin qui conduit à la Chine,  
 » ceux de nos Grands qui commandent les troupes qui gardent  
 » de ce côté-là les limites de notre Empire, en donnerent avis  
 » à Sa Majesté, comme d'une affaire de la plus grande impor-  
 » tance, & demanderent du renfort pour se mettre en état de  
 » repouffer la force par la force, au cas qu'ils fussent attaqués  
 » par cette multitude de barbares dont on ignoroit encore les  
 » intentions.

» Sur cet avis, l'Empereur assembla son Conseil, & fit part  
 » aux Grands qui le composent des nouvelles qu'il venoit de  
 » recevoir; tous les esprits furent en suspens, & personne n'osa  
 » dire ce qu'il pensoit, parce qu'il n'est personne qui ne crût  
 » que les Tourgouths ne vinssent dans le dessein de s'emparer  
 » à force ouverte d'un pays qu'ils regardoient comme leur an-  
 » cienne patrie. Voyant que tout le monde gardoit le silence,  
 » l'Empereur prit lui-même la parole, & avec cet air de gran-  
 » deur qui en impose, & de ce ton ferme & décidé qu'il fait  
 » si bien prendre dans les affaires les plus difficiles & les plus  
 » compliquées, il dit: Dans quelque intention que les Tour-  
 » gouths viennent, je vais me préparer à les bien recevoir;  
 » s'ils viennent en suppliants, je leur tendrai la main, & je leur  
 » prodiguerai les secours que je ne refuse jamais aux malheu-  
 » reux: s'ils viennent en ennemis ou en brigands, j'enverrai  
 » des armées pour les combattre & les exterminer. Pour moi,  
 » je pense, & je n'en doute même pas, que ces misérables  
 » n'ont d'autre but que celui de se mettre à ma discrétion, &  
 » d'implorer ma clémence, pour obtenir de moi ce qu'ils voient  
 » bien qu'il leur seroit impossible de se procurer par la force.  
 » Cependant, pour plus grande sûreté, je vais faire partir  
 » quelques troupes, afin de fortifier les garnisons des frontieres;  
 » mais



» mais en même temps je vais donner mes ordres pour qu'on  
» laisse aux Tourgouths toute liberté de s'expliquer clairement  
» sur ce qu'ils prétendent.

» C'est ainsi que s'exprima Sa Majesté. Elle prévint dès-lors  
» tout ce que nous avons vu arriver depuis. Elle avoit prévu de  
» même autrefois tout ce qui devoit arriver aux Eleuths & aux  
» Mahométans , lorsque ces deux Peuples commencèrent la  
» guerre. Sa pénétration lui fait démêler tout ce que les hommes  
» renferment soigneusement dans les plus secrets replis de leurs  
» cœurs , tout ce que les affaires ont de plus embrouillé , de la  
» même manière qu'un flambeau ardent fait distinguer les ob-  
» jets pendant une nuit obscure. Elle a vu clairement dans ces  
» deux grandes affaires tout ce qui devoit arriver , avant même  
» qu'elles commençassent ; elle les a terminées l'une & l'autre  
» avec une égale gloire , quoique d'une manière différente,  
» & avec les plus heureux succès.

» Il savoit tout ce que les Tourgouths devoient faire , quand  
» il apprit qu'ils abandonnoient les lieux qu'ils habitoient ci-de-  
» vant ; & quoiqu'ils fussent encore éloignés de plus de dix  
» mille lys , il les connoissoit aussi parfaitement qu'il peut con-  
» noître ses propres sujets ; déposant tout soupçon contr'eux ,  
» il assura qu'ils ne venoient que dans des intentions de paix  
» & de soumission , & l'événement a prouvé qu'il ne s'est point  
» trompé.

» L'année de l'arrivée des Tourgouths se trouve précisément  
» être la même où l'Empereur célébroit la quatre - vingtième  
» depuis la naissance de l'Impératrice sa mère. *En mémoire de*  
» *ce jour heureux , Sa Majesté avoit fait bâtir sur la montagne qui*  
» *met à l'abri des chaleurs ( Pi-chou-chan ) un vaste & magni-*  
» *fique Miao , en l'honneur de tous les attributs de Fô réunis sous*  
» *un même culte ( Pou-to-tsong-tcheng-fée ) ; il venoit d'être*

H h h



» entièrement achevé, quand Oubaché & les autres Princes de  
 » sa nation arriverent à Géhol.

» En mémoire d'un événement qui a concouru à rendre cette  
 » même année célèbre à jamais dans nos fastes, Sa Majesté a  
 » voulu eriger dans ce même Miao un monument qui en con-  
 » statât l'époque & en attestât l'authenticité : elle en composa  
 » elle-même les paroles, & en écrivit les caractères de sa pro-  
 » pre main. Combien peu de personnes seront dans l'occasion  
 » de le voir & de le lire dans l'enceinte du Temple où il est  
 » erigé ? Combien l'ignoreroient entièrement, si l'on ne  
 » pouvoit s'en instruire que dans le lieu même ?

» J'ai l'honneur d'être occupé sans cesse auprès de notre  
 » grand Empereur ; mes yeux sont témoins de tout ce qu'il fait, &  
 » mes oreilles retentissent agréablement de tout ce qu'il dit. Je suis,  
 » pour ainsi dire, tout rempli de l'Empereur, & l'on peut m'en  
 » croire sur ma parole, quand j'affure que, malgré mon amour  
 » pour l'étude & l'application constante que je n'ai jamais inter-  
 » rompue pour tâcher d'acquérir des connoissances utiles, je ne  
 » fais pas un dix-millième de ce que fait Sa Majesté. Je connois  
 » l'Empereur aussi parfaitement que je puis me connoître moi-  
 » même, & j'avoue que je ne me trouve qu'un franc hébété,  
 » quand j'ose me comparer à lui.

» Je fus le seul à qui Sa Majesté daigna communiquer les  
 » paroles du monument immédiatement après les avoir écrites.  
 » La lecture que j'en fis sur le champ me ravit d'admiration, &  
 » me causa la joie la plus vive. Il me parut qu'il étoit contre la  
 » justice que cette admiration & cette joie restassent comme  
 » concentrées dans moi seul ; je demandai la permission de faire  
 » part de mes sentimens au Public, & elle me fut accordée.

» En lisant ce que je viens d'écrire de moi-même, l'on entrera  
 » sans doute dans mes vues, & l'on pensera comme moi ; mais



» en lisant les propres paroles du monument composées par l'Em-  
 » pereur, & que je n'ai fait que transcrire, avec tout le respect &  
 » toute l'attention dont j'ai été capable, on se convaincra que  
 » dans quelque genre que ce puisse être, la gloire dont notre  
 » grand Monarque se couvre sans cesse aux yeux de l'Univers,  
 » est digne de l'immortalité. Heureux moi-même, si un seul des  
 » rayons de cette gloire immortelle peut venir jusqu'à moi  
 » par simple réflexion ! Fait par moi Yu-min-tchoung, Manda-  
 » rin du titre de King-yen-kiang-koan (c'est-à-dire interprete des  
 » King) Grand du titre de Tay-tsée, Tay-pao, de la suite  
 » ordinaire de l'Empereur (Nei-ting-koung-foung), aide du pre-  
 » mier Ministre (Sié-pan-ta-hio-ché), premier Président du Tri-  
 » bunal des Subsidés (Hou-pou-chang-chou).

» Le 15 de la 8<sup>e</sup> lune de la 36<sup>e</sup> année du regne de Kien-  
 » long ».





## QUELQUES REMARQUES

Sur un article intitulé , *Révolution des Calmoucks Logores en 1757* , que M. l'Abbé Chappe d'Au-terroche , de l'Académie Royale des Sciences de Paris , a inféré dans son *Voyage en Sibérie* , page 190 , &c. du tome premier.

**O**N EST toujours étonné , dit M. Chappe , du peu de con-  
noissance que nous avons des peuples Tartares qui habitent le  
Midi de la Sibérie , & de l'imperfection des cartes géographiques  
de ces contrées.

Les Russes voisins de ces peuples pourroient nous procurer ces  
connoissances. Je sais même qu'ils ont d'excellens matériaux sur  
ces différens objets. . . . . Il n'y a pas à douter que les  
Russes n'ayent de bons matériaux sur ce qui regarde ces Tar-  
tares. Il y a apparence qu'ils ont fait tirer la carte exacte de  
leurs pays , puisqu'en 1756 , un Eleuth dans la maison , ou sous  
la tente duquel logea un de nos Missionnaires géographes  
que l'Empereur envoyoit pour faire cette carte , lui dit : *Il y*  
*a peu de tems qu'il passa ici quelques Oros qui avoient des instru-*  
*ments semblables aux vôtres , & qui faisoient ce que vous faites.*  
Le Pere Géographe avoit monté son quart de cercle & pre-  
noit hauteur , si je m'en souviens bien.

*Il s'y passe de grands événemens , continue M. Chappe , dont*  
*nous n'avons aucune connoissance , la révolution des Calmoucks*  
*Longores en est une preuve frappante.*

Si l'on n'a point eu de connoissance en Europe de cette  
révolution , c'est la faute de ceux à qui j'en avois envoyé



moi-même une relation assez détaillée en 1757 ou 1758. Elle sera restée dans le fond de quelque cabinet , de quelqu'un très-peu curieux de ces sortes d'événemens. L'explication du monument Chinois que j'envoie cette année (1) suppléera à ce qui s'est égaré , ou perdu.

*Cette nation occupoit une étendue de pays plus grande que la France ; elle a été détruite en 1757 par les Chinois , à la suite d'une guerre qui a duré dix ans. Voyez pour ce qui suit , mes Notes sur le monument , ibid. Il eût été plus exact de dire : elle a été détruite par les Tartares Mantchoux ; car aucun Chinois n'y a eu part : & la guerre qui a exterminé les Eleuths n'a duré qu'environ trois ans & demi , & non pas dix ans.*

*Ces peuples Calmoucks réfugiés en partie dans la Sibérie & sur le Volga etabliront leurs mœurs & leur Religion dans les contrées , &c.*

Il n'y a pas à craindre que ces peuples etablissent leurs mœurs en Sibérie , ni sur le Volga. Ils ont déjà quitté ces pays & sont revenus d'eux-mêmes se mettre sous l'obéissance de l'Empereur de la Chine qui les a bien reçus , leur a donné des terres à défricher , leur a assigné de bons pâturages pour leurs bestiaux , & les a comblés d'honneurs & de bienfaits , ainsi qu'il a fait à plusieurs hordes de Tartares qui se sont données à lui. J'enverrai l'année prochaine une connoissance exacte de la transmigration de ces Tartares (2). *Voyez , en attendant , mes notes sur le monument.*

*Le Contaisch Tsagan-araptan.... Galdan-Tchiren , &c. Il faut dire , Tsi-ouang , Raptan y Kaldan-Tfereng. Voyez , pour le reste , mes Notes , ibid. Debatchi , lisez , Ta-oua-tsi , ou Tarouats ;.... Amour-Saman , lisez Amoursana. J'ai expliqué assez au long l'origine de la guerre que les Eleuths , ou Calmoucks se*

(1) Elle est imprimée dans ce volume , page 325.

(2) Elle est imprimée ci-dessus , page 401.



firent entr'eux, & j'ai dit à quelle occasion l'Empereur de la Chine se mêla de leurs affaires.

Les Kirsi-Cofaques sont ceux qu'on appelle ici *Hafack*....

*Ce peuple infortuné*, dit M. Chappe, *attaqué de toutes parts, abandonna sa terre natale à ses ennemis, & se sauva en Sibérie au nombre de vingt-mille familles, &c.* On a vu dans l'explication du monument, que ceux qui se sauverent en Sibérie n'étoient qu'une très-petite partie de la nation. Les quatre Rois & les vingt-un Seigneurs que l'Empereur avoit créés, ont tous été exterminés avec leurs sujets, à l'exception du Han des Tourbeths. Ceux qui s'étoient réfugiés sous la protection des Russes sont revenus, & ont occasionné la transmigration de plusieurs Hordes de Tartares qui sont venus comme eux demander instamment d'être reçus au nombre des sujets de l'Empereur de la Chine, &c. Pour ce qui regarde la maniere dont finit Amoursana, voyez le monument Chinois sur la conquête des Eleuths.

En général la relation succinte de M. l'abbé Chappe est assez exacte à l'exception de deux ou trois articles. Il paroît surpris que la relation Russe passe sous silence *le long séjour que l'infortuné Amoursana fit à Tobolks. Il y a été enfermé très-longtemps dans la maison de campagne de l'Archevêque.* Il est impossible qu'Amoursana ait fait un long séjour à Tobolks. Il n'a guère vécu qu'un an après sa défection, ou sa prétendue révolte. Il est mort dans un coin de la Sibérie, peu de temps après s'y être retiré, & le Gouvernement Russe ignoroit, ou faisoit semblant d'ignorer, qu'il se fût réfugié chez eux. J'en parle avec connoissance de cause, puisque j'ai traduit moi-même les Lettres que les deux Cours se sont écrites à l'occasion d'Amoursana. Je serois en état de dire bien des particularités curieuses, si je les avois apprises par quelque autre voie; mais je dois aux deux Cours de ne parler que de ce



qui est public. Si l'Empereur fait graver quelque autre monument où ces particularités soient consignées, alors je pourrai les mettre en françois.

Je remarque que ce que dit M. Chappe d'après l'histoire générale des voyages de M. l'Abbé Prevôt, ne mérite pas autant la croyance du public que le reste de sa relation. Ceux qui ont parlé de la Religion des Lama & des Kalmoucks, l'ont fait en gens prévenus sur certains articles.





---

# T A - H I O.

---

## P R É F A C E.

LE PETIT-FILS de Confucius & un de ses disciples ont composé, d'après ses enseignemens, les deux petits Ouvrages *Ta-Hio* & *Tchong-Yong* dont nous nous hasardons à donner la traduction sous les titres de *la Grande Science* & *du Juste Milieu*.

Soit préjugé ou raison, prévention ou justice, la Chine, après plus de vingt siècles, continue encore à les étudier & à les admirer. Les révolutions du goût, les changemens de Dynastie, les dominations étrangères même, n'ont jamais entamé l'universalité des suffrages, ni l'élégance pittoresque du style concis dans lequel ils sont écrits, ni la beauté de la doctrine bienfaisante qu'ils enseignent. Quoiqu'ils ne soient sortis des cendres du grand incendie des livres que tronqués, mutilés & peut-être altérés, les gens de lettres, les hommes d'état, les philosophes & les bons citoyens les regardent comme un des plus beaux monuments qui nous restent de l'éloquence & de la sagesse de l'Antiquité. C'est dans la belle morale qu'ils enseignent, dans les vertus qu'ils commandent & dans les sages règles de politique qu'ils tracent & qu'ils ont eu la gloire de persuader, que les Philosophes d'au-delà des mers auroient dû chercher la solution du grand problème de la durée de l'Empire Chinois, & non pas dans la différence des climats & dans la force des préjugés : causes également absurdes aux yeux de la foi, de l'expérience & de la raison. Nous  
 invitons



invitons les Sages à chercher comment le vrai, qui brille d'une si puce clarté dans ces Ouvrages, a subjugué les Conquérans qui nous ont vaincus, & les a forcés, par l'intérêt même de leur gloire, à négliger leur langue, pour les étudier, & à reformer d'après leur doctrine, les désordres même qui leur avoient ouvert le chemin du Trône. Plus les ténèbres de la barbarie d'où ils sortoient, étoient épaisses & profondes, plus leurs yeux s'ouvroient facilement à une lumière qui leur faisoit retrouver toute leur raison, & jouir avec délices de la probité qu'ils avoient apportée du fond de leurs forêts. Car, pour le remarquer en passant, un sauvage qui erre dans les bois au gré de ses besoins, est plus près de la sagesse & de la vertu qu'un faux sage, qui ne tient à l'humanité que par les ouvrages dont il la flétrit, & par les maux qu'il lui cause. Aussi ne serions-nous pas surpris que ces prétendus beaux esprits fussent blessés des maximes lumineuses du Ta-Hio & des principes resplendissans du Tchong-Yong, quelque affoiblie qu'en puisse être la lumière dans notre Traduction. Il faudroit posséder mieux que nous ne le pouvons ici, les richesses de la langue françoise pour rendre exactement le profond & sublime burin de *Tseng-tsée* & de *Tsée-tzée*. Les savants qui lisent le texte original de ces deux grands philosophes n'ont pas besoin que nous disions que le génie du françois ne sçauroit se plier au laconisme plus qu'algébrique de leur style, & encore moins atteindre le brillant & la force de son coloris. La musique & la peinture ne se traduisent pas. Nous n'avons visé qu'à rendre leurs pensées & leurs raisonnemens. Il seroit trop long de raconter ici jusqu'où nous avons poussé les confrontations, les discussions, les examens & les recherches pour tâcher d'y réussir; mais nous osons assurer que nous n'avons rien négligé de tout ce qui dépendoit de nos soins, & que



quoique nous ayons pris pour guide le grand commentaire impérial du Li-Ki, nous avons consulté la plupart des autres qui ont quelque réputation, comme ceux du Kong-in-ta, du Tchang-Ko-lao, de Tcheou-tsée, & la belle glose de Ge-Kiang qui est un chef-d'œuvre de critique & d'élégance. Si nous étions plus maîtres de nos moments, nous nous ferions fait un plaisir d'accompagner notre traduction de toutes les notes grammaticales, critiques, oratoires, historiques, politiques, philosophiques, &c. que désireroit la curiosité des littérateurs d'Europe; mais nos occupations ne nous permettent pas de nous engager dans une entreprise qui demanderoit tous les loisirs d'un homme de cabinet. D'ailleurs ceux qui savent la langue Chinoise sont à même de puiser eux-mêmes dans les sources, & les autres se trouveroient trop loin de leur erudition & peut être de leurs idées. Cependant comme le Lecteur est en droit d'exiger qu'on lui fasse connaître les personnages dont parle le Texte, nous avons jetté en notes, çà & là, ce qui nous a paru plus essentiel à cet egard. Bien plus, comme nous prévoyons bien des surprises & des étonnements sur la beauté de plusieurs maximes de politique & de morale que l'Europe dédaigne d'approfondir, & dont notre Gouvernement fait son appui, nous avons eu l'attention de les éclaircir ou de les confirmer par d'autres Textes des King & des plus célèbres Ecrivains de toutes les Dynasties. En quelques endroits même, nous nous sommes permis d'indiquer avec quelle magnificence de raison & de sagesse nos Grands Lettrés ont déployé la vraie doctrine de l'Ecole de Confucius.

Puisse ce surcroît de travail faire plaisir au Lecteur, & l'engager à lever les mains au ciel pour demander à Dieu la conversion d'un peuple qu'il a éclairé de tant de lumières



& comblé de tant de bienfaits. Hélas ! il seroit peut-être plus près d'ouvrir les yeux à la lumière surnaturelle de la foi, s'il avoit plus à rougir de ses erreurs & de ses vices, & si les vertus sociales & les vérités naturelles dont elles sont mêlées, ne lui en cachotent pas le crime & le danger.





## TA - H I O ,

O U

## LA GRANDE SCIENCE.

LA VRAIE Sageſſe conſiſte à éclairer ſon eſprit & à purifier ſon cœur , à aimer les hommes & à leur faire aimer la vertu , à franchir tout obſtacle pour ſ'unir au ſouverain bien , & à ne ſ'attacher qu'à lui (1).

Heureux qui fait le terme où tend ſa courſe ! le chemin qu'il doit ſuivre ſ'offre à ſes yeux tout tracé ; la perplexité & le doute ſ'envolent dès qu'il y entre ; la paix & la tranquillité font naître mille fleurs ſous ſes pas ; la vérité l'éclaire de ſes plus bril-

(1) Ceux qui ne feront attention qu'aux mots & aux caractères du Texte pris ſolitairement , trouveront peut-être que nous avons ajouté au ſens de Confucius dans cette première phraſe & dans pluſieurs endroits de notre Traduction ; mais nous les prions d'observer 1°. que la ſignification des mots & des caractères dépend en première inſtance des idées qu'y attache & qu'en donne celui qui les emploie. Un Académicien , un Philoſophe , un Moralifte & un Prédicateur emploient le mot de *Sageſſe* également : qui oſeroit dire qu'il ne ſignifie pas plus chez l'un que chez l'autre ? 2°. Que la philoſophie de Confucius étant une philoſophie de *sageſſe* , de vertu & de religion , puisſée dans les ſources

les plus pures des anciennes Traditions , on ne doit pas être ſurpris qu'elle prenne ſon eſſor plus haut que celle du Portique. 3°. Que comme tout eſt lié & ſuivi dans le *Ta-Hio* & le *Tchong-Yong* , la ſublimité de la maxime qui précède eſt prouvée par celle qui ſuit... 4°. Qu'à nous en tenir même aux explications & gloſes Chinoiſes , nous n'avons pas toujours laiſſé le ſens du texte auſſi haut que nous l'aurions pu.... 5°. Que nos Caractères étant composés d'Images & de Symboles , les expreſſions les plus heureuſement choiſies ne les rendent jamais que bien imparfaitement. Le mot d'*éclairer* , par exemple , comment rend-il l'idée que préſentent les images de *ſoleil* & de *lune* du caractère *Ming* ?



lants rayons ; toutes les vertus entrent à la fois dans son ame , & avec les vertus, la joie & les délices d'une pure félicité. Mais malheur à qui , prenant les branches pour la racine , les feuilles pour les fruits , confond l'essentiel avec l'accessoire , & ne distingue pas les moyens de la fin. Connoître l'ordre de ses devoirs & en apprécier l'importance , est le commencement de la Sageſſe.

O Sageſſe , divine Sageſſe ! tu l'avois appris à la haute antiquité. Un Prince qui vouloit conquérir tout l'Empire à l'innocence & à la vérité , s'appliquoit d'abord à bien gouverner ſes Etats (2). Il commençoit par mettre le bon ordre dans ſa Maïſon ; ſon premier ſoin étoit de régler ſa Conduite ; pour régler ſa conduite , il ſ'attachoit avant tout à rectifier ſes inclinations ; il travailloit principalement à affermir ſes réſolutions ; pour affermir ſes réſolutions , il ſ'efforçoit ſur-tout de fixer ſes penſées ; pour fixer ſes penſées enfin , il remontoit par le raisonnement juſqu'à la première Origine & à la dernière Fin de toutes les créatures , & ſ'en formoit une idée claire.

En effet , l'idée claire de l'Origine & de la Fin de toutes les créatures fixoit ſes penſées ; ſes penſées étant fixées , elles affermiſſoient ſes réſolutions ; ſes réſolutions étant affermies , elles l'aïdoient à rectifier ſes inclinations ; ſes inclinations étant rectifiées , elles ſe ſoutenoient pour régler ſa conduite ; ſa conduite étant réglée , il lui étoit aïſé de mettre le bon ordre dans ſa maïſon ; le bon ordre régnant dans ſa maïſon , il lui facilitoit la bonne adminiſtration de ſes Etats , & ſes Etats enfin étant bien

(2) La Chine étoit diviſée en pluſieurs royaumes du temps de Confucius. Il parle pour les Princes qui étoient ſes contemporains , & ce qu'il dit eſt moins un plan de conduite qu'il leur trace qu'un ta-

bleau qu'il leur peint de celle de leurs Prédéceſſeurs , à qui l'Empire entier avoit dû une réforme générale dans les mœurs & la plus heureuſe proſpérité.



gouvernés, il donnoit le ton à tout l'Empire, & y faisoit fleurir la vertu (3).

Nulle différence à cet egard entre un Empereur & le moindre de ses Sujets : la vertu est la racine de tout bien : la cultiver est le premier devoir & la plus grave affaire de toute la vie. Si on la néglige, les désordres du cœur passent dans la conduite, & l'on ne bâtit que des ruines. Faire l'essentiel de l'accessoire & l'accessoire de l'essentiel, est le renversement de toute raison.

« 1°. *Ouen ouang* (4), dit le *Chou-King*, avoit affranchi son ame des erreurs & des vices. *Tching tang* (5) méditoit jour &

(3) Les Lettrés regardent cet article comme un précis sublime de tout ce que la philosophie, la politique & la morale ont de plus lumineux & de plus indubitable. Ils ont trouvé dans ce peu de paroles de leur maître, des principes de politique & de morale qui ont subjugué jusqu'à nos vainqueurs, maintenu nos loix, conservé nos anciennes mœurs & perpétué de siècle en siècle ce Patriotisme antique qui ne tient qu'au bien public & lui sacrifie tout. Que ceux qui ont la curiosité de connoître l'organisation intérieure de notre Gouvernement, lisent le *Ta-hio yen y pou*, ils verront qu'il n'appartient qu'à un homme d'Etat, versé dans les lettres & éclairé par l'expérience & le génie, de concilier tous les intérêts avec tous les devoirs, & la politique avec la probité. L'ouvrage de *Kieou Sun* feroit aussi utile en Europe qu'en Chine ; & le chef d'une Horde de Sauvages n'y trouveroit pas moins à profiter que nos plus grands Empereurs pour gouverner leurs immenses Etats.

(4) *Ouen ouang* fut le Fondateur de la Dynastie des anciens Tcheou qui commença 1122 ans avant J. C. & dura jusqu'en l'an 221. Il est regardé comme l'auteur du commentaire des *Koua* de *Fou-hi*. Le *Chi-King* dit qu'il est dans le ciel auprès du *Chang-ti*. L'histoire loue beaucoup sa modestie, sa douceur, sa frugalité, sa sagesse & sa piété filiale.

(5) *Tching-Tang* fut le Fondateur de la dynastie des *Tang* qui commença 1761 ans avant J. C. & dura jusqu'à l'an 1122. L'histoire lui donne de grands eloges. Elle raconte que voyant son peuple affligé par une sécheresse de plusieurs années, il coupa ses cheveux, se purifia par le bain, jeûna, se revêtit d'un habit de roseaux & alla s'offrir au *Tien*, dans un bois solitaire, pour être la victime de sa colere. Il pria avec beaucoup de larmes & de soupirs, disant : *Je suis un pécheur & un insensé, perdrez-vous tout un peuple à cause de moi ?* L'examen qu'il fit de sa conduite & de son gouvernement est rapporté par tous les historiens qui



» nuit, & observoit en tout la loi lumineuse du *Tien*. *Yao* (6)  
 » poussa la pratique de la vertu jusqu'à la plus sublime perfec-  
 » tion ».

L'exemple de ces grands Princes nous montre tout à la fois  
 ce que nous devons à la dignité de notre ame, & où il faut  
 puiser les rayons de sa sagesse & de sa gloire.

2°. On lisoit sur un bassin (7) de *Tching tang* : « Que votre

dissent tous aussi qu'il fut exaucé du  
*Tien*, & on obtint une pluie très-  
 abondante.

(6) *Yao* est le premier Empe-  
 reur dont il soit parlé dans le *Chou-  
 King*. Notre Histoire authentique  
 & incontestable commence à lui.  
 Les Critiques & les Sçavants du  
 premier ordre qui abandonnent  
 tout ce qui a précédé son Règne à  
 qui veut assembler des Conjectures  
 & des Traditions incertaines, da-  
 tent de lui la fondation de la Mo-  
 narchie. Le préambule du *Yao-Tien*,  
 c'est-à-dire du premier chapitre du  
*Chou-King*, commence ainsi. « Ra-  
 » contons l'histoire de l'ancien Em-  
 » pereur *Yao*. Il fut appelé *Fang-  
 » hien*, c'est-à-dire *plein de mérite* :  
 » ce nom glorieux étoit dû à sa  
 » piété, à son génie, à son sçavoir,  
 » à sa sagesse & à mille vertus natu-  
 » relles & acquises dont il soutint  
 » l'héroïsme par une modestie naïve  
 » & une noble défiance de soi-mê-  
 » me, &c. Le *Chou-King* le fait  
 ainsi parler à ses Grands : » Il y a  
 » 70 ans que je règne, rendez-  
 » vous à mes desirs, & souffrez que  
 » je dépose mon autorité entre vos  
 » mains. O Prince, lui dit l'assem-  
 » blée, vous avez soutenu la gloire  
 » du Trône par vos vertus, ce seroit

» l'avilir que d'y faire asseoir un  
 » autre que votre fils. Non, dit *Yao*,  
 » nommez-moi quelqu'un qui en  
 » soit digne, & je le prendrai pour  
 » mon successeur, quelque obscur  
 » que pût être sa naissance. L'as-  
 » semblée nomma *Chun*, de la famil-  
 » le des *Yn*. Le prince charmé de-  
 » manda qu'on le lui fît connoître.  
 » Il est fils de *Kou*, lui répondit-on,  
 » son père est un insensé, sa ma-  
 » râtre une fourbe & son frère un  
 » orgueilleux : malgré cela il est  
 » pacifique & obéissant ; toutes les  
 » vertus brillent en lui sans être  
 » obscurcies par aucun vice. Hé  
 » bien, dit *Yao*, je l'éprouverai :  
 » je lui donnerai ma seconde fille  
 » en mariage, & je verrai comment  
 » il se comportera. Ce bon Prince  
 » donna ses ordres sur-le-champ,  
 » fit préparer le trousseau de sa  
 » fille, & ne dédaigna pas de  
 » l'envoyer sur les rives du *Kouei*.  
 » Joui pour être l'épouse de *Chun* ;  
 » allez, lui dit-il, & honorez votre  
 » époux.

(7) Comme nos caractères sont  
 très-commodes pour toutes sortes  
 d'inscriptions, non-seulement par-  
 ce qu'ils peuvent s'écrire dans tous  
 les sens, mais encore parce qu'ils  
 sont également laconiques & éner-



» grand soin de tous les jours soit d'épurer votre vertu, deve-  
 » nez de jour en jour plus parfait, & foyez chaque jour un  
 » homme nouveau.

Il est dit dans le *Chou-King* (8) : « Appliquez-vous à réfor-  
 » mer & à renouveler les mœurs des peuples ». On lit dans  
 le *Chi-King* (9) : « Quoique les *Tcheou* fussent les plus anciens

giques, les Anciens qui aimoient la vertu, en écrivoient des leçons sur tout ce qui les environnoit. Le Commentaire intitulé, *la Doctrine des Sée-Chou prouvée par l'histoire*, en cite plusieurs qui passent pour être de la plus haute antiquité. Nous n'en copierons que deux ou trois. Sur une natte pour se reposer : *Endormez-vous dans les bras de la sagesse, si vous ne voulez pas vous réveiller dans ceux du repentir.* Sur le bord d'un étang : *Plus l'eau en est pure & tranquille, mieux elle représente le Ciel.* Sur un arc : *La force suffit pour le bander, mais c'est l'exercice qui la donne.*

(8) Le *Chou-King* contient 58 Chapitres (en 257,000 caractères). Des dix Chapitres que Confucius avoit extraits des annales de l'Empire l'an 484 avant J. C. les 5 premiers regardent *Yao & Chun*; les 4 suivants la Dynastie des *Hia*, 17 la Dynastie des *Chang*, & les autres celle des *Tcheou*, qui finit l'an 248 avant J. C. Mais le *Chou-King* ne va que jusqu'à la 28 année de *Siangouang*, qui correspond à la 624<sup>e</sup> avant J. C. Le *Chou-King* est au-dessus de tous les livres d'histoire des Grecs & des Romains pour l'antiquité, l'authenticité, l'élégance, le sublime, & sur-tout pour la beauté de la morale & la pureté de la doctrine,

(9) Le *Chi-King* est un recueil<sup>1</sup> de trois cents pièces de vers (en 39,234 caractères) recueillies & revues par Confucius. Il est divisé en trois parties: la première intitulée *Koué-fong* ou *Mœurs des Royaumes*, contient les pièces de vers & chansons qui avoient cours parmi le peuple, & que les Empereurs faisoient recueillir en faisant la visite de l'Empire pour juger de l'état des mœurs, du gouvernement, des vices, &c. de chaque royaume. Si on jugeoit de certains royaumes selon cette règle qui n'est pas mauvaise, on s'en formeroit peut-être une plus juste idée qu'en consultant les livres. La deuxième intitulée *Siao-ya* & la troisième *Taya*, *Petite excellence*, *Grande excellence*, contiennent des Elégies sur les malheurs des temps, des Satyres contre les mauvais Princes & les mauvais Ministres, des Odes, des Chansons, &c. à la louange des Empereurs, des Princes, des grands hommes, les cantiques d'actions de grâces & de réjouissance qu'on chantoit lorsque les Princes venoient rendre hommage à l'Empereur, &c. Les erudits & les critiques croient que tout ce qui est dans ces deux parties regarde la Dynastie des *Tcheou*. La quatrième partie nommée *Song*, *Louanges*,  
 Princes



» Princes de l'Empire, ils ne durent le suffrage du *Tien*, qui  
 » les appella au trône, qu'aux soins zélés de Ouen-ouang pour  
 » faire refleurir la vertu dans ses Etats ». Imitez ces grands  
 exemples, & faites sans cesse de nouveaux efforts pour les  
 egaler.

3°. On lit dans le Chi-king : « Les Etats que l'Empereur  
 » gouverne par lui-même font de mille Lis (10); chaque fa-  
 » mille habite & cultive le terrain qui lui est assigné ». On y  
 lit encore : « Le Mien-man va se percher sur les arbres de  
 » la colline ». Hélas ! disoit Confucius, ce petit oiseau fait où  
 il doit se fixer; comment l'homme paroît-il l'ignorer? Les rayons  
 de la raison qui l'éclaire, le lui montreroient-ils moins sûrement  
 que l'instinct de la nature à ce moineau sauvage?

On lit dans le Chi-king : « O Ouen-ouang, que ta vertu fut  
 » pure & sublime ! ô qu'elle fut admirable & éclatante ! La  
 » sainteté en fut le terme ». C'est-à dire que comme Roi il s'ap-  
 pliquoit à procurer le bonheur de ses peuples ; comme sujet,  
 à respecter son Souverain (11); comme fils, à honorer ses au-  
 gustes parents; comme pere, à témoigner sa tendresse à ses  
 enfants; & comme allié enfin, à garder fidèlement tous les  
 traités.

On lit dans le Chi-king : « Tel qu'on voit les roseaux qui

contient les hymnes qu'on chantoit  
 à la cour des Empereurs dans les  
 cérémonies pour les Ancêtres sous  
 les Dynasties des *Chang* & sous  
 celle des *Tcheou* & dans le petit  
 Royaume de *Lou*, patrie de Con-  
 fucius.

(10) Un *Li* est à-peu-près la di-  
 xième partie d'une lieue d'Europe.  
 Toutes les terres appartenient à  
 l'Etat, sous les premières dynasties.  
 Le gouvernement assignoit à cha-

que famille une portion de terre à  
 cultiver pour elle, & une autre  
 à cultiver avec sept autres familles  
 pour l'Etat.

(11) Ouen-Ouang n'avoit qu'un  
 petit Royaume & étoit vassal de  
 l'Empire. Il eut la fidélité & le zèle  
 de venir à la cour de l'infâme  
*Tcheou* pour lui faire des représen-  
 tations. Ce monstre qui le crai-  
 gnoit autant qu'il l'estimoit, le re-  
 tint en prison pendant deux ans.



» croissent sur les rives du Ki se couronner sans cesse d'un  
 » nouveau feuillage , étendre au loin leurs rameaux , & éta-  
 » ler de tous côtés une verdure qui charme les yeux ; tel s'offre  
 » à nos regards le bon Prince Ouen-ouang. Son ame est comme  
 » un ivoire sculpté & limé , comme un diamant taillé & poli (12) ;  
 » sa perfection est son ouvrage. O que d'élévation dans ses  
 » pensées ! que de noblesse dans ses sentimens ! que d'affabilité  
 » dans ses manieres ! que de dignité dans toute sa personne ! Sa  
 » gloire sera immortelle comme ses vertus ». Ces paroles du  
 Poète , *comme un ivoire sculpté & limé* , désignent l'application de  
 ce grand Prince à rectifier ses idées , & à épurer ses connois-  
 sances : celles-ci , *comme un diamant taillé & poli* , marquent ses  
 efforts pour se corriger de ses défauts & perfectionner ses ver-  
 tus : ces exclamations , *ô que d'élévation dans ses pensées ! que de*  
*noblesse dans ses sentimens !* nous apprennent que l'heureux suc-  
 cès de son application & de ses efforts fut l'ouvrage de sa con-  
 tinuelle vigilance sur lui-même : les deux suivantes , *que d'affa-*  
*bilité dans ses manieres ! que de dignité dans toute sa personne !* nous  
 font voir que la beauté de son ame rejaillissoit sur son exté-  
 rieur (13) & inspiroit l'amour de la vertu , en faisant parler  
 aux yeux ses doux attraits & sa majesté. Cette belle conclu-  
 sion enfin , *sa gloire sera immortelle comme ses vertus* , nous dit  
 avec force que tandis que les hommes conserveront les idées  
 du vrai & du bien , ils chériront la mémoire d'un Prince  
 qui a atteint la perfection de la sagesse & de la vertu.

(12) On voit par ces paroles que  
 quelque odieux que fût le luxe dans  
 l'Antiquité , on connoissoit les arts  
 que les siècles suivants ont trop  
 estimés ; mais la politique vou-  
 loit qu'ils ne fussent employés que  
 pour la magnificence de l'Etat :  
 c'est encore la politique de notre

Gouvernement. Le Proverbe dit :  
*Quand les gros diamants sont sans*  
*prix , les petites vertus sont bien viles.*

(13) Nos Lettrés disent : *La dé-*  
*cence est le teint naturel de la vertu ;*  
*& le fard du vice..... La gravité n'est*  
*que l'écorce de la sagesse , mais elle la*  
*conserve.*



Le Chi-King dit encore : « O Ouen-Ouang ! ô Ou-Ouang !  
 » Ce n'est qu'en remontant à travers bien des générations  
 » qu'on parvient jusqu'à vos heureux règnes : mais qui en  
 » ignore les merveilles & n'est pas rempli de votre souve-  
 » nir ? » C'est leur sagesse qui a assuré celle de leurs succes-  
 seurs & qui la guide , c'est leur bienfaisance qui a donné tant  
 de bonté à nos Princes , & qui en ranime sans cesse les gé-  
 néreux sentimens.

Le peuple lui-même jouit des plaisirs & des douceurs , des  
 aïssances & des richesses que leur prévoyance lui avoit prépa-  
 rées. Aussi leur souvenir , ce souvenir si cher à tous les  
 cœurs , se perpétuera-t-il de siècle en siècle , & ne s'éteindra  
 jamais dans la mémoire des hommes.

4. « Oui sans doute , disoit Confucius , je pourrois enten-  
 » dre plaider une cause & prononcer des arrêts ; mais je  
 » n'y vois que peu de gloire à acquérir. La seule qui soit  
 » digne du sage , c'est de tarir la source des procès , & d'en-  
 » vironner le trône de la justice de tant de vertus qu'elle  
 » n'ait plus besoin ni de balance ni de glaive ». Mais com-  
 ment enchaîner ou du moins contenir les passions qui font  
 renaître la chicane de ses cendres (14) ? Par cet ascendant

(14) Proportion gardée , il y a quatre fois plus de tribunaux & de gens de justice en France qu'ici. Est-ce que les François sont plus mauvais que nos Chinois ? Est-ce qu'il y faut plus de têtes pour trouver la vérité & la justice que dans l'extrémité de l'Asie ? ou plutôt ne feroit-ce pas qu'on n'y a pas les mêmes idées que nous de la Magistrature ? A remonter du village jusqu'à la Capitale, la gloire de nos magistrats est moins de juger les

procès que de les prévenir, les arrêter , les accommoder & en dégouter. Hors certains crimes atroces & publics , il n'appartient qu'à l'Empereur de prononcer des sentences de mort. Moins il y en a , plus son regne est glorieux. Ajoutons encore ce mot. L'appareil , les recherches , les longueurs & les revisions des procédures criminelles ont ici quelque chose de plus effrayant pour la multitude que les supplices dans bien d'autre pays.



de sagesse qui désespère la mauvaise foi , intimide la cupidité & met en fuite la malice. C'est-là ce que j'appelle frapper à la racine (15).

5. Ne vous en imposez pas à vous-même (16). Haïssez le mal autant qu'il est odieux & difforme ; aimez le bien autant qu'il est aimable & charmant , c'est-à-dire de toute l'étendue de votre ame , & une paix délicieuse vous fera jouir de vous-même avec volupté. Le sage a toujours les yeux ouverts sur sa conscience , & est par-tout docile à sa voix. L'insensé se fouille de crimes lorsqu'il est sans témoins (17) ;

(15) Tous les critiques conviennent qu'on a perdu l'article de Tzeng-Tzée qui expliquoit les paroles, *fixer ses pensées*. Plusieurs Lettrés du premier ordre ont essayé d'y suppléer. Nous avons choisi le supplément de Hoen-Kou-Tzée. Il est dit dans le Chi-King : « Le Tien » a donné la vie aux peuples & les » gouverne : c'est lui qui préside à l'harmonie du monde ». On lit dans le Chou-King : « Qui obéit au Tien, pratique la vertu : qui lui résiste tombe » dans le péché. Et ailleurs : Soyez » pénétré de crainte , soyez pénétré de » crainte ; les pensées du Tien sont » profondes , il n'est pas aisé de conserver ses faveurs. Ne dites pas : il » est élevé & très-élevé sur nos têtes. » Ses yeux sont toujours ouverts sur » vous ; il observe chaque jour ce que » vous faites ». Si vous compreniez » bien que le Tien châtierra un jour » les méchans sans le moindre » mouvement de colère, vous comprendriez aussi que s'il ne les punissait pas encore , ce n'est pas une » molle indulgence qui arrête son » bras. Le jour que la sagesse a » marqué n'est pas encore venu ,

» mais il viendra très-immanquablement ».

(16) On ne trompe les autres , dit Kouan-tzée , que parce qu'on se trompe soi-même. Selon Confucius, il faut juger des fautes par les personnes, des personnes par leurs vertus , & des vertus par les devoirs.

(17) Confucius & ses disciples font souvent contraster le sage & l'insensé dans leurs maximes. En voici quelques exemples pris au hasard. Le sage est toujours sur le rivage , & l'insensé au milieu des flots.... L'insensé se plaint de n'être pas connu des hommes , le sage de ne pas les connoître.... Le sage fait entrer tous les hommes dans son cœur, l'insensé en chasse ceux qui y sont.... Le sage est grand dans les plus petites choses, l'insensé est petit dans les plus grandes.... Le sage se perd en combattant ses pensées, l'insensé en les suivant.... L'Insensé est un enfant par ses finesses, le sage par sa candeur.... L'insensé n'est occupé que de sa fortune & de ses plaisirs, le sage ne pense qu'à fuir le mensonge & à trouver la vertu.



& se porte sans pudeur aux plus honteux excès. Voit-il un sage qui s'approche ? la frayeur le gagne , il se hâte de cacher sa turpitude , & se pare d'un faux extérieur d'innocence. Vain artifice ! les yeux les moins perçants pénètrent jusqu'aux derniers replis du cœur d'un hypocrite. L'ame n'a point de secret que la conduite ne révèle. Aussi le sage ne cherche-t-il à se précautionner que contre sa conscience. « O qu'il faut » s'observer , disoit Confucius , sur ce que les aveugles voyent » & les sourds entendent » !

Un homme opulent orne & embellit sa demeure , tout y annonce ses richesses. Il en est de même de la vertu. Le corps où elle habite en reçoit une impression de grandeur & de sérénité (18) , qui annonce aux yeux , qu'elle déploie toute l'ame & l'enivre de délices & de paix : tant il importe au sage de s'affermir dans ses bonnes résolutions.

6. Ce n'est que par la droiture du cœur qu'on se corrige des défauts & qu'on acquiert des vertus. Mais cette droiture si précieuse & si essentielle ne peut résister au choc impétueux des passions. Les éclats fougueux de la colère la renversent , les frissons glaçans de la crainte la font plier , les treffaillemens subits de la joie l'ébranlent , & la pâle tristesse la met comme à flot dans ses larmes. Comment le cœur pourroit-il la sauver d'une tempête où il n'échappe pas au naufrage ? elle commence à peine , qu'il est lui-même comme banni de lui-même. L'on voit alors sans voir , l'on entend sans entendre : les plus doux alimens même perdent leur faveur & leur goût.

(18) Selon le Lun-yu, « Confu-  
 » cius étoit toujours gracieux &  
 » affable ; mais sans rien perdre de  
 » sa modestie , ni de sa gravité. Sa  
 » politesse ne dégénéroit jamais ni  
 » en bassesse , ni en fadeur ; & l'air  
 » d'autorité qu'il savoit se donner

» n'avoit rien qui pût blesser l'or-  
 » gueil le plus délicat , parce que  
 » la sérénité de son front , qui dé-  
 » couloit de celle de son ame , en-  
 » chaînoit les passions & réveillait  
 » les vertus ».



O ivresse des passions ! ô affreuse tyrannie ! mais ivresse utile , tyrannie avantageuse , parce qu'elles montrent que sans la droiture du cœur on ne peut pas même s'assurer la pratique extérieure de la vertu (19).

7. C'est en vain qu'on espere de mettre le bon ordre dans sa maison, si on n'a pas eu soin d'abord de régler sa conduite. Comment exiger des autres en effet ce qu'on ne peut obtenir de soi ? comment même le leur demander ? On suit comme nécessairement la pente oblique de ses défauts. Au lieu d'amolir les cœurs par la tendresse , de les piquer par le dédain , de les retenir par la crainte , de les gagner par la bonté , de les charmer par les egards , on se prostitue & on s'oublie ; on se commet & on s'expose ; on va trop loin & l'on recule ; on s'aveugle & on se hasarde ; on se rapetisse & on s'avilit :

(19) Les actions des hommes peuvent n'être qu'un fard & un voile dans bien des occasions ; mais la suite de leur conduite ne peut en imposer. Le gouvernement part de ce principe chez nous & se décide dans le choix des Mandarins, 1°. Sur le motif qui paroît les faire agir & le but qu'ils se proposent. 2°. Sur les qualités de leurs bonnes actions & de leurs fautes. *Une grande ame, dit Confucius, prend son essor vers la vertu à la moindre occasion ; une ame basse ne va à son devoir qu'en rampant. Un bon cœur penche vers la bonté & l'indulgence, un cœur étroit ne passe pas la patience & la modération.* 3°. Sur l'idée qu'on en a dans leur famille & dans leur patrie. 4°. Sur l'estime ou le mépris du public : *Qui réunit tous les suffrages ou n'en obtient aucun, est un homme dangereux ; on ne peut plaire ni déplaire tout à la fois aux gens*

*de bien & aux méchants, sans être fourbe.* 5°. Sur les paroles & les manieres. *Un homme sévère & brusque peut avoir le cœur bon, celui dont les paroles sont pleines de finesse dont les manieres sont séduisantes, l'a rarement bien fait.* 6°. Sur leur maniere de parler d'eux-mêmes, des autres & des affaires : *Le sage ne se compare à personne, ne relève que les bonnes qualités des autres, & parle d'abord des inconvéniens & difficultés qu'il voit dans les affaires.* 7°. Par leurs prétentions, leurs procédés & leurs demandes : *L'homme qui a du mérite craint les emplois qui en demandent ; plus il est élevé, plus il est affable & prévenant : & sur cent requêtes il n'y en a pas une pour lui.* 8°. Sur leur maintien & leur contenance : *Il faut qu'un arbre soit bien gros & bien enraciné pour que ni le vent ni le poids de ses branches ne le fassent pencher d'aucun côté, &c.*



cela doit être : le cœur mene où il va (20). O qu'il en est peu qui voyent les défauts de ceux qu'ils aiment & les bonnes qualités de ceux qu'ils haïssent ! *Un pere*, dit le proverbe, *ne connoît ni les défauts de son fils, ni la bonté de son champ.* Que la vertu donc règne d'abord dans votre ame, si vous voulez la faire régner dans votre maison.

8. O vous que le Ciel a placés sur nos têtes, Rois & Monarques qui gouvernez le monde, que pourront espérer les peuples de votre sagesse, si elle ne vous fait pas ouvrir les yeux sur vos augustes familles, pour les cultiver par vos soins. Un grand Prince donne le ton à tout son Royaume du fond de son palais. Les vertus qu'il y fait eclorre & fleurir autour de lui, attirent tous les regards & portent au loin la persuasion du devoir & l'innocence des mœurs. Le moyen en effet qu'il ne soit pas respecté & aimé, ses magistrats honorés & obéis, les malheureux foulagés & secourus, tandis que la piété filiale (21), l'amour fraternel, & la bienfaisance distinguent encore plus son auguste famille que la pourpre qui la décore. L'Ode dit : « Une mere colle son enfant sur » son sein, elle le serre entre ses bras & l'accable de baisers ; » il ne parle pas & elle devine jusqu'à ses desirs par l'instinct » secret de l'amour ». Elle n'étoit pas encore mere que la

(20) Le commentaire ajoute : *Qui voit la vie du pere peut prédire celle des enfants. Le berger à cheval sur un tigre n'en descend pas aisément, le loup s'enfuit, mais le troupeau se dissipe.*

(21) Nos anciens Empereurs ayant reconnu qu'il n'appartient qu'à la Morale de réformer les peuples, ils mirent toute leur politique à exceller en piété filiale, & ils eurent la joie de voir que personne dans tout l'Em-

*pire n'osoit plus s'oublier vis-à-vis de son pere & de sa mere. Il leur fut aisé alors d'enseigner tous les devoirs, & de persuader la pratique de toutes les vertus. Les exemples touchans de leur piété filiale leur avoit donné la clef de tous les cœurs ; ils n'avoient qu'à parler pour voir leurs ordres écoutés avec joie, reçus avec plaisir, & exécutés avec empressement. Confucius dans le Hiao-King.*



nature avoit déjà mis cet instinct dans son cœur. La maternité n'a fait que le développer.

L'exemple de la famille du Prince développe encore plus efficacement l'amour pour la vertu & le penchant pour le bien que tous les hommes portent en naissant. Si la cordialité & la déférence y unissent tous les cœurs ; l'imitation les reproduira , les multipliera & les perpétuera dans toutes les familles. Mais si l'injustice & le crime y entrent ; tout est perdu ; cette étincelle commencera l'incendie & causera un embrâsement universel. C'est dans ce sens qu'il a été dit : *Un mot peut tout perdre , un homme peut tout sauver.* La bienfaisance de Yao & de Chun passa de leur cœur dans ceux de tous leurs sujets. Kié & Tcheou (22) au contraire y versèrent leur cruauté & les fouillèrent de tous leurs vices. Un Prince défend en vain ce qu'il se permet ; il n'est pas obéi. Il faut qu'il soit exempt des vices qu'il proscriit & qu'il ait les vertus qu'il exige : mais alors qu'il attende & espere tout de ses sujets. On n'a point vu de peuple ni résister à l'exemple de ses Rois , ni le démentir (23).

(22) *Kié & Tcheou* sont les Néron & les Caligula de Chine. Le premier est représenté dans le Chou - King & dans les annales, comme un prince pétri de mollesse & de luxure, sans probité & sans religion, magnifique pour ses plaisirs & ses amusemens jusqu'au délire, également superbe dans ses prétentions, & vil dans sa conduite, aussi perfide & aussi cruel qu'une femme perdue de débauche, abusant avec insolence de son autorité pour opprimer les peuples, & la prostituant jusqu'à la dérision & au ridicule, pourvaquer à ses plaisirs. Le second étoit né avec les

talens & les belles qualités qu'il faut aux grands Princes, il ne fut qu'un monstre. Le luxe, le vin & l'amour des femmes le conduisirent par degré de vice en vice jusqu'aux excès qui mettent l'homme au-dessous de la bête. Il épuisa tous les trésors de l'Empire pour fournir à ses plaisirs & à ses amusements, fit périr une infinité d'innocents, & outragea la nature jusqu'à faire des plus horribles supplices l'assaisonnement de ses débauches & de ses impiétés. La dynastie des *Hia* finit à *Kié*, & celle des *Tang* à *Tcheou*.

(23) *Qui aime son pere & sa mere n'oseroit haïr personne ; qui les honore,*

On



On lit dans le Chi-King : « Un pêcher que le printemps » a couronné de fleurs & de verdure fait naître le plaisir » dans tous les yeux par le doux éclat de sa beauté ; telle » est une jeune fiancée qui passe dans la maison de son époux ; » la modestie & la douceur qui suivent ses pas entrent dans » tous les cœurs ». Les vertus du Prince & de son auguste famille trouvent ceux de leurs sujets encore mieux disposés. Ils volent au-devant d'elles pour les recevoir.

L'Ode dit : « O qu'il revere son aîné ! O qu'il chérit tendrement son cadet » ! Un Prince qui est bon frère, enseigne éloquemment à ses sujets à l'être, & se donne tous les droits pour les y obliger.

L'Ode dit : « Une vie irréprochable porte au loin une impression de lumière & d'innocence qui corrige les mœurs » publiques ». Si un Prince est bon père, bon fils, bon frère, les peuples se hâteront de lui ressembler, & il atteindra le vrai but du gouvernement en ne paroissant occupé que des sentimens de son bon cœur, & de la tranquillité de sa famille.

9. Si un Prince honore par ses respects le grand âge (24)

*n'oseroit mépriser qui que ce soit. Si un Empereur aime & honore ses parens de cœur & de conduite, ce grand exemple instruira tous ses sujets des devoirs de la piété filiale & en persuadera l'observation. Les sauvages même qui habitent les îles de la mer en seront touchés. Il faut qu'un Empereur excelle en piété filiale. Un seul cultive la vertu, disent les annales, & mille cœurs volent vers elle. Quand je dis que c'est par la piété filiale qu'un Empereur instruit les peuples & les gagne à la vertu, ne croyez pas qu'il doive parcourir l'Empire pour en donner des leçons. Son exemple va partout sur les aîles de la renommée ; il*

*parle à tous les cœurs & il est entendu. Qui oseroit moins honorer ses parens, aimer ses frères & chérir ses amis que le Prince les siens ? O nom glorieux de Père des peuples, dit le Chi-King, tu n'es dû qu'à celui qui conduit à la vertu par ses exemples tous les cœurs que le Tien lui a soumis. Confucius dans le Hia-King.*

(24) On voit dans le King & dans les Annales, que l'Antiquité regardoit le respect & les déférences qu'elle avoit pour les vieillards, les honneurs & les distinctions qu'elle leur accordoit, comme un point capital dans le gouvernement. 1°. Quand on revenoit de la



des Vieillards & la vertu des Sages ; s'il distingue par ses regards la prééminence des hommes d'Etat & la supériorité des gens à talens ; s'il s'attendrit de cœur sur les pleurs des malheureux & sur les besoins des orphelins, ses peuples charmés se porteront d'eux-mêmes à tout ce que la piété filiale, l'amour fraternel & la tendre compassion ont de plus touchant & de plus aimable. Son cœur entraînera les leurs : il en fera tout à la fois le premier mobile & la regle. S'il veut l'être plus

chasse, ils avoient leur portion de gibier & de venaison, quoiqu'il n'y fussent pas allés. 2°. Leurs enfants étoient dispensés d'aller à la guerre, & même de tout emploi. 3°. On donnoit chaque année trois grands repas de cérémonie aux vieillards ; l'Empereur présidoit lui-même à celui de la Capitale ; les Princes, les Gouverneurs, les Grands, les Mandarins présidoient à ceux des Villes. 4°. Ils étoient dispensés de tout ce qu'il y avoit de gênant ou de pénible dans le cérémonial de la Cour, des Fêtes & même du Deuil. 5°. Dans la haute vieillesse leurs fautes ne pouvoient pas être punies par les Supplices, & on faisoit grace, pour l'ordinaire, à leurs enfants, pour ne pas les contrister. 6°. Ceux qui étoient du Conseil, pouvoient donner des avis à l'Empereur quand ils avoient quatre-vingts ans, s'en alloient avant que toutes les affaires fussent expédiées, & ne venoient que quand ils vouloient. Quand ils avoient quatre-vingt-dix ans, ils envoyoient saluer l'Empereur. L'Empereur alloit les voir chez eux, s'il avoit quelque chose à leur demander, & ne venoit jamais sans

être précédé par ses présens. Confucius exhortant les Empereurs à conserver les anciens usages, fait voir que c'est la Sagesse, la Vertu & l'expérience qui les ont établis, &c. Puis il ajoute : *Le Fils sera flatté de vos attentions pour son Pere, le Frere de vos bontés pour son Frere, toute une Ville, toute une Province, des honneurs que vous aurez rendus à un Vieillard. Un million de cœurs vous tiendront compte de ce que vous n'aurez fait que pour un seul de vos Sujets. L'imitation étendra, multipliera, reproduira, perpétuera ce bel exemple en mille manieres, &c.* La Dynastie des *Han* qui étoit moins éloignée de l'Antiquité, fut longtemps heureuse & florissante par les respects qu'elle avoit pour les Vieillards & par le soin qu'elle en prenoit. Vou-ti commence ainsi une Déclaration : *Un Vieillard ne peut être chaudement sans habits fourrés, ni réparer ses forces sans manger de viande. Qu'on nous avertisse, chaque année, du nombre des Vieillards de chaque District, à qui leur famille n'est pas en état de donner des habits assez chauds, ni de la viande & du vin ; Nous ordonnons qu'on prenne sur l'épargne de quoi y suppléer, &c.*



pleinement encore & ne se tromper jamais, qu'il épargne à son Souverain ce qui l'offense dans ses Vassaux, & à ses Vassaux ce qui lui déplaît dans son Souverain; qu'il fuie les voies perdues où ses prédécesseurs se sont égarés, & n'entre pas lui-même dans celles où ses successeurs pourroient s'égarer. Que sa main droite ne frappe pas ceux que sa main gauche caresse, & que sa main gauche ne caresse pas ceux que frappe sa main droite; qu'il n'exige enfin que ce qu'il s'accorde, & se mette sans cesse à la place de ses Sujets pour voir la sienne.

L'Ode dit: « O aimable & cher Prince! tu es comme le » Pere & la Mere de ton Peuple ». Voulez-vous mériter ce grand éloge? Epousez, prenez toutes les inclinations de votre Peuple, faites-en les vôtres, & foyez comme un Pere & une Mere qui aiment tout ce qui plaît à leurs enfants & ont en aversion ce qu'ils haïssent (25).

L'Ode dit: « Montagnes du Midi, vos sommets altiers & » superbes n'offrent à la vue que des amas de rochers escarpés, horriblement suspendus. O Yn, tu effrayes encore plus » les regards des peuples consternés; ils ne les elevent vers » toi qu'en tremblant ». O Princes! craignez de ressembler à ce Ministre abhorré! votre Trône tout entier s'écrouleroit sous votre orgueil & vous enseveliroit sous ses ruines.

L'Ode dit: « Tandis que la Dynastie des Chang régna » sur les cœurs, elle ne voyoit que le Chang-ti au-dessus

(25) « L'Empire, dit Tchang- » hoen, n'a pas été fondé pour » que toutes les Provinces contri- » buassent à la gloire, aux plaisirs, » à la richesse & à la puissance » d'un seul homme, mais pour » qu'un seul homme gouvernât les » peuples de toutes les Provinces » comme un pere ses enfants,

» pourvût à leurs besoins, foulât » géât leurs peines, leur procurât » des plaisirs, supportât leurs dé- » fauts & les formât à la vertu... » Qui n'a de tristesses & de joies, » d'aversions & d'attaches que » celles des peuples, les traite » en pere, & trouve en eux des » enfants.



» d'elle , & elle en étoit l'image chérie. O vous qui lui avez  
 » succédé , mesurez des yeux la hauteur de sa chute ; &  
 » qu'elle vous apprenne que plus vos destinées sont sublimes ,  
 » plus il est difficile de les remplir ». C'est le cri de tous  
 les siècles : l'amour du Peuple donne les Sceptres & les  
 Couronnes : sa haine les laisse tomber ou les brise (26).  
 Aussi un Prince vraiment sage s'applique , avant tout , à s'an-  
 crer dans la vertu , & à s'y perfectionner , parce qu'il fait  
 bien que plus il sera vertueux , plus il sera aimé de ses Sujets ,  
 & que plus il sera aimé de ses Sujets , plus il verra croître  
 ses Etats , & avec ses Etats les richesses & les biens qui pro-  
 curent l'abondance. La vertu est le fondement inébranlable  
 du Trône & la source intarissable de l'Autorité ; les richesses  
 & les biens n'en sont que l'ornement. Si un Prince s'y trompe  
 & prend l'accessoire pour l'essentiel , ses Sujets corrompus  
 par son exemple secoueront le joug des Loix & souilleront de  
 vols & de brigandages tous les canaux qu'ouvrira son avarice  
 pour conduire vers lui les sources des richesses. Plus il vient  
 d'or & d'argent à un Prince avare , plus les cœurs se refroi-  
 dissent & s'éloignent ; plus un bon Prince vuide ses trésors ,  
 plus les cœurs viennent en foule & se remplissent de lui (27).  
 C'est la Loi de tous les siècles : l'injure qui a souillé la bou-  
 che en sortant , rentre dans les oreilles en les déchirant :

(26) Cet endroit fait allusion à  
 Kié & à Tcheou : le premier ne  
 put pas engager ses Sujets à pren-  
 dre les armes pour lui. Le second  
 fut abandonné par son armée.

(27) Le grand coup de Politique  
 de Kao-tzou , Fondateur de la  
 Dynastie des Han , fut d'adoucir le  
 fardeau des Impôts & de faire suc-  
 céder une noble simplicité au luxe,

au faste , à la magnificence & aux  
 prodigalités de la Dynastie précé-  
 dente. En quelque endroit que se  
 trouvât son armée , les peuples qui  
 l'aimoient , lui fournissoient d'eux-  
 mêmes plus de secours qu'il n'eût  
 pû en avoir par les plus criantes  
 contributions. Il disoit en riant que  
 ses Sujets avoient la clef de son  
 trésor.



l'avarice du Prince ayant corrompu la probité de ses Sujets, leur iniquité dissipe les trésors qu'a grossi son injustice.

Il est écrit dans le Chou-King : « Le Souverain moteur de nos destinées ne se lie pas pour toujours à son suffrage ». C'est-à-dire que de la même main dont il a conduit sur le Trône les Princes dont la vertu pourroit en soutenir la gloire & justifier sa prédilection, il en précipite ceux qui le déshonorent par leurs vices, & obligent sa justice à les rejeter. *Vous me demandez, disoit un grand Ministre à des Ambassadeurs, ce qu'il y a de plus précieux & de plus estimé dans le Royaume de Tsou; nos mœurs vous le disent, c'est la vertu.*

La réponse du sage Kieou n'est pas moins belle : les Loix appelloient son neveu au Trône que la mort de son pere laissoit vuide. Le Roi chez qui il s'étoit réfugié, s'offroit à lui en ouvrir le chemin, tout le monde l'assuroit qu'il risquoit tout à différer. *Noyez-vous dans vos larmes, dit l'Oncle à son Neveu, ne vous occupez qu'à pleurer la mort de votre Pere. Quoiqu'exilé & fugitif, ce grand devoir de la piété filiale doit vous être plus précieux qu'une Couronne (28).*

(28) Ce trait d'Histoire est raconté fort au long dans le *Li Ki*. Tchong-Eulh, fils d'une première Epouse du Roi de Chen-si & Prince héritier de droit, ayant été obligé de s'enfuir pour éviter les embûches de sa marâtre, le Roi de Chanfi, chez qui il s'étoit réfugié, lui envoya annoncer la mort de son Pere & lui fit offrir de l'aider à monter sur le trône, s'il vouloit profiter des embarras du deuil, pour surprendre l'Usurpateur & faire valoir ses droits. Le jeune Prince voulut consulter son oncle maternel qui l'avoit suivi,

avant de répondre aux Envoyés du Roi de Chanfi. Les belles paroles que cite le *Ta-Hio* persuaderent Tchong-Eulh. Après avoir chargé les Envoyés de remercier leur Maître en son nom de la part qu'il prenoit à sa situation, il ajouta : *Comme je suis disgracié & en fuite, je suis privé de la consolation de pleurer sur le cercueil du Roi mon Pere & d'assister à ses funérailles, mais je ne m'occupe que plus vivement de sa mort & de ma douleur. Je serois indigne des bontés & de la protection du grand Prince qui vous envoie, si je pouvois m'en distraire*



« Hélas ! s'écrioit Mou Kong, accablé du souvenir d'une guerre imprudemment entreprise & plus malheureusement conduite, « ce » n'est point la supériorité de génie que je cherche dans un Mi- » nistre pour lui donner ma confiance ; mais un esprit vrai , un » cœur droit , une ame grande & magnanime , qui lui » fasse chérir & estimer le mérite sans aucun retour de » jalousie , produire & protéger les talens sans aucune peti- » tesse de prédilection , honorer & encourager la vertu avec » cette tendre complaisance & ce vif intérêt que nous prenons » à ce qui nous est personnel. Que je serois tranquille avec » un tel Ministre sur les avénirs de ma Maison & sur le sort » de mes peuples ! Mais si mon choix venoit à tomber sur » un homme plein de lui-même , qui craigne , ecarte , me » cache ou opprime tous ceux dont la capacité , le savoir , » le zèle , les services & la probité allarmeroient l'orgueil & aigri- » roient la jalousie (29) , quelque supériorité de génie & de » talens qu'il ait , que deviendront mes descendants & mes

*un instant.* Cette réponse que nous avons traduite d'après le Li-Ki , charma le Roi de Chanfi , il la loua hautement & la fit publier par-tout. L'histoire raconte comment Tchong Eulh fut secouru par plusieurs Princes & mis en possession des Etats de son Pere vers le milieu du septieme siècle avant J. C.

(29) *Les montagnes épaississent les vapeurs , rassemblent les nuages , irritent les vents , allument la foudre & réunissent toutes les Saisons dans un jour. Qui les voit de loin , croit qu'elles sont d'azur & qu'elles touchent le Ciel ; de près ce ne sont que des Rochers entassés & des Forêts*

*peuplées de Tigres & de Voleurs. La Cour est de même , lorsque la jalousie est la boussole des Ministres. On a vu quelquefois les hommes d'Etat se piquer d'une noble emulation pour procurer la gloire de leur Maître & faire réussir tous ses projets ; mais on ne les a vus qu'au temps de Yao & de Chun se renvoyer les honneurs , reculer devant les distinctions & parler les uns des autres devant le Prince , comme des freres qui s'aiment devant leur pere. Aussi n'a-t-on vu que sous Yao & Chun l'Empire tout entier ne faire qu'une famille. Si un Ministre est jaloux du mérite , plus il a de génie , de pénétration & d'expérience , plus il ôte de ressources*



» Peuples ? mon Royaume entier ne fera-t-il pas exposé aux  
 » derniers malheurs » ? De pareils Ministres sont nés pour la destruction & la ruine des Empires. Il n'appartient qu'à un bon Prince de rejeter leurs services, de proscrire leurs personnes, de purger l'Etat de leur présence & d'exiler parmi les Barbares des hommes qui en ont tous les vices. C'est dans ce sens que Confucius disoit : *La bienfaisance d'un Prince n'éclate pas moins dans les rigueurs qu'il exerce, que dans les plus touchans témoignages de sa bonté.* Si un Monarque n'a pas le courage d'appeler le mérite de loin aux honneurs, s'il lui alonge le chemin & fait naître des épines, s'il laisse sa confiance à des hommes dont il connoît la méchanceté, ou ne la retire que par secousses & comme en détail, il frappe sur lui-même & ouvre la porte aux plus grands malheurs. Faire son Favori d'un homme chargé de la haine publique, ou n'avoir que du dédain pour celui qui réunit tous les suffrages (30), c'est heurter de front toutes les idées de Justice que la Nature a gravées dans les cœurs, inviter aux murmures, & entrer dans le nuage où est la foudre dont on sera frappé. Tous les siècles l'ont dit, toutes les consciences le repètent : la fidélité, la droiture & la probité sont les vrais appuis du Trône : l'orgueil, la duplicité & la malice le renversent.

*à son Maître, & creuse de précipices autour de lui.* Sous les Han, &c. Discours sur le Chou-King, par *Lieou-tchi.*

(30) Cet endroit fait allusion aux révolutions du Ministère qui préparèrent la ruine des Hia & des Chang. Les satyres les plus sanglantes du Chi-King sont sur les mauvais Ministres, & nos Lettrés ont enchéri, sur le Texte, dans les

Commentaires qu'ils en ont fait. Le fiel & l'absynthe coulent de leur pinceau. Ils imitent en cela Confucius leur Maître, qui a voué au mépris, à la haine & à la dérision de tous les siècles tous les mauvais Ministres dont il parle dans son *Tchun Tzieou*. La grande maxime des Lettrés, c'est qu'il faut respecter l'Empereur & décrier les mauvais Ministres.



Pourquoi s'égarer dans les sentiers obliques & ténébreux d'une fausse politique, tandis que la Sagesse montre une voie si lumineuse & si droite pour aller au but ? Voulez-vous qu'une heureuse abondance vivifie le corps entier de l'Etat & porte la chaleur de la santé & le sentiment du plaisir dans tous ses membres ? augmentez le nombre des Citoyens utiles (31) dont la laborieuse industrie crée & produit les richesses ; diminuez celui des habitants parasites dont la dangereuse mollesse fait croître les consommations & les dépenses (32) ; que la continuité des travaux multiplie les ressources de l'Etat, que la sagesse de l'œconomie les étende. La vraie gloire d'un bon Prince consiste à faire des riches & non pas à l'être : il ne veut des trésors que pour les répandre. Mais plus il est bienfaisant, plus il trouve dans ses Sujets toute la générosité & toute la délicatesse de ses sentimens. Leur zèle surmonte tous les obstacles pour faire réussir ses desseins, & ils sont moins inquiets pour leurs propres trésors que pour ceux qu'il leur confie.

(31) *Les Sourds, les Muets, les Estropiés d'un pied, ceux qui ont perdu quelqu'un de leurs membres, les nains & les Bossus sont tous propres à quelque chose & peuvent travailler ; le Gouvernement leur assigne des Pensions. Ly-Ki. Défenses de vendre au marché des étoffes de Soie à fleurs, des Perles, des Vases de pierre rare & de prix, d'y exposer en vente des Habits tout faits ; d'y tenir des Tables pour donner à manger & d'y faire le métier de Traiteur... Défenses de vendre au marché des légumes qui ne sont pas de la saison, des fruits prématurés, du bois coupé d'un arbre encore jeune, des oiseaux,*

*des poissons & des animaux tués encore petits... Les Grands Officiers instruisent l'Empereur des comptes rendus par les Officiers préposés sur leurs marchés. Ayant reçu leurs mémoires, il garde le jeûne ; après quoi il s'applique à procurer du repos aux Vieillards, à consoler les Laboureurs de leurs travaux & à régler les dépenses de l'année suivante, selon les revenus qu'on a perçus cette année. Li-Ki.*

(32) On ne connoît que six Ordres de Citoyens en Chine ; les Mandarins, les gens de guerre, le Lettrés, les Cultivateurs, les Artisans & les Marchands.

Finissons :



Finissons : toutes les sources de richesses coulent pour l'Etat, mais il en est où le Prince ne doit jamais puiser. La décence même le défend aux grands. Un ancien disoit : *Qui nourrit des coursiers pour ses chars , ne met pas de volailles dans ses offrandes. Qui se sert de glace dans ses festins , ne nourrit point chez lui les animaux qu'on y sert ; & qui commande cent chars à l'armée , rougiroit de grossir ses revenus par les exactions d'un receveur ; il aimeroit mieux fermer les yeux sur ses vols que sur ses bassesses.* La Justice est le plus riche & le plus inépuisable trésor de l'Etat. C'est cet inestimable trésor qu'un Prince doit augmenter sans cesse : il ne sera jamais vraiment riche que par lui. La splendeur de l'Etat est le fruit de la sagesse & de la vertu du Prince (33) ; qui ose penser qu'elle est l'ouvrage de ses richesses , est une ame basse & sans entrailles. Malheur au Prince , s'il écoute un Ministre qui le lui dit , & qui lui laisse son autorité entre les mains. Tous les Sages de son Royaume réunis ne sauroient remplir les précipices qu'il creuse sous ses pieds , ni l'empêcher d'y périr. Les profits de l'épargne ne sont pas ceux de l'Etat (34).

(33) Les idées qu'on a en Chine de la splendeur de l'Etat dérivent de l'antique persuasion que tout citoyen étant un membre de la grande famille de l'Empire , il a droit à sa subsistance , à son entretien , à sa conservation & à toutes les douceurs de la vie qui sont de la sphère de sa condition. L'ancien proverbe dit : *Quand les sabres sont rouillés & les bèches luisantes , les prisons vuides & les greniers pleins , les degrés des Temples couverts de boue & les cours des Tribunaux d'herbe , les Médecins à pied & les Bouchers à cheval , il y a beaucoup de vieil-*

*lards & d'enfants , & l'Empire est gouverné.*

(34) Sous les Tcheou , dit Kia-Chan , l'Empereur n'avoit que les revenus de ses domaines & les petits tributs des Provinces ; & ses trésors toujours pleins ne s'épuisoient jamais. Tsin-Chi-Hoang augmenta ses domaines de tous ceux des Rois qu'il vainquit , multiplia les impôts dans tout l'Empire , établit par-tout des Douanes & des Gabelles : & les montagnes d'or & d'argent qui lui venoient de toutes parts fondoient devant lui , & ne suffisoient pas aux dépenses de l'Etat. Cela de-



Un Royaume n'est riche que par la Justice & la Vertu.

voit être. Ce n'est pas la quantité des aliments qui nourrit, c'est la bonne digestion. Il en est de même de l'Etat ; c'est la bonne administration qui fait sa

richesse. Les Tcheou ne cueilloient que le fruit, Tsin-chi-hoang dépouilloit les branches de leurs feuilles, & les arbres épuisés se séchoient, &c.





# TCHONG - YONG,

O U

JUSTE MILIEU.

LE TIEN a gravé sa Loi dans nos cœurs, la Nature nous la révèle (1), les regles des mœurs sont fondées sur ses enseignements, la sagesse consiste à les connoître, la vertu à les suivre.

Regles des mœurs, regles immuables : elles ne feroient plus elles-même, si elles pouvoient changer. Aussi n'est-ce point ce qui tombe sous les sens qui attire l'attention du Sage & lui cause ses craintes. Que de choses son œil n'a jamais vues, ni son oreille entendues, elles n'en sont que plus sublimes : c'est dans le sanctuaire de la Conscience (2) qu'il les étudie.

(1) Le caractère ancien de *Sing*, Nature, est composé du symbole Seigneur & de l'image Cœur. Le livre *Lieou Chou* définit la Nature, tendance de l'homme à sa première origine, c'est-à-dire, au bien dont découle tout bien. Tom. 3. pag. 18. Le Dictionnaire des Caractères *Tchouang-Tsée* dit plus courtement : la volonté du Tien se manifestant dans le cœur se nomme Nature, p. 48. *Tchao-Tsée*, Philosophe célèbre du tems des Song, dit à sa manière : La Nature est la lumière & la touche sensible de la Sagesse invisible.

(2) *Kieou-Sun* définit la Conscience : Lumière intime & cachée qui

n'éclaire que moi ; voix secrète & sourde qui ne parle qu'à moi ; touche délicate & spirituelle qui n'émeut que moi, mais qui me suit par-tout & ne me fait grace sur rien. Nos Philosophes lui donnent les différents noms de Maître du cœur, Conseil de la raison, Guide de l'ame, Confident de la vertu, Avocat du devoir, Bouclier de la foiblesse, Miroir de l'innocence, Echo du Tien, Frein des passions, Terreur du vice, &c.

Ils distinguent cinq tems dans la Conscience ; celui où elle instruit, celui où elle presse, celui où elle approuve ou condamne, afflige ou console, & celui

M m m i j



Tandis que les passions assoupies & tranquilles courbent la tête sous le sceptre de la raison, toute l'ame est dans un calme profond, & ce calme se nomme *Juste milieu*. Si leur réveil & leurs faillies ne l'entraînent pas au-delà des bornes, ce nouvel état se nomme *harmonie*. Le Juste milieu est comme la base & le point d'appui de ce vaste univers : l'Harmonie en est la grande règle & le vrai lien. De la perfection de tous deux découle comme de sa source le repos du monde & la vie de tous les êtres.

Confucius l'a dit : *Le Sage tient un Juste milieu (3) en toutes choses ; l'Insensé s'en éloigne*. J'ajoute : le Sage s'y attache par choix, l'Insensé s'en écarte par mépris.

O que ce *Juste milieu* est grand & sublime, dit encore Confucius, mais qu'il en est peu qui puissent s'y tenir long-temps ! Je m'en suis demandé la raison, & j'ai trouvé que les Philosophes (4) vont au-delà & que les Simples n'y arrivent pas. Ils ne le connoissent même ni les uns ni les autres : les premiers, parce qu'ils mettent leur sagesse à voir plus loin, les derniers, parce qu'ils n'ont pas le courage de s'en approcher. Voilà les hommes : les aliments même qu'ils ont tous les jours dans la bouche & dont ils se nourrissent, il est rare qu'ils sachent en connoître & en apprécier la faveur. Qu'il

où elle se cache & s'endort. Kien long, qui est aujourd'hui sur le Trône, a inséré un beau discours sur la Conscience dans son Temple des plaisirs de la vertu.

(3) Nos Lettrés sont un peu embarrassés pour définir exactement le *Juste milieu* de Confucius. Selon la grande Glose, il signifie en général la conciliation de tous les devoirs & l'harmonie de toutes les vertus. Du reste il ne faut pas croire

que le Sage de Confucius soit un Savant. *La Science*, dit Tchint-sée, est à la sagesse, comme la vue à la santé. Combien de borgnes & d'aveugles qui se portent bien ?

(4) Il y a trois sortes de Philosophes ; les uns ferment leur porte, les autres leur bouche, & les derniers leur cœur. L'espece de ceux qui fermoient les mains s'est perdue. Li-tsee.



est triste & affligeant que la vérité voie si peu de monde venir vers elle !

O la sublime sagesse que celle de Chun ! Il aimoit à demander des conseils , il examinait les superficiels , glissoit sur les mauvais , louoit les bons & prenoit un juste milieu entre les uns & les autres pour gouverner l'Empire (5). C'est par là qu'il est devenu le modele & l'admiration de tous les siècles.

Qui ne se flatte pas d'être sage ? Tel qui s'en vante avec le plus d'assurance ne voit pas le piège qui est tendu devant lui, il y tombe, & ne peut plus s'en tirer. Il en est de même pour la vertu. J'y suis résolu , dit-on , je m'en tiendrai à un juste milieu ; un mois ne s'est pas encore écoulé , qu'on en est déjà loin. Seroit-ce foiblesse & impuissance dans l'homme ? Mais Hoei (6) étoit né ce que nous sommes , & il se foutint

(5) Chun ayant loué Kao-yao qui étoit le Chef de la Justice , de ce que la paix , la concorde , le bon ordre & l'amour du devoir régnoient dans tout l'Empire par ses soins. O Grand Prince, dit celui-ci, ne méconnoissez pas votre gloire , la Majesté vous accompagne dans les plus petites choses , la bienfaisance règle toutes vos démarches , vous n'étendez pas jusqu'au fils la pénitence d'un père coupable , & vos bienfaits vont chercher les derniers neveux de ceux qui ont fait de grandes actions. Vous faites grâces aux fautes sans malice , & vous ne punissez que les crimes réfléchis. La clémence retient votre bras lorsqu'il faut châtier , & la magnificence charge votre main de dons, lorsqu'il faut récompenser. Vous aimez mieux laisser plusieurs criminels impunis que de vous exposer à

frapper un innocent. Vous avez horreur du sang , vous ne le faites couler que malgré vous ; c'est ce qui vous rend si cher à votre peuple : c'est aussi ce qui consacre l'autorité de vos Magistrats. Non , non , répondit Chun , je me fais justice , mon inclination penchoit vers cette manière de gouverner , mais ce sont vos conseils qui m'y ont déterminé : le règne de l'innocence dans mes Etats est votre ouvrage & votre gloire , &c. Chou-King , Chap. 3.

(6) Hoei-tsée, Disciple célèbre de Confucius , étoit , comme son maître , du Royaume de Lou , aujourd'hui le Chan-tong. Quoique d'une famille ancienne & illustre dès le temps de la révolution qui mit les Tcheou sur le Trône , il étoit assez pauvre. Confucius lui dit un jour : Vous vivez dans la pau-



avec constance dans un juste milieu. Une vertu acquise étoit à lui pour toujours, parce qu'il l'embrassoit de toute son ame & s'attachoit sans cesse à elle par des liens encore plus étroits.

Avouons-le cependant ; on peut soutenir avec gloire tout le poids d'une Couronne, fouler aux pieds les richesses, braver même la mort, & être encore bien foible pour marcher d'un pas assuré dans la voie étroite du juste milieu & ne s'en écarter jamais.

*Qu'est-ce que la force ?* demandoit Tze-lou à Confucius. *Chez les Peuples du midi*, répondit ce Sage, *elle consiste à gagner les cœurs à la vertu par la bienfaisance & la persuasion, & à les dégoûter du vice par la patience & la douceur ; c'est la force des Philosophes. Les peuples du Nord la mettent à dormir, vêtus, sur des arcs & des lances, & à affronter, sans pâlir, les dangers & la mort : c'est la force des héros (7). Faire céder ses vertus à la*

*vreté & dans l'obscurité, pourquoi ne songez-vous pas à vous pousser à la Cour ? Les champs que j'ai*, répondit Hoei-tsée, *suffisent pour ma nourriture & pour mon entretien. Je puis m'amuser avec des instruments de musique ; & la Doctrine que j'ai apprise de vous, fournit à mon ame tous les plaisirs dont elle a besoin. Je ne songe point à entrer dans les charges. Mon cœur voit du même œil la pauvreté & les richesses, l'obscurité & les honneurs ; me faire respecter sans me faire craindre, être aimé des Sages & aimer la sagesse, finir mes jours en paix & sans chagrin est le seul objet de mes vœux.*

(7) *La paix la moins glorieuse est préférable aux plus brillants succès de la guerre. La victoire la plus bril-*

*lante n'est que la lueur d'un incendie. Qui se pare de ses lauriers, aime le sang & le carnage, & dès-là mérite d'être effacé du nombre des hommes. Les anciens disoient : Ne rendez aux vainqueurs que des honneurs funébres, accueillez-les avec des pleurs & des cris en mémoire des homicides qu'ils ont faits, & que les monuments de leurs victoires soient environnés de tombeaux. Tao-te-King, Chap. 31.*

Cette belle doctrine de l'antiquité est encore en honneur parmi nous. Les Achilles, les Alexandres, & les Césars d'au-delà les mers feroient regardés ici comme des monstres. Il peut se faire que nos Lettrés, qui ne sont ni braves, ni adulateurs, ne rendent pas assez de justice aux Guerriers & entraî-



*complaisance & ne la pousser jamais jusqu'à la foiblesse , se tenir droit dans la foule des allants & des venants & ne plier par aucune secousse , cultiver la vertu lorsqu'elle est en honneur sans se décourager ni s'enorgueillir , braver la dérision publique pour conserver son innocence , & mourir plutôt que de violer son devoir , voilà la vraie force , la force où aspire le Sage. O que de vuide dans ces recherches profondes & ces actions éclatantes que la vanité destine à l'admiration des siècles à venir !*

Le Sage a-t-il choisi sa carrière ? il y entre dès que la barrière est levée , s'avance d'un pas égal & ne recule plus. Malheur à lui s'il perdoit courage , & s'arrêtoit dans sa course. Mais en faisant son choix , qu'il consulte ses forces & se tienne dans les bornes d'un juste milieu. Il n'appartient qu'au Saint (8) de fuir le monde & de rester dans l'obscurité sans s'apercevoir qu'il n'est ni vu , ni remarqué.

Les regles que trace la Sagesse sont immenses dans leur objet & d'une délicatesse infinie dans la pratique. L'homme le plus ignorant néanmoins , la femme la plus bornée peu-

nent la Nation ; mais la guerre lui a été si funeste pendant plus de six siècles , qu'ils ne sauroient la rendre trop odieuse.

(8) Le mot de *Saint* ne présente pas ici les mêmes idées qu'en Europe. L'étiquette en a fait un titre d'honneur pour l'Impératrice mère , pour les Empereurs de la famille régnante après leur mort , pour certains Sages d'un mérite supérieur , &c. l'admiration & l'estime le donnent aux personnes vivantes dont la conduite est irréprochable , &c. Le Caractère ancien est composé du symbole *Gin* , ayant au-dessus un œil & une oreille. Le *Lion - chou* dit qu'il signifie :

*Homme qui est un avec le Tien maître de vérité , qui produit de grands changemens dans les mœurs. Vertu parfaite qui devient visible par la souffrance. L'Analyse de ce Caractère donne , selon l'Auteur, Eminent entre les hommes , leur expliquant les volontés du Tien. Tom. 3. p. 2. Nous ajouterons que le symbole Gin est composé de l'image d'homme mêlée au symbole deux ou second , & signifie , selon le même Auteur, à qui rien ne peut être comparé , seul maître avec le Tien, qui ne refuse aucun travail , &c. Confucius ne voulut jamais accepter le nom de Cheng, Saint , & dit que le Saint étoit en Occident.*



vent les comprendre , & s'élever à ce qu'elles ont de plus sublime. Mais le Sage lui-même y voit toujours un milieu qui le fuit & surpasse également sa pénétration & sa vertu.

O Sageſſe ! de quelque éclat que tu brilles dans la vaſte immenſité de la terre & des cieux , l'homme affecte de t'y méconnoître & oſe murmurer de tes dons. Qu'il te reconnoiſſe du moins dans ces ames de choix en qui tu habites. Le monde eſt trop petit pour leur vertu & ſa malice impuiſſante contre elle.

*L'Aigle (9) , dit le Poète , prend ſon vol & s'élève au-deſſus des nues ; le dauphin ſe plonge avec rapidité & va au fond de la mer. Voilà le Saint. Soit qu'il s'élève ou ſ'abaiſſe , ſa vertu le ſuit & brille de toute ſa lumière : il va toucher le terme. Que de pas dans les voyes les plus communes avant d'avoir acquis la force & le courage ! C'eſt d'effort en effort , c'eſt de vertu en vertu qu'il eſt parvenu au faite de la perfection & de la Sageſſe.*

Etudiez l'homme dans l'homme : toute connoiſſance qui ne vient pas de lui , n'eſt pas de lui , ni pour lui. *Le Bucheron , dit l'Ode , prend ſur l'arbre même de quoi armer le fer qui doit l'abattre. Le Sage fait de même , il trouve dans les hommes la manière de les conduire (10). S'ils l'écoutent & ſe corrigent , il a frappé au but.*

Vous interrogez votre cœur avec franchise , vous jugez des autres par vous : courage , vous approchez de la Sageſſe ;

(9) Nous avons traduit par *Aigle* le mot *Yven* , pour nous approcher des idées d'Europe où l'on ne connoît guère cet oiseau aquatique. Nous ne croyons pas que la fidélité d'un traducteur demande qu'il arrête & embarrasse le lecteur dans un objet de comparaison qu'il ne connoît pas.

(10) Notre la Rochefoucault dit : *Qui ſait lire dans ſon cœur , y trouve les ſecrets de tous les autres.... Qui ne ſe connoît pas ſoi-même , n'a encore rien appris.... Un mari ne connoît pas aſſez ſa femme pour oſer en parler ; une femme connoît trop ſon mari pour ſ'en taire,*

des



La premiere leçon est de ne faire à personne ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Hélas qu'il s'en faut que j'en sois là, même pour les grands devoirs qui sont le fondement de la vertu & le premier lien de la société. J'exige plus de mes enfans que je ne fais de mon pere : je demande plus à mes gens que je n'accorde à mon Prince : mes freres aînés ne trouvent point en moi ce que j'attends de mes cadets (11), & mes amis ne font point dans mon cœur ce que je voudrois être dans le leur. Heureux qui est plus equitable & plus fidele ! Mais heureux mille fois qui l'est également dans ses actions de tous les jours & dans ses paroles de tous les moments. Si les unes sont comme l'écho des autres, sans qu'il se relâche jamais, ni sur la violence qu'il doit se faire, ni sur l'attention qu'il doit avoir, à ces traits je reconnois le Sage, & j'applaudis avec admiration à la force & à la solidité de sa vertu.

Le Sage fait être ce qu'il est, & n'ambitionne rien au-delà (12).

(11) Nos King, nos loix, nos mœurs, nos usages & nos préjugés ont fait de l'amour fraternel un devoir si essentiel, si pressant & si rigoureux, que le proverbe dit : *Qui n'aime pas son frere, n'a aucune vertu*. Il est aussi honteux ici d'être brouillé avec son frere, que de refuser de se battre en duel dans certains pays. Le Magistrat condamne un frere à secourir son frere, quelque tort qu'il puisse avoir ; & attendre sa sentence pour le faire, est aussi infamant parmi nous, que de reculer ailleurs vis-à-vis d'une dette de jeu. Nos Annales, nos Romans, nos Comédies, nos Livres de morale & de littérature vantent, chacun à leur maniere, la tendresse & les transports, les

charmes & les douceurs de l'amour fraternel. Tous nos grands Poëtes à l'exemple du Chi-King lui ont payé un tribut de louanges, & on va par elle à l'immortalité comme par la supériorité des talens & l'éclat des grandes actions. Sée-ma-Kouang n'a pas moins acquis de gloire par les soins qu'il rendit à la vieillesse de son aîné, que par les succès de son ministère & ses ouvrages immortels.

(12) *Qui connoit les charmes de la vertu & en est épris, brave la mort pour aller à elle ; mais si un Royaume est sur le penchant de sa ruine, ce sage n'a garde d'y entrer ; s'il est agité de guerres intestines, il s'enfuit ; si les Loix sont sans vigueur & les crimes impunis, il se cache. Le Sage*



Riche & en place, il dépense avec noblesse & représente avec dignité. Dans l'indigence & l'obscurité, il vit en pauvre & ne cherche point à se donner en spectacle. Dans une terre étrangère il se regarde comme étranger & se comporte de même. Est-il dans l'affliction & le malheur? Il fait être affligé & malheureux. En quelque situation qu'il se trouve, il est lui-même, & content de son sort. Placé au plus haut rang, il en soutient l'éclat par sa bienfaisance & sa bonté; dans le plus bas, il ne s'avilit jamais jusqu'à ramper devant les titres, ni encenser la stupidité (13). Tous ses projets, ses desirs & ses efforts ne tendent qu'à se perfectionner. N'y réussit-il pas à son gré? Il ne s'en prend qu'à lui-même. Aussi jamais l'indignation n'aigrit son cœur; jamais le murmure ne souille ses lèvres. Quoi qu'il arrive, les décrets du Tien sont justes à ses yeux, & les hommes équitables. Tous les obstacles s'aplanissent devant le Sage, les voies où il marche sont droites & faciles, parce qu'il ne cherche qu'à remplir sa destinée. Que le sort de l'insensé est différent! les épines croissent sous ses pas (14), & il se jette dans mille périls pour moissonner ce qu'il n'a pas semé.

*Un habile archer manque-t-il son but, dit Confucius, ce n'est ni à ses fleches ni à son arc qu'il s'en prend; voilà le sage: C'est à lui même qu'il demande compte de ses fautes. Mais*

*n'aspire aux honneurs que lorsque la vertu y conduit, & peut s'y rendre utile. Il rougiroit également d'être oisif sous un bon Prince & en place sous un mauvais. Confucius dans le Lun-yu.*

(13) Nos Sages & nos Philosophes les plus célèbres n'ont jamais eu le ton tranchant de ceux de l'ancienne Grèce. Confucius connoît les Loix & le Gouvernement des

*Royaumes divers qu'il a parcourus; comment l'a-t-il appris, demandoit à Tseng-tsée, un de ses condisciples? Par sa douceur, sa probité, sa modestie, son honnêteté & sa candeur, lui répondit celui-ci. Les Rois lui confioient leurs secrets pour obtenir ses conseils. Lun-yu.*

(14) Qui cueille des fleurs, en flaire l'odeur; qui amasse des épines, en sent les pointes. Proverbes.



il ne se décourage pas : C'est en allant de proche en proche, dit-il, que le voyageur s'avance & arrive à son terme ; c'est en montant peu à peu (15) qu'on parvient au sommet des plus hautes montagnes. Il en est de même de la vertu. Commençons par ce qui est plus près de nous.

Le Vulgaire est insensible aux doux attraits des vertus usuelles & domestiques ; il n'en connoît pas le prix, mais, comme chante le Poète : *Le luth n'a rien d'aussi doux que la voix d'une épouse* (16) *qui aime la concorde. O concorde ! ô vie des cœurs & des âmes, tu fais la joie & le bonheur des frères ! Joie pure, bonheur délicieux, qui maintiennent le bon ordre dans les familles, & y font fleurir toutes les vertus. L'épouse voit les caresses de ses petits-fils succéder à celles de ses enfants & accroître ses plaisirs de tous ceux dont ils jouissent.*

Un père & une mère (17) courbés sous le poids des ans

(15) *Corriger ses défauts, c'est remplir un abîme ; acquérir des vertus, c'est faire une montagne. Qu'est-ce qu'un panier de terre pour l'un ou pour l'autre ? Ly-Tséé. L'attention aux petites choses est l'économie de la vertu. Le même.*

(16) *Qui croit sa femme, se trompe ; qui ne la croit pas est trompé..... Le temps déchire le voile de la vérité & s'en enveloppe : Les femmes sont de même. Elles révèlent les secrets des autres pour cacher les leurs.... La langue des femmes est leur épée, & elles ne la laissent pas rouiller.... Plus une femme aime son mari, plus elle le corrige de ses défauts ; plus un mari aime sa femme, plus il augmente ses travers. Quand ils s'aiment tous deux également, ils restent ce qu'ils sont. Ouang-tchi.*

(17) « Plus un père aime son

» fils, mieux il l'instruit ; plus une  
» mère aime sa fille, mieux elle la  
» pare. Un père donne des con-  
» seils à son fils & en demande à sa  
» fille ; une mère dit à son fils ce  
» qu'elle a voulu faire, & à sa fille  
» ce qu'elle a fait. Un père craint  
» de témoigner trop d'amitié à  
» son fils, & de n'en pas témoi-  
» gner assez à sa fille, une mère  
» sourit à son fils en public, &  
» le boude en secret, caresse sa  
» fille en secret, & la gronde en  
» public. Un père marie sa fille  
» pour s'en défaire, & son fils pour  
» ne pas le perdre ; une mère ma-  
» rie sa fille pour qu'elle n'ait  
» plus besoin d'elle, & son fils  
» pour qu'il ne puisse s'en passer.  
» Un père aime son gendre & sa  
» bru ; une mère aime son gen-  
» dre & n'aime pas sa bru. Un



goûtent encore les douceurs de la vie , & leur cœur presque flétri s'ouvre au treffaillement de l'allégresse.

*Les plaisirs du Sage , dit Confucius , sont de donner l'essor à son ame , de s'élever jusqu'à la sphere des esprits , & de contempler la sublimité de leurs opérations. Ils sont invisibles , & il les voit , ils ne parlent pas , & il les entend. Les liens qui l'unissent à eux n'ont rien de terrestre : rien de terrestre aussi ne peut les rompre : union céleste qui epure les lumieres de l'esprit , embellit l'innocence du cœur , tient le corps dans une posture d'adoration , & vivifie le pompeux cérémonial des sacrifices au Chang-ti ! O chœurs innombrables d'Esprits ! vous êtes sans cesse au pied de son Trône éternel , & votre bien-faisance vous en fait sans cesse descendre par la protection puissante dont vous nous environnez (18). Cependant le Juste lui-même , dit l'Ode , ignore , comme les autres , quand vous daignerez le secourir ; combien peu donc doit s'y attendre celui qui vous*

» pere parle pour son gendre &  
 » travaille pour son fils ; une mere  
 » vole son mari pour son fils , &  
 » son fils pour sa fille. Un pere  
 » veut que sa fille soit heureuse ,  
 » & son fils honnête homme ; une  
 » mere desire que sa fille se porte  
 » bien & que son fils soit riche.  
 » Les derniers regards d'un pere  
 » tombent sur son fils , les derniers  
 » soupirs d'une mere sont pour sa  
 » sa fille. Un fils regrette plus son  
 » pere & pleure plus sa mere ; une  
 » fille est plus affligée de la mort  
 » de sa mere , & se console plus  
 » tard de la mort de son pere ».  
*Ou-ché-hoa , Peintures sans couleurs.*

(18) Il ne faut qu'ouvrir le Chou-King pour voir qu'on a cru de toute antiquité qu'il y avoit de bons & de mauvais esprits. La tra-

dition n'a pas conservé la vraie doctrine des Anciens sur les divers ministeres des premiers ; les ténèbres de la superstition , de l'idolâtrie & de l'impiété ont tellement obscurci le peu qu'on en trouve dans les Livres des Han , des Tsin , des Tang , &c. qu'il est impossible de concilier un Ecrivain avec l'autre. Dès le temps même de Confucius le culte superstitieux des Esprits avoit altéré l'ancienne croyance , & le Philosophe s'en plaignoit amèrement. On a répondu en Europe que nos Chinois étoient tous Matérialistes : c'est une calomnie mal imaginée. Mais ceux qui l'ont débitée , n'auroient pas dû dire qu'on donnoit des repas dans les familles aux ames des ancêtres : un mensonge détruit l'autre.



*néglige ?* Mais aussi avec quel éclat ne paroissent pas vos bienfaits , tout spirituels & invisibles qu'ils sont !

La piété filiale de Chun fut héroïque : il poussa la vertu jusqu'à la sainteté ; il fut grand jusqu'à occuper le premier Trône du monde ; riche, jusqu'à être le maître de tout ce qu'environnent les quatre mers ; pieux, jusqu'à consacrer à l'immortalité la mémoire de ses ancêtres ; heureux enfin , jusqu'à perpétuer sa gloire dans ses descendants. O Bienheureux Esprits, c'est à vous qu'il dut sa vertu , & à sa vertu le Trône où il fut assis , la prospérité de son regne , les applaudissements des peuples & les nombreuses années de sa longue vie. Car le Juste *Tien* proportionne ses faveurs au mérite ; plus il le voit croître , plus il lui prodigue ses dons ; mais de la même main dont il caresse l'innocence , il frappe le crime & le foudroie : *Unissons nos cœurs & nos voix , dit l'Ode , célébrons , chantons notre grand Monarque ; sa vertu fait la gloire de la Chine , elle en fait aussi le bonheur. Le peuple & les Grands sont comblés de ses bienfaits : le Tien en récompense bénit son règne , protège son Empire & lui prodigue ses faveurs. Le Trône étoit dû à tant de vertus.*

*L'heureuse & brillante destinée que celle de Ouen ouang , dit Confucius ! il ne connut jamais ni l'inquiétude ni le chagrin. Fils d'un Sage , il mûrit ses vastes & magnifiques projets ; Pere d'un Sage , il lui ouvrit la carrière , prépara ses succès , & s'associa ainsi à la gloire de tous les deux.*

Vou-ouang (19) transmet à sa postérité toute celle qu'il reçut

(19) Vou-ouang, Fils de Ouen-ouang, finit la révolution que son pere avoit préparée , & délivra les Peuples opprimés de la tyrannie du sanguinaire & infâme Tcheou. Les harangues de ce Prince à ses Troupes sont dans le Chou-King , elles

prêtent à bien des réflexions. La première qui se présente , c'est que quand il auroit été un habile hypocrite à la manière de Cromwel , ce que l'histoire ne donne pas même à soupçonner , il falloit que le zèle du bien public & l'amour de



de ses Peres. Il ne prit les armes qu'une fois, & il conquît l'Empire. L'univers entier fut rempli de l'éclat de son nom & du bruit de sa renommée ; & il ne les démentit jamais. Pourquoi fallut-il que son regne fût si court ? Son frere fit revivre en lui sa vertu & celle de son auguste pere.

O Tcheou cong, ta piété filiale fut plus forte que la mort. Elle eleva Tai-ouang & Ouang-ki au rang des Princes, & les fit jouir dans la poussiere du tombeau de tous les honneurs du Trône (20). Ce grand exemple persuada tous les cœurs & fut consacré par l'imitation publique. Princes, Grands, Lettrés, Citoyens & Cultivateurs, tout le monde s'empres-

la Religion fussent alors bien vifs dans les cœurs pour s'exprimer comme il faisoit. Nous ne connoissons que l'Ecriture Sainte qui parle plus magnifiquement de la grandeur de Dieu, de sa sagesse & de sa providence. Les actions de Vou-ouang répondirent à ses discours ; il assigna une principauté au Fils du Tyran, délivra les Sages & les Princes que ce monstre avoit chargés de fers, diminua les impôts, employa à soulager le peuple les trésors qu'il avoit accumulés, corrigea les abus, réforma les mœurs, &c. Les anciens livres ont conservé plusieurs des Inscriptions dont il avoit orné les portes, les appartements & les meubles de son Palais. Nous n'en citerons que deux ou trois. *Quand la Religion subjugué les passions, tout est bonheur ; quand les passions captivent la Religion, tout est malheur..... Le Roi des Rois mérite seul nos adorations... Si l'on suit l'ordre des saisons dans l'agriculture, tous les champs deviennent fertiles ; si l'on prévient le temps*

*des sacrifices au Chang-ti par l'exercice des vertus, ses dons surpassent nos desirs.* Le frere de Vou-ouang commença son discours dans le Conseil par ces paroles : *Les crimes sont la source des malheurs d'un Empire, la vertu seule peut le rendre heureux & florissant ; que vos premiers soins, Seigneur, soient donc d'opposer la digue des Loix aux passions effrénées, &c. &c.*

(20) Chaque Nation a sa Politique : la nôtre a toujours été de favoriser tout ce qui peut consacrer la piété filiale. Les Empereurs récompensent les grands Ministres, les grands Généraux, &c. en annoblissant leurs ancêtres. Les Fondateurs de nouvelles Dynasties en font de même pour les leurs. N'eussent-ils été que des citoyens obscurs, comme ceux des Han & des Ming, ils leur décernent les titres les plus augustes, ornent magnifiquement leurs mausolées, & font comme refluer sur eux toute leur grandeur & leur gloire.



à signaler sa piété filiale ; mais avec une subordination pleine de sagesse. L'appareil du deuil & la pompe funebre étoient proportionnés au rang que chacun tenoit dans l'Etat ; distinction nécessaire , & qui n'avoit trait qu'à la police. Car pour l'essentiel , nulle différence entre le Peuple , les Grands & l'Empereur. Le deuil étoit de trois ans à la mort d'un pere ou d'une mere , & tous le gardoient avec la même rigueur.

Mais que dis-je , deuil , Regrets ! Vou-ouang & Tcheou-cong signalerent les leurs d'une maniere eclatante & tout-à fait digne de leur piété filiale. Ces grands hommes se faisoient une religion d'accomplir les volontés de leurs peres & de transmettre à la postérité l'histoire de leurs vertus. Quand le printemps & l'automne les appelloient à leurs mausolées pour honorer leur mémoire , ils n'épargnoient rien pour les orner avec magnificence : ils y faisoient paroître les urnes , les meubles , les habits qui avoient été à leur usage , pour rendre leur souvenir plus présent , & dans les offrandes des mets (21) , dans la pompe des cérémonies , on gardoit l'ordre , les rits , les distinctions , les préséances & les usages qu'ils avoient gardés eux-mêmes pour leurs aïeux.

O Ouen-ouang ! ô Tcheou-cong (22) ! Vous borniez votre

(21) On a le Li-Ki au-delà des Mers , on y peut voir le détail des Cérémonies aux Ancêtres. Nous nous contenterons d'observer que les offrandes se faisoient à un des petits-fils du mort , qui , vêtu des mêmes habits que lui , reçu comme il auroit pu l'être lui-même , à l'entrée de la salle des ancêtres , conduit en cérémonie sur un siege élevé , y recevoit les prosternations de toute la famille , étoit servi en cérémonie par les chefs , pendant que la musique célébroit les vertus des morts

par des hymnes , & enfin qu'il étoit reconduit en pompe hors de la salle.

(22) Tcheou Kong est peut-être le plus grand homme qu'ait eu notre Chine. Tuteur de son neveu & Régent de l'Empire après la mort de son frere , plus il étoit difficile de faire face aux affaires pendant la minorité d'une nouvelle Dynastie , plus il se montra grand Prince , grand Politique , grand Capitaine , grand Législateur , grand Philosophe & grand Citoyen. Né avec un génie supérieur,



ambition à posséder avec gloire les titres & les dignités de vos Peres ; votre sagesse à suivre leurs maximes ; vos goûts à conserver leurs fêtes & leur musique ; votre estime à priser ce qu'ils avoient prisé ; votre affection à aimer ce qu'ils avoient aimé. Que fais-je ? vous leur rendiez après leur mort les mêmes respects que pendant leur vie ; vous les honoriez dans leurs tombeaux comme s'ils eussent été assis sur leur Trône. Ainsi parvintes-vous au plus haut degré de la piété filiale.

Quelque pompeux & quelque solennels néanmoins que soient les honneurs qu'on rend aux morts, ils ne s'élèvent jamais jusqu'au culte religieux. On fait des sacrifices au Chang-ti sur les autels qui lui sont consacrés : on fait des cérémonies aux ancêtres dans les Salles élevées en leur honneur (23). Quelle différence ! différence essentielle qui

il faisoit ses délices des sciences & de l'étude. Il a composé un Commentaire sur le *Koua* de *Fou-hi* qui fait partie de l'*Y-King*. On lui attribue plusieurs Odes du *Chi-King*, le *Tcheou-li* & plusieurs autres livres. Il savoit les propriétés du triangle rectangle, & étoit très-versé dans l'Astronomie, à en juger par le peu qui reste de ce qu'il en avoit écrit. Il apprit l'usage de la boussole à des Ambassadeurs étrangers pour s'en retourner chez eux. Les discours qu'on voit de lui dans le *Chou-King* sont également éloquens, sages, & pleins de religion. Pour qu'il ne manquât rien à sa gloire, il fut disgracié par son neveu. Ce prince dont on avoit séduit la jeunesse, ne tarda pas à le rappeler & rendit justice à sa vertu. Il s'étoit offert au *Chang-ti* pour

mourir à la place de son Frere *Vou-ouang*, qui étoit tombé malade au commencement de son regne. Sa disgrâce fit trouver son vœu dans ses papiers qu'on avoit saisis. Tous les Ecrivains parlent de *Tcheou-kong*, comme d'un sage accompli.

(23) L'Europe est encore trop loin de la Chine, pour que nous osions parler des Salles des ancêtres qu'on elevoit dans l'antiquité. Si les *Tcheou* avoient imaginé de bâtir des places comme la place Royale, la place des Victoires, &c. & de les orner des Statues equestres ou pedestres de leurs ancêtres, les imaginations Européennes se seroient trouvées en pays de connoissance. On a beau dire que tous les Pays se touchent par la raison ; les préjugés les éloignent. Nos Chinois sont très-est



est comme le flambeau du grand art de régner ; mais une fois bien comprise , elle en applanit toutes les difficultés.

*Hélas !* disoit Confucius au roi de Lou qui l'avoit interrogé sur les regles du gouvernement, *nos annales racontent les merveilles des regnes de Ouen & de Ou. Il ne faudroit que leur ressembler pour y apprendre à régner comme eux. Mais ceux qui avoient hérité de leur vertu ne sont plus , & l'esprit de leur politique s'est éteint.*

La Vertu est le soleil du Gouvernement. Sans elle tout y est foible , tardif & défectueux, comme dans les terres hyperborées ; au lieu que quand elle brille de toute sa lumiere, le corps politique de l'Etat prend sa force & son accroissement, comme les joncs du bord des eaux que la chaleur de l'été anime & vivifie.

Le sort d'un Empire est entre les mains du Prince qui le gouverne. S'il est vertueux , il exigera des autres tout ce qu'il se demande à lui-même ; c'est-à-dire une fidélité inviolable à tous les devoirs & un amour tendre pour les hommes ; amour qui est tout à la fois la source & la perfection des vertus sociales & le grand accomplissement de tous les devoirs (24).

Européens à cet égard. Un Missionnaire auroit beau expliquer à la plupart de ses néophytes la différence qu'il y a entre les médailles qu'on frappe à l'honneur de Notre Seigneur J. C., de la Très-Sainte Vierge & des Saints ; comme ils n'ont que l'idée des médailles de leurs chapelets, les explications les plus satisfaisantes ne tranquilliferoient pas leur imagination. Du reste nous croyons devoir avertir que les salles des ancêtres n'étant pas sous les Tcheou , dans

le nuage de l'idolâtrie, où elles ont été depuis, il ne seroit pas juste de s'en former la même idée.

(24) Ces belles maximes & presque toutes celles qu'on trouve dans le Tchong-yong justifient les préférences de nos Lettrés pour cet excellent ouvrage. Nous avouons avec douleur qu'ils sont la plupart d'aussi mauvaise foi sur l'article de la Religion que certains penseurs d'Europe. Si la doctrine du Tchong-yong descendoit jusques dans leur cœur & réformoit leur conduite ,



C'est par l'amour qu'il a pour les hommes que l'homme est homme. Or cet amour, le cri de la nature qui retentit au fond de tous les cœurs, l'appelle d'abord vers ceux que la chair & le sang lui ont unis ; la douce humanité l'étend ensuite à tous les hommes ; mais la justice tourne ses premiers regards vers le mérite, & demande ses prédilections pour la vertu. Ajoutons à la nature nuancée & graduée les sentimens du cœur, la justice distingue & subordonne les préférences de l'estime, & c'est de leur harmonie que dérive la beauté & l'innocence des mœurs publiques.

Aussi un sage Monarque tourne d'abord toutes ses vues du côté de la vertu, la vertu le conduit à la piété filiale (25) ; la piété filiale à la connoissance de l'homme, & la connoissance de l'homme à celle du *Tien*.

Cinq grands devoirs lient les hommes entr'eux & forment les nœuds de la Société : trois vertus principales leur en facilitent l'accomplissement & reglent leur conduite. Ces devoirs qui sont communs à tous les hommes & ne changent jamais, sont ceux du prince & du sujet, du pere & du fils, de l'époux & de l'épouse (26), du frere aîné & du cadet, de l'ami & de l'ami. Ces vertus qui tiennent à toute la vie &

presque tous les nuages qui leur cachent la divinité de l'Evangile seroient dissipés, & les rayons de la grace les éclaireroient aisément ; mais ils tiennent plus à leurs sens par leurs passions qu'à la vérité par leurs réflexions ; ils n'ont de la philosophie que le manteau ; & ce manteau couvre tout ce que le Docteur des Nations reprochoit aux Lettrés de Rome de son tems.

(25) *La piété filiale est la loi éternelle du Ciel, la justice de la terre & la mesure de tout mérite.... L'homme est ce qu'il y a de plus noble dans l'univers, & la piété filiale ce qu'il y*

*a de plus grand dans l'homme. Ajoutons : la perfection de la piété filiale consiste dans les respects qu'on rend à son pere, & la perfection de ces respects à les lui rendre en vue du Tien, & à honorer le Tien en lui.* Hiao-King.

(26) *Qui a une femme vertueuse, a peu de chagrins. Qui a deux femmes, n'en aime aucune ; qui en a trois, en est haï.... Un mari qui a plusieurs femmes, n'en découche que plus souvent. Un mari qui n'en a qu'une, n'a pas moins d'enfants.* Proverbes.



en demandent tous les instans , sont la prudence , l'humanité & la force : devoirs & vertus qui découlent de la même source & tendent à un seul & même but. Or ce but , ( soit que ce soit l'impétuosité du génie , les progrès des connoissances ou la pénible expérience qui vous ouvre le sanctuaire de la vérité ) la sagesse consiste à le connoître : & soit qu'en agissant , vous suiviez la pente de votre cœur , ou que vous écoutiez la voix de votre intérêt , ou que vous vous surmontiez avec courage , vos plus belles actions ne sont bonnes & parfaites qu'autant qu'elles l'atteignent.

*Le desir de s'instruire , dit Confucius , approche de la prudence , les efforts de la bienfaisance développent l'humanité , la timide pudeur nourrit la force & la magnanimité. Qui fait & pratique ces trois grandes maximes fait cultiver la vertu ; qui fait cultiver la vertu fait gouverner les hommes ; qui fait gouverner les hommes , fait gouverner un Royaume & peut régner sur l'univers.*

O le grand art que celui de régner ! J'en réduis tous les secrets à cultiver son ame , à révéler les Sages , à aimer ses parens , à honorer les grands , à traiter ses officiers avec bonté , à avoir des entrailles de pere pour le peuple , à appeler de loin les gens à talens , à recevoir (27) amicalement les etran-

(27) On a cru au-delà des mers que ces neuf articles étoient comme les neuf colonnes qui soutenoient l'édifice immense de notre Gouvernement , on s'est trompé. Nos Sages en admettent douze , ils les rangent mieux. 1°. La sagesse & la vertu du Prince & les moyens de les conserver. 2°. Le choix des Mandarins , leurs divers degrés , leurs droits , leurs promotions , récompenses , &c. 3°. Les peuples ; ce qui renferme la population , l'a-

griculture & tout ce qui les favorise. 4°. Les besoins de l'Etat , c'est-à-dire les impôts , les marchés , les mines , les coupes de bois , les digues , &c. 5°. Le Li , qui renferme le cérémonial , l'ordre de la société , les fêtes , la musique , &c. 6°. Les sacrifices & tout ce qui concerne la Religion. 7°. La Doctrine , croyance & morale , avec leurs sources , leur enseignement & leur conservation , 8°. Le bon ordre pour les villes , les citadelles , les villages ,



gers & à porter les Princes comme dans son sein.

En effet un Monarque qui cultive son ame, enseigne & consacre les regles des mœurs; en révéranr les Sages, il éloigne l'adulation de son Trône, & en applanit toutes les avenues à la vérité; en aimant ses parens, il excite tous ses sujets à aimer les leurs, & bannit la division des familles; en honorant ses grands, il acquiert leurs vertus & se donne toutes leurs lumieres; en traitant ses officiers avec bonté, il excite leur zèle & s'assure de leur fidélité; en ayant des entrailles pour le peuple, il lui ôte le sentiment de ses peines & l'encourage au travail; en appelant de loin les gens à talents, il multiplie les ressources de l'Etat & fait régner l'abondance; en recevant amicalement les étrangers, il leur fait desirer d'être à lui & gagne leur affection; en portant les Princes comme dans son sein, il augmente sa puissance & se rend formidable à tout l'univers.

Revenons sur nos pas. Pour cultiver son ame, enseigner & consacrer les regles des mœurs, il faut être chaste, sobre, décent & religieux (28); pour s'attacher les Sages & les en-

les habits de cérémonie, les sceaux, les poids, les manufactures; le calendrier; &c. 9°. Les Loix criminelles, civiles, & tout ce qui a rapport à l'administration de la justice. 10°. La sûreté de l'Empire & tout ce qui a rapport à la guerre défensive & offensive. 11°. Les rapports avec les Etrangers, soit tributaires ou alliés. 12°. La réforme des mœurs & l'encouragement à la vertu. Chacun de ces articles embrasse un terrain immense & est divisé en une infinité de rameaux. On n'a jamais soupçonné en Europe que la Chine eût un Tribunal d'inqui-

sition pour maintenir la pureté de la doctrine, de la croyance & de la morale de l'Empire. Il est cependant très-ancien, très-rigoureux, & a fait plus couler de sang que tous ceux d'Europe réunis. Bien des gens qui citent notre Chine pour le tolérantisme, n'y auroient pas vécu long-tems, ou se feroient tus.

(28) Le Sieou a fait un livre où il parle aux Empereurs des vertus qu'ils doivent avoir & des vices qu'ils doivent craindre; & il leur en parle avec cette liberté & cette franchise qu'on loue par-tout, & dont on ne trouve des exemples



encourager, il faut repousser la calomnie & la flétrir, bannir la mollesse & mépriser le faste, honorer la vertu & la faire respecter; pour exceller en piété filiale & la persuader, il faut révéler dans ses proches les dignités dont ils sont revêtus, augmenter les revenus dont ils jouissent & tâcher de n'avoir qu'un cœur & qu'une ame avec eux (29); pour tenir les Grands en haleine & les rendre fideles, il faut multiplier le nombre de leurs subalternes, maintenir leur autorité & employer leurs talens; pour animer les Officiers inférieurs (30)

que chez nous. Ses principes sur le luxe, le faste, la mollesse, les plaisirs, &c. n'auroient pas été désavoués à Lacédémone. Il fait consister la Religion d'un Empereur à orner son ame de pureté & d'innocence; à servir & honorer le Ciel suprême, *Chang-tien*; à adorer ses jugemens dans les fléaux & les calamités; à inspirer à ses sujets l'amour de la Religion; à ne la perdre jamais de vue lui-même dans les affaires du Gouvernement; à examiner souvent ses fautes & à travailler sans relâche à son amendement.

(29) On dit au-delà des mers que les Princes n'ont pas de parens. Ce n'est pas à nous à examiner si on leur fait honneur de parler ainsi; mais cette maxime seroit mal prise ici. Nos Empereurs se piquent d'être bons parens; & ce qu'on aura de la peine à croire, dans les assemblées qu'on appelle de famille, leur dignité suprême disparoît, & ils n'ont que le rang que leur donnent leur âge & la branche dont ils sont.

(30) Nous ne voyons que le Gouvernement de quelques mai-

sons religieuses qui puisse donner idée aux Européens de la politique de notre Gouvernement par rapport aux dépositaires de l'autorité publique. Nous n'en dirons que ce peu de mots: Les charges & les dignités ne sont ni vénales, ni perpétuelles, ni héréditaires; il est rare qu'on y soit élevé dans sa patrie; on n'y entre qu'après bien des examens; on monte des plus petites aux plus élevées, selon son talent & ses succès. Un supérieur y répond de tous ceux qui dépendent de lui, ou qu'il a proposés; on est comptable toute sa vie des fautes qu'on a faites, ou qu'on n'a pas dénoncées, & de trois ans en trois ans on doit à l'Etat la confession publique de celles dont on est coupable depuis la dernière; on demande à être déposé à la mort de son pere & de sa mere, ou quand on est trop avancé en âge. Toute autorité découle de l'Empereur & se divise & subdivise à une infinité de rameaux, mais sans confusion, sans embarras & sans le moindre conflit de Jurisdiction. Chaque district est circonscrit par les loix, & dans chaque district ce



& s'affurer de leur dévouement, il faut donner carrière à leur zèle, se fier à leur probité & leur assigner des revenus convenables; pour contenir le peuple & s'en faire aimer, il faut l'occuper à propos, lui alléger le fardeau des impôts & soulager ses peines; pour fixer les gens à talent & donner à leur génie les aîles de l'emulation, il faut les suivre de près, leur laisser prendre leur essor & proportionner les récompenses à leurs succès; pour gagner les étrangers & faire tomber leurs préjugés, il faut les accueillir avec bonté, les congédier avec honneur, fermer les yeux sur leurs défauts & louer hautement leurs bonnes qualités (31). Pour protéger les Princes & se donner toute leur puissance, il faut maintenir l'ordre de la succession dans les familles, veiller à la tranquillité de leurs Etats, exiger dans le tems prescrit leur hommage (32) & être également attentif à n'en recevoir que de petits présents & à leur en faire de magnifiques.

Ces neuf grandes maximes ainsi développées sont comme le précis de l'art de régner; mais leur observation porte toute entière sur un seul point.

qui ressortît de chaque officier. Les préséances suivent le grade du mandarinat qu'on occupe, dans quelque tribunal que l'on soit, & à grade égal, la prééminence du Tribunal décide. Chacun fait ce qu'il doit & ce qui lui est dû; la loi a été au-devant des plus petites difficultés.

(31) Cet article regarde les Nations qui envoient des Ambassadeurs. L'ancienne & nouvelle politique du gouvernement n'admet pas les Etrangers à entrer dans l'Empire, soit pour faire le commerce, soit pour y habiter, soit pour y voyager: l'exception qu'on

a faite en faveur des Missionnaires est un miracle de la Providence, bien sensible pour qui connoît nos loix, nos mœurs & nos préjugés.

(32) L'Empire étoit divisé sous les Tcheou en terres Impériales que l'Empereur gouvernoit immédiatement par lui-même, & en Royaumes, Principautés & Comtés, qui étoient gouvernés par des Princes de la famille régnante, ou des Dynasties précédentes. Chacun d'eux gouvernoit ses petits Etats comme autrefois en France les Ducs d'Aquitaine, de Bourgogne, & de Bretagne.



La prévoyance réalise les projets & en assure la réussite ; si elle s'endort, on ne peut compter sur rien. Méditez donc, préparez ce que vous voulez dire, & vous n'hésitez pas ; réfléchissez, décidez-vous sur le parti que vous prendrez & vous ne serez pas embarrassé ; examinez ce que vous voulez faire, considérez-en les suites, & vous éviterez le repentir ; tracez-vous enfin une règle sûre, fixe & immuable de conduite, elle soutiendra votre faiblesse, portera la lumière devant vous & guidera tous vos pas.

Rien dans un homme en place, dit-on, ne supplée la faveur & le crédit. Il ne peut réussir dans les affaires d'Etat & dans le gouvernement des peuples qu'autant qu'il a l'oreille du Prince, & en est aimé. Oui ; mais les factions, les cabales & toutes les intrigues de cour ramèneraient vers lui l'affection & l'estime du Prince, s'il étoit fidèle aux loix de l'amitié ; il seroit fidèle aux loix de l'amitié, si la pitié filiale régnoit dans son cœur ; la piété filiale régneroit dans son cœur, s'il s'appliquoit à cultiver la vertu, s'il aimoit la vérité, s'il cherchoit à la connoître & se laissoit pénétrer de ses rayons (33).

(33) « La Science est le flam-  
 » beau de la sagesse & de la vertu,  
 » disoit le célèbre Empereur Yong-  
 » lo aux Princes ses enfants. Si on  
 » n'est pas éclairé de sa lumière,  
 » les passions couvrent de nuages  
 » épais les chemins difficiles de  
 » l'innocence ; on fait des chûtes,  
 » on s'égare & on tombe dans les  
 » plus affreux précipices. Vous  
 » êtes témoins vous-mêmes que  
 » quoiqu'accablé des soins, des  
 » sollicitudes & des travaux du  
 » gouvernement, je dérobe sur  
 » mon repos le plus de tems que je  
 » puis pour m'entretenir avec les  
 » Sages & écouter les leçons de

» morale qu'ils nous donnent dans  
 » leurs livres immortels. Quelque  
 » habiles que soient les femmes à  
 » se parer, elles ont sans cesse re-  
 » cours à leur miroir pour le con-  
 » sulter. Les King, les Annales &  
 » les écrits des Anciens sont le  
 » miroir des Princes, pour se parer  
 » aux yeux du Chang-ti & de leurs  
 » sujets ; l'adulation de l'amour-  
 » propre est sans ressource contre  
 » les maximes & les exemples des  
 » grands Princes de toutes les Dy-  
 » nasties, quand on les étudie avec  
 » un vrai desir de s'instruire & de  
 » devenir meilleur. Mes chers en-  
 » fants, croyez-en mon expérience



O vertu ! Divine vertu ! la providence du Tien (34) nous pousse dans tes bras : la raison nous y conduit. Heureux celui en qui tu habites ! il frappe au but sans effort & perce jusqu'au vrai d'un seul regard. Son cœur est le sanctuaire de la paix & ses penchans même défendent son innocence. Il n'est donné qu'aux Saints de parvenir à un état si sublime. Qui y aspire doit se décider pour le bien & s'attacher fortement à lui. Pour cela qu'il s'applique à l'étude, & s'instruise de ses devoirs avec soin ; qu'il fasse des recherches & examine les choses avec une grande attention ; qu'il médite sérieusement & ne laisse rien passer sans l'approfondir ; qu'il donne enfin du ressort à son ame & mette dans ses actions

» & ma tendresse ; la science élève  
 » l'ame , donne du ressort à l'es-  
 » prit, annoblit les sentimens, elar-  
 » git le cœur & y porte un senti-  
 » ment délicieux de paix & de vo-  
 » lupté ; mais ne vous y mépre-  
 » nez pas : La science dont je parle  
 » n'est pas la science des choses ,  
 » des faits & des mots , qui éblouit  
 » les hommes & les laisse ce qu'ils  
 » sont. La science pour laquelle je  
 » vous demande tous vos soins ,  
 » c'est la science des devoirs que  
 » vous avez à remplir , des ver-  
 » tus que vous devez acquérir ,  
 » des défauts dont vous ne vous  
 » êtes pas corrigés , des périls qui  
 » exposent votre faiblesse & des  
 » moyens que vous devez prendre  
 » pour ne pas dégénérer de vos  
 » ancêtres , ni obscurcir les  
 » rayons dont vous environne la  
 » gloire immortelle qu'ils ont ac-  
 » quise. Si votre cœur est pur ,  
 » droit & bienfaisant , vos pensées

» seront vraies , justes & lumineu-  
 » ses , vos jugemens equitables ,  
 » sûrs & invariables , vos projets  
 » sages , réfléchis & utiles , vos dis-  
 » cours nobles , décens & persua-  
 » sifs , toute votre conduite en-  
 » fin modérée , uniforme & ir-  
 » reprochable. Vous irez à la vertu ,  
 » aux succès & à la gloire par tous  
 » les chemins où vous entrerez , ou  
 » plutôt elles viendront vers vous.  
 » L'on est savant par la mémoire ,  
 » philosophe par l'esprit , sage par  
 » le cœur , & qui n'est pas sage ,  
 » n'est rien , &c. » *Préface du*  
*Cheng-hio-sin-fa , Maniere d'appren-*  
*dre par le cœur la doctrine de la sa-*  
*gesse.*

(34) Un Grand en vouloit à la vie de Confucius ; ses Disciples étoient dans des frayeurs continues : si la vertu que vous croyez voir en moi , leur dit-il , est l'ouvrage du Tien , rassurez-vous , le Tien saura bien la protéger. Lun-yu.

de



de la force , de la vigueur & du feu. Hélas ! combien il y en a qui s'arrêtent au milieu de leur course , parce que le succès se fait attendre ? Mon étude , dit-on , me laisse toutes mes ignorances & tous mes doutes ; mes recherches n'étendent ni mes vues , ni ma pénétration ; mes réflexions ne dissipent aucun nuage & ne font jaillir aucun rayon de lumière ; mes efforts même échouent contre ma foiblesse & succombent sous le poids de mon inconstance. N'importe ; gardez-vous de votre découragement (35). Ce que d'autres ont pu dès la première tentative , vous le pourrez à la centième ; ce qu'ils ont fait à la centième , vous le ferez à la millième. La règle est sûre : qui la suit verra ses ténèbres se changer en lumière , & sa foiblesse en force & en courage.

Soit en effet que l'impulsion seule de la nature entraîne l'homme dans la carrière de la perfection , soit que ce soit la philosophie qui y conduise ses pas , la pratique assidue de la vertu étend ses connoissances , & ses connoissances à leur tour lui facilitent la pratique de la vertu.

L'homme parfait est le seul dans l'univers qui déploie toute son ame , en épuise les ressources & l'embellisse de toutes les connoissances & de toutes les vertus que peut embrasser la sphere de sa nature (36). Mais dès-là même il a

(35) *Tous mes jours sont à vous , employez-les à me corriger de mes défauts & à me conduire vers la vertu. Soyez pour moi ce qu'est la lime pour le fer , un bateau léger pour le voyageur , & la rosée du Ciel pour un champ sec & aride. Je vous ouvre mon cœur , versez-y les sentimens du vôtre. Il y a des remèdes qui ne guérissent que par de longues douleurs , ne balancez pas à les employer sans égard à ma foiblesse ; je resterai im-*

*mobile sous la main qui pansera les plaies de mon ame , je ne crains que l'infection & la mort qui en seroient la suite. Discours de Kao-tsong au Ministre que le Chang-ti lui avoit montré en songe. Chou-King , Chap. Yue-ming.*

(36) Nos Philosophes anciens & modernes sont partagés sur la nature de l'homme ; les uns prétendent qu'elle est bonne & tournée au bien ; les autres qu'elle est



une facilité infinie pour conduire les autres hommes à la perfection. Plus il y travaille avec succès , plus sa bienfaisance & sa sagesse réussissent à faire entrer dans la fin de leur création les êtres innombrables dont il est environné. Le Ciel même & la Terre en reçoivent des secours pour la production , l'augmentation & la conservation des biens qu'ils prodiguent à l'homme , & il en vient jusqu'à être en quelque sorte leur aide & leur coopérateur (37).

Quelle distance de ce haut degré de gloire jusqu'à la foiblesse de celui qui commence à faire des efforts pour redresser son ame & en effacer les taches ? Quoiqu'il ne marche que pas à pas , il avance cependant dans la carrière & arrive enfin à la perfection. Alors sa vertu devient sensible par degrés , jette de l'éclat , répand au loin ses rayons , attire les regards , touche les cœurs , les arrache au vice & les enfante à l'innocence & à la vertu. Changement merveilleux qui est la gloire de l'homme parfait & ne peut être opéré que par lui ! Les regards pénétrants de l'homme parfait percent les ténèbres de l'avenir & en découvrent d'avance les secrets. Quand une famille s'approche du Trône par ses vertus , & qu'une autre est prête à en descendre en punition de ses crimes , il en est instruit par des signes avant-coureurs (38) des récom-

viciée & penche vers le mal ; les uns & les autres alleguent des textes & des passages des King , pour prouver leurs sentimens. Nos néophytes lettrés coupent le nœud gordien & concilient tout par le péché originel , qui n'est pas moins articulé dans les Anciens que l'état d'innocence.

(37) Ce Texte a embarrassé les Commentateurs , & pourroit peut-être s'entendre dans un sens encore plus sublime que ne présente la

lettre. Les Lettrés du College Impérial l'expliquent en disant que le Ciel & la Terre sont faits pour l'homme , & que plus l'homme tend à la fin de son être , plus celui qui les gouverne , les fait contribuer aux besoins & aux plaisirs de l'homme.

(38) Tout ce morceau a trait à ce qui est rapporté dans le Chou-King sur les Sages qui causerent des révolutions dans les mœurs , par leurs vertus , sous les Hia & les



penfes & des châtimens du Ciel. L'herbe *Chi*, la tortue, les lui annoncent d'avance, & il en trouve en lui-même un prefentiment fecret. Bien plus, affocié en quelque forte aux deffeins de l'Eternel, & confident de fes fecrets, il prévoit les gens de bien que l'Eternel prépare à la terre, & les méchans qu'il laiffe fe multiplier pour être les inftrumens de fes vengeances.

La vraie vertu confifte fans doute à fe perfectionner foi-même, & la fouveraine Sageffe à être fage pour foi; mais comme la perfection lie entre eux tous les êtres par l'unité de leur origine & de leur fin, & qu'ils sortent de l'ordre de leur existence dès qu'ils s'en ecartent, le Sage met également fa gloire à y tendre fans cefse par de nouveaux efforts, & à y conduire les autres (39). En travaillant fans relâche

Chang, ou qui annoncerent la chute de ces Dynafties. L'opinion que les prodiges & les phénomènes annoncent les grandes catastrophes, le changement de Dynaftie, les révolutions dans le Gouvernement, eft générale parmi nos Lettrés: le Tien, difent-ils d'après le Chou-king, le Chi-king, le Li-ki & le Tchun-tfieou, ne frappe jamais de grands coups fur une nation entiere fans l'inviter à la pénitence par des fignes fenfibles de fa colere. Les Philofophiftes de la Dynaftie des Song, que cette opinion fatiguoit, prirent le biais d'expliquer les faits innombrables dont elle eft appuyée, par le rapport des caufes morales avec les phyfiques, & leurs influences fur elles. Leurs raifonnemens fur cette matiere font auffi métaphyfiques que tout ce qu'on a dit en Europe fur l'in-

fluence des climats dans les mœurs & le gouvernement des Peuples. Pour ce qui regarde l'herbe *Chi* & la tortue, on fait aujourd'hui que les Anciens s'en fervoient pour confulter le Ciel fur les chofes douteufes ou à venir. Mais quelle étoit la maniere de s'en fervir? dans quels cas particuliers étoit-il permis de le faire? Les livres, ni la tradition n'en difent rien. Nous nous contenterons de remarquer que la tortue eft un des quatre animaux myftérieux & typiques des anciens; qu'on ignore absolument quelle eft l'herbe *Chi*, & qu'il eft dit dans le Li-ki que fe fervir de l'herbe *Chi* & de la tortue pour la divination eft un crime de mort.

(39) Confucius eft peut-être le feul Sage de l'Antiquité qui ait pouffé le zèle de la vertu, de la vérité & du bien public jufqu'à



à se perfectionner, il ne concentre pas tellement ses soins en lui-même qu'il ne les étende à tous ceux qui sont à portée de son zèle.

Conclusion : travailler à sa perfection est la première loi de l'amour, & s'occuper de celle des autres la première leçon de la sagesse. L'homme les trouve l'une & l'autre dans son cœur, écrites de la main de la nature, & il ne marche dans le vrai sentier de la vertu qu'autant que son âme occupée toute entière de ce double objet n'est pas moins attentive à prodiguer ses soins aux autres qu'à les replier sur elle-même. Mais c'est aux circonstances & aux tems à commander les entreprises de son zèle & à en diriger les efforts.

Il n'y a ni vide ni repos dans la vie de l'homme parfait (40).

parcourir les Royaumes & les Provinces pour instruire les Peuples, enseigner la doctrine des Anciens, combattre les abus & les désordres publics. Voici quelques-unes de ses maximes, prises au hasard. *Qui a offensé le Tien, n'a plus aucun protecteur.... La doctrine que j'enseigne n'est pas de moi, je ne suis que l'écho de l'Antiquité que j'aime & révere.... Les richesses & les honneurs dont la probité rougit, sont pour le sage comme ces nuages sans eau que les vents promènent tour-à-tour dans les airs... Il n'y a point de Royaume trop vaste pour un Roi vigilant, loyal & ennemi du luxe, qui se fait aimer du soldat & aime le peuple... Qui n'est pas droit & sincère, ne mérite pas le nom de Sage; qui choisit mal ses amis, ne le sera pas long-tems; qui soupire de ses fautes & ne se corrige pas, ne le sera jamais. Un*

*homme faux est un char sans timon; par où l'atteler?... De quoi servent le baume & les parfums autour d'un cadavre? il ne les sent pas; ainsi en est-il des cérémonies religieuses & de la musique pour qui n'a pas de piété.... La vertu est le contrepoids de l'une & de l'autre fortune. Qui n'en a pas, monte trop haut ou descend trop bas.... Les poisons les plus présents deviennent des antidotes entre les mains d'un habile Médecin; il en est de même des mauvais exemples pour le sage.... Qui que ce soit que j'outrage, j'offense le Tien. Lun-yu, première & deuxième partie.*

(40) *Le chemin le plus long est celui où l'on s'arrête.... le Mandarin indolent est un paralitique environné de tigres... Fleuve paisible à ses rives fleuries, mais il coule toujours.... Les Cieux ne sont inébranlables que parce qu'ils tournent sans cesse; le*



L'action est le soutien & l'aliment de la vertu ; & la vertu toujours en haleine va se couronnant sans cesse de nouveaux rayons ; rayons brillans dont la chaleur & la lumière se propagent avec rapidité , s'étendent en tous lieux & acquièrent à chaque instant une nouvelle force. De-là son crédit, son autorité & sa réputation ; crédit qui le met en état d'entreprendre les plus grandes choses ; autorité qui applanit tous les obstacles ; réputation qui soutient , consacre & perpétue ses succès. Que fais-je ? la bienfaisance (41) est aussi magnifique & aussi inépuisable que la fécondité de la terre , sa sagesse égale en élévation & en pureté les plus hautes sphères des Cieux, & toutes ses œuvres, marquées au sceau de l'Eternité , soutiendront le poids de sa durée infinie & en recevront sans cesse une nouvelle gloire.

Ajoutons : toutes ces merveilles coulent comme de source. L'homme parfait ne s'est pas encore montré & déjà il attire tous les regards. Il semble ne se donner aucun mouvement (42),

*soleil n'éclaire l'univers , que parce que rien n'interrompt son cours ; la mer ne diminue jamais , que parce qu'elle reçoit jour & nuit autant d'eau qu'elle en perd ; le sang ne se corrompt point dans nos veines que parce qu'il circule sans interruption ; il en est de même de la vertu du Sage... Sou-tchi. Le vieux Tsien-tchi étant de retour chez lui du Palais , portoit & reportoit des pierres d'un bout de son jardin à l'autre. Pourquoi vous fatiguer ainsi lui dit un de ses amis ? Pour empêcher répondit-il , que le repos ne rouille les ressorts de mes membres , & l'oïveté ceux de mon ame. Annales. Voyez le Chapitre Vou-y du Chou-King qui commence par ces belles paroles : Quand un Prince fuit la mollesse & l'oïveté , toute son ame lui raconte les peines & les*

*travaux du colon , & il auroit horreur de lui faire porter le faix des dépenses qu'entraîne le luxe , &c.*

(41) L'eau ne reste pas sur les montagnes , ni la vengeance dans un grand cœur.... La modestie & la bienfaisance sont les aîles du Sage..... Cœur étroit n'est jamais au large..... La dureté empoisonne , trouble & diminue les plaisirs , la bienfaisance les annoblit , les epure & les multiplie. O bienfaisance ! ô vertu des grands cœurs ! qui pourroit troubler tes joies ? L'ingratitude même en aiguise le sentiment. Ma-lin.

(42) Les prétendus Disciples de Lao-tzé ont expliqué cette doctrine qui est aussi la sienne , au profit de la paresse , de l'indolence & de la plus apathique oïveté , & s'en font fait un titre pour rester assis.



& il produit une révolution générale dans les mœurs publiques ; il paroît comme entraîné par le cours des événemens , & il exécute les plus vastes projets : un mot dira tout : ses œuvres sont comme celles de la nature ; plus elles sont simples , plus elles sont sublimes & inexplicables. O Ciel ! ô Terre ! que de profondeur & de force , que de sagesse & de lumière , que de variété & de constance dans votre conduite & dans vos voyes ! Hélas ! si je porte ma vue sur un seul point de l'empirée , je me perds dans son elevation & sa hauteur : que feroit-ce , si je promene mes regards sur ces voûtes immenses d'où le soleil , la lune , les planetes & les etoiles nous dispensent la lumière & envoient leurs rayons jusqu'aux dernieres sphères qui forment la vaste enceinte de l'univers ? La profondeur de la terre que je foule aux pieds confond mes idées & mon calcul : que feroit-ce , si , parcourant en esprit les montagnes , les plaines , les fleuves & les mers , je voulois mesurer leur étendue , me demander compte de leur artifice , suivre les détours des liens qui les unissent & connoître les peuples innombrables d'animaux , d'insectes , de poissons & de monstres qui les habitent ? Les campagnes que je vois tous les jours sont couvertes d'arbres , de plantes & des fleurs que l'homme n'a jamais comptées. Les entrailles même de la terre , les abîmes de la mer renferment mille trésors qu'il ignore , & lui cachent d'innombrables merveilles. Aussi le Poëte s'écrie avec ravissement : *O Tien ! C'est toi seul qui fais les destinées de l'Univers. Tes voyes sont*

& comme immobiles des années entieres. L'histoire raconte que quelques Empereurs , qui dorment beaucoup , mangent bien , étoient assis tout le jour & ne parloient presque jamais , croyoient que les rêves qu'ils faisoient tout

éveillés au milieu d'un cercle de Tao-fée gouvernoient l'Empire comme Chun & Yao. Les censeurs de l'Empire qui n'étoient pas de cet avis , eurent bien de la peine à se faire écouter.



*impénétrables , & ton action sans travail ni repos. Comme s'il vouloit nous faire entendre que c'est en cela qu'il est le Tien. O Ouen ouang (43) , continue-t-il , ta vertu en fut l'image. Jusqu'où n'étendit-elle pas ses rayons ? Mais que leur lumiere étoit douce & pure ! c'est-à-dire que ce grand Prince ne parvint à un si haut degré de vertu que parce que sa conduite extérieure devenoit de jour en jour plus unie , & son application intérieure plus profonde & plus continuelle.*

O que les voyes du Saint sont sublimes ! sa vertu embrasera l'Univers , vivifiera tout , animera tout & s'élèvera jusqu'au Tien. Quelle vaste carrière va s'ouvrir pour nous ? que de loix & d'obligations nouvelles ! que d'augustes cérémonies & de solemnités ! Mais comment les garder , s'il n'en donnoit d'abord l'exemple ? Sa venue seule peut en préparer , en faciliter l'accomplissement. De-là ce mot de tous les siècles , les sentiers de la perfection ne seront fréquentés que lorsque le Saint par excellence les aura consacrés par la trace de ses pas (44).

(43) *Ouen-ouang* fitt toujours vêtu fort simplement. Il travailloit sans relâche du fond de son Palais à maintenir la tranquillité publique , & à faire fleurir l'agriculture. Une aimable & attrayante douceur tempéroit la Majesté de son front , & jamais les nuages des passions n'en troubloient la sérénité. Il aimoit son Peuple & le portoit pour ainsi dire entre ses bras comme une mere son enfant. Ses bienfaits alloient chercher la veuve & l'orphelin. Il étoit si occupé à terminer les affaires ou à les prévenir , qu'à peine avoit-il le loisir de prendre quelque nourriture , &c. Chou king , Chapitre Vou-y.

(44) Tout ce morceau & ce qui

suit nous paroît se rapporter au Saint des Saints attendu & désiré depuis le commencement du monde. Qu'on ne s'imagine pas au-delà des mers que ce soit là une de ces conjectures précipitées que l'amour national fait hasarder. Si c'étoit le lieu de traiter ici cette grande question , nous fournirions des preuves de notre sentiment aussi décisives , aussi nettes & aussi concluantes qu'on peut le désirer en pareille matière. Mais ce n'est pas dans une note qu'on peut articuler ce qu'on trouve là-dessus dans nos anciens caracteres , dans nos King , & dans les traditions de l'Antiquité qui sont éparfées çà & là dans les an-



Un cœur droit cependant qui est épris des charmes de la vertu, respectant en lui-même les dons du Ciel & la dignité de sa nature, ne balance pas à s'élancer dans la carrière & à suivre la lumière dont ils l'éclairent : il demande, il examine, il cherche à s'instruire & donne l'effort à ses pensées. Du premier vol elles se portent avec rapidité vers les grands principes & en parcourent les sphères immenses : mais entraînés ensuite par la multitude & l'importance des détails, elles suivent le cours des conséquences les plus éloignées, & parcourent le labyrinthe des distinctions les plus délicates & les plus subtiles. Il arrive ainsi d'efforts en efforts, de degré en degré, à cette science sublime que la vérité éclaire de toute sa lumière, & entre ainsi d'un pas assuré & comme de plein pied, dans la voie du *Juste Milieu*. Alors les connaissances qu'il a acquises lui aident à en acquérir de nouvelles ; & les vertus auxquelles il s'est exercé, lui facilitent l'accomplissement de tous ses devoirs, & de nouveaux progrès dans la perfection. Elevé aux premières dignités, il est inaccessible aux faiblesses de la vanité ; & , placé dans le rang le plus bas, il conserve toute sa grandeur d'ame (45).

ciens livres. Nous nous bornerons à demander à ceux qui seroient les plus opiniâtres à en douter, comment le Tchong-yong peut prendre son effort si haut, s'il n'a pas la tradition pour guide. Que ceux qui lisent nos livres examinent ce que nos Lettrés de toutes les Dynasties ont écrit sur le Saint, & tous les préjugés de l'Europe se missent-ils entre eux & certains textes, ils seront forcés d'avouer qu'ils en disent des choses qui ne conviennent qu'à un Homme-Dieu, Roi, Sauveur & Docteur

des hommes. Les noms seuls d'*Homme céleste, de Fils du Tien, d'Homme parfait, de Saint par excellence, de Premier-né, de Maître des Sages, de Roi des Esprits célestes, &c.* qu'ils lui donnent, prouvent qu'ils ne parlent pas d'un pur homme.

(45) *Ce n'est pas la monture du Diamant qui en fait le prix ; pour être dans la boue, il n'en est pas moins précieux : le Sage est de même. Ce n'est pas lui qui perd à son obscurité, c'est celui dont son élévation seroit la richesse & la gloire. Tsun-Chou fut trois fois Ministre & trois fois dis-*

Si



Si la vertu fleurit dans le Royaume qu'il habite , tous les honneurs viennent au-devant de lui dès qu'on l'a entendu parler ; si le vice y règne & a le sceptre en main , il lui suffira de se taire , & son silence assurera sa tranquillité. Ainsi fit Tchong-Chang dont le Poëte a dit : *Sa haute sagesse le sauva des périls dont il étoit environné.*

Ajoutons avec Confucius : *L'homme borné qui brigue les grands emplois & les obtient , l'homme de rien qui tranche du grand Seigneur & en prend le ton , l'homme inquiet qui fronde le Gouvernement présent & se fait l'apologiste de l'ancien , creusent des précipices sous leurs pieds & préparent leur ruine.*

Il faut être sur le Trône pour prononcer avec autorité sur le Cérémonial , réformer les usages reçus & faire des innovations dans l'ordre des études (46). Les chars de nos jours roulent sur l'ornière de ceux de l'Antiquité , notre éloquence sur les règles qu'elle a inventées , & notre morale s'éclaire des principes qu'elle a approfondis & développés. Je dis plus : fussiez-vous Empereur , gardez-vous de rien changer dans le cérémonial & dans la musique des Anciens , si vous n'avez pas leur vertu ; & eussiez-vous leur vertu , n'en formez pas même le projet , si vous n'êtes assis sur leur Trône & revêtu de leur autorité.

*Je raconte avec plaisir , disoit Confucius , ce qu'on fait du Cérémonial de la Dynastie des Hia ; mais les monuments du Royaume de Ki ne suffisoient pas pour en constater l'authenticité (47). Je fais assez*

*gracié sans en témoigner ni joie ni peine , & dit froidement ; monter ou descendre , c'est toujours marcher.*  
Notes sur les Annales.

(46) Chaque Nation a ses préjugés : les nôtres sont tous pour l'Antiquité contre les innovations. Ces paroles du texte sont une censure amère des Philosophes à systèmes du tems de Tféé-ée qui

profitoient des troubles , des rivalités & des guerres qui déchiroient l'Empire , pour leurrer les Princes , & faire leur fortune en bâtissant sur des ruines.

(47) Les Princes de Ki étoient descendans de Yu fondateur de la Dynastie des Hia. Ce que dit Confucius des monumens qu'on conservoit dans ce Royaume , prouve



*celui de la Dynastie des Yn. Mais il est tombé, & ne subsiste plus que dans le petit Royaume de Song. J'ai étudié avec soin celui de la Dynastie régnante des Tcheou, & je m'y conforme en tout avec soin.*

O que de fautes évitées dans le gouvernement si on n'innovoit rien dans le cérémonial, dans les usages & dans les sciences (48). Quelque vertueux en effet que soit un Prince, sa vertu ne suffit jamais pour tranquilliser les esprits sur de telles innovations ; on révoque en doute leur utilité ; & les peuples alarmés refusent de s'y soumettre : à plus forte raison la probité, la sagesse & la réputation d'un simple citoyen ou même d'un homme d'Etat ne sauroient-elles faire respecter de pareils changemens. Il perd la confiance publique, les cœurs s'éloignent de lui, & la multitude lui résiste.

Ainsi donc il faut toujours partir de là : Que c'est le mérite personnel & la vertu qui sont le premier ressort d'un bon gou-

combien ce Sage étoit attentif à interroger la critique, & timide à croire. Mais si de son tems on étoit si peu instruit sur cette première Dynastie de notre Empire, que pouvons-nous en savoir aujourd'hui, après l'incendie des livres & les révolutions innombrables qui nous ont donné tant de maîtres différens ?

(48) Il ne faut qu'ouvrir nos Annales pour voir combien la Dynastie des Song a causé de maux à notre Patrie par son goût puérile pour les découvertes, les innovations, & les systèmes. Cinq siècles de mensonges, de délires & de chimères n'ont pu désabuser les Lettrés du second ordre de la manie de tout soumettre au com-

pas d'une métaphysique idéale & sophistiquée qui se noie dans les mots. La Dynastie des Song, égarée sur ses pas, affoiblit les grands ressorts du gouvernement, & fut détruite par des Tartares qui ne connoissoient que leurs arcs & leurs chevaux. Le philosophisme ne s'est plus approché du Trône depuis ; le gouvernement le circonscrit dans la physique systématique. Les savans du premier ordre, les grands Littérateurs & les Sages l'ont abandonnée au peuple des écrivains de mots, qui font ici le grand nombre. Mais si la politique se rit de leurs rêves, le zèle gémit des obstacles qu'ils mettent à la propagation de l'Évangile.



vernement ; mais ce mérite & cette vertu doivent avoir acquis cet ascendant qui prévient les doutes, ce crédit qui entraîne les suffrages, & cette autorité qui subjugué les esprits. Or, si un Prince marche sur les traces respectées de Yn, de Tching-tang & de Ouen-ouang, personne ne craindra qu'il s'égare ; s'il fait plier ses loix au climat, au génie des peuples, & aux circonstances impérieuses des tems, personne ne lui refusera son suffrage ; s'il se décide d'après les maximes infaillibles de la religion & se fonde sur l'espérance de la venue du Saint, attendu depuis tant de siècles, personne n'hésitera à se soumettre.

O que c'est bien connoître le Tien & les hommes que de s'appuyer de la Religion (49) & de l'attente du Saint, pour persuader tous les esprits ! Quand un Monarque en est venu là, ses projets deviennent le flambeau & la règle de tous les âges ; ses actions sont consacrées par les louanges & l'imitation de tous les siècles, & ses paroles transmises de génération en génération parviennent comme des oracles, à la postérité la plus reculée. Les peuples éloignés tournent leurs regards vers lui en desirant de vivre sous ses loix ; & ses sujets, qui lui doivent tout, se félicitent du bonheur qu'ils ont d'y être soumis. *Tous les Princes étrangers*, dit le Poëte,

(49) Ces belles maximes sont tirées du Chou-king : elles y sont dites & répétées en une infinité de manières. Il n'y a pas une page de cet excellent livre où elles ne reviennent ; on les trouve également dans le Chi-king, le Li-ki & le Tchun-tsieou. Les grands Empereurs de toutes les Dynasties n'ont presque point fait de Déclarations, d'Edits & d'Ordonnances où ils ne les aient fait entrer d'une manière

convenable à leur sujet. Bien plus, dans les tems où les sectes idolâtriques de Fo & de Lao-tsée ont été comme assises sur le Trône, le gouvernement n'a jamais parlé des idoles au peuple, & le style du Ministère a toujours été à cet égard, & est encore, celui des King, *parce que*, dit Lieou-tchi, *il faut prendre les peuples par leur persuasion & par leur conscience, ébranler le tronc pour remuer toutes les branches.*



*chérissent la mémoire de Ouen-ouang , & quelqu'élevé que soit leur Trône , les rayons de sa gloire viennent les y éblouir. Le jour apprend à la nuit les louanges qu'il en a appris , & tous les siècles les répéteront à jamais. Parcourez les Annales , interrogez tous les âges , & vous verrez que tous les grands Princes ont joui avec éclat de l'admiration & des applaudissemens de l'univers.*

Quelque éloigné que fût Confucius des tems où vécurent Yao & Chun , son génie franchit tous les siècles qui l'en séparoient & atteint la sublimité de leurs principes & de leur morale (50). Quelque près qu'il vécût des grands regnes de Ouen & de Ou , il consacra leurs vertus à l'admiration publique & leur assura l'immortalité par les sciences. Ainsi les nouvelles révolutions des astres nous racontent celles des siècles passés , & en retracent le cours : ainsi les nouvelles eaux d'une source montrent les campagnes que les premières ont fertilisées & en conservent le canal en le remplissant.

O Confucius ! c'est dans les vastes sphères des cieux , c'est dans les trésors inépuisables de la terre qu'il faut chercher l'image de ta haute sagesse & de tes sublimes vertus. Les Cieux quoiqu'entraînés par un mouvement uniforme , ramènent sans cesse une continuelle succession de saisons , & les astres qui

(50) C'est de cette assertion de T'fée-tée qu'il faut partir pour juger de la philosophie de Confucius , & non pas de quelques phrases qu'on lui prête & qui sont également démenties par ses ouvrages & par sa conduite. Confucius n'eut jamais qu'une femme , & fut toujours irréprochable dans ses mœurs. Les changemens que fit son ministère dans le Royaume de Lou , la manière dont il se déposa lui-même , les Disciples qu'il forma , le

zele qu'il eut de recueillir & de conserver les King , la manière dont il soutint les diverses persécutions auxquelles il fut exposé , & la vie frugale & modeste qu'il mena , justifient tous les éloges qu'on lui a donnés & qu'on peut lui donner. Ni la Grece ni Rome n'ont eu de Sage qu'on puisse lui comparer.



nagent dans leur sein s'entre-succèdent pour nous éclairer de leurs rayons. La terre, quoique toujours féconde & bienfaisante, ouvre tour-à-tour son sein, & le resserre, pour se proportionner aux productions dont elle nous enrichit, & concilie tous nos besoins par la variété de ses vicissitudes. Ainsi ce sage par excellence, sans sortir jamais des régions élevées de la vérité, favoit varier ses enseignemens & proportionner ses leçons aux besoins des peuples ; ainsi déployant tour-à-tour toute sa vertu, ou n'en laissant entrevoir qu'une partie, il mesuroit ses exemples sur leurs forces & sur leurs progrès (51). Sa grande ame aussi vaste que le Ciel, aussi riche que la terre, les portoit tous dans son sein & les combloit de continuels bienfaits.

Mais que dis-je ? Il est réservé au Saint par excellence, au Saint de tous les siècles & de tous les peuples, de réunir tous les rayons de la sagesse & d'atteindre la perfection de toutes les vertus. Sa pénétration, ses lumières, ses vues & ses conseils embrasseront sans effort le gouvernement du monde & en dirigeront les ressorts ; sa grandeur d'ame, sa magnificence, son affabilité & sa douceur concilieront tous les intérêts & gagneront tous les cœurs ; son activité, sa force, son courage & son intrépidité changeront les obstacles en moyens, & feront plier le cours des événemens à ses vœux ; sa simplicité, sa sérénité, sa droiture & sa candeur inspireront d'abord la confiance & commanderont le respect : sa majesté, son éloquence, sa sagacité & sa pénétration dissiperont tous les nuages & feront aimer l'innocence & le bon ordre dont elles montreront la beauté.

(51) *Confucius évitoit de parler de ce qui est contre le cours de la Nature ou surpasse ses forces, des affaires d'Etat, de la nature & des opérations des esprits. Le continuel sujet*

*de ses enseignemens étoit la doctrine de l'Antiquité, la pratique des devoirs, la pureté d'intention & la droiture du cœur. Lun-Yu.*



Selon les momens & les circonstances , il suivra de détail en détail toutes les branches de nos différens devoirs , ou les conduira à leur premiere source & en fondera la profondeur. La vaste immensité des Cieux , les abîmes inépuisables des mers ne sont qu'une foible image des sphaeres immenses qu'embrasse sa sagesse , & des trésors qu'elle contient. Les peuples se prosterneront devant lui d'aussi loin qu'ils le verront ; ils seront persuadés dès qu'ils l'auront entendu , & ils n'auront tous qu'une voix pour applaudir à ses actions ; tout l'univers retentira du bruit de son nom & sera rempli de sa gloire ; la Chine en verra les rayons venir jusqu'à elle ; ils pénétreront chez les Nations les plus barbares & parviendront jusqu'aux déserts inaccessibles , ou trop éloignés pour les vaisseaux. Sous l'un & l'autre hémisphere , en deçà & au-delà des mers , aucun climat , aucune région , aucun pays éclairé par les astres , ou mouillé par la rosée & habité par les hommes , où son nom ne soit béni & révééré. Aussi est-il dit : *Le Tien l'associa à sa gloire* (52).

O Saint par excellence ! ô homme parfait ! vous seul pouvez comprendre le secret éternel des conduites de la Providence & nous raconter le mystere de ses voyes ; vous seul pouvez découvrir le but sacré de ses œuvres & nous faire remplir ses desseins ; vous seul enfin pouvez connoître les tendres soins de sa bonté & nous apprendre à mettre en elle tout notre appui. O bienfaisance ! ô charité du Saint ! que vous êtes pures & aimables ! que vous êtes inépuisables & divines ! Vous êtes un abîme intarissable de mer-

(52) Plusieurs Lettrés ont voulu appliquer ces magnifiques paroles à Confucius , quelque violence qu'il fallût faire au texte. Mais le commun des commentateurs les

explique du Saint des King. Il faut voir le grand commentaire de Kang-hi sur l'Y-king, pour pouvoir croire que nos Chinois aient pu aller si loin.



veilles , & les Cieux sont moins élevés que vous. Mais qui pourra vous bien connoître , s'il n'est environné de toutes les splendeurs de la sagesse , orné de toutes les vertus & admis aux secrets ineffables de la Divinité ?

*Etre vêtu de pourpre , dit l'Ode , & la cacher sous une robe vulgaire , c'est en dédaigner l'eclat* (53). Ainsi fait le Saint. Sa sublime modestie eclipse ses vertus. Mais un jour les révèle à l'autre , les années les montrent aux années , & sa gloire croît avec elles. L'hypocrite au contraire se pare en vain des plus éblouissans dehors ; cet éclat emprunté s'affoiblit , s'efface , s'évanouit , & il paroît enfin ce qu'il est.

La véritable vertu n'a pas ce brillant qui attire les regards ; & ils ne se lassent jamais de se tourner vers elle : elle est si naturelle , qu'elle semble négligée ; & on lui trouve sans cesse mille nouveaux attraits : elle paroît ne devoir inspirer que de l'indifférence , & les cœurs les plus froids ne peuvent résister à ses amabilités. Voulez-vous la connoître sûrement & marcher avec elle dans les voies de la sainteté ? Descendez de sphere en sphere jusqu'à la premiere source des deux rayons qu'elle répand , pénétrez de scenes en scenes jusqu'aux

(53) Pour peu qu'on soit versé dans les Sée-chou , ou livre de l'école de Confucius , on y remarque d'abord que les King y sont cités à-peu-près comme les livres saints dans les écrits des Saints Peres & des Docteurs. Qu'on ne se méprenne pas sur le but de cette comparaison. Nous la faisons , parce que cet usage nous paroît venir d'une ancienne tradition , d'une doctrine révélée écrite. Cette conjecture nous paroît d'autant plus fondée ; que les King sont souvent cités dans un sens allégorique &

presque mystique , fort éloigné du littéral. Confucius lui-même en fournit plusieurs exemples. L'autorité d'ailleurs attribuée aux King , l'usage d'expliquer ce qui est trop crud , & de concilier tous les textes en un seul corps de Doctrine , nous paroît encore une espèce de preuve difficile à rejeter. La concordance de nos King est impossible même pour la morale , mais il n'en est que plus singulier qu'on ait imaginé de la faire , du moins à-peu-près.



ressorts secrets des grands spectacles qu'elle donne , suivez de détails en détails les progrès insensibles des grandes révolutions qu'elle produit. *Plus les eaux sont profondes* , dit l'Ode , *plus il importe d'en voir le fond.*

Repliez ensuite vos regards sur vous-même , entrez dans votre cœur pour en étudier les faiblesses , interrogez vos pensées pour en trouver l'obliquité , & tâchez de percer jusqu'à ce *milieu* sublime qui fuit devant les efforts des plus grandes âmes & que le vulgaire ignore. *Que les murs les plus reculés de votre chambre* , dit l'Ode , *vous voyent toujours attentif sur vous , & n'ayez jamais à y rougir de vous* (54).

C'est le repos du recueillement & des réflexions qui doit préparer le succès de vos entreprises ; c'est la vérité de vos pensées qui doit être la source de la force & de l'efficacité de vos discours : *Il se tait en entrant dans le Temple* , dit l'Ode , *& le bruit cesse de toute part.*

Acquérez à votre vertu ce crédit qui persuade le bien sans le secours ni des récompenses ni des promesses , & qui inspire plus d'horreur pour le vice que l'appareil sanglant des supplices & des exécutions : *Il n'est environné d'aucun éclat* , dit l'Ode , *il n'a que sa vertu , & les Princes mettent leur gloire à l'imiter* (55).

(54) Un célèbre Lettré qui a été le maître du nôtre , lui disoit qu'il falloit être Chrétien pour entendre le Tchong-Yong. Ceux qui liront le texte original en conviendront sans peine , sur-tout s'ils lisent les meilleurs commentaires. On sent à chaque phrase qu'ils perdent terre , & ne sont obscurs & entortillés dans bien des endroits que parce qu'ils parlent de l'Océan comme d'un marais d'eau douce.

(55) « Le Sage est comme le » Soleil, il arrive par-tout avec » toute sa lumière.... Qui elargit » son cœur , retrécit la bouche de » l'envie.... On séduit les hommes » par leurs défauts, mais on ne les » gagne que par ses vertus... Qui » a la doctrine des Anciens pour » boussole & sa conscience pour » gouvernail, ne trouve point de » tempêtes, ou s'en sert pour arri- » ver au port. Les Sages sont les » étoiles du monde moral, la ré-

Que



Que la solidité de votre Piété réveille celle de tous les peuples & lui applanisse toutes les voyes : *Quoique sa vertu soit ignorée & sans gloire*, dit l'Ode, *sa pureté lui gagne mon cœur & la met dans mon sein.*

La renommée & la gloire, selon Confucius, suivent la réforme des mœurs, l'étendent & la perpétuent ; mais elles sont accidentelles à la cause qui les produit & d'un ordre bien inférieur. *La vertu touche les cœurs*, dit le Poëte, *aussi délicatement qu'un cheveu*, & moi, j'ose ajouter : un cheveu est matériel & sensible, au lieu que comme il est écrit ailleurs : *l'oreille ne peut entendre, ni l'odorat sentir celui qui règne au haut des Cieux.* Ce mot dit tout, & arriver jusqu'à lui est la souveraine perfection.

<p>» gularité de leurs mouvements                  » dirige tous les calculs. .... Le                  » corbeau peut faire taire les                  » Hoa - mei ( oiseau qui chante                  » bien ), mais personne ne l'é-</p>	<p>» coûte. .... Avec des talens on a                  » encore besoin de prôneur ; avec                  » de la vertu, on perdrait à en                  » avoir.... <i>Kou-yu, mots des An-</i>  <i>ciens,</i></p>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

F I N.



# TABLE DES CHAPITRES

## DE CE PREMIER VOLUME.

PRÉFACE,	Pag. j
<i>ESSAI SUR L'ANTIQUITÉ DES CHINOIS,</i>	1
<i>Avant-propos,</i>	3
<i>Table des Dynasties,</i>	5
<i>Plan de cet Essai,</i>	7

### PREMIERE PARTIE.

ART. I. <i>Positions des Lettrés Chinois d'aujourd'hui, par rapport à la connoissance de la haute Antiquité,</i>	9
ART. II. <i>Notice des Livres &amp; Monumens Chinois,</i>	22
I. <i>Des Caractères Chinois,</i>	23
II. <i>De la naissance &amp; du progrès des sciences chez les Chinois,</i>	28
III. <i>Quatre sortes de Livres Anciens,</i>	40
I. CLASSE. <i>L'Y-King,</i>	42
<i>Le Chou-King,</i>	43 & 59
<i>Qui a fait le Chou-King,</i>	60
<i>Quelle croyance mérite le Chou-King,</i>	63
<i>Comment a été conservé le Chou-King,</i>	64
<i>Le Chi-King,</i>	59
<i>Le Li-Ki,</i>	44



TABLE DES CHAPITRES.	483
<i>Yo-King ,</i>	45
<i>Le Tchun-Tsieou ,</i>	47
II. CLASSE. <i>L'Yli &amp; le Tcheou-li ,</i>	48
<i>Le Hiao-King &amp; le Eul-hia ,</i>	50
III. CLASSE ,	52
IV. CLASSE ,	54
IV. <i>Défaut de monumens , tels que les médailles , inscriptions , monnoies , &amp;c.</i>	55
ART. III. <i>Notice des principaux Historiens qui ont écrit l'histoire des premiers tems , depuis l'incendie des Livres ,</i>	77
<i>Sée-matsien ,</i>	81
<i>Pan-Kou ,</i>	84
<i>Sée-mat-chin ,</i>	85
<i>Sée-ma-kouan ,</i>	ibid.
<i>Lieou-jou ,</i>	87
<i>Kin-chi ,</i>	88
<i>Lo-pi ,</i>	89
ART. IV. <i>Des tems fabuleux ,</i>	93

## SECONDE PARTIE.

*A quel temps on peut fixer le commencement de l'Empire Chinois ,* 111

ART. I. *Tout ce qu'on raconte sur les temps qui ont précédé Yao n'est qu'un amas de fables qui ne mérite aucune croyance ,* 113



<i>Y a-t-il des livres qui parlent des tems antérieurs à Yao ?</i>	114
<i>A qui attribue-t-on ces livres ?</i>	ibid.
<i>Ceux qui ont fait ces livres , ont-ils pu se tromper ? ont-ils voulu tromper ?</i>	117
<i>Ces livres n'ont-ils pas été corrompus ?</i>	118
<i>Quels sont les faits qu'on y trouve ?</i>	119
<i>Les Historiens qui en parlent sont-ils d'accord entre eux ?</i>	120
<i>Que disent de ces faits les plus anciens Ecrivains ?</i>	121
<i>Quelle autorité ont en Chine les livres où on trouve ces faits ?</i>	ibid.

ART. II. *A en juger par ce qu'on sait d'authentique sur Yao , Chun & Yu , l'origine de la Nation Chinoise ne peut remonter que d'une ou deux générations au-delà d'Yao ,* 149

PREUVES. 1°. *Par la géographie des tems d'Yao, Chun & Yu ,* 154

2°. *Par le gouvernement des tems d'Yao, Chun & Yu ,* 170

3°. *Par les mœurs des tems d'Yao, Chun & Yu ,* 184

4°. *Par la population des tems d'Yao, Chun & Yu ,* 193

5°. *Par les arts & sciences au tems d'Yao, Chun & Yu ,* 215

6°. *Par la Religion des tems d'Yao, Chun & Yu ,* 244

*Conclusion du Mémoire ,* 269

LETTRE sur les Caractères Chinois par le P. Amiot , de la Compagnie de Jesus , 275

NOTES sur cette Lettre , 308

EXPLICATION du monument de la conquête des Eleuths , composé par l'Empereur regnant, avec des notes considérables, 325

POSITION des principaux lieux du Royaume des Eleuths , 399

MONUMENT de la Transmigration des Tourgouths , en 1771 , 401



TABLE DES CHAPITRES. 485

<i>EXTRAIT d'une Lettre du P. Amiot à M. Bertin Ministre &amp; Secrétaire d'Etat ,</i>	419
<i>QUELQUES REMARQUES sur un article intitulé , Révolution des Calmoucks Logores en 1757 , &amp;c.</i>	428
<i>TA-HIO , ou la Grande Science ,</i>	436
<i>TCHONG-YONG , ou le Juste Milieu ,</i>	459

Fin de la Table des Chapitres.



---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Mémoires pour servir à l'Histoire des Chinois* ; il m'a paru très-digne de l'impression. Fait à Paris, ce 18 Février 1774.

CAPPERONNIER.

---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés les Sieurs SAILLANT & NYON, Libraires, Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & donner au Public, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Chinois*, s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon leur semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères ; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposants & leurs ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dix-septieme jour du mois d'Août mil sept cent soixante quinze, & de notre Regne le deuxieme.

Par le Roi en son Conseil, LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 2897, fol. 478, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 21 Août 1775.*

HUMBLOT, Adjoint.

---

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe. 1776.



貫	心	泉	羽	宮	半	壽
疾	井	門	句	羅	支	主
以	非	山	輦	續	息	拜
休	良	肩	查	公	競	隣
巾	其	鬼	象	本	競	寶
凡	景	方	象	古	企	寶







CARACTERE LI-TSEE.

篆 匹 什 格 藏 舊 人

圓 州 百 制 兵 有 互

CARACTERE HING-CHOU.

賴 若 鵝 鳧 雀 菌 羹

覓 祆 鵝 雛 巢 荔 米

CARACTERE TSAO-TSEE.

禁 雪 極 嬌 公 市 洗

園 拉 鳳 池 翅 因 菜



人

一

將

按

此

等

一

人

一

將

按

此

等

一

人

一

將

按

此

等

一

人

一

將

按

此

等

一

人

一

將

按

此

等

一

人

一

將

按

此

等

一

人

一

將

按

此

等

一

人

一

將

按

此

等

一



Dard, Fleche,



Parole,



Liaison,



Milieu,



Diriger, Viser,



Riche, Abondant,



Eau,



Ce qui est au dessus,



Vase, Vaisseau, Tombeau,



Craindre,



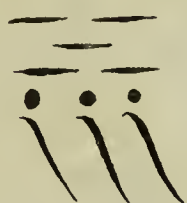
Etoile,



Poulet,



Pluie



Salle des Ancêtres,



Sujet d'un Prince,



Justice,



Difforme,



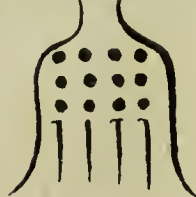
Ami,



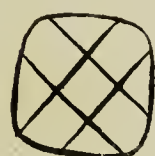
Oiseau qui vole,



Pluie,



Fenêtre,



Glaive ou petite Epée,



Feuille,



x Sepulchre,



Bœuf,



Bœuf ou Vache,



Ce qui est retiré inégal,



Clarté,



Porte,



Oiseau



Arc,



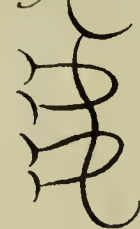
Pore ou Cochon,



Agneau,



Tigre,



Clou,



Eaux profondes



Branche,



xx Dragon,



Rat,



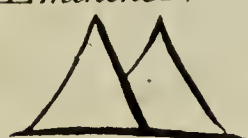
Chant d'Oiseau,



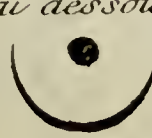
Solide, fixe,



Coline, Eminence,



Ce qui est au dessous,



Rejetton Sesame,



Dragon,



Cheval,



Lion,



Les Sepulchres des Chinois sont entourés d'Arbres. au milieu est un Oval solide ou Base sur la quelle s'eleve une Pyramide de terre. Ce Caractere en est l'Image.  
Il est surprenant que la figure ou Caractere de Dragon ou Serpent ait les deux figures ^ ^ qui sont les figures abregées de l'Homme. Pourquoi deux Homme à l'opposite du Serpent ?



一

二

三

四

五

六

七

八

九

十

十一

十二

十三

十四

十五

十六

十七

十八

十九

二十

二十一

二十二

二十三

二十四

二十五

二十六

二十七

二十八

二十九

三十

三十一

三十二

三十三

三十四

三十五

三十六

三十七

三十八

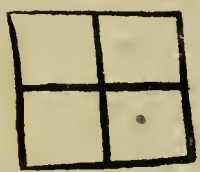
三十九

四十

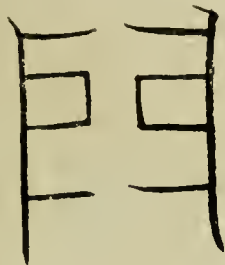
四十一



Champ.



Porte.



Union.



S'arrêter.



S'asseoir.



Tête, Visage. Limite, Borne.



Clou.



Brillant  
Comprendre.



Très élevé.



Chambre  
avec fenêtre.



Tirer.



Rosée, Soleil.  
Levant.



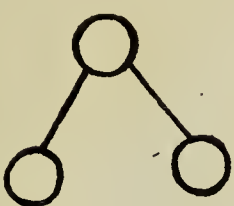
Chien.



S'asseoir.



Etoiles.



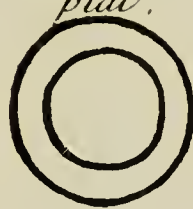
Cieux



Poissons



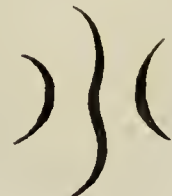
Bassin.  
plat.



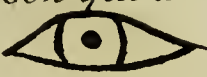
Ce qui est creux  
en dedans.



Petit.



Certain Poisson qui a  
les yeux  
beaux et  
toujours  
ouverts.



Source d'eau.



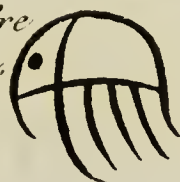
La Terre.



Machine où l'on suspen-  
doit les Presents que  
l'Emp. faisoit à ses  
Vassaux lors qu'ils  
venoi- lui rendre  
hom- mage.



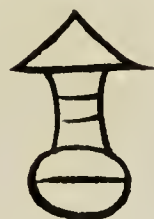
Elephant.



Demeure.



Tour.



\* Droiture.



Grandes Eaux.



Soleil.



Quarré.



Courbe. Fripon.



Jardin.



Deux.



Ce qui contient. Montagne.



Lune.



Rond.



Maison  
à plusieurs Etages.



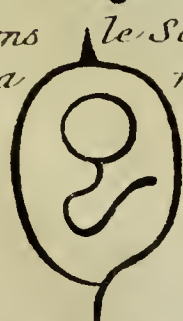
Bouclier.



Vase pour  
les Sacrifices.



Enfant dans  
de sa

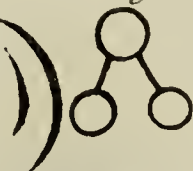


le Sein  
mere.

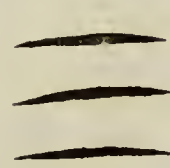
Chaine de  
Montagnes.



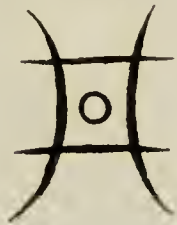
La demi Lune  
dans un signe.



Trois.



\*\* Puits.



\* Ce Caractere est composé de ☯ qui signifie obeir au Ciel; et de ☹ qui signifie cœur; le 1<sup>e</sup> est lui même composé de † dix: croix: ☹ et de ☹ qui signifie perte: mort.

\*\* C'est encore aujourd'hui la forme de l'ouverture des puits chez les Chinois. Cette ouverture est fort étroite afin que les Femmes ne puissent s'y jeter par desespoir.















CARACTERES CHINOIS ET HIEROGLYPHES  
EGYPTIENS qui se ressemblent de Figure.

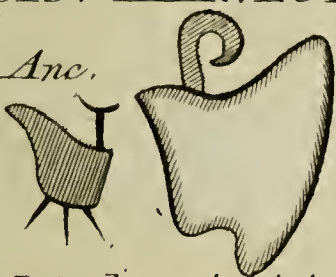
Pl. VI.

CHINOIS. HIER. EGYPT.

CHINOIS HIER. EGYPT.

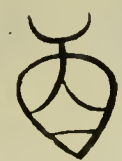
Mod. Anc.

爵



Vase Metaph. Dignité.

酉



Lecher.

丙



\*Ce qui est au-dessous.

中



Milieu.

枝



Branche.

之



Jaillir.



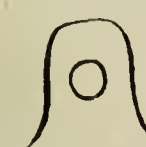
Pousser.

口



Bouche.

垌



Terre inhabitée.

田



Champ.

口



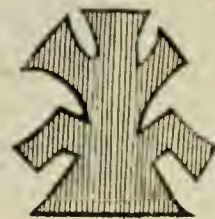
Royaume.

Mod. Anc.

垂



Suspendu.



Superieur.

十



Dix.



九



Neuf.

了



Rejetton.

山



Fourche.



Toit.

夕



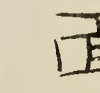
Soir, Crepuscule.

月



La Lune.

面



Face, Visage.

骨



Decharner des Os.

又



Gouverner, Surpasser en Vertu.

二



Second.

id.



id.



id.



id.



id.



id.



id.



id.



id.



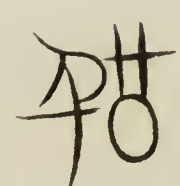
id.



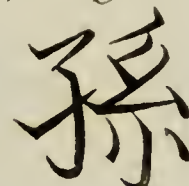
id.



id.



Caract. moderne  
de petit fils.



id.



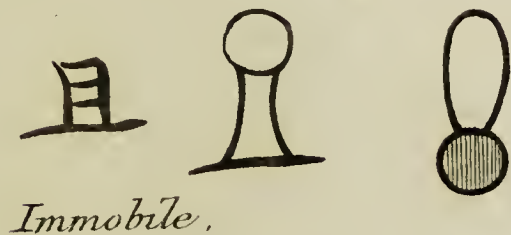
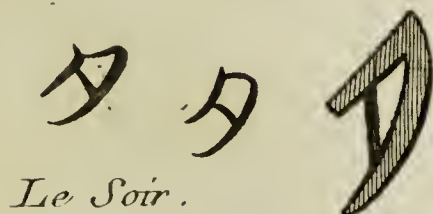
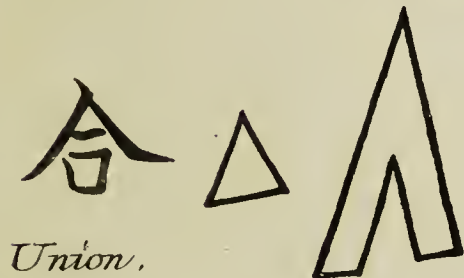
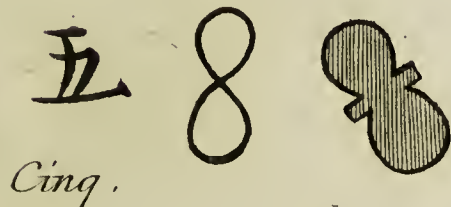
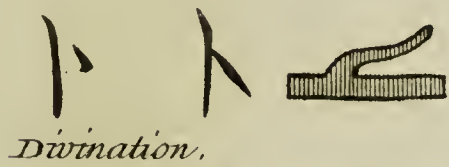
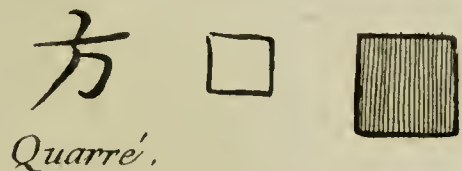






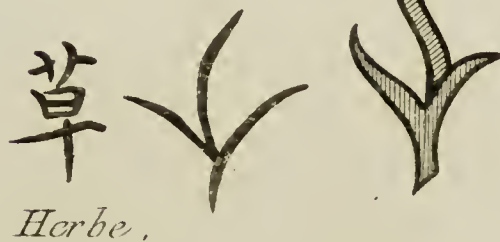
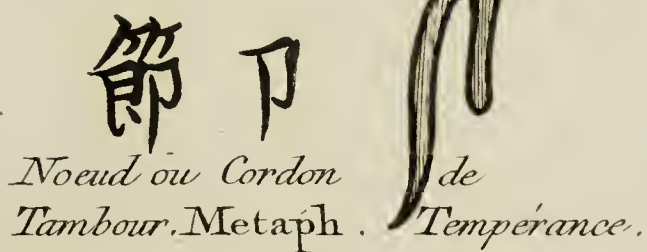
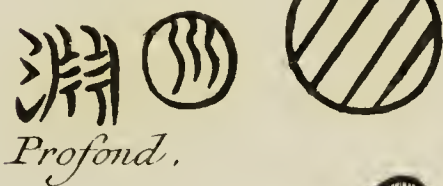
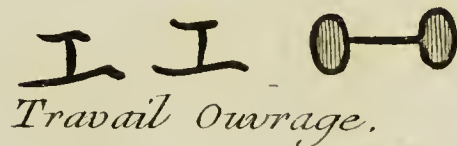
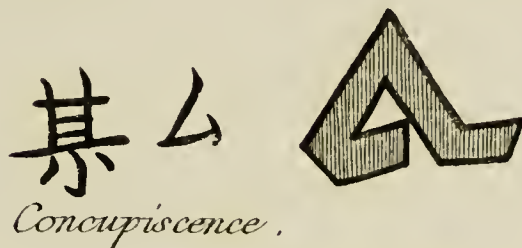
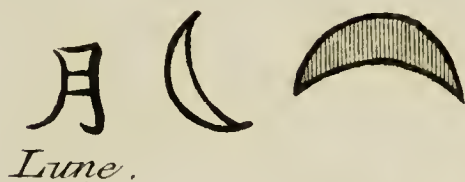
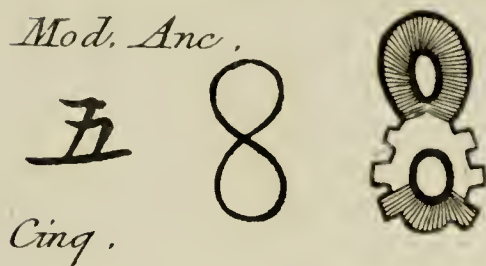
CHINOIS. EGYPTIEN.

Mod. Anc.



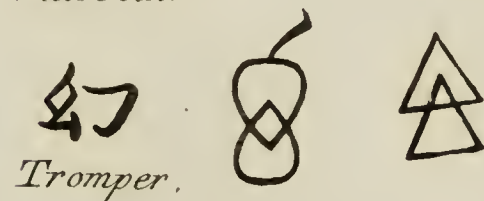
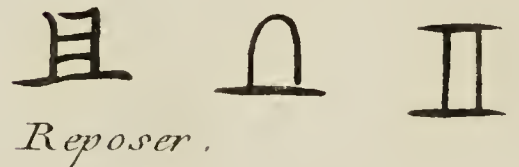
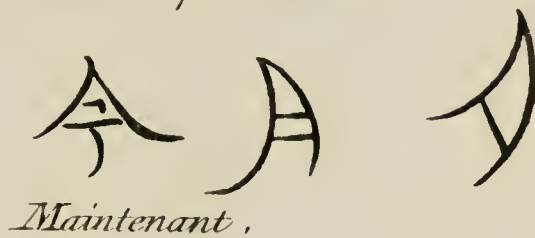
CHINOIS. EGYPTIEN.

Mod. Anc.



CHINOIS. EGYPTIEN.

Mod. Anc.







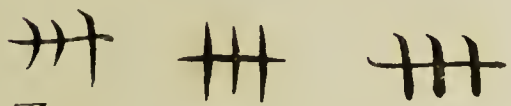


CHINOIS . EGYPTIEN .

Mod. Anc.



Faulex .



Trente .



Oeil .



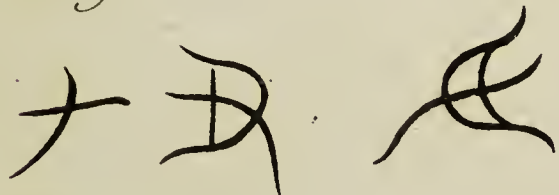
Comparer .



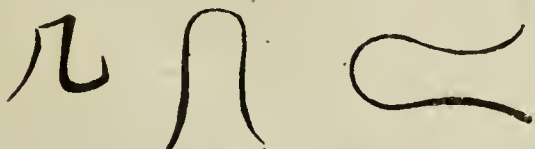
Arbre .



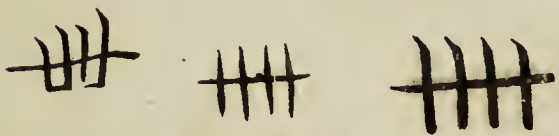
Vingt .



Main gauche .



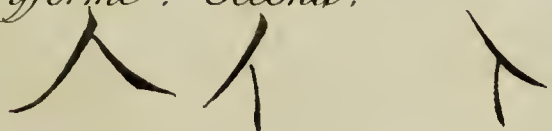
Banc . Table .



Registre . Ecriture .



Disforme . Second .



Homme .

CHINOIS . EGYPTIEN .

Mod. Anc.



Chef , ce qui est au dessus .



Parfait . Premier .



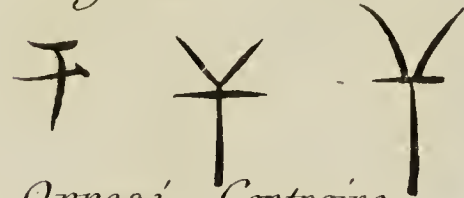
Grande Ouverture .



Couvrir , ce qui couvre .



Seigneur , maître .



Opposé . Contraire .



Caractere numerique  
des hommes .



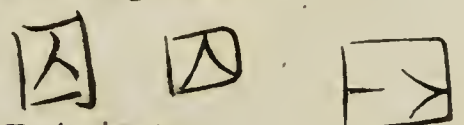
Chair .



Arbre .



Pellicule qui enveloppe  
les Bourgeons . Cuirasse .



Prisonnier .



Grande Ouverture .







*Inscriptio Ægyptiaca antiquissima exarata simulacro ex marmore nigro Ægypti confecto, et asservato Taurini; quod Deam Isidem, ut volunt plurimi, repræsentat.*

*caracteres antiqui  
ægyptiaci, & sinenses.*

*caracteres  
moderni  
sinenses.*

1		<i>Frons</i>	額
2		<i>tam</i>	是
3		<i>lata est</i>	長
4		<i>Oculi</i>	目
5		<i>sunt cærulei</i>	青
6		<i>Alba est</i>	白
7		<i>Facies</i>	面
8		<i>Unum sive pñum</i>	一
9		<i>Persona</i>	人
10		<i>Magna</i>	大
11		<i>Hæc est</i>	即
12		<i>Figura ejus</i>	像
13		<i>Longitudine palmas</i>	長
14		<i>Magnas</i>	大
15		<i>Marmoreas</i>	石
16		<i>cum dimidiâ habebat</i>	半
17		<i>novem</i>	九
18		<i>eiusdem generis</i>	是
19		<i>coloris nigri</i>	黑
20		<i>Nimis aut valde</i>	狠
21		<i>Pulchra</i>	好看



*caracteres  
antiqui.*

*caracteres  
moderni.*

22		<i>Prius erat</i>	先
23		<i>Præsentî tempore</i>	如今
24		<i>tanquam</i>	如
25		<i>Dea</i>	后
26		<i>Veneratur</i>	拜
27		<i>shi</i>	(始
28		<i>soi</i>	
29		<i>chi</i>	
		<i>hoc nomen proprium est vel Deæ hujus, vel illius Regis, qui erexit statuam</i>	四
			也



















